

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

La Belgique artistique et littéraire, tome 33 (n°109-114), Bruxelles, 1^{er} octobre 1913-16 décembre 1913.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

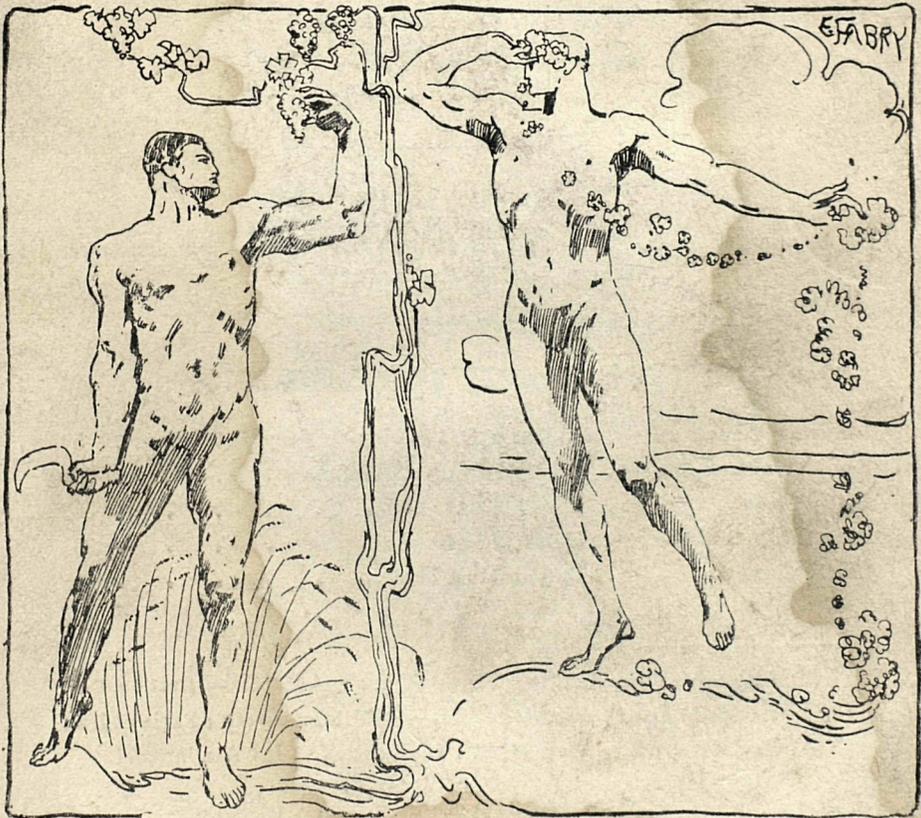
L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

Revue Nationale du Mouvement Intellectuel

PARAISSANT LE 1^{er} ET LE 16 DE CHAQUE MOIS



Dessin d'EMILE FABRY.

La pensée sème, le travail récolte.

Prix du Numéro : Belgique : 60 centimes. — Etranger : 75 centimes.

LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

DIRECTEURS : **PAUL ANDRÉ & FERNAND LARCIER**

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : **R.-E. MÉLOT**

ABONNEMENTS { BELGIQUE : UN AN, 12 FRANCS; SIX MOIS, 7 FRANCS.
 { ETRANGER : » 15 » » 9 »

Toutes correspondances et communications doivent être adressées :

Pour la Rédaction : 93, rue Ducale, à Bruxelles. Tél. B. 5522.

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes. Tél. A. 712.

La Revue ne publie que de l'inédit.

Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

SOMMAIRE DU N° DU 1^{er} OCTOBRE 1913

Maurice Gauchez.	Le Comte P. De Smet de Naeyer	5
Franz Hellens	Les Chasseurs d'Illusions	20
R.-E. Mélot	L'Indifférent	31
Stéphanie Chandler	Hans Christian Andersen	33
Marie Gevers.	La journée d'hiver	51

A travers la Quinzaine :

Auguste Vierset : Les Faits et les Idées, 55. — **Arthur De Rudder** : Les Peuples et la Vie. — **William Speth** : Paris et les Parisiens, 66. — **Ray Nyst** : Les Salons et les Ateliers, 74.

Bibliographie, Memento.

Illustrations de : **Emile Fabry, Robert Picard, Armand Rassenfosse, Maurice Romberg, Léon Spillaert.**

LA BELGIQUE
ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

Tome trente-troisième

Octobre - Novembre - Décembre

1913

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Revue Nationale du Mouvement Intellectuel

PARAISSANT LE 1^{er} ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

TOME TRENTE-TROISIÈME

OCTOBRE — NOVEMBRE — DÉCEMBRE

1913

BRUXELLES

26-28, RUE DES MINIMES, 26-28

LE COMTE P. DE SMET DE NAEYER

M. Paul de Smet de Naeyer naquit à Gand le 13 mai 1843 ; il fut nommé pour la première fois membre de la Chambre des Représentants le 8 juin 1886 ; en 1894, après la démission du cabinet Beernaert, le roi lui confia le portefeuille des finances ; à la retraite de M. de Burlet, il devint chef de cabinet, le 25 février 1896. Il resta au pouvoir pendant trois ans, et disparut du banc ministériel le 23 janvier 1899, à la suite de dissentiments survenus à propos de la loi électorale ; le lendemain, il était créé ministre d'État. Les projets électoraux de M. Vandepereboom ayant causé des troubles, le 5 août de la même année M. de Smet de Naeyer redevenait chef de cabinet, cumulant les charges de ministres des finances et des travaux publics. Il garda cette situation jusqu'au 13 avril 1907. La Chambre, après les vacances de Pâques, s'occupait du vote du projet de loi revisant la législation relative aux mines. Ce projet, longuement discuté, avait été considérablement « amendé ». L'amendement le plus important était celui de M. Beernaert. Il portait qu'à défaut d'une loi spéciale, un arrêté royal fixerait, sur l'avis du Conseil des Mines ou de l'un des Conseils de l'Industrie et du Travail, le nombre d'heures quotidiennes pendant lesquelles les ouvriers pourraient être employés à l'intérieur des mines dans le bassin du nord de la Belgique. Combattu très vivement par le ministre de l'industrie et du travail, M. Francotte, et surtout par M. Woeste, que suivait toute la Vieille Droite, l'amendement de M. Beernaert fut adopté par la Chambre le 12 avril 1907 ; le lendemain, la loi sur les mines était définitivement votée. Alors, M. de Smet de Naeyer donna lecture d'une Déclaration :

« Le vote d'hier a montré que le Gouvernement ne peut plus compter sur l'ensemble de la majorité.

» D'autre part, nous ne pouvons assumer la responsabilité de certaines dispositions qui ont été insérées dans le projet et dont le but et le caractère ont été déterminés par les commentaires qui les ont accompagnés.

» En conséquence, tous les membres du cabinet ont résolu d'offrir leur démission au roi. »

La crise ministérielle fut particulièrement longue. Le roi Léopold II revint de la Côte d'Azur à Bruxelles, et ce n'est qu'après dix-neuf jours que le nouveau cabinet, de M. De Trooz, fut composé.

M. de Smet de Naeyer se consacra alors à la direction de grosses entreprises privées, *La Société Générale*, entre autres. Rentré dans ces derniers temps au Sénat, en qualité de sénateur provincial pour la Flandre Orientale, il n'y prononça qu'un discours quelque peu remarqué... parce qu'il y prenait assez vivement M. Helleputte à partie.

*
*
*

M. de Smet de Naeyer était copieusement décoré. Il avait le droit de porter les grands cordons de l'Ordre de Léopold, de la Légion d'Honneur, de l'Ordre du Sauveur, de l'Ordre de l'Osmanié, de l'Ordre de Notre-Dame de la Conception de Villa-Viçosa, de l'Etoile Africaine, du Soleil Levant, de l'Etoile de Roumanie, de la Grand' Croix de la Couronne de Bavière et de l'Aigle rouge de Prusse et de la Première Classe du Lion et du Soleil.

Cette énumération me fait un peu sourire. Vous n'y voyez pas, vous, motif à gloser avec quelque ironie? Mon Dieu, tous ces crachats, toutes ces insignes, ces palmes, ces rosettes, ces rubans, ces cordons, ces croix, ces brochettes, ces plaques, tout cela qui constituait un formidable arsenal de marques d'honneur et de distinction, comment M. de Smet de Naeyer l'avait-il mérité?

La coutume exige, quand un homme politique quitte ce monde, que tous les journaux impriment gravement

ce cliché des clichés : « C'est une grande figure qui disparaît... », et cette formule stéréotypée : « Le défunt a rendu des services signalés à son pays... » Mettons-nous d'accord, si vous le voulez bien, et une fois pour toutes.

Qu'est-ce donc qu'un « homme politique » ? C'est un monsieur, qui, certain jour, pour une raison tout à fait personnelle, décide qu'il veut arriver et qu'il arrivera. Dès lors, il se « jette dans la mêlée des partis » — cliché x^{me} — ; s'il a de l'argent, s'il est soutenu par un groupe d'électeurs puissants, pas n'est besoin qu'il soit doué de talents particuliers ; en période électorale, l'orateur qui désire être élu n'a qu'une seule chose à faire : promettre beaucoup, noircir plus qu'il ne convient ses adversaires et ouvrir sa bourse ; élu, son orgueil, son aplomb, sa mobilité intellectuelle, et son degré d'astuce et d'habileté lui assureront les places de premier rang ; un coup de hasard, la veine, la chance lui permettront peut-être de s'élever au grade de ministre ; dès lors, touchant des traitements fabuleux, n'ayant plus qu'à indiquer à une armée de fonctionnaires les voies dans lesquelles le « chariot du gouvernement » — cliché z^{me} — doit marcher, le ministre est amené infailliblement à « rendre des services au pays », aux yeux de ses amis, et à « conduire le pays à sa perte », d'après ses ennemis.

Appelé par ses fonctions à participer à quantité de fêtes, de réunions, de congrès, de conférences, il doit nécessairement recevoir des médailles, des colliers, des cordons. Promotions obligatoires et officielles ! Nominations qui ne s'adressent jamais à l'homme qui en est le sujet mais bien à la fonction, au grade dont il est investi ! Ces honneurs qu'on distribue à pleines mains et en toutes occasions — voyage d'un roi, exposition internationale, catastrophe minière ou sismique avec fêtes de charité à la clef, et cœtera... —, ces honneurs valent à peine les récompenses accordées aux « vingt-cinq années de bons et loyaux services » des serviteurs et budgétivores de toutes catégories, de tous poils et de toutes plumes ! Je donnerais, sans aucune hésitation, toute la ferblanterie

de distinction de M. de Smet de Naeyer, pour la plus petite croix d'un brave, pour le plus petit bout de soie d'un sauveteur.

Il n'y a rien d'extraordinaire à ce que l'ancien chef d'un cabinet belge se soit vu souvent décerner des diplômes, des emblèmes et des symboles de ceci ou de cela ! Le contraire seul m'eût intéressé : ah ! si l'on avait pu dire sur la tombe de cet homme politique : « Il fut, après le roi, le premier homme de Belgique ; il fut le seul fonctionnaire qui ne reçut jamais de décoration... ! » Cela m'eût fait le plaisir que vous font, en général, les révélations inattendues.

Mais M. de Smet de Naeyer possédait une douzaine de décorations et ceci n'offre rien de très particulier.

*
*
*

Le politicien catholique qui est mort le mardi 8 septembre, quoiqu'il fût arrivé au poste de premier ministre belge, était un travailleur infatigable. Ne disait-on pas que son activité fiévreuse ne connaissait pas de repos ? Un de ses amis me racontait naguère que le comte de Smet de Naeyer travaillait nuit et jour ; plus d'une fois, au lieu de se mettre au lit, il sommeilla pendant quelques heures au milieu de ses dossiers ; cette méthode de travail, plutôt déroutante et dont on ne peut au juste apprécier les avantages ou les inconvénients, était très peu sympathique aux fonctionnaires des départements qu'il dirigeait ; ne lui arriva-t-il pas de faire appel à leurs concours, à des heures où l'Administration gouvernementale leur eût permis de ronfler dans une chambre à coucher au lieu de bâiller, de s'étirer ou de somnoler, comme à l'accoutumée, sur leurs pupitres ?

Au reste, M. de Smet de Naeyer était un fiévreux en perpétuel mouvement. Sa nerveuse activité l'animait continuellement et ne l'abandonnait même pas dans l'hémicycle parlementaire ; il s'asseyait au banc des ministres, « au banc des douleurs » disait humoristiquement cet autre financier célèbre M. Malou, précurseur de l'aima-

ble M. Levie; il écoutait l'adversaire et sa plume, recueillant force notes, noircissait, hâtive et bondissante, le papier; son tour venu de prendre la parole, il débitait, hachait, coupait, pressait, bousculait, expédiait phrases, mots, ponctuations, gestes, avec la même célérité, la même nervosité. Oh! les déclarations, les réponses, les défenses, les explications de M. de Smet de Naeyer ne contiennent guère des modèles du genre; il n'avait pas la préoccupation de la forme, peut-on dire, par euphémisme, et après les Paul Hymans, les Vandervelde, les Woeste, les Janson, les Destrée, les Masson, les Van Rijswijck, la parole boiteuse et mal construite du chef du cabinet faisait plutôt piteuse figure; irrité par l'excès de travail et la responsabilité que lui imposaient ces deux portefeuilles, M. de Smet de Naeyer découvrait souvent une susceptibilité parlementaire à peu près égale à celle de nos jeunes écrivains de Belgique — et ce n'est point peu dire. Cependant, en dépit de son élocution et de sa nervosité, le ministre ne manquait pas d'une très riche argumentation, d'une très habile méthode de discussion; tempérament politique indiscutable, il s'entendait parfaitement à bousculer les périodes de ses adversaires pour en dégager la conclusion qu'il voulait leur imposer.

★
★★

La politique financière de M. de Smet de Naeyer peut donner lieu à maintes critiques; nul, cependant ne contestera que, dans sa gestion des intérêts publics, il ait fait preuve d'une activité jamais démentie.

Dès son entrée à la Chambre, il orienta sa pensée vers la politique économique — ce qui ne l'empêcha pas, nous le verrons, d'être le moins économe des hommes d'État. Il fut l'un des plus ardents partisans du projet Dumont qui établissait des droits d'entrée sur la viande et les bestiaux; il collabora activement à la discussion de la loi sur les habitations ouvrières et sur la contribution personnelle; il fut rapporteur de cette loi qui, sous le

prétexte de taxer les débits de boissons alcooliques, fit de l'État le premier intéressé à la vente des breuvages malsains.

M. de Smet de Naeyer, par son travail soutenu, était parvenu à se placer au premier plan de la Chambre ; aussi, quand la Commission de révision de la Constitution eut adopté le système électoral basé sur l'occupation et l'habitation, ce fut lui qu'elle chargea de défendre ce projet injuste devant la Chambre. M. de Smet de Naeyer sut mettre dans son rapport toute son opiniâtre volonté, toute sa combativité, toute sa précision au service d'une documentation sérieuse, et de vues originales et personnelles. Trop compliquée et ne supprimant absolument pas les errements du système du cens, le projet électoral fut repoussé.

Lorsqu'en 1894, M. de Smet de Naeyer recueillit la succession de M. Beernaert comme ministre des finances, il eut la chance d'exercer le pouvoir à un moment où la Belgique jouissait, grâce à son travail, d'une grande prospérité commerciale et industrielle, et où l'esprit national s'orientait sérieusement vers l'expansion. Dès le début de sa gestion, le nouveau ministre exposa le plan de la réforme fiscale dont il comptait poursuivre la réalisation, pourvu que le Parlement lui prêtât longue vie. Il se prononçait contre l'impôt progressif, mais admettait un impôt dégressif ; il affirmait la nécessité d'une nouvelle péréquation cadastrale, laquelle devait aboutir à un dégrèvement de la contribution foncière ; en ce qui concerne la contribution personnelle, il se prononçait pour une modification des bases de la loi de 1822, dans le sens d'une plus exacte proportionnalité.

Au cours de son premier passage aux affaires, il ne réalisa qu'une faible partie de ce programme. Il soutint, avec une énergie... que la prudence déguisa souvent, l'œuvre africaine à laquelle il accorda le concours de la Belgique dans la question du chemin de fer ; il fit voter la révision des lois d'accises sur les sucres, les glucoses et les tabacs ; il fit réduire les droits d'enregistrement

sur l'acquisition de la petite propriété rurale. Et il intervint dans l'organisation des installations maritimes de Bruxelles.

M. de Smet de Naeyer, à la mort de M. de Burlet, en 1896, avait pris la direction du gouvernement. Proportionnaliste convaincu, il attacha sa fortune politique à la réforme électorale et, par une surprise bizarre, cette même « R. P. » qui l'avait fait tomber en janvier le ramena au pouvoir en août de la même année, lorsque M. Vandepereboom prit sa retraite.

Une grande tâche s'offrait, particulièrement à cette époque, à un gouvernement. M. de Smet de Naeyer la comprit : il fallait doter le pays d'un outillage économique lui permettant de donner utilement tout son effort productif. Le chef du gouvernement dépensa dans ce but une activité prodigieuse, mais il commit l'erreur grave de procéder sans méthode et sans ordre, amorçant de formidables travaux un peu partout à la fois, et ne s'inquiétant pas trop des ressources qu'il serait indispensable de trouver pour les achever.

Il avait alors comme collaborateurs MM. Begerem, Cooreman, De Bruyn, de Favereau, de Trooz, Liebaert, le général Cousebant d'Alkemade — qui, presque tous, conservèrent leurs portefeuilles jusqu'en 1907. Durant ces huit années, M. de Smet de Naeyer s'affirma docile serviteur du roi Léopold II, aux idées duquel il se rallia constamment.

Léopold II voyait « grand ». Poète, il n'eût pas perdu ses heures à polir des poèmes courts et détachés ; non, il eût conçu de sublimes épopées. Roi, animé des meilleures intentions, doué d'une intelligence très vive, décidé aux plus vastes projets, il n'était pas de son époque. S'il avait été — comme Louis XIV — maître absolu de son pays, il en eût certainement fait une contrée magnifique ; il eût fait se dresser, les uns vis-à-vis des autres, des palais, des monuments ; il eût bâti avec les anciens matériaux des vieilles cités, des villes de luxe, des villes de splendeurs, de merveilles ; mais n'ayant guère le culte des

coins pittoresques et poétiques, futuriste à sa manière, il eût fait démolir, raser tout ce que le Passé nous avait légué, toutes les ruelles sinueuses et obscures où survivaient d'anciens souvenirs moyen-âgeux, et, à la place de ces reliques charmantes, il eût fait s'élever les architectures modernes, lourdes et prétentieuses; dilettante plutôt qu'artiste, il rêvait continuellement d'évoquer sur la terre Belge des monuments ou des beautés existant à l'étranger.

La mégalomanie du roi Léopold II devint la passion de M. de Smet de Naeyer. Il fit entreprendre une foule de travaux d'utilité douteuse ou purement somptuaire, laissant de tous côtés des ouvrages commencés depuis longtemps. Personne ne peut avoir oublié les remaniements incessants qu'il apportait à ses plans et qui retardèrent notamment les travaux de Bruxelles-Maritime pendant des années. La ville de Bruxelles attachait à ces travaux des espoirs économiques qui ne sont pas encore prêts à se réaliser.

Sous l'impulsion de M. de Smet de Naeyer, la question de « Bruges-Port-de-mer » et le projet qui créait de toutes pièces sur la côte belge un port gigantesque firent l'objet de débats passionnés, mais Zeebrugge fut construit. La fondation de ce port fut une des œuvres les moins heureuses de M. de Smet de Naeyer; on peut dire que des millions de bel argent belge furent engloutis dans cette entreprise, que des millions y sombreront encore, et que le résultat pratique de tant de sacrifices fut uniquement de détériorer la jolie plage de Heyst, et d'attirer un ou deux navires par jour — peut-être? — dans le nouveau port. L'heure n'est pourtant pas encore venue de porter sur cette œuvre un jugement définitif. Quelle que soit plus tard la prospérité de Zeebrugge, il faudra l'attribuer entièrement au ministre d'État qui vient de mourir; souhaitons pour sa mémoire que l'avenir nous prouve l'inanité de notre pessimisme, et espérons pour la Belgique que tant d'efforts n'auront pas été inutiles, ni de tant de billets de banque jetés à la mer sans aucun profit!

La persévérance et l'opiniâtreté qui permirent à M. de Smet de Naeyer de mener l'œuvre de Zeebrugge à bonne fin, furent de même déployées par lui dans la question des installations maritimes d'Ostende, et c'est à lui que notre première cité balnéaire — qui du reste n'a pas ménagé au comte l'expression de sa reconnaissance — doit une belle part de son admirable transformation.

Après cela, il tourna les yeux vers Anvers. Nous sommes en 1895, et la lutte qui porta alors sur les crédits pour les fortifications de la Métropole fut l'une des principales batailles parlementaires belges. Le chef de cabinet prenait une initiative audacieuse : son projet, croyait-il, devait assurer la suprématie définitive du port d'Anvers, mais aussi faire de cette position une forteresse de premier ordre, capable de jouer, le cas échéant, le rôle, qui lui est assigné depuis plus d'un demi-siècle, de réduit suprême de la nationalité et de l'indépendance belges. Le projet était d'une combinaison, d'une habileté suprêmes ; il s'agissait d'amener la ville à accepter les sacrifices qu'on lui demandait, en considération des avantages qu'on lui promettait. La rencontre parlementaire des différents partis autour de ce projet fut formidable ; le roi Léopold II lui-même crut devoir donner de sa personne. A la cérémonie patriotique de la commémoration du soixante-quinzième anniversaire de l'Indépendance nationale, place Poelaert, à Bruxelles, le roi convia les membres du Parlement à voter le « beau projet » qui leur était présenté. La Chambre, sans écouter ce conseil du roi, discuta passionnément. Le comte de Smet de Naeyer dut défendre pas à pas, mot à mot son projet ; il s'obstina à vouloir triompher de toutes les résistances, mais il ne parvint à emporter la victoire qu'en se prêtant, de ci, de là, avec plus ou moins de bonne grâce, à des transactions exigées.

Et ceci nous révèle la faiblesse, l'erreur des parlements. Qu'un ministre soit libéral, catholique ou socialiste, peu importe sa sincérité ; ses amis ou ses ennemis s'inquiètent peu si ses idées sont bonnes, justes, imposées par des

nécessités car il faut toujours que la Politique, astucieuse, sans esprit et sans cœur, intervienne. Les réformes sont-elles indiquées par l'intérêt immédiat du pays? Il serait toujours pénible à certaines influences électorales de ne pas se faire apprécier en pesant sur les décisions à prendre.

M. de Smet de Naeyer, c'est indéniable, fut constamment inspiré par le désir de créer autour de lui une Belgique de plus en plus prospère, de plus en plus forte. Comme Léopold II, il voulait grandir la beauté, la richesse de son pays. Peut-être doit-on regretter qu'en certaines circonstances il se soit amoindri lui-même à tous les yeux.

Etant chef du cabinet, il sut défendre avec énergie le projet de la jonction « Nord-Midi », à travers la ville, et il l'imposa sans souci des bouleversements qui en résulteraient, sans crupule du tort qu'elle constituerait pour la beauté de la ville, sans regret du vide énorme qu'elle créerait au centre de la capitale. A l'entendre, on l'aurait cru persuadé de la nécessité de cette jonction. Il perd le pouvoir, et le roi Léopold II meurt : immédiatement, M. de Smet de Naeyer déclare n'avoir jamais été partisan des travaux en question, mais avoir été contraint et forcé par le roi de les préconiser. Ceci nous offre un dilemme : ou bien M. de Smet de Naeyer n'était pas sincère, ou bien, le Maître parti, il ne lui répugnait point de l'accuser pour se disculper personnellement. Ce sont là de ces faits malheureux qui, dans la vie des hommes ayant visé à être « grands », font tache, et ne s'oublient pas aisément.

★
★★

La chute de M. de Smet de Naeyer était inévitable. Des membres de la droite même, MM. Helleputte, Beer-naert, De Iantsheere, notamment, ne furent pas sans fréquemment le critiquer, ni sans lui reprocher sa docilité aux volontés royales ; aussi bien, un désaccord grave,

flagrant, persistant s'affirmait entre les tendances trop conservatrices du chef de cabinet — futuriste en architecture et en matière de constructions ou de démolitions, il était conservateur excessif sur tout le reste — et les tendances nettement démocratiques de ce qu'on appelait la « jeune droite ». Par la tournure de son esprit, par son éducation première, M. de Smet de Naeyer était résolument hostile à l'intervention gouvernementale dans le domaine économique ou industriel, et ses répugnances instinctives avaient quelque peine à céder, même quand un grave intérêt social réclamait la protection de la loi. Il ne comprenait, il n'admettait pas cela. Il avait foi dans le jeu naturel de la liberté et volontiers il eût dit que les ouvriers devaient être les propres artisans de leur sauvegarde et de leur relèvement. Et comme à droite même s'affirmait une vive tendance dans le sens interventionniste, M. de Smet de Naeyer préféra se retirer.

S'il ne laissa pas une empreinte profonde dans notre action politique, il légua certainement à son parti, par ses initiatives dans le domaine économique, des habitudes financières plus ou moins regrettables. Les conséquences de sa politique « somptuaire » furent de grever lourdement les finances publiques ; ses méthodes étaient d'une époque où le peuple et la bourgeoisie étaient taillables et corvéables à merci ; or, comme par principe et par prudence électorale, il ne voulait pas recourir aux impôts qui lui eussent été nécessaires, il fit face à la situation financière lamentable qu'il avait inaugurée, par des expédients dont on ne dénoncera jamais suffisamment le caractère dangereux. Sa théorie, pourtant, ne manquait pas d'une certaine audace ; mais si l'« audaces fortuna juvat » se justifie souvent, cette formule ne peut s'appliquer aux questions gouvernementales. M. de Smet de Naeyer estimait qu'un pays ne doit pas s'effrayer de recourir à l'emprunt et de gonfler sa dette, à condition de n'affecter l'emprunt qu'à des dépenses productives et spécialement au développement de son outillage économique ; a priori, cela paraîtrait exact, si les produits des dépenses et les

bénéfices donnés par l'outillage économique étaient employés à combler au fur et à mesure les trous et les déficits causés par les emprunts... Mais M. de Smet de Naeyer ne l'entendait pas ainsi. Sous sa tutelle la Belgique agissait comme un fils prodigue ; elle empruntait mille francs, les dépensait à son profit, gagnait dix francs, qui, joints à un nouveau billet de mille francs emprunté, étaient derechef déboursés à son seul bénéfice ; et ainsi de suite ; la dette augmentait, augmentait comme les termes successifs d'une progression arithmétique, dont la raison serait représentée par un intérêt formidable, mais fictif. Aussi bien, tous les successeurs de M. de Smet de Naeyer au ministère des finances, M. Liebaert comme M. Levie, sont restés fidèles à cette théorie, à cette différence près que M. Levie, ne pouvant plus se contenter d'emprunter à gauche et à droite, se voit contraint de se créer des ressources en « imposant » une quote-part individuelle à une certaine catégorie de citoyens, la plupart habitants des villes, puisque les impôts ne frapperont que peu ou prou les paysans et les villageois.

★ ★

On doit reconnaître que M. de Smet de Naeyer avait des défauts, mais qu'il possédait également en compensation de réelles qualités. S'il lui arriva souvent de voir trop grand, (comme, par exemple, dans la question du Mont des Arts, dont l'éminent architecte feu Henri Maquet était le protagoniste, et dont le public bruxellois lui-même fit justice avec son bon sens et sa science pratique coutumiers) il ne se laissa jamais entraîner que par le désir d'affirmer de plus en plus la force et la prospérité nationales. Il eût peut-être tort de s'inspirer trop souvent des idées chères au roi Léopold II. Ministre, il aurait dû savoir résister, et modérer ses désirs et ses aspirations d'après les ressources dont le pays pouvait disposer. Mais, les antiroyalistes, les ennemis même de Léopold II ne peuvent pas s'empêcher de reconnaître la

noblesse de la plupart de ses idées et le souci patriotique de la majeure partie de ses conceptions.

Léopold II s'entendait mieux que quiconque à conquérir un homme. De même que la vivacité de son intelligence, le flair de son habileté et la force de sa volonté étaient admirables, de même son ascendant sur ses proches était puissant, se voulait absolu. Les hommes qui savent où ils vont, qui ont un but, un idéal, peuvent seuls se permettre d'exercer une sorte de domination sur leur entourage. Un Léopold II, lié par une Constitution et prisonnier des exigences de son époque, avait besoin pour réaliser certaines de ses idées d'un de Smet de Naeyer ; Louis XIII avait Richelieu, mais Louis XIV dont les vues et les aspirations correspondent assez bien avec celles de Léopold II, dès qu'il put se passer, grâce aux mœurs sociales de son temps, de Mazarin, fit voir aux siens et aux étrangers la vérité de sa formule : « L'État, c'est moi ! »

Léopold II et M. de Smet de Naeyer, s'ils avaient pu, sans danger pour leur autorité, se créer des ressources intérieures suffisantes, n'eussent point tardé, avec un peuple d'une mentalité plus souple et plus courtisanesque que le peuple belge, d'imposer à la Belgique quelque théorie : « L'État, c'est nous ! »

Eh ! mon Dieu, M. de Smet de Naeyer eut-il jamais en vue son intérêt personnel, lorsqu'il osa faire adopter les hardiesses des conceptions royales ? Non ; je crois que ni lui, ni son maître ne pensèrent à eux, mais qu'au contraire, comme ces amoureux fervents qui veulent parer leur idole, ils firent ce rêve épique d'élever la Belgique au rang des plus somptueuses contrées.

Ils avaient tous deux une foi respectable en la grandeur et en l'avenir de leur pays. Ils le prouvèrent en maintes circonstances puisqu'ils ne trouvèrent jamais rien de trop magnifique pour lui. Et, maintenant que les rancunes politiques doivent s'être éteintes sur la tombe de M. de Smet de Naeyer, on ne peut songer sans mélancolie aux soucis que dut éprouver si souvent ce ministre amoureux

de son pays, en ne trouvant point les concours et les ressources nécessaires pour lui offrir de nouveaux bijoux, de nouveaux présents.

*
**

A Wenduïne, la jolie plage où mon adolescence, naguère, connut les derniers beaux jours de sa jeune et libre ivresse, à Wenduïne d'où s'en alla avec la marée d'un soir tout l'amoureux espoir que mes bras n'avaient point su retenir, à Wenduïne s'élève depuis quelques mois la statue en bronze du comte Paul de Smet de Naeyer. Sur le piédestal, « Wenduïne reconnaissante » a voulu imprimer une dédicace.

Les statues ne sont pas souvent belles et sont presque toujours ridicules, c'est entendu. Ces hommages, dressés en pierre, ou coulés dans le bronze, ne sont plus de notre époque et j'applaudis des deux mains, par exemple, quand, pour commémorer le souvenir de notre cher Camille Lemonnier, certains proposèrent de planter un chêne. Mais un ministre, si grand fut-il, n'est qu'un homme politique ; peut-être n'a-t-il pas droit à une manifestation de gratitude ou de déférence autre que celle de la statue ?

A Wenduïne donc, M. de Smet de Naeyer fit reboiser les dunes, aménager la côte. Certes, dans cette preuve de sa sollicitude nationale, il ne manqua pas d'apporter son cachet personnel, sa marque spéciale. N'étant pas artiste, M. de Smet de Naeyer ne pouvait avoir que les goûts d'un industriel, ce qu'il fut à ses origines. Dans tout ce qu'il bâtissait, construisait, concevait, projetait, dressait, il se montrait la proie des préjugés éternels dont sont victimes les parvenus et les rois de la finance ; le luxe lui plaisait, l'élégance convenue lui caressait les regards ; il lui fallait la beauté prétentieuse et cossue qui fait se pâmer les grosses petites bourgeoises et les bons petits rentiers. Mais peu m'importe. Il aimait, à sa façon, la beauté de son sol natal. Heureux en somme qui sut adorer

son pays jusqu'au point de le vouloir attrayant, séduisant et fort. J'oublierai volontiers tous les discours, toutes les lois, toutes les dépenses exagérées de M. le comte Paul de Smet de Naeyer devant ce petit coin de Weneduïne, dont il a sans doute compris la charmante poésie, où peut-être il a aimé, aimé jusqu'au décor de son amour, où il a dû certainement oublier qu'il était Premier Ministre pour ne se souvenir que d'une chose : qu'il était un homme comme vous et moi, et qu'il lui fallait aussi un peu de grâce et d'harmonie pour jouir de la Beauté de la Nature.

MAURICE GAUCHEZ.

LES CHASSEURS D'ILLUSIONS

C'étaient deux bons joueurs de piquet qui faisaient chaque soir leur partie, depuis qu'ils éprouvèrent pour la première fois le besoin d'achever la journée. Cela remontait déjà haut dans leur souvenir. Un pasteur et un maître d'école sont bien faits pour s'accorder. Aussi croisaient-ils leurs cartes d'un mouvement paisible et raisonné, et l'invariable partie se terminait sans querelle, d'épuisement, les cartes leur tombant des mains.

Un soir, cependant, le pasteur, qui parlait d'ordinaire le premier lorsqu'il s'agissait de choses graves, se mit à prononcer un éloge du piquet, si inattendu de la part de quelqu'un qui pratiquait ce jeu depuis des temps très reculés, que le maître d'école comprit tout de suite ce qu'il fallait penser de pareilles réflexions énoncées à cette heure tardive.

— « Le piquet est un jeu incomparable : il est classique, c'est tout dire ! conclut le pasteur. Mais voilà bien longtemps que nous lui sacrifions... »

C'était aussi l'avis du maître d'école.

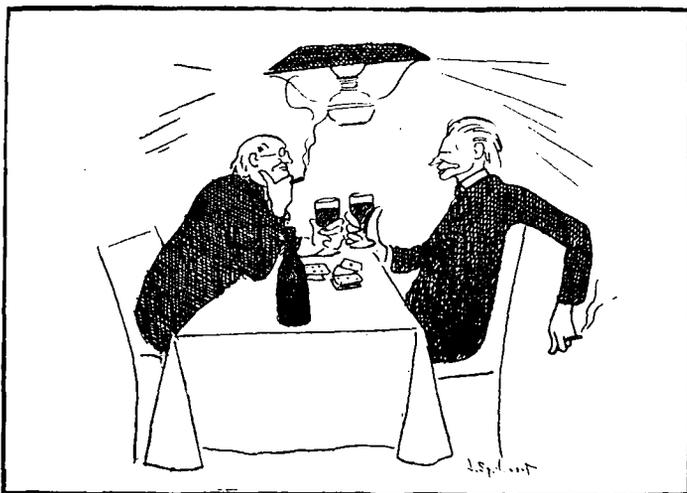
— « La cagnotte est pleine, fit-il. Si nous cherchions autre chose?... »

Ils demeurèrent quelques moments absorbés par leurs pensées. Le pasteur rompit le premier le silence :

— « Pour ma part, je ne me plus jamais à ce jeu mécanique et monotone. Je pensai bien parfois m'y distraire, mais ce n'était qu'une illusion... »

Le maître d'école protesta que l'illusion valait quelque ménagement. Mais le pasteur ne lui permit pas d'achever, et reprit :

— « L'illusion est le pire fléau de notre temps ! c'est le bandeau qui fait du paralytique un aveugle. Loin de mener l'esprit à la connaissance, elle le transporte dans des sphères chimériques. Tous les hommes, à grands cris, réclament des certitudes, et chacun de nous s'égaré dans le mensonge... »



Le maître d'école se trouva quelques idées toutes pareilles, qui dormaient depuis longtemps dans son cerveau et que l'éloquence du pasteur venait de réveiller.

— « Hélas ! poursuivit celui-ci, ce n'est pas nous qui pourrions nous vanter d'avoir découvert des certitudes nouvelles !... Mais encore, qu'avons-nous fait du mensonge ? Toute ma vie j'ai prêché la morale, toi la science. Ce sont deux armes tranchantes, mais qui ne se sont guère polies dans nos mains !... »

Jamais le pasteur n'avait touché de plus près l'opinion du maître d'école ; et celui-ci ne put s'empêcher d'admirer combien son adversaire au jeu devenait son complice, dès qu'ils se mettaient à éveiller l'un et l'autre de grandes idées.

— « Puisqu'il est trop tard pour affirmer des certitudes nouvelles, conclut le pasteur, déblayons la place, et guerre à l'illusion! »

— « Voilà un jeu qui vaut bien une partie de piquet! » dit le maître d'école.

— « Et qui ne manquerait pas d'utilité! » répondit le pasteur.

— « C'est aussi mon avis. Tuons l'illusion! »

— « Tuons l'illusion! »

Ils convinrent que ce jeu nouveau, auquel l'honneur et le devoir serviraient de règles, ne demeurerait pas sans profit pour eux-mêmes. Aussi, afin de tenir leur esprit en éveil, s'entendirent-ils pour former une nouvelle cagnotte. L'enjeu fut fixé, et chacun promit d'apporter sa part au trésor.

Ils se mirent en campagne tout de suite et choisirent une devise, qu'ils inscrivirent sur la tirelire : « Pas de quartier! » Leurs armes, ils les possédaient depuis longtemps, mais ils avaient trop souvent oublié d'en faire usage, pareils à ces hobereaux sans domaine qui laissent rouiller leur fusil à la muraille. Il fallut les décrocher, les fourbir à nouveau et brûler pas mal de poudre, frapper bon nombre de coups dans le vide, avant de toucher. Le pasteur avec sa morale, le maître d'école avec sa science, se stimulaient mutuellement au combat, et si l'un d'eux apercevait une proie dans la chasse de son voisin, il se hâtait de la signaler; car plus les coups étaient nombreux et portaient juste, plus aussi la tirelire s'emplissait.

Ils se divertirent chaque jour copieusement à ce jeu sans précédent, où le gagnant se faisait de son propre gré l'obligé.

Le pasteur déplorait la perte des jours passés, songeant au temps qu'il avait gaspillé pour acquérir toutes les ficelles du piquet, aux coups de la malchance, à l'uniformité des parties de cartes. Car, si le piquet se prêtait à des combinaisons multiples, les moyens n'en étaient-ils pas presque tous identiques? Aujourd'hui le jeu avait

changé d'aspect; la chance n'y était pour rien, il y fallait de l'adresse, et les coups à faire, par leur nombre et leur variété, dépassaient toute attente. Au temple, dans la rue, chez lui, partout où il passait, le pasteur marchait armé de pied en cap. L'illusion s'offrait à chaque pas, sous des formes tantôt séduisantes, tantôt monstrueuses, et il les frappait à coups serrés, d'une âme belliqueuse, en face ou dans le dos, de près ou de loin, revenant à la charge, achevant sans dégoût l'illusion qui râlait.

Toute proie lui était bonne. Mais s'il venait à bout de quelqu'illusion de choix, le pasteur sentait battre son cœur contre le fer de sa cuirasse. C'était un plaisir toujours renouvelé, car chacune exigeait des coups différents. Il y en avait de grosses et de cornues comme le taureau, qu'on abattait à la matraque, après les avoir ligotées; quelques-unes, inoffensives et crédules, se laissaient tuer comme des agneaux, mais d'autres, plus craintives, fuyaient à bonds rapides et celles-là exigeaient du sang froid et de la promptitude. Il arrivait que le pasteur en prît tout un troupeau d'un seul coup, par l'effet d'une ruse longuement méditée. Parfois, une minuscule illusion s'amusait à narguer le chasseur, pareille à un moucheron au vol fantasque; mais il n'était pas moins acharné à sa poursuite, et de même qu'il se plaisait à frapper les grosses à rudes coups de maillet, il savait dresser des pièges sournois pour les petites. Celles-ci, d'ailleurs, se montraient les plus pernicieuses, elles se fauflaient partout et se reproduisaient abondamment comme la vermine. Aussi était-ce une volupté aiguë pour le pasteur, que de saisir entre ses ongles une de ces formes transparentes et fugitives et de l'écraser subitement, d'un coup bref et définitif.

— « Illusion que la science! » proclamait le pasteur.

Mais le maître d'école ne demeurait pas en reste :

— « Illusion que la foi! »

— « Sables mouvants, les certitudes humaines! »

— « Néant doré, les béatitudes célestes! »

— « Vagues de la mer ! »

— « Vent du ciel ! »

Ainsi prêchaient-ils, chacun dans son domaine. Et jamais hommes ne s'entendirent mieux que ces deux amis. A la vérité, leur œuvre poursuivait la même fin : ceux qui croyaient cessaient de croire, et ceux qui étaient sans foi devenaient crédules. Mais tous sentaient tomber leurs illusions, comme une monture qui s'abat frappée dans la course.

Il arrivait que les deux compères menaient la chasse ensemble. Ce n'étaient pas leurs plus mauvais jours, et de telles parties comportaient des joutes héroïques. Ils y allaient sans cesse du même accord, car tous deux traquaient des proies différentes. Le pasteur les cherchait en bas, au ras de terre, se prélassant voluptueusement au soleil ou vautreés dans la fleur vicieuse des fumiers, tandis que le maître d'école regardait plus volontiers en haut, les attrapait au vol, et se plaisait à ensanglanter leur élan dans le ciel.

Un jour qu'ils étaient partis tous deux d'un point différent, ils se rencontrèrent comme par hasard. Le maître d'école venait d'étendre, d'un coup habile, le chien du pasteur au moment où celui-ci faisait choir le faucon du maître d'école. Ce fut leur plus bel exploit. Mais loin de s'en alarmer ou de s'adresser des reproches, ils se félicitèrent l'un l'autre de cette réussite inattendue.

Chaque soir, à l'heure où commençait naguère le piquet, les deux amis se retrouvaient pour vider les carniers. Ils faisaient un seul tas de leurs victimes. La modestie était conspuée de ces entrevues comme la pire des illusions. Si l'un avait été plus heureux à la chasse, l'autre n'en prenait pas ombrage ; et, loin de laisser tomber leur jeu, de lassitude, comme autrefois, les deux amis ne se séparaient qu'à regret. D'une poignée de main, ils renouvelaient leur alliance :

— « Mort à l'illusion ! »

— « Mort à l'illusion ! »

A force d'illusions tombées, leur tirelire fut vite à

point. Il fallut songer à l'emploi de la cagnotte, et cela n'alla pas sans d'épineuses discussions. Le pasteur entendait la consacrer à quelque œuvre humanitaire. N'était-ce pas couronner comme il convenait leurs efforts communs et se préparer à les poursuivre avec un nouvel élan? Mais le maître d'école, qui avait dépensé au cours de ses campagnes toutes ses réserves généreuses, faisait un retour sur lui-même et parlait de vider ensemble la coupe de l'amitié. La curée avait été longue et absorbante; il importait de se distraire maintenant par des plaisirs plus matériels, ainsi qu'il est d'usage chez les chasseurs qui descendent de selle pour festoyer, entre deux randonnées.

— « Qu'avons-nous fait toute notre vie, si ce n'est boire et manger? Est-il un plaisir plus avouable? Le vin est de toutes les fêtes; c'est la boisson des dieux! Les plus grands philosophes sacrifièrent à cet usage... »

Le maître d'école avait entendu parler du « banquet de Platon ». Il cita à tout hasard ce mémorable exemple.

— « Buvons et mangeons!... » acquiesça le pasteur.

Le banquet fut rien moins que platonique. Le vin coula violemment. A chaque rasade, les deux amis entrechoquaient leurs coupes. Des frissons généreux montaient dans leurs veines, jusqu'à leurs langues qui se délièrent. Et plus ils buvaient, plus ils éprouvaient la nouveauté merveilleuse d'un enchantement qui les enlevait aux réalités terrestres. Le pasteur proclama que la vie était bonne; chacun devait s'efforcer de prendre le plaisir où il le pouvait. Ils s'interrogèrent sur leur âge, et comme ils se sentaient parfaitement gaillards, aucun d'eux n'eut l'idée de se rajeunir. Aussi louèrent-ils la supériorité de l'action qui les avait conduits à un tel regain de virilité. Le maître d'école, goguenard, ajouta que la foi et la science étaient bien faites pour s'entendre puisqu'elles s'accommodaient des mêmes plaisirs. Ils n'avaient pas travaillé en vain. Pourtant, comme ils devaient à l'illusion le bénéfice de cette soirée, il

était juste qu'ils se souvinsent un moment d'elle, sans haine et sans orgueil.

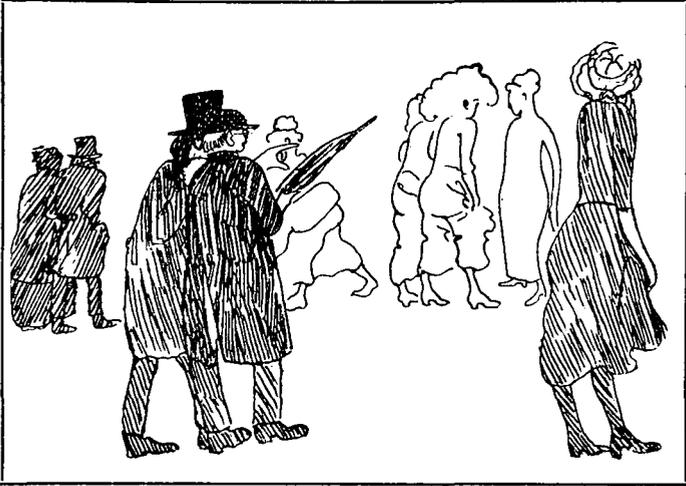
A ces mots, le pasteur leva son verre, et s'écria :

— « A la santé de l'illusion ! »

— « A la santé de l'illusion ! » répondit le maître d'école.

Leurs verres entrechoqués sonnèrent le même refrain. Puis, sentant le besoin de respirer, ils décidèrent de se promener par la ville et sortirent en se prenant le bras.

Tandis qu'ils cheminaient dans les rues, tordant le



rire et la parole, et s'arrêtant fréquemment pour vanter la beauté des femmes, avivée par les lumières, ils aperçurent la foule qui s'empessait aux portes d'un théâtre. La même pensée se croisa sur leurs lèvres : ne convenait-il pas de satisfaire l'esprit après la bouche en s'abandonnant au charme du spectacle ? Ils entrèrent d'un commun accord. Les flambeaux éblouissants des lustres, les reflets des dorures et des cristaux les transportèrent tout de suite, avant même que le rideau se fût levé, dans

un monde de fantaisie où tous deux se délectèrent à la contemplation des toilettes fastueuses, des gorges brillantes et des visages d'ivoire, de corail et de feu. Le rideau se leva ; leur rêve se transforma soudain, prenant des apparences singulières de réalité. Ils oublièrent le voisinage de la salle. Une bouffée d'air printanier leur venait de la scène où se déployaient les végétations d'un jardin fleuri. Qu'il faisait bon respirer enfin, piétiner la terre molle au plein soleil ! Pendant une heure, ils se gorgèrent de la splendeur du spectacle et refirent sans se lasser le tour du jardin.

A la chute du rideau, le pasteur ne put s'empêcher d'exprimer son admiration :

— « Ai-je rêvé... ai-je rêvé ? Je me croyais à la campagne ! »

— « Heureux celui qui peut y vivre ! » confirma le maître d'école.

La soirée entière se passa dans l'animation la plus troublante. Une musique tantôt sentimentale et douce-reuse, tantôt vive et goguenarde, faisait monter tour à tour à leurs yeux la joie et l'émotion ; si bien que, moitié riant, moitié pleurant, ils apercevaient le spectacle de la scène à travers l'eau des mêmes larmes.

Lorsqu'ils quittèrent la salle, le pasteur, prenant le bras de son ami, s'écria :

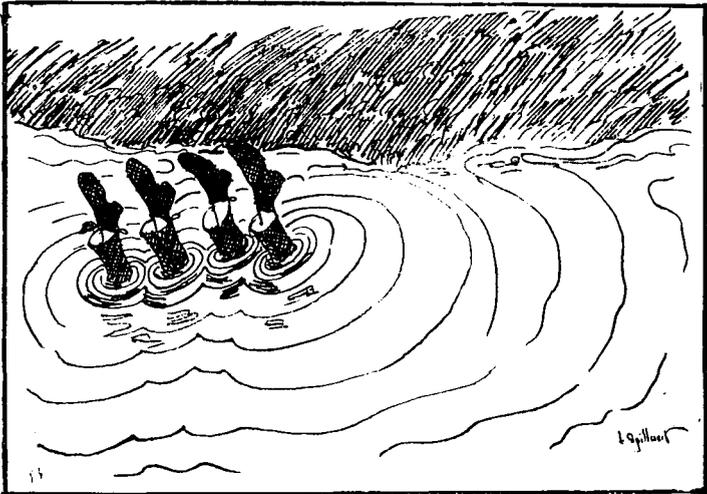
— « Je n'ai jamais tant vécu de ma vie ! »

— « Ni moi non plus ! » répondit le maître d'école.

Et ce sentiment s'accrut encore, quand, arrivés sur le trottoir, ils retrouvèrent dans la rue l'ombre insensible et morne de la ville. Aussi refusèrent-ils de se quitter sur cette impression ; et, comme ils se sentaient subitement fort peu en train, le pasteur proposa de visiter quelque endroit agréable du boulevard. La nuit était froide ; ils allèrent se remonter dans une taverne. Là, tous deux se remémorèrent les émotions bienheureuses de cette soirée si fraternelle. Ils s'échauffaient en parlant, plusieurs fois ils se donnèrent l'accolade. L'un et l'autre, du reste, n'oublièrent pas de rendre un dernier hommage

à la générosité du vin dont ils absorbèrent, tout en parlant, d'abondantes rasades.

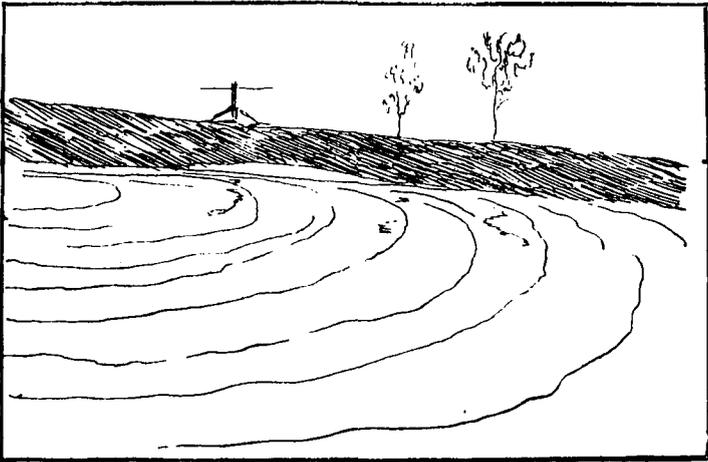
Ils n'en apprécièrent que davantage les bienfaits effets de l'amitié, car, lorsqu'ils reprirent le trottoir, étroitement serrés, ils ne durent qu'à cette union l'équilibre de leur marche. Une ivresse chaude allumait leurs esprits. Toutes les images de cette fête leur revenaient



à la fois, l'une empiétant sur l'autre, enfourchant dans l'espace mille rythmes morcelés et papillotants. Ils cheminaient lentement, à pas irréguliers, le nez en l'air. Le ciel était plein d'ombres et de lumières, de musique et de silence. Tout ce qu'ils rencontraient prenait des formes mouvementées, dont quelques-unes dansaient.

Ils arrivèrent sur un quai où des arbres, secoués par le vent, paraissaient rire et se tordre, ça et là, dans la clarté des réverbères. Le maître d'école ne parlait plus, mais le pasteur gardait des mots jusqu'au fond de sa

gorge ; et de même qu'il s'était enivré tout à l'heure du galop de l'orchestre et de la chaleur du vin, il continuait de se griser du bruit de ses paroles. Il fit l'éloge du théâtre : lui seul savait évoquer l'image de la nature, que la ville, avec son terre à terre quotidien, ne permettait pas d'apercevoir. N'avaient-ils pas respiré de l'air véritable, entre ces décors, parmi ces arbres ? Dans les rues, au contraire, et sur les boulevards, l'air encombré



de scories était lourd et griffait les poumons. « J'ai rêvé souvent que je vivais à la campagne, dans un jardin planté de mes propres mains, » se disait-il. Le hasard, qui venait de leur faire entrevoir les délices de la terre, n'était-il pas d'un bon augure ? Ils iraient bientôt jouir tous deux d'un repos bien gagné.

Tandis qu'il parlait, ses yeux se remplirent d'une vision si claire et si abondante de la nature, qu'ils semblaient déborder avec le flot de ses paroles. Les images de la fête se croisaient toujours devant lui, mais sans

fracas, comme des rayons entrelacés de musique, dont le spectacle se donnait dans le ciel, parmi les étoiles.

Le maître d'école ne disait rien ; ballotté au bras de son ami, plus que jamais d'accord avec lui dans l'ivresse, il se laissait aller d'un pas débandé et confiant.

Soudain le pasteur heurta du pied un cabestan qui se dressait au bord du quai. Il aperçut l'herbe éparse de la rive et l'eau où se formaient les mêmes clartés que dans le ciel.

— « Asseyons-nous sur ce banc, dit-il, et respirons ! »

Son visage était souriant.

Mais ils roulèrent tous deux dans la rivière. Pendant quelques minutes, leurs ombres agitées brouillèrent les étoiles. Puis l'eau se remit à couler, les étoiles se remirent à briller. Et l'on entendit le vent qui riait dans les branches tordues des peupliers.

FRANZ HELLENS.

(*Dessins de LÉON SPILLAERT.*)

L'INDIFFÉRENT...

A J. P.

Le soir jeune, rose et vert-pâle, assaille doucement la noble légèreté d'un parc où Watteau, peut-être, eût trouvé quelque mélancolique agrément.

Dans la tiédeur de l'ombre lumineuse encore, et parmi le feuillage où, à coup sûr, des rossignols invisibles se taisaient « en souriant », nous allions avec la simple affectation qui convenait à l'élégance soyeuse de l'heure, et au charme féerique du décor... Et l'on aurait pu croire que nous dansions.

Vaguement obsédé par un rêve précis, mon ami qui ne m'aime pas beaucoup, mais qui porte un si joli manteau sur l'épaule, ouvrit les bras avec désespoir, mais en arrondissant les coudes, et me dit, je crois :

— « Parce que trop longtemps je me suis nourri du souvenir d'un bonheur passé ; parce que, loin de l'amour, sans cesse je me le suis rappelé, revivant peines et joies, évoquant les mille formes qu'elles revêtirent et les mille formes qu'elles ne revêtirent point ; parce que je suis rassasié du souvenir ; parce que j'en ai goûté toutes les parcelles, exprimé, comme d'un fruit, toute la saveur, épuisant aussi, avec une inconsciente ironie, ma délicate imagination ; parce que je ne puis plus vivre, aujourd'hui, de ces seuls regrets, — on dira que je suis volage et ne sais point me souvenir.

» Pourquoi faut-il que je vous parle ainsi, trop claire-

ment, dans le léger brouillard de ce décor, ô mon cher ami qui m'êtes si indifférent? — Sans doute, il eût mieux valu que le souvenir ne fût pas nécessaire, et que de moi l'amour ne s'éloignât point. Sans doute, il eût fallu... oui : j'aurais dû faire cela. Oui, certes. Zanetto, mon ami, lascia le donne, e studia la matematica...

» Il fait suave ! et vous me dites que je suis élégant. Il est vrai que j'ai la jambe bien prise, et que je sais me conduire. — Si vous devinez combien j'aspire à être maladroit ! Je le fus jadis ; j'aspire à l'être de nouveau : J'aimerai, alors. — Je suis flottant, donc gracieux. Hélas ! mon ami.

» Le soleil brûlera ce tiède parc que vous aimez, et je me sentirai petit sous le soleil. J'en concevrai quelque embarras, mais que de soleil brûlera en moi, rivalisant avec le soleil ! Me voici, plus fruste et plus passionné, parmi les moissons des champs, les pieds sur la terre. Plus rustique et plus maladroit, et bien loin de vos bergères !

» Douceur robuste de mon humble orgueil ! Je sens une force naissante et qu'un amour accueillera, un tout nouvel amour. J'aimerai, je serai gauche, mon bien cher ami, et ce sera ma plus pure force.

» Demeurons pourtant dans ce parc que le soir va envahir. Nous voici près d'une gentille statue d'Eros, qui est en marbre, et qui sourit. Promenons-nous.

» Ou plutôt, rentrons au salon où sont les dames et leurs petits bavardages. Rentrons, voulez-vous ? on pourrait nous trouver peu polis. Il y a des étoiles, voyez : Il fera beau, demain. En attendant, je ne suis qu'un pauvre indifférent qui va, et qui danse avec une certaine grâce, ne sachant sur quel pied danser. »

R. E. MÉLOT.

HANS CHRISTIAN ANDERSEN (1)

« Un rideau de brume enveloppe l'espace ; le Danemark, la Suède, la Norvège, la Laponie, le Spitzberg, la Finlande nous apparaissent derrière ce brouillard, avec des formes indécises et se confondent dans notre imagination. C'est là notre Thulé, c'est là cette contrée moitié fabuleuse, moitié historique des anciens, ce royaume nuageux dont nous ne pouvons déterminer d'une manière précise ni le caractère, ni la position, et dont on nous raconte encore des choses étranges. »

Ainsi s'exprimait, raconte l'écrivain scandinave Holberg, au commencement du XIX^e siècle, une femme en France, et elle ajoutait très sérieusement : « Il y a sans doute plusieurs milliers de lieues d'ici jusque dans votre pays ? Pour y aller, passe-t-on par la Russie ou par la Turquie ? » Et une autre dame de s'exclamer : « Comment, vous êtes Norvégien, et vous portez un habit comme nous, un chapeau comme nous ? »

Aussi Xavier Marmier écrit-il en 1840 : « Grâce à cette science géographique, quand j'arrivai pour la première fois dans le Nord, j'étais peu préparé à l'aspect de ses magnifiques paysages, et quand j'entrai à Copenhague, je fus bien surpris de voir sur les bords de la mer Baltique, cette ville de cent mille âmes, élégante, animée, dotée d'excellentes institutions. »

Les historiens ne peuvent indiquer au juste l'origine de cette cité ; on sait seulement qu'au XI^e siècle Copenhague n'était encore qu'un très humble village de pêcheurs. L'histoire de Copenhague comme capitale ne date que du XV^e siècle ; comme ville littéraire, elle ne remonte

(1) La plupart des renseignements sur la vie d'Andersen sont tirés de son autobiographie. (Version allemande ; *Das Märchen meines Lebens*.)

guère au delà de 1700, comme il en est de même à peu près de la littérature chez tous les peuples scandinaves. En 1479 elle est dotée d'une université; en 1493 un Allemand y apporte des presses à imprimer.

Deux événements désastreux servent à embellir la ville : en 1728, un incendie consume seize cent quarante maisons; en 1794 un autre incendie réduit en cendres un quartier de la cité.

Mais ces calamités n'arrêtent ni la prospérité matérielle ni l'évolution intellectuelle du pays. Aujourd'hui le goût de la lecture y est répandu aussi bien dans la classe marchande que dans la classe universitaire; l'étude y est devenue un besoin. Il n'y a pas de pays où il y ait plus d'écoles et des écoles mieux administrées qu'au Danemark. Si le fils d'un paysan ne savait pas lire et écrire, il n'aurait aucun droit civil, pas même le droit de se marier; les plus pauvres habitants des îles qui parsèment la mer Baltique possèdent donc au moins les premiers éléments de l'instruction. Les parents donnent en dot à leurs filles une éducation solide dans les milieux même très modestes; fréquemment on rencontre des jeunes bourgeoises, commerçantes, qui connaissent admirablement la musique et sont parfaitement capables d'analyser avec compréhension des œuvres classiques littéraires tant anglaises qu'allemandes ou françaises.

Le Danemark, pays poétique, aux légendes populaires, aux vieilles chansons, possède de superbes forêts de chênes et de hêtres; les îles qui composent le pays sont riantes, couvertes de prés et de beaux jardins.

Sur une de ces îles vertes, en Fionie, est situé le village d'Odensé, ainsi nommé d'après le dieu Odin, qui, suivant la légende, avait une prédilection pour cet endroit.

C'est ici, à une vingtaine de lieues de la capitale, que vécut, dans une chambre étroite, un jeune couple qui s'aimait infiniment. L'homme était cordonnier, à peine âgé d'une vingtaine d'années, intelligent, d'une nature claire et poétique. La femme, quelque peu plus âgée, ne connaissait rien de la vie et du monde, mais avait un

cœur empli de tendresse. Il avait fabriqué lui-même son établi et leur lit ; pour cela il avait employé la civière qui avait servi au catafalque du très noble comte de Trampe, — et des lambeaux de drap noir adhéraient encore aux côtés du meuble.

Mais où avait reposé le corps de l'aristocrate, s'agitait le 2 avril 1805 un nouveau-né ; c'était Hans Christian Andersen.

Son père passait tous ses moments de loisirs à côté du lit, et tandis que le bébé criait, il lisait à haute voix les comédies de Holberg, ne s'interrompant que pour interpellé le petit : « Veux-tu dormir ou écouter ? Tu miaules comme un chat ! »

Un pauvre émigré, qui fut le parrain de l'enfant, consolait les parents en leur disant : « Au plus fort un enfant crie quand il est tout petit, au mieux il chantera quand il sera grand. »

« Cette chambre exigüe contenait, en outre, des ustensiles de cordonnerie et du lit de mes parents, une caisse dans laquelle je dormais, un poêle et deux étagères, l'une supportant des assiettes reluisantes, l'autre remplies de livres ; des gravures couvraient les étroits pans de mur. Une échelle conduisait au grenier, où, dans la gouttière, une cuvette bosselée abritait quelques plantes, — le jardin de ma mère, jardin qui fleurit encore dans mon conte *La Reine des neiges* : voilà la demeure de mon enfance. »

Enfant unique, Andersen ne fut pas gâté, bien que sa mère lui racontât souvent qu'il était beaucoup plus heureux qu'elle ne l'avait été, et qu'on dirait, à le voir, un enfant de seigneur ; qu'elle avait été obligée par ses parents à mendier dans les rues, et que bien des jours elle les avait passés, assise et pleurant, sous le vieux pont.

Andersen a esquissé les traits de sa mère dans *La vieille Domenica* de *l'Improvisateur*, et dans la mère du *Violon*.

Ses grands parents paternels avaient été des fermiers aisés, mais un incendie les avait réduits à la misère ; ainsi leur fils fut mis en apprentissage chez un cordonnier,

malgré son désir ardent d'aller à l'école latine et de faire des études.

Andersen raconte : « Je me souviens que lorsqu'un jour » un élève du collège vint chez nous pour commander » des chaussures, et tout en se faisant prendre mesure » parla de ses livres, — mon père me serra brusquement » dans ses bras : Voilà la voie que j'aurais voulu suivre » — et il ne parla plus de toute la journée. »

Le cordonnier causait rarement avec ses camarades ; le dimanche il emmenait son gamin dans les bois, rapportait des branches et du feuillage à sa femme qui en ornait les gravures suspendues au mur, — ou bien il lisait si le mauvais temps l'empêchait d'aller à la campagne.

La grand'mère du petit Hans occupait une charge à l'hospice des folles incurables ; plusieurs fois par an le petit allait lui rendre visite, et les histoires qu'elle lui racontait et les silhouettes des démentes qu'il entrevoyait, agissaient sur lui à un tel point, qu'à la tombée du jour il n'osait plus s'éloigner de la chambre. Généralement alors on lui permettait de s'étendre dans le lit de ses parents jusqu'après le coucher du soleil, car le tiroir de la commode, qui avait succédé à la caisse pour lui servir de lit, ne pouvait pas encombrer le plancher durant les heures de travail.

Un des souvenirs les plus marquants de son enfance fut le passage des Espagnols à Fionie, en 1808 ; l'enfant n'avait alors que trois ans mais il n'oublia pas ces hommes sombres, qui campaient dans une vieille église et dans la cour de l'hôpital. L'un d'eux le prit un jour sur ses genoux et mit une médaille en argent, qu'il portait sur sa poitrine, contre les lèvres du petit ; sa mère en était très fâchée et affirmait que « cette chose catholique » sûrement lui porterait malheur. Bien des années après Andersen immortalisa ces souvenirs dans un poème que Chamisso a traduit en allemand.

Malingre et chétif, il était si petit encore quand son père l'envoya à l'école, que le maître le tint presque constamment à la main, de peur que les autres garçons ne le renversent dans leurs jeux.

Quelques années se passèrent sans laisser d’empreinte marquante. Mais voilà qu’une troupe d’acteurs vint dans la petite ville ; bien que les représentations eussent lieu en allemand, les parents de Hans décidèrent d’y aller et d’emmener le petit. On jouait *La Fille du Danube*, pièce qui plut énormément ; cependant l’impression que cette première représentation fit sur l’enfant ne permet pas de prévoir en lui l’éveil du talent dramatique ou littéraire. Il paraît qu’en quittant la salle de spectacle, il s’était écrié : « Oh mère, si nous avions autant de petits paquets de beurre qu’il y a de gens rassemblés ici, chaque jour nous pourrions manger du beurre sur notre pain ! »

Bientôt cependant le théâtre devint son séjour favori. S’étant lié d’amitié avec le gamin chargé de distribuer les programmes, il en reçut un chaque jour, à condition de l’aider dans sa besogne, ce programme devint dès lors son plus précieux bien. Le soir, dans un coin de la demeure paternelle, Hans se tenait assis, par terre, le programme étalé devant lui, et inventait toute la pièce d’après son titre et le nom des personnages. Ce furent là ses premières œuvres.

Son père lisait beaucoup ; non seulement aimait-il les comédies mais aussi l’histoire et la Bible ; il avait l’esprit sérieux et beaucoup de pénétration ; sa femme avouait souvent « qu’elle ne le comprenait pas ». Un jour qu’il ferma brusquement le Nouveau Testament, en disant : « Le Christ a été un homme comme nous », — sa femme, effrayée des paroles qu’elle croyait blasphématoires, se mit à pleurer et à trembler devant « l’Esprit du Malin », qui sûrement devait avoir pris possession de son mari. Mais lui, d’affirmer : « Il n’y a pas d’autre esprit malin que le démon qui loge dans nos cœurs ». Le petit qui assistait à cette scène, penchait à donner raison à sa mère, et lorsqu’une nuit son père se blessa au bras, probablement à un clou d’une des planches de l’ancien catafalque, — il partagea la conviction de sa mère que c’était le diable qui lui avait fait cette blessure pour bien affirmer son existence.

Un jour le père fut pris d’une fièvre cérébrale ; il ne

parlait que de Napoléon, duquel il croyait avoir reçu l'ordre de suivre l'armée au Sleswig-Holstein; — la mère ne fit point chercher de médecin, mais envoya Hans chez une femme surnommée « La Voyante ». Celle-ci questionna l'enfant sur l'état de son père, lui entoura le bras d'un fil de laine, posa des herbes vertes sur sa poitrine, fit quelques signes cabalistiques, et le renvoya en lui enjoignant de longer la rivière pour rentrer chez lui : « Si ton père doit mourir, tu rencontreras son âme. » Terrifié l'enfant courut jusqu'à leur habitation et raconta tout à sa mère. « Eh bien, as-tu rencontré quelque chose? » — « Non. » — Néanmoins, trois jours après, le père mourut. Hans et sa mère le veillèrent toute la nuit, et lorsque un grillon chanta dans le foyer, celle-ci dit : « Inutile de l'appeler, la fille des glaces l'a emporté. »

Après la mort de son père l'enfant fut seul toujours; sa mère alla faire la lessive au dehors, tandis qu'il restait dans la chambre et cousait des costumes pour les personnages des pièces qu'il inventait.

Enfin la veuve d'un pasteur s'intéressa à lui et le fit venir chez elle pour lui faire la lecture. C'est là qu'Andersen entendit pour la première fois le mot « poète » et demanda si « cela » était une chose sainte. Cette dame cherchait des romans à la bibliothèque de la ville, et le garçonnet les lui lisait sans trop comprendre de quoi il s'agissait. L'un de ces livres commençait à peu près ainsi : « La nuit était terrible, le vent hurlait, la pluie fouettait les vitres... » « Voilà un ouvrage excellent », dit la vieille dame, et lorsque le petit lecteur, ingénument lui demanda comment elle pouvait déjà affirmer cela, elle répondit : « Je le juge par le commencement », et Andersen resta confondu devant tant de savoir.

Lorsqu'il fut en âge de travailler, on le plaça dans une fabrique, où il passait la plus grande partie de la journée. Comme il avait une voix d'une pureté remarquable, il rêvait de devenir artiste. « Cependant ma pauvre mère qui n'avait jamais quitté le bourg natal, fondait en larmes chaque fois que je lui faisais part de mes désirs d'avenir, de mes projets qui lui prouvaient que je ne

voulais pas d'une « profession honnête ». J'amassai patiemment schelling par schelling et un jour en faisant ma caisse, je me trouvai à la tête de huit rixdalers (1); c'était une fortune qui me semblait inépuisable. En vain ma mère essaya de m'arrêter dans mon « funeste entêtement » ; — j'avais quatorze ans, je ne connaissais personne hors de notre petite ville, mais une force intérieure me poussait à partir. Après avoir consulté « la voyante » sur mon sort, et avoir appris d'elle « qu'un jour on illuminerait la ville en mon honneur », — ma mère me donna sa bénédiction et je partis avec tout mon bagage dans un mouchoir de poche. »

Andersen avait revêtu son costume de confirmation et mis des nouvelles bottines, les premières depuis la mort de son père ; il en était si fier qu'il les avait mises au-dessus de ses longs pantalons, afin que l'on pût les voir entièrement.

Dans la capitale, où il arriva après plusieurs jours de marche, il vécut dans la plus grande misère, malgré divers petits emplois, dont l'un des mieux rémunérés consistait à faire des courses de ménage pour une servante qui n'aimait pas à sortir par le froid.

Il avait été se présenter au directeur d'un théâtre, mais le voyant si chétif et si inexpérimenté, celui-ci le congédia sous le prétexte « qu'il était trop maigre pour devenir artiste ».

Un hasard heureux fit que le compositeur Kuhlau qui, lui aussi, avait été un enfant de pauvres, rencontra Andersen et s'occupa de lui. Alors suivent deux années de travail et de privations si dures, qu'au bout de la troisième année de son séjour à Copenhague Andersen alla pour la première fois se promener à la campagne. Il est heureux, si ému de la splendeur des bois, qu'il entoure de ses bras un gros bouleau et l'embrasse et sanglote.

Malgré cette vie précaire et les luttes de chaque jour Andersen se console en consacrant tous ses loisirs à ses chers livres. Il compose même un drame et le lit à des

(1) Environ vingt francs.

gens qui lui veulent du bien. Et lorsque, dès les premières scènes, on s'écrie : « C'est un passage d'une œuvre de Oehlenschläger ! » — « Mais oui », répond le naïf, l'exquis Andersen, « n'est-ce pas que c'est beau ? » et il continue à lire. Touché par tant de grâce et de simplicité, on se cotise pour lui permettre de faire des études, et on l'envoie dans la petite ville de Slagelse, où se trouve le collège qu'il fréquentera. A peine arrivé, il s'informe de ce qu'il y a d'intéressant à y voir : « Une nouvelle pompe à vapeur et la bibliothèque du pasteur ». On ne lui parle pas du théâtre, qui cependant l'intéresse plus que tout, ce bon théâtre où les élèves du collège et les servantes entrent gratuitement !

Andersen a promis à ses protecteurs de ne pas écrire de vers au collège, chose bien dure, mais ce qui lui est plus difficile encore, c'est de surmonter la peur que lui inspirent ses professeurs. Il est si persuadé de son propre manque d'intelligence et de son inaptitude aux choses intellectuelles, qu'un jour, ayant été traité de « sot » par son maître pour une réponse erronée, il considère de son devoir de faire part de cette vérité à ses protecteurs à Copenhague, et d'ajouter « qu'il est tout à fait sûr de ne pas mériter l'intérêt qu'on lui porte et tout à fait certain qu'il ne parviendra jamais à rien de bon ».

Mais il est d'un zèle tenace ; par des efforts inouïs il monte de classe. Quand la fatigue et le sommeil le terrassent, il plonge la tête dans un bassin d'eau glacée et reprend sa tâche. « Jamais je n'ai tant souffert, jamais je n'ai tant pleuré. J'avais dix-neuf ans, je commençais mes études avec des écoliers de dix ans ; je ne pouvais trouver parmi eux ni camarade ni ami. Au plus on semblait s'être donné le mot pour m'humilier et me faire sentir le poids de ma pauvreté, de mon ignorance, de mon isolement ».

Sa nature extrêmement sensitive ne parvient pas à s'accommoder du régime du collège ; aussi ses amis l'en retirent-ils bientôt et il reçoit des leçons particulières d'un jeune homme intelligent et compréhensif. Andersen a décrit cette nouvelle phase de son existence dans *Le*

Violoneux et dans le *Livre d'images sans images*. — Il habite une mansarde qu'il ne quitte que rarement, à moins que ce ne soit pour dîner à des jours déterminés, dans trois familles, une fois par semaine chez chacune, ce qui lui fait trois repas fortifiants, — « et pour le reste je m'arrangeais », dit Andersen. Au surplus, ces trois repas lui offrent l'occasion de gagner un peu d'expérience, d'apprendre à se tenir, d'observer les usages et de connaître la vie sous des aspects différents.

En 1828, devenu étudiant à l'âge de vingt-trois ans, il note ses impressions et ses projets d'avenir dans un livre humoristique ; mais aucun éditeur n'a le courage de publier le travail d'un inconnu. Il ne se laisse pas rebuter et écrit un vaudeville qui le classe parmi les écrivains de l'université. Ceux-ci sont au nombre de seize qu'on divise en quatre grands et en douze petits ; il est nommé parmi les grands ! Voici le commencement du succès ; on lui fait des offres de collaboration à une revue ; après une lutte avec lui-même Andersen refuse, afin de mieux se consacrer à ses études. Cependant il ne peut s'empêcher d'écrire ; un volume de vers et une nouvelle *Le Nain du roi Christian* datent de cette époque.

S'il n'écrit pas encore de roman, c'est à ce moment qu'il vivra le seul roman de sa vie. Il rencontre dans une maison de riches bourgeois une jeune fille dont il s'éprend éperdument : « Mon regard ne vit plus que deux yeux bruns qui contenaient en eux mon univers, ma patrie, mon bonheur ; mon esprit et mon âme et ma joie y sombrèrent — jamais je ne pus les oublier ».

Plus de vers, plus de contes, plus de théâtre ; des études sérieuses, ininterrompues, avec pour but, l'espoir d'obtenir le plus vite possible une position stable et indépendante, afin de pouvoir se déclarer. Il veut devenir pasteur et il travaille avec acharnement ; — elle en aime un autre et l'épouse. — Beaucoup d'années plus tard, Andersen dit, en parlant d'elle : « Jamais elle ne s'est doutée de ce qu'elle fut pour moi ; que Dieu la bénisse. » Simplement, en peu de mots, il a conté la tragédie de cet amour ; les vers de Heine : *Es ist eine alte*

Geschichte se sont douloureusement réalisés chez lui. Nous sentirons toujours saigner son cœur ; dans aucun de ses contes il ne trouvera la force d'unir ceux qui s'aiment ; tous ils se meurent de la profondeur de leur déception (1). Et Björnsterne-Björnson de lui écrire : « Comment pouvez-vous avoir le cœur de détruire, d'anéantir tant de joyeuses espérances, tant d'allégresse et de bonheur resplendissant de promesses » — cela au sujet du conte *La Fille des Glaces*.

Dans le conte *Les Galoches du bonheur*, deux fées sont assises dans une antichambre ; l'une apporte le bonheur, l'autre le chagrin. Mais Andersen explique, finement railleur et mélancolique, que ce n'était pas la fée du bonheur en personne qui se trouvait là, mais seulement une suivante d'une de ses dames d'honneur, — car le bonheur ne se montre guère de tout près, — tandis que le chagrin, lui, était venu s'assurer de l'administration de ses dons.

Lorsque Andersen mourut célibataire, on trouva sur sa poitrine un petit sac en cuir, contenant un souvenir de la jeune fille aimée, souvenir qui a été enseveli avec lui.

Vers 1830, on cultivait beaucoup la langue allemande dans les milieux intellectuels ou riches du Danemark, les poèmes de Heine venaient de paraître et Andersen passait des nuits à les lire. Du reste il affirma plus tard que dans sa jeunesse trois auteurs se sont pour ainsi dire incarnés en lui : Walter Scott, Henri Heine, E.-Th. Hoffmann.

Mais si ses lectures ne l'empêchèrent pas de travailler sans relâche, son extrême timidité, sa mollesse furent des obstacles dans sa carrière. Les uns voulaient le patronner, d'autres le traitaient avec dédain, certains s'ingéniaient à le faire cruellement souffrir, lui reprochant ses faiblesses, sa vanité et le plaisir enfantin qu'il goûtait aux rares louanges qui lui furent accordées. « Petit Andersen, petit Andersen », lui dit un de ces jaloux d'un

(1) Guido HOLLER : *Andersen und seine Märchen*.

air bonasse, « gardez vos écrits pour les feuilles de choux de province ». Ce qui blessa encore le poète, ce fut le reproche réitéré de ce qu'il aimait lire dans des familles amies les travaux qu'il venait d'achever. Il s'en plaignait avec amertume : « Il est rare que l'on blâme ouvertement un compositeur de jouer ou de chanter en public un travail qu'il vient de composer, ni même qu'un auteur lise les œuvres d'autrui ; mais qu'il lise les siennes et le voilà taxé de vanité malade ; cependant le Danemark n'est qu'un petit pays ; peu de livres s'exportent vers la Suède ou la Norvège ; il est bien difficile de lier les deux bouts et de s'acheter du produit de sa plume de quoi se vêtir à peu près convenablement. »

Eprouvant le besoin irrésistible de changer d'ambiance, Andersen supplie ses protecteurs de lui rendre possible un séjour à l'étranger ; ils le lui accordent, et ce sera à Dresde auprès de Tieck et à Berlin avec Chamisso « l'homme sévère aux longues boucles et aux yeux honnêtes », qu'il connaîtra enfin une amitié sans arrière-pensée ni contrainte. Chamisso qui resta son ami durant toute sa vie s'exprime ainsi sur son compte : « Doué d'humour, d'esprit, de fantaisie, joints à une naïveté toute populaire, Andersen fait vibrer des cordes qui éveilleront un écho profond dans les cœurs de ceux qui le comprennent. »

Andersen a résumé les impressions de son premier voyage sous le titre : *Silhouettes esquissées en cours de route, dans le Harz et dans la Suisse saxonne*. Cet excellent petit travail, orné de vignettes, fut totalement ignoré par la presse comme il en fut du reste systématiquement de ses meilleurs écrits.

« A cetet époque », nous raconte Georges Brandès, « on ne pouvait voir une physionomie plus animée, plus changeante que celle d'Andersen. Dans cette mobilité et dans le battement nerveux des paupières se retrouvait toute la sensibilité de son âme ; sa faculté créatrice se lisait dans les mille petits traits grimaçants de sa physionomie, dans les éclairs d'humour qui passaient sur ce visage plutôt laid et l'embellissaient soudain ; dans la

voix aux intonations multiples, exprimant tour à tour la gravité et la boutade. Il était causeur, mais il aimait à raconter encore plus qu'il ne causait et encore il lisait plus volontiers qu'il ne racontait. » (1).

La situation devint si précaire, que sur le conseil de ses amis à l'étranger, il s'adressa au roi de son pays pour l'obtention d'une bourse. Comme il fit part de ce projet à un autre écrivain danois, celui-ci pour s'en moquer, lui fit accroire qu'il devait demander une audience, offrir au souverain une de ses œuvres et en même temps introduire sa requête; si le souverain l'autorisait à présenter sa demande, il devait la tirer toute prête de la poche. Ce procédé répugnait beaucoup à l'ingénu Andersen, mais on finit par lui persuader que c'est ainsi qu'il devait se comporter. Arrivé en présence du souverain qui le reçut avec bienveillance, l'auteur s'enhardit jusqu'à exprimer son plus cher désir, et lorsque le roi lui dit de présenter une requête, Andersen de lui répondre : « Je l'ai déjà en poche ! Il me semble que c'est indigne et affreux ; on m'a dit que cela devait se faire ainsi », et suffoqué, il ne put retenir ses sanglots. Le bon roi Frédéric tendit en souriant la main vers la requête, assurant Andersen que c'était très bien : de cette façon on ne perdrait pas de temps ; Andersen se précipita hors de la salle d'audience, en oubliant de remercier le roi.

La bourse obtenue, il part pour Kassel, gagne le Rhin, arrive à Paris. En route il composa d'après un vieux chant populaire danois, le ravissant conte *Agnete et l'Homme de la Mer*. Au milieu du trouble de la vie parisienne son âme reste remplie des légendes de sa patrie et il les transforme en poèmes lyriques et dramatiques tout à la fois.

Le séjour dans la capitale française fut des plus intéressant et divertissant. Il y assista à l'inauguration de la colonne de Napoléon à la place Vendôme ; il vit le jeune et dissolu duc d'Orléans s'ébattre en un quadrille excentrique dans un bal populaire ; il rendit visite à

(1) Georges BRANDES : Sa Majesté l'enfant. *La Revue*, 1912.

Heine qui occupait, selon lui, le trône dans l'empire du lyrisme, et fut reçu très amicalement par Victor Hugo. Cependant les ennuis ne manquèrent pas, sous forme de journaux non affranchis qu'il reçut de Copenhague et qui contenaient des appréciations peu flatteuses de sa démarche auprès du roi. Tristement il quitta Paris pour aller vivre dans un village du Jura, où la neige tombait au mois d'août et sous lequel on ne voyait qu'une mer de nuages. Il y vécut dans la famille d'un brave horloger ; c'est là qu'il conçut *O. Z.* Lorsqu'il envoya *Agnete* dans sa patrie, aucun de ses envois de l'étranger ne fut accompagné d'autant d'espérances. Elles étaient justifiées, ces espérances, car dans aucune de ses œuvres, il n'avait atteint des sonorités pareilles. Au reste si *Agnete et l'Homme de la mer* n'a pas reçu l'accueil mérité, il ne faut pas perdre de vue que ce poème touche à un sujet des plus cher aux Danois et « qui leur paraît sacrosaint et intangible ». Pour oublier cette déception il traverse le Simplon et atteint la terre de ses désirs, l'Italie. Il s'y trouva heureux. « A Paris, j'avais vu des statues, des monuments, mais ma vue ne s'était pas ouverte ; ce ne fut qu'à Florence, devant la Vénus de Médicis et le groupe de la Niobé que le voile se déchira devant mes regards, un monde nouveau surgit devant moi. » Andersen va de Rome à Naples, fait l'ascension du Vésuve, puis revient par Herculaneum, Venise et Vienne à Munich. A Naples il avait entendu chanter la Malibran dont l'art surpassait en beauté tout ce qu'il avait entendu jusqu'alors. Dans son imagination fervente il compara cette apparition resplendissante avec le souvenir d'une pauvre chanteuse qu'il avait vue à l'hôpital d'Odensé, étendue dans un lit étroit, au chevet duquel était accroché dans un cadre doré le portrait d'*Emilia Galotti*, l'héroïne du drame de Lessing, effeuillant une rose ; ces deux visions se fondirent pour lui et devinrent l'*Annunziata* de l'*Improvisateur*, fruit de son voyage d'Italie, commencé à Rome et terminé dans la mansarde, embaumée de fleurs de tilleul, à Copenhague. Quand le travail parut, il en apporta le premier exemplaire au roi. Un des chambel-

lans, écrivain à ses heures, daigna l'en complimenter, mais ajouta que le mot « Colisée » y était mal orthographié, ce qui « est bien regrettable pour un livre aussi bien relié ». Et en effet, Andersen resta brouillé toute sa vie avec l'orthographe.

Les coups d'épingles, les jalousies continuèrent à le blesser ; étrange, parfois méfiant, il est vite découragé et souffre où d'autres auraient ri. Ce n'est qu'auprès des enfants qu'il se sentait calme et heureux ; pour eux il inventait, improvisait ; avec eux il jouait et riait ; il leur découpait d'extraordinaires images, des formes bizarres en papier de couleur, — sa dextérité était surprenante et les ravissait autant que les histoires innombrables qu'il leur contait. Dans *Les fleurs de la petite Ida*, il nous dépeint sa joie parmi les enfants ; et en *Ole Luk Oie* il est lui-même l'homme au sable qui raconte chaque soir des histoires si jolies au petit garçon.

La première consécration de ses œuvres lui vint d'Allemagne ; ici on leur fit fête ; c'est de l'allemand qu'elles furent traduites en hollandais, ensuite en anglais, en russe, en polonais et en français. On se plut à déclarer que l'*Improvisateur* est pour les lettres ce que le *Childe Harold* de Byron est pour la poésie ; d'autres affirmèrent que certains traits rappellent la *Corinne* de M^{me} de Staël, mais que l'*Improvisateur* a plus d'amabilité et de grâce. Les deux auteurs ont pris comme héros des types italiens et ont étroitement lié leur sujet à l'Italie ; mais ce qui est sentimental dans l'œuvre française, est naïf et prime-sautier dans la danoise. Dans ses trois œuvres, *O. Z.*, l'*Improvisateur*, le *Violoncelle*, il dépeint l'effort de s'élever, de se libérer, malgré l'écrasante difficulté de la lutte contre le froid et la faim, lutte mémorable que tant d'hommes de génie ont soutenue et qu'Andersen ne connaissait que trop bien. Il y défend la cause de l'humanité lésée dans son essence même et il y déploie la richesse de sa fantaisie et l'émotion de son sentiment sincère et de sa conviction profonde.

C'est dans l'*Improvisateur* que nous lisons ce passage spirituel : Ma mère demandait au frère Martino, « si ce

bon étranger aussi était condamné au feu éternel ; lui et quelques-uns parmi ses amis paraissant être de si braves gens, qui jamais ne font de mal. Ils sont généreux, charitables, gais ; ils paient exactement leur terme ; il paraît même qu'ils ne commettent pas d'aussi gros péchés que bien des gens parmi les nôtres. » — Mais oui, » répondit le frère Martino, « il n'est pas rare qu'ils soient de forts braves gens. Mais savez-vous pourquoi ? Le diable qui se fauffle partout dans le monde, sait très bien que les hérétiques lui appartiennent de toute façon, aussi ne les induit-il que rarement en tentation, et voilà pourquoi il leur est facile d'être honnêtes et d'échapper au mal. Le bon catholique d'autre part, est un enfant de Dieu ; aussi le diable doit-il se servir de tous les stratagèmes pour le tenter, » et la faible chair succombe, tandis qu'un hérétique, comme je viens de vous le dire, n'est jamais tenté, ni par la chair ni par le diable. » Ma mère ne savait que répondre à cela ; elle ne put que soupirer en pensant à l'âme du pauvre jeune homme. Moi, je pleurais tout doucement, car cela me semblait bien injuste que celui qui était si bon et qui me dessinait de si belles images dût brûler pour l'éternité dans l'enfer. »

A cette époque la littérature scandinave n'était pas encore à la mode ; bien que les œuvres d'Andersen fussent devenues presque populaires, leur auteur, se débattait encore dans des difficultés pécuniaires. Charles Dickens n'en voulut rien croire, lorsqu'on lui apprit que l'*Improvisateur* n'avait rapporté que cinq cents francs à son auteur, et le fait que voici lui parut tout aussi invraisemblable : Andersen ayant postulé un emploi à la bibliothèque de Copenhague et appuyé la demande par le certificat suivant : Il se distingue par son honnêteté, son ordre, son exactitude, toutes qualités que d'habitude on ne s'attend pas à rencontrer chez un poète, — il avait été éconduit avec la remarque courtoise : Andersen a beaucoup trop de talent pour une besogne aussi ennuyeuse. » (1).

(1) Hans BRIX : Andersen.

Sur la suggestion de Dickens, qui cite dans les *Household Words* le proverbe arabe : « Lorsque le cheval de l'empereur fut ferré d'or, le bousier tendit aussi la patte », Andersen choisit cette pensée comme sujet d'un de ses contes parce que Dickens avait fait la remarque que c'était bien là un sujet pour le conteur danois.

Ce ne fut que lorsque des auteurs anglais et allemands ne cachèrent pas leur indignation de la manière dont on en usait avec lui qu'il obtint une solde d'honneur de six cents francs par an, subvention que touchèrent tous les grands poètes danois, Oehlenschläger, Ingemann, Heiberg.

Andersen ne se contenta pas de joie et de reconnaissance ; il se sentit sauvé et vit s'ouvrir une ère nouvelle. « Un soleil inaltérable semble avoir mis sa clarté dans mon cœur,... tout irait bien maintenant, s'il n'y avait pas le théâtre, *hinc illae lacrymae*. Le maudit théâtre ! Il a été la caverne d'où sont sorties la plupart des tempêtes qui m'ont secoué. Du dernier des figurants au jeune premier, chacun se met seul d'un côté de la balance, et place tout le reste du monde dans l'autre ; avant la représentation de la pièce l'opinion est faite dans le public. Les sifflets jouent un grand rôle ; ils servent d'amusement mais ne sont jamais dirigés contre l'acteur, fût-il le plus détestable ; c'est pour l'écrivain ou le compositeur qu'on érige le bûcher. Cinq minutes de charivari ; les belles dames sourient comme font les Espagnoles aux courses de taureaux ; la pièce tombe. Cependant le théâtre est pour l'auteur dès avant qu'il ait conquis une notoriété au delà des frontières le plus fertile cercle d'activité. »

Du temps d'Andersen les honoraires étaient très minimes ; le directeur du théâtre se contentait d'être comptable, mais ne connaissait rien à la valeur artistique d'une œuvre ; il la jugeait péremptoirement en monnaie courante. Voici comment se passaient les choses : à la première représentation le régisseur tenait une montre à la main, notait soigneusement la durée et fixait ainsi, d'après un horaire de quart d'heure en quart d'heure, la

valeur de la pièce ; les quarts d'heure commencés n'étaient pas comptés ; il préférait ainsi à une pièce en trois actes trois pièces en un acte, ce qui lui faisait faire de sensibles économies.

Andersen, pour lequel les sous comptaient, ne s'en consolait pas !

En 1839 on joua son *Invisible de Spronga* écrit sur commande, afin d'utiliser le décor d'une pièce qui avait fait un four. La grande hilarité que provoqua ce vaudeville lestement troussé lui valut un bon accueil ; on le joue encore de nos jours...

Encouragé par ce succès, Andersen écrivit d'après un conte français, *Les Epaves*, par M^{me} Reybaud, un drame *Le Mulatte*, pièce dont l'action tragique se déroule au milieu d'un lyrisme fleuri. « Y a-t-il une scène à effet ? » lui avait demandé le directeur. « Oui, un bal. » « Oh cela, c'est du déjà trop vu ; est-ce tout ? » « Non, il y a un marché d'esclaves. » « Ah, bon, c'est cela, je crois que nous n'en avons pas encore, » et Andersen eut la conviction que ce fut la raison de l'acceptation de son drame.

La veille de la première représentation, Andersen arpenta fiévreusement toute la nuit la place devant le théâtre où s'étaient d'énormes affiches. Voilà qu'à l'aube des groupes se forment, les cloches sonnent le glas, la nouvelle se répand que le bon roi Frédéric VI venait de mourir ; pour deux mois le théâtre royal ferma ses portes. Lorsqu'enfin sous Christian VIII, il les rouvrit avec *Le Mulatte* dont le succès fut triomphal, Andersen ne put plus se réjouir : la déception, la tension avaient été de trop longue durée. Bien qu'en Suède on s'exprimât en ces termes : « Andersen n'appartient pas à son pays mais à l'univers », les Danois ne lui rendirent pas justice, le poète ne put se ressaisir, et sa tragédie *Raphaella* fut précédée d'une note qui trahit son amertume : « On affirme souvent que de nos jours aucune importance ne s'attache à la famille à laquelle on appartient ; j'ai éprouvé à maintes reprises le contraire. Un homme instruit, intelligent, honnête, bon, mais pauvre, est reçu dans la

« bonne société » tout autrement que le fils de quelque gros bourgeois, fût-il niais, sans compter celui d'un aristocrate. »

Et il en arriva à se méfier des étrangers ; les railleries auxquelles il avait été en butte le rendirent soupçonneux ; il avait une espèce de crainte d'être supprimé par des compatriotes qui jalousaient sa gloire, tout en en comprenant l'in vraisemblance. Ayant reçu un jour une caisse de confitures des Antilles danoises (1), il n'osa y goûter, mais fit cadeau de quelques pots à une de ses amies les plus intimes. La semaine suivante il alla la voir et questionna le domestique : « Madame est-elle en bonne santé ? N'a-t-elle pas été malade cette semaine ? » La réponse fut négative. Au cours de la conversation il demanda : « Vous avez goûté les confitures que je vous ai envoyées ? » « Certainement ; pardon de ne pas vous en avoir remercié. » « Et vous n'en avez pas été incommodée ? » — Pas du tout. » — « Ah quel bonheur ! Je craignais un peu que les fruits ne fussent empoisonnés, alors je me suis dit : Ma chère amie est la plus courageuse des femmes ; je vais lui envoyer un échantillon de mes confitures. Je suis bien content, bien heureux d'apprendre, comme je l'espérais, qu'il n'y avait aucun danger. »

(A suivre.)

STÉPHANIE CHANDLER.

(1) Rapporté par Georges BRANDES, article cité.

LA JOURNÉE D'HIVER

A mon petit JEAN.

I

MATIN.

*Le matin froid, aux vitres, tend
Un rideau de buée,
Cachant le jardin, où s'entend
Le bruit des feuilles remuées.*

*A la fenêtre, qui regarde
S'éclairer l'Orient,
Te voici, mon enfant, qui dardes
Tes yeux d'aube vers le levant.*

*Puis, tu traces, du bout des doigts,
Des lignes puérites
Et tièdes dans le voile froid
Où le jour naissant s'éparpille.*

*Mais, soudain, le soleil pénètre
Dans les dessins légers
Que font tes mains, et la fenêtre
Scintille sous tes doigts posés.*

*Ses rayons suivent les contours
Des arabesques claires.
D'où, lentement découle et court
Un grain d'eau comme une lumière.*

*Et la buée, où le froid trouble
Le transparent matin,
Fuit en mêlant le reflet double
Du soleil rose et de tes mains.*

II

A MIDI, LE VENT SE LÈVE.

*Nous sommes, au jardin, les deux seuls points mouvants.
L'étang mire, sans plis, les longs sapins de l'île,
Et les arbres sont clairs de gouttes immobiles.
Nous allons réveiller, dans les chemins, le vent.*

*Découvert par nos pas, sous les feuilles qu'ils foulent,
Le vent y frémit, puis y bouge, puis bondit,
Agitant un manteau de feuillage jauni
Qu'il soulève et rabat avec un bruit de houle.*

*L'étang où nous lançons au plus loin, des cailloux,
S'anime éparpillant les images qu'il brise;
Le geste de nos yeux y rappelle la brise,
Et sur l'eau plane, glisse un frémissement fou.*

*En courant, secouons des branches au passage,
Et c'est à qui de nous saisira dans ses mains
Le plus de gouttes d'eau, dont l'averse, soudain,
Jetée au vent naissant, crible notre visage.*

*Et quand saturés d'air, ivres de mouvement
Nous arrêtons nos yeux, au cœur de la prairie,
Nous voyons le jaillissement, comme pris de folie,
Danser autour de nous à la chanson du vent.*

III

LE JEU CREPUSCULAIRE.

*L'Occident tout en cendre grise,
Rougeote au souffle de la brise.
A l'Est, le crépuscule est clair
De ciel, de vent, de lune et d'air...*

*Quand nous courons, la lune pure
Vole de ramure en ramure,
Ainsi qu'un gros oiseau tout rond
Au plumage luisant et blond.*

*Quand nous nous arrêtons, penchée,
Sur la branche où elle est perchée,
C'est ton visage qu'elle voit,
Levé vers elle, dans le bois.*

*Et c'est ainsi qu'elle accompagne
Notre course dans la campagne
Jusqu'au moment où nous rentrons
Dans l'air tiédi de la maison.*

*Pour t'y suivre, la lune glisse
Ses plumes de lumière lisse,
Par l'ouverture des volets,
Sur tes doigts agiles et frais.*

*Je vois que ton jeu d'enfant semble
Les prendre pour les mettre ensemble
Et tu dis, tout-à-coup : « Gardons
» Ces plumes pour un édredon ».*

IV

LA PROMESSE DU SOIR.

*Enfant, quand je te mets debout,
Sur le rebord de la fenêtre,
Où luit le soir, tes cheveux
Parmi mes cheveux s'enchevêtrent,
Et tous les deux, nous regardons
Passer devant la lune pleine
Des nuages serrés et ronds
Comme un troupeau dans une plaine.
La clarté lunaire a tissé
Des rayons dans cette ouate humide,
Et voici qu'un cercle irisé
Noie au ciel sa courbe lucide :
Le vent d'Est, le halo léger,
L'éclat des flaques d'eau qui gèlent,
Donne l'espoir qu'il va neiger
Dans la nuit apaisée et belle,
Et, tandis que tu bats des mains
En voyant que le ciel prépar e*

*Des jeux purs et froids pour demain,
Deux nuages clairs se séparent
Et la lune jette un rayon
Qui s'éparpille, blanc présage,
Comme une touffe de flocons,
Sur la clarté de ton visage.*

V

LA NEIGE DANS LA NUIT.

*La nuit, immobile au jardin,
Semble, sous le vent qui circule,
L'intérieur blanc d'un moulin,
Dont la meule serait la lune.*

*Car je rêve que là, très haut,
La lune est une meule dure
Qui broie et réduit des cristaux
En poussière impalpable et pure*

*Dans l'air détendu souple et sourd,
La neige, ainsi qu'une farine
Que blutent les nuages lourds,
S'est mise à tomber, douce et fine.*

*Sur les prés rugueux, où le gel
Crépétait dans les herbes grises,
Ce poudroïement continu
En nappes blanches s'égalise.*

*Mais lorsque tes jeux frais, demain,
Caresseront la neuve neige,
Le pré, ainsi qu'un grand pétrin,
Où la bonne pâte s'allège,*

*Lèvera, sous tes doigts d'éveil,
En boules simples, blanches, rondes
Comme des pains que le soleil
Dorera de lumière blonde.*

Marie GEVERS.

1912.

A travers la Quinzaine

LES FAITS ET LES IDÉES

Voyages et Villégiatures

Avec la rentrée des classes et la réouverture des théâtres, voici se clore la période du tourisme d'été et des villégiatures familiales. On a remis les mail-coachs pour excursions Cook et les abords du Musée Wiertz, du Palais de Justice et de la fontaine de Manneken-Pis ont repris leur physionomie normale. On a débouclé malles et valises ; à la mer et à la campagne les villas aux volets clos montrent visage de bois ; et, à part les privilégiés que des rentes et des loisirs prédisposent à goûter les plaisirs d'hiver en Suisse ou sur la côte méditerranéenne, chacun s'est replongé dans le tourbillon des affaires ou le train-train quotidien du bureau.

Pour beaucoup, l'ennui de reprendre le collier s'est tempéré de la satisfaction de retrouver l'intimité de son chez-soi, de se réadapter à de vieilles habitudes et, pendant les premières heures, de se complaire aux récits du voyage ou des incidents de la villégiature. Pouvoir s'extasier après coup, dans un cercle d'amis sur la beauté des cimes alpestres, des lacs italiens, des falaises bretonnes, des fjords norvégiens, sur le pittoresque des maisons de Francfort ou de Nuremberg, des lagunes de Venise ou de la Cité de Carcassonne, de la Kasbah de Tanger ou des ruelles de Séville, à faire crever d'envie ses auditeurs, n'est-ce pas encore une des plus intenses joies du voyage ?

Mais c'est là une jouissance qui manquera bientôt aux vaniteux ; car la vulgarisation des grands déplacements,

grâce à la réduction des frais, l'organisation du tourisme par les agences ont rendu accessibles au plus grand nombre ces plaisirs réservés naguère encore à une minorité. Et combien de gens ne savourent point ces sensations neuves du changement de milieu, des mœurs, de coutumes, et n'en tirent d'autre agrément que de prétendre, vis-à-vis d'autrui, les avoir goûtées?

Pourtant, de ce qu'ils soient inaptes à enregistrer en cours de route de fortes impressions, cela n'empêche point qu'ils subissent comme d'autres, par avance, l'attrait de l'ailleurs. Les jouissances d'un déplacement un peu lointain sont, au surplus, si variées, qu'il en est toujours d'accessibles au vulgaire.

Les joies du voyage! On en a rêvé à l'école, devant les atlas ouverts qui évoquaient en nous tant de paysages par la multiplicité des teintes, les échancrures des côtes, les hâchures concentriques des monts, la tache colorée des lacs ayant gardé comme le reflet d'un ciel bleu cru, ou par la sonorité bizarre de quelque nom de ville exotique. Cet attrait du lointain, on l'a subi en suivant Théophile Gautier en Espagne, à Venise ou à Constantinople; en parcourant avec Loti le Japon, l'Inde, la Perse, l'Égypte ou le Maroc; en feuilletant les enquêtes de Jules Huret aux États-Unis, en Allemagne ou en Argentine. Pour beaucoup même — et ce ne sont pas les moins sages — ces voyages dans un fauteuil, l'hiver, à la lueur de la lampe, ou l'été à la fraîcheur de l'ombre, sont les seuls qu'ils se soient jamais décidés à entreprendre, — à moins que sacrifiant aux mœurs nouvelles, ils n'aient sollicité d'amis en balade hors frontières, l'envoi de cartes postales illustrées qui leur permirent de situer parfois leurs rêves d'ailleurs en des décors plus précis.

Les joies du voyage, ce sont aussi ces heures délicieuses employées à en établir l'itinéraire, à en supputer par avance tous les attraits. On pioche le guide, on lit les ouvrages spéciaux, on étudie les cartes, on s'entraîne tout doucement à l'enthousiasme — quitte à modifier brusquement ses plans pour des raisons budgétaires ou de convenance personnelle, et à « préparer » le Dauphiné ou

la Forêt Noire après avoir vécu quinze jours durant dans la fiévreuse expectative des splendeurs des gorges du Tarn. Partira-t-on, en fin de compte? On ne sait : mais on aura voyagé par la pensée, avec autant de profit peut-être et moins de fatigue que dans la réalité.

Les joies du voyage, ce sont encore les heures du retour, quand l'express vous ramène, lassé des ascensions, des excursions éreintantes, des points de vue et des panoramas, vers le logis où vous souhaitez vous reposer enfin, ne fût-ce qu'un jour, pour la première fois depuis les vacances, et retrouver le confort du lit familial... Et j'ai noté déjà la joie, moins pure, des impressions contées à grands renforts de termes poétiques, le récit imagé des incidents de route, d'hôtel ou de bateau, l'énumération des merveilles de l'art et de la nature... Ah! si vous aviez vu!...

Quant au voyage lui-même, combien de nos touristes, s'ils osaient l'avouer, conviendraient y avoir trouvé moins de plaisir que d'ennuis et de désillusions.

De quel repos y a-t-on joui? Longs trajets en chemin de fer par une température de serre chaude, promenades harassantes dans la montagne, déambulations résignées par les rues, les places, les carrefours, le long de kilomètres de peinture dans les musées aux salles en enfilade, ascensions d'escaliers en colimaçon, aux centaines de marches, dans la nuit noire des tours, des clochers et des arcs de triomphe.

Quels divertissements a-t-on trouvés? Ciel nuageux au Rigikult au lieu du lever de soleil espéré, pluie battante sur le lac Majeur, bavardage incessant du cicerone à Saint-Marc ou au palais des Doges, mauvaise cuisine presque partout, nuit tourmentée par les puces et les moustiques... Ça, l'Italie? Ah! si l'on avait su! Mais peut-on confesser semblable déconvenue? Et pour ne pas perdre de son prestige de voyageur, on se déclare enchanté..., on finit par se persuader qu'on l'est vraiment, à force de ne ressasser que les agréments du voyage et d'en oublier les ennuis. Et l'on recommence l'année suivante, sans se douter un instant que l'on est son propre gâte-plaisir.

Car on ne s'improvise pas plus voyageur que gourmet ou critique d'art. Il faut d'abord certaines aptitudes, des dispositions qu'on doit pouvoir développer avec méthode. Le touriste improvisé se fatigue trop, mange trop, s'énerve trop, veut tout voir, tout noter, tout comprendre, alors que dans la vie normale il n'a jamais su ni voir, ni comparer, ni goûter la beauté réelle d'une œuvre ou d'un paysage. Trop souvent son enthousiasme, d'ailleurs vite attiédi, va à ce qui est nouveau, inattendu, ou signalé parmi les curiosités recommandées. Sa mémoire n'enregistre guère que des faits banaux, ceux-là même qui l'intéressent dans la vie familière ; et de tout le fatras que lui enseigne hâtivement le Baedeker ou le Joanne, il ne retient rien, ces notions diverses se confondant promptement.

Le vrai voyageur connaît l'art de se préparer au départ, d'éliminer tout bagage encombrant, de se tracer un itinéraire pratique, d'ordonner méthodiquement ses journées tout en laissant à l'imprévu une part suffisante. Si le voyage exige des fatigues spéciales, il a eu soin de s'y entraîner préalablement afin que l'effort physique n'excède pas ses moyens et ne nuise pas à sa jouissance du spectacle. Il connaît le charme de la flânerie, de la découverte du chef d'œuvre peu prôné, ou d'un point de vue ignoré par les guides. S'adaptant aisément au milieu, instruit par avance des usages locaux, il s'accommode de tout, s'intéresse à tout, et libéré de toute entrave s'arrête à son gré, va où le poussent l'occasion ou ses préférences, et regarde passer d'un œil ironique les troupeaux Cook ennuyés et dociles.

Mais il n'y a pas que les voyages proprement dits ; il y a aussi les villégiatures, qui à première vue, semblent d'une pratique moins malaisée. Choisir un endroit qui vous plaise, s'y abandonner selon ses goûts au douce farniente, aux calmes jouissances de la pêche à la ligne ou aux fatigues sagement graduées d'excursions délassantes, rien n'est plus simple, en somme. Et pourtant, qu'il en est peu qui y réussissent !

Les uns ne savent se décider, ignorent ce qu'ils pré-

fèrent, ou se nourrissent d'illusions qu'une semaine de séjour a tôt fait de dissiper. Beaucoup adoptent le ton de la saison, vont aux eaux, à la mer, dans des villégiatures à la mode. Et voilà qu'au lieu du repos souhaité, ils retrouvent les habitudes avec lesquelles ils croyaient avoir provisoirement rompu. Ils cèdent à l'attrait familier des plaisirs mondains, changent de toilette quatre fois par jour, fréquentent les tea-rooms, les concerts, font des parties de bridge ou de billard, prolongent l'heure de l'apéritif le matin, ou celle du bourgogne, le soir, traînaillent leur ennui, si le temps est gris, des fauteuils du salon aux rocking-chairs de la terrasse de l'hôtel, pestent, s'il fait beau, contre la chaleur qui les met en nage, se couchent tard, font grasse matinée, et mènent, en fin de compte, une vie plus fatigante que le train-train quotidien.

D'autres ont choisi d'instinct des centres plus bourgeois, pour y frayer plus aisément avec leurs commensaux, y potiner à loisir ou se plonger en d'interminables parties de bac ou de piquet.

Ne demandez pas à ces gens-là ce qu'ils pensent de la mer — une journée leur a suffi pour en épuiser les émotions, — ni comment ils goûtent les plaisirs de la campagne. Des plus jolies promenades, ils ne gardent bientôt que l'impression de la fatigue ressentie. Ils ont généralement, jusqu'à un certain point, le sens du pittoresque romantique, outrancier ; mais ce sens s'émousse avec l'accoutumance, dès que le « point de vue », la roche bizarre, le panorama aux replis onduleux ont perdu à leurs yeux leur caractère d'imprévu. Ils n'ont jamais compris l'âme d'un paysage, l'harmonieuse beauté des lignes, la magie des teintes nuancées, et vous les surprendriez fort en affirmant que chaque heure a son charme et que l'aspect des lieux se modifie en une diversité infinie. Ils reviendront dix étés aux mêmes endroits, et réintégreront le logis sans connaître le village, la ferme, le bois, le passage ou le ruisseau.

Toutefois, la nature s'impose si impérieusement qu'un certain nombre s'en reviennent de vacances avec des im-

pressions et des souvenirs qui, si confus, si imprécis ou si vulgaires qu'ils soient, exercent sur eux une influence heureuse, semblable à celle de la musique de Beethoven ou de Gluck sur les moins compréhensifs. Et c'est pour-quoi il faut, malgré tout, se réjouir de la démocratisation des voyages et des villégiatures.

Il y a bien, il est vrai, la masse des importuns qui envahit jusqu'aux coins perdus de la Campine et de l'Ardenne, assaisonnent de leurs remarques ineptes les repas de table d'hôte, jonchent les sous-bois des reliefs de leurs pique-niques et troublent de leur présence tapageuse la sérénité des plus beaux sites. Mais il reste au vrai touriste, pour fuir ce fléau, la ressource de villégiaturer en d'autres temps, quitte à parcourir, à l'époque des grands départs, les campagnes brabançonnnes et les environs de Bruxelles débarrassés alors, pour quelques semaines, de la cohue dominicale. Et peut-être, aura-t-il choisi la meilleure part.

AUGUSTE VIERSET.

LES PEUPLES ET LA VIE

Sur la fin d'un écrivain illustre.

De temps en temps une date rappelle aux peuples que l'occasion est venue de rendre un hommage posthume à un poète ou à un artiste illustre. Un anniversaire fixe leur attention, aussitôt une municipalité organise des fêtes, un comité se forme pour élever un monument s'il n'en existe pas encore, ou poser sur une vieille demeure une pierre commémorative, et des journalistes, en quête de la fugitive actualité, s'empressent de recueillir les documents qui feront revivre le mort illustre. Ne critiquons pas ce zèle, que l'on voudrait plus pieux peut-être mais qui nous permet de raviver les traits d'une physionomie

quelquefois un peu effacée, d'exhumer des souvenirs oubliés, de retracer une vie ardente là où il n'y avait que de l'ombre, comme on découvre une flamme en agitant la cendre d'un foyer qu'on croyait éteint.

La petite ville de Certaldo a fêté ces jours derniers un des écrivains les plus illustres de la littérature italienne, Jean Boccace. Ce nom est universellement connu, et celui qui le porta doit à la nature de ses ouvrages une renommée que seul son beau talent ne lui eût peut-être pas assurée. A cette occasion, bien des articles ont été écrits, depuis celui d'un rédacteur de l'*Opinion* rappelant la naissance à Paris de l'auteur du *Décameron* et le réclamant du génie français jusqu'aux simples reportages qui nous ont décrit en détail les cérémonies jubilaires de Certaldo. Tant de critiques et d'historiens de la littérature ont écrit sur Boccace que nous nous garderons bien d'ajouter quelque page d'exégèse à ces graves travaux. Mais Boccace nous rappelle la terre merveilleuse de Toscane. Au nom de l'écrivain et à celui de la petite ville où naquit son père et où lui-même mourut, un paysage de beauté s'évoque: la région du Val d'Elsa, avec San Gimignano aux belles tours, avec Sienne, ses peintres pieux et la beauté inaltérable de ses pierres.

Une légende peu connue, mêlée à l'histoire véritable, se rappelle aussi à notre souvenir, celle qu'un journaliste italien, M. Eugenio Lazzareschi a reproduite dans un article de la *Lettura*, celle de la fin mélancolique et pieuse d'un des plus charmants écrivains des lettres romanes.

Voici la légende dont s'entoure la conversion de Boccace. Elle est tout à la fois gracieuse et tragique comme la vie florentine en ces temps de rêve, comme la poésie de Dante lui-même. Les agitations des deux partis guelfes et gibelins qui se partageaient la cité avaient chassé de Florence un jeune homme, Pietro Petroni, fils de riches marchands, amant de la solitude, âme de poète, qui voulant errer à travers les sites admirables de la Toscane, se perdit dans les bois du doux pays de Vallombreuse. Ce fut l'amour des libres errances qui l'attira

d'abord, ce fut bientôt une voix divine qui lui parla. Le solitaire se transforma en un anachorète. Des idées mystiques lui étaient venues dans la paix des forêts majestueuses, et lorsque ses parents moururent, pieusement comme ils avaient vécu, il crut satisfaire à leurs dernières volontés en faisant construire quatre couvents, disséminés dans la merveilleuse région de la Toscane qui s'étend entre Florence et Sienne. Mais l'humilité de Pietro Petroni était trop grande pour qu'il se crut digne de s'approcher des saints autels autrement qu'en simple fidèle. En vain, les moines qui devaient à sa dévotion les splendides bâtiments de leurs couvents l'appelèrent-ils à la prêtrise. Il refusa obstinément ce qu'il considérait comme un trop grand honneur pour ses faibles vertus. De crainte de céder peut-être il se coupa un doigt, rendant ainsi impossible son élévation aux fonctions ecclésiastiques, car l'Eglise ne permet pas aux mutilés de prendre place parmi les prêtres. Cependant, Dieu voulut récompenser son serviteur qui pratiquait ainsi les vertus chrétiennes de l'humilité. Il lui accorda le don de divination. Pietro Petroni connaissait le jour où chaque homme devait mourir. Il pouvait donc, écoutant les avis des anges, avertir ses semblables du moment où ils devaient se préparer à la mort. Du fond de sa retraite qu'il s'était choisie au milieu des montagnes de la Toscane, sur cette terre admirable où le ciel semble se mêler à la terre, où l'on croit voir parfois dans l'azur bleu, entre les arbres grêles, comme dans un tableau du Pérugin, les messagers divins apporter aux hommes la bonne parole, du fond de sa retraite Pietro Petroni envoyait des moines annoncer aux rois, aux princes, aux grands de la terre, aux hommes les plus illustres de son temps, que l'heure du jugement allait sonner. Cet avertissement était adressé à ceux dont la vie avait été criminelle ou tout au moins souillée d'immoralités. C'était une grâce accordée aux pêcheurs par l'intermédiaire du saint homme dont l'humilité avait été si agréable à Dieu. La légende ajoutait que tous ces privilégiés de la grâce divine avaient compris le sens du message, et, après s'être convertis, étaient morts

en odeur de sainteté. Un jour, l'annonciateur de la mort vint frapper à la porte du voluptueux auteur du *Décameron*. Le moine sombre entra dans la demeure joyeuse où vivait le poète, dans cette demeure toute pleine encore du souvenir d'amour de la princesse Marie qu'il avait célébrée dans ses vers sous le nom de Fiammetta. La voix du religieux dut être bien persuasive ; la puissance du message divin opéra. Des bruits de chansons s'éteignirent ; l'épouvante s'empara du cœur de Boccace. Pendant les quelques instants qu'avait duré l'entrevue, il avait vieilli de plus de dix ans et lorsque l'envoyé de Pietroni quitta la maison où il avait fait entrer et laissé le pâle spectre de la mort, Boccace venait de renoncer aux plaisirs du monde. Il s'enfuit de Florence, il abandonna la ville heureuse que ses contes avaient enchantée et peut-être pervertie, un peu plus, s'il était possible d'augmenter le goût de volupté qui régnait dans la ville des lys rouges. Il abandonna Florence comme il se fût séparé d'une douce amie au souvenir de laquelle des joies perverses étaient attachées. Il se résigna à un plus grand sacrifice encore ; il brûla ses livres dont il avait jadis défendu avec une si vaillante conviction l'esprit libertin. Boccace venait d'apercevoir le terrible visage de la Mort. Certes, le temps était passé où il l'avait si bravement raillé. Dans ce pays de Toscane, où l'on jouit avec tant d'intensité du bonheur de vivre il avait, aux beaux jours de sa jeunesse, imaginé une aimable société d'hommes et de femmes, s'exilant à peine de Florence, mais sortant des portes de la ville, gravissant la colline enchantée de Fiesole, ne montant pas à ses sommets de crainte de s'éloigner trop de la cité tant aimée. Et, à l'endroit où s'élève maintenant la villa Palmieri, parmi les pins, les cyprès et les roses, dominant les tours et les toits rouges de Florence, dans la douceur des jours finissants, ces jeunes gens et ces jeunes femmes, dédaigneux de la mort qui pesait sur la cité voisine, se racontaient les plus voluptueux et gracieux récits qui aient jamais charmé l'esprit frivole de l'humanité. Là-bas, à une heure à peine de chemin, la peste qui fauchait sans relâche les existences,

ici la joie calme et reposée, qui ne craint pas le fléau et s'enivre du plaisir de vivre. Comme il avait alors ironisé la mort s'appliquant, au début de son livre, à décrire le mal impitoyable, pour faire mieux comprendre le superbe dédain en lequel sa jeunesse triomphante tenait la mort et se riait de ses menaces ! Ce *Décameron* dont les siècles n'ont pas flétri la grâce enjouée n'est-il pas une affirmation jolie et sans emphase de la joie de vivre, l'esprit malicieux qui sourit au seuil même de la mort ?

Mais lorsque Boccace reçut la visite du moine, il avait franchi la cinquantaine. Il n'avait plus la force de railler la mort ; elle lui apparaissait dans sa terrible réalité ; il en éprouva toute la terreur. Nous savons que sous l'impression que lui causa le sombre messenger, il écrivit à Pétrarque une lettre qui remplit d'épouvante le poète des *Triumphes* dans sa retraite d'Avignon.

Boccace quitta Florence et vint chercher à Certaldo, dans la petite ville où son père était né, le refuge paisible où il pourrait attendre l'accomplissement de la prophétie et se préparer au repos éternel. Il revêtit l'habit ecclésiastique ; il s'enferma dans la demeure étroite que l'on peut voir encore, meublée comme elle l'était du vivant de l'écrivain : quelques sièges de bois, une table, des images de piété où se retrouve l'âme naïve des artistes de la pré-renaissance italienne ; un aspect de mélancolie et de dérélliction.

Parfois des appels lui venaient du monde qu'il avait charmé et abandonné. Des princes lui écrivaient, l'invitant à venir à leur cour, espérant retrouver chez le vieillard moribond un écho de l'esprit d'autrefois. Mais le poète repoussait ces offres, et à un ami, plus cher, à qui il ne dédaignait pas d'ouvrir son âme, il écrivait ces mots désabusés : « Je possède un petit champ, et il me suffit à alimenter une table modeste, je sais qu'il me reste peu de temps à vivre, et à cette vie si courte la pauvreté ne peut être une fatigue ni longue ni insupportable, je désire finir mes jours dans ma patrie, et puisque la pensée de la tombe domine en moi, je veux rendre ma dépouille

mortelle à ceux de qui je l'ai reçue et la réunir aux leurs. »

Boccace terminait ainsi ses jours dans la solitude, enfermé dans une austère cellule, recevant de temps en temps la visite d'un parent, soigné par une vieille servante qui fut sa compagne fidèle jusqu'aux derniers jours de sa vie. Sa principale occupation était de copier des manuscrits grecs et latins. Il continuait l'œuvre la plus chère de sa vie, celle qui avait excité toute sa fierté et dont il se vantait plus que de ses écrits immortels : « C'est moi, disait-il, c'est moi vraiment qui à mes frais, ai fait amener les livres d'Homère en Italie ! » Il achevait dans la paix son labeur d'érudition patiente.

Après avoir exprimé les joies de la chair, Boccace avait, dans un de ses derniers ouvrages, maudit l'amour qu'il avait embelli jadis de toutes les grâces de son génie. « L'amour, y est-il écrit, est une passion qui dessèche l'âme, et qui trouble l'intelligence ; c'est une passion grossière qui nous prive de la mémoire, détruisant nos facultés et les forces de notre corps, il est l'ennemi de la jeunesse et de la vieillesse, il engendre les vices et établit sa demeure dans les cœurs vides, c'est une chose sans raison et sans ordre, sans aucune stabilité, vice des esprits malsains et qui dompte les libertés de l'homme. » Celui qui avait lancé contre l'amour ces imprécations, n'était point tout à fait guéri de son mal. Il avait mortifié son esprit, son existence était devenue celle d'un ascète. Il vivait dans une cellule aux murs blancs, ornée, comme nous l'avons dit, de tableaux de piété, et cependant, si nous en croyons un biographe indiscret, il suffisait de regarder avec attention les traits d'une Sainte-Catherine que le poète avait fait peindre à son intention pour y reconnaître ceux de la jolie Fiammetta, le grand, le libertin amour de Boccace...

Le poète mourut tristement, loin des bruits du monde. On l'enterra dans l'église de Certaldo, où un monument de marbre, surmonté de sa statue, perpétue les traits de son visage. C'est une physionomie, grave, presque sévère. La tête est entourée d'une cape qui accentue encore la

dureté des traits. Certes, nous ne retrouvons pas là les souvenirs du spirituel et gracieux écrivain du *Décameron*. L'effigie du Dante, qui semble garder l'épouvante des régions infernales qu'il évoqua n'a pas plus d'austérité. On dirait que Boccace a gardé, lui, selon la légende, l'épouvante de la mort.

Et vers le doux et gracieux poète ainsi vêtu de tristesse, et qu'on dirait enveloppé d'un cilice d'austérité, la pensée nous vient de ces fleurs desséchées, retrouvées, après des années, dans les pages d'un livre et qui furent autrefois la splendeur du printemps.

ARTHUR DE RUDDER.

PARIS ET LES PARISIENS

Accourez à Londres, M. Mayer vient de rentrer en possession de son collier ; gardez-vous de Bruxelles où la Comédie-Française s'est transportée afin que vos yeux soient éblouis et vos oreilles charmées ; visitez Cambo où Rostand, d'actualité toujours, comme la poésie qu'il incarne, rêve sous un toit qui penche, au bord d'une fontaine artificielle, à l'interprète idéale de la « Princesse Lointaine » ; arrêtez-vous à Arcachon si votre goût et vos aptitudes vous incitent à contempler le spectacle le plus suggestif : M. d'Annunzio enfantant un chef-d'œuvre.

Aucun de ces événements ne laisse indifférent un homme épris de poésie et amateur de mystère. Ne m'obligez pas à élucider quel est parmi les faits que je relate le plus surprenant, le plus exceptionnel et le plus bizarre : est-ce l'hésitation du chantre de *L'Aiglon* qui, parmi les Agnès, les Célimènes, les Manons et les Messalines de Paris, n'en juge aucune, digne de son choix et conforme à son idéal ? Cet état d'âme est tragique ; il résume l'impuissance d'un exigeant artiste dont le rêve ne se réalise pas. Je m'ima-

gine M. Edmond Rostand accoudé sur sa terrasse ; un chapeau de feutre mou d'une teinte suave s'harmonise avec la couleur de la cravate et la cheviotte précieuse du veston. Sous une charmille proche, Rosemonde Gérard, sa femme, et son fils Maurice, composent des vers aussi parfaits que leurs auteurs. Et cette collaboration familiale émeut le poète mais ne l'inspire pas. Il songe à son interprète ; peut-être même est-il tenté de consulter le Bottin où, dans une colonne spéciale, vedettes, cabotines, comédiennes, cantatrices et théâtrauses, rangées par ordre alphabétique, voisinent sans jalousie et sans rancune. Mais le Bottin sommeille, près des œuvres complètes de Chateaubriand et de Théophile Gautier. Peut-être une vénérable couche de poussière couvre-t-elle ces volumes célèbres qui parent toutes les bibliothèques respectables. A les manier, M. Rostand ternirait le vernis frais de ses ongles et noircirait le bout de ses doigts effilés. En outre il mettrait trop tôt un terme à ses réflexions qui l'occupent et le distraient. Et le poète, que la nature a comblé des bienfaits de la beauté, de la fortune et du génie songe à la vigoureuse et tragique Mlle Sergine, à la svelte et inquiétante Mlle Lély. Il évoque l'avant-garde théâtrale : Mlle Gladys Maxence, dont chacun célébra la grâce et l'intelligence, Mlle Séphora Mossé dont les charmes graciles troublèrent le vénérable jury du Conservatoire. Puis l'arrière-garde émerge aussi dans son cerveau : Réjane, Sarah Bernhardt, Granier. Mais aucune de ces interprètes merveilleuses et célèbres ne satisfait le châtelain de Cambo ; peut-être même consentirait-il à ce qu'une actrice imparfaite jouât le rôle de la princesse délicate, mais les meilleures sont engagées par des directeurs qui montent des féeries, des revues, des comédies légères ou des mélodrames, et les autres lui sont inconnues. L'auteur de *Chantecler* constate que les plus riches de ses rimes ne lui occasionnèrent jamais souci aussi lourd, et, qu'il est plus simple de juxtaposer « *Eiscaffee* » et « *hé ! hé !* » à la fin de deux vers successifs, que de dénicher à Paris l'artiste digne d'incarner une princesse des rêves de M. Rostand.

Cependant le Théâtre Sarah Bernhardt représente *L'Aiglon* et à la Porte-Saint-Martin Rosenberg interprète *Cyrano* et réconcilie par son jeu le très précieux et très galant M. Le Bargy avec les mânes de feu Coquelin aîné. Et sans doute M. Rostand s'imagine — n'est-ce pas le propre d'un poète d'être ébloui et halluciné par les fusées de son imagination — qu'il est un pauvre homme qui ploie sous le fardeau du travail et que de lourds soucis accablent.

Si nos pensées ont des ailes elles traverseront l'azur et de Cambo elles fileront vers Arcachon où un autre poète s'inspire ; si nos idées sont dirigées par un esprit géométrique, elles prendront la ligne droite qui est le chemin le plus court d'un point à un autre. Mais, au contraire, si une saine curiosité les anime, elles se rendront dans la Haute-Garonne où vous voudrez bien les autoriser à suivre les grandes manœuvres dont je ne vous entretiendrai que très sommairement ; car parmi les critiques, les acclamations, les réserves des hommes compétents et incompetents, il m'est difficile de me faire une opinion personnelle. Des différents articles que j'ai lus à ce sujet, il ressort surtout qu'il convient de faire traîner les affûts des canons par des chevaux de fiacre. En outre, dans les escarmouches, pendant les marches, les contremarches, à l'attaque comme dans la retraite, les troupes du général Pau se sont couvertes de gloire. Quoique cette couverture semble notoirement insuffisante en temps de guerre, pendant la paix elle encourage les soldats, distrait les officiers et réjouit les populations. En termes émus, avec des mots grandiloquents et des phrases sonores, les journalistes qui, semblables à Homère ou à Boileau, relatent les hauts faits des armées de terre et de mer se sont extasiés devant la témérité et le sangfroid du commandant qui osa imposer une bataille de nuit à ses vaillantes troupes. Le fait est, paraît-il, fréquent dans les campagnes modernes, mais jamais un généralissime n'avait osé exiger une tâche aussi périlleuse des soldats qui jouent à la petite guerre. Chacun félicite le général Pau et son geste nous déconcerte par son héroïsme. Mais, si dans une

attaque nocturne, plusieurs escadrons avaient péri, si des milliers de braves avaient mordu la poussière, leur abnégation comme leur sacrifice ne nous eût ni étonnés, ni éblouis ; car la nécessité, le danger ou l'ivresse qui prive l'homme de sa volonté et de son sang froid annihile du même coup la beauté et l'héroïsme de l'acte. Mais ces considérations-là laissent l'état-major indifférent et il est bon qu'il en soit ainsi. Car si les généraux daignaient réfléchir à la valeur morale des tâches qu'ils imposent à leurs subalternes, s'ils appréciaient le prix d'une vie et les ravages d'une mitrailleuse, aucun homme, quel que soit son courage, n'oserait ordonner une charge ou commander une batterie. Il suffirait sans doute que la vie humaine que nous respectons et estimons souvent au delà de sa valeur, gardât son prestige et son prix durant les sièges et pendant les batailles, pour, qu'à tout jamais, disparût l'hydre de la guerre qui réclame notre sang et nous pousse au carnage.

Et voilà que mes pensées vagabondes nous transportent à La Haye où l'actualité ne les conviait pas. D'après l'itinéraire fixé au début de cette chronique, il est urgent que nous nous rendions à Londres. Mais nous n'y glanerons plus de renseignements inédits et sensationnels et il est peu probable que nous ramassions trois millions de perles dans un ruisseau. Certes il est merveilleux et rare de trouver en se promenant une pareille fortune. Mais ceci me déconcerte moins que l'ignorance de M. Augustus Horne qui ne sut pas apprécier la beauté de sa trouvaille. Dans ses pérégrinations au bar du Cygne et à la Taverne du Chemin de fer il ne rencontra aucun acquéreur qui daignât payer une perle estimée plus de cinquante mille francs par les experts « compétents ».

J'ajoute cet adjectif flatteur non seulement pour arrondir la période, mais aussi parce qu'il me semble utile de définir la qualité de l'expert. Que le ciel me garde de blâmer ces autorités savantes, gens aimables qui nous vendent leur savoir et nous instruisent sans jamais s'émouvoir, ni se presser. Leurs rapports sont calligraphiés d'une main artiste, et, les titres en gothique et les sous-

titres en ronde sont d'un effet charmant. Par contre, leur texte ne se recommande pas toujours par la clarté. Ils jugent du prix d'une toile mais ils ignorent la beauté du tableau ; ils prétendent discerner le vrai du faux ; mais ils se trompent souvent, car les imitateurs sont aussi adroits et érudits que les experts eux-mêmes. Jamais pourtant ils n'avoueront leur erreur, car, semblables aux Dieux que les peuples adorent, ils sont infallibles jusqu'à preuve du contraire. Nous les croyons sur parole car sans eux, notre société périrait et nous ignorerions la valeur des choses. Comme l'ébéniste de *St Paul's Road* aucun de nous n'est capable d'apprécier une perle dont le prix oscille, selon le goût et le savoir du possesseur, de trois sous à cent mille francs.

Maintenant autorisez-moi une supposition ridicule et invraisemblable comme toutes les suppositions. Mais nous aimons parfois à coordonner les folies de notre imagination par le lien ondoyant de la logique. De ce travail mental, compliqué comme une pensée de Claudel, ou enfantin comme un vers de Jammes, est née l'hypothèse que j'ai l'honneur de vous soumettre.

Nous admettons que l'humanité renie les experts, les désavoue et les néglige, comme elle a renoncé à beaucoup de croyances, comme elle a déjà brisé pas mal d'idoles. Au hasard l'on s'adressera à un boucher pour estimer un Fragonard ; on priera un cul de jatte d'apprécier les sculptures de Rodin ; un marchand d'huîtres évaluera les perles ; les antiquités assyriennes seront taxées par un cornac et les Rembrandt de Doucet seront soumis à un pédicure. Comme, dans notre hypothèse, les hommes n'ont pas perdu l'intelligence et la raison qui les caractérisent, ils consulteront de préférence les autorités que leur état a préparées à ces hautes fonctions, comme la France réclama tant de fois un pharmacien au ministère de la guerre et confia, par mesure d'économie, sa marine à un député qui avait la phobie de l'eau. Mais cette dernière concession accordée à nos usages actuels n'est pas plus indispensable à notre argumentation qu'à l'échafaudage de notre hypothèse même. Donc si le Lloyd avait

confié l'évaluation des perles à l'ouvrier qui les découvrit un beau matin au bord d'un trottoir, la valeur du collier de trois millions six cent mille francs serait tombée à quelques shellings. Ce vol sensationnel que certains comparèrent à l'historique affaire du Collier et que d'autres rapprochèrent d'un larcin commis jadis au préjudice de Mlle Emilienne d'Alençon, d'accueillante et prodigue noblesse, cette énigme qui nous intrigua et nous retint haletants se transforme en un cambriolage vulgaire d'un bijou médiocre de treize francs cinquante. Avouez que dans sa simplicité et sa logique cette supposition vaut bien les élucubrations des Sherlock Holmes journalistes et amateurs. Au lieu de remuer ciel et terre — la terre surtout — il eût peut-être été préférable de n'accorder nul prix au célèbre joyau ; cette décision philosophique et pratique aurait du reste concordé avec la vérité, puisque, pour les filous plus adroits que prévoyants, ce merveilleux sautoir invendable et interchangeable ne valait pas trois sous.

Et maintenant, amis lecteurs, j'ose espérer que nous avons stationné assez longtemps devant l'autel doré de l'actualité. Autorisez-moi à poursuivre nos visites chez les poètes. Du reste ils se rattachent à notre sujet, puisqu'ils alimentent les conversations des salons, les papotages des coulisses et les discussions des cénacles. Cette quinzaine appartient aux poètes : dans le kaléidoscope de l'actualité ils illuminent de teintes mauves, de pourpre et d'or le gris terne sans relief et sans vigueur de notre vie coutumière. La plupart aiment les phrases obscures ; ils affectionnent les images incompréhensibles ou précieuses ; ils embellissent l'existence et la compliquent ; certains ont atteint les sommets de la gloire ; d'autres sont morts ignorés, pauvres, bafoués, car s'ils étaient capables de célébrer la vie, d'en chanter les beautés ou d'en stigmatiser les laideurs, ils n'étaient guère aptes à se soumettre à la dure discipline que le monde exige et récompense par les honneurs et l'argent.

Les admirateurs de d'Annunzio ont plaint le poète imprévoyant dont les créanciers saisirent la somptueuse

villa et vendirent un cheval aimé. Combien de poètes ne possédèrent d'autre monture que Pégase qui, malgré ses ailes et ses naseaux fumants, ne dévore pas l'espace comme la quarante HP de Monsieur Rostand.

Ah ! oui, les poètes ! Dans les salons, entre deux tasses de thé, dans l'intervalle de deux tangos, entre un flirt qui caresse et un potin qui égratigne, les belles dames s'émeuvent de la disparition tragique de ce pauvre Deubel. Il y a deux mois les journaux relatèrent son suicide lamentable. Mais personne n'avait lu les vers d'airain « du dernier des poètes maudits ». On ignorait sa vie faite de privations mais qu'une abdication ne salit jamais. Pourtant si aujourd'hui la gloire prend l'artiste en croupe, si beaucoup de femmes désirables et coquettes lisent les strophes que ce déshérité adressait à de sévères inconnues, c'est surtout, soyez-en certain, parce que l'auteur de *Régner* écrivit pendant quelque temps les factures fansaisistes et généreuses d'une modiste en vogue du quartier de l'Opéra.

Cette vision ne vous bouleverse-t-elle pas ? Dans un pauvre réduit un poète barbu, chevelu, le front haut et pâle, les yeux rêveurs enfoncés dans l'orbite, aligne des chiffres et transcrit des adresses. Dans un salon, de jeunes vendeuses attendent la clientèle, sanglées dans leur jupe noire qui dessine les hanches sveltes, les seins libres sous le linon vaporeux. Elles bavardent ou rajustent devant le haut miroir brillant un pli de leur corsage, une mèche indocile. Un collier de perles imitées ou les grosses boules d'ambre à la mode se perdent dans l'échancrure de la blouse découpée. Des rires fusent. De jeunes femmes discutent et s'énervent ; de vieux messieurs accompagnent des dames fardées, fanées, ridées. Un parfum indécis et prenant flotte dans l'air tiède. Sur les supports, les aigrettes, les paradis, les hérons, les cabriolets et les capotes à brides ressuscitées des temps lointains de nos grand'mères, les chapeaux de tagal, de feutre, de crin, de velours, ou de paille perchent comme des corolles précieuses sur une tige droite. Le luxe, la frivolité, les attraits de Paris se concentrent là dans un salon

Louis seize blanc et or avec des chaises laquées et des canapés encombrés. En pénétrant dans ce sanctuaire les femmes perdent leur raison comme l'argent perd sa valeur. Trente centimètres de ruban, et un bout d'étoffe montée sur une forme de laiton se facturent trois cents francs. Et des intrigues s'ébauchent et la tentation guette le trottin qui recoud une coiffe. Une sorte de griserie élégante et voluptueuse se dégage de ce paradis où la femme se pare pour la conquête et la séduction.

Or derrière la cloison, dans une petite pièce sans luxe, un poète qui croit en son art et qui peut-être aussi naguère a espéré en la bonté des hommes, songe au suicide et entrevoit déjà le fleuve dont les eaux lourdes submergeront son cadavre...

Qui sait si des académiciens et des auteurs en vogue qui se contentent des succès possibles et qu'une gloire accessible satisfait, ne prononceront pas un jour un discours d'inauguration devant un socle, en présence des délégués de l'Académie, de la Société des Gens de Lettres et du représentant de la République, comme, sous peu, le plus spirituel, le plus actif et le plus sympathique auteur dramatique, M. de Flers, évoquera la figure sévère et triste de Jules Renard et célébrera comme il convient le chantre sincères des bêtes et le père de ce malheureux et simple Poil de Carotte.

Pendant que mes pensées voguaient ainsi de Cambo à Arcachon, de Bruxelles en Périgord, de Paris à Londres, je transportais ma carcasse périssable jusqu'à la petite ville allemande où, voici à peu près un siècle, fleurissaient la littérature et la musique. A Weimar, où mes pérégrinations me menèrent, je me suis arrêté dans une chambrette célèbre, près d'un lit étroit, à côté d'un fauteuil à la tapisserie usée et au dossier noirci. Là, un grand mort, Goethe, expira, lucide, vigoureux encore, débordant d'énergie et d'espérance. A trois pas de là, dans une maison enduite d'une couleur jaunâtre qui s'écaille, Schiller rendit le dernier soupir. Ailleurs s'étage l'habitation où Liszt vint se reposer de la fatigue de ses tournées triomphales. Et tous ces hommes que de grandes

pensées agitèrent et qui furent embrasés par des passions violentes et souvent douloureuses cherchèrent dans ce coin silencieux et calme le réconfort nécessaire, à l'éclosion des œuvres éternelles. Pourquoi, Deubel ne sut-il pas s'inspirer de ces belles leçons?...

Tandis qu'il expirait, à Paris l'affaire du collier stimulait notre curiosité et accaparait notre intérêt. Nous nous sommes agités et des chauvins crièrent à la trahison parce que le roi de Grèce a prononcé des paroles innocentes et inconsidérées ; et pendant ce temps Rostand rêvait à l'interprète de sa « *Princesse Lointaine* », d'Annunzio compulsait des dictionnaires au bord de la mer bleue et composait des vers inspirés. A Paris, ils auraient assisté à la représentation des « *Joyaux de la Madone* » ; l'auteur des « *Romanesques* » aurait rendu visite aux « cousins » accueillants de la rue Saint-Georges ; le poète de la *Nave* aurait fréquenté les restaurants de nuit de Montmartre : et l'un et l'autre auraient gaspillé des minutes précieuses. Dans leur retraite lointaine, ils ont fait semblant de travailler et de réfléchir et pour les foules attentives aux gestes des grands hommes, cette attitude est d'un salubre et réconfortant exemple.

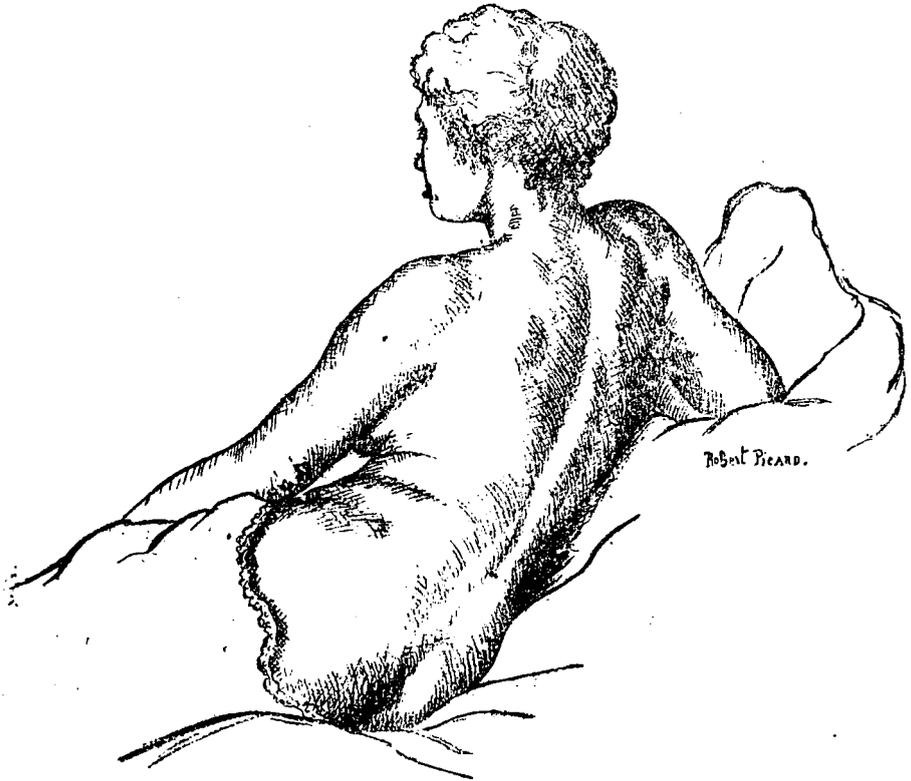
WILLIAM SPETH.

LES SALONS ET LES ATELIERS

La Dispute.

Faut-il que nos artistes aient des esprits de politiciens pour consentir à s'enrégimenter sous des bannières ! Les voilà, courant comme des hommes de parti, vers la bannière flamande, vers la bannière wallonne ! Chaque parti a ses hérauts pour clamer la victoire ! Chaque parti veut un roi pour arbitre ! Mais prudent, peut-être impartial au fond du cœur, et qui sait, plus artiste que les artistes, ce roi non seulement ne veut pas prendre parti, mais semble même gêné de la grossièreté des revendications que ces partis lui présentent ! Ce roi de haute culture, qui fut en son

temps élève d'éminents maîtres aux vues larges, comme M. Waxweiler, directeur de l'Institut de sociologie, notamment, ne veut ni ne peut accepter cette conception de l'art divisé en partis! Il semble que si, comme l'a proclamé Wagner, l'art commence où



Dessin de ROBERT PICARD.

finit la vie, les questions de parti peuvent difficilement accompagner l'art dans ces régions élevées. On me dira : Ce n'est pas question de parti, c'est question de races. Oui, mais cette question de races et cette question de parti se sont mêlées si profondément en Belgique que l'une et l'autre ne font qu'un. Et nous avons sous une seule essence une trinité : race, parti, politique. Cela est si

vrai que nous voyons les partis, — qu'on m'excuse, je le fais exprès de répéter ce mot haïssable avec obstination, — les partis, dis-je, saisir les occasions les plus officielles pour afficher leurs prétentions. Dès que paraît un directeur général, un ministre, le roi, — on l'a fait à Mons, — aussitôt, le voilà l'élu des doléances; on le met sur la sellette, on l'entoure des propos les plus gênants, chaque parti quémande le mot ou le sourire qu'il ira colporter comme la victoire!

Un autre exemple, en dehors de la question flamande-wallonne : quel beau chichi ce fut le samedi 21 septembre à l'ouverture du Salon des Aquarellistes à Anvers! On aurait cru assister à une manifestation politique. On sait qu'il existe une querelle pour un os, — subside, — entre la Société Royale d'Encouragement des Beaux-Arts et l'Art Contemporain. C'est à qui aura avec soi les autorités, le Gouvernement! Aussi, pensez au délire qu'a pu susciter la phrase de M. Poulet, ministre : « J'ai tenu, a-t-il dit, à assister à l'inauguration de ce Salon, non seulement pour rendre un hommage aux artistes qui y participent, mais surtout pour donner un témoignage tout particulier de la sympathie du Gouvernement à la Société Royale d'Encouragement des Beaux-Arts. » (Voir dans l'*Etoile Belge* et la *Gazette* du 21 septembre le récit détaillé.)

Et voilà nos artistes heureux!

Ils ont les sympathies... du Gouvernement, sans lesquelles ces indépendants à tout crins ne sauraient vivre! Voilà de quoi se rengorger! Les sympathies toutes particulières du Gouvernement!

Qu'ils constituent donc une classe abâtardie nos artistes! Seraient-ils ainsi dans le monde entier? Ils n'ont à la bouche qu'un mot : indépendance; ils en affectent souvent les dehors, tels ces peintres que l'on voit à certaines ouvertures de cercle, au milieu d'une affluence raffinée, allumer de grosses pipes dont ils tirent des bouffées qui font tousser à trois pas de distance. Liberté! anarchie!

Oui, mais, que ces lions sont donc banaux! Ils ont le respect du dompteur! Et le dompteur, c'est un homme comme vous et moi, en veston parfois, souvent en redingote, qui représente quelqu'un du Gouvernement! Le Gouvernement, c'est l'achat, c'est le musée, c'est la consécration, c'est la décoration! Ils ont besoin de ça ces indépendants, parce qu'en Belgique tout le monde a l'esprit politique! La grande majorité des artistes est en une bien mauvaise posture en ce moment, et qui ne fera que s'aggraver, grâce à tout le bien que leur veulent MM. Destrée, Des Ombiaux, et quelques



Dessin d'ARMAND RASSENFOSSE.

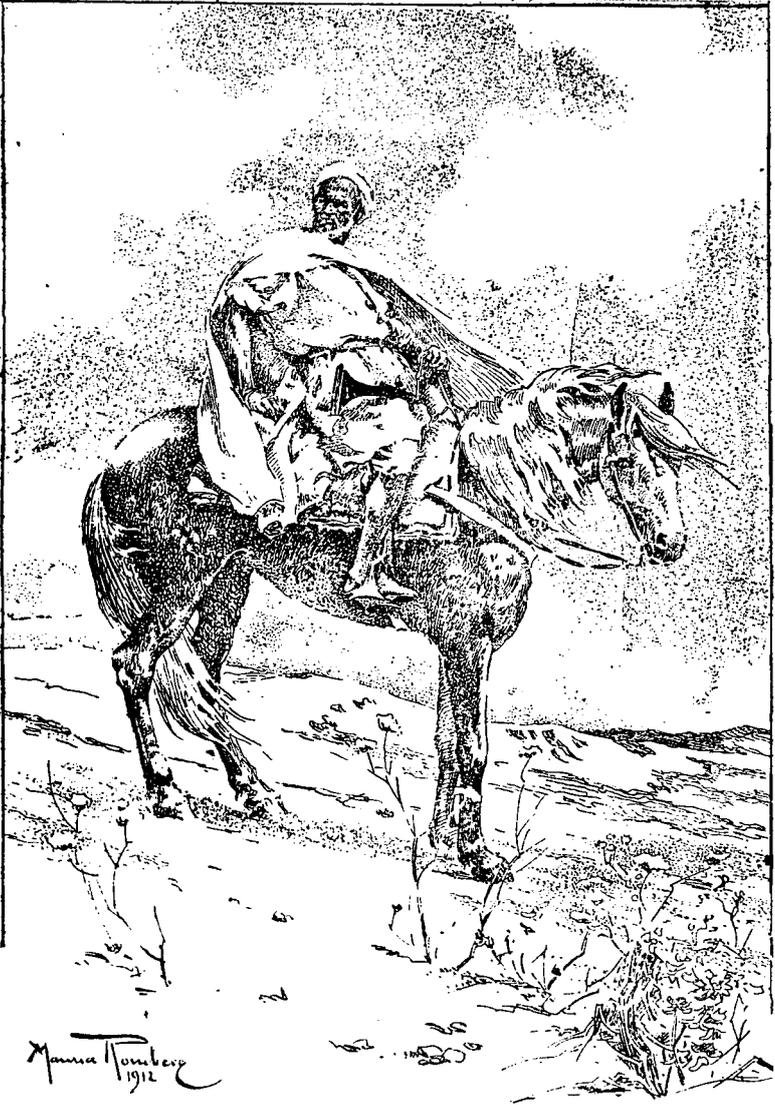
autres. Ils deviennent, sous leur égide plus gouvernementaux que s'ils étaient entre les mains du gouvernement lui-même en la personne de M. E. Verlant, directeur général du ministère des Beaux-Arts. Les voilà, nos hommes d'art, les incidents de la lutte bilingue aidant, en train de s'enrôler complètement dans les partis politiques. Ce n'était pas assez des ouvriers pour nos politiciens; grâce au bilinguisme, un trait de lumière nouveau leur est apparu. Cinq mille artistes vont grossir les effectifs de la politique. Ils ont l'air de ne pas se douter du singulier effet de cet enrôlement pour ceux qui, avec la haine de la politique et de ses hommes, regardent cet enrôlement de l'extérieur!

Pour moi, je verrai toujours avec moins de colère un général régner avec ses canons, qu'un avocat avec sa langue! Langues dorées! langues cuivrées! Toujours au diable, avec eux, la vérité! Esprit ingénieux, esprit à facettes, œil d'abeille et de mouche turbulentes. Œil d'avocat pour qui n'existe ni le blanc ni le noir, mais pour qui tout est blanc ou noir à volonté. Forme haïssable de l'esprit! Déformation de la vérité! Et ce sont là les hommes entre les mains de qui sont les masses, et entre les mains de qui, après les ouvriers des usines, courent, maintenant, les artistes, nos artistes! Il y a quelques jours j'assistais à Gand, au Congrès de la petite bourgeoisie. Celle-ci réclamait une représentation dans l'État. Un orateur préconisait l'entente, le groupement et un chef.

Aussitôt quelqu'un se leva dans l'assistance pour appuyer l'idée. C'était un avocat! Mais l'avocasserie n'était pas du goût des petits commerçants qui ne voulaient se ranger que sous la bannière de quelqu'un des *leurs*.

J'estime qu'en agissant ainsi cette petite bourgeoisie montrait une vraie connaissance de sa dignité; montrait surtout qu'elle ne croyait pas qu'un étranger pût aussi bien qu'elle connaître sa situation et épouser son idéal; qu'il faut rester en famille; et que chacun doit espérer non pas en l'étranger mais en soi; et que personne ne doit renier sa famille comme incapable de renfermer elle aussi les hommes d'élite qui la feront écouter. Et les gens qui agissaient ainsi n'étaient que la petite bourgeoisie, quelle noble leçon!

Pendant qu'il en est encore temps que nos artistes se reprennent. Non seulement se reprennent, mais se retirent des rangs à odeur de parti dans lesquels ils sont entrés. Qu'ils apprennent cette mesure dans l'indépendance qui consiste à ne pas allumer une bouffarde dans un endroit où la cigarette est déjà une licence; qu'ils apprennent à savoir que pour la plupart d'entre eux ce n'est



Dessin de MAURICE ROMBERG.

pas indépendants qu'ils sont, mais timides. Qu'ils sachent ce qu'il faut savoir, et ils n'auront besoin de personne pour les représenter. L'indépendance, ce n'est pas de se grouper; il n'existe pas de groupement indépendant. Celui qui veut être indépendant réellement a déjà bien assez de lui tout seul! L'artiste n'a rien à retirer des préoccupations d'un groupement, qu'un abaissement de son art. Il n'a pas non plus à se préoccuper de sa race. Ce que chacun peut renfermer de l'âme de la race à laquelle il appartient doit agir seul, sans contrôle, sans théorie. Conçoit-on l'artiste qui devant son œuvre se tâte pour savoir s'il est flamand ou wallon; pour savoir si, l'ébauche faite, il poursuivra l'œuvre en wallon ou en flamand? Qu'il brise pinceau ou ébauchoir si une telle préoccupation doit lui venir. C'est qu'aucune des deux races ne parle puissamment en lui. Cette question, il ne faut pas qu'il se la fasse, il faut même qu'il ignore qu'elle pourrait exister; l'artiste qui appartient à un groupement sera forcément influencé par la force, la ligne de conduite immanente de ce groupement; l'œuvre sera bâtarde, théorique. On sait ce que valent les œuvres théoriques! Le salut est en dehors de tout groupement, hors de la vue de toute bannière. Car sur toute bannière, il y a un mot d'ordre. Il est écrit ou virtuel. Mais il est; car c'est la raison d'être d'une bannière.

Heureux et d'esprit indépendant, l'artiste qui n'a pas l'esprit politique; qui peut œuvrer sans savoir de quel parti il est; sans même se soucier de sa race et à qui cette race fait inconsciemment la dictée. Dans la confusion où l'on est de beaucoup de choses, qu'on n'argumente pas avec le nom de Rubens! Il fit de sérieuses et aimables commissions diplomatiques, mais jamais ne troubla son esprit par des passions politiques. Je vous assure qu'aujourd'hui, il ne se mettrait ni à la tête des flamands ni à celle des wallons, car ces luttes et revendications avilissent, et je ne vois pas bien le grand anversois soldat de l'avocasserie.

Les Journaux.

Maintenant, autre chose, et qui sera plus ou moins politique encore, car je suis décidément dans une mauvaise veine.

Je veux examiner quelle est l'obligation d'un directeur de journal vis-à-vis des expositions de peinture.

Un directeur de journal se tient généralement ce raisonnement-ci : « Messieurs X, Y, Z, retirent de l'argent de l'exploitation de leurs salles qu'ils louent aux artistes pour exposer. Donc, cette

location, partant cette exposition, est une entreprise commerciale. Je serais bien benet de faire gratuitement dans mon journal de la réclame à cette entreprise commerciale. De deux choses l'une : ou bien le propriétaire de cette salle passera à ma caisse; ou bien, pas de compte-rendu. » Le directeur fait taire ses bons sentiments pour les artistes et regrette... Il faut convenir qu'il y a quelque chose de fondé dans ce raisonnement. Mais cette fondation ne résiste que si l'on néglige d'examiner diverses faces de la question. C'est un problème compliqué.

La salle X est une entreprise commerciale; oui, puisqu'elle rapporte un loyer; mais son commerce d'exposition et vente de tableaux, n'est pas assimilable à celui des magasins Tietz, par exemple. Pour en comprendre la différence fondamentale, il nous faut, ici, remonter jusqu'à l'artiste exposant, en laissant momentanément de côté le directeur de salle.

Un commerçant, un fabricant d'articles courants ne fait pas le commerce pour son plaisir. Il n'y a pas d'exemple d'un commerçant qui ait continué toute sa vie un commerce qui le ruinait. Son objet c'est le gain. La carrière artistique est, au contraire, poursuivie par l'artiste malgré la constance de la ruine, qui est la règle presque générale. Son objet, ce n'est pas le tableau, c'est l'art. Car un artiste ne peint pas pour avoir un tableau à vendre, il peint surtout pour peindre.

Partant de là, il faudrait qu'une nation fût tombée bien bas pour ne plus comprendre la différence, vraiment antithétique, qui existe entre un commerce de modes, par exemple, et le commerce des tableaux. Je pense que ce point n'a pas besoin d'une plus longue démonstration.

En ce qui regarde le propriétaire de salle, il y a presque toujours un peu de mécénisme dans l'âme de l'homme qui ouvre une galerie d'art. Il sait qu'il joue gros jeu. Il le fait un peu en artiste. Il ne faut pas s'écrier qu'un entrepreneur de salle est un monsieur distingué qui se paie une galerie permanente sur le compte d'autrui! Non. Le flottement perpétuel de cette galerie permet aux artistes de vendre, de vivre et à la nation d'avoir un art national. Le propriétaire de salle est un homme important pour le développement d'un art dans une nation. On le voit bien chez nous, où les tableaux se multiplient si bien avec les salles, que toutes sont louées longtemps à l'avance.

Le critique d'art, maintenant. Quel est son rôle? Il est l'intermédiaire entre les artistes et le journal. Sa situation est en général fort indépendante dans les revues. Mais dans les journaux quoti-

diens, il n'en va pas de même. Et quand nous avons parlé, au début, du raisonnement que se tient le directeur de journal, c'est uniquement du journal que nous avons voulu parler, et du journal que nous parlerons, ici.

Pourquoi les journaux politiques ont-ils des critiques d'art? Quelle est l'indépendance d'un critique d'art dans son journal? Aucune. Le directeur, se faisant fermier d'annonces, a passé dans les salles qui s'ouvrent, y déclarant que sans argent, pas de critique. Je ne sais pas quelle est l'indépendance, vis-à-vis de son directeur, d'un Sander Pierron; mais je sais bien que celle d'un Sulzberger n'est pas grande. Je sais aussi que la plupart des critiques n'en conviendront pas. Ils ne font pas ostentation de la férule sous laquelle ils vivent. Le critique cherchera même à prouver son indépendance, en particulier. L'exposition dont il n'a pas la permission de rendre compte, il fera semblant, dans la conversation, de la condamner en bloc, par amour-propre. Quant aux expositions dont il rend compte, il sera prié de se souvenir des amitiés que le directeur peut lui avoir indiquées, des relations, etc. Je connais des critiques qui possèdent un nom; mais l'autorité de leur nom n'a pu fléchir la consigne; et ils ont pleuré les larmes humiliées de la rage. Le directeur conserve la haute main sur l'opinion émise par le critique et le critique le sait bien, encore qu'il s'en défende!

La salle Boute, par exemple, aujourd'hui affectée à la musique, n'était entrée dans la série des expositions dont certains quotidiens rendaient compte qu'après plusieurs années. Il en fut de même au début pour la Galerie d'art, de la rue Royale. Mais, conséquence du journalisme, et force des habitudes : le Cercle Artistique a toujours fait partie de la série des comptes rendus, sans difficulté. Parce qu'on l'a toujours fait ainsi. Le Cercle Artistique de Bruxelles est un vétéran! Quant à la Salle Giroux, j'ai entrevu quelques-unes de ses difficultés au début, j'ignore comment elle a résolu la question.

Tout cela ne concerne que le côté artiste vis-à-vis du directeur de journal. Mais vis-à-vis du directeur de journal, il y a aussi le côté lecteur du journal : c'est-à-dire l'acheteur et l'abonné.

Or, ici, intervient une convention qui est formelle. Il y a un contrat tacite. Les cinq centimes du journal, le prix de l'abonnement représentent un droit acquis à l'information. Qu'est-ce qu'un journal?

Un journal est un ouvrage périodique qui fait connaître les nouvelles politiques, scientifiques, littéraires et artistiques. C'est la

convention de tout journal qui n'est pas spécialisé. Quel est le droit du directeur de réduire l'information, celle-ci faisant l'objet même du contrat? L'acheteur, l'abonné, sont manifestement frustrés d'une partie de leur droit.

Le directeur répondra-t-il :

Sans de bonnes annonces qui font marcher les presses et paient le personnel, je ne puis imprimer.

Ou bien :

Si vous m'empêchez de faire mes affaires, il faut doubler ou tripler l'abonnement?

La question demanderait à être longuement examinée. Mais en tous cas elle doit conclure au droit à l'information en dehors des moyens arbitraires de l'annonce.

En même temps qu'une affaire, le journal doit rester une œuvre d'information.

Le lecteur du journal aurait certainement le droit de demander que son journal l'informe aussi bien d'une exposition qui a lieu dans une salle louée, que d'une autre exposition qui aurait lieu dans les salles gratuites du musée de peinture.

La presse fait également différence, à moins d'amicales exceptions, pour les expositions que des artistes organisent chez eux, et d'un caractère absolument public. Là, encore, la presse n'apparaît que pour insérer obligeamment l'annonce; mais ne donne pas de compte rendu, sinon exceptionnellement. Cependant, le lecteur du journal, pourrait désirer une information suffisante.

Il arrive aussi et c'est le cas le plus général, que la presse fasse une différence entre les expositions à entrée gratuite et les expositions à entrée payante. La question, ici surtout, me paraît résolue tout à fait à l'envers!

« Entrée payante, se dit le directeur de journal; donc, caractère commercial : c'est une affaire pour l'entrepreneur de salle, il faut que c'en soit une pour moi. On passera à la caisse, ou pas de compte-rendu. »

Bien raisonné. Je serais assez disposé à entendre les choses de cette manière. Mais, encore une fois, surgit le droit à l'information tacitement convenu avec l'acheteur et l'abonné du journal.

Et le raisonnement du public, — acheteur ou abonné, — est à son tour celui-ci :

« Du moment qu'il y a une entrée payante, j'ai d'autant plus droit à une information. Lecteur, abonné, je demande à mon journal : Dois-je aller voir? »

RAY NYST.

Toujours le salissement des tableaux

Notre directeur a reçu la lettre suivante :

Mon cher ami,

Ray Nyst nous entretient de l'obscurcissement du tableau de Claus.

En voici l'explication, d'après moi.

Comme tous les tableaux de l'école néo-impressionniste, les valeurs de tons y sont relatives, c'est-à-dire que les violets, par exemple, sont non pas des violets par eux-mêmes, mais des combinaisons lumineuses de bleu et de rouge. Il en va de même pour les orangés et les verts qui doivent leur naissance à l'action du jaune sur le rouge — ou du jaune sur le bleu.

Or, Claus, comme tous les néo-impressionnistes et tous les peintres modernes, emploie non plus de ces admirables couleurs végétales qui sont le secret des anciens, mais d'horribles couleurs chimiques. A la longue, sous l'influence de l'air et de la lumière, le sel chimique qui constituait par exemple un rouge s'altère, se décompose, de telle manière que le rouge n'ayant plus la même valeur ne formera plus, avec le bleu, du violet, mais bien une couleur indécise, sale même. Cela se comprend, puisque dans les tableaux néo-impressionnistes les tons sont « en fonctions » l'un de l'autre.

J'ai observé ce cas chez un Van Rysselberghe qui se trouve chez moi et qui, vibrant de lumière, est devenu terne et brumeux tandis que les autres tableaux « témoins », antérieurs au néo-impressionnisme, gardaient toute leur vitalité et leur harmonie de couleurs.

Tout cordialement à vous.

MAURICE VANDERMEYLEN.

Les causes énoncées ci-dessus par M. Vandermeylen entrent certainement en ligne de compte. Les fabricants de couleurs affirment que jamais on n'a obtenu des couleurs aussi fixes. C'est exact. Nos fabricants ont étudié la chimie pour arriver à ces résultats. Mais nos peintres ne veulent pas l'étudier. Et ils font des mélanges qui s'altèrent par action d'une couleur sur l'autre. Nous en avons parlé à propos du vert veronèse. Nous n'avons d'ailleurs pas fini.

R. N.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle.

ALEXANDRE HEPP : *L'Affreuse Etreinte* (un vol. in-18°, à fr. 3.50). — Le docteur Philippe Gerbier a vu mourir son petit enfant, un charmant garçonnet de cinq ans, en qui il mettait tout son espoir. Une méningite tuberculeuse a emporté le petiot en quelques jours et la douleur du pauvre père est doublée du fait qu'il constate chez sa femme, son Antoinette tant aimée, aimée comme au premier jour, les germes de la tuberculose. Cette évidence s'impose à lui qu'il serait criminel de sa part de songer encore à fonder une famille et il se résout, quoi qu'il doive lui en coûter, à agir en conséquence. Il a raisonné en savant, et en savant il garde inébranlable la ligne de conduite qu'il s'est tracée. Après la première période de désespoir qui l'empêche de penser à autre chose qu'à son petit, Antoinette s'étonne de la froideur de son mari, puis elle en est blessée. Comme elle se confie à une amie, celle-ci insinue que Philippe doit la tromper. Les moindres incidents deviennent pour la femme jalouse des preuves irréfutables, elle est convaincue de l'infidélité de son mari, elle le lui crie et cette scène finit naturellement par *L'Affreuse Etreinte*. Deux ans plus tard, la mort vient lui enlever leur petite fille...

M. Alexandre Hepp a développé ce cas de conscience en psychologue profond, il l'a fait avec un art, avec un tact qui font de son roman un des beaux livres de l'année. S'il ne résout pas le problème qu'il expose, c'est bien, je crois, parce que celui-ci est insoluble.

*
* *

CANUDO : *Les Transplantés* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Ennemi résolu du « Fait divers » psychologique, en quoi se confine assez généralement la littérature contemporaine à l'incitation tyrannique des éditeurs, des directeurs, soucieux de leurs intérêts commerciaux, M. Canudo, dans ses œuvres, s'efforce à régénérer le roman. Il tâche à lui restituer ce qui fit sa puissance originaire : le lyrisme. L'écrivain, en lui, se complète d'un artiste et

d'un poète, en même temps que d'un musicien. Il ne faut plus, dit-il dans son Exorde, « on n'aurait dû jamais, expliquer » toute la vie sans un traité de musique à » la main... ; il faut que le roman aussi soit » réglé par des lois musicales ». Et sa volonté de composer selon les règles de l'harmonie se fait sentir tout au long des quatre cents pages de son livre, de son splendeur et vigoureux poème à la gloire de Paris, *la Ville Visage-du-Monde*, ainsi qu'il la dénomme en sous-titre, la Ville centre de l'Humanité latine, car cet hymne chante encore l'impérialisme méditerranéen, anti-germanique par conséquent et son *transplanté* est un romain pour qui la France est la vraie patrie et qui n'y prétend être ni un déraciné, ni un mèteque. Des moralistes sévères, grincheux par nature, critiqueront l'épithète de *Visage-du-Monde*, appliquée à Paris, ils la trouveront déplacée ou plutôt mal placée, puisque M. Canudo célèbre, avant toutes choses parisiennes, en des tableaux très montés de ton, l'orgiasque sexualité de sa cité d'élection. Mais il les laissera crier, conscient d'avoir écrit une belle œuvre.

Chez Ollendorff.

ÉDOUARD QUET : *L'Aventurier* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Cet *Aventurier* est celui de M. Alfred Capus et, de cette pièce, M. Edouard Quet a — je ne puis dire tiré, mais fait un roman. L'opération inverse est fréquente, pas toujours heureuse, mais fréquente tout de même. Le cas présent est beaucoup plus rare et plus difficile, plus délicat, car il comporte une part d'invention et de création. L'écrivain que pareille fantaisie prend, doit, en effet, combler les trous énormes laissés dans le récit non seulement par les extraits, mais encore imaginer et enchaîner tous les événements qui précèdent la première scène de l'œuvre dramatique et faire de même pour ceux qui suivent la première réplique lancée pendant que tombe le rideau. Il doit en somme écrire tout le roman enfanté et vécu par le dramaturge, il doit reconstituer les menus incidents, à peine indiqués dans quelques scènes généralement peu marquantes, qui mettent les personnages dans

telle ou telle situation vis-à-vis les uns des autres. Tout cela, M. Edouard Quet l'a réussi puisqu'il parvient à nous rendre la forte impression de la pièce de M. Capus et celui-ci, dans sa préface, se déclare satisfait de la tentative, ce qui est le plus bel éloge que pouvait recevoir le romancier.

★
★★

PAUL GIAFFERI : *Les Mamans* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — L'auteur qui n'a encore publié que des pièces de théâtre et dont c'est bien, je crois, le premier roman, en tient pour la forme dialoguée : une succession de scènes rapides sans digressions, sans descriptions inutiles, les situations étant précisées, en quelques lignes télégraphiques, en tête de chaque chapitre. L'emploi ininterrompu du dialogue exige de l'écrivain certaines qualités que M. Giafferi possède, car ses entretiens sont vifs et bien enlevés et la manière qu'il a adoptée présente un avantage incontestable, celui de se lire très rapidement. Il faut ajouter à cela que la vingtaine de tableaux composant ce livre, définissent exactement ce que c'est qu'une mère, un être tant chéri, aimant, plein de sollicitude jusqu'à parfois en devenir ennuyeux, capable des héroïsmes les plus sublimes, comme aussi des actions les plus viles, quand le bonheur, ou ce qu'elle croit être le bonheur de son enfant, se trouve mis en jeu. Et elle est de plus vraiment émouvante l'histoire de cette Céleste Mareuil qui s'est saignée aux quatre veines pour donner une position brillante à son fils, pour le bien marier et puis qui n'a de cesse qu'elle n'ait séparé le jeune ménage, tant elle jalouse sa bru et qui finit par traîner une longue vieillesse pleine de remords d'avoir par aveuglement maternel, laissé mourir son petit.

Chez Plon Nourrit et C^{ie}.

PAUL MARGUERITE ; *Les Sources Vives* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Dans leur domaine tourangeau, Madame Flabel et ses enfants, Jean et Léa, mènent une existence somptueuse, grâce aux coups heureux que leur mari et père réalise à la Bourse. En bonne mère et surtout en mère ambitieuse, Madame Flabel rêve pour sa fille comme pour son fils des unions brillantes et les rejetons de son hôte, le milliardaire Whalerood, lui paraissent des partis parfaitement possibles. La ruine un soir

s'abat sur elle, complète et irréparable. Tandis qu'elle se lamente et geint, Léa et surtout Jean montrent un courage, inattendu chez des déçus accoutumés au luxe. Tous deux travaillent sans se laisser rebouter par des insuccès répétés. Fiers et dignes dans leur pauvreté, les épreuves ont trempé leurs âmes et fait éclore en eux des qualités auxquelles leur situation brillante de jadis n'aurait pas permis de voir le jour. Ils en sont récompensés tous deux par l'offre de mariages princiers, mais ils ont le caractère de repousser ces avances et Léa épouse un brave commerçant, tandis que Jean parvenu à une situation sortable dans l'industrie, s'unit modestement à une jeune cousine sans dot à laquelle il avait autrefois conté fleurette.

Après tant d'œuvres magistrales, après *Les Fabrecé*, après *La Maison brûlée*, il est, je crois, superflu de dire qu'il faut lire *Les Sources vives*.

Chez Perrin et C^{ie}.

AIMÉE BLECH : *L'Autre Miracle* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Matérialiste convaincu ou plutôt indifférent à toutes les questions ressortissant au domaine spirituel, le grand chirurgien Fargeon s'éprend d'Alix des Losges que ses parents, hobereaux besogneux et cupides, contraignent au mariage. Le mysticisme d'Alix répugne à l'idée de cette union, dont elle ne tirera aucune joie, toute communion de pensée lui étant impossible avec un incroyant; aussi, à peine mariés, les époux vivent-ils complètement séparés, tant moralement que physiquement. Un ami de Pierre Fargeon entreprend de le rapprocher de sa femme. Officier de marine, au cours d'une croisière aux Indes, il s'est converti à la Théosophie, il prêche sa nouvelle foi à Alix, il la convainc, tout en lui laissant la liberté de continuer ses pratiques religieuses et, par la même occasion, il lui inspire de l'amour pour son mari, et c'est là *L'Autre miracle* accompli par la Théosophie. Il y a évidemment encore beaucoup d'autres choses dans ce roman théosophique, théosophique avec enthousiasme, avec ferveur, mais je vous ai dit les principales et si elles vous tentent, lisez ce livre, il ne manque pas d'intérêt.

Au Mercure de France.

AUREL : *La Semaine d'Amour* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Ceux qui ont lu ces

livres d'une fantaisie, d'une sagesse, d'un esprit et à la fois d'une sincérité si piquants qui ont pour titre : *Pour en finir avec l'Amant, Voici la Femme, Le Couple*, se sont fait une opinion sur la philosophie et les sentiments de leur auteur. Ils sont devenus, avec de part et d'autre un parti-pris, ou plutôt une irrévocable conviction, ou ses détracteurs acharnés ou ses amis enthousiastes.

Or c'est, je crois, précisément, ce résultat que souhaite atteindre M^{me} Aurel. Elle ne prise rien tant que l'amitié pour autant qu'elle soit loyale, définitive, parfaite, — presque injuste ou tout au moins partielle comme le sont toutes les ferveurs ardentes.

Aussi, cette spectatrice sans indulgence des comédies que nous nous donnons incessamment les uns aux autres ne mâche pas les mots par lesquels son mépris, sa franche opinion, son approbation, son estime quelquefois vont à nos paroles, à nos gestes, à nos sentiments.

La Semaine d'Amour est une suite d'entretiens brefs, sous forme de conseils, de pensées, répartis sur les sept jours, du lundi au dimanche, et qui sont destinés aux hommes, aux femmes, à Celui qui console de tous les autres, aux amis (ma passion, réitère l'auteur...), au frère de Lettres, à la famille, à la maison.

Il y a, dans ces pages d'une originalité profonde et rare, d'une spontanéité qui commande le respect, d'une vérité souvent qui provoque une estime émue et suggère les méditations les plus profitables, l'attestation nouvelle de la lucidité peu banale d'un esprit très fin, celle aussi de la crânerie, un peu coquette sans vouloir en avoir l'air, d'une féminité à la fois altière et charmante.

Chez Nelson et Cie.

GEORGE SAND : *Mauprat* (un vol. in-12° relié à fr. 1.25). — « Tout en faisant un roman pour m'occuper et me distraire, la pensée me vint de peindre un amour exclusif, éternel, avant, pendant et avant le mariage... Le sentiment qui me pénétrait particulièrement à l'époque où je l'écrivis se résume dans ces paroles de *Mauprat* à la fin de l'ouvrage : « Elle fut la seule femme que j'aimai dans toute ma vie; jamais aucune autre n'attira mon regard et ne connut l'étreinte de ma main ».

Ces lignes extraites de la préface de

l'auteur disent assez la valeur morale de ce roman qui conserve après cinquante ans un vif intérêt d'actualité. La maison Nelson a eu raison de lui faire place dans son intéressante collection.

★
★

VICTOR HUGO : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* (tome 1^{er}) (un vol. in-12° relié à fr. 1.25). — Ce premier volume est un recueil de souvenirs sur l'enfance et la jeunesse de Victor Hugo : Souvenirs d'Italie, dont s'est inspiré le poète des *Orientales*; traits et impressions d'Espagne dont a fait son profit le dramaturge d'*Hernani*, de *Ruy Blaz*, de *Torquemada*; souvenirs de Paris enfin qui nous révèlent « Ce qui se passait aux Feuillantines vers 1818 ». En nous faisant connaître mieux l'enfant, ce livre nous aide à comprendre et à aimer davantage l'homme et l'écrivain.

Mais tout riche qu'il soit de souvenirs sur le poète, ce livre offre par ailleurs un vif intérêt historique. Il nous montre l'existence instable et souvent errante d'une famille de soldats sous le Premier Empire. Nous suivons le général Comte Léopold Hugo et les siens de Franche-Comté en Italie, d'Italie à Paris, de Paris en Espagne, au hasard des commandements et des campagnes. Les épisodes guerriers tels que le combat du cimetière d'Eylau, la capture du bandit patriote Fra Diavolo en Calabre, sont contés avec vivacité et souvent avec humour. Ces parties anecdotiques ne le cèdent en rien aux pages les plus vivantes des meilleures mémoires historiques du Premier Empire.

★
★

HENRYK SIENKIEWICZ : *Quo Vadis?* (un vol. in-12° relié à fr. 1.25). — Publié en 1895 et traduit aussitôt dans la plupart des langues européennes, *Quo Vadis?* fut un succès littéraire mondial. Il fournit naguère à un compositeur français le thème d'un opéra dont le succès rendit plus populaires encore les scènes et les personnages du roman. Aujourd'hui le cinéma lui-même s'est emparé de lui.

Le titre seul de l'ouvrage est évocateur de tragiques tableaux d'histoire : Néron contemplant de l'Acqueduc Appien l'incendie de la Ville Eternelle, ou assistant, au

Circus Maximus, au supplice des premiers chrétiens.

Pourtant, la figure centrale du récit n'est ni le brutal Néron, ni même la touchante Lygie, mais le Dieu nouveau dont la radieuse image apparaît à l'apôtre Pierre sur la voie Appienne et dont les premiers fidèles sèment la vie là où Néron croit répandre la mort.

La Collection Nelson en publiant *Quo Vadis* dans la traduction nouvelle de Regor des Sennerav, rend accessible à tous, sous un format commode, ce chef d'œuvre désormais classique.

A l'Édition du Temps Présent.

LÉON DEVY : *A la Paresseuse* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — A l'entendre, l'inspiratrice de M. Léon Devy serait sa seule paresse qui, plutôt que de lui dicter de longues chroniques rébarbatives ou des articles copieusement documentés, au lieu de l'initier à l'étude minutieuse de complications psychologiques, l'emmène musarder sur le boulevard ou ce qui est infiniment préférable — et ce n'est pas son moindre titre à notre sympathie — dans sa prestigieuse forêt des Ardennes.

La majeure partie de son livre chante ce beau pays de Haute Meuse, si proche de nous. Il nous raconte les faits et gestes et les discours du petit Turlututu, un authentique nuton, cousin germain des nôtres. M. Devy écoute encore jaser le pinson, le merle, le roitelet, l'alouette, tous les habitants de ses bois si chers. Ses dialogues de bêtes sentent un peu leur *Chantecler* et cela tient à ce que la souplesse de son talent se prête admirablement au pastiche. A ces poèmes rustiques, si frais et si gracieux, où alternent les vers et la prose et où se manifeste, à chaque trait, l'esprit philosophique et malin de Turlututu, viennent se mêler quelques morceaux, écrits de la même plume légère et facile, mais moins aimables tout de même et consacrés à la vie parisienne du théâtre et des lettres, lesquels s'avèrent un tantinet rengaines, à côté de leurs compagnons ardennais. Heureusement, il y a ceux-ci et ils sont, je le répète, les plus nombreux.

Chez Figuière.

MARGUERITE FARCHY : *Poésies nouvelles* (un vol. in-18° à 2 fr.).

Montons vers les sommets où brillent les éclairs
Laisant derrière nous le joug qui nous oppresse.

Et le poète, en effet, sait atteindre à un lyrisme élevé, moduler des chants qui ne manquent pas d'une ampleur volontiers se-reine, d'une majesté un rien conventionnelle.

Mais à côté de ces poèmes d'assez large inspiration, Mlle Farchy rime aussi avec aisance de petites pièces d'un ton plus intime, des couplets de circonstance familiers, de brefs croquis sans prétention.

★
★

J.-B. NATALI : *L'Appel du Pays* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — De sa Corse lointaine, un jeune homme, tout plein d'espérance et de projets littéraires, avait apporté à Paris toute la joie vibrante des peuples que le soleil enivre... Mais il faut croire que cette exubérance n'était pas bon teint, car à peine deux mois ont-ils passé, que le pauvre Sébastien Solari entend *L'Appel du Pays* sonner impérieusement à ses oreilles. En vain résiste-t-il. Si les journées, dans le brouhaha d'une salle de rédaction, dans la fièvre du travail prometteur de célébrité, sont passables, les soirées sont abominables. Il pleure, il se lamente, enfin il marque tous les symptômes d'une nostalgie carabinière. Il trouve cependant quelque réconfort dans la lecture des essais qu'il écrit, là-bas, dans son village, au bruit clair du marteau manié par son forgeron de père. D'un bout à l'autre du cahier, il les relit, avec nous, ses contes qui chantent la Corse et ses habitants, leurs peines et leurs joies, leurs fêtes et leurs saouleries. Il y a là, à côté d'évocations d'un pittoresque intense, des récits de haute graisse et des scènes de bestiale orgie que je n'ai pas goûtés comme, peut-être, ils méritent d'être savourés. Que voulez-vous, l'admiration ne se commande pas... Heureusement, cette lecture terminée, le petit journaliste dolent rentre en son patelin et le livre se clot sur une séance de goinfrerie à vous donner le hoquet, rien que d'y songer.

MEMENTO

Les Théâtres

LA COMÉDIE FRANÇAISE AUX GALERIES.

— Le régal le plus exquis, le plus varié aussi, et le plus rare, fut offert aux Bruxellois pendant la quinzaine qui s'achève. Les illustres comédiens du Théâtre Français sont venus jouer ici une sélection de quelque vingt pièces de leur brillant répertoire. A part deux ou trois œuvres récentes, le classique figurait à peu près seul au programme. Tour à tour les pompeuses tragédies, les satires cruelles et plaisantes de Molière, la grâce enjouée et piquante de Marivaux, l'impressionnante et chatoyante comédie de Beaumarchais, l'esprit et la fantaisie élégante de Musset, la grandiloquence d'Hugo, firent passer le frisson de la terreur, jaillir le rire, naître l'émotion. Vingt fois des salles bondées, enthousiastes acclamèrent les interprètes parvenus, à force d'art, d'intelligence, à force de vouer, en quelque sorte, un véritable culte pieux aux chefs d'œuvre dont ils sont les gardiens admirables et fidèles, à réaliser des ensembles d'une perfection, d'une cohésion, d'une harmonie sans égales.

Car c'est ce qui fait la valeur, unique au monde, des spectacles comme ceux-ci, avec tous les titulaires des rôles : la complète volonté de ne mettre en relief que la pensée des auteurs, la beauté de la langue qu'ils prêtent à leurs héros, — et non pas le désir égoïste de faire valoir un interprète, de donner un sort à une scène, à une tirade, à un mot même souvent, au détriment de la parfaite harmonie intégrale.

Ce fut un honneur et une exceptionnelle bonne fortune pour nous que l'installation officielle, pendant deux semaines, de l'illustre Compagnie en un de nos théâtres où bruira longtemps l'écho des applaudissements dont tous les soirs il retentit.

THÉÂTRE ROYAL DE LA MONNAIE. — Les reprises continuent à renouveler deux ou trois fois par semaine l'affiche de la Monnaie, en ce début de saison. *Faust*, *Thaïs* et *Mignon* ne nous ont rien apporté de neuf, ou presque. Nous y avons retrouvé à peu près les mêmes distributions que l'an passé. M. Audouin a remplacé M. Delzara, de fugitive et peu regrettée mémoire, sous

les aspects stéréotypés du docteur rajeuni par la satanique Jouvence. Ce n'est ni le meilleur ni le plus mauvais rôle de M. Audouin; ce qui inquiète l'auditeur quand il entend chanter ce ténor de qui la voix pourtant ne manque ni d'agrément ni de chaleur, c'est d'entendre — et de voir — la peine qu'il semble se donner pour émettre des sons et décrocher des notes aiguës.

Mlle Hedy fait une Marguerite presque espiègle, vraiment jeune, très loin de la tradition — ce qui n'est pas du tout un mal.

M. Billot chante bien les « morceaux » célèbres réservés par Gounod à son impayable Méphisto; mais il ne donne au personnage que fort peu de caractère.

M. Martel, le nouveau ténor tant applaudi le soir de ses débuts dans *La Tosca*, a recueilli des bravos tout aussi chaleureux en chantant *Wilhelm Meister*; mais il a déroulé, en duc de Mantoue, ses plus chauds partisans. Intimidé, indisposé, peu familiarisé avec le rôle? Tout cela est possible. Toutefois on ne peut nier que l'impression fut pénible. M. Martel a une revanche à prendre. Je suis persuadé qu'il la prendra.

M. Rouart est toujours l'impressionnant Rigoletto qui joue en tragédien consommé ce rôle écrasant et lance avec une fougue frémissante les imprécations de père vengeur et douloureux.

Mlle Pornot reparut, toujours mélodieuse, trillante et vocalisant avec une impeccable sûreté, en *Thaïs* troublante, en *Gilda* pathétique, en coquette *Philine*.

Mlle Symiane s'est, depuis longtemps, identifiée avec talent à la touchante figure de *Mignon*.

THÉÂTRE ROYAL DU PARC. — C'est le 2 octobre que s'ouvrira la saison, avec les *Eclaircuses*, de M. Maurice Donnay. Mlle Gabrielle Dorziat jouera le rôle de Jeanne qu'elle a si brillamment créé à Paris.

M. Victor Reding vient d'arrêter comme suit le programme de la 15^e série de ses Matinées littéraires toujours si courues :

Trois auteurs du XVII^e et du XVIII^e siècle y figureront : Dancourt avec *Le Chevalier à la Mode* (1687); Piron avec sa célèbre *Métromanie* (1738) et Diderot avec le *Fils Naturel ou les Epreuves de la vertu* (1757).

Les conférences préliminaires seront faites par MM. J.-J. Olivier, Dumont-Wilden et Mme Stéphanie Chandler.

L'époque romantique revivra dans Dumas, Mme de Girardin et Ponsard. C'est *Le Laird de Dumbiky*, *Lady Tartuffe* et le fameux *Lion amoureux* qui nous seront offerts, présentés par MM. Jean Bernard, Léo Claretie et Paul Spaak.

Enfin, avec MM. Romain Rolland et Francis Jammes, c'est l'école toute moderne qui sera honorée sur la scène du Parc. M. Georges Dwelshauvers préfacera *Aërt*, une œuvre émouvante tirée des *Tragédies de la Foi*; M. Franz Thys commentera le lyrisme du *Poète et sa femme*, tableaux d'une suggestive poésie pour lesquels M. Jean Droit brodera des décors et M. Knosp écrira une musique appropriée.

AU BOIS SACRÉ. — C'est une joyeuse contribution à la comédie d'expression bruxelloise qui fait les frais de la réouverture du pittoresque petit théâtre de la rue d'Arenberg. M. Gustave Libeau, maître du lieu, et M. Maurice Saey, humoriste qui perpétue les facétieuses traditions du défunt *Diable au Corps*, ont écrit en collaboration *Zonneslag et Cie*. C'est, une fois de plus, un de ces tableaux de la vie des petits commerçants du « bas de la ville » et la phonographie de leur savoureux langage incorrect et truffé de locutions familières impayables.

De pièce, en somme, il n'en est point, ou guère. M. Vermeulen, épicier bruxellois, possède une fille qui s'est amourachée de son cousin Antoine, un beau sergent-fourrier du 9^e de ligne. Mais le papa Vermeulen prétend choisir au contraire pour gendre le fat et benêt Zonneslag, un flandrien roublard qui vient lui vendre ses épices, ses conserves et son café.

Grâce à la chance qui fait gagner par Eugénie Vermeulen un gros lot de 40,000 francs à un de ces concours fantaisistes organisés par un journal habile, le mariage se fera avec le soldat sans fortune, à la plus risible confusion du Zonneslag dépité.

Tout cela vaut surtout par les mille traits d'observation pris sur le vif et rendus avec un naturel bon enfant mais savoureux par d'excellents interprètes. M. Libeau, notamment, vit avec une vérité étonnante son personnage du papa Vermeulen; il s'affirme un artiste de tout premier ordre; sa composition suffirait à assurer le long succès de

la pièce. Mlle Delpy, d'ailleurs, lui donne la réplique avec une aisance enjouée et un charme très sympathique. MM. Duvivier, Neckère, Buffière silhouettent plaisamment et de façon très exacte le sergent, l'amoureux évincé, un domestique sournois. Mlle Valence fait à celui-ci, en servante complice familière des amourettes de sa maîtresse, un joyeux pendant. Mlle Primevère est une gosse pleurnicharde en jupe courte et mollets nus prise sur le vif.

Le gros reproche à adresser à cette comédie de terroir, c'est qu'elle est par moments languissante. Le désir d'accumuler tous les mots, tous les traits recueillis par eux ont fait souvent oublier aux auteurs qu'ils écrivaient une pièce de théâtre. Tout le deuxième acte notamment pourrait être supprimé sans que rien ne soit perdu du développement d'une intrigue très ténue. Et cette amputation aurait le grand avantage de faire disparaître quelques personnages épisodiques dont la drôlerie laborieuse n'amuse pas et dont les allées et venues n'ont aucune raison d'être.

THÉÂTRE DE L'OLYMPIA. — MM. Antoine et Delferrière terminent dans un éclat de rire une saison estivale qui fut constamment heureuse. Ils reprennent *Une Nuit de noces*, avec MM. Camus, Bailly, Willy, Demorange, avec Mlles Jane Ferray et Magda dans les rôles impayables de ces jeunes mariés et de ces comparses se retrouvant tous dans une même chambre à coucher dont le couple, uni depuis quelques heures, avait espéré faire l'asile nuptial le plus paisible et le plus discret.

Cette bouffonnerie qui commence à l'hôtel, pendant le banquet de noces, et finit au poste de police, met habilement en œuvre tout l'arsenal des procédés vaudevillesques. Elle réjouit et satisfait les plus exigeants amateurs de ce genre de littérature dramatique.

MUSIC-HALL DE LUNA-PARK. — La première saison s'achève, durant laquelle cette vaste salle coquette et gaie s'emplit chaque soir d'une foule toujours amusée. Le spectacle du music-hall de Luna Park eut le mérite de toujours être composé de façon que les familles y puissent trouver l'agrément le plus neuf et le plus varié.

Cette quinzaine encore on y revit la séduisante, souple et preste Argentina qui danse la sévillane avec un gracieux entrain

du diable; les Aubin-Léonel, habiles aux rapides transformations, croquent dans un sketch humoristique les types de Paris les plus divers; Regia, faible femme, joue vigoureuusement de vingt instruments de musique qui vont de la contrebasse au bombardon; Hansa-Rêve est, dans des poses lumineuses, d'une plastique irréprochable; Gauthier fait faire à ses fox et ses poneys des prodiges d'adresse obéissante; les 5 Wartons effarent par leurs acrobaties déconcertantes.

Et en voilà jusqu'au prochain printemps...
P. A.

☞ HOMMAGE A CAMILLE LEMONNIER. —

La revue viennoise *Der Strom* consacre son numéro d'août à célébrer la mémoire de Camille Lemonnier. M. Stefan Zweig, l'admirateur, le critique éloquent et le traducteur de nos auteurs belges, Lemonnier et Verhaeren surtout, prononce un émouvant éloge du grand et cher disparu. M. P. Cornelius relate à son propos quelques souvenirs personnels. M. S. Zweig traduit un beau poème de Verhaeren : *Le Travail*. Enfin plusieurs pages de l'auteur du *Mâle* sont offertes, en allemand, aux lecteurs de *Der Strom*.

En hors-texte est reproduit le beau portrait de Lucien Wollès que nous avons nous-mêmes publié ici au lendemain de la mort du Maître.

☞ LES COURS DE GEORGES EEKHOU. —

M. Georges Eekhoud reprendra ses cours d'histoire des littératures à Schaerbeek (école rue Quinaux, n° 32), le mercredi 1^{er} octobre et à Saint-Gilles (rue de Parme, n° 100), le jeudi 2 octobre. A Schaerbeek, le cours se donne à 8 heures tous les mercredis et samedis et à Saint-Gilles tous les lundis et jeudis. Ils sont publics et gratuits.

Cet hiver, M. Eekhoud traitera un sujet particulièrement attrayant et qui n'a pas encore fait l'objet d'un cours complet ou d'une série de conférences : *La littérature satirique à travers les âges depuis Aristophane jusqu'à Léon Bloy*.

☞ CONCOURS LITTÉRAIRE. — Notre concour *La Plume*, ouvre un concours de « Contes drôlatiques », réservé exclusivement à ses abonnés. Il est doté de prix importants, en espèces :

1 ^{er} prix	500 francs.
2 ^e prix	200 francs.
3 ^e prix	50 francs.
4 ^e prix	50 francs.

Les manuscrits envoyés à ce concours ne seront pas signés, ne dépasseront pas 300 lignes et seront écrits au recto des feuilles seulement. Ils porteront une devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, jointe à l'envoi. Cette enveloppe, ne sera ouverte qu'au cas où le conte qu'elle accompagne serait primé; elle contiendra le nom et l'adresse de l'auteur ainsi que le numéro et la date de sa quittance d'abonnement. Les contes primés seront publiés dans *La Plume*; ils resteront cependant la propriété de leurs auteurs. Les manuscrits ne seront pas rendus, ils pourront être envoyés à partir du 1^{er} octobre et au plus tard le 15 décembre, dernière limite, à la rédaction du journal, 48, rue de l'Enseignement. Le jury se réunira dans la seconde quinzaine de décembre; il sera composé de MM. Valère Gille, M. des Ombiaux, Théo Hannon, Paul André, Ed. Ned, Arthur De Rudder, Charles Henry, Candide, C. Desbonnets, H. Liebrecht, G. Rens.

Les prix seront distribués dans le courant du mois de janvier prochain.

☞ CONCERTS POPULAIRES. —

Six concerts seront donnés cet hiver dans la salle du Théâtre royal de la Monnaie, le lundi à 8 1/2 h. du soir, avec répétition générale le samedi à 2 1/2 h. Le programme en est élaboré comme suit :

Le lundi 13 octobre, concert romantique, sous la direction de M. Georges Lauwe-ryns; soliste; Mme Emmy Destinn, cantatrice.

Le 10 novembre, concert par l'orchestre de la Cour de Meiningen, sous la direction de M. Max Reger; soliste: M. Szigeti, violoniste.

Le 15 décembre, concert sous la direction de M. Schneevoigt, chef d'orchestre des Concerts d'abonnement de Riga; soliste: M. Jacques Thibaud, violoniste.

Le 26 janvier 1914, concert de musique française, sous la direction de MM. Vincent D'Indy et Claude Debussy.

Le 16 février 1914, concert Richard Strauss, sous la direction de l'auteur; soliste: Mme Francis Rose, cantatrice.

Le 23 mars 1914, concert de musique belge, sous la direction de M. Ruhlmann,

premier chef d'orchestre de l'Opéra-Comique, de Paris.

Les solistes pour le 4^e et le 6^e concert seront désignés ultérieurement.

Abonnements et location à la maison Schott, 30, rue Saint-Jean.

☞ CONCERTS DU CONSERVATOIRE ROYAL DE BRUXELLES. — Les quatre concerts de la saison 1913-1914 auront lieu les dimanches 21 décembre 1913, 8 février, 8 mars et 5 avril 1914. La répétition générale accessible au public non abonné reste fixée au jeudi précédant chaque concert; mais, pour déférer au vœu d'un grand nombre d'habités, le directeur a fixé au samedi, au lieu de vendredi, la deuxième répétition générale.

Le premier concert sera consacré à l'important oratorio de Haendel « Israël en Égypte », et le quatrième concert aux « Béatitudes », de César Franck, avec le concours de Mlle Malnory, de MM. Plamondon, Seguin, etc. Mlle Philippi prendra part au deuxième concert, où l'on entendra notamment deux cantates de J.-S. Bach (numéros 118 et 169) inconnues à Bruxelles, des lieder avec orchestre d'Hugo Wolf, un fragment du « Requiem » de Benoit, et la deuxième symphonie de Gustave Mahler, pour soli, chœur, orchestre et orgue.

Le troisième concert constituera un exposé de la symphonie classique (Bach, Haydn, Mozart, Beethoven, Brahms) avec la participation de professeurs de l'établissement.

Les personnes désireuses d'obtenir des abonnements aux places qui deviendraient éventuellement disponibles, peuvent s'adresser par écrit à l'administrateur de l'Association des concerts, au Conservatoire.

☞ Le peintre Jacob Smits achève la grande composition qui lui a été commandée pour la décoration du Palais de Justice. Cette vaste toile groupe quatorze figures et est exécutée dans une tonalité claire qui marque une évolution dans l'art du peintre.

L'artiste vient d'être invité à exposer un ensemble de ses œuvres à la Salle Montaigne (Théâtre des Champs Elysées), que dirige M. Louis Vauxcelles. Il exposera également, au cours de l'hiver, une série de toiles nouvelles à la Galerie Giroux, ainsi qu'au Salon de l'Art contemporain d'An-

☞ LE CENTENAIRE DE GRÉTRY. — Le Souvenir littéraire a discrètement célébré à Montmorency, près de Paris, avec le concours de la municipalité, le compositeur de *Richard Cœur de Lion*, mort le 24 septembre 1813, dans l'Ermitage de Jean-Jacques Rousseau. M. Camille Le Senne, président de la société, a évoqué dans une courte allocution le théoricien qu'il y a dans Grétry et rappelé qu'il a formulé avec une énergique insistance dans les *Mémoires et essais sur la musique*, publiés en 1789, la loi de l'expression dramatique.

« La musique, écrivait Grétry, est un contre-sens, si elle ne donne pas à chaque personnage du drame le langage qui lui convient. » Et encore : « Toute beauté inutile est une beauté nuisible ». Et aussi : « Soyons forts de vérité; l'orchestre fournira toujours au gré de nos désirs. » Par là, il a été le précurseur de Wagner, qui devait proclamer avec tant de vigueur la nécessité de la mélodie « sans laquelle rien n'est et ne saurait être »; mais, en même temps, il descend de Rameau, l'auteur d'*Hippolyte et Aricie*, qui a montré dans la vérité intérieure la première condition de durée de toute œuvre musicale.

☞ Prochainement, réouverture de la Galerie Georges Giroux, rue Royale, à Bruxelles, avec les expositions successives de Jakob Smits, Armand Rassenfosse et Paerels.

☞ INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES MUSICALES ET DRAMATIQUES D'IXELLES, 35, rue Souveraine. — Enseignement musical et dramatique complet.

Cours généraux selon le programme du Gouvernement. Degrés Frœbel, primaires, moyens et supérieurs, organisés spécialement à l'effet de permettre aux élèves de faire en même temps études musicales sérieuses.

Diplômes d'enseignement, médailles du Gouvernement. Gymnastique rythmique (Méthode Dalcroze) par professeurs diplômés de l'Institut de Dresde.

Bourses d'études, accordées aux élèves peu fortunés se destinant à la carrière musicale ou dramatique, ainsi qu'au professeur. Rentrée des cours le 1^{er} octobre.

S'adresser au secrétariat pour tous renseignements et inscriptions.

CAISSE CENTRALE

de Change et Fonds Publics (Société Anonyme)

Directeur : René POELAERT
Agent de Change

Bruxelles
Place de la Liberté, 5

Administration : Téléph. A. 746
Rédaction : » A. 6868

INFORMATIONS

Dans le monde de l'Industrie et de la Finance.

☛ Le Comte Paul de Smet de Naeyer, grand Cordon de l'Ordre de Léopold, Ministre d'Etat, ancien chef du cabinet belge est mort.

Directeur de la *Société Générale de Belgique*, il occupait le fauteuil de la présidence dans les sociétés suivantes : Banque de Gand, Banque de Huy, Banque de Roulers-Thielt, Crédit Maritime et Fluvial de Belgique, Banque Centrale de la Dendre, Société belge du Crédit Maritime, Compagnie Générale Auxiliaire d'Entreprises Electriques, Electricité de l'Ouest de la Belgique, Electricité du Nord de la Belgique, Auxiliaire d'Electricité de Nantes, Charbonnages des Produits, Mutuelle de Tramways, Tramways et Electricité de Bangkok, Société Minière du Canada, Société Commerciale et Financière Africaine, etc., etc.

Il était, en outre, vice-président de la Banque du Congo belge.

Enfin, il faisait partie du Conseil d'administration des sociétés suivantes : Crédit Foncier de Belgique, Chemins de fer Réunis, Tramways de Gand, Tramways de Barcelone, Railways et Electricité, Tramways et Electricité en Russie, Charbonnage de Marcinelle-Nord, Charbon-

nage de Monceau-Fontaine, Linière Gantoise, La Louisiane, Ateliers de Construction de Charleroi, Eclairage Electrique de Saint-Pétersbourg, Société Agricole et Industrielle d'Egypte, etc., etc.

☛ A l'occasion du 50^e anniversaire de la création des *Établissements Solvay*, M. Ernest Solvay a été promu grand-officier de l'Ordre de Léopold.

Voici en quels termes éminemment flatteurs pour le jubilaire, et tout en l'honneur du gouvernement, le chef du Cabinet avait proposé cette nomination au Roi :

SIRE,

J'estime qu'il conviendrait de conférer la croix de grand-officier de l'Ordre de Léopold à M. Ernest Solvay, ancien sénateur, pour les services éminents qu'il a rendus au pays dans divers domaines.

Il serait malaisé de déterminer au chef de quel département ministériel il appartiendrait de proposer au Roi de récompenser ces services.

Dans ces conditions, j'estime que ce devoir incombe au Ministre qui, d'après les ordres du Roi, a été chargé de constituer le gouvernement actuel.

C'est pourquoi j'ai l'honneur de soumettre à la haute sanction de Votre Majesté le projet d'arrêté ci-joint.

Les fondations créées par M. Solvay à l'occasion de son jubilé s'élèvent à plus de trois millions.

En cette même circonstance M. Armand Solvay a été nommé Officier de l'Ordre de Léopold.

Nulles distinctions n'étaient plus méritées et après la laudative concision de M. de Broqueville tout commentaire serait oiseux.

☛ Nous apprenons avec regret que M. C. Tschaggeny abandonne ses fonctions de trésorier de la *Banque Nationale de Belgique* à l'occasion desquelles il avait su se concilier la vive sympathie de tous ceux qui l'approchaient.

Il est remplacé par M. A. Babau, inspecteur général.

☛ M. Voets a été élu commissaire de la *Société des Pétroles de Grosny*.

Nos plus vives félicitations.

Il succède à feu J. Craen.

☛ Aux *Etablissements Métallurgiques de Bruycker*, à l'unanimité, l'assemblée élit, pour un terme de six ans, comme administrateurs : MM. Lambert Jadot, ingénieur ; Ernest Felsenhart, avocat ; le comte Adrien de Ribeaucourt, propriétaire ; Paul Leroy, ingénieur ; Louis Cousin, fils, ingénieur ; Vital De Bruycker, commerçant, et comme commissaires : MM. Henri Dereine, avocat ; Jean Zeimet, propriétaire, et André Sonnoy, ingénieur.

ÉCHOS FINANCIERS

Un peu de calme semble probable pour le moment, en attendant le retour complet du monde de la Bourse et les prochaines et importantes émissions.

Néanmoins, les dispositions actuelles du marché font que l'on commence à parler des nouvelles affaires qui sont en préparation pour être prochainement offertes à nos capitalistes.

C'est ainsi que l'une des grandes banques françaises mettra en souscription, au début du mois d'octobre, un emprunt pour le compte d'un État étranger.

Nous croyons savoir qu'il s'agit là d'un appel au crédit pour le compte du royaume de Serbie.

On considère aussi, comme très prochaine, l'émission d'un emprunt bulgare de 400 millions de francs, somme dont la Bulgarie aurait besoin immédiatement pour rembourser une partie des avances qui lui ont été consenties dans ces derniers mois.

Outre ces avances, elle aura encore à rembourser 500 millions de bons de réquisition, mais elle ferait ce règlement au moyen d'un emprunt intérieur à long terme. Enfin, il lui faudrait encore 95 millions pour rembourser 25 millions d'avances consenties avant la guerre par les deux banques d'État et pour couvrir le déficit de son budget.

Les États étrangers ne seront pas les seuls d'ailleurs à vouloir battre monnaie dans ces temps prochains.

C'est ainsi que l'on annonce que la Compagnie des Chemins de fer Andalous émettra sous peu un emprunt de 35 millions de pesetas. D'autre part, il faut rappeler que la Compagnie du Chemin de fer du Nord de l'Espagne a été autorisée par la dernière assemblée générale de ses actionnaires, à contracter, selon ses besoins, un emprunt de 150 millions de pesetas.

FUSION DE BANQUES RUSSES. — A la Banque de Sibérie et à la Banque de l'Union de Moscou, on dément la nouvelle publiée par un journal allemand relativement à une fusion entre ces deux établissements de crédit.

Par contre, la Banque de l'Azoff-Don absorberait prochainement la Banque de Commerce Privée de Kieff.

TRAMWAYS DE BOLOGNE. — Le dividende vient d'être définitivement fixé à 30 francs contre fr. 28.75 précédemment.

TRAMWAYS DE CATANE. — On se rappelle qu'une deuxième Société s'était créée pour exploiter un réseau de tramways dans la ville et la banlieue.

Or, il paraît que les quelques travaux qui ont été exécutés sont arrêtés et que la Société ancienne qui nous occupe aurait option sur ces travaux, option qu'elle ne lèverait que si elle parvient à obtenir une revision complète de son cahier des charges avec la Ville.

Les négociations sont en cours et promettent d'aboutir.

TRAMWAYS DE LIVOURNE. — Les recettes d'août se chiffrent par fr. 159,329.60 contre fr. 133,649.95 en 1912, soit une augmentation de fr. 25,679.70. C'est la plus forte recette enregistrée à ce jour par la Société.

SOCIÉTÉ DE CHEMINS DE FER ECONOMIQUES. — Les recettes encaissées par le réseau de Bruxelles pendant le mois d'août écoulé se sont élevées à fr. 274,772.25, contre fr. 235,973.20, constituant une majoration de fr. 38,799.05.

Le total des encaissements que l'exploitation a effectués pour la période de l'exercice en cours du 1^{er} janvier au 31 août atteint fr. 2,251,844.05, au lieu de fr. 1,919,991.85, soit une plus-value de fr. 331,852.20.

SOCIÉTÉ FINANCIÈRE DE TRANSPORTS. — On sait que ce trust a de gros intérêts dans le « consortium » qui a obtenu la concession des tramways à Constantinople.

A ce propos, on signale que, il y a une quinzaine de jours, on y a inauguré une ligne de tramways électriques qui traverse tout Péra, le quartier européen, et va de la place dite du Tunnel à Chichli.

Lorsque, dans quelques mois, ajoute-t-on, l'électricité sera fournie en quantité suffisante, toutes les lignes déjà prêtes, mais qui ne peuvent pas être exploitées faute de force motrice, seront mises en service.

CHARBONNAGES LAURA REUNIS ET VEREENIGING—

Le rapport à l'assemblée générale ordinaire constate la satisfaction du Conseil d'administration qui amortit après six ans d'exploitation 28 p. c. du compte de premier établissement et élève les réserves à 16 p. c. du capital. La situation de trésorerie est, dit-il, très solide et permettra d'achever l'outillage des puits sans aucune charge pour la société.

Les bonnes dispositions du marché pendant l'exercice 1912-1913 ont eu sur les prix du charbon une heureuse influence. De notables augmentations de salaires ont absorbé une part importante de la plus-value des produits. L'amélioration des prix de vente et l'extension des opérations permettent une rétribution du capital supérieure à la précédente, soit fr. 42.50 pour l'action de capital (au lieu de fr. 37.50) et fr. 13.67 pour la part de dividende (au lieu de fr. 8.20).

Voici ce que dit le Conseil au sujet de l'exploitation ; elle s'est poursuivie au niveau de 183 mètres et principalement dans les couches II, V et VIII. Au-dessus de la veine II, nous avons rencontré une nouvelle couche d'une épaisseur de 1^m10 et une puissance en charbon de 0^m90. Les reconnaissances poussées dans cette veine sur une longueur de 40 mètres montrent que sa production reste sensiblement égal; la couche est très plate.

Dans la veine II, nous avons essayé l'exploitation par couloirs oscillants. Les avantages que ces appareils présentent pour le déhouillement nous ont fait décider d'en étendre l'emploi. Ils nous permettront notamment de reprendre sous peu le déhouillement régulier des couches IV et VI. Jusqu'à présent, nous n'avions exploité ces couches que partiellement, leur puissance étant trop petite pour obtenir un rendement satisfaisant. A l'aide des couloirs oscillants nous espérons obtenir un effet rémunérateur.

Dans la forte couche V, le déhouillement suivi du remblayage hydraulique se poursuit régulièrement à partir de la limite ouest. Le déhouillement se poursuit régulièrement à partir de la limite ouest. notre concession; nous préparons actuellement le déhouillement à partir de cette limite.

Vers l'est, la voie de niveau de la couche V a atteint, à une distance d'environ 810 mètres du bouveau, une des cassures qui accompagnent la faille importante dénommée le « Feldbiss ». La voie a été arrêtée.

Quant au BILAN, il indique :

à l'actif :

Banquiers et caisse	fr. 1,966,476.97
Débiteurs divers	703,950.33
Réalisable	281,058.60
Immobilisations	6,526,640.77

et au passif :

Capital	7,000,000.—
Réserve légale	156,990.10
Fonds de prévoyance	700,000.—
Créanciers divers.	864,543.15

Voici le COMPTE DE PROFITS ET PERTES :

DÉBIT.

Frais d'exploitation	fr. 3,875,023.03
Amortissements	850,812.67
Solde à répartir :	
Réserve légale.	fr. 58,488.28
Dividende de 6 p. c. aux actions de capit.	420,000.—
Tantième statutaire aux administrateurs et commissaires	77,855.99
Dividende supplémentaire de 2 1/2 p. c. aux actions de capital	fr. 175,000.—
Divid. aux parts de dividende 175,000.—	
	350,000.—
Fonds pour nouvelles installations et amortissements supplément.	200,000.—
Caisse de prévoyance	25,000.—
A nouveau.	75,249.15
	1,206,593.42
	fr. 5,432,429.12

CRÉDIT.

Report de l'exercice précédent.	fr. 36,827.78
Recettes de l'exploitation	fr. 5,326,530.22
Intérêts et change	57,608.46
Revenus des maisons pour employés et ouvriers.	11,462.66
	5,395,601.34
	fr. 5,432,429.12

LÉGISLATION

La nouvelle loi, du 30 août, sur les droits d'enregistrement, de timbre, etc., a paru dans le *Moniteur* du 5 septembre.

1. Elle est applicable depuis le 15 septembre — quelle que soit la date de l'acte constitutif — en ce qui concerne l'enregistrement à 5 par mille des actes de sociétés com-

portant : constitution, augmentation du capital ou prorogation, lequel droit est dû sur les apports, dans le premier cas ; sur le montant de l'augmentation dans le deuxième cas ; et enfin sur le capital de la société prorogée.

2. A partir du 5 mars 1914, les titres étrangers (dont il sera fait usage dans un acte public, dans une déclaration, ou devant une autorité judiciaire ou administrative) seront assujettis au timbre à raison de 1 pour cent calculé comme suit :

- a) Pour les obligations, sur le capital nominal ;
- b) Pour les actions, sur le capital nominal, ou sur le taux d'émission s'il est supérieur au capital. A défaut d'une de ces bases, le droit est dû sur la valeur réelle des actions, à déclarer par la société, sous le contrôle de l'administration.

Toutefois dans le cas où la valeur nominale n'est pas exprimée, l'administration du timbre se base sur le cours de la Bourse, lorsque l'action étrangère a été admise à la cote.

En cas de non-exécution de l'obligation ci-dessus, l'amende sera de 1/10^e du droit de timbre.

3. Jusqu'au 4 mars 1914 inclusivement les titres étrangers continueront à être soumis au droit de timbre de 5 par mille avec minimum de fr. 0.50 prévu par l'art. 15 de la loi du 25 mars 1901 qui n'était jamais appliqué, faute de sanction.

La loi sur la patente, datée du 1^{er} septembre, a paru dans le *Moniteur* du 8-9 septembre.

A. En ce qui concerne la taxe sur les bénéficiaires des sociétés et les traitements des administrateurs, commissaires et assimilés, cette loi est exécutoire pour les exercices ayant pris fin depuis le 16 juin 1913.

B. La taxe sur les revenus des obligations est applicable depuis le 19 septembre 1913. Ce droit ne sera pas perçu sur les coupons échus avant le 19 septembre et qui n'avaient pas encore été encaissés à cette date.

Ce n'est qu'à partir de 1915 que les additionnels de la province et de la commune ne pourront atteindre respectivement que la moitié du principal dû à l'État.

Jusque là les provinces et les communes auront à délibérer au sujet de l'établissement de leur budget et à établir en conséquence leurs additionnels.

BIBLIOGRAPHIE

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire sera envoyé à la Rédaction, 30, avenue de l'Hippodrome, à Bruxelles.

LE RECUEIL FINANCIER — Annuaire des valeurs cotées aux Bourses de Bruxelles et de Paris. Ouvrage donnant des études complètes et détaillées sur toutes les valeurs boursières. 20^e édition, 1913. Deux vol. in-4^o, de 2300 pages, reliés. (Etablissements Emile Bruylant, éditeurs, à Bruxelles). — Prix : 20 francs.

LE CODE FINANCIER, par H. Creten, contient toutes les lois civiles qui intéressent le financier. Un vol. in-32 rel. mar. souple, des presses de l'*Echo de la Bourse*. — Prix : 5 francs.

M. V. D. M.

Les Explosifs Favier

(Société anonyme)

Conformément aux stipulations des articles 22 et 29 des statuts, le Conseil d'administration invite MM. les actionnaires à assister à l'assemblée générale ordinaire qui aura lieu au siège social, 23, rue Royale (à l'entresol), à Bruxelles, le vendredi 10 octobre 1913, à 2 heures de relevée à l'effet de délibérer sur les objets suivants à l'ordre du jour :

- 1^o Rapports du Conseil d'administration et du Collège des commissaires;
- 2^o Adoption du bilan et du compte de profits et pertes de l'exercice 1912-1913;
- 3^o Fixation du dividende;
- 4^o Quitus à donner aux administrateurs et commissaires en vertu de l'article 77 § 3 de la loi du 25 mai 1913.

MM. les actionnaires qui désirent assister à cette assemblée sont priés, conformément à l'article 24 des statuts, de déposer leurs titres le 4 octobre au plus tard :

- A Bruxelles : à la Caisse Générale de Reports et de Dépôts;
- A Bâle : chez MM. Zahn & Cie.

Malt Kneipp

Mélangé au

Café



ÇÀ ET LÀ

CANADA. — Les rapports consulaires sur le Canada pour l'année 1912 ont paru récemment dans le « Recueil Consulaire ».

Les chiffres publiés par ces documents prouvent que, contrairement à ce que l'on aurait pu craindre, le Canada n'a guère, jusqu'ici, subi le contre-coup de la crise européenne.

La construction des chemins de fer s'est poursuivie avec activité. L'industrie du bâtiment s'est montrée particulièrement prospère. L'émigration n'a jamais été aussi forte. La récolte a été abondante et les produits agricoles ont obtenu de bons prix. Ce dernier point est essentiel, car s'il est vrai que le Canada peut être intéressant au

Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains

N'EMPLOYEZ QUE LA

Plume Réservoir Rouge & Noir

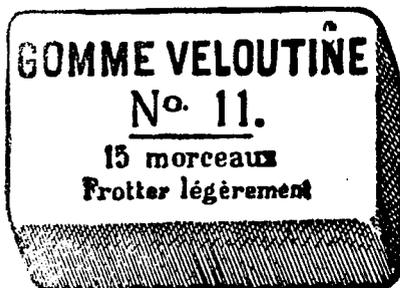
M. O. V.



Exigez cette marque de préférence à toute autre.

La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours encrée et ne coule jamais, quelle que soit la position qu'on lui donne.

Artistes, Architectes, Dessinateurs



N'EMPLOYEZ QUE LA

Gomme Veloutine

Laisse le papier intact.

Enlève toute trace de crayon.

Ecoliers et Etudiants

N'ÉCRIVEZ QUE SUR LE PAPIER FILIGRANE

L'ÉCOLIER

Pour vos registres, copies-de-lettres, etc., exigez « LES CLEFS »
comme marque et pour votre papier
à lettres d'affaires, demandez la « NATIONAL MILL ».

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

ACCUMULATEURS TUDOR

(Société Anonyme)

CAPITAL : 1.200.000 FRANCS

Bruxelles - 79, Rue Joseph II - Bruxelles

1410 et 11.530 — Télégrammes : Tudor-Bruxelles

point de vue industriel et minier, il est avant tout un pays agricole et d'élevage. Sa plus grande richesse est la fertilité du sol de ses provinces de l'Ouest. Les produits de l'élevage et de l'agriculture interviennent déjà actuellement pour plus de la moitié de ses exportations. Et cependant, sur un total de terres arables évalué à environ 335 millions d'acres, 32 millions seulement, soit moins de 1/10^e, sont actuellement en culture. La valeur de la récolte produite sur ces 32 millions d'acres (récolte des fruits seule exclue) fut évaluée à plus de 3 milliards de francs. C'est un rendement formidable étant donné le prix encore relativement très bas des terres arables dont les meilleures, dans les provinces de l'Ouest tout au moins, ne dépassent guère 300 francs l'acre.

★
★★

PORT OF PARA. — Les recettes nettes d'exploitation du port, y compris celles des docks flottants et ateliers de réparations, se sont élevées, en juillet 1913, à 354,430 francs, contre 436,202 francs en juillet 1912. Le total des recettes nettes d'exploitation du port s'est élevé, pour les sept premiers mois de 1913, en y comprenant celles des docks flottants et ateliers de réparations, à 3,287,760 francs, en diminution de 352,473 francs sur les recettes de la période correspondante de 1912. Quant aux recettes de la Madeira Mamoré Railway Company, dont la Compagnie du Port de Para possède la moitié du capital-actions, elles ont atteint, pour les sept premiers mois de 1913, 5 millions 834,640 francs brut et 2,877,840 fr. net, contre 4,128,069 fr. brut et 1,586,044

francs net pendant la période correspondante de 1912, soit en faveur de 1913 une augmentation de 1,706,571 francs brut et 1,291,796 francs net. Les recettes brutes des services de navigation, d'autre part, de 1913, 4,352,821 francs contre 4,058,958 ont atteint, pendant les sept premiers mois francs pendant la période correspondante de 1912, soit une augmentation de 293,863 francs. Ces chiffres ne comprennent pas la subvention du gouvernement fédéral qui s'élève à environ 1,450,000 francs par an.

★
★★

CHEMINS DE FER. — De l'aveu des grandes Compagnies anglaises, américaines et allemandes, le train le plus rapide est l'express Paris-Calais.

La distance entre les deux gares est de 293 kilomètres; elle est parcourue en 3 h. 10 min., ce qui correspond à une vitesse



M O D I E S

Maison Paul Lefizelier

Bruxelles

142, Rue Royale



Téléphone 117.32

La maison invite sa nombreuse clientèle élégante à venir visiter ses nouveaux salons de modes où elle pourra admirer chaque jour les dernières créations.

moyenne de près de 94 kilomètres à l'heure, le train comprenant 10 voitures pesant ensemble 392 tonnes, est remorqué par une locomotive développant 1,800 chevaux vapeur et dont le coût est de 130,000 francs environ. Pour conduire sa charge de Paris à Calais, la locomotive use 4 tonnes de charbon et vaporise environ 4 mètres cubes d'eau. Sur certaines parties de la route où la voie est bien droite et les gares plus espacées, le train en question fait jusqu'à 120 kilomètres à l'heure; mais, règlementairement, le machiniste ne peut, dépasser cette vitesse.

Un appareil spécial révèle les infractions à cette disposition du règlement.

A la rigueur, le train pourrait faire 140 kilomètres à l'heure; mais il s'agit d'un chiffre théorique dont la mise en pratique amènerait certainement des catastrophes.

En Belgique, les trains les plus rapides sont les trains-blocs qui effectuent le trajet de Bruxelles à Anvers (44 kilomètres) en 34 minutes, ce qui équivaut à du 77 kilomètres à l'heure en moyenne.

UNION DU CRÉDIT DE BRUXELLES

57, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères

Escompte des traites au taux de la Banque Nationale

Dépôts à vue	3	p. c.
Dépôts à deux mois . .	3 1/2	p. c.
Dépôts à un an	4 1/2	p. c.

Location de Coffres-Forts 12 francs par an.

Banque Internationale de Bruxelles

Société Anonyme, 27, Avenue des Arts

CAPITAL : 25.000.000 DE FRANCS ENTIÈREMENT VERSÉS

Opérations de Bourse. — Reports. — Garde de titres.

Administration de portefeuille. — Avances sur titres. — Escompte.

Encaissement d'effets de commerce.

Encaissement de coupons. — Monnaies étrangères. — Chèques et lettres de crédit sur tous pays. — Compte de dépôts franco de commission. Comptes. — Joints.

Comptes courants. — Service financier de sociétés.

Comptes de Quinzaine.

Location de coffre-forts.

Pour tous renseignements on est prié de s'adresser au siège social :

27, avenue des Arts, 27 — Téléphones : A 3870, 3901, 6739, 8056

où à la succursale

42-52, rue du Lombard, 42-52 — Téléphone : A 4776

CENTRAL ELECTRIQUE DU NORD.

Tableau comparatif des recettes des sociétés dans lesquelles le Central du Nord est intéressé :

Sociétés	Mois de juin		Exercices	
	1913	1912	1913	1912
Energie Electrique du Nord de la France	280,451	223,687	1,697,493	1,334,747
Cie Electrique de la Loire et du Centre	494,675	412,903	5,869,992	4,843,329
Soc. d'Ecl. électr. de Bordeaux et du Midi	80,475	69,292	1,441,331	1,253,442
Energie électrique du Sud-Ouest	166,807	135,301	1,092,963	838,366
Electrique Lille-Roubaix-Tourcoing	185,285	166,319	1,080,593	960,316
Gaz-Electr. de Roubaix (Soc. Roubaissienne d'éclairage par le gaz et l'électricité)	172,916	150,084	1,479,449	1,401,697

AU NABAB

FABRIQUE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES

FONDÉE EN 1868

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseur de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La maison garantit tous les objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoiries, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du catalogue illustré (plus de 900 modèles).

Aux Galeries des Meubles

20, Rue de l'Hôpital, 20

— BRUXELLES —

**Le plus grand choix des meubles de tous styles
et tous genres**

SOCIÉTÉ LIGURE-TOSCANA D'ELECTRICITÉ. — Une indiscretion nous permet d'annoncer que d'ores et déjà le coupon de l'exercice en cours semble pouvoir être fixé à 14 livres, après attribution de plus d'un demi-million aux amortissements.

Le dernier dividende était de 13 livres.

★★

Le développement considérable de la culture du CAOUTCHOUC en Malaisie contrecarre singulièrement l'équilibre financier de notre colonie. En effet, le caoutchouc malais, grâce à une main-d'œuvre habile et très abondante et à une organisation judicieusement avancée revient à 1/6 la livre, tandis que la nôtre vaut 2/0. Si nous ne pouvons lutter que très difficilement contre les produits de la Malaisie, c'est une perte de 5,000,000 de francs de droits de sortie au détriment de notre Congo.

★★

SOCIÉTÉ D'ELECTRICITÉ DE NANTES. — Dans le courant de septembre, la première ligne électrique des Tramways de Nantes a été inaugurée, et cette inauguration, indépendamment des abonnés nouveaux, qui pourront être desservis dès la mise en service actif de la nouvelle centrale électrique en construction, va évidemment provoquer un brusque relèvement de consommation de courant avec hausse corrélative des recettes.

Rappelons, à ce propos, que la Nantaise d'Electricité et les Tramways de Nantes, affaires groupées dans le but de récolter les profits du développement de la clientèle de la première et de l'électrification et de l'extension des tramways de la seconde, dépendent de la Compagnie Auxiliaire d'Electricité de Nantes.

COMPAGNIES RÉUNIES DES GLACES ET VERRERIES SPÉCIAUX DU NORD DE LA FRANCE. — On convoque pour le 2 octobre prochain les actionnaires en assemblée générale ordinaire. Il leur sera proposé de fixer le dividende à attribuer à l'action à 50 francs au lieu de 40 fr. pour l'exercice 1911-1912.

Indépendamment de l'augmentation du dividende, les résultats obtenus en 1912-13, sensiblement supérieurs aux précédents, permettront de consacrer en amortissements des sommes supérieures à celles de l'exercice précédent.

Les bénéfices de 1912-1913 se chiffrent par fr. 3,070,181.41, contre fr. 2,548,102.11 pour 1911-1912.

Spécialité de Découpage et Collage d'Echantillons d'Etoffes

Ateliers de Brochage, Satinage, Cartonnage,
Perforage et Numérotage

Pliage et mise sous bandes de circulaires et Journaux

MAISON SAINTE-MARIE

Fondée en 1368

Rue Pachéco, 12, BRUXELLES

Téléphone 252

Médailles aux expositions de Bruxelles
Paris, Liège et Bordeaux
Médaille d'Or à l'exposition Universelle de
Bruxelles 1910

Compagnie Internationale de Tramways

Société Anonyme

SIÈGE SOCIAL : 23, RUE ROYALE, BRUXELLES

RECETTE D'EXPLOITATION

Août 1913

	Exercice cour.	Exercice précéd.	Exercice cour.	Exercice précéd.
Chemins de fer Economiques en Cata- logne (1)	23.355.10	21.482.97	157.200.15	158.965.22
Tramways de Livourne (2)	159.329.65	133.649.95	897.076.00	845.998.25
Chemins de fer Madrid-Prado-Almo- rox (1)	65.477.33	70.993.31	404.257.93	442.530.81
Chemin de fer de Valence et Aragon (1)	33.080.45	32.127.01	218.563.42	225.858.96
Tramways Electriques Vérone (Ville)	54.296.20	41.993.40	341.812.65	324.159.05

MOIS DE JUILLET 1913

Ligure-Toscaaa d'Electricité (1)	197.885.28	170.503.25	1.318.266.04	1.097.987.38
--	------------	------------	--------------	--------------

(1) L'exercice clôture le 31 décembre.

(2) L'exercice clôture le 30 septembre.

Bulletin de l'Institut de Sociologie Solvay

(PARC LÉOPOLD, BRUXELLES)

Publication périodique paraissant en fascicules grand in-8°;

l'année forme un volume de 100 feuilles d'impression environ.

Prix de l'abonnement : Belgique 15 fr. ; Etranger 20 fr. — Prix du numéro 4 fr.

Chaque fascicule comprend :

1° La continuation des *Archives sociologiques* publiées par EMILE WAXWEILER.

Cette publication tend à introduire un point de vue déterminé dans les études sociologiques et à constituer une science générale des phénomènes sociaux par application de ce point de vue dans les sciences sociales particulières.

2° Une *Chronique du mouvement scientifique*, qui signale et commente dans de courtes notices les nouvelles publications, les bibliographies, les entreprises de coopération scientifique, les voyages et les explorations, les institutions, sociétés et revues nouvelles, les congrès les nouvelles et informations du monde savant, etc. Outre des notices, la « Chronique » reproduit les principaux titres de livres, brochures, articles de périodiques recueillis chaque mois par le service de documentation de l'Institut dans les catalogues de la bibliothèque ;

3° Une *Chronique de l'Institut* qui rend compte notamment des réunions des groupes d'études, où sont discutées les questions à l'ordre du jour dans les différents domaines de la sociologie et de ses applications.

L'Expansion Belge

Revue Mensuelle Illustrée

Œuvre de Vulgarisation économique,
coloniale, scientifique, littéraire, artistique,
sportive.

Chaque Fascicule
comporte plus de 100 pages abondamment
illustrées

Prix du Numéro : 1 Franc

Abonnements :

Belgique	12 francs
Etranger	15 francs

Rue de Berlaimont, 4, Bruxelles

Sommaires des derniers numéros de la Belgique Artistique et Littéraire

1^{ER} AOUT 1913

- ÉDOUARD DE KEYSER : *Notes Roumaines.*
F.-CH. MORISSEAUX : *Lou ou la Rencontre innattendue.*
MARIE VIESSÉLOVSKA : *Georges Rodenbach et les Ecrivains russes.*
R.-E. MÉLOT : *En relisant.*
AUG. VIERSET : *Distribution de Prix.*
ARTHUR DE RUDDER : *A propos de l'Art suisse.*
MAURICE GAUCHEZ : *Grétry. — Carmen Sylva.*

Chroniques de la Quinzaine.

15 AOUT 1913

- GEORGES EEKHOUD : *Peter Benoît.*
WILLIAM SPETH : *Camille Lemonnier et l'Écllosion de la littérature belge d'Expression française.*
F.-CHARLES MORISSEAUX : *Lou ou la rencontre inattendue (suite).*
GEORGES WILLAME : *Odélard.*
ARTHUR DE RUDDER : *Impression d'Espagne. — Burgos et sa Cathédrale.*
MAURICE GAUCHEZ : *Philippe Thys. — N.-D. d'Hanswijk*

Chroniques de la Quinzaine.

1^{ER} SEPTEMBRE 1913

- EMILE VERHAEREN : *Les Flamands qui travaillèrent à Versailles.*
CHARLES ANCIAUX : *Poèmes en Proses.*
ÉDOUARD DE KEYSER : *Littérature néfaste.*
R.-E. MÉLOT : *Couleur sans danger.*
PAUL ANDRÉ : *Léon Tricot.*
ALIA PASQUIER : *La Chapelle mystérieuse des Médecins.*
FRANÇOIS LÉONARD : *Les Foules.*
AUGUSTE VIERSET : *Aventuriers et Aventurières.*
ARTHUR DE RUDDER : *Un romancier Autrichien : Peter Rosegner.*
MAURICE GAUCHEZ : *Léon Tricot, Carnegie.*

Chroniques de la Quinzaine.

15 SEPTEMBRE 1913

- FERNAND SÉVERIN : *La Jeunesse de Wenstenraad.*
GEORGES RAMAEKERS : *La Châsse du Brabant.*
HENRI GUILBEAUX : *Influence des Ecrivains belges sur les rapports littéraire entre la France et l'Allemagne.s*
CHARLES HENRY : *La Faute.*
J.-J. VAN DOREN : *Et voici du soleil...*
IWAN GILKIN : *Pour notre défense nationale.*
ARTHUR DE RUDDER : *Une exposition d'art allemand.*
MAURICE GAUCHEZ : *Hector Chainaye, Pégoud.*

Chroniques de la Quinzaine.



IMPRIMERIE MICHEL DESPRET
6, RUE BERTHELS, NIVELLES
TÉLÉPHONE 1

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

Revue Nationale du Mouvement Intellectuel

PARAISSANT LE 1^{er} ET LE 16 DE CHAQUE MOIS



Dessin d'OSWALD PELLENS.

VIEILLE BOUCHERIE A ANVERS.

Prix du Numéro : Belgique : 60 centimes. — Etranger : 75 centimes.

26-28, RUE DES MINIMES, BRUXELLES

LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

DIRECTEURS : **PAUL ANDRÉ & FERNAND LARCIER**

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : **R.-E. MÉLOT**

ABONNEMENTS { BELGIQUE : UN AN, 12 FRANCS; SIX MOIS, 7 FRANCS.
 { ETRANGER : » 15 » » 9 »

Toutes correspondances et communications doivent être adressées :

Pour la Rédaction : 93, rue Ducale, à Bruxelles. Tél. B. 5522.

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes. Tél. A. 712.

La Revue ne publie que de l'inédit.

Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

SOMMAIRE DU N° DU 16 OCTOBRE 1913

Jean Nélis	Défense et Illustration de la Langue Française	81
Edouard Brismoutier .	Sur le chemin de la vie	91
Stéphanie Chandler .	Hans Christian Andersen	99

A travers la Quinzaine :

Iwan Gilkin : Les faits et les Idées, 116. — **Arthur De Rudder** : Les Peuples et la Vie, 120. — **William Speth** : Paris et les Parisiens, 127. — **Paul André** : La Prose et les Vers, 137. — **R.-E. Mélot** : Les journaux et les revues, 138. — **Paul André** : Le Drame et l'Opéra, 144. — **Ray Nyst** : Les Salons et les Ateliers, 151.

Bibliographie, Memento.

Illustrations de : **Ch. Dehoy, de Kat, W. Jolley, Jenny Montigny, Oswald Pellens, Léon Spilliaert.**

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

DE LA

LANGUE FRANÇAISE

On me pardonnera de plagier ce titre d'une œuvre qui marque une étape dans l'histoire de la langue et de la littérature françaises. Nul ne me semble mieux choisi pour « patronner » ces quelques considérations suggérées par la lecture de l'article de M. Henri Guilbeaux paru, voici un mois, dans cette revue.

Il me plaît de rendre hommage à la fougue et à l'enthousiasme de l'auteur ; mais, au risque d'être rangé parmi les « minables ratiocineurs » qu'il foudroie de son mépris, je veux prendre la défense de la langue française livrée par lui aux assauts des violateurs.

Sans doute une langue, à aucun moment de son existence, ne doit se figer et, sphynx immobile, voir naître et se transformer les idées et les êtres. Mais avec quelle rare prudence faut-il offrir sa collaboration à l'évolution nécessaire !

Une langue est un instrument que forge au long des siècles l'instinct d'un peuple. Les mots naissent d'eux-mêmes sous l'impulsion d'un sentiment ou d'un besoin et c'est ici peut-être que se vérifie le plus exactement l'axiome de Darwin : la fonction crée l'organe.

La Palisse, philologue, nous dirait qu'à chaque époque il est deux moyens d'enrichir le vocabulaire et la syntaxe d'une langue : l'archaïsme et le néologisme.

Le premier mode est celui qui expose le moins un nova-

LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

DIRECTEURS : **PAUL ANDRÉ & FERNAND LARCIER**

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : **R.-E. MÉLOT**

ABONNEMENTS { BELGIQUE : UN AN, 12 FRANCS; SIX MOIS, 7 FRANCS.
 { ETRANGER : » 15 » » 9 »

Toutes correspondances et communications doivent être adressées :

Pour la Rédaction : 93, rue Ducale, à Bruxelles. Tél. B. 5522.

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes. Tél. A. 712.

La Revue ne publie que de l'inédit.

Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

SOMMAIRE DU N° DU 16 OCTOBRE 1913

Jean Nélis	Défense et Illustration de la Langue Française	81
Edouard Brismoutier .	Sur le chemin de la vie	91
Stéphanie Chandler .	Hans Christian Andersen	99

A travers la Quinzaine :

Iwan Gilkin : Les faits et les Idées, 116. — **Arthur De Rudder** : Les Peuples et la Vie, 120. — **William Speth** : Paris et les Parisiens, 127. — **Paul André** : La Prose et les Vers, 137. — **R.-E. Mélot** : Les journaux et les revues, 138. — **Paul André** : Le Drame et l'Opéra, 144. — **Ray Nyst** : Les Salons et les Ateliers, 151.

Bibliographie, Memento.

Illustrations de : **Ch. Dehoy, de Kat, W. Jolley, Jenny Montigny, Oswald Pellens, Léon Spilliaert.**

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

DE LA

LANGUE FRANÇAISE

On me pardonnera de plagier ce titre d'une œuvre qui marque une étape dans l'histoire de la langue et de la littérature françaises. Nul ne me semble mieux choisi pour « patronner » ces quelques considérations suggérées par la lecture de l'article de M. Henri Guilbeaux paru, voici un mois, dans cette revue.

Il me plaît de rendre hommage à la fougue et à l'enthousiasme de l'auteur ; mais, au risque d'être rangé parmi les « minables ratiocineurs » qu'il foudroie de son mépris, je veux prendre la défense de la langue française livrée par lui aux assauts des violateurs.

Sans doute une langue, à aucun moment de son existence, ne doit se figer et, sphynx immobile, voir naître et se transformer les idées et les êtres. Mais avec quelle rare prudence faut-il offrir sa collaboration à l'évolution nécessaire !

Une langue est un instrument que forge au long des siècles l'instinct d'un peuple. Les mots naissent d'eux-mêmes sous l'impulsion d'un sentiment ou d'un besoin et c'est ici peut-être que se vérifie le plus exactement l'axiome de Darwin : la fonction crée l'organe.

La Palisse, philologue, nous dirait qu'à chaque époque il est deux moyens d'enrichir le vocabulaire et la syntaxe d'une langue : l'archaïsme et le néologisme.

Le premier mode est celui qui expose le moins un nova-

teur à altérer le caractère de la langue puisqu'il se borne à faire revivre des mots « de race ». Il n'y a à examiner qu'une question d'opportunité.

Le second mode est plein de dangers, car il consiste à forger de toutes pièces des mots et des tournures qui risquent de jurer étrangement avec le milieu dans lequel on les introduit.

Mais dans l'un et l'autre cas, ces adjonctions ne peuvent se faire qu'en cas d'absolue nécessité. C'est ici que je vais probablement heurter le plus directement mes contradicteurs en portant la main sur des idoles jugées intangibles.

Il me faut bien prendre comme exemple Emile Verhaeren puisqu'il fait presque tous les frais de l'article auquel je réponds. Je me hâte de proclamer bien haut mon admiration pour le puissant poète des *Flamandes*, des *Villes tentaculaires* et de tant de chefs-d'œuvre qui s'imposeront aussi nettement aux siècles futurs qu'à la génération présente. Mais je me refuse à l'admirer jusque dans ses défauts, et à plus forte raison *surtout* dans ses défauts.

Il importe d'abord de ramener à de justes proportions ce désir d'innover que lui attribue M. Guilbeaux. Si nous reprenons tous les exemples qu'il nous cite et si, le dépassant, nous examinons l'œuvre entière de Verhaeren, nous y trouvons des mots oubliés ou méconnus qu'il ramène à la bataille, des tournures anciennes qu'il fait revivre (pas toujours très heureusement), des mots de sa création en petit nombre et enfin des assemblages de mots éclatants qui font puissamment image.

Cette dernière faculté n'est pas particulière à Verhaeren : nous la trouvons chez tous les grands lyriques à l'imagination débordante, ennemie des demi-teintes, éprise au contraire des couleurs vives et des spectacles surhumains. Tel Hugo, par exemple.

Le seul point qui nous intéresse vraiment, ce sont les mots « créés ». Encore une fois, pour peu nombreux qu'ils soient, je me refuse à les admettre. Pour leur donner droit de cité, il faudrait que, chacun d'eux pris à part, il me

fût démontré qu'il comble une lacune et que l'idée ainsi traduite n'eût pu trouver son expression dans le vocabulaire existant.

J'ai la conviction que semblable tâche serait singulièrement malaisée. Trop souvent en effet le néologisme masque l'ignorance de la langue ou le vide de la pensée, à moins qu'il ne serve simplement à « épater » le bon public.

Ces reproches que je formule ici et qui seraient bien rarement applicables à un Verhaeren deviennent plus fondés lorsqu'ils s'adressent à des admirateurs, à des imitateurs doués de plus de bonne volonté que de talent. Je vise la légion de poètes frappés par ce que peut avoir d'étrange la langue des *génies* et qui voient dans cette étrangeté la seule raison du succès.

Là est le danger : c'est à l'envi qu'ils forgent des mots, qu'ils accouplent des vocables hurlant de se voir ensemble, le tout pour dissimuler leur lamentable pauvreté d'idées ! Ce qui n'est que pailles sans importance dans l'œuvre d'un poète dont le génie nous éblouit est, chez les autres, non plus un défaut, mais un vice d'autant plus attristant que les chapelles, les coteries unissent leurs efforts pour mener à bien ces attentats sacrilèges contre la pureté de la langue.

Certes une langue n'est pas immuable ; mais lorsqu'elle est arrivée à un certain degré de son développement, le besoin de mots nouveaux, de tournures nouvelles se fait rarement sentir. L'évolution naturelle, instinctive, y pourvoit spontanément sans qu'il soit besoin de recourir à cette sorte de « greffe ».

Laissant de côté les argots scientifiques, sportifs ou autres, il faut bien reconnaître que l'on ne se trouve généralement pas embarrassé pour exprimer en français une idée quelconque, si ce n'est par ignorance des ressources de la langue. Si son vocabulaire est moins nombreux que celui des langues voisines, peu nous importe dès qu'il l'est suffisamment.

Cet argument de la pauvreté comparative me touche peu.

Lorsqu'on m'invite à admirer certaines qualités de la langue allemande ou de la langue anglaise, je songe que précisément ce sont ces qualités qui constituent les attributs essentiels de l'allemand ou de l'anglais et que tout autres sont ceux du français.

A mes yeux la qualité principale de la langue française est précisément d'être la langue française et je me refuse sous prétexte de la perfectionner à la modifier en son essence.

M. Guilbeaux établit un parallélisme qu'il croit saisissant entre l'action d'un Verhaeren sur la langue française et celle de quelques écrivains d'Outre-Rhin sur la langue allemande. Pour ma part, j'estime que cet argument porte à faux.

Les écrivains qu'il cite sont allemands non seulement de culture, mais de race; ils continuent l'œuvre de leurs devanciers et ce travail d'allègement, d'aération, ils le poursuivent avec tout le respect instinctif qui est nécessaire. Il n'en va pas de même de Verhaeren.

M. Guilbeaux cite la phrase d'un esthète français, phrase « noircie de mépris » : « M. Emile Verhaeren est un Allemand qui règne chez nous par droit de conquête ». Je ne sais si l'intention de ce jugement est aussi méchante que le veut M. Guilbeaux. Si cet esthète méprise Verhaeren il est peut-être bien le seul écrivain français dans ce cas : nulle part plus qu'en France Verhaeren n'est, à juste titre, aimé et admiré.

Mais au point de vue particulier qui me préoccupe, j'estime que cette phrase contient une appréciation très juste: elle montre que dans le domaine de la langue pure les innovations de Verhaeren seraient pleines de dangers. Il est français de culture, plus que beaucoup d'écrivains français eux-mêmes, mais il est incontestablement german d'origine et d'inspiration.

Généralisant mon jugement, je dis que toute innovation dans le domaine de la langue de la part d'un écrivain étranger, français seulement d'adoption, est néfaste. Au

récent congrès pour la culture et l'extension de la langue française à Gand, M. Albert Mockel faisait adopter un vœu invitant les écrivains des Marches françaises à respecter scrupuleusement la langue. J'y ai applaudi de grand cœur car même nous, Wallons, comme les Suisses romands, nous risquerions d'altérer la langue en innovant. Nous sommes de langue et de race françaises cependant, mais trop éloignés du berceau, de cette Ile-de-France dont le patois a supplanté les nôtres.

J'en trouve la preuve dans la difficulté relative que nous éprouvons à écrire correctement cette langue, la seule dont a été bercée notre enfance.

S'il en est ainsi quelle ne doit pas être la circonspection d'écrivains de races différentes. J'admets que ceux-ci peuvent éprouver quelque difficulté à transcrire très exactement en français leurs conceptions, poétiques ou autres. Mais n'est-ce pas précisément parce que leurs conceptions, leurs visions ne sont pas françaises?

Chaque race a son génie propre dont la langue est l'émanation naturelle et ce serait folie de vouloir, par exemple, contraindre la langue française à exprimer très exactement le symbolisme nébuleux de certaines races. Puisque les deux qualités essentielles de la langue française sont la précision et la clarté, respectons-les. Utilisons l'admirable instrument qui nous est donné, sans prétendre le plier à notre fantaisie. Il ne siérait guère, je pense, qu'invité à dîner je prétendisse bouleverser l'ordonnance du couvert et la composition du menu.

« Mieux se connaître » est désirable, mais unifier la mentalité des divers peuples est une utopie. Il semble bien cependant que ce serait un peu le désir de M. Guilbeaux.

Plutôt que d'étendre la langue française sur un lit de Procuste pour l'amener à se plier aux mentalités si diverses de tous les peuples, mieux vaudrait encore adopter une langue impersonnelle et sans caractère, tels le volapuk et l'esperanto.

Les littératures étrangères doivent nous être familières,

dans la mesure du possible. Le *nil humanum* trouve ici son application. Mais nous nous convaincrions mieux encore de la sorte que nous sommes très loin de penser et d'écrire comme un Scandinave ou un Allemand.

J'irai plus loin. Les louables efforts tentés pour vulgariser en France des écrivains de talent, de génie même, mais essentiellement différents de nous devaient échouer. Sans doute il faut s'entendre : ce fut un échec, parce qu'un succès moindre que ne l'espéraient les auteurs de ces tentatives intéressantes.

Certaines œuvres sont tellement loin de la mentalité française que leurs auteurs ont trouvé ici l'admiration des lettrés, l'engouement des « snobs » et l'incompréhension totale du plus grand nombre.

Résumant ces trop longues considérations, je ne puis que reprendre pour mon compte le vœu de M. Mockel. Je souhaite que tous ceux qui se servent de notre belle langue française se pénètrent de l'idée qu'ils doivent avant tout la respecter et se garder d'en altérer la pureté.

Souffrant (comme beaucoup, j'en suis sûr) de mon impuissance à manier correctement cet admirable instrument, je n'ai qu'un désir : si mes idées valent d'être exprimées je veux conserver toujours pieusement, même si je n'atteins pas mon but, le souci du « bien écrire ».

JEAN NÉLIS.

SUR LE CHEMIN DE LA VIE...

Sarmin habitait la campagne. Pour un loyer très modeste, il jouissait de l'incommodité d'une petite maison aux pièces exigües. D'une architecture hybride, celle-ci empruntait aux villas du littoral le rez-de-chaussée en avant-scène où les familles bourgeoises adorent offrir à l'admiration des foules leur porcelaine somptueuse et l'exqu Coast de leurs gestes. Deux baies assez larges boivent le ciel de leurs rectangles superposés ; pour le reste, quelques fenêtres étroites comme des meurtrières jetées au hasard des façades attestent des prétentions au moderne et le mauvais goût de l'architecte. Comme toiture, un chapeau débordant de chalet suisse, dont les versants, vu l'étroitesse des combles, ont une déclivité à faire frémir.

Enfoui dans la verdure, dans un décor forestier de lierre, de vignes vierges et de roses grimpantes, ce style à la Nuremberg passait inaperçu. L'accessoire mangeait le principal. Vu de près, ce chalet-villa révélait l'habitation à bon marché par ses briques délavées, ses boiseries ternes où de-ci de-là luisait un reste de frottis parcimonieux.

Cette bicoque à l'allure prétentieuse avait toutefois quelques avantages : son jardin minuscule qui l'enlaçait de sa corolle fraîche, l'isolant de tout voisinage importun, la vue qu'on découvrait de l'étage, la vallée merveilleuse glissant en pente douce jusqu'au mur bleuté de l'horizon.

C'avait été une des grandes joies de Sarmin que la découverte de cette retraite. Pour le jeune écrivain follement épris de sa femme, c'était le nid classique de l'amour et du travail.

O ce rêve toujours appelé ! Vivre dans l'isolement, ne plus voir, ne plus entendre, ne plus sentir palpiter autour

de soi la multitude imbécile et féroce, échapper au grouillement des appétits cyniques, secouer l'écume obstinée de cette vague niveleuse : la médiocrité ; s'assainir dans la contemplation de la nature, puiser à plein cerveau dans cette source vivifiante d'inspiration et surtout avoir près de soi la présence lumineuse de Lucile éclairant le logis !

Ce rêve, il l'avait vécu avant sa réalisation. Il s'était vu dans son cabinet de travail au premier étage, environné de ses meubles familiers. L'été, il aurait sa table devant la grande baie vitrée, et « elle » serait là, dans ce fauteuil qu'elle préfère, lisant ou cousant.

Presque chaque jour avant l'emménagement, ils étaient venus au chalet, savourant à l'avance les joies de l'occupation. Lucile, un mètre à la main, parcourait la maison : ses pas rapides claquaient dans le vide sonore des places. Avec une minutie d'élève studieuse, elle mesurait les encoignures, repérant l'emplacement des meubles, s'inquiétant des mille détails de l'agencement proche.

Lui prenait possession de son nouveau domaine, de son ciel, de ses champs, de ses bois et son âme heureuse de rêveur s'emplissait d'immensité.

Au large de l'espace, les voiles blanches des nues lentement glissaient et, tandis qu'il suivait leur fuite insensible, il songeait : « Ainsi couleront nos jours, doucement, dans le bonheur ».

Et ce bonheur pour lui était vaste comme l'océan du ciel !

*
* *

Concrétisez un rêve, rassemblez les particules impondérables de cette nuée où baigne votre vie, agglomérez-les, condensez-les..., cela se précise, la nébuleuse devient soleil.

Cela fait, du ciel de la pensée, décrochez cet astre. Comme un phare, placez-le sur votre route pour qu'il l'illumine, la transfigure..., mais prenez garde qu'il n'en montre mieux les laideurs, les aspérités.

Prenez un rêve, introduisez du tangible en cette chose

impalpable, saisissez-vous de ce fantôme, donnez-lui un corps, habillez-le de vêtements matériels, choisissez les plus admirables : vous avez la réalisation..., mais veillez en supprimant le fantôme à ne pas *tuer* le rêve.

C'était là l'expérience qu'avait tentée Sarmin, et, depuis six mois, il assistait à l'agonie de son rêve. Depuis six mois, s'accomplissait en lui un travail de désagrégation lente... Le ressort de toutes ses énergies d'homme jeune rué à la conquête de la vie détendait chaque jour ses spires vigoureuses. Une sorte d'hiver moral envahissait sa pensée, et il y avait à la fois dans son désenchantement les déceptions immenses de l'enfant à l'envol des primes illusions et l'amertume du vieillard sur qui la vie a pesé... Il n'analysait pas ses sensations, mais il s'était efforcé de le faire, il eût pu dire : il pleut en mon esprit... et c'était vraiment cela : l'impression frissonnante d'une pluie interminable sous un ciel de décembre lugubre et froid.

En ces conditions, quel terrible métier que celui d'écrivain !

On a déjà exposé l'atroce situation du comédien quittant sa femme agonisante et venant sur les planches prostiter sa douleur sous un rôle comique. Faire rire le masque quand l'âme pleure !... Le tragique de cette situation n'est rien auprès du pitoyable calvaire de l'écrivain pauvre et malheureux.

Pour Sarmin, le cumul existait. Dans la petite chambre où il travaillait, près de la fenêtre ouverte, il était prostré devant cette ennemie de tous les instants : la feuille blanche. Il n'attendait pas l'inspiration, il la forçait. La tension de son esprit finissait par l'isoler de la réalité. Alors il écrivait... Longtemps?... Non ! Un rien suffisait à lui rappeler la vie. Un cri d'enfant dans la rue, une trompe d'auto aboyant au loin, et le sujet s'évanouissait.

Ecrire ! Sait-on écrire, quand on a dans le cerveau l'éroulement formidable d'un rêve, lorsque, du palais de lumière, il ne reste plus qu'un amoncellement de ruines ténébreuses ? Son rêve, c'était le prisme limpide au tra-

vers duquel la vie est plus merveilleuse qu'un vitrail de cathédrale ; broyé, il ne reste plus qu'une poudre impalpable où la lumière même trouve son tombeau.

Ecrire ! Sait-on écrire lorsqu'il reste quelques francs dans le gousset, et que la misère est là : lorsqu'on a dans l'oreille les reproches acides de sa femme et cette phrase : « Qu'importe le talent s'il ne se peut monnayer ! »

Or, Sarmin en est là. Epoux d'une petite bourgeoise incompréhensive, isolé, en butte à l'hostilité des plumitifs qu'irrite sa supériorité, il en est arrivé à douter de lui-même.

Il faut écrire... et le malheureux songe à sa femme qui, insensiblement, s'est éloignée de lui, qui le juge incapable, inapte à gagner largement sa vie. Il revoit son air dédaigneux pour lui, lorsqu'elle cite les autres, les quelques amis parvenus dans le négoce, l'industrie... « En ont-elles des robes, les femmes de ces autres ! » Ces pensées l'accablent, car il l'aime, sa Lucile. Peut-être l'adore-t-il... Il ne s'en rend pas bien compte. Elle lui manque comme un bibelot précieux ornant son intérieur, comme une petite chose menue s'agitant autour de lui et créant de la vie légère. Que fait-elle en ce moment ? Où est-elle ? Ses soupçons vont à l'extrême. Elle le trompe, peut-être !

Peut-être!... Et il faut écrire... Elle est dans les bras d'un autre, elle, sa propriété, son bibelot précieux!... Et il faut écrire ! Et il faut s'abstraire de cette douleur qui veut vous envelopper ! Et il faut songer à des choses gaies, à des choses reposantes ! Il faut dire que les campagnes en fleurs sont adorables!... Et ce n'est pas vrai : elles sont noires, les campagnes, puisque Lucile n'est pas là et qu'il reste trois francs pour manger.

C'est fini le travail, malgré la nécessité, malgré l'urgence, malgré le gouffre de la misère, ce gouffre hypocrite qui descend vers l'abjection avec des pentes insensibles de plage. Et pourtant qu'il ferait bon travailler, si l'âme était en correspondance avec la nature. Le ciel resplendit, l'azur est presque blanc sous une grande flambée de soleil, l'astre

énorme remplit l'espace, pulvérise sa clarté sur le monde comme une semence d'éternité, et sous ce poudroïement de gemmes étincelantes s'agite le grand frisson de la vie. En haut, la vibration du ciel heureux la féerie de l'incendie solaire traversée de vols d'oiseaux criant de bonheur. Sur la terre, sous le sol, dans les profondeurs et sur les cimes, dans la branche gonflée de sève, dans l'oiseau qui chante, dans l'enfant qui rit..., la palpitation sonore du rythme universel.

Tout cela, les yeux de Sarmin ne le voient pas, ses pensées sont pleines de deuil, elles s'interposent entre lui et l'éblouissement, et, placé derrière cet écran, il ne voit qu'une chose... l'ombre projetée.

Et alors commence la lutte contre les ténèbres. Il faut travailler cependant... Et le mot juste, le mot qui devrait jaillir sous la plume, il faut le chercher à tâtons dans le noir ; les idées (ces sublimes maillons de la chaîne-pensée), il faut les arracher une à une, les disputer à la voracité de l'ombre... Lutte stérile... L'idée extirpée à grand'peine a perdu son étiquette : le mot !... Nouvelles recherches déprimantes, retour aux balbutiements de l'enfance, sensation de l'idée cherchant une issue et se heurtant aux parois du cerveau, comme un phalène éperdu se cognant aux vitres.

Parmi le fouillis d'images disparates et confuses, une seule se dresse, précise : celle de Lucile !

En face de la grande nature, à la fois silencieuse et bruissante, il sent éperdûment la solitude... »

« Ah ! Lucile ! petite Lucile adorée, où es-tu ? où es-tu petite fille qui jadis t'asseyais près de moi avec des mines sérieuses d'enfant sage. Tu restais là, expectante, et parfois ton regard m'implorait et j'avais pitié de l'enfant immobile, et j'avais envie de te dire : « Va jouer, petite, va jouer ».

Amer, Sarmin se rappelle l'indifférence de sa femme pour l'œuvre qu'il accomplit. « J'étais seul alors, malgré ta présence ; maintenant, je suis plus seul encore »... Mais

il va la reprendre, la reconquérir. Cette gamine futilité, n'est-elle pas le contraste nécessaire à sa gravité?... Pour elle, il sera futile, il redira les niaiseries charmantes qu'osent chuchoter les amoureux, grâce à la complicité de l'ombre. Il limitera l'univers à son sourire. Du désert, de la tristesse, leur amour fera l'oasis, la joie, et ils s'ébattront, enfants tous deux, dans le jardin de la vie. Lucile, pour toi, il fera plus : sa sollicitude refera l'apprentissage de l'essor aux ailes de ta pensée, lentement ses idées s'insinueront dans ton cerveau... Oh ! si doucement ! qu'à peine tu t'en apercevras ; elles iront élargir, empenner les petites ailes atrophiées, réveiller leur battement, leur montrer l'azur, le large ciel, leur apprendre la joie de monter haut et la volupté de monter plus haut encore !

Déjà, Sarmin se sent renaître. « Avant la conquête du pain, murmure-t-il, faisons celle du bonheur ! »

Et Lucile rentre.

Elle apporte, en le bruissement de sa jupe, un peu de la vie trépidante de la ville. Ses joues frémissent, et il y a dans sa voix saccadée, le halètement de la grande clameur urbaine ; elle parle haut, l'oreille vibrante encore du tintamarre assourdissant des autobus et des milliers de véhicules qui, sans répit, usent le pavé des routes. Ses souvenirs se déclanchent pêle-mêle : « La robe de son amie Thérèse ; la grande chaleur : 34 degrés à l'ombre c'est énorme, n'est-ce pas ; l'encombrement sur les boulevards qui l'immobilisa près d'un quart d'heure!... »

Elle revit ces minutes d'impatience où elle fit partie de la muraille vivante bâtie au ras du trottoir et ses petits pieds trépigèrent sans qu'elle en ait conscience.

Sarmin écoute ce babil, et, bizarrerie de l'imagination, la petite cervelle de Lucile s'évoque pour lui sous cette forme saugrenue : une petite cage dorée où de frêles oiseaux sautillent étourdiment.

A présent, c'est le défilé des grands magasins, les splendeurs des mises en vente.

« Et les étrangers avec leur Baedeker, sont-ils cocasses,

» le nez en l'air au coin des rues, maîtrisant des deux
» mains leurs cartes qui s'enflent comme des voiles. —
» Et les Anglaises, c'est inouï ce qu'on coudoie d'an-
» glaises!

» Dis, chéri, à propos, j'ai visité les nouvelles installa-
» tions des grands magasins de l'Automne. — Ah, je sais
» bien que cela ne t'intéresse pas, mais je voudrais que
» tu voies la richesse des décorations. Aussi quelle foule!
» tu ne te figures pas!

— « Si, si — fait Sarmin ». et son regard embrasse sur la campagne la foule des arbres dont les cimes balancent sous la brise du soir. En Lucile vibre encore l'âme de la foule vaine et papotante. Sarmin, lui, écoute les feuilles chanter dans la nuit qui tombe, avec la voix de l'océan. Et cette harmonie qui semble venir des nues, ce chant que l'ombre fait sourdre du clavier des feuilles sous les doigts du vent, cette transposition mystérieuse qui fait parler les éternels figés que sont les arbres avec la voix des abîmes, cela l'émeut jusqu'au tréfond de son être.

Lucile parle toujours.

Au fond, très bas sur l'horizon, un dernier rayon oublié par le soleil fait saigner une bande nuageuse que des arbres noirs déchiquettent comme des caïmans, de leurs cimes dentelées. Le silence abaisse sur la campagne son étreinte recueillie. Des abois de chiens se répondent de ferme en ferme; une poulie grince trois notes acérées; des fumées blanches traînent dans le ciel déjà noir... Et la pensée de Sarmin s'agenouille devant la beauté de l'heure, et son âme frissonne sous l'effleurement de l'âme des choses...

« Eh bien! Georges, tu ne me réponds pas? » interrompt tout-à-coup la voix de Lucile.

C'est vrai, il avait oublié sa présence... Sarmin regarde sa femme avec des yeux étonnés où plane un reste de rêve..., et elle le regarde à son tour..., et rien ne frémit entre eux, et ils sentent tous deux confusément, qu'ils

sont encore ce qu'ils sont déjà depuis si longtemps : deux étrangers, presque deux ennemis !

A présent, Lucile s'affaire au travers de la place ; elle a jeté pêle-mêle sur une chaise son chapeau, ses gants, sa sacoche de cuir mauve ; elle allume la lampe, et elle chante... Elle fredonne un de ces airs nés sur le boulevard au creux d'un cercle de badauds, un de ces airs qui vous pénètre insidieusement et dont l'existence vous est révélée un jour que vous accompagnez Gavroche qui le siffle dans la rue .

Sarmin se demande : « A-t-elle senti tout-à-l'heure, cette déchirure de nos âmes ? — Elle a l'air calme, paisible... A quoi songe-t-elle donc ?... »

Il se fait cette réponse effrayante : « *A rien !* »

D'ailleurs, sait-elle encore penser ?... Ah ! petites ailes atrophiées, petites ailes qu'il voulait vivifier !... Vous êtes mortes, vous n'existez même plus !

En ce moment, au loin sur la campagne, derrière un bouquet d'arbre que la nuit achève de manger, un coucou lance son double cri lugubre et narquois.

« Coucou », imite gaminement Lucile, et elle tourne vers Sarmin son frais visage épanoui.

« Georges, qu'as-tu », dit-elle, voyant l'altération de ses traits.

« Tu es triste ! C'est l'argent, n'est-ce pas que c'est l'argent ? Bah ! Nous nous en tirerons bien ! »

« Tu as deviné, fait Sarmin, c'est l'argent... »

Et il répète ce mot, les lèvres tremblantes, et Lucile ne voit pas la lourde larme qui vient creuser sa feuille de tout le poids de son bonheur détruit.

EDOUARD BRISMOUTIER.

HANS CHRISTIAN ANDERSEN

(Suite et fin)

Deux hommes éminents l'encouragèrent par leur amitié, l'écrivain Oehlenschläeger et l'illustre sculpteur Thorwaldsen. Ce dernier était entouré d'une telle auréole de gloire que le timide Andersen osait à peine accepter ses avances. Thorwaldsen était assez taciturne, et un matin, lorsque un de ses adulateurs vint le voir dans son atelier, il le salua sans lui adresser la parole et continua à travailler. L'heure du déjeuner venue, il resta sans parler ; enfin on s'enquit de son mutisme et il répondit sèchement : « J'ai parlé plus que d'autres jours, cette matinée-ci ; je sentais la présence d'Andersen, je lui racontais mes entretiens avec Byron ; je causais depuis plus d'une heure lorsqu'il me sembla qu'il aurait pu me répondre un mot, — alors seulement je m'aperçus que je m'étais parlé à moi-même. »

Thorwaldsen adorait les contes d'Andersen ; c'est chez lui, pour lui, que le poète rédigea nombre de ses contes.

Souvent Thorwaldsen s'arrêtait pendant la création d'une œuvre immortelle, et s'adressant à Andersen avec son bon sourire : « N'y a-t-il pas un conte aujourd'hui pour nous, sages enfants ? » C'est Andersen qui composa le Requiem que les étudiants danois récitèrent devant la fosse du sculpteur, le jour de son enterrement.

N'oubliant ses déceptions et n'échappant aux multiples tracasseries que loin de son pays, Andersen entreprit un long voyage qui le conduisit en Angleterre, en Autriche, en Grèce, Turquie et Asie Mineure, grâce à la généreuse bienveillance du roi. Et ses compatriotes qui cependant avaient tant fait pour lui rendre la vie dans sa patrie

pénible, dirent de lui: « Ah Andersen, c'est notre célèbre orang-outang voyageur. »

Naturellement il fit un séjour en France. A Paris il eut diverses entrevues avec Lamartine, Balzac et Alexandre Dumas père. Ce dernier le reçut habituellement au lit, où il avait coutume de rester jusqu'à midi, tout en y écrivant ses romans. C'est par lui qu'Andersen connut la tragédienne Rachel, « cette artiste qui savait changer en statues vivantes les blocs de marbre de Corneille et de Racine, et qui fut l'incarnation même de la tragédie. »

Un soir Andersen rencontra Balzac, élégant, pompadé, superchic selon son habitude, « étincelant jusqu'à ses dents blanches et éclatantes. » Une dame qui se piquait de faire des vers ne quitta pas les deux écrivains, s'assit entre eux, et déclara modestement combien elle se sentait petite entre d'aussi grands hommes. Quand Andersen détourna par hasard la tête, il vit Balzac qui faisait des grimaces derrière le dos de la dame, ce qui déconcerta terriblement le timide Danois. Quelques jours après Andersen rencontre au Musée du Louvre un homme qui ressemblait trait pour trait à Balzac, mais qui se distinguait de l'élégant, du snob des soirées mondaines en ce qu'il était revêtu d'une jaquette rapiécée et portait des chaussures éculées et un chapeau rapé. Andersen, très étonné, ne sait que penser de cette ressemblance extraordinaire; il s'approche du bohème déguenillé et lui demande s'il est Balzac. L'autre de répondre: « Balzac? Mais je crois bien qu'il part demain pour Saint-Pétersbourg » et il disparaît. Une semaine plus tard un ami commun apporte à Andersen les amitiés de Balzac, en route pour Saint-Pétersbourg.

De Paris, Andersen se dirigea vers l'Allemagne. A St-Geor sur le Rhin, il fit la connaissance du poète Freiligrath qui l'accueillit chaleureusement: « Grâce à votre roman, *Le Violoneux* », lui raconte-t-il, « il s'était établi une correspondance entre celle qui devait un jour

devenir ma femme et moi ; c'est à vous que nous devons notre bonheur. »

Arrivé à Berlin, il désire voir les frères Grimm, mais n'ayant pas de lettre de recommandation pour eux, il se dirige vers leur demeure et à la question d'une domestique qui lui demande auquel des deux frères il veut parler, il répond ingénument : « à celui qui a écrit les plus belles choses. »

A Potsdam, Tieck lui raconte que le roi et la reine de Prusse s'étaient fait lire son roman *Le Violoneux* qui les avait fort intéressés. En effet, bientôt Andersen est convié à dîner chez le prince royal, où, assis, à côté de Humboldt, il lit quatre de ses contes : *Le petit sapin*, *Le vilain petit canard*, *Les amoureux*, *Le porcher*. Lorsqu'Andersen se souvenait de cette réception il avait coutume de dire : « Tout me semblait à moi-même être un conte, les bons yeux compréhensifs des auditeurs, la musique harmonieuse, la vaisselle étincelante, les fleurs à profusion et les cloches qui sonnaient à la cathédrale... »

A Weimar, il rencontra Auerbach qui lui lut ses *Dorfgeschichten*, qu'Andersen appelle « les plus saines et les plus joyeuses nouvelles allemandes. »

A Hanovre, il fait la connaissance du ministre Kestner, le fils de la *Lotte* du *Werther* de Goethe.

Son manque de quiétude intime le pousse de ville en ville. Ainsi il arrive à Vienne où on lui fait fête et où enfin, il semble se rasséréner. Il y rencontre le « tempétueux Liszt », le « doux charmeur » Grillparzer, « cette étoile claire » au firmament de la littérature ; il y fait la connaissance de Walter Goethe, le petit fils du Titan, qui lui paraît écrasé par la grandeur de son grand-père. Enfin il se dit heureux, il sent son âme s'épanouir au milieu de la jovialité et de la franche bonhomie des Viennois. « Tel un bain qui fortifierait l'esprit, tel le rajeunissant breuvage de Médée, ainsi a agi sur moi mon voyage en Autriche. » Plus joyeux qu'il ne l'avait été

depuis longtemps, Andersen reprend la route de la patrie.

Mais quand parut le premier recueil définitif de ses contes — déjà en 1835 une petite brochure de soixante et une pages avait vu le jour, mais celle-ci ne contenait que quatre contes : *Le briquet*, *Le grand et le petit Claus*, *La Princesse sur le poix*, *Les Fleurs de la petite Ida*, — contes si délicieux, d'un sentiment et d'une émotion si profonds, ils ne rencontrèrent que réprobation. On exprima de l'étonnement de ce qu'un écrivain sérieux ait « pu passer son temps » à des choses aussi enfantines ; la revue la plus importante de l'époque, la *Dannora* en regretta la publication « qui pouvait peut-être amuser certains enfants, mais leur serait nuisible sans aucun doute, car ils fausseraient étrangement le sens moral de ces pauvres innocents auxquels on allait faire accroire qu'il était admissible qu'une princesse endormie pût être emportée sur le dos d'un chien et conduite auprès d'un simple soldat qui l'embrasserait ! Quant au conte où un prince se fait gardien de cochons, n'en parlons pas, cela vaut mieux. »

Malgré ces attaques, Andersen publia un deuxième et un troisième volume. « Je ne peux pas m'en empêcher, il me faut écrire des contes. » Cependant, lorsque les attaques devinrent trop acerbes, Andersen qui fut au fond un faible, céda à l'opinion publique en changeant le titre des recueils ; il les nomma « *Contes* », tout court au lieu de *Contes racontés aux enfants*, ainsi qu'ils s'étaient appelés depuis 1835.

Les cabales l'entourent, la presse le déchire ; Andersen renonce à se défendre.

Ce n'est qu'en 1846 que pour la première fois on lui rendra justice dans son pays ; après qu'ils eurent été acclamés avec enthousiasme en Angleterre et en Allemagne, un critique d'art intelligent, P.-L. Moeller, finit par exprimer au sujet des contes une opinion très favo-

rable et les compare à « un clair, pur et réchauffant soleil. »

Andersen fut si bouleversé par ces bonnes et réconfortantes paroles, qu'il s'en alla dans sa mansarde et y pleura tout son saoul.

La cantatrice suédoise, Jenny Lind, aima à tel point ces contes, qu'elle demanda de connaître l'auteur ; ensemble ils organisèrent une représentation de charité au bénéfice d'enfants pauvres, comme Andersen l'avait été lui-même. Le succès de cette fête fut énorme et les deux interprètes éclatèrent en pleurs devant le public enthousiaste. Mendelssohn, au courant de cette noble initiative, écrivit : « Dans des cycles de siècles ne naît pas une personnalité aussi parfaite en beauté et en cœur que Jenny Lind, et vous êtes son ami. »

Plusieurs compositeurs allemands apprécèrent Andersen ; Robert Schumann a mis en musique quatre de ses poèmes.

Parmi les œuvres du conteur la nouvelle dramatique : *La Fleur du bonheur*, mérite d'être nommée ; le sujet peut se résumer ainsi : « Ce n'est pas l'éclat d'une couronne royale qui fait le bonheur, mais c'est d'aimer et d'être aimé de retour. » Ce conte a comme protagonistes l'infortuné poète danois, Ewald, et l'héroïque et malheureux prince des légendes danoises, Buris ; il fut joué sept fois.

Une autre pièce fut représentée sous le voile de l'anonymat ; le succès fut très grand, et l'on ne voulut pas y croire, lorsque Andersen se nomma comme auteur. Dépité, il fit lui-même un compte-rendu fort méchant de sa pièce, tandis que ses détracteurs, en le lisant, dirent : « D'habitude on est trop sévère pour Andersen ; mais cette fois-ci, c'est bien mérité. »

Très chagrin, Andersen s'en va à Odensé, sa petite ville natale. La plupart des familles qu'il y avait connues sont mortes ; une nouvelle génération remplit les rues. Au-dessus des tombes de ses parents sont enterrés

des morts plus récents, et des figures inconnues regardent curieusement ce solitaire étranger, qui arpente les routes en soupirant.

Cependant même à Copenhague, on est obligé d'admettre son mérite; on lui fait mainte courbette, lorsque la nouvelle se répand qu'Andersen est un hôte fréquent du couple royal. C'est à partir de 1844 surtout qu'il est invité à plusieurs reprises à l'île de Fohr, résidence de la famille régnante (1). A ce propos, Brandes nous donne un exemple de l'ambition enfantine doublée de rancune naïve d'Andersen: il avait subi, dans son enfance, une forte humiliation; le pasteur qui devait lui faire sa confirmation, le trouvant trop pauvre, avait refusé de s'en occuper personnellement. Voilà qu'Andersen apprend que ce même pasteur exerçait maintenant son ministère dans l'île de Fohr. « Je demandai au roi », dit-il, « de me prêter l'équipage royal avec cocher et laquais rouges; le roi acquiesça en souriant et je partis dans le carrosse rendre visite à mon vieux pasteur. Durant tout ce temps la belle voiture de gala, avec les serviteurs en uniforme éblouissant, m'attendait devant la porte, et ce fut là ma vengeance. »

Les déceptions, qui prennent leur source dans l'incompréhension de ses compatriotes ne parviennent pas à léser le naturel exquis du conteur. Il est foncièrement bon, et lorsque le calme et le bien-être relatif lui viennent avec les années de maturité, il en arrive à oublier les nombreux déboires de son existence et finit par s'exprimer ainsi: « Le conte de ma vie se déroule devant mes regards, plus riche, plus beau que je n'aurais jamais pu l'imaginer. Je sens que je suis un élu du bonheur; presque tout le monde, — (ce *presque* est à lui seul un poème!) presque tout le monde est franc et loyal envers moi, rarement ma confiance a été trompée; quelle joie que de vivre et de créer! »

Lorsque Andersen mourut, âgé de soixante-dix ans, le

(1) Georges BRANDES, article cité.

peuple danois lui fit d'imposantes funérailles tandis que de nombreux témoignages d'estime arrivèrent d'Allemagne, de Russie, d'Angleterre et de France sans oublier la Suède et la Norvège. Enterré dans une des églises principales de Copenhague, on peut dire de lui qu'il n'est pas mort, car il vivra dans le cœur de ses innombrables lecteurs, grands et petits, lui qui de son vivant connut plus d'amertumes que de joies.



Très rarement seulement, Andersen sut prendre le dessus pour se défendre contre la méchanceté des ignorants. Dans un de ses contes il compare le critique injuste à un cheval infernal, lequel, d'après un ancien mythe, annonce la mort. « Tant que dure le jour, il est attaché au journal et galope à travers ses colonnes ; mais la nuit venue, il s'échappe, trotte devant la porte du poète et hennit au point que le pauvre homme devrait en mourir. Mais s'il est vraiment poète, s'il a du vrai sang de conteur dans les veines, il ne meurt pas, et il se rit de ce cheval infernal qui n'est en somme qu'un piteux individu, ne sachant trop que faire et qui ne peut se procurer de quoi respirer et se nourrir, qu'en allant hennir de porte en porte. »

Un autre conte, *Ce que l'on peut inventer* traite du même sujet sous une autre forme. Il s'agit d'un jeune homme qui travaille avec ardeur, parce qu'il veut devenir poète encore avant Pâques, car il voudrait se marier alors et nourrir sa femme avec son art. Mais malheureusement il est né beaucoup trop tard, malheureusement on a déjà écrit sur toutes choses, et il ne lui reste aucun sujet nouveau à traiter. Il s'en va demander conseil à la voyante ; mais lorsqu'elle s'aperçoit qu'il ne sait rien inventer, elle lui dit qu'il ne pourra devenir poète ou écrivain ni à Pâques ni à la Pentecôte, mais, ajoute-t-elle, un critique journaliste, il pourrait le devenir dès le car-

naval, s'il voulait bien s'y mettre et déchirer à belles dents l'art et les artistes. Et il s'y résigna et devint critique dans un grand journal, puisqu'il ne pouvait rien inventer par lui-même. »

C'est ainsi seulement que nous voyons le paisible Andersen se défendre contre ses détracteurs. Chaque parole de blâme l'atteignait comme un dard, tandis qu'une bonne parole lui procurait une véritable joie d'enfant.

S'il est indéniablement un caractère faible, la cause s'explique par le poids des circonstances fatales sous lesquelles il se débattait dès son plus jeune âge. Craintif et sensitif, il ne peut jamais tout à fait oublier la misère de son ascendance. Dans le conte : *Elle ne valait rien*, il dépeint de manière réaliste la déchéance de sa pauvre mère qui, forcée de lessiver pour se nourrir ainsi que son fils, n'ayant pas de quoi manger suffisamment, se donnait des forces fictives en buvant, et fut surnommée à Odensé « l'ivrognesse ». Cependant la tendre affection d'Andersen pour sa mère ne se démentit jamais ; plus tard, lorsqu'il lui fut possible de l'aider malgré ses moyens modestes, il n'y manqua point, et il parla d'elle toujours avec les égards les plus affectueux et reconnaissants. Ces lignes, extraites d'une lettre à un ami en font foi : « Dorénavant ma chère mère ne se verra plus obligée de déboucher trop souvent le flacon dans le coin de l'étagère. J'en éprouverais un profond chagrin si j'apprenais par mes amis d'Odensé, qu'on a fait de ma chère vieille mère la risée de l'endroit. » (1).

Dans le conte : *Une Fleur tombée du ciel*, il dépeint le martyr de l'artiste qui se meurt au milieu de l'incompréhension, de la mésestime et de la pauvreté, tandis qu'il sera couvert de lauriers par la postérité : Une plante miraculeuse, dont un ange avait porté sur terre le germe, s'est développée dans une splendeur inconnue jusqu'ici. Mais le professeur de botanique ne sait pas la ranger

(1) Hans BRIX : Andersen.

parmi les espèces admises ; les chardons et les bardanes se moquent d'elle, les limaces la maculent. Lorsqu'enfin on se rend compte de sa beauté et de sa valeur, il y a bel âge qu'un porcher l'a arrachée du sol et brûlée. Alors, à l'endroit où elle avait fleuri, on érigea une grille dorée, une sentinelle fut placée, le professeur de botanique écrivit une longue et savante dissertation et la médaille lui fut décernée pour son travail.

Dans un autre ordre d'idées il reprendra souvent le thème : la situation sociale et le savoir seuls ne font pas le poète, bien qu'ils contribuent puissamment à développer son talent et à le faire apprécier, une vérité qu'Andersen n'a que trop éprouvée par lui-même.

Dans l'adorable conte de *La Cloche*, il nous parle de cette cloche jamais entrevue, toujours espérée, dont les sons enchanteurs attirent d'innombrables chercheurs. Cependant ils se lassent bien vite, ils restent en route, musardent en chemin et finissent par se contenter du tintement d'une petite cloche qu'ils ont découverte sur le toit d'une hutte ; — une joie calme et simple leur suffit. Seuls deux adolescents, vaillants et intrépides, poursuivent leur route ; celui-ci, un jeune prince, l'autre un petit chemineau. Par deux voies différentes, l'un au-delà des hauteurs sans bornes qu'éclaire le radieux soleil, l'autre par des sentiers étroits où les ronces s'accrochent à ses pieds nus, — ils atteignent tous deux le sommet glorieux où chante la cloche invisible : ainsi le poète et le savant, l'artiste et le chercheur se rencontrent dans l'enthousiasme.

Lorsqu'il n'est pas inspiré par des épisodes vécus, il se souvient des histoires que lui racontèrent dans son enfance les vieilles surveillantes de la maison des folles à Odensé. Ou bien il se rappelle les récits lus dans des auteurs étrangers ; *Le Coffre volant* trouverait sa place dans les contes de Mille et une Nuits ; d'après une nouvelle moyenâgeuse de Don Juan Manuel, il écrivit les *Nouveaux habits de l'Empereur*, conte qui a été mis à la

scène par l'auteur allemand Ludwig Fulda, sous le titre *Le Talisman*. Un chant populaire italien l'inspira pour *l'Elfe de la rose*. *Le Cochon de métal* est situé à Florence; et *l'Ombre* nous rappelle Naples tandis que le sujet fut inspiré par le Peter Schlemihl de Chamisso. Cependant il concevra la plupart de ses contes par sa propre fantaisie, faisant agir les hommes avec leurs multiples joies et leurs peines, plus nombreuses encore, nous montrant le mirage des illusions trompeuses et les souffrances causées par nos faiblesses. Il nous fera compâtrer au désir nostalgique de *La petite Sirène*; dans *Le Cra-paud* nous verrons tournoyer la sarabande ivre se vautrant devant le veau d'or; *Ce que vécut le chardon* est un chant d'amour à l'égard des sacrifices, de la générosité maternelle, et *l'Histoire d'une mère* bénira les mêmes qualités.

Parmi les cent cinquante-six contes les plus connus, il y en a onze qui rappellent le folklore danois (1); ce sont *Le Briquet*; *Le grand et le petit Claus*; *La Princesse sur le poix*; *Le Camarade de voyage*; *Les Cygnes sauvages*; *Le Jardin du paradis*; *Le Porcher*; *Holger Danské*; *Hans le bêta*; *La petite fille qui marcha sur le pain*; *Le méchant prince*. Si parmi ces contes, nous en remarquons trois ou quatre des plus célèbres, ce n'est pas sur eux cependant que repose la gloire d'Andersen; ses créations propres eurent vite dépassé en grâce et en imagination poétique les écrits se rapportant à des légendes.

Quelle émotion délicate se dégage de *La Petite Marchande d'allumettes*: Comme il faisait froid! la neige tourbillonnait, la nuit tombait, c'était le dernier soir de l'année. Parmi cette vilaine obscurité une pauvre petite fille s'en allait par les rues, pieds nus. Elle avait eu des pantouffles en quittant la maison; mais c'étaient de grandes pantouffles que sa mère avait reçues, si grandes, que la petite les perdit en courant pour traverser la rue

(1) Guido HOLLER : Andersen et ses contes.

entre deux voitures. Elle enveloppait de son vieux tablier quelques paquets d'allumettes ; les acheteurs ne venaient pas et les flocons de neige se mêlaient à ses boucles blondes, tandis que ses mains et ses pieds étaient bleus de froid. Tristement elle regardait les belles lumières qui brillaient aux fenêtres, et lasse elle se blottit dans un coin ; si elle rentrait chez elle, son père la battrait pour n'avoir rien vendu. Comme elle aimerait se chauffer ! Si elle osait tirer une seule allumette et la frotter contre le mur ? Ah ! quelle jolie flamme claire ! Il semblait à la petite fille qu'elle se tenait devant un beau poêle luisant, un feu rouge y brûlait et la réchauffait. — La petite flamme s'éteignit ; elle se vit assise, par terre, avec un petit bout d'allumette brûlée dans la main.

Elle en frota une deuxième. Comme cela brillait ! La voilà dans une chambre chaude, une belle nappe recouvre la table, une oie rôtie entourée de marrons et de pommes répand un délicieux parfum ; tout à coup l'oie descend de la table et roule jusqu'aux pieds de la petite fille ! — Mais l'allumette s'est éteinte.

« J'ai bien froid », pensa la fillette et elle en alluma une troisième. Aussitôt elle se vit sous un arbre de Noël éblouissant ; mille bougies et des noix dorées le faisaient étinceler. De joie la petite battit des mains, — l'allumette s'éteignit, mais les lumières montaient, montaient si haut, qu'elles se confondirent avec les étoiles. Et comme elle les regardait, une d'elles se détacha du firmament et tomba. « Ah ! », dit la fillette, « grand'mère qui fut si bonne pour moi, grand'mère qui n'est plus, me l'a dit souvent : lorsqu'une étoile tombe, c'est quelqu'un qui meurt. »

Elle frota encore une allumette ; il se fit une grande clarté, si grande qu'elle en resta tout éblouie, et devant elle, elle vit sa chère grand'mère, toute douce, et entourée de lumière. « Grand'mère, chère grand'mère, emmène-moi, ne me laisse pas seule ici lorsque tu disparaîtras, comme le poêle et l'oie et le bel arbre de Noël ! » — Et

elle frotta tout le reste du paquet d'allumettes pour retenir sa chère grand'mère longtemps, longtemps...

Elle ne sentit plus ni froid ni angoisse. Le jour de l'an se leva, et dans un coin une petite fille aux boucles blondes était assise ; elle souriait.

« C'est le froid qui l'aura tuée, le dernier soir de l'année, » disaient les gens, mais on ne sut pas les belles choses qu'elle avait vues avant de s'endormir pour toujours.

Dans le conte : *La Grand'mère*, la finesse du sentiment s'allie au culte du souvenir : Grand'mère est bien vieille ; elle a des rides et des cheveux blancs, mais ses yeux sont brillants et doux. Elle raconte les plus belles histoires et elle a une robe de soie à grandes fleurs qui fait du bruit en frôlant le plancher. Grand'mère sait beaucoup car elle a vécu longtemps, bien avant père et mère, cela est certain. Grand'mère a un livre de cantiques avec un fermoir d'argent, et elle lit très souvent dans ce livre. Au milieu du volume est une rose desséchée et qui n'est pas si belle que les roses qui sont dans le verre et cependant grand'mère lui sourit, et des larmes lui viennent aux yeux. Pourquoi grand'mère regarde-t-elle ainsi la fleur séchée ? Veux-tu le savoir ? Ecoute bien : chaque fois qu'une larme de grand'mère tombe sur cette fleur, ses couleurs reprennent leur éclat, elle remplit la chambre de son parfum, et alors les murs s'effacent comme des nuages et autour de grand'mère apparaît une magnifique forêt, où le soleil scintille à travers le feuillage. Grand'mère est redevenue une jeune fille ravissante, nulle fleur n'est plus fraîche qu'elle. A son côté est assis un jeune homme qui lui présente une rose, et elle sourit.

Il est parti. — Mille visions et mille souvenirs ont pris sa place ; la rose repose de nouveau dans le livre des cantiques ; grand'mère s'est inclinée dans son fauteuil. Elle sourit à la rose flétrie — grand'mère est morte !

Elle fut mise dans le cercueil noir, elle était si belle, grand'mère ! Ses yeux étaient fermés, mais chacune de

ses rides avait disparu ; elle était étendue avec un sourire sur les lèvres, ses boucles argentées entouraient son visage ; on n'avait pas peur de venir voir la morte, c'était toujours grand'mère si bonne et si chérie. Le livre des cantiques fut mis dans le cercueil, elle l'avait désiré ainsi ; la rose était dans le livre, et quand on enterra grand'mère, au-dessus de sa tombe, tout près du mur de l'église on planta un rosier. Les fleurs s'inclinaient au vent et murmuraient : « Il est doux de se baigner dans la rosée du matin et dans le clair de lune ; nous voulons être belles et qu'une main vienne nous cueillir pour la fille la plus jolie. » Le rossignol chanta en l'honneur de la rose que la jeune fille avait gardée si fidèlement : « Il est doux de vivre dans le souvenir. »

Nous nous excusons de ne présenter au lecteur ces contes que sous une forme bien imparfaite, mais comme dans une lettre que nous écrivit M. Georges Brandes en 1911, il déplore « la foule des traductions l'une pire que l'autre », nous avons évité de traduire et avons tenté de donner, des contes dont nous parlons, une version personnelle.



Poète romantique, Andersen regarde vers l'avenir ; s'il puisa certains de ses sujets dans le passé, il n'en exprima pas moins avec clarté des sensations et des sentiments modernes ; s'il se plut à dépeindre des mœurs et des coutumes issues de la superstition, ce fut avec l'intention de faire ressortir leur manque de fondement. L'atmosphère de mélancolie qui enveloppe ses contes et ses nouvelles nous fait entrevoir la tristesse dans l'âme du poète ; il suit avec regret l'effacement de tout un cher passé ; — mais les temps nouveaux sont beaux et pleins de promesses.

Dans nombre de ses contes il nous fera entrevoir le lien intime qui l'attache à la nature, la féconde consolatrice ; c'est auprès d'elle qu'il se sentira plus vaillant,

que ses peines semblent s'effacer ; une large place lui est consacrée dans ses écrits. Tantôt il évoque la richesse des tropiques avec leurs végétation luxuriante et les fleurs aux ardentes couleurs ; d'autres fois il s'attache à une peinture réaliste et minutieuse, comme dans *L'Histoire des dunes*. Et comme il les situera le plus volontiers dans des contrées qu'il a visitées, ses contes refléteront une vie intense.

Mais un simple exposé d'idées, aussi exact et véridique qu'il soit, ne constituera jamais ni un conte ni une féerie ; l'idée a besoin d'un revêtement qui deviendra pour nous la forme visible de sa réalité abstraite. La décoration sera multicolore, la figuration multiple, les objets deviendront animés, le cadre et le sujet vivront. Les gnomes, les kobolds, les fées feront des réflexions sensées, raisonneront avec les enfants dans une langue enfantine ; les mois, les semaines auront des figures humaines, se promèneront ou voyageront en chaise-poste de ville en ville ; la méchante ombre quittera son maître pour épouser une belle princesse ; dans la basse-cour la volaille tiendra conseil ; dans la forêt le chêne séculaire fera des songes ambitieux ; dans une allée de jardin nous entendrons le limaçon morigéner la rose. Et à l'intérieur des maisons les choses se passeront de même : les jouets gambaderont, ou bien las de se démener donneront une réception cérémonieuse ; des bibelots, ennuyés de parader sur les étagères, iront faire un tour du monde.

Andersen est croyant, sincèrement et naïvement ; il traite souvent des motifs religieux et ce sera surtout le problème de l'immortalité qui l'occupera ; par ce fait bien des explications psychologiques qu'il donne appartiennent au domaine de la fable et de la légende et ne sont basées sur aucune réalité. Il croyait à une portée divine des songes, il les admettait comme émanant directement de la volonté de Dieu, pour conseiller, pour mettre en garde, pour guider l'égaré sur une meilleure route.

Peu importe le point de départ, l'influence ou le but

qui déterminèrent le poète lorsqu'il écrivit ses contes ; ils vivront autour de nous et animeront notre esprit comme une réalité. Le porcher qui ferme la porte au nez de la princesse hautaine, la grand'mère du diable qui brode des mensonges et tricote des paroles inconsidérées et blessantes ; le vent qui tourbillonne parmi les feuilles d'automne, martelées en cuivre rouge et en bronze vert, les arbres givrés qui étendent les bras en corail blanc ; la neige formée par l'essaim butinant des abeilles blanches, qui voltigent silencieusement, — toutes ces images sont pittoresques et rythmiques, évocatrices et profondément communicatives.

Dans les deux hémisphères, les enfants riches et pauvres, les joues rosées, les yeux brillants, les deux coudes appuyés sur la table, écoutent, ravis, ces contes, où les formes s'animent, où devant leurs regards émerveillés surgissent les créations de l'âme du poète.

Si les écrivains danois sont dès l'abord influencés par l'Allemagne, ils s'en écartent bien vite pour prendre leur route propre. Si Andersen sentit s'éveiller son génie de conteur sous l'inspiration de Hoffmann entre autres, combien grande est la distance qui sépare l'œuvre du prosateur danois de celle de l'écrivain allemand. Dans le journal de Hoffmann, tenu régulièrement chaque jour, il est intéressant de relever des notes ainsi conçues : Disposition au romantisme. — Tendance religieuse. — Disposition humoristico-chagrine. — Tendu jusqu'à la folie. — Musicalement exaspéré. — Mauvaise humeur exotique. — Disposition confortable, tendrement morose. — En vénération devant moi-même, etc.

Ainsi nous pénétrons dans la conscience tourmentée de ce grand thaumaturge.

Ces notes se compléteront et s'interpréteront aisément par la profession de foi que voici : « Mon imagination battailleuse ne s'arrête jamais ; elle veut créer quelque chose d'inouï. J'aimerais dépeindre des formes extrêmement enchevêtrées, les présenter dans une complexité si em-

brouillée qu'elles en deviendraient presque incompréhensibles. Les figures évoqueraient toutes les espèces du règne animal, s'apparenteraient aux plantes, auraient une étonnante ressemblance avec des insectes ; mes vers seraient imprégnés de tous les caractères humains et exprimeraient des tendances et des passions comiques et terribles toutes à la fois. »

Un contemporain de Hoffmann, Tieck, dont le charmant conte des *Elfes* est très populaire dans tous les pays du Nord, et un autre romantique allemand, Fouqué, l'auteur de *Undine*, influencèrent certainement Andersen. Mais tandis que Fouqué permet à la petite sirène d'acquérir une âme pendant sa nuit de noces et par ce fait même la transforme au point qu'elle devient une sentimentale Allemande, Andersen, qui créa d'après ce conte *La Petite Sirène*, entoure son héroïne d'une atmosphère de mélancolie ; elle restera chaste et périra sans avoir connu le bonheur. Cependant si l'écrivain danois surpasse par la poésie qui se dégage de ses contes, ses inspirateurs allemands, au point de vue de la portée des idées il reste en arrière d'eux. Ses contes sont toujours empreints de charme, de fantaisie, d'humour ; ils dégagent la franchise et la tendresse, mais le développement psychologique proprement dit leur fait défaut.

Un goût sûr, une fine élégance, la compréhension saine de la nature et de l'humanité caractérisent ses productions et leur assurent la popularité universelle ; elles sont l'expression très pure de la sincérité de son cœur. Le besoin d'oublier la réalité avec ses chocs si douloureux à sa sensibilité délicate, le firent se réfugier dans le rêve et créer ce monde de féerie qui répond à un éternel besoin de l'âme humaine.

Le 2 avril 1905, lors de la célébration du centenaire de la naissance de Hans Christian Andersen l'idée fut émise de l'acquisition de la maison où naquit le conteur ; on l'acheta, la fit restaurer et on y organisa un musée où sont exposés des documents, des dessins, des gravures, de nombreux objets ayant appartenu à Andersen. On y voit l'écran qu'il a fait lui-même ; son acte de baptême, son testament ; les notes « mal » et « assez bien » sur son carnet de classe montrent les difficultés auxquelles s'est heurté Andersen lorsqu'à l'âge de dix-sept ans il entra au collège pour acquérir les connaissances que l'école des pauvres n'avait pu lui donner. Un portrait de Carl Alexandre, grand duc de Saxe Weimar, plusieurs souvenirs de Goethe, de Schiller, de Jenny Lind, et un grand ouvrage que des enfants d'Amérique lui ont offert par souscription, — le plus touchant hommage qui pouvait être rendu au grand conteur.

STÉPHANIE CHANDLER.

ERRATA. — Dans la première partie de cette étude, remplacer, page 49, lignes 14 et 29, les mots *Le Mulatte* par *Le Mulâtre*.

Page 43, 2^e ligne, *Household Works* au lieu de *Household Werdes*.

A travers la Quinzaine

LES FAITS ET LES IDÉES

Encore le Palais de la Paix.

L'autre jour, comme je me promenais dans les dunes entre Duinbergen et Knoeke, je me trouvai tout à coup en face de lord Melrose.

— Vous ici? m'écriai-je. Quelle joie de vous revoir!

— Oui, dit-il; Duinbergen est une plage délicieuse.

— Vous n'êtes pourtant pas venu tout exprès d'Australie...

Il sourit et dit : Je suis venu en Europe pour assister à l'inauguration du Palais de la Paix à La Haye. Vous savez que je suis un pacifiste passionné.

— Eh bien, fis-je; avez-vous été satisfait des cérémonies de La Haye?

— Peuh! des paroles, des paroles, toujours les mêmes. Ceux qui les prononcent sont très satisfaits et très persuadés de leur importance...

— Et vous?

— Les affaires de la Paix n'ont pas avancé d'un pas. Nous en sommes toujours aux belles phrases, qui n'empêcheraient point la guerre d'éclater demain.

— Ce n'est que trop à craindre. Vous n'espérez donc rien du Palais de la Paix ni des assemblées qu'on y tiendra?

— Rien ou bien peu de chose, répondit-il. On réunira là des diplomates, des ministres, des députés et des sénateurs, des juristes et des économistes. Ce seront, je le crois volontiers, des hommes graves et doux, sincèrement atta-

chés à la Paix. Ils se le diront l'un à l'autre et ils le déclareront aux journalistes. Mais de quel poids pèseront leurs innocentes palabres lorsque un conflit d'intérêts sérieux surgira entre deux peuples ou deux groupes de nations? Quelles barrières leurs discours académiques opposeront-ils aux fureurs des appétits et de l'esprit guerrier, aux calculs des Machiavel de la Triple-Alliance ou de la Triple-Entente? Espèrent-ils toucher les peuples et comptent-ils sur le pacifisme populaire? Leurs froides harangues laissent les masses fort indifférentes. On s'est trompé. On a fait fausse route. Il y avait autre chose à faire que ce que l'on a fait.

— Et quoi donc?

— S'adresser ailleurs. Solliciter d'autres personnages. Mettre en mouvement les grands sentiments qui dirigent les actions des hommes.

— Je ne vous entends pas très bien.

— Les diplomates et les hommes politiques seront toujours dévoués avant tout aux intérêts particuliers de leurs patries respectives; ils subordonneront toujours à ces intérêts leur amour de la paix, et nul ne les en blâmera. Vous voyez que l'on ne peut compter sur eux. Quant aux juristes et aux économistes, ils feront de savants discours pour blâmer la guerre. Mais qui lit leurs discours? Un très petit nombre d'hommes. Les masses ne les entendent pas. Vis à vis d'elles, ils sont comme s'ils n'étaient pas.

Ils peuvent, il est vrai, exercer une action sur les gouvernements. Mais ne seront-ils pas aisément touchés eux-mêmes, aux approches d'une guerre, par le déchaînement de l'esprit belliqueux? Mettront-ils en ce moment au service de la Paix des convictions d'apôtres?

C'est sur d'autres esprits qu'il faut agir. Il faudrait gagner surtout au pacifisme les rois et les peuples parce que leur résistance peut empêcher les hommes politiques et les diplomates de déchaîner la guerre.

— Voilà qui est parfait, mon cher Melrose. Mais comment vous y prendriez-vous pour obtenir ce beau résultat?

— Si je savais comment il faut s'y prendre, j'aurais fait depuis longtemps les propositions utiles !

— Mais alors vos critiques...

— Mes critiques restent parfaitement valables. Je vois clairement que l'on s'est engagé dans une impasse. Je vois non moins clairement la route que l'on devrait suivre. Ce que je ne vois pas bien, malheureusement, c'est le moyen d'y faire marcher le monde.

— Eh ! Melrose, c'est quelque chose déjà que d'apercevoir la bonne route. Je vous serais fort obligé si vous vouliez bien me l'indiquer.

— Volontiers. S'il est, à mon sens, peu utile de réunir à La Haye ou ailleurs des personnes qui n'exercent qu'une influence médiocre sur la paix et la guerre, il serait au contraire fort efficace d'améliorer les relations entre les personnes qui exercent sur elles une influence considérable. Ne trouvez-vous pas que les rois se font trop peu de visites ? Remarquez d'ailleurs que lorsqu'ils se rendent les uns chez les autres, c'est d'habitude pour signer un traité dirigé contre un troisième. Je voudrais voir s'établir dans toute l'Europe une coutume bienfaisante. Je voudrais voir, dans chaque royaume, le roi ou l'empereur, recevoir chaque année deux de ses confrères avec leurs femmes et leurs enfants, et ces réceptions comprendre, à tour de rôle, toutes les familles régnantes ou présidentielles de l'Europe. Elles dureraient au moins huit jours, durant lesquels l'hôte ferait connaître à ses invités les beautés de sa capitale et des principales villes de son pays, tandis que les enfants joueraient ensemble. Pensez-vous que si Guillaume II dînait de temps en temps avec M. Poincaré, ils n'auraient pas l'un et l'autre plus de répugnance à s'envoyer des obus ?

Trois matinées seraient consacrées à des cérémonies importantes. L'hôte conduirait ses invités, en grande pompe, successivement à la cathédrale, au temple et à la synagogue ; et en leur présence le meilleur prédicateur ferait un sermon vraiment religieux sur la Religion et la Paix.

Un sermon pareil serait d'ailleurs fait à la même heure dans toutes les églises du pays. Croyez-vous que ces cérémonies n'auraient point d'effet sur les sentiments populaires ?

Quant au palais de la paix, à la place de M. Carnegie, je l'aurais construit, immense et superbe, dans le plus beau paysage méditerranéen. J'en aurais fait le plus splendide des *Splendid-Hôtel* du monde. Luxueux, mais surtout confortable et riant. Je l'aurais doté de caves idéales, renfermant les vins les plus délicieux, et j'aurais installé dans les cuisines les meilleurs cuisiniers de l'univers. Il y aurait une saison des souverains, qui durerait trois mois. Et chaque famille royale viendrait y faire, avec une très petite suite, une villégiature de trois semaines, dans la simplicité et l'intimité les plus bucoliques. Guillaume II jouerait au billard avec Georges V, Victor-Emmanuel II avec l'héritier du trône d'Autriche-Hongrie. Les reines et les princes joueraient au golf ou au tennis. On ferait ensemble des excursions dans le voisinage et des déjeuners sur l'herbe.

Trois autres mois feraient la saison des députés de toutes les nations, qui dans ce lieu de délices mèneraient ensemble la même vie exquise et innocente.

Quant aux diplomates et aux ministres, l'accès de ce paradis terrestre leur serait impitoyablement interdit, car s'ils s'y rencontraient, ils s'employeraient aussitôt à nouer des intrigues contre leurs confrères.

Il va de soi que tant pendant la saison des souverains que pendant la saison des députés, M. et Mme Carnegie pourraient être invités par les uns comme par les autres.

Voilà, conclut lord Melrose, ce que j'aurais fait à la place de M. Carnegie Et je serais à peu près certain d'avoir assuré la paix, ma vie durant.

IWAN GILKIN.

LES PEUPLES ET LA VIE

Impressions d'Espagne. — Valladolid.

L'Espagne est le pays des contrastes. Plus qu'aucun autre, ce pays a gardé les traces du passé, tandis que la civilisation moderne y faisait des progrès, se développant d'une manière inégale, là triomphante, ici incertaine.

Valladolid nous donne un exemple de la diversité de cette évolution. A peine le voyageur a-t-il quitté la gare, qu'il pénètre dans une large artère bordée de maisons dont l'élégance et même la splendeur ne déparerait pas une grande capitale. Vastes bâtiments à quatre ou cinq étages, ornés de tourelles, de dômes et surtout de miradors dont le nombre et la richesse nous étonnent dans une ville de second ordre qui ne compte que 70,000 habitants à peine, un peu plus que la population de Malines. Ne vous pressez pas d'admirer pourtant. Si vous avez pris l'omnibus de l'hôtel, il se peut que légèrement fatigué par le voyage, vous soyez tout à coup violemment tiré de votre somnolence. C'est que la voiture, suivant une rue latérale à la splendide avenue qui s'était offerte à vos regards, est tombée dans une ornière énorme ; cette rue modeste n'était pas pavée, ou si peu et depuis si longtemps que des crevasses profondes se sont produites dans le sol. Vous serez bientôt remis d'ailleurs de vos impressions si diverses quand vous visiterez la ville dont les monuments sont suffisamment intéressants pour accroître les bonnes et diminuer les mauvaises.

Valladolid est la patrie de Cervantes, vous diront les guides ; et de fait vous découvrirez en vous promenant à travers la ville, la statue de *Don Quichotte*, et vous trouverez dans différents monuments des souvenirs de l'écrivain. Valladolid est la ville de Cervantes comme Burgos est celle du Cid. D'autres attraits sollicitent d'ailleurs votre

attention. Valladolid a des monuments civils et religieux qui s'imposent, et parmi les premiers nous remarquons le palais de l'Université, avec les statues de la façade et les curieuses armes des *fuertes* plantées comme des mâts à ses portes, le *museo de las bellas artes*, un des plus purs édifices de l'Espagne. Parmi les seconds, une cathédrale, construite par Herrera, un specimen de l'architecture fleurie dite *monstruosa*, une suggestive église qui porte le nom de *Nuestra senora de las angustias* (*Notre Dame des angoisses*) et où se conserve dans l'ombre piquée des lumières des cierges, la vierge de Juani, la vierge mystique au *cuchillos*, dont le sein est transpercé par six couteaux effilés.

Valladolid a mieux encore : un musée où sont conservées les œuvres les plus originales de la sculpture espagnole, signées des noms de Hernandez, de Juan Juani, du Berruguete, etc. Le visiteur traverse sans s'y arrêter les salles où sont placés les tableaux, dont certains sont, dit-on, attribués à Rubens et à d'autres peintres flamands, attributions tout aussi fantaisistes les unes que les autres. Les œuvres picturales qui retiennent l'attention sont au Prado, de Madrid, à l'Escorial, à Valence et à Séville. Valladolid n'a que de la sculpture et cela lui suffit. Parcourons ces salles où sont exposées à nos regards les œuvres de la sculpture sur bois, genre dans lequel l'Espagne a pu rivaliser jadis avec les écoles de l'Allemagne du Sud et du Tyrol.

Un groupe de sept personnages représente les saintes femme devant le tombeau du Christ. Le Dieu martyr est étendu le visage calme, mais le sein sanglant ouvert par la large blessure que lui fit la lance du juif. De longs cheveux ondulants entourent la tête appuyée sur un coussin. Çà et là sur le corps des traces de sang rappellent les souffrances de la passion. Autour de ce corps meurtri des femmes se pressent. La Vierge veut s'élancer vers son fils ; ses deux bras se tendent dans un désir passionné ; tout son être se précipite vers le cadavre qu'elle va étreindre d'un élan

plein d'amour, tandis que sa tête penchée vers cette vision tragique exprime un sentiment d'indicible pitié. D'un mouvement presque violent, Saint-Jean-Baptiste arrête cet élan inutile et les deux personnages s'enlacent, l'un dans l'effort, l'autre dans la résistance. A droite une femme déjà âgée s'apprête à jeter des fleurs sur le corps du Christ. Ses mouvements sont violents; ce n'est point la douceur des regrets, qui se lit sur son visage et se révèle dans son geste, mais bien plutôt la colère et l'indignation contre les bourreaux cruels qui mirent en sang et torturèrent le Christ étendu à ses pieds. Une autre femme est là, vieille aussi accroupie à la tête du Sauveur. Les rides de sa physionomie accentuent l'expression de sa douleur; elle grimace plutôt qu'elle ne pleure, c'est une harpie plus qu'une sainte. Ses gestes s'adressent au spectateur; sa pose est théâtrale, à la recherche de l'effet; mais l'artificialité de son attitude accroît encore l'étrangeté du groupe et précise la sensation d'épouvante que l'artiste voulut produire. A gauche de la Vierge, une femme jeune encore répand des parfums sur les pieds de Jésus et un vieillard à demi accroupi, dirige ses regards vers le groupe violent de Marie et de Saint-Jean-Baptiste. Les défauts de cette œuvre sont presque aussi éclatants que ses qualités. De la brutalité, une exagération des gestes et des attitudes, une fougue qui confine à la violence, voilà pour les premiers. Un mouvement, un sens de la vie, une expression puissante des sentiments et de l'émotion, voilà pour les seconds. On ne peut rester indifférent à ce drame, car c'est un drame vraiment qui semble se jouer là, devant vous, par des acteurs qui auraient été soudain fixés et raidis dans la matière inerte. Ainsi se présente à nous l'art de cet extraordinaire Juan de Juani, dont le génie bizarre et tourmenté choque notre goût, heurte notre esprit, bouleverse avec raison mais s'empare de nos nerfs, les excite et les torture.

Il semble qu'on ait voulu réunir dans les quelques salles de ce musée tout ce qui pouvait donner au visiteur la sen-

sation de la terreur. Voici une œuvre sculpturale, dont j'ignore l'auteur, et qui représente un squelette grandeur naturelle, cachant sous une draperie sa nudité illusoire tandis qu'il se prépare à porter à sa bouche dégarnie de lèvres mais qu'habite encore une denture aiguisée la trompe qui sonnera l'appel du jugement suprême. Je me rappelle cet autre squelette ou plutôt ce corps, sans peau, de Saint-Barthelemy, qui m'avait impressionné dans la cathédrale de Milan, mais combien l'imagination de l'artiste espagnol est plus austère, comme elle s'alimente d'épouvante, tandis que l'italien n'avait vu dans sa réalisation macabre qu'un jeu né de sa fantaisie capricieuse.

C'est une pareille recherche, disons mieux une étude de la terreur qui caractérise une des plus belles œuvres exposées au musée de Valladolid, la tête du Christ du sculpteur galicien Grégoire Hernandez. Ici, la facture est moins tourmentée. Avec un même désir de provoquer la pitié et l'épouvante il y a une recherche plus prononcée de vérité. Le Christ à l'agonie, ouvre la bouche pour lancer à son père son cri suprême de *Lana Sabactani*, ou bien c'est l'horrible souffrance qui a contracté ainsi les muscles de ses lèvres dans un spasme affreux. La couronne d'épines dérisoire a blessé le visage sublime. Le sang coule en ruisseau de son front, de ses yeux, de ses narines ; le rouge liquide se mêle aux poils de la barbe et fait de larges marbrures sur la blancheur des épaules et de la poitrine, et la tête, très belle, encadrée de longues boucles de cheveux, se penche un peu comme sous le poids d'une souffrance trop grande.

Gregoire Hernandez saura exprimer une autre sensation que celle de la souffrance ; certaines de ses figures, telle une Sainte, dont le visage est entouré de longues tresses de cheveux tombant presque jusqu'à la ceinture, se lève vers le ciel dans un mouvement d'extase, participant de la beauté classique, et on pourrait les considérer comme des œuvres très pures et très nobles de la sculpture si les plis tourmentés des vêtements ne nous rappelaient un goût très

prononcé de violence et le mépris de la simplicité. Une Vierge, une Sainte en extase, de Hernandez encore, nous donne une impression analogue. Le corps de cette femme est un peu rejeté en arrière, les bras sont larges ouverts, comme si elle voulait se livrer plus complètement à la divinité à laquelle elle fait le don de son être, et l'attitude est très belle qui nous offre l'image d'un si complet abandon et d'une dévotion si ardente, mais les mains aux doigts largement écartés, aux paumes saillantes, aux muscles crispés réitérent le défaut d'exagération et d'afféterie. Et celui-ci est plus accusé encore dans le groupe de l'élévation de la croix où un des juifs, tirant sur la corde qui doit élever dans les airs le bois du supplice, grimace horriblement et nous donne l'étrange vision d'un corps anormalement arqué par l'effort au point que le ventre proémine en dépit de toutes proportions. Le réalisme si souvent signalé dans l'art espagnol trouve dans les œuvres de la sculpture son expression la plus violente. Même quand ils idéalisent, même quand ils peignent l'extase, ils n'abandonnent pas leurs goûts pour les matérialités dont ils subissent sans cesse la suggestion. Peut-être ce goût de réalisme n'est-il que la résultante de la force même de l'imagination. Ces artistes eurent des visions si exactes de leurs pensées qu'ils ne séparèrent pas la vérité du rêve et qu'ils contemplèrent les êtres nés de leur fantaisie sous l'aspect même que produisait leur sensualité excitée. Des idées pures reçoivent ainsi une représentation matérielle qui nous surprend. La piété ardente qui animait l'esprit et le cœur de Hernandez lui inspira cette étrange composition sculpturale qui nous montre une vierge martyre clouée sur une croix en forme de T, c'est-à-dire sans le bois de la tête, une Vierge clouée par les pieds et les mains qui nous apparaissent marbrées de sang, vêtue pudiquement d'une robe ornée de dessins magnifiques, le visage étincelant auquel l'extase a communiqué une beauté radieuse et presque céleste. Sorte de sadisme de la souffrance, hystérie du dévouement et du sacrifice. Aucun

autre peuple que le peuple d'Espagne ne nous a exprimé ce goût âpre des larmes et du sang, de la souffrance et de la dévotion. Quelles furent les méditations de ces artistes poètes à l'âme ardente qui tentèrent de réaliser un rêve impossible d'épouvante et de piété, et qui pour induire à l'amour divin l'esprit de leurs contemporains imaginèrent ces créations devant lesquelles les hommes du *xx*^e siècle passent troublés et ne comprenant plus. Le visiteur qui a parcourus les salles du musée de Valladolid arrive au clair soleil du dehors comme s'il était débarrassé d'un cauchemar, comme s'il venait des siècles lointains où il vécut quelques instants en communion avec les idées et les hommes d'un autre âge.

Mais cette vision héraldique d'une autre époque, il la retrouvera encore sur la façade de certains monuments de la ville, l'église de San Gregorio, actuellement l'Université, ou l'église de San Pablo. Il s'arrêtera devant cette floraison folle de statues, d'ogives et d'ornements. Style monstrueux ou grotesque, c'est ainsi qu'on qualifia cette architecture compliquée à l'excès où chaque pouce de pierre est un motif de sculpture, où la pierre est fouillée, travaillée comme un reliquaire ou une pièce d'orfèvrerie.

Les artistes qui ornèrent ces édifices élevèrent au delà de toutes proportions ces façades où leur virtuosité devaient s'exercer. Ils leurs donnèrent des proportions gigantesques, et dans l'exagération de ces proportions se révéla l'artificialité même du procédé. Le rapport de l'ornement au sujet, celui de l'architecture à la destination de l'édifice, n'existe plus. Ce ne sont plus les portes d'un temple, mais le tableau, et même la toile, sur lesquels l'artiste va créer une composition compliquée, qui étonnera et fascinera l'esprit de ses contemporains. Des chevaliers, des saints, des vierges et des apôtres errent dans la forêt où croissent en tous sens des végétations de pierres, où errent des animaux fantastiques, où pendent les stalactites des ogives. L'imagination reste confondue devant cette débâche d'ornementation; elle ne peut suivre la pensée trop

touffue, trop complexe de l'artiste ; on s'étonne, on admire peut-être, mais certainement on ne s'émeut pas.

C'est dans la cathédrale de Valladolid, œuvre magistrale du grand sculpteur Juan de Herrera qu'il faut aller chercher cette émotion qu'on n'a pu trouver sur ces dentelles de pierre. Ici, du moins, une idée est clairement exprimée, celle de la majesté austère, qui est un des traits du caractère espagnol. Nulle part ailleurs, pas même à Saint-Pierre de Rome qui ressemble plus à un palais profane qu'à une église, une sensation de grandeur, ne nous est donnée. Herrera a dû appliquer à la pensée religieuse les formes graves et sévères de la Renaissance ; il en a, il est vrai, négligé les grâces et les parures ; il a réalisé dans la pierre cette pensée que le catholicisme était fait de majesté, d'ordre et d'autorité. En se promenant sous les voûtes imposantes de la cathédrale de Valladolid aux justes proportions, où tout est ordonné selon une règle d'austérité et de grandeur, on conçoit l'idée que les Espagnols du XVI^e siècle se firent de la religion des lois et de la doctrine à laquelle tous les hommes devaient se soumettre parce qu'elle était l'expression même de l'ordre, de la raison. On retrouve ici l'impression que certains peintres nous livrèrent en fixant sur la toile les traits de ces docteurs de l'église, sûrs d'eux-mêmes et de la tradition qu'ils imposent tenant en mains les livres de vérité où la parole divine est inscrite en d'indélébiles caractères.

Un seul ornement dans cette église, empreinte de tant de grandeur : des grilles de fer, des grilles dorées, des grilles immenses, décor admirable des églises espagnoles qui entourent les chœurs et les chapelles, qui protègent le sanctuaire et les ministres du temple du contact de la foule, qui mettent entre Dieu et l'homme une barrière de splendeur et de majesté. Parfois ces grilles s'élèvent jusqu'aux voûtes de l'église, leurs proportions nous étonnent et leur légèreté nous charme. Et plus encore que les ogives aux merveilleuses floraisons du cloître de San Gre-

gorio, plus arabes que chrétiennes, plus orientales qu'euro-péennes, j'aime ces lances de fer et d'or simplement disposées qui s'élèvent du sol, comme un tissu délicat de métal.

ARTHUR DE RUDDER.

PARIS ET LES PARISIENS

*Sans doute il est trop tard pour parler encore d'elle ;
Depuis qu'elle n'est plus quinze jours sont passés,
Et dans ce pays-ci, quinze jours, je le sais,
Font d'une mort récente une vieille nouvelle.*

Les moralistes estimeront sans doute que l'on a trop parlé déjà de cette pauvre petite Pierrette Fleury que sa camériste trouva, un matin, étendue sur son lit, morte, les yeux pâles, dont l'éclat s'était terni peu à peu, immobiles et vitreux dans les orbites profondes. Elle s'était éteinte dans l'ivresse ; on se l'imagine les cheveux défaits, la chemise entrouverte, les épaules nues qui émergent d'un décolleté généreux. Et elle avait passé ainsi sans douleur de l'oubli passager que lui versait l'éther, à l'oubli définitif où sombrent toutes les misères de ce monde, où aucune boue ne vous éclabousse plus. Elle est morte ainsi, telle une petite fille qui se serait endormie un soir et qui, lasse, aurait omis de se réveiller. Les jeunes gens chics, dont beaucoup gaspillent une fortune et paient de monceaux d'or et de liasses de billets de banque, une minute de volupté et un spasme d'amour, ont déposé sur son cercueil des couronnes précieuses. Et les femmes honnêtes ont haussé les épaules ; des travailleuses ont déclaré, sentencieuses, fières de leur vertu et de leur pauvreté : « Ce n'est pas nous qu'on enterrerait ainsi. » Des petites ouvrières qui piquent deux sous de violettes à leur corsage

et qui, le premier mai, dévalisent les marchandes de muquets parce que « ça porte bonheur », se sont dit : « Pauvre petite Pierrette Fleury ! » ; mais les compagnes de plaisir et de travail de la misérable éthéromane l'ont enviée, car celle qui repose dans sa bière tapissée de soie et parfumée de roses, n'ira plus danser le tango dans les salles chaudes des restaurants de nuit ; elle ne sentira plus sur sa joue fraîche l'haleine des vieux messieurs avinés.

Parfois, dans les nuits folles, dans le remous de la danse, dans le vacarme des violons, des flûtes et des cymbales, une joie factice et brève amuse et excite et soutient les pauvres filles ; mais les jours leur paraissent interminables ; vautrées sur un lit défait elles somnoient, abruties par la danse, écœurées par le champagne, dégoûtées d'elles-mêmes, lasses à mourir. Elles sont plongées dans une torpeur qui ressemble au sommeil mais ne le remplace pas ; elles souffrent d'un mal indéterminé, douloureux et indéfinissable comme le mal du pays, plus brûlant à la longue qu'une douleur physique.

Elles ne regrettent pas le passé parce qu'elles croient à la fatalité ; et n'ont-elles pas raison ? L'amour les a poussées vers la déchéance et l'amour, personne ne l'ignore, est la face souriante et trompeuse du destin. Peu de ces femmes songent à leur enfance, car beaucoup l'ont profanée même en racontant leur vie à des amants qui croient posséder plus complètement une fille quand elle leur a révélé ses douleurs, ses espoirs et ses abdications successives. Car la plupart ont travaillé jadis, dans les ateliers de la rue de la Paix et de la rue du Sentier.

Mais elles aimaient la joie et succombèrent à la tentation. Et maintenant la vie les écœure : quand des plis verticaux, indélébiles comme des stigmates, encadrent la bouche, quand les seins se fatiguent et les chairs se distendent, alors, éteintes, honteuses, abruties, inconscientes, elles se plongent dans le vice ; aucune pudeur ne les retient ; telle des damnées, elles s'anéantissent dans leur déchéance ; la volupté qui les a écœurées tant de fois les

réjouit et les enivre ; car dans leur vie qui n'est illuminée par aucune affection et qu'aucun amour n'enchaîne, l'exaspération des sens et des nerfs doit tenir lieu de tout plaisir et remplacer la douleur et la joie. Ainsi le vice engendre le vice : la cocaïne, l'éther, l'opium enfièvre la fille que l'amour ne satisfait plus ; ces stupéfiants lui procurent la double sensation que son corps et son âme réclament : le frisson et l'oubli...

Puis un jour c'est la fin. La mort arrête un petit cœur qui a trop battu ; elle fige des traits flétris ; elle immobilise les bras qui étreignirent tant d'hommes et décolore les lèvres qui s'unirent à tant de lèvres...

Parfois cependant une de ces petites courtisanes ressuscite dans la mémoire des hommes : un artiste réveille Manon ou réhabilite Thaïs et les bourgeois s'émeuvent et s'apitoient. A la mort de l'héroïne ils essuient un pleur ; ils s'étonnent que tant de douleurs, d'amour, de déceptions et une si complète expérience du monde se résume dans la jeunesse d'une pauvre vierge folle dont la lampe s'éteint à l'heure où les vierges sages songent à peine à débiter dans une vie médiocre et terne.

Pierrette Fleury est morte à vingt-deux ans : à treize ans elle circulait déjà de groupe en groupe dans les restaurants de nuit. Je me la rappelle il y a longtemps ; avec une petite camarade, une enfant comme elle, elle s'asseyait parfois derrière une table et avec une moue timide de petite fille insouciant, elle provoquait les soupeurs. Une jupe bleue serrait ses hanches graciles ; elle s'enfonçait un grand chapeau dans la nuque et ses cheveux blonds frisés et légers encadraient son jeune visage comme une auréole. Elle inquiétait les hommes par sa jeunesse et les déconcertait par ses réparties d'enfant naïve. Elle s'amusa de tout son cœur à ce jeu pervers, comme d'autres petites filles s'essayaient à un flirt innocent. A cette époque elle ne se fardait guère les joues ; sa peau, pâle, très blanche, se colorait vers le matin, quand le champagne émoustillait la fillette. Et elle se blottissait volontiers près

des clients ; elle appuyait ses genoux contre les genoux des hommes ; une facétie l'amusait, une bonne parole la touchait ; elle souriait en ouvrant sa bouche aux lèvres charnues et deux petites fossettes se creusaient aux commissures des lèvres. Elle vous incitait plutôt à la tendresse qu'à l'amour. A cette époque, beaucoup de noctambules eurent pitié de la petite Pierrette...

Un jour, un homme, un jeune homme très riche dont plusieurs journaux ont cité le nom, s'éprit de la courtisane juvénile. Il l'installa dans un appartement coquet ; des bijoux scintillèrent sur sa gorge laiteuse ; elle arbora des chapeaux de vingt-cinq louis. Une auto la conduisait au Bois le matin et les gens avertis se retournaient sur son passage et chuchottaient : « L'avez-vous vue, la maîtresse du baron de X...? » Aux courses, à Longchamp et à Auteuil, elle exhibait des toilettes coûteuses. Ses amies l'enviaient mais ne la détestaient pas. Pierrette Fleury secourait les plus misérables et elle serrait volontiers la main à ses camarades malchanceuses qui se prostituaient, comme elle-même jadis, sans joie et sans luxe. Le hasard lui avait été propice. Pourtant l'amant généreux et riche ne s'éprit pas d'elle au hasard, et les circonstances qui présidèrent au rapprochement de la petite courtisane et du banquier multimillionnaire sont émouvantes et rares.

Les journaux qui ont commenté les faits et les gestes de Pierrette Fleury ont rapporté plusieurs versions dont aucune n'est véridique. Les uns affirment qu'un matin la petite courtisane ramassa dans sa chambre, après le départ d'un client de passage, un portefeuille bourré de billets de banque. Elle les rapporta à leur propriétaire. Le jeune amant, conquis par tant d'honnêteté, aurait offert à la pauvre fille et son cœur et sa bourse. D'autres commentateurs, qui ont pratiqué Tolstoï et qui s'imaginent de bonne foi que les millionnaires imitent volontiers les gestes des apôtres, racontent qu'un soir un des noceurs les plus cotés de la capitale s'apitoya sur le sort de cette fillette solitaire. C'est pour la relever, l'arracher à la boue où elle s'en-

gluait, qu'il l'aurait mise dans ses meubles et consacrée à son plaisir unique et personnel.

Non, la véritable histoire est moins romanesque ; un réalisme plus crû la pimente. Un soir, dans un restaurant de nuit, un jeune homme, afin de se distraire, peut-être aussi pour oublier des soucis ou un amour lancinant, cherchait une compagne passagère. Mais il avait omis de remplir son gousset d'or et son portefeuille était vide. Les courtisanes qui craignent le piège et se méfient des hommes refusaient obstinément son invitation. Alors, Pierrette Fleury eut un geste spontané, enfantin et aimant. « Moi, mon ami, dit-elle, je t'accompagne sans me soucier de ta pénurie réelle ou de ta misère d'occasion ; je t'accompagne pour mon plaisir... » Et ce fut le commencement.

La jeune femme qui me fit ces confidences, m'affirma que Pierrette connaissait son nouvel amant ; qu'elle n'ignorait pas sa position très enviable et qu'elle savait à qui elle faisait crédit. Sans doute mon interlocutrice avait-elle raison ; pourtant je me refuse à la croire, car il ne faut jamais écouter les envieux ou les sceptiques qui nient la beauté, le désintéressement de l'amour. Il suffit qu'ils se trompent une seule fois pour que nous ayons le droit de croire en la bonté. L'être qui devinerait tous les mobiles qui poussent les hommes, celui qui assisterait à tous les drames aurait-il encore la force, quelles que soient sa vigueur et son intelligence, de penser et d'agir ? Il est bon que l'on n'exhibe pas souvent une mère qui s'enivre en allant s'agenouiller près du cercueil de son enfant ; il est heureux que nous ne sachions pas combien de fillettes sont livrées aux hommes qui les dégradent, stimulent leurs sens jusqu'à l'exaspération, les font souffrir et aimer et les obligent à boire et à se griser jusqu'à l'anéantissement définitif de la mort.

Ces drames-là, insignifiants ou tragiques, les grands maîtres les métamorphosent en œuvres d'art. Jules Renard dont quelques lettrés et une poignée d'amis fidèles viennent d'inaugurer le buste à Chitry-les-Mines a forgé ainsi,

d'après un modèle palpitant et vivant, son douloureux et simple *Poil de Carotte*. Parce que ce pur et sobre écrivain a créé un type qu'une incomparable artiste, Suzanne Després, incarna et rendit palpable, des personnages officiels ont récité des discours devant une stèle fraîche. L'intention est louable mais les discours sont ridicules. Pourquoi les hommes ne peuvent-ils pas célébrer un grand mort, en silence, en baissant la tête?... Mais les hommes songent peutôt à eux-mêmes qu'à l'écrivain qu'ils immortalisent. Dimanche, le gouvernement a délégué un ministre. Comme le sous-secrétaire d'Etat aux beaux-arts s'occupait ce jour-là des mânes d'Ingres et de Pouillon, M. Massé, ministre du commerce, se transporta à Chitry. Il n'est pas difficile de prononcer un discours et de remettre quelques rubans violets à des hommes médiocres avides de hochets. Mais pourtant n'est-il pas un tantinet ridicule de confier le culte de l'art au ministre chargé des transactions des cuirs, du bois, du charbon, des carottes et des épinards? Cependant les paroles qu'a prononcées l'honorable délégué du gouvernement se recommandent par leur consision et leur insignifiance. Ne croyez pas que je me permette de blâmer le représentant des pouvoirs publics. Plus un discours d'inauguration est banal et vague, mieux il remplira son but qui est d'ennuyer tout le monde sans froisser personne. En outre ces allocutions stéréotypées possèdent l'incommensurable avantage d'être interchangeables; ajoutez-leur une queue, modifiez l'introduction et effacez le nom, et les mêmes paroles serviront à glorifier le prochain grand homme statufié. Et même, avec un peu de bonne volonté, il n'est pas impossible de célébrer, dans les mêmes termes, avec les mêmes métaphores, les peintres, les sculpteurs et tous les musiciens de France. Ainsi MM. Robert de Flers et J.-H. Rosny, dont les discours succédèrent à celui du ministre, ont estimé l'un, qu'il n'est pas nécessaire de louer longuement une œuvre baignée de tant de clarté, et l'autre que *Poil de Carotte* et *La Bigote* recèlent tant de qualités, d'images et d'idées si parfaite-

ment fondues qu'on en trahit la beauté en les définissant. Mais si cette critique admirative se recommande par sa concision et le ton général élevé et noble qui la distingue, les descriptions du bureau, du salon et de l'encrier du grand mort, nous charment par leur variété et leur pittoresque. Vous ne vous imaginez pas le nombre d'écrivains notoires, inconnus ou malchanceux, que Renard encouragea et qu'il honora de son amitié. Comme la plupart de ces folliculaires vivent de leur plume, ce qui est, je le reconnais, une déplorable façon de vivre, ils alignent les phrases, gonflent les périodes et allongent démesurément une copie, que les directeurs de journaux et de périodiques, friands d'actualité, leur paieront à raison de dix centimes la ligne, ce qui n'est pas trop mal rétribué par ce temps de vie chère. Malheureusement, la salle à manger de Jules Renard, qui habitait un modeste appartement de la rue du Rocher, ressemble à la salle à manger de l'épicier du coin ; et, dans sa chambre à coucher il ne se passa, paraît-il, rien de mémorable.

Mais, si quelques rares et consciencieux adeptes se transportèrent à Chitry-les-Mines, toutes les notabilités parisiennes ont assisté au Théâtre Français à la répétition générale de *Sophonisbe*. Cette tragédie imitée de l'antique ne retint pas longtemps notre attention et chacun laissa vaguer ses pensées pendant trois longues heures d'horloge. Parfois un cri sauvage de Mounet-Sully nous réveillait de notre songe ; parfois la voix limpide, douce et modulée comme un accord de lyre de la divine Bartet berçait notre rêve. Pendant que les meurtres s'accomplissent, pendant que Sophonisbe boit de la ciguë, tel Socrate, et développe des pensées sublimes empruntées à Platon, les spectateurs frivoles admirent le nouveau plafond de M. Besnard. Sur un fond bigarré l'artiste a réuni en un conseil de famille les neuf Muses, Racine, Corneille, Molière, Adam, Eve et le serpent tentateur. M. Abel Hermant inscrit sur un calepin les fautes de français dont l'auteur a émaillé sa tragédie. M. Nozière admire sa voisine, qui, ce jour-là,

s'est décoloré les cheveux et s'est enduit le visage d'une poudre rose qu'elle rafraîchit de temps en temps pour se désennuyer. Certains de nos plus notoires contemporains ont modifié l'aspect de leur visage et la forme de leur coiffure. La tignasse de M. La Jeunesse déborde d'un feutre mou d'un modèle inédit. Imaginez une petite coupole semblable à celle des Invalides. Cette coupole couleur chocolat est entourée d'une sorte de parapet étroit qui protège contre les rayons d'un soleil automnal un visage scuriant qui bourgeonne. Parfois, d'une main fébrile ou distraite, le propriétaire de ce monument célèbre caresse son chapeau, la coupole se bossèle, puis lentement, tel un ballon qui se gonfle, le feutre dont l'apprêt frais maintient la rigidité s'arrondit. Des générations de critiques, des multitudes d'amateurs de théâtre, les petits-fils de M. Le Senne et toute la progéniture de feu Catulle Mendès admireront longtemps encore cette coiffure qui révolutionne Paris. Un jour, gras, usé, déteint, élimé sur les bords, informe, le pauvre chapeau s'affaissera ; l'âge de la retraite aura sonné et cependant M. La Jeunesse, toujours fidèle à un objet aussi précieux, portera encore cette relique auguste. Parmi les hauts-de-forme, les melons et les chapeaux mécaniques, seul de son espèce, comme un parent pauvre égaré dans une fête somptueuse, le petit chapeau de M. La Jeunesse passera, modeste, recroquevillé, honteux. Les messieurs les plus notoires se retourneront, et de jeunes dames, dont le sourire vaut de l'or, souriront en voyant ce petit chapeau d'un autre âge et M. La Jeunesse s'imaginera qu'il est aimé des femmes. Les hommes les plus expérimentés et les vieilles qui renoncent à cacher leur âge diront : « Figurez-vous ; j'ai assisté à l'inauguration du chapeau de l'auteur du *Boulevard* ; c'était aux Français ; Bartet jouait *Sophonisbe* et l'on venait d'achever le plafond actuel. » Personne ne se souviendra de M. Poizat ou de M. Besnard, mais l'on admirera encore le petit chapeau rond de M. La Jeunesse aux répétitions générales.

M. Adolphe Brisson, qui brigue la succession de M. Jules Claretie aux Français se promène, depuis deux jours, lui aussi, muni d'une coiffure d'un genre nouveau. Le jour il porte un haut-de-forme rasé, à poil court ; le tube s'évase vers le haut et s'enfonce jusqu'aux oreilles. Le soir, l'éminent critique du *Temps* nous exhibe un tube luisant, brillant, poli comme un sou neuf. Parfois, dans les minutes où l'émotion l'étreint, le directeur des *Annales* serre son chapeau sur son cœur et le bichonne à rebrousse-pois d'un geste héroïque. M. Brisson, possesseur de deux couvre-chef aussi merveilleux n'est-il pas digne de présider aux destinées du premier théâtre français ?

WILLIAM SPETH.

LA PROSE ET LES VERS

FIERENS-GEVAERT : *La Peinture au Musée ancien de Bruxelles* (Van Oest & Cie). — GEORGES RENS : *Les Entravés* (Collection Junior, Librairie Moderne). — HUBERT STIERNET : *Histoires hantées* (Collection Junior, Librairie Moderne).

M. Fierens-Gevaert appelle modestement un « guide historique et critique » le superbe ouvrage qu'il vient de consacrer aux chefs-d'œuvre qui ornent les salles de notre Musée ancien. C'est en réalité une suite d'études méthodiquement classées grâce à la lecture desquelles il sera possible au visiteur attentif d'assister, en se l'expliquant, à la logique évolution de l'art pictural depuis le temps des Primitifs jusqu'aux prémices, à la fin du XVIII^e siècle, de l'époque moderne.

M. Fierens-Gevaert en effet, avec la vaste érudition qu'on lui connaît et avec la rare originalité de son sens critique très sûr, non seulement a commenté les tableaux devant lesquels il a conduit son lecteur, mais aussi il a profité de chacune de ses stations, pour, élargissant l'objet de son exposé, parler des Maîtres dont il considérait une des œuvres et esquisser même l'histoire des écoles.

Ce procédé l'a amené à opérer un groupement capable de mettre de l'ordre dans la « promenade » qu'il faisait dans le Musée. Sans donner ce classement pour formel, immuable ou même absolument nécessaire, il s'y est nécessairement arrêté. En reproduisant ici les en-tête des chapitres de ce beau livre, nous indiquerons comment a été entendue la méthode de ce cheminement raisonné. C'est donc aux œuvres ressortissant aux diverses époques ou écoles suivantes que successivement nous sommes conviés à nous intéresser : *Les Créateurs de la Peinture néerlandaise; les grands Primitifs de la fin du xv^e siècle; les débuts de l'Italianisme; premier signe du Romanisme; la peinture de genre du xvi^e siècle; Français, Hollandais, Allemands des xv^e et xvi^e siècles; Romanistes flamands et hollandais de la seconde moitié du xvi^e siècle; Pierre-Paul Rubens; Flamands des xvii^e et xviii^e siècles; la peinture hollandaise du xvii^e siècle; les écoles italienne et espagnole; les écoles française et anglaise.*

A ces pages hautement instructives, même pour l'artiste familier déjà des chefs-d'œuvre et des Maîtres, l'éditeur Van Oest a joint les reproductions de 174 tableaux, esquisses ou dessins choisis parmi les plus légitimement célèbres de ceux dont est riche notre grande galerie universellement réputée.

La dimension de ces planches en belle phototypie, tirées dans un grand format in-quarto, a permis de composer un album précieux qui mérite d'être, selon la formule, « dans toutes les bibliothèques ».



Deux nouveaux volumes ont paru ce mois-ci dans la Collection Junior. Ponctuellement ces livres coquets sortent des presses de la Librairie Moderne. On ne saurait assez encourager l'initiative, jugée bien téméraire, naturellement, par nos compatriotes sceptiques et pas du tout entreprenants dès qu'il s'agit des choses littéraires.

M. Hovsépian a imaginé, on le sait, de publier, dans une Collection du prix modique de 95 centimes l'exemplaire, des œuvres, inédites ou déjà connues favorablement, d'auteurs belges et de les répandre dans le public. Il mit à son entreprise dont on devine les débuts difficiles une persévérance qui dut tourner plus d'une fois à l'obstination. Quinze volumes ont ainsi pu paraître et le succès enfin est venu.

Non le gros succès, le très gros succès qui devrait couronner une œuvre de vulgarisation aussi digne d'encouragement que celle-là, mais un succès suffisant en somme pour assurer qu'elle est désormais viable. Il ne reste plus à tous ceux qui peuvent quelque chose

dans ce but qu'à unir leurs efforts pour répandre dans le public les livres belges de la Collection Junior et ceux-ci connaîtront enfin de ces gros tirages dont ils sont dignes et qui seront la légitime récompense de ceux qui osèrent entreprendre une aussi périlleuse, mais belle aventure.

C'est un roman inédit de M. Georges Rens et un livre de contes connus de M. Hubert Stiernet qui font la matière des deux volumes de ce mois.

Dans les *Entravés*, M. Georges Rens, qui n'écrit jamais rien de banal ou d'indifférent, n'a visiblement pas eu l'intention de raconter avec plus ou moins de pittoresque et d'ingéniosité les péripéties d'une intrigue selon la formule adoptée communément quand on parle d'un « roman ». C'est un peu une étude de caractères qu'il a voulu réaliser, un peu la peinture d'un milieu qu'il a tenté; c'est surtout l'exposé qu'il nous offre des funestes conséquences que les préjugés bourgeois doivent avoir quand ils se liguent pour contrarier une irrésistible vocation d'artiste.

L'auteur nous mène parmi un groupe d'esprits indépendants et enthousiastes, prêtres convaincus d'un Art qui pour eux serait une religion sacrée. Il les fait agir et penser et parler surtout de façon que nous pénétrions dans l'intimité la plus secrète de ces cœurs et de ces cerveaux sincères. Il nous les montre dans les multiples circonstances de leurs vies que la foule tient trop volontiers pour déréglées ou laidement précaires et qui ne sont que des extériorisations des grands émois joyeux, fervents ou douloureux, des sensibilités extrêmes de ces héros mal compris.

Il y a beaucoup d'émotion, une rare profondeur de pensée, des notations d'une vérité piquante, des tableaux d'une coloration chatoyante dans ce livre dont Georges Eekhoud qui le préfaça a pu dire que « ses dialogues, ses conversations s'élèvent si haut, vous emportent dans un tel essor vers le Beau et le Bien que, lorsque les balsamiques présences se sont retirées, le souvenir seul de leurs discours opère avec une telle vertu que le dénouement, l'épilogue le plus tragique sont affrontés ensuite par le lecteur avec une sorte de stoïcisme et de douce résignation. »

★
★ ★

Il serait vain de chercher à dire des *Histoires hantées* de M. Hubert Stiernet plus et mieux que ce qu'en disait M. Hubert Krains en 1907, quand en parut le recueil vite célébré par toute la critique comme il le méritait. Ces *Histoires hantées* sont, on s'en souvient, des récits où les personnages paysans prennent un relief

singulier, et se meuvent dans le décor des plaines hesbignones. Les premiers vivent intensément grâce au talent du psychologue qui les campe sous nos yeux; l'autre est évoqué avec un art à la fois large et minutieux par un observateur attentif et pénétrant.

M. Hubert Krains reconnaissait à ces contes réalistes mêlés à des récits de pure imagination des mérites égaux à ceux qui ont valu leur juste renommée aux œuvres impressionnantes de Dickens, d'Hoffmann et de Poë.

« Les personnages de M. Stiernet, dit son biographe, sont en général des gens qui ont commis une faute dont le souvenir empoisonne leur existence; ils luttent contre le remords, contre la peur, contre le destin implacable, ou sont les jouets de quelqu'un qu'ils ont offensé et qui se venge par delà la mort. »

Et plus loin : « Ce sont bien les paysans hesbignons que nous avons devant nous. C'est bien la Hesbaye qui déroule autour d'eux ses plaines ondulées. Quelques lignes lui suffisent pour tracer la silhouette des uns et fixer la poésie de l'autre. »

Nul doute que ceux qui liront les *Histoires hantées* de M. Hubert Stiernet dans le volume de la Collection Junior qui les réunit, ne ratifieront le jugement porté sur elles depuis longtemps par les lettrés.

PAUL ANDRÉ.

LES JOURNAUX ET LES REVUES

Sur Venise et la poésie dialectale vénitienne.

L'automne à Venise... Trésor de lyrisme, mélancolie, volupté, internationale volupté, azur pâle et rose mourant, et l'eau! Fleur penchée dans un vase d'élégance impondérable, Venise, quel *rêve!* Et les gondoles, et les petites lanternes, et les Anglaises, et les Allemandes, et les... Tout cela est véritablement délicieux.

Pourtant, je ne songe pas très volontiers à Venise. (C'est en quoi je vois Florence, la sérieuse Florence, fort au-dessus d'elle). — Il n'est pas absolument agréable de devoir répéter les suaves et découpageantes épithètes dont l'atmosphère vénitienne se trouve saturée. On sait, et il est donc inutile de le redire avec plus de langueur encore, que l'architecture de Venise est une végétation impalpable, que c'est une sorte de projection lumineuse qui flotte dans l'espace,

et que quand on y veut appuyer son doigt sur un mur, on passe au travers, et l'on tombe dans l'eau, qui est parfumée.

Je ne m'attarde pas plus longtemps à ce sujet, d'une extrême poésie, d'une poésie dont le peuple vénitien, très observateur, est — grazie a Dio! — fort éloigné.

Mme Pagano Briganti va publier un ouvrage sur la poésie dialectale en Italie, ouvrage dont je viens de lire deux passages fort attachants, l'un dans la *Rivista di Roma* de septembre-octobre, l'autre dans la *Nuova Antologia* du 1^{er} septembre. Tous deux ont trait à Venise. Le premier : « Venise au dix-huitième siècle » (*Venezia ne! Settecento*) est une introduction; le second : « La poésie dialectale vénitienne — Francesco Gritti et ses apologues » (*La poesia dialettale veneziana — Francesco Gritti e i suoi apologhi*) est une importante étude sur Gritti, le plus intéressant, il semble bien, des poètes vénitiens du dix-huitième siècle.

Ce dix-huitième siècle, à Venise, est désolant : C'est un masque badin qui cache des plaies; une mascarade presque continue; une débauche de luxe, et une débauche, simplement. La plus grande corruption règne dans la Sérénissime République. C'est une très triste décadence dans la dépravation molle et le carnaval, après les luttes courageuses et belles des siècles passés.

« Le Settecento vénitien semble, dans l'épicurisme galant, vouloir oublier le présage de la fin imminente... A l'heure ultime, tout le monde veut mentir, mentir à soi-même et mentir aux autres. Et le Doge mentait, au jour de l'Ascension (la *Sensa*) quand, jetant l'anneau à la mer, selon la coutume, il prononçait les antiques et orgueilleuses paroles : *Desposamus te, mare, in signum veri perpetuique dominii*.

« Ils se mentaient à eux-mêmes, les gouverneurs, hâtant par le luxe et la pompe l'agonie de la Venise vénitienne; oublieux de l'Etat, ils apportaient aux séances du Conseil, — brefs moments que leur concédaient les fêtes, les bals et les théâtres, — leurs comérages et leurs intrigues privées. La glorieuse noblesse vénitienne tombait de plus en plus bas, ruinée par le luxe, décimée par le libertinage et le vice. Les patriciens insoucians gaspillaient à pleines mains l'or accumulé par leurs ancêtres laborieux, et spéculaient alors sur toutes choses, et même sur leur propres femmes ».

Et la République, ruinée peu à peu elle aussi, après tant de prospérité, « mendiait comme elle pouvait et où elle pouvait, allant jusqu'à vendre l'inscription à son Livre d'Or, de telle sorte que bientôt le prestige de l'aristocratie se vit amoindrie par l'admission

de cent familles nouvelles, qui avaient aidé au soutien éphémère du Trésor.

— Où cours-tu? demande Marforio à Pasquin, qu'il rencontre sur la route.

— A Venise, me faire noble, répond Pasquin.

« Les sentiments religieux qui, dans le passé, avaient contribué à la grandeur de Venise, s'étaient affaiblis; on lisait Voltaire et Rousseau, on niait toute chose, on perdait tout sentiment. La déplorable conduite du clergé justifiait, en partie, cette réaction : au dix-huitième siècle, à Venise, tous les fainéants et tous les galants se font abbés; la corruption inonde les couvents; les parloirs des nonnes deviennent des salons élégants, où l'on tient des « conversazioni » et où l'on organise des fêtes; de basses intrigues, une vie dissolue, une immoralité criminelle, dérivent de cette corruption de la pensée et des actes; il suffit de songer à Casanova, qui fut abbé...

« Sur Saint-Marc, la femme règne, c'est-à-dire la vanité, l'intrigue, la légèreté. De là le culte exagéré de la mode et de la recherche dans le vêtement; la basse moralité; les mœurs dépravées et ridicules; le luxe, ruine des familles; la manie des « conversations », des bals, du théâtre et des « villégiatures »; la passion du jeu; l'institution des cavaliers servants; toutes les mesquineries de ce peuple qui agonise sous le masque, dans le cadre merveilleux d'une ville en fête. »

Pourtant, il n'est décadence si totale qu'elle ne suscite précisément quelque manifestation salutaire. Tout n'est jamais tout à fait perdu, et il y a presque infailliblement une sorte d'équilibre dans la chute même. Toute l'ancienne vigueur se fâne, mais quelque vigueur nouvelle fleurit.

A Venise, au dix-huitième siècle, vers la fin du siècle surtout, c'est-à-dire au moment de la plus grande décadence, au moment où cette Sérénissime Venise devait être envahie par l'étranger, la poésie dialectale, où s'exprime, malgré tout, la santé du peuple, gagne en force et en beauté. C'est là un phénomène très naturel. Il fut accentué par la personnalité de plusieurs des poètes vénitiens qui à cette époque se servirent du dialecte, qui n'étaient point gens du peuple, mais qui jouissaient d'un assez clair regard pour juger une vie qu'ils déploraient et pour se détacher de la société « d'élite », qui s'y vautrait.

Les plus remarquables sont : Labia et Barbaro, pour la satire politique, sévère, violente; Pozzobon et Pastò, pour la poésie humoristique; Mazzolà et Lamberti, pour la poésie amoureuse; et enfin Gritti, pour l'apologue ironique.

Gritti, né en 1740, patricien de Venise, était le fils de Cornelia Barbaro, femme d'infiniment d'esprit, très cultivée et intelligente, célèbre, dans les « colonies arcadiques », sous le nom de Aurisbe Tarsienne, par ses sonnets et ses chansons. « Elle fut, parce que belle et spirituelle, une des femmes les plus recherchées et estimées de Venise : les étrangers les plus illustres ne manquaient pas de lui faire visite; elle eut des adorateurs tels que Bettinelli, Frugoni, Métastase, Algarotti et Goldoni, qui la célébraient en vers et en prose ».

Ceci mènerait à dire, par parenthèse, quelques mots de cette fameuse *Arcadie* italienne. Cette association, ou plutôt cette école, fondée à Rome, à la fin du dix-huitième siècle, par une quinzaine de jeunes gens qui se posaient volontiers en bergers de Théocrite ou de Virgile, et qui voulaient réagir, évidemment, contre la poésie de la génération précédente, trop vaine... — cette école eut un succès extraordinaire. « Tout l'esprit italien se réfugia comme dans une vaste bergerie qui s'étendit sur toute la péninsule... L'émulation générale pour corriger le goût prit même la forme d'une épidémie poétique. Afin de mieux épurer l'art, tout le monde se mêla de le pratiquer. On ne comptait pas moins de trente mille versificateurs en Italie, et cependant jamais la poésie ne fut plus pauvre dans ce pays qu'à cette époque. Point d'écrivain, point de savant qui ne fit son sonnet ou sa canzonette. Dans les recueils littéraires de ce temps, les Manfredi, les Zanotti, astronomes, physiciens, philosophes, sont comptés pour des poètes et même entre les meilleurs, parce qu'ils avaient de l'esprit, qu'ils possédaient bien leur langue et qu'ils savaient tourner une pensée, une fantaisie, une déclaration rimée avec grâce... — C'est avec raison que le disciple de Marini (chef de l'école précédente) reproche à l'affilié de l'*Arcadie* d'être tout prêt à composer des poèmes sur les échecs, sur le jeu de la morra, sur l'art de faire le chocolat, le tout avec noblesse... »

Cependant, il faut reconnaître que beaucoup d'« Arcadiens » ont de la modestie, et leur en savoir gré. Ils diront volontiers avec leur poète Frugoni, célèbre pourtant : « Que suis-je, pour qu'il importe de savoir ce que je fis sur cette terre? Versificateur et rien de plus; non pas poète, titre usurpé par beaucoup, mérité de fort peu... De ce que j'ai écrit, il n'y a pas lieu de parler. »

De nos jours, ces pudeurs sont assez rares, et pourtant...

A Venise, l'activité littéraire était grande. Je ne parle pas seulement du théâtre, dont Venise, à cette triste époque, se montrait véritablement folle, et qui, n'était Goldini, qui d'ailleurs abandonna

sa ville, n'aurait guère d'intérêt. (Il existait alors, à Paris, trois théâtres; à Londres, deux; et *seize*, à Venise, de la plus grande somptuosité).

L'activité régnait également hors de la scène. Il suffit de noter, par exemple, la grande querelle suscitée par les *Lettere Virgiliane* (1757) de Bettinelli, et que Mme Pagano Briganti, dans son étude de la *Rivista di Roma*, appelle spirituellement un phénomène « futuriste »... — « Bettinelli dans les Lettres — et, pire encore, Cornaro dans la Préface — émettent en effet des idées pas très différentes, dans une certaine mesure, de celles qui constituent le noyau de l'actuel phénomène futuriste : opposer aux vieux exemples des formes nouvelles, éreinter Pétrarque, démolir Dante et Annibal Caro, condamner la *Divine Comédie* comme stérile, inculte et méchante : tout cela est bien peu pour un de nos contemporains, mais cela est beaucoup pour un homme du dix-huitième siècle, et cela est futuriste ».

Gasparo Gozzi répondit, sérieusement, sous une forme drôle, au P. Bettinelli, et par sa *Défense de Dante* il réhabilita la mémoire profanée.

C'est au milieu de cette vie littéraire assez sottre que grandit Francesco Gritti. Il s'en détacha, vécut en quelque sorte « en marge », écrivit des Fables, et, bien que son observation pénétrante et ironique n'épargnât rien, jouit à Venise d'une extrême popularité. (Il écrivit aussi de fort bons ouvrages en langue noble, qu'il maniait aussi parfaitement que le dialecte, et traduisit en vers italiens l'*Hamlet* de Ducis, la *Méropé* de Voltaire, le *Temple de Gnide* de Montesquieu et la *Pucelle d'Orléans*, ce qui dénote un grand courage).

Nous ne pouvons songer à étudier ici comme il faudrait les Fables et Apologues de Gritti, malgré tout l'intérêt que cela présente. Je renvoie à l'article de la *Nuova Antologia*.

Toute la vie vénitienne d'alors défile dans ces Fables, avec ses affectations, ses ridicules et ses erreurs que nous avons dites. Et comme les mêmes erreurs se retrouvent toujours en quelque point du monde, les fables ont une valeur universelle et durable. Du fait particulier et caractéristique, elles s'étendent à la vie entière. (Et c'est un genre que l'on pourrait peut-être fort bien faire revivre aujourd'hui.)

Ce qui ajoute à l'attrait des fables de Gritti, c'est la langue où elles sont écrites. Le dialecte a toujours le charme d'une certaine désinvolture simple. Plus naturel que les langues nobles, il permet plus de liberté : — Et voici, dans une de ces fables, le Rossignol

qui, menacé de la captivité, « saute à cheval sur un petit zéphire, et s'en va »...

A la minacia de la prigionia

Sbalza a caval d'un zefireto e via.

Gritti déplorait l'excessive influence française qui depuis longtemps déjà régnait follement à Venise. Cette influence était désastreuse, débilitante, et contribua à la décadence. L'amour des vénitiens pour tout ce qui venait de France fut comblé, puisque Napoléon s'empara de leur ville. — Mais, tandis que Labia et Barbaro accablaient les Français de leur colère violente et mordante, Gritti restait calme et souriant en son ironie subtile. Voyez la Renommée, « bavarde par tempérament et par métier », qui annonce aux oiseaux, en français (avec quelle orthographe délicieuse!) l'arrivée de la Tourterelle de France :

Oasò mes ami,

La ren et issi...

(La France compensa plus tard, par une influence heureuse, le tort qu'elle avait fait à tout ce pays, et c'est en bien comme en mal qu'il y eut toujours une relation étroite entre la France et l'Italie).

Quel bonheur de rencontrer le bon sens et la bonne santé de Gritti, parmi la démente environnante! Je cite — pour que l'on juge de cet important et charmant dialecte vénitien, et que l'on apprécie l'esprit du fabuliste — le discours que Gritti, par la bouche de son héros Barba Simon, adresse à la Mort :

*Bisogna che sapiè, comare cara,
che fina da quel dì che la rason
m'à deslatà el giudizio,
nè a vu, nè al zorno che volessi farme
l'onor de visitarne,
co vostra bona grazia, n'ò volesto
mai pensarghe un mumento.
Timor de l'avegnir? mi no lo sento,
ò studià sempre da putelo in su
de tor el mal e 'l ben
tal e qual com'el vien.
Goder, sofrir, senza trasporti e smanie,
e per una secreta antipatia
col pentimento, che xe 'l re dei guai,
mi no so d'aver mai
proprio abusà de gnente in vita mia.*

(Il faut que vous sachiez, chère commère, que depuis le jour où la raison sevrera mon jugement, ni à vous, ni au jour où, avec votre bonne grâce, vous me feriez l'honneur de me visiter, jamais je n'ai voulu penser un seul instant. La crainte de l'avenir? je ne l'éprouve point; j'ai appris toujours, depuis l'enfance, à prendre le bien et le mal comme ils viennent, jouir et souffrir sans transports ni frénésie; et, par une secrète antipathie pour le regret, qui est le roi des maux, je crois vraiment n'avoir jamais abusé de rien dans ma vie).

Aujourd'hui, c'est encore un peu la Venise du dix-huitième siècle qui nous est offerte, la Venise faible, la Venise des seules délices, semble-t-il. Beaucoup de touristes s'en montrent enchantés et ne cherchent pas au delà. Ils sont à féliciter, car il faut être étrangement bien portant pour ne pas désirer trouver, dans cette ville qui fut si forte, quelque vigueur encore. Cette vigueur me semble évidente; ou, tout au moins, l'aspect même de Venise, si solide, quoi qu'on dise, suffit à en éveiller nettement l'idée. Ce n'est pas assez que nous nous plaisions à y réfugier nos attendrissements plus ou moins voluptueux. Il y a mieux. Le fond même des races demeure : racines que les siècles, où fleurissent ou se fânent les fleurs, altèrent moins qu'on ne pense, sans doute. Le bon sens demeure : et j'aime à croire que connaître le véritable peuple Vénitien d'aujourd'hui serait encore de quelque réconfort.

R. E. MÉLOT.

LE DRAME ET L'OPÉRA

PARC : *Les Eclaireuses*, pièce en 4 actes de M. Maurice Donnay (2 octobre).

GALERIES : *La Femme et le Pantin*, pièce en 4 actes et 5 tableaux de MM. Pierre Louys et Pierre Frondaie (1^{er} octobre).

GAITÉ : *Parrain*, comédie en 3 actes de M. J.-F. Elslander (3 oct.).

Le Petit Poucet, conte féérique en 9 tableaux de M. J.-F. Elslander (9 octobre).

Les Eclaireuses. — M. Maurice Donnay s'est donné pour mission de railler un travers féminin de l'époque. Il aurait pu le faire avec dogmatisme, avec une austère méthode et en usant d'exemples et de statistiques autant que de raisonnements serrés et graves. La

démonstration eût peut-être gagné en force; elle eût aussi, sans aucun doute, perdu en esprit, en ironie légère, en fantaisie amusante.

Au surplus, un talent avant tout délicat et primesautier comme celui de l'auteur d'*Amants* et de *Lysistrata* ne pouvait se contenter de faire, quelque mordant humour qu'il y mît, le procès des femmes actuelles préoccupées de politique, de droits sociaux, d'émancipation, etc. Quand on a entendu les *Eclaireuses* on se demande même si le but primitif du dramaturge n'est pas devenu peu à peu son dessein accessoire et si l'intrigue sentimentale dont il avait vraisemblablement voulu ne faire que la trame de son œuvre n'y prend pas l'importance essentielle jusqu'à en constituer non seulement la charpente mais aussi les ornements. Et de la sorte la peinture narquoise d'une dizaine de spécimens de suffragettes, de bas-bleus, de doctresses, de politiciennes, d'avocates et de poétesses — les « éclaireuses », les femmes d'avant-garde préparant la génération des affranchies — ne constitue plus qu'un fond de tableau, ne sert qu'à fixer un milieu dans lequel se dérouleront les péripéties d'un émouvant drame d'amour.

Hé, oui, l'amour a sa place dans cette pièce qui semblait avoir la volonté de nous présenter des femmes refusant de s'occuper de lui, de subir surtout son empire. Il a sa place et une place considérable. Il est, comme dans presque toutes les comédies qu'on écrit depuis des siècles, le ressort capital des actions des personnages, — j'entends des trois ou quatre personnages de premier plan.

Ceux-ci s'appellent M. et Mme Dureille, le financier juif Myrtil Steinbacher, le jeune mondain désœuvré Jacques Lehelloy.

Paul et Jeanne Dureille font un ménage médiocrement heureux. Dans une scène très bien venue, jouée à ravir par Mlle Jeanne Rolly qui excelle en ces rôles de sensibilité contenue, et par M. Henry Roussel au jeu aisé, vif et naturel, les deux époux, se querellant à propos d'une soirée à laquelle le mari prétend conduire sa femme alors qu'elle a décidé d'aller entendre, au contraire, une conférence féministe, nous mettent vite au courant de leur désaccord.

Celui-ci ira en s'envenimant et le divorce rend bientôt à Jeanne la liberté après laquelle elle aspirait ardemment, poussée à cela par l'ascendant qu'ont pris sur elle quelques amies lancées dans la propagande d'affranchissement intellectuel et social.

Voilà donc Jeanne mêlée au mouvement intense qu'entretennent dans Paris les « éclaireuses ». Hélas! — et ici est le point faible qui empêche l'œuvre d'avoir la portée d'édification, la valeur de thèse qu'on crut pouvoir au début lui attribuer — c'est par lassitude, par ennui, par « vide d'âme » que Jeanne a cherché pareil

dérivatif. Il n'y a en elle aucune vocation féministe, aucune impérieuse conviction. Elle est une épouse qui n'aima point son mari et pour cela crut devoir proclamer la vanité et l'absurdité de l'amour.

Cela dure un peu moins de deux ans et l'ennui d'abord, l'énervement ensuite, le besoin bientôt se substituent au dédain de la tendresse et des étreintes...

Deux hommes se trouvent sur le chemin de Jeanne : Steinbacher qui offre brutalement son or et sa peu appétissante personne, et Lehelloy qui connaît mieux l'art de s'y prendre.

Le contraste est voulu; il est adroitement établi par l'auteur. Le dégoût du juif jette avec d'autant plus de facilité la jeune femme dans les bras du Lovelace, — un Lovelace sincère d'ailleurs et sympathique.

Et, loin de Paris, dans une poétique retraite de campagne, Jeanne consommera la faillite du féminisme, — ou tout au moins de « son » féminisme qui n'avait été qu'accidentel — dans une souriante lune de miel. C'est sur le lever de celle-ci que se ferme le rideau de velours du théâtre.

Il y a dans ces quatre actes des « conférences », des discours, des ergotages un peu longuets, des étalages de professions de foi que nous avons entendu ressasser plus d'une fois, — je n'en disconviens pas. Et j'accorde que M. Maurice Donnay porte un nom qui n'a pas accoutumé de s'inscrire en tête de bavardages aussi vains et aussi peu originaux. Mais quel feu d'artifice de mots, quel pétilllement de reparties étincelantes ne préparent-ils pas! On pardonne une ennuyeuse tirade quand elle se termine par la fusée d'un impayable trait d'esprit.

C'est, en somme, ce qui subsiste dans le souvenir après qu'on a entendu les *Eclaireuses* : la vivacité primesautière d'un dialogue étincelant, l'attendrissement aussi de quelques moments de délicate émotion.

M. Reding a monté la pièce de M. Donnay avec des soins charmants. Autour de Mlle Jeanne Rolly dont on admire toujours avec un nouveau plaisir les accents si sincères, évolue le troupeau, pittoresque et joli, des « éclaireuses » aux multiples aspects : les farouches, les convaincues comme Mlles Adrienne Beer, frémissante et passionnée, Jeanne Russy, agitée et burlesque, Léonie de Bedts, blonde suffragette ingénûment inquiétante, Roanne, la doctoresse à l'utile et consciencieux labeur; — ou bien les dilettantes de la cause; Mlles Suzanne de Behr, candidate ambitieuse et décorative, Mary Le Roy l'enfant terrible, romancière gavroche, Suzanne Cou lomb l'avocate qui s'inquiète si ses boucles de cheveux d'or s'échap-

pent avec grâce de sa toque, Jane Borgos princesse altière déclamant avec majesté ses poèmes au piment solennel...

M. Marey faisait Lehelloy avec une distinction froide et M. Gournac croquait une adroite silhouette de juif sournois.

*
* *

La Femme et le Pantin. — Le fait que Mlle Régina Badet, danseuse et mime applaudie, fut seule tenue pour capable d'interpréter un rôle écrit, d'ailleurs, à son unique intention suffirait pour condamner, au nom des principes littéraires et des règles dramatiques, la pièce qui se réduit à ce seul rôle.

M. Pierre Frondaie n'a vu qu'un personnage : Concha Perez, ses sens, aux plus répugnantes lâchetés. Tout le reste; la vie grouil-prétendu transporter du roman sur la scène que la silhouette inquiétante, fiévreuse, compliquée, de cette danseuse des bouges de Cadix capable d'affoler un homme et de le conduire, en exaspérant ses sens, aux plus répugnantes lâchetés. Tout le reste : la vie grouillante de Séville en joie, ou celle des bas-fonds d'un port hanté par les matelots en bordée, l'Espagne du plaisir et celle de la populace, l'atmosphère de lumière et de grisants parfums, de musiques nerveuses, et de troublant fanatisme, — la couleur et la plantation ingénieuse de quelques décors, les costumes et les mouvements de quelques comparses sont impuissants à le traduire.

C'est donc Mlle Régina Badet que l'on va voir et la pièce, dès lors, n'importe que peu, ou guère. Y a-t-il du reste une pièce? Ces cinq tableaux rapides, vivants, sensuels, colorés, tragiques, douloureux jusqu'au malaise ne nous offrent aucun enchaînement d'épisodes tendant à nouer et dénouer une attachante situation dramatique. On se borne à faire passer sous nos yeux les stations du lamentable calvaire auquel son orageuse passion condamne le pauvre Matéo Diaz du jour où il a bu sur les lèvres de Concha Perez le poison du désir. La fille s'offre puis s'échappe, se promet puis se refuse, appelle et puis s'enfuit, avec une cruauté dont on ne sait jamais si elle est le fait d'une rouée ou d'une vierge qui hésite sans cesse au bord de la faute?

Et puisque *La Femme et le Pantin* se réduit à l'exhibition, pendant trois heures, de Mlle Badet, comédienne au surplus aussi originale qu'elle est une danseuse à l'art accompli, enregistrons le succès très chaleureux remporté par l'intéressante artiste, succès qui ne dut rien, il faut le dire, à l'étalage de certain costume arachnéen des plus rudimentaire dont Paris s'occupa luxurieusement tout un hiver.

*
* *

Parrain. — On se pose cette question, au sortir du théâtre de la Gaité qui, pour les débuts de son nouveau directeur M. Henry Lamothe, s'est élégamment remis à neuf et nous offre la primeur d'une œuvre belge, — on se pose cette question : «Doit-on le dire?»

Doit-on le dire et doit-on le montrer, qu'il y a sur la terre des gens grossiers, goinfres et paillards, vautrés dans leurs vices et capables d'étaler ceux-ci, de s'en vanter presque, avec une cynique impudence?

Ces gens existent. Ils sont peut-être plus nombreux qu'on ne le croit. Il en existe autour de nous. Nous en coudoyons tous les jours. Mais est-il nécessaire que quelqu'un se fasse leur historiographe et les exhibe, de pied en cap, sur une scène de théâtre?

Or M. Elslander s'est même fait leur chante. La complaisance qu'il a mise à nous dépeindre les moindres aspects, à noter les moindres traits des héros débraillés ou dévergondés de sa comédie satirique nous laisse à penser qu'il ne les blâme guère et voudrait plutôt nous proposer de nous réjouir de leur grasse belle humeur que de nous scandaliser du réalisme outré de leurs mœurs, du matérialisme de leurs goûts.

Il est permis d'estimer mieux d'autres idéals que celui-là et de demander à l'écrivain de célébrer d'autres psychologies.

Ceci étant établi, on doit reconnaître que M. J.-F. Elslander a généralement bien réussi dans le dessin qui fut le sien. Il a campé de façon truculente la plupart de ses personnages et le tableau qu'il a fait d'un intérieur de bourgeois cossus de la campagne brabançonne est le plus vivant, le plus savoureusement observé qui soit.

Ces bourgeois ce sont les Ter Borch. Le chef de la famille, grand mangeur et buveur, coureur de filles malgré son âge déjà mûr, a été surnommé *Parrain* parce qu'il a pris l'habitude, tacitement d'accord avec les siens, jusques et y compris sa femme bénévole, de doter et de tenir sur les fonds baptismaux tous les enfants qu'il fait aux filles du village.

Les Ter Boch ont du reste tous du sang de noceur dans les veines. Polydore, le frère de Parrain, est l'amant piteux de la Catinette, une mégère qui le mène au doigt et à l'œil, tandis que Doudouce, sa femme au tempérament excessif, s'attendrit dans les bras des godelureaux. Trinette seule, la sœur de Parrain, est une vieille fille acariâtre et vertueuse; mais c'est peut-être plutôt par nécessité que par vocation...

Or Trinette a conçu l'ambitieux dessein de conclure le mariage de Maurice, le fils déjà coureur de Polydore et de Doudouce, avec Mlle Gigot-Tourteau, la fille d'un docteur enrichi et retiré des

affaires et d'une ancienne apprentie cascadeuse qui oublie dans la morgue actuelle ses fredaines de jeunesse.

L'union ne se fera que si les Gigot-Tourteau ignorent les frasques dont se déshonorent tous les Ter Borch. Trinette fait des prodiges pour atteindre ce résultat; mais Parrain lui-même et tous les siens, sans aucune précaution, ni mensonge, ni pudeur dénoncent les méfaits qui les condamnent. Heureusement Parrain connaît la faute qui souilla le passé de Mme Gigot-Tourteau et fit naître sa fille bien avant que M. Gigot n'ait accouplé son nom à celui de Mlle Tourteau. Le gaillard use de la révélation au moment propice. Personne n'a plus rien à se reprocher : ni les parvenus déconçus ni les bourgeois triomphants.

Je le répète : la peinture de ce milieu campagnard est réalisée avec une force et une vérité comiques d'un effet irrésistible et, en dépit de quelque confusion résultant d'une abondance trop touffue dans le détail, il se dégage de cette étude de mœurs et de caractères l'impression qu'elle est fidèlement observée. Mais l'étalage qui y est fait de mentalités par trop épicuriennes dans le sens le plus trivial du mot ne peut que froisser les gens de goût.

M. Elslander a trouvé dans la troupe très homogène réunie par M. Lamothe un appoint précieux. La plupart des rôles très nombreux de *Parrain* ont été compris, étudiés et mis au point avec une conscience parfaite. M. Henry Lamothe a lui-même incarné le héros grandiloquent et débraillé; il en a fait un type caricatural d'une grosse verve bouffonne très pittoresque.

★
★★

Le Petit Poucet. — Si c'est une gageure, M. J.-F. Elslander l'a magnifiquement gagnée; ou, si c'est un défi, il tourne malicieusement à son avantage : autant on a pu faire de réserves sur la moralité de la truculente peinture de vilaines mœurs jouisseuses tentée dans *Parrain*, autant on s'accordera, je crois, avec unanimité, à goûter le charme ingénu, la grâce naïve et la simplicité ravissante de la version scénique qui nous vient d'être offerte d'un des plus délicieux contes de Perrault.

Pas à pas M. Elslander suit le développement de l'histoire douloureuse et féérique du ménage pauvre du bûcheron et de ses sept petits garçons perdus dans la forêt. Il nous montre l'admirable et délicieux *Petit Poucet* devenant la providence secourable de tous les siens par la vertu de la confiance et de l'espoir que lui a conférée la vision d'une fée bienfaisance lui enseignant cette louable et forte parole : « Les bons enfants ne périront jamais. »

Nous voyons l'ogre et sa femme terrorisée et ses sept filles méchantes. Il n'y a que l'exécution de celles-ci que l'auteur n'a pas voulu, conformément à la légende, mettre sous nos yeux; ce sont sept petits cochons de lait qu'il a imaginé de faire occire par le couteau de l'ogre terrifiant. Mieux valait en effet ne pas impressionner par un tragique trop cruel l'esprit des enfants pour lui fut écrite et montrée cette œuvre de tous points réussie.

Car M. Elslander me semble bien avoir réalisé avec le bonheur le plus adroit cette chose très malaisée : écrire pour ce public non pas exigeant mais difficile à amuser, une pièce qui ne soit ni banale ni blâmable, et monter un spectacle joli, plaisant, pittoresque et mouvementé.

Il ne manque à son *Petit Poucet* que d'être par-ci par-là allégé — je parle de la version un peu languette qui nous fut offerte à la répétition générale —, et l'effet émouvant et joyeux qu'on a désiré atteindre sera obtenu sans restrictions.

M. Elslander a trouvé du reste des collaborateurs précieux à qui revient une bonne part du succès très franc. M. Delcroix d'abord a souligné de quelques pages de musique originale les moments essentiels de l'action, il y a introduit quelques chœurs et quelques rondes enfantines. J'ai moins aimé l'intercalation, entre les tableaux, d'un commentaire symphonique visant à l'érudition orchestrale et qui ne produira vraisemblablement pas l'effet espéré : le compositeur, pas plus que le conteur, le décorateur ou le costumier ne l'ont fait, ne devait perdre de vue pour quel auditoire enfantin il écrivait.

M. Rik Wouters a inspiré les nombreux décors d'un dessin et d'une couleur amusants au possible. Mais c'est en une enfant de huit ans, la petite Ginette Thomerey que l'auteur a rencontré une collaboratrice inespérée. On n'imagine pas, si on ne l'a vue et entendue, cette petiotte « jouant », au sens le plus théâtre et à la fois le plus ingénu et le plus naturel, son rôle du *Petit Poucet*. Si l'on ne donnait au mot « phénomène » employé en pareil cas une portée attristante pour ce qu'il implique de trop précoce science et d'acquis prodigieux, je n'hésiterais pas à appliquer le terme à cette gamine jolie qu'on a acclamée, fleurie, embrassée et comblée de friandises.

S'émerveillant de tant d'assurance, de gentillesse et d'habileté il serait injuste de priver les autres interprètes de la part d'éloges qu'ils méritent.

M. Henry Lamothe, d'abord, a campé un Ogre ébouriffé, rougeaud, ventru, féroce, chaussé des célèbres bottes de sept lieues qui peuplera d'effroi, cet hiver, les songes de tous les petits Bruxellois. Mlle Harietty, que nous vîmes s'ébattre, tout l'été, sur la

scène de l'Olympia dans les rôles trépidants et court vêtus des vau-devilles burlesques, nous a révélé des dons d'émotion et de simplicité très méritants. M. Daix, un vieux bûcheron misérable, lui a donné la réplique avec attendrissement. Et il faudrait enfin citer toutes les fillettes qui ont vécu avec une vivacité et une conscience charmantes les nombreux personnages espiègles de cette délicieuse fantaisie.

PAUL ANDRÉ.

LES SALONS ET LES ATELIERS

Les Indépendants.

Musée Moderne, Bruxelles. (Du 4 au 27 octobre.)

Joyeuse reprise des salons! *Les Indépendants* sont en tête! Depuis trois mois entiers, toutes les salles de Bruxelles, étaient closes! Pareil désert, même estival, n'y avait plus régné depuis trois ans! Ces Indépendants me font plaisir.

Ce sont de vrais indépendants. Dumont-Wilden dit que non! Alors que veut-il? Ceux-ci ont bel et bien tué père et mère! Quand les Futuristes mettent les toits en bas et les fondations en l'air, on dit: les fous, en haussant les épaules! Quand viennent ceux qui gardent quelque attache avec la raison, on appelle cette raison: tradition. Comme novateurs, on les conspue.

Fichez-vous en, mes amis; fichez-vous en!

★
★★

Midi, depuis longtemps passé! Et je ne vais pas déjeuner! C'est que si, parfois, de tableaux, je suis blasé, en hiver, quand il y en a tellement! tellement! dans tous les coins! oh! trois mois sans en voir, j'avais la fringale!

Quelle chose belle et unique la couleur industrielle! Couleur plus dignement nommée artificielle, si vous voulez; enfin, celle, je veux dire, qui fait les tableaux! C'est un produit d'une espèce unique et dont l'œil d'un amateur a besoin! Sans la couleur industrielle, il manque quelque chose à la gamme des sensations d'un civilisé. L'œil d'un critique a besoin de la couleur industrielle comme l'estomac a besoin d'un goût de tarte, — c'est celle de Thévenet qui m'y fait penser, — ou d'un goût de prunes, voir la tarte de Spilliaert.

Après trois mois de privations, j'ai nettement senti ce besoin de contact visuel de la couleur industrielle, qui est une chose bien spéciale, un produit inconnu, ajoutant une nouveauté à la gamme des voluptés ignorées du Paradis terrestre. La couleur industrielle a enrichi le monde des plaisirs, depuis les origines, comme le ballon,



Dessin de W. JELLEY.

l'aéroplane ont enrichi le monde du vertige. Voyez donc aux Indépendants les couleurs de Hugonnet, Albert, Berthet, Verhaegen, Frison !

La couleur industrielle est une acquisition de gourmandise. Peut-être, jamais, n'ai-je aussi bien compris le vertige des peintres : manier des couleurs, créer des gammes, poser des antithèses, épanouir des harmonies ! De la couleur pour la couleur ! Peu importe l'objet, peu importe la scène, peu importe le sens ! Ce sont ces trois mois d'abstinence qui font de mon œil un animal folâtre, fougueux, aiguillonné, libre de se repaître après ce long jeûne, lâché dans les champs luxuriants des couleurs.

Toutefois, ne nous emballons pas. Je ne dis pas que pour être une sensation nouvelle la couleur industrielle soit reine des couleurs. Ne perdons pas de vue les couleurs naturelles réalisées avec des matières que notre industrie la plus raffinée ne possède pas. Il est dans le nombre quelques merveilles, notamment le bleu de l'atmosphère quand on lève la tête au ciel par une belle journée; puis les couleurs sur les chairs cristallines des pétales de fleurs; aussi les

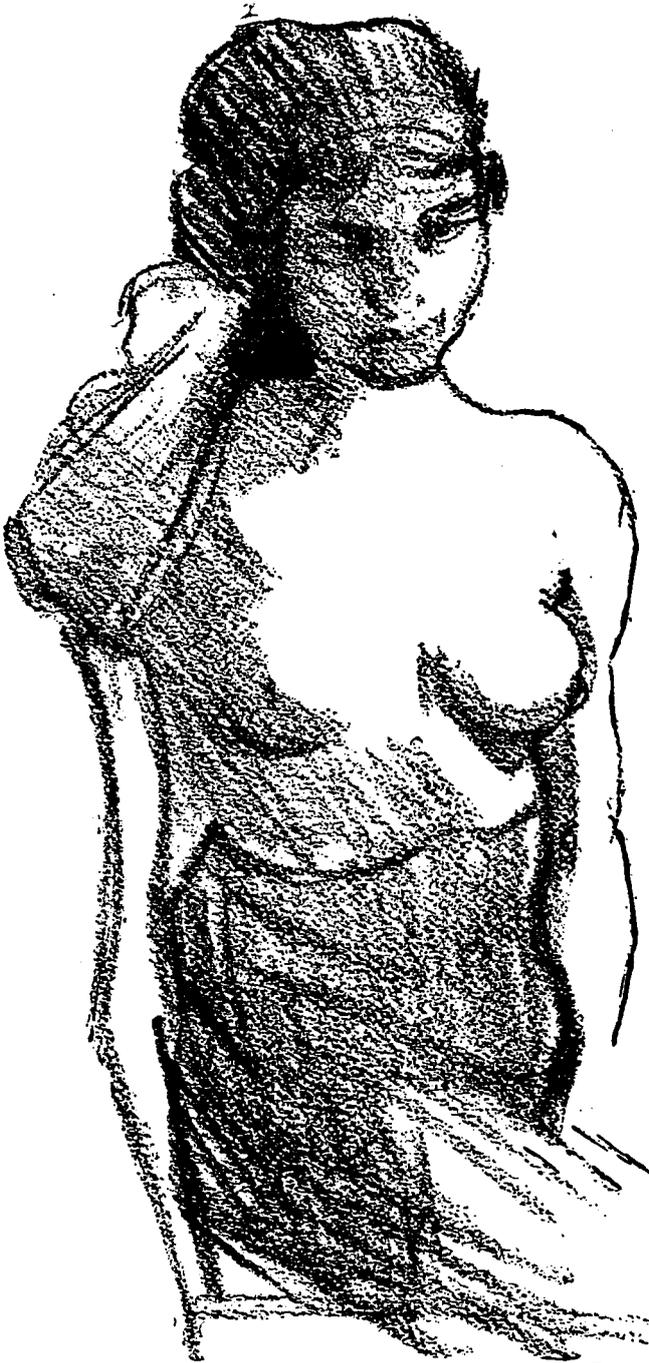


Dessin de JENNY MONTIGNY.

couleurs, — dont ne font qu'approcher les plus fines poudres de pastels, — qui couvrent en minuscules écailles les ailes des papillons; sans oublier l'éclat profond des métaux, et parmi les insectes, les émaux durs qui luisent sur la cuirasse de chitine des scarabées, des cétoines, des buprestes, et de tant et tant d'autres; parfois aussi la plume des oiseaux! Voilà des matières que nous n'imitons pas; autrement dit, qui nous en remontent! Nous ne pouvons produire ces fusions miraculeuses des corps et des lumières... A côté de ces miracles, nos moyens sont bien pauvres, et vraiment, oserais-je presque dire, bien lourds, bien ternes, bien gris. Notre huile! Nos ocres! Nos oxydes! Nos vernis, maigres ressources. Les violents, cependant, avec ces moyens, arrivent à rivaliser avec la jeunesse, le printemps et la vie, tels Willy Schlobach, Roidot, De Kat, Mme Ad. Jelley-Bruyère, Jefferys, Havermans; d'autres y parviennent avec les couleurs brûlées du blé mûr, comme Mme Jenny

Montigny, Modeste Huys; d'autres atteignent à l'ambre des raisins mûrs qui dorent les côteaux de l'île, à Madère, comme le fait, avec un métier cependant lamentable et misérable, Robert Hoepels. Quelles joies, ces couleurs industrielles, brossées, plaquées, claquées, souvent à tort et à travers, mais qu'importe, pour le plaisir! Ce n'est pas pour moi que l'artiste peint; qu'importe pour lui d'employer un langage ésotérique? Tel Schirren! Bien malin qui reconnaîtrait, ici, le dessinateur au coup de crayon qui sait être formel et précis; je ne vois que barbouillage, allant même jusqu'à l'incompréhensible tout à fait! Et ce n'est, certes, pas du fait de l'ignorance du métier de dessinateur! Schirren a des croquis, dans ses cartons, qui sont d'un maître! Mais, ici, en couleurs, ah! bien oui. D'être compris par un langage clair, il s'en moque! Il a en vue des sensations non de cerveau, mais de rétine. Schirren et combien d'autres, ne connaît que sa volupté à lui. Il ne parle pas pour être compris: il lance des cris inarticulés, pour le plaisir. Il hennit pour le plaisir, comme le poulain dans la savane; parce que le cri est une joie. Certainement dans le même sens profèrent leurs cris De Kat, De Hoy, Van den Houte, Maurice Soudan, Frison, Hoepels, Cockx, Vandervoort; dont le cri est d'un enfant angoissé, Brusselmans, dont le cri est affreusement vulgaire; mais chez tous cri d'âme, cris d'épave, va comme je te pousse! Ils ne connaissent, ces intransigeants égoïstes, ces âpres égoïstes, que leur volupté à eux, pour satisfaire leur passion de la couleur. Et, de fait, quel merveilleux moyen de centupler l'impression reçue! Si le désir de l'exécution n'était là, cette sensation n'aurait de durée qu'un moment; mais grâce à la couleur industrielle, l'artiste saisit la nature à bras le corps, s'y confond durant un long spasme, concentre sur son œuvre toute sa vitalité sensuelle; ou musicale, ou rythmique, ou sexuelle, enfin celle qui compose son tempérament. Son tempérament, ou sa moitié, ou son tiers, ou son quart de tempérament. Il y a des tableaux de quart, ou de huitième d'homme; il y a des tableaux de deux, ou d'un seul sens; il y a des tableaux pathologiques de gens dont l'originalité est faite d'un ou de plusieurs sens qui leur manquent. Ces perturbations dans l'équilibre constituent des originalités.

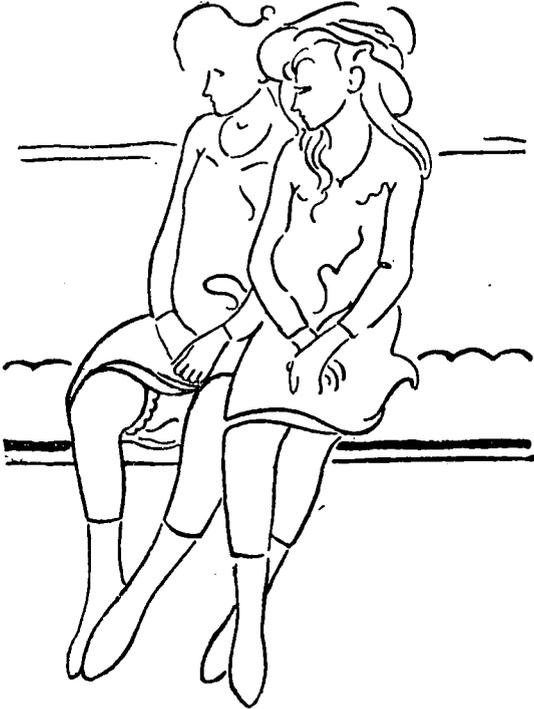
Certainement des sens doivent manquer à celui qui construit des tableaux comme ceux de Permeke, bien que ses études de marin soient pleines d'intérêt et que l'un d'eux soit même dessiné avec une grande allure; certainement Charles Counhaye, ni René Deman, ni Maertens, ni Scoupreman, ni Lantoine, ni De Cœur, ne doivent être très exigeants du côté de la sensibilité tactile. Ils ne sont, certes, pas peintres jusqu'au bout des doigts et se les fourrent dans l'œil sans que ça les gêne.



Dessin de,CH. DEHOY

Je ne prétends pas dire toujours quels sens dominent les autres chez un artiste. Il y a des cas compliqués. Notamment Latinis, Buysse, Mme de Serafa, Leroux, Mlle Anna de Weert, Wallaert.

Si nous sortons du genre des tableaux qui prétendent jeter plus qu'un cri, qui paraissent faire preuve, par leur technique et leur composition, du désir d'être un langage, une impression phrasée, capable d'être comprise : nous avons comme témoignage d'un



Dessin de LÉON SPILLIAERT.

ensemble plus complet de sens : Mme Paule Deman, Schlobach, Jelley, Canneel, Blandin, Seghers, Spilliaert. Oh ! Spilliaert si bien compris même qu'il est arrivé ceci à ce tableau noir et blanc de trois bouteilles aux formes de flacons chimiques, tableau où rien ne fut laissé au hasard. Ce tableau fut rendu à l'artiste par l'acheteur, après quelque temps, avec ces mots :

« Débarrassez-moi de ces fantômes ! Je ne puis plus les voir ! »

Voilà qui est se faire comprendre ! Cette impression que donnent, enfermés dans leurs flacons immobiles les produits dangereux, est ici puissante. Leur repos est hallucinant ! Mais cela est traduit

avec une technique parfaite qui, sans tomber dans la froideur, a su cependant emprunter toute la rigidité grave qui convenait au sujet.

Se font encore très bien comprendre Henri Thévenet, avec ses commodes déjà éternelles malgré la jeunesse de l'artiste et ses intérieurs où il y a des coins admirablement écrits. Oh! je ne suis pas



Dessin de DE KAT.

toqué de Thévenet, je l'ai déjà àprement exprimé; presque tout ce que je vis était toujours de sensation si courte et si vulgaire! Il y a certainement ici l'expression d'une âme plus variée; des sensations plus diverses. Toutefois, cette toile, l'une de celles qui méritent le plus la critique, présente quelques défauts : la commode est trop grande, la portière est d'un affreux bourgeois, et les plafonds s'agencent mal avec la ligne du cadre. Je sais, c'est un portrait de chambre, qui excite tel quel. Mais devant le tableau cette considération ne me regarde pas!

Willy Schlobach est de ceux qui veulent conquérir par la phrase et par les sens. Ce portrait délicat de femme à l'expression de renard, arrête par son intensité, son impression de chose soyeuse, ses raffinements de couleurs dans une gamme relevée et vive. Et puis la séduction de la forme, les contrastes de couleurs, le ruissellement des plis du vêtement riche ! Toile nombreuse en recherches et beau fruit !

Après Schlobach, je me tourne vers Hugonnet. Je l'aimais beaucoup tout à l'heure. Maintenant, il me semble bien sauvage et tapissier. Il a cependant des choses merveilleuses, le coffret rose, le bouquet de soucis ; évidemment c'est de la décoration. Est-il essentiel, à cause de cela, que presque tous les sujets entrent dans le mur ? Entendu, on s'en moque : la couleur ! la couleur ! Et j'ai dit qu'elle est très belle ! Et je l'ai senti ! Et, ma foi, en plus, Hugonnet lui aussi phrase et se fait comprendre.

Hazledine : quel brosseur joyeux et réjoui ! La santé ruiselle de cette couleur ! Le langage est bourgeois, propriétaire de villas, dirais-je ; un esprit en promenade de dimanche.

Reste Servaes qu'on serait disposé à oublier dans cet hosannah à la couleur. Ici, rien de cela, et par malchance, même pire ! Son tableau est exposé sur une muraille dont les couleurs sont à peu près juste celles du tableau, le brun et le noir ! Mais heureusement le tableau parle et un grand sentiment nous arrête. Des paysans mystiques travaillent une terre sombre dans une atmosphère de désespérance. Personnellement je n'aime guère ce côté aveugle et purgatoire de la vie. Il y a ici quelque chose d'un triste Breughel !

Et la sculpture ? Mauvais signe déjà que j'aie pu errer autour d'elle sans être tenté de la regarder avant que ce soit son tour. Il y a Stoffyn, Baudrenghien. Ça ne m'a rien dit. J'ai ouvert le catalogue, pour mettre de la bonne volonté, pour m'entraîner. Ça ne m'a rien dit de plus !

Plus loin, il y a Schirren. Chez lui, de sérieux efforts vers l'impalpable des expressions qui flottent au-dessus de la matière. La tête de jeune fille est délicate.

*
* * *

On me dira : Mais, en somme, comment est cette exposition des Indépendants ? Bonne ou mauvaise ?

Je répondrai : Votre question est absurde ! Une exposition n'est pas, ou bonne ou mauvaise. Ce sont des cas, plus ou moins intéressants. Tout le monde, ici, a son cas ; et il est presque toujours intéressant. Voilà tout ce que je puis vous dire. Une exposition d'artistes vivants, n'est jamais autre chose.

RAY NYST.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Plon Nourrit et C^{ie}.

MATHILDE ALANIC : *Au Soleil Couchant* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Deux petits romans d'une centaine de pages chacun et une demi-douzaine de nouvelles composent le nouveau livre que Madame Mathilde Alanic offre à l'admiration de ses nombreuses lectrices. Ses œuvres sont écrites pour un public de femmes et de jeunes filles auxquelles elle prodigue les plus sages conseils, ce qui ne doit pourtant pas détourner les lecteurs masculins d'y chercher de profitables leçons. *Au Soleil Couchant*, sur quoi s'ouvre le volume consacré entièrement à la psychologie de l'âge mûr ou plutôt de la vieillesse commençante, nous montre une femme de lettres, effarée à l'idée de n'être plus la belle Madame Alibert, qui cependant apprend, dans une retraite campagnarde l'art de vieillir et qui trouve dans le spectacle d'un amour très frais, éclos dans son entourage, la force de «renoncer». Dans *Bal Blanc*, par contraste, nous voyons une vieille fille, bientôt quinquagénaire, qui se reprend d'amour pour un ancien soupirant et l'épouse, abandonnant une jeune fille qu'elle s'était chargée d'établir. Celle-là n'a pas *su vieillir!*

★★

J. FONTANEL : *Nos Lycéens* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Le problème de l'éducation et de l'enseignement reste un des plus passionnants, car il contient en germe tout l'avenir. Or voici une série de monographies attachantes, reproduisant des types de lycéens très représentatifs, d'observations originales recueillies patiemment au cours d'une longue carrière professorale, d'anecdotes instructives et de faits curieux qui sont de la morale véritablement en action. C'est le journal scolaire d'un maître d'élite, qui a fait de la pédagogie avec son cœur, au lieu de s'attacher à la lettre de ses devoirs et qui a pu, ainsi, pénétrer dans l'intimité des **générations** nouvelles.

Elèves, parents et maîtres y trouveront de précieuses leçons.

★★

JEAN DE FOVILLE : *Bethsabée* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Le compositeur Jacques Savigny a entrepris de mettre en musique *Bethsabée*, œuvre d'un poète de ses amis.

L'inspiration ne vient pas et pendant de longs mois il s'épuise en efforts vains. Le hasard d'une rencontre lui fait retrouver Rachel Malleville, une juive royalement belle, qui autrefois fut sa maîtresse. Douée d'une voix ardente et pure, Rachel réalise à ses yeux le type de l'héroïne rêvée par l'écrivain et, à ses côtés, Jacques trouve l'inspiration inutilement cherchée. Il produit une œuvre magnifique qui, naturellement refusée à l'Opéra Comique, obtient un succès éclatant à Bruxelles. Mais Savigny s'est repris de passion pour Rachel et comme celle-ci, excellente virtuose, possède, à côté de cela, un détestable caractère, comme elle est infidèle, rapace, comme elle a tous les défauts de sa race, la vie de son amant est un véritable calvaire. Malgré cela, malgré ses remords, car il est marié à une femme qu'il aime tendrement, il ne peut se soustraire à l'envoûtement.

M. Jean de Foville a magistralement analysé ce cas psychologique dont il a fait un très beau roman.

Chez Figuière.

SERGE EVANS : *Valère et Narcisse* ou le *Dialogue sur M. Anatole France* (un vol. in-4° à 2 fr.). — Sous ce titre, l'auteur réunit une série d'études littéraires sur quelques écrivains et quelques livres notoires de l'heure présente : MM. Anatole France, Mistral, Henri de Regnier, Maur. Barrès, Francis Jammes, Edmond Pilon et leurs œuvres.

C'est de la bonne et savante critique, éloignée du parti-pris, fondée sur une connaissance approfondie des sujets traités, documentée par une lecture abondante.

★★

THÉO RICHELVE : *L'Empire inévitable* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Jacques Hébert — pourquoi ce nom du terroriste forcené, du pamphlétaire mal embouché qui inventa *Le Père Duchêne*? — Jacques Hébert, donc, est un bel ingénieur, riche à souhait, qu'un beau soir sa fiancée Adrienne congédie, parce que poitrinaire, elle se sait vouée à une mort proche. Lui, qui ignore ce détail — les amoureux ont de rudes taies sur les yeux! — s'en va, en joyeuse compagnie, tromper son chagrin dans une vilégiature vosgienne. A peine quelques jours passés, il y apprend le décès d'Adrienne.

Sa peine devient du désespoir et il pense au suicide. Une autre Adrienne, que ses allures de beau ténébreux ont emballée, l'empêche de se jeter à l'eau. Jacques prend peu garde à la jeune personne, d'autant moins qu'elle est fiancée à l'un de ses amis. Esprit terre-à-terre, celui-ci n'a pas su se faire aimer et la belle enfant manœuvre si bien qu'au bout de quelques mois, le fiancé est liquidé et remplacé aussitôt par Jacques Hébert. L'ombre de la morte sera toujours entre eux, mais qu'importe, nul bonheur n'est complet.

En somme, un roman pas bien méchant, qui plaira pourtant. M. Théo Richeviel a traité son sujet en psychologue et en poète; il lui a donné une forme originale peut-être, mais plus recherchée que soignée et cette recherche l'incite à de trop fréquentes longueurs.

★ ★

GEORGES VIOLLIER : *Le Roi du Guano* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Vous ne vous figurez tout de même pas que je sois disposé à vous narrer, par le menu, les aventures abracadabrantes du señor Rodrigo, Amerigo, Alfonso, Pablo, Francesco, Manuele, Cristobal, Miguel, Croquidaz, de Lima (Pérou), un milliardaire sud-américain, débarqué, un beau jour, à Paris avec l'intention bien arrêtée d'y dépenser, en noces folles, quelques bribes d'une fortune colossale, gagnée dans le trafic d'une matière qui passe généralement pour donner la veine. Ce serait vraiment trop compliqué. Qu'il vous suffise donc de savoir que ce roman, d'une fantaisie intense, fait le plus grand honneur à l'imagination de M. Georges Viollier, lequel a pastiché, avec infiniment d'humour et d'esprit, certaines œuvres broussailleuses, mal écrites, d'une invraisemblance dépassant les bornes de la permission, qui font pourtant les délices d'un tas de gens, au point que des quotidiens — Parisiens bien entendu — à prétentions littéraires, et non des moindres, font des sacrifices pour en offrir la primeur à leur clientèle. Lisez plutôt *Le Roi du Guano*, c'est amusant tout plein et vous y apprendrez comment la « bande du sou percé », un groupe d'escrocs plutôt sympathiques, déroba la Joconde et ce que devint par la suite cette pauvre Monna Lisa.

★ ★

JULES LEROUX : *Léon Chatry, Instituteur* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Le héros de

ce roman est un jeune Ardennais dont les parents, de simples ouvriers, se sont saigné aux quatre veines pour le faire instruire. Devenue veuve, sa mère est entrée en condition et le garçon a pu ainsi acquérir le diplôme d'instituteur. Désigné, en qualité de maître-adjoint, pour une commune proche de la frontière belge, il s'y trouve dans un milieu très sympathique; bon chef, élèves studieux, voisins agréables. Sa première année de professorat passe très bien, sauf une anicroche. Le maire, mangeur de curés, du plus pur écarlate, lui cherche misère pour un malheureux Christ appendu dans sa classe et que, têtu comme un vrai Ardennais, notre Léon Chatry se refuse à décrocher. Il est tiré de ce mauvais pas par une jolie fille. En guise de compensation il est violemment pris à partie par la presse cléricale de l'endroit pour une autre affaire. Tout cela pour montrer sans doute que la position des instituteurs campagnards est délicate. M. Jules Leroux ne nous apprend rien, mais cela n'empêche pas son livre d'être bien fait et d'avoir toutes les qualités d'une œuvre vécue.

★ ★

E. FRANCHETTI ; *Essais de critique dramatique* (première série), (un vol. in-16°, à fr. 3.50). — Voilà un résumé de la féconde année artistique écoulée. Edouard Franchetti dont les chroniques ont été toujours suivies avec un vif intérêt a réuni ses critiques serrées et originales en un fort volume. A lire ces pages, le lecteur retrouvera, non sans plaisir, ses impressions de théâtre, les portraits des grands acteurs et une fine analyse des plus diverses pièces contemporaines.

Ceux que passionne l'évolution théâtrale contemporaine, trouveront aussi dans cette brillante série d'études une synthèse de la comédie et du drame français.

★ ★

PAUL RIMBAULT : *Frères d'Armes* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — S'il fut pénible à de nombreux officiers français de participer, à la tête de leurs troupes aux opérations dites « des inventaires », la situation d'un fils d'ouvrier, forcé d'user de la force contre ceux de sa race au cours des troubles grévistes est non moins angoissante. C'est le cas dans lequel M. Paul Rimbault a placé son héros, le lieutenant René Lancelin, dont le père, syndicaliste ardent, vient

d'être blessé au cours d'une échauffourée. Peu après, envoyé aux grèves à son tour, Lancelin se trouve obligé d'agir et, de sa main, il tue un ouvrier. Il est affolé et, pour comble de malheur il aime la fille de l'usinier victime de la grève. Il est aimé d'elle et ils se fiancent. A cette nouvelle son père tombe mort et il jure de ne jamais épouser la jeune personne. Il s'arrange même pour la marier à un de ses camarades de régiment. Il y a plus et mieux que ne peut le dire un hâtif résumé, dans ce roman tout plein de bonnes intentions mais qui marque par ailleurs d'une certaine inexpérience.

Chez Bernard Grasset.

VALENTIN DE GORLOF : *Origines et bases de l'alliance franco-russe* (un vol. in-8° à 5 fr.). — L'auteur déclare qu'il a voulu écrire un ouvrage de vulgarisation, c'est-à-dire en étudiant un des actes diplomatiques les plus considérables du dernier siècle mettre à la portée de ceux qui ne sont pas des initiés des grandes questions de politique internationale, l'essentiel du secret des rouages de ce qu'on est convenu d'appeler l'équilibre européen.

C'est du point de vue national russe que M. de Gorlof envisage la question slave et la médiocrité, selon lui, des résultats atteints par l'alliance franco-russe.

Le remède, à ses yeux, est radical, et aussi le seul espoir de paix durable. Il faut que les Slaves qui ne sont pas Russes conquièrent leur indépendance. De là à conclure à la destruction de l'Autriche-Hongrie il n'y a qu'un pas... Tel est le but, seule chance de vie ou de mort, que doit atteindre la Triple-Entente.

★
★★

VALENTINE GIRBERT : *Pays d'Eternité* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Après avoir parfait son éducation à Paris, une jeune copte, fille de la plus antique race égyptienne, est revenue au Caire où elle vit auprès de son oncle, prêtre catholique, qu'elle aide dans ses travaux scientifiques. Un français, Gildas Gavrinis, auquel l'unissent les liens d'une amitié née au cours d'études faites en commun, vient passer une vacance en Egypte et s'éprend complètement de Myriam. Celle-ci se laisserait aller à partager son amour, mais elle a retrouvé là-bas, un ami d'enfance, Kiamil Bey, musulman de qualité, chef du parti nationaliste qui rêve

l'union des coptes et des mahométans. Bien que prêtre chrétien, l'oncle de Myriam ne s'opposerait pas à ce qu'elle épousât le jeune arabe. La pauvre enfant est fort embarrassée, elle aime Gildas, mais pas assez pour quitter son pays pour le suivre et Kiamil lui fait un peu peur. Son indécision pourrait durer, si un personnage de second plan, un fellah copte, dans un accès de jalousie ne se précipitait avec elle dans les eaux du Nil.

Tout cela est prétexte à longues discussions philosophiques et à descriptions prestigieuses d'une contrée merveilleusement faite pour les inspirer telles.

★
★★

L. DE KERGUY : *L'Oiseau de France* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Le riche M. Sommerives, dont la fille Yvonne est fiancée à un grand seigneur voit, un beau jour, un krach financier lui souffler tous ses millions. Yvonne rend au marquis de Fierchamp sa parole, mais celui-ci ne veut rien entendre et il promet de renouveler sa demande un an plus tard. Sommerives possède encore, en province, une usine de constructions mécaniques. L'ingénieur Gilbert de Rochecourt, directeur de la susdite usine, invente un stabilisateur qui rend les vols en aéroplane sans aucun danger. C'est évidemment la fortune reconquise pour les Sommerives, mais ce point est de piètre importance en présence de la complication provoquée par l'amour qui jette Gilbert et Yvonne aux bras l'un de l'autre. On a un peu oublié le marquis qui, heureusement, se montre bon prince et, les douze mois révolus, se contente d'épouser Suzanne, la sœur cadette d'Yvonne. Les deux beaux-frères deviennent inséparables et, à deux, sur leur avion, ils reprennent l'Alsace et la Lorraine, ou c'est tout comme. Car toute cette histoire sentimentale, bien contée, il faut le reconnaître, n'est que prétexte à déclamations revanchardes dont nous n'avons que faire, pour l'instant.

Chez Nelson.

ALPHONSE KARR : *Voyage autour de mon Jardin* (un vol. in-12° relié à fr. 1.25). — « Les voyageurs, dit l'auteur, sont d'étranges gens qui s'en vont à de grandes distances, et à grands frais, pour voir des choses nouvelles sans avoir pris la peine de regarder à leurs pieds, ni sur leurs têtes, où il se passe tant de choses extraordinaires »

et aussi inconnues qu'on le puisse désirer ».

Alphonse Karr se contente, lui, d'explorer son jardin, dont il nous ouvre toutes grandes les portes, en nous conviant à étudier en sa compagnie le monde mystérieux des fleurs et des insectes.

Ce volume de souvenirs botaniques et entomologiques est l'œuvre d'un sage qui sait regarder les bêtes et les plantes en ami et les décrire en artiste.

Le public sera heureux de trouver dans la collection Nelson, cette œuvre d'une science attrayante et d'une aimable philosophie.

★★★

VICTOR HUGO : *Hernani. Marion de Lorme* (1 vol.). *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* (tome II) (chaque volume in-12° relié : fr. 1.25). — La mise en vente de ces deux volumes termine dans l'édition si répandue la série des œuvres complètes du grand poète.

Rappels qu'il s'agit ici du texte intégral comprenant les notes de l'auteur et les variantes qu'il a lui-même indiquées. L'accueil enthousiaste que le public lui a fait prouve bien que cette édition répondait au besoin si général à notre époque : la perfection de la forme et la modicité du prix.

Les 51 volumes constituant les œuvres complètes coûtent en effet moins de 65 fr. C'est de beaucoup la moins chère de toutes les éditions complètes de Victor Hugo, cependant que sa jolie reliure en toile, son beau papier et son impression splendide en font une des productions les plus remarquables de l'art du livre.

Chez Ambert.

MAURICE DEKOBRA : *Histoire de Brigands* (un vol à fr. 0.95 illustré). — Si l'on en excepte le P'tit Louis et Cogne-Dur, deux petits apaches bien gentils qui n'ont d'ailleurs rien oublié des excellents principes qu'on leur inculqua à la laïque, il n'y a, bien entendu pas la moindre histoire de brigands dans le nouveau recueil de M. Maurice De Kobra. Mais, dans ce quartier bien compté de nouvelles fantaisistes, si l'on ne détresse pas les gens au coin d'un bois, si l'on n'arrête pas les diligences, on trouve moult récits lestement troussés — ce qui vaut évidemment mieux que l'opération inverse — d'aventures désopilantes dans lesquelles l'auteur a semé à pleines mains son humour et son entrain coutumiers.

Librairie centrale des Beaux-Arts.

LÉON DESHAIRS : *Gustave Moreau* (un album petit in-4° ill. à fr. 3.50). — Peu d'artistes ont autant que Gustave Moreau déroulé la critique. C'est le sphinx des peintres, disait-on; c'est un illuminé, un fumeur d'opium, un magicien, un mage! Aujourd'hui encore la plupart des jeunes artistes qui se piquent d'étrangeté se réclament de lui. M. Deshairs a résolu de façon très neuve et très piquante « l'énigme » qu'est l'œuvre de ce grand et singulier maître.

Sans s'ébahir plus qu'il ne convenait devant les ambitions un peu naïves du peintre-philosophe, il a tracé avec une sympathie méritée le portrait du travailleur acharné, très sainement et très noblement épris de son art. Ajoutons que les œuvres principales de Moreau, reproduites et commentées avec beaucoup de soin, éclairent fort agréablement cette utile démonstration, publiée dans la belle collection : *L'Art de notre temps*.

Aux Editions du Temps Présent.

PIERRE CARRIÈS : *Peau de Chamois* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — *Peau de Chamois*, c'est Mo-Hilma, une hindoue merveilleusement belle — naturellement — ramenée en France par un colonial, devenu garde-chasse dans un village dauphinois. Fille d'une bayadère, elle se cache au fond des bois pour danser les pas suggestifs que sa mère lui enseigna et aussi pour accueillir favorablement les caresses d'un rustre, le grand Blaise, braconnier de son état et gouape par tempérament. Lyonnel Sèzerac, le châtelain, lui offre son cœur et la grande vie à Paris. Elle accepte le tout, entre dans un music-hall où elle trouve le succès. Sa position assurée, s'amène le grand Blaise — qui a eu le temps de devenir un apache distingué — et elle fuit avec lui. Lyonnel se console en épousant une jeune fille de son monde, laquelle danse comme Isidora Duncan et dans les mêmes costumes.

Vous pensez maintenant être au fait de ce roman, tout au moins dans ses grandes lignes. Eh bien, vous n'y êtes pas du tout. La véritable héroïne c'est Rosemonde Sèzerac, la sœur de Lyonnel et il faut reconnaître que son aventure est aussi pathétique qu'attachante. Elle occupe du reste les deux gros tiers de ce livre, assez peu respectueux de l'Unité et qui bouscule la vraisemblance. Je vous la narrerais avec plaisir, si celle de *Peau de Chamois* ne m'avait pris toute la place qui m'est départie.

MEMENTO

✻ ACCUSÉ DE RÉCEPTION. — ERNEST GOS-SART : *Les Espagnols en Flandre*. — MAR-CEL VANDERAUWERA : *Un Rêve dans les fleurs*. — L AUBRION : *Perles d'Ardenne*. — HENRI NEBEZAHN : *Vers des Horizons nou-veaux*. — FRÉDÉRIC DENIS : *Charles-Louis Philippe*. — AUGUSTE VIERSET : *James Van Drunen*.

✻ ACTES DE NAISSANCE. — Nous avons reçu le premier numéro de deux nouvelles revues belges : *Les Aubes*, journal mensuel d'art et d'idées, pour la défense et l'illustration de l'art social (72, rue de Courtrai, à Molenbeek) et *Le Coq Hardy*, revue mensuelle du mouvement wallon (472, chaussée de Châtelet, à Couillet).

Longue et heureuse vie à toutes deux.

✻ CENTENAIRE DU PRINCE DE LIGNE. — Le Roi vient d'honorer par une souscription l'entreprise du Comité d'initiative du centenaire du Prince de Ligne, en 1914.

Le programme des organisateurs a pris son cadre définitif. C'est d'abord la publication de l'édition du centenaire de l'œuvre presque complète et illustrée de documents inédits.

Un Congrès réunira les 25-26-27 juillet 1914 les admirateurs du Prince. Les séances de travail qui grouperont en sections les hommes de lettres, les jardinistes et les militaires se tiendront les samedi et lundi à Ath et à Belœil. La visite de la ville d'Ath et des jardins et forêts de Belœil seront organisées pour ces mêmes jours.

Le dimanche matin, de 9 à 11 heures, à Ath, à la salle des concerts, séance académique dans laquelle quatre discours seront prononcés. Réception officielle, déjeuner et départ en train spécial pour Belœil.

Cérémonie auprès de la statue, défilé du cortège, inauguration d'une plaque commémorative du Prince Claude, père du Feld-Maréchal et créateur des jardins français de Belœil, concerts, etc.

Après cela, dans le parc, représentation de *Colette et Lucas*, comédie en un acte, mêlée d'ariettes, œuvre du Prince de Ligne, représentée à Belœil en 1776, lors du mariage de son fils. Cette pièce a été imprimée à Belœil par le Prince lui-même à son imprimerie particulière et il n'en existe que trois exemplaires connus, dont deux

appartiennent à la Famille de Ligne. Cette adorable plaquette illustrée de frontispice et de vignettes d'Antoine Cardon va être réimprimée en fascicule de l'édition princeps.

Le soir, une fête de nuit autour de la grande pièce d'eau de Neptune, évoquera les fastes d'antan.

Le Comité possède dès à présent les adhésions des plus hautes personnalités militaires et littéraires, tant du pays que de Paris et de Vienne.

Un livre d'or publiera la liste des congressistes, des souscripteurs, les communications, etc.

Rappelons que c'est à M. Félicien Leu-ridant, secrétaire général du Comité d'initiative, à Belœil, que l'on doit s'adresser pour souscriptions, adhésions et tous renseignements.

✻ THÉÂTRE BELGE. — Le Comité de lecture qui fonctionna l'an dernier a été réélu intégralement par les divers groupes et associations littéraires qui y ont un délégué.

La présidence seule du Comité, qui demeure donc composé de MM. Dautrepoint, Arthur De Rudder, Arthur Daxhelet, Franz Ansel Grégoire Le Roy et V. Reding, a été confiée à un membre nouveau, M. Iwan Gilkin, remplaçant M. Edmond Picard, lequel avait manifesté le désir formel de se retirer.

✻ LES AMIS DE LA LITTÉRATURE. — La Société «Les Amis de la Littérature belge», placée sous le haut patronage du Roi, organisera cet hiver cinq conférences.

La première conférence est consacrée à *Camille Lemonnier*. Elle aura probablement lieu à Bruxelles, en l'hôtel de ville, le samedi 25 octobre, à 20 h. 1/2. Cette séance d'inauguration constituera une manifestation littéraire en l'honneur de celui qui fut l'un des premiers protecteurs des Amis de la littérature belge et qui occupa leur tribune, voulant participer personnellement à la propagande entreprise. M. Edmond Picard, président, prononcera l'allocution d'ouverture. M. Maurice des Ombiaux fera une conférence sur celui dont il fut le biographe averti et l'ami fidèle. M. Emile Verhaeren, notre grand poète, rendra pour terminer un solennel hommage à *Camille Lemonnier*.

Les autres conférences ont été confiées à MM. Henri Liebrecht, Adolphe Hardy, Hubert Stietner et Edmond de Bruyn. Les précédents orateurs s'attachèrent à l'ensemble du mouvement littéraire en notre pays pour en déterminer les caractères et en établir l'histoire générale. Ceux de cette année étudieront chacun un écrivain pour en détailler les mérites et en montrer l'influence. C'est ainsi que des études seront réservées à Georges Rodenbach, Albert Giraud, etc.

La dernière conférence, qui aura lieu en février 1914, a été confiée à M. Edmond De Bruyn, qui parlera du Prince de Ligne, dont on prépare la commémoration dans le pays d'Ath.

✱ A LA MAISON DU LIVRE. — L'Exposition de Livres et de Documents se rapportant à l'Histoire de l'Imprimerie et de la Bibliographie et d'Affiches pour Cinématographes, organisée dans les locaux de la Maison du Livre, rue de la Madeleine, 46, à Bruxelles, continue à attirer de nombreux visiteurs. Sa durée est prolongée jusqu'à fin octobre.

✱ DROITS D'AUTEURS. — L'Annuaire de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques qui vient de paraître, publie des tableaux relatifs au montant des droits d'auteurs perçus en 1912-1913.

A Paris la somme totale des droits perçus s'est élevée à 4,374,427 francs. La ville de province qui donne le relevé le plus fort est Marseille avec 188,000 francs.

A Bruxelles, le total des droits perçus est de 302,862 fr. et à Anvers de 67,330 fr.

L'Annuaire nous révèle en outre qu'il a été représenté dans le cours de l'année théâtrale 1912-1913, le chiffre fantastique de 1318 ouvrages nouveaux écrits en langue française!

✱ CONCERTS CLASSIQUES ET MODERNES. — La première séance de musique de la saison a été le récital de M. Fritz Kreisler donné le 2 octobre à la salle Patria devant une assemblée aussi nombreuse qu'enthousiaste.

M. Fritz Kreisler est un des virtuoses de l'archet les plus aimés du public bruxellois. On goûte avec un plaisir jamais lassé la vigueur et le charme, à la fois, de ses interprétations. Il y a autant de style que d'émotion dans sa façon de phraser le

classique; il y a un brio extraordinaire autant qu'une compréhension très personnelle dans les morceaux tels que les *Caprices* de Paganini, un *Allegretto* endiablé de Porpora, une *Sicilienne* et un *Rigaudon* pittoresques de Franccœur.

Les pièces de résistance, enlevées avec maîtrise avaient été, au début du concert la toujours admirable *Sonate à Kreutzer* et, de Bach la *suite en mi majeur*.

J. N.

✱ CONCERTS YSAÏE. — Quatre concerts seront donnés dans le courant de l'hiver, à la salle *Patria*, à 2 1/2., aux dates ci-dessous, avec répétition générale la veille à la même heure :

26 octobre, 23 novembre, 18 janvier et 15 mars.

Les concerts sont assurés du concours de MM. Ernest Wendel, Arthur Bodansky et Eugène Ysaye, chefs d'orchestre; Lucien Capet, violoniste; Pablo Casals, violoncelliste; Carl Friedberg et Severin Eisenberger, pianistes.

Location à la maison Breitkopf et Haertel, Coudenberg 68.

✱ L'administration des CONCERTS YSAÏE ne trouvant plus de salle de théâtre où pouvoir donner ses concerts, M. Eugène Ysaye a publié cette protestation dont on voudrait voir entendus les légitimes reproches :

« Bruxelles reste obstinément la seule capitale du monde entier qui n'ait pas de salle de concerts!

« En jetant un coup d'œil rapide sur la situation, on voit nettement les conséquences qui en résultent : Faute d'une salle spéciale et suffisamment vaste pour pouvoir répondre aux besoins des grands concerts symphoniques, ceux-ci doivent forcément se restreindre; les manifestations de l'art musical souffrent d'une atmosphère impropre; d'inextricables difficultés administratives surgissent sans cesse, le public est mal à l'aise, mal au point, la vue portant sur des décors le plus souvent vétustes; à défaut d'orgue, l'exécution des chefs-d'œuvre de Bach, Hændel, etc., n'est possible qu'au Conservatoire, qui, pour les quatre auditions qu'il y donne annuellement, détient arbitrairement le monopole de sa salle de concerts et en refuse la disposition, même provisoire, aux associations symphoniques dont l'œuvre mériterait à la fois les encouragements et l'appui de la première insti-

tution officielle du pays; en leur refusant une hospitalité que les circonstances rendent nécessaire et qui ne pourrait en rien lui être préjudiciable, elle commet un acte de mauvaise confraternité dont le public sera juge.

» En résumé, le public qui suit les concerts symphoniques donnés en dehors du seul cadre qui leur convient, n'y vient pas comme les croyants vont à l'église; si l'oreille écoute, l'esprit est ailleurs, la mentalité est irreligieuse, sans discipline; les habitudes libres du théâtre suivent leur cours au concert et il n'y a qu'au Conservatoire, où, sous la direction Gevaert notamment, l'influence du milieu, la magie du Temple, agissaient sur l'esprit de l'auditeur et l'astreignaient aux lois d'une assemblée d'élite. La musique pure, sans l'attrait des décors, sans fard ni gestes, sans sophisme; la symphonie, dont les harmonies et les rythmes, exprimés en langage abstrait, s'arrêtent à la psychologie, ne peut se passer d'un « home » bien à elle; là seulement, elle peut s'épancher, instruire, émouvoir, surpasser l'action des phénomènes scientifiques en enseignant la foi dans l'art immatériel, intangible, qui fait naître en nous des sentiments d'amour, de charité. »

❖ LA SOCIÉTÉ PHILHARMONIQUE donnera cet hiver les concerts suivants à la salle *Patria*, rue du Marais :

Lundi 27 octobre 1913, à 8 1/2 heures du soir, Eugène Ysaye et Raoul Pugno (Soirée Beethoven).

Mercredi 19 novembre 1913, à 8 1/2 h. du soir, Eugène Ysaye et Raoul Pugno.

Mercredi 17 décembre 1913, à 8 1/2 h. du soir, Carl Friedberg.

Lundi 2 février 1914, à 8 1/2 heures du soir, Pablo Casals.

Mercredi 4 mars 1914, à 8 1/2 heures du soir, Emil Sauer.

❖ M. JEAN RISLER, professeur au Conservatoire royal de Bruxelles, ouvre, 38, boulevard Beau Séjour, un cours de harpe chromatique Pleyel, réservé aux familles des membres du Cercle Artistique et Littéraire.

❖ CONCOURS POUR LE PRIX DE ROME (MUSIQUE). — Le jury chargé de juger le concours de Rome pour la musique, s'est prononcé comme suit :

1^{er} prix : Jongen, de Liège, qui précédemment obtint deux fois un second prix.

2^e prix : Mahy, de Bruxelles (pour la deuxième fois).

2^e prix : De Sutter, de Gand.

2^e prix ; Brumagne, de Namur.

1^{re} mention ; Mlle De Guchtenaere, de Gand.

2^e mention : Floris, de Manage.

❖ Mlle JULIA GEORGES, 39, rue du Belfroi, à Bruxelles, a repris ses leçons de chant, piano et solfège. Prix modérés.

❖ LA GYMNASTIQUE RYTHMIQUE A BRUXELLES. — L'une des plus brillantes disciples de Jaques Dalcroze, Mizzie Steinwender — aujourd'hui Madame Reizer, — professeur des enfants grand-ducaux à la Cour de Wurtemberg, enseignera la méthode Dalcroze à l'Institut des Hautes Etudes Musicales et Dramatiques d'Ixelles.

Des études approfondies de la méthode; plusieurs années de professorat aux Conservatoires de Stuttgart, de Hannover ainsi qu'aux théâtres royaux de ces mêmes villes; enfin les cours qu'elle donna à l'Institut Dalcroze à Hellaer, font actuellement de Mme Reiser-Steinwender une éducatrice musicale, une pédagogue de tout premier plan, comme aussi une artiste complète dont les leçons auront une valeur inappréciable.

❖ La Société des AMIS DES MUSÉES ROYAUX DE L'ÉTAT à Bruxelles organise, cet hiver, une série de conférences ayant trait aux œuvres d'art que renferment les divers musées de la capitale, ainsi qu'aux questions d'érudition ou d'esthétique que ces œuvres sont de nature à soulever.

Ces conférences accompagnées de projections lumineuses auront lieu le mercredi à 4 1/2 heures, dans la grande salle du Cercle Artistique et Littéraire (Waux-Hall, du Parc). En voici le programme dès à présent, sauf modifications imprévues :

1) 15 octobre. M. Buls : La Grand'Place de Bruxelles envisagée comme Forum populaire et comme Musée national. — 2) 29 octobre. M. A.-J. Wauters : Pour Hubert Van Eyck, chef et honneur de l'école de Gand. — 3) 12 novembre. M. Jules Destrée : Les sculpteurs en Wallonie. — 4) 3 décembre. M. P. Lambotte : Alfred Stevens et Eugène Smits. — 5) 10 décembre. M. V. Tourneur : La médaille en Belgique

aux XIV^e et XV^e siècles. — 6) 24 décembre. M. Joseph Destrée : Le mobilier civil en Belgique au Moyen-Age jusqu'au début de la Renaissance. — 7) 7 janvier. M. Vermeulen : Quelques aspects de l'influence italienne (XV^e-XVI^e siècles). — 8) 21 janvier. M. Fierens-Gevaert : Les Frères de Limbourg et le rôle des miniaturistes dans les débuts de la peinture moderne. — 9) 4 février. M. Capart : La Sculpture égyptienne aux Musées Royaux du Cinquantenaire. — 10) 18 février. M. Jean De Mot : Les influences classiques dans nos provinces. — 11) 4 mars. M. Marcel Laurent : Les collections de céramique européenne aux Musées du Cinquantenaire (XVI^e-XIX^e siècles). — 12) 18 mars. M. E. Verlant : Portraits d'histoire nationale dans les Musées Royaux.

Les hommes de lettres et les étudiants d'art pourront obtenir gratuitement un certain nombre de cartes d'admission à cette série de conférences en s'adressant par écrit à M. P. Bautier, secrétaire, 52, rue Vilain XIII.

✱ LE PRIX DU HAINAUT. — La province du Hainaut a fondé un prix annuel de 1,000 francs, pour récompenser l'effort d'art le plus méritant de l'année.

La commission instituée à cette fin vient de décider de proposer à la Députation permanente pour le prix de 1913 le peintre Paulus, de Châtelet.

En outre, la commission, à raison de l'exposition de Mons, et malgré l'épuisement du budget mis à sa disposition, a décidé de demander à la province certains achats et encouragements pour les artistes suivants : Brichard et Thumelaire, sculpteurs; Verhaegen, Allard l'Olivier, Petit, Auto Carte, Révelard, Chaltin, peintres; Louis Goffinet, aquafortiste; Massart et Hanappe (art appliqué).

✱ L'ESSOR INTELLECTUEL (U. P. de Koekelberg) organise une Exposition d'art ouverte gratuitement au public dans les locaux de l'Hôtel communal de Koekelberg, du 12 au 26 octobre.

✱ LES INDÉPENDANTS, Cercle d'art, exposition ouverte au Musée Moderne, à Bruxelles, jusqu'au 27 octobre. Peinture, sculpture et grès décoratifs. X^e Salon annuel.

✱ CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE. — Exposition de photographies : *Des Cyclades en Crête au gré des Vents*, de M. Fred. Boissonnas.

✱ LE MINNEWATER SAUVÉ. — Le beau site du Minnewater, à Bruges, dit *Tekhné*, était menacé par la construction d'une fabrique. A la suite d'une convention passée entre l'administration communale et l'industriel, ce dernier a renoncé à son projet, et le gouvernement interviendra pour une somme de 30,000 francs à inscrire au budget de 1914, dans l'indemnité à accorder à l'industriel.

✱ A MONS, Salon d'Automne, organisé par la Fédération des artistes wallons, jusqu'au 30 octobre.

✱ A AMSTERDAM, au Musée municipal, Exposition internationale, de novembre à décembre.

✱ A ANVERS, Salon de la Société royale d'Encouragement des Beaux-Arts, ouverte jusque fin octobre.

✱ A HUY, Du 26 octobre au 9 novembre, Salon annuel de peinture.

✱ AU MUSÉE DE FLENSBURG s'est ouverte une Exposition d'ensemble des œuvres du peintre Auguste Wilckens, qui comprendra plus de 200 tableaux prêtés par les musées et les collections particulières.

✱ AU MUSÉE DES ARTS INDUSTRIELS de Zurich, sera ouverte jusque fin octobre, une Exposition d'art décoratif, ameublements et images murales, vitraux, petites sculptures en bois, bronze, pierre, etc.

✱ Mme V. GILSOUL-HOPPE ouvre un cours de dessin, peintures à l'huile et à l'eau, ainsi que le pastel, pour dames et jeunes filles. Lundis, mercredis et vendredis, de 9 heures à midi, rue de la Vallée, 50, à Bruxelles.

✱ A VENISE, prochaine Exposition internationale des Beaux-Arts, du 15 avril au 31 octobre 1914. Dernier délai d'envoi : 10 mars. Renseignements : *Municipia*, à Venise.

CAISSE CENTRALE

de Change et Fonds Publics (Société Anonyme)

Directeur : René POELAERT

Agent de Change

Bruxelles
Place de la Liberté, 5

Administration : Téléph. A. 746

Rédaction : » A. 6868

INFORMATIONS

Dans le monde de l'industrie et de la finance

✱ M. Lacanne qui a rendu aux *Usines de la Providence* d'éminents services depuis 25 ans, en qualité de directeur général, a résilié ses fonctions et est nommé administrateur.

✱ Aux *Usines Gilson*, MM. Nicodème, N. Gilson et Dewerp sont respectivement nommés administrateurs et commissaire.

✱ En remplacement de MM. L. Trouet, P. Le Marinel, H. Monnom, décédés, et E. Francqui, démissionnaire, l'assemblée générale de la *Compagnie des Pétroles au Congo* a appelé aux fonctions d'administrateurs MM. Fernand De Backer, Gaston Périer, Jules Collin et Alfred Cousin. M. J. De Backer est choisi comme administrateur délégué.

MM. F. De Backer et A. Cousin, anciens commissaires, sont remplacés par MM. Paul Cerckel, directeur en Afrique du Chemin de fer du Congo, et le major Auguste Weyns.

✱ M. Van Wincxtenhoven, chargé d'affaires de Belgique au Maroc repartira cette semaine pour aller rejoindre son poste.

M. Van Wincxtenhoven a présenté au gouvernement un

rapport très documenté, qui constitue un chaleureux plaidoyer en faveur du développement des relations commerciales et industrielles entre le Maroc et la Belgique. Au surplus, il semble bien que les efforts de notre chargé d'affaires seront couronnés de succès à en juger par le résultat d'une audience qu'il accordait tout récemment au Musée commercial et à laquelle se pressait une foule énorme d'industriels.

Une nouvelle audience eut lieu à Gand et une dernière à Bruxelles.

C'est après cette audience que notre chargé d'affaires retourne à Tanger où il défend avec une belle ténacité les intérêts belges.

✱ Le 21 octobre, les actionnaires de la *Société Générale de Belgique* se réuniront afin d'entériner les nominations suivantes faites par le Conseil général de cette Société :

Gouverneur honoraire, le baron Baeyens.

Gouverneur, M. Jadot, en remplacement du baron Baeyens, démissionnaire.

Vice-gouverneur, le baron Janssen en remplacement de M. Jadot.

Directeurs, M. Cooreman, en remplacement de M. le comte de Smet de Naeyer, décédé; M. de Brabander, en remplacement de M. Jadot.

Secrétaire, M. Callens, en remplacement de M. de Brabander.

✱ M. J. Engels a été nommé administrateur de la *Compagnie Electrique Anversoise*, en remplacement de feu M. Alfred Havenith.

✱ Le conseil supérieur de l'industrie et du commerce a consacré sa séance du 8 octobre à l'examen d'un avant-projet de loi sur « les conventions collectives de travail », dont le texte, adopté par le conseil supérieur du travail, a récemment été déposé tel quel sur le bureau de la Chambre par un groupe de représentants.

✱ Par arrêté Royal M. J. Dubois, secrétaire général du ministère de l'industrie et du travail a été nommé membre du conseil d'administration de la Caisse Générale d'Épargne et de Retraite, en remplacement de feu le comte de Smet de Naeyer.

ÉCHOS FINANCIERS

L'emprunt serbe sera probablement le premier emprunt offert au public français, une première tranche de 125,000,000 de francs pourrait être émise dès que la Skouptschina aura ratifié le contrat intervenu entre un groupe français et le gouvernement serbe, qui a offert comme gage de cet emprunt l'excédent disponible du produit des monopoles actuels et le produit du monopole de l'alcool. Toutefois, le gouvernement français est décidé à ne pas autoriser, pour le moment, l'émission d'un emprunt étranger quelconque en France. Il s'agit d'attendre le moment où le mot « paix » sera définitivement mis au bas de l'histoire des événements balkaniques. Qu'en même temps intervienne la question d'un futur emprunt français, la chose n'est pas impossible.

Les bruits qui ont couru relativement à un emprunt russe se précisent.

Une dépêche de Berlin dit :

« Des journaux publient des informations de Saint-Pétersbourg, d'après lesquelles les milieux parlementaires russes se préoccuperaient des bruits qui circulent au sujet d'un vaste programme de construction pour la flotte russe. Ce programme serait nécessité par des engagements pris par la Russie envers des puissances étrangères. Les fonds pour la réalisation seraient fournis par un grand emprunt étranger. On parle de sommes pouvant atteindre plusieurs milliards de francs.

On dit que le *Crédit Foncier de France* procéderait dans un délai rapproché à l'augmentation de son capital, par l'émission de 50,000 actions nouvelles de 500 francs, émises au-dessous de 800 francs et réservées aux actionnaires actuels à raison d'une action nouvelle pour neuf anciennes.

Banque Belge pour l'Étranger.

Le bilan et le compte de profits et pertes de la Banque Belge pour l'Étranger (ancienne Sino-Belge) pour l'exercice clôturé fin juin viennent d'être approuvés par le conseil d'administration. Le solde bénéficiaire est notablement supérieur à celui de l'exercice 1911-1912 : néanmoins le dividende sera maintenu à son taux précédent de 5 p. c. soit 25 francs par action. La distribution en nécessitera un prélèvement de 750,000 francs qui laissera disponible une somme de 500,000 francs pour la réserve spéciale.

Crédit Anversois.

Les bruits qui couraient depuis quelque temps au sujet de la constitution d'une banque belge en Suisse se confirment. Le Crédit Anversois vient d'absorber la Banque Ormond & Co, qui compte parmi les plus anciennes et les plus respectées de Genève.

Le capital de la nouvelle banque sera de cinq millions de francs; MM. Jacques et Antoine Ormond rempliront les fonctions d'administrateurs délégués; des administrateurs du Crédit Anversois feront partie du conseil d'administration de la Banque genevoise.

Caisse des Propriétaires, à Bruxelles.

Les coupons de 20 francs des obligations 4 p. c. venant à échéance le 15 octobre 1913, seront payés par fr. 19.20 net. L'impôt de 4 p. c. ne sera pas retenu sur les coupons des obligations 4 1/2 p. c. que la Caisse des Propriétaires émettra le 15 octobre 1913 et le 15 avril 1914.

Au Métropolitain.

Au Métropolitain de Paris, les recettes s'établissent comme suit pour les neuf premiers mois :

1913 : fr. 39,463,529.15.

1912 : fr. 39,479,409.85.

Société de Chemins de fer Économiques en Catalogne.

Les inondations qui se sont produites à Cerbère et dans les environs ont produit de sérieuses dévastations. Il est intéressant de constater cependant que le réseau de la Société des Économiques de Catalogne n'a pas eu à en souffrir.

Un télégramme reçu de la direction de l'exploitation signale, en effet, que le mauvais temps qui a régné dans la région n'a pas occasionné de dégâts à la ligne et que le service est normal.

La Compagnie du Sud del'Espagne annonce qu'un dividende de p. 4.50 par obligation Linarès-Almería à revenu variable est mis en paiement, sous déduction des impôts, pour solde de l'exploitation de la ligne de Linarès-Almería pour les exercices clos au 31 décembre 1911. En outre, la compagnie déclare que pour encaisser ce dividende les porteurs ont à présenter leurs titres afin qu'il soit procédé au changement de la feuille des coupons. Cette opération faite, le paiement sera effectué contre remise du coupon n° 1 de la nouvelle feuille de coupons.

Chemins de fer Secondaires.

Le Conseil d'administration proposera à la prochaine assemblée générale la répartition d'un dividende de 11 p. c., soit fr. 27.50 pour les actions et fr. 62.50 pour les dixièmes de part. Après répartition, les réserves se chiffreront au total à 7,687,161 francs. et il sera reporté à nouveau 90,754 francs. Le portefeuille de titres s'élève à 33,731,658 francs, dans lesquels sont comprises des valeurs de placement provisoire, telles que des bons du Trésor belge. Les participations diverses s'élèvent à 1,764,921 francs et les disponibilités en banque atteignent une somme de 10,748,756 francs.

Tramways d'Odessa.

Les Tramways d'Odessa ont encaissé en août fr. 874,256.40 contre fr. 734,952.40 en 1912, ce qui porte la plus-value des huit premiers mois à fr. 950,961.44.

La ligne de Préobrajenskaïa-Kherson a été inaugurée le 27 août.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur l'augmentation du capital de cette société dont la notice se trouve page 9.

Compagnie Mutuelle de Tramways.

Voici le tableau des recettes effectuées pendant le mois de septembre pour les principales filiales de cet important trust :

	septembre 1913	1912	9 premiers mois 1913	1912
Bangkok	390,811.55	340,391.95	3,526,736.40	3,242,144.05
	+ 50,419.60			+ 284,622.35
Salerne	57,987.—	42,659.20	410,038.—	388,339.60
	+ 15,327.80			+ 71,698.40

Rotterdam	391,291.27	348,956.73	3,413,477.27	3,088,932.26
	+ 42,334.54		+ 324,545.01	
Bialystok	32,280.—	24,161,65	251,045.34	224,671.12
	+ 8,108.35		+ 29,374.22	
Dunkerque	71,682.70	65,206.65	559,306.75	526,816.70
	+ 6,476.05		+ 32,490.05	
Kazan	181,358.67	172,618.88	1,298,959.—	1,199,068.85
	+ 8,739.79		+ 99,890.15	
Naples-Capod.	63,156.—	48,230.50	475,308.—	371,374.41
	+ 14,925.50		+ 103,933.50	
Maubeuge	36,171.80	35,020.—	297,946.25	278,111.90
	+ 1,151.80		+ 19,834.35	
Galatz	43,609.—	39,496.05	314,465.55	340,932.55
	+ 4,112.95		— 26,467.—	

Tramways de Livourne.

Recettes du mois de septembre 1913.fr. 116,453.60
Recettes du mois de septembre 1912.	108,058.50

Différence en faveur de 1913.fr. 8,395.10

Recettes du 1 ^{er} octobre 1912 au 30 septembre 1913	fr. 1,013,529.60
Recettes du 1 ^{er} octobre 1911 au 30 septembre 1912	954,053.75

Différence en faveur de 1912-1913 fr. 59,475.85

Tramways de Kiew.

Les recettes de la société russe des Tramways de Kiew, dont la société belge possède la majorité des titres, se sont élevées en 1912 à 9,051,085 francs, contre 8,329,897 francs en 1911. Le coupon de l'action de la société russe a été, cette année, de R. 44.70 aux 32,000 actions, contre l'an dernier 42 roubles aux actions anciennes et 21 roubles aux nouvelles. Les dividendes des actions de la société belge seront les suivants : fr. 7.25 par action de capital, fr. 3.25 par action de jouissance et fr. 4.75 par action de dividende.

Tramways de Dunkerque et Calais.

Le bilan de l'exercice écoulé des Tramways de Dunkerque et Calais accuse un bénéfice de fr. 213,286.41 contre fr. 186,733.83 en 1911-1912. Le conseil d'administration proposera à la prochaine assemblée de fixer le dividende de l'action de capital à 4 francs, contre fr. 3.50 l'an dernier.

Tramways du Caire.

À l'issue de l'assemblée ordinaire qui aura lieu le 15 octobre prochain, se tiendra une assemblée extraordinaire afin de se prononcer sur une proposition d'émission d'obligations.

Chemin de fer Bari-Barletta.

L'exercice clos le 30 juin a laissé un bénéfice de 251,248 francs. Addition faite du report antérieur, le disponible ressort à 275,609 francs, contre 243,003 francs en 1911-1912. En présence de cette augmentation, le Conseil proposera à l'assemblée du 1^{er} octobre de porter de fr. 23.50 à 26 francs le dividende des actions.

Compagnie internationale de Tramways.

La Compagnie Internationale de Tramways ne fait pas supporter par ses obligataires (4 et 5 p. c.) l'impôt sur le coupon.

Gaz de Rome.

On mande de Rome que la Société du Gaz de Rome réalisera avant la fin de l'année l'augmentation de son capital, qui sera porté de 8 millions à 10 millions de lire, en vue du développement des installations électriques de la Société.

Gaz et Electricité de Lisbonne.

Les actionnaires sont convoqués en assemblée extraordinaire le 31 octobre prochain, aussitôt après l'assemblée annuelle, pour délibérer notamment sur une proposition d'augmentation du capital-actions et d'autorisation de créer et d'émettre des obligations.

Providence Belge.

Le dividende sera de 125 francs au lieu de 110, ce qui réclamera un décaissement de 2,250,000 francs contre 1,980,000 francs.

Or, les bénéfices étant de fr. 13,069,558.29 au lieu de 7,580,371 fr. 15 c., il sera permis au conseil de doter les amortissements d'une somme de fr. 7,794,185.77, contre fr. 3,070,272.15, et ce, indépendamment, de la dotation d'une somme de 1,698,750 francs au lieu de 1,365,750 francs au fonds de prévision.

Providence Russe.

Le conseil d'administration vient de fixer le dividende de l'action série B à fr. 29.07, soit le coupon de 25 francs afférent à l'exercice 1912-1913, plus un acompte de fr. 4.07 sur l'arriéré dû pour le premier exercice social.

Sambre et Moselle.

La Société des Ateliers de Sambre et Moselle paiera deux coupons arriérés (les numéros 13 et 14) aux actions privilégiées et 25 francs au coupon 15, soit au total 75 francs.

Grandes Chaudronneries de l'Escaut.

Les résultats de l'exercice clos au 31 mai dernier sont aussi favorables que ceux de l'exercice précédent. Le bénéfice répartissable atteint, en effet, 118,000 francs environ, contre fr. 113,600.84 en 1911-1912. Il sera possible, dit-on, de régler le demi coupon arriéré de l'an dernier des actions privilégiées et du coupon entier de l'exercice 1912-1913, soit au total 45 francs par titre privilégié.

On se souvient que les coupons de 6 p. c. ont été réglés régulièrement jusqu'en 1909-1910 inclusivement et que les bénéfices de l'exercice 1911-1912 avaient permis de payer le coupon arriéré de 1910-1911 et la moitié du coupon de 1911-1912.

Après paiement des 45 francs susdits, la situation va donc redevenir normale.

Chantiers et Ateliers de la Gironde.

Le bruit court que cette société aurait l'intention d'augmenter son capital. La Société Schneider et Cie (Le Creusot) participerait à cette opération en même temps que Saint-Chamond.

Compagnie Métallurgique Dniéprovienne.

Il serait question de doubler le capital en le portant à 30 millions de roubles. Le but de cette opération serait d'éviter à l'entreprise l'accroissement considérable des impôts russes progressifs. Les nouveaux titres seraient émis à un taux très bas.

Société anonyme John Cockerill.

L'assemblée des actionnaires aura lieu le 22 octobre.

Comme on le sait, le conseil d'administration proposera aux action-

naires la répartition d'un dividende de 100 francs par action.

Les comptes de l'exercice écoulé font ressortir un bénéfice supérieur de près de 600,000 francs au précédent et cette majoration va pour la majeure partie (500,000 francs), accroître le fonds d'amortissements qui recevra ainsi 3,500,000 francs au lieu de 3 millions de francs l'an dernier.

Voici, d'après l'« Almanach de l'horlogerie et de la bijouterie », le tableau des prix du kilogramme de platine pendant les quarante dernières années, soit depuis 1872.

1872	500	1892	2,250	1904	3,200
1874	600	1896	2,000	1905	3,400
1875	750	1897	2,100	1906	6,050
1880	900	1898	2,300	1907	4,450
1882	1,000	1899	2,750	1908	4,000
1885	1,200	1900	3,000	1909	4,850
1887	1,500	1901	3,200	1910	6,500
1889	2,000	1902	3,100	1911	7,500
1890	2,500	1903	3,160	1912	7,550

Charbonnages de Noël-Sart-Culpart.

L'assemblée des actionnaires est convoquée pour le 22 octobre.

Le bénéfice réalisé en 1912-1913 s'est élevé à fr. 1,997,204.18, soit plus de 500,000 francs de plus que l'exercice précédent.

Il sera prélevé sur ce bénéfice 1,375,000 francs pour le dividende, ce qui représente 275 francs par action.

Rappelons que pour l'exercice 1911-1912 le profit qu'accusait le bilan a été exactement de fr. 1,483,927.53 et le dividende de 225 fr.

Les chemins de fer de l'Etat Belge ont commandé à MM. Morgan, Walker and Co, de Cardiff, 35,000 tonnes de menus à des prix variant entre fr .15.50 et 17 francs, cif. Gand ou Anvers.

Le sondage de Sars-la-Bruyère des Charbonnages belges a atteint la houille. C'est un événement important pour les recherches du nouveau bassin au Midi du Hainaut. Il intéresse plus particulièrement les sondages les plus voisins de Fayt-le-Franc (Unis-Ouest de Mons), Blaugies (Chevalière de Dour), Bois de Sars (Nord-Ouest de Bohême), et Quévy-le-Petit (Péruwelzienne de recherches minières).

Le sondage de Sars-la-Bruyère présente ceci de particulier qu'il a rencontré vers 470 mètres deux couches de charbon maigre et que, se portant un peu plus au sud, vers Blaregoies, la Société a l'espoir de rencontrer des veines plus grasses. Il faudrait en savoir plus long sur les résultats obtenus pour pouvoir tirer de là des déductions plus générales utiles aux autres travaux.

Le charbonnage de Roton-Farciennes et Oignies-Aiseau convoque ses actionnaires pour le 18 octobre afin de leur soumettre un projet de diminution du capital social par voie de remboursement.

Société Française des Poudres de Sûreté.

Le marché des explosifs s'est régularisé et les ventes de 1912 ont non seulement dépassé celles de 1911 en quantités, mais aussi en prix rémunérateur, notamment en ce^e qui concerne les grisou-

naphthalines, c'est-à-dire les explosifs de sûreté en présence des mélanges grisouteux.

Le dividende de l'exercice 1912 a été de 40 francs, après attribution de 45,000 francs au fonds de prévoyance lequel s'élève ainsi à 685,000 francs.

Cette filiale de la Société des Explosifs Favier s'applaudit d'avoir créé d'aussi grandes réserves, car elle prévoit le cas prochain où son usine de Saint-Denis devra être déplacée par des nécessités d'expropriation et d'agrandissement considérable.

Les résultats atteints pendant l'exercice en cours sont très satisfaisants.

Les résultats de l'exercice écoulé sont supérieurs aux précédents, de 445,000 francs.

Le dividende est de 80 francs au lieu de 60 francs. Cette augmentation de bénéfices est la conséquence des nouvelles installations et des transformations opérées depuis deux ans et qui ont coûté 1,200,000 francs.

LÉGISLATION

Nos lecteurs n'oublieront pas que les titres des états et pouvoirs étrangers sont aussi bien soumis au droit de timbre que les titres émis par des sociétés étrangères particulières. (Rapport Section Centrale P. 54.)

BIBLIOGRAPHIE

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire sera envoyé à la Rédaction, 30, avenue de l'Hippodrome, à Bruxelles.

LE RECUEIL FINANCIER. — Annuaire des valeurs cotées aux Bourses de Bruxelles et de Paris. Ouvrage donnant des études complètes et détaillées sur toutes les valeurs boursières. 20^e édition, 1913. Deux vol. in-4^e, de 2,300 pages, reliés. (Établissements Emile Bruylant, éditeurs, à Bruxelles). — Prix : 20 francs.

M. Gaston de Leval, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles vient de publier une plaquette qui appelle l'attention des sociétés étrangères ayant un siège d'exploitation en Belgique et les porteurs de titres étrangers, sur les lois fiscales de 1913 et la loi du 25 mai 1913 sur les sociétés.

M. de Leval, conseil des légations d'Angleterre et des Etats-Unis était bien qualifié pour rédiger cette petite étude qui est en vente chez Misch & Thron (1 fr.).

Dans une brochure intitulée *Dans un pays bilingue*, M. Gustave Robert étudie de la manière la plus intéressante les diverses méthodes d'enseignement des langues vivantes en Belgique (1 fr.).

M. V. D. M.

Société d'Electricité d'Odessa (Société Anonyme)

constitué par acte passé devant M^e Maurice De Doncker, notaire à Bruxelles, le 17 décembre 19109, publié au *Moniteur belge* le 6 janvier 1910, sous le n^o 60. .

Siège social : 156-158, rue Royale, à Bruxelles

AUGMENTATION DU CAPITAL SOCIAL

porté de 8,000,000 à 12,000,000 de fr. par l'émission de 40,000 actions de capital nouvelles de 100 francs nominal

suivant décision de l'assemblée générale extraordinaire des actionnaires du 11 septembre 1913, publiée au *Moniteur belge*, le 25 septembre 1913, sous le n^o 6617.

Une notice relative à cette augmentation de capital a été publiée aux annexes du *Moniteur Belge* du 4 octobre 1913, sous le n^o 6790.

Ces 40,000 actions sont émises aux prix de 110 francs l'une, payables comme suit :

- 1^o 30 francs à la souscription, du 15 au 24 octobre 1913;
- 2^o 30 francs le 31 octobre 1913;
- 3^o 25 francs le 28 novembre 1913;
- 4^o 25 francs le 7 janvier 1914,

ensemble : 110 francs.

Les actions nouvelles auront droit, pour l'exercice 1913-1914 en cours, conformément à l'article 28 des statuts, au premier dividende de 5 p. c. et au deuxième dividende, au prorata des versements effectués aux dates indiquées ci-dessus.

Les souscripteurs auront la faculté de libérer anticipativement leurs titres; à cet effet, en dehors du versement de 30 francs, à effectuer à la souscription, ils auront à verser le 31 octobre 1913 :

- a) Fr. 80. — par action, versement de libération;
- b) Fr. 3.50 par action, pour nivellement des dividendes.

Ils auront ainsi droit à l'entièreté du dividende qui sera attribué aux actions anciennes pour l'exercice 1913-1914.

Les souscripteurs qui désireront effectuer cette libération anticipative devront en faire la déclaration au moment de la souscription.

Les souscripteurs d'actions non libérés recevront le 31 octobre un certificat nominatif, constatant l'inscription de leurs actions sur le registre d'actions nominatives. Ce certificat sera échangé contre des titres définitifs au porteurs, lors de la libération des actions.

La souscription sera ouverte du 15 au 24 Octobre 1913
de 10 heures du matin à 3 heures de relevée

(et jusqu'à midi seulement le samedi 18 octobre)

A BRUXELLES : à la *Banque de Bruxelles*, 62, rue Royale;
à la *Banque de Paris et des Pays-Bas* (Succur Bruxelles), 29-31, rue des Colonies;
chez *MM. F. M. Philippson et C^o*, 44, rue de l'Industrie.

Malt Kneipp

Mélangé au

Café



„Voilà la santé”

ÇÀ ET LÀ

CHEMINS DE FER EN THESSALIE.

— Le réseau exploité par la Compagnie comprend deux lignes qui partent du golfe de Volo, sur la mer Egée, se dirigent vers le nord-est, comme les deux branches d'une fourche, l'une vers Larissa, l'autre vers Kalabaka; ces deux points sont situés non loin de l'ancienne frontière ottomane.

Aujourd'hui que la région située au nord

de ces deux points terminus est soumise à la Grèce, il est certain que ces lignes seront prochainement prolongées. On annonce déjà que le gouvernement grec vient de décider de consacrer 100 millions au développement et à la réorganisation des voies ferrées du royaume. Sur cette somme, 75 millions seraient affectées à la construction de trois nouvelles lignes; celles de Papapouli-Gui-

Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains

N'EMPLOYEZ QUE LA

Plume Réservoir Rouge & Noir

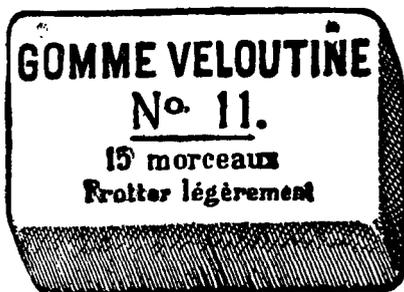
M. O. V.



Exigez cette marque de préférence à toute autre.

La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours encrée et ne coule jamais, quelle que soit la position qu'on lui donne.

Artistes, Architectes, Dessinateurs



N'EMPLOYEZ QUE LA

Gomme Veloutine

Laisse le papier intact.

Enlève toute trace de crayon.

Ecoliers et Etudiants

N'ÉCRIVEZ QUE SUR LE PAPIER FILIGRANE

L'ÉCOLIER

Pour vos registres, copies-de-lettres, etc., exiger « LES CLEFS »
comme marque et pour votre papier
à lettres d'affaires, demandez la « NATIONAL MILL ».

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

MODES

Maison Paul Lefizelier Bruxelles

142, Rue Royale



Téléphone 117.32

La maison invite sa nombreuse clientèle élégante à venir visiter ses nouveaux salons de modes où elle pourra admirer chaque jour les dernières créations.

UNION DU CRÉDIT DE BRUXELLES

57, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères

Escompte des traites au taux de la Banque Nationale

Dépôts à vue	3	p. c.
Dépôts à deux mois . .	3 1/2	p. c.
Dépôts à un an	4 1/2	p. c.

Location de Coffres-Forts 12 francs par an.

ACCUMULATEURS TUDOR

(Société Anonyme)

CAPITAL : 1.200.000 FRANCS

Bruxelles - 79, Rue Joseph II - Bruxelles

1410 et 11.530 — Télégrammes : Tudor-Bruxelles

Banque Internationale de Bruxelles

Société Anonyme, 27, Avenue des Arts

CAPITAL : 25.000.000 DE FRANCS ENTIÈREMENT VERSÉS

Opérations de Bourse. — Reports. — Garde de titres.

Administration de portefeuille. — Avances sur titres. — Escompte.

Encaissement d'effets de commerce.

Encaissement de coupons. — Monnaies étrangères. — Chèques et lettres de crédit sur tous pays. — Compte de dépôts franco de commission.

Comptes. — Jointes.

Comptes courants. — Service financier de sociétés.

Comptes de Quinzaine.

Location de coffre-forts.

Pour tous renseignements on est prié de s'adresser au siège social :

27, avenue des Arts, 27 — Téléphones : A 3870, 3901, 6739, 8056

où à la succursale

42-52, rue du Lombard, 42-52 — Téléphone : A 4776

das, de Kalabaka-Sorovitch et de Kalabaka à l'Adriatique. Les 25 autres millions à la réparation et à l'amélioration des lignes déjà existantes.

COMPAGNIE DU KASAI. — Au point de vue des récoltes, le Conseil est satisfait. La production de 1912 a été de 1,294 tonnes. Cette quantité pourra être maintenue pour 1913. Mais, comme en 1912, le prix

de revient a été de fr. 6.80 au kilogramme et le prix de vente en moyenne fr. 6.04. On conçoit aisément, dans ces conditions, que la Société n'a pas fait de brillantes affaires. Aussi, va-t-on s'attacher à réduire le prix de revient. Déjà par la suppression des droits et la réduction du prix des transports, le prix de revient peut-il être ramené à fr. 4.75. Cependant, pour couvrir les charges financières, en estimant que les prix

AU NABAB

FABRIQUE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES

FONDÉE EN 1868

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseur de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La maison garantit tous les objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoiries, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du catalogue illustré (plus de 900 modèles).

Aux Galeries des Meubles

20, Rue de l'Hôpital, 20

BRUXELLES

**Le plus grand choix des meubles de tous styles
et tous genres**

du caoutchouc restent à leur niveau actuel, il faudrait que le prix de revient d'après un actionnaire ne dépasse pas fr. 3.75. Les dirigeants de la Compagnie ont le ferme

La Société s'oriente vers les recherches minières et espère trouver dans cette nouvelle voie une compensation à ses déboires dans le commerce du caoutchouc.

TANGANYIKA. — Aux renseignements déjà communiqués le 22 septembre dernier, au sujet de la Tanganyika Concessions, viennent s'en ajouter d'autres qui précisent la situation. Nous sommes informés que le programme élaboré par l'Union Minière du Haut-Katanga, pour le développement de ses opérations au Katanga, a été appliqué d'une façon très satisfaisante. Les deux fours water-jacket qui fonctionnent simultanément, ainsi qu'il a été déjà dit, depuis le commencement de juillet dernier, fonctionnent dans de bonnes conditions. Rappelons que la production en cuivre pendant les huit premiers mois de l'année courante a dépassé 4,000 tonnes. Le prix de revient a été conforme aux prévisions. Par un câblogramme expédié par le directeur de l'Union Minière en Afrique, il est dit que le cuivre produit en juillet et en août, depuis que les deux fours water-jacket ont été utilisés, figure sur le total pour 1,900 tonnes. On s'attend à ce que la construction de fours à coke soit achevée à la fin de l'année. Le directeur a fait savoir que lorsque la compagnie fera son propre coke, le prix de revient de la production du cuivre sera encore réduit. Un comité technique étudie actuellement les moyens d'augmenter considérablement la production.



Spécialité de Découpage et Collage d'Echantillons d'Etoffes

Ateliers de Brochage, Satinage, Cartonnage,
Perforage et Numérotage

Pilage et mise sous bandes de circulaires et Journaux

MAISON SAINTE-MARIE

Fondée en 1368

Rue Pachéco, 12, BRUXELLES

Téléphone 252

Médailles aux expositions de Bruxelles
Paris, Liège et Bordeaux
Médaille d'Or à l'exposition Universelle de
Bruxelles 1910

MINERVA MOTORS. — On annonce que les bénéfices de l'exercice 1912-1913 s'élèvent à 1,800,000 francs.

Le dividende sera, très probablement, de 20 francs, contre 30 francs en 1911-1912. Cette répartition permettrait, en outre, de porter une somme de près d'un million aux amortissements.

ATELIERS DU THIRIAU. — Cette société a réalisé, au cours de l'exercice écoulé, un bénéfice net de 158,000 francs, au lieu de fr. 301,805.70 en 1911-1912.

Le dividende de l'action de capital sera de 15 francs, soit donc son coupon statutaire de 6 p. c.; la part de fondateur ne touchera donc rien cette année. On sait que l'an dernier l'action de capital touche 20 francs et la part de fondateur fr. 6.15.

A KNOCKE ET DUINBERGEN. — Entre les digues de mer de Knocke et Duinbergen se trouve une largeur de 2,000 mètres environ, que ne protège aucun ouvrage de défense contre les empiètements de la mer. Le département des travaux publics va mettre fin à cette situation en reliant les digues actuelles par une autre digue, d'un développement total de 2,000 mètres, suivant la crête. Dans le percé de cette digue, qui sera construite en briques 26 escaliers permettront l'accès à l'estran. Les travaux, évalués à 730,000 francs, seront adjugés le 13 novembre prochain et devront être achevés en 26 mois.

Bulletin de l'Institut de Sociologie Solvay

(PARC LÉOPOLD, BRUXELLES)

*Publication périodique paraissant en fascicules grand in-8°;
l'année forme un volume de 100 feuilles d'impression environ.*

Prix de l'abonnement : Belgique 15 fr. ; Etranger 20 fr. — **Prix du numéro 4 fr.**

Chaque fascicule comprend :

1° La continuation des *Archives sociologiques* publiées par EMILE WAXWEILER.

Cette publication tend à introduire un point de vue déterminé dans les études sociologiques et à constituer une science générale des phénomènes sociaux par application de ce point de vue dans les sciences sociales particulières.

2° Une *Chronique du mouvement scientifique*, qui signale et commente dans de courtes notices les nouvelles publications, les bibliographies, les entreprises de coopération scientifique, les voyages et les explorations, les institutions, sociétés et revues nouvelles, les congrès les nouvelles et informations du monde savant, etc. Outre des notices, la « Chronique » reproduit les principaux titres de livres, brochures, articles de périodiques recueillis chaque mois par le service de documentation de l'Institut dans les catalogues de la bibliothèque ;

3° Une *Chronique de l'Institut* qui rend compte notamment des réunions des groupes d'études, où sont discutées les questions à l'ordre du jour dans les différents domaines de la sociologie et de ses applications.

L'Expansion Belge

Revue Mensuelle Illustrée

Œuvre de Vulgarisation économique,
coloniale, scientifique, littéraire, artistique,
sportive.

Chaque Fascicule
comporte plus de 100 pages abondamment
illustrées

Prix du Numéro : 1 Franc

Abonnements :

Belgique	12 francs
Etranger	15 francs

Rue de Berlaimont, 4, Bruxelles

Sommaires des derniers numéros de la Belgique Artistique et Littéraire

15 AOUT 1913

- GEORGES EEKHOUD : *Peter Benoît.*
WILLIAM SPETH : *Camille Lemonnier et l'Écllosion de la littérature belge d'Expression française.*
F.-CHARLES MORISSEAU : *Lou ou la rencontre inattendue (suite).*
GEORGES WILLAME : *Odélard.*
ARTHUR DE RUDDER : *Impression d'Espagne. — Burgos et sa Cathédrale.*
MAURICE GAUCHEZ : *Philippe Thys. — N.-D. d'Hanswijk*
Chroniques de la Quinzaine.
-

1^{ER} SEPTEMBRE 1913

- EMILE VERHAEREN : *Les Flamands qui travaillèrent à Versailles.*
CHARLES ANCIAUX : *Poèmes en Proses.*
ÉDOUARD DE KEYSER : *Littérature néfaste.*
R.-E. MÉLOT : *Couleurs sans danger.*
PAUL ANDRÉ : *Léon Tricot.*
ALIX PASQUIER : *La Chapelle mystérieuse des Médicis.*
FRANÇOIS LÉONARD : *Les Foules.*
AUGUSTE VIERSET : *Aventuriers et Aventurières.*
ARTHUR DE RUDDER : *Un romancier Autrichien : Peter Rosegger.*
MAURICE GAUCHEZ : *Léon Tricot. — Carnegie.*
Chroniques de la Quinzaine.
-

15 SEPTEMBRE 1913

- FERNAND SÉVERIN : *La Jeunesse de Weustenraed.*
GEORGES RAMAEKERS : *La Chasse de Brabant.*
HENRI GUILBEAUX : *Influence des Ecrivains belges sur les rapports littéraires entre la France et l'Allemagne.*
CHARLES HENRY : *La Faute.*
J.-J. VAN DOOREN : *Et voici du soleil...*
IWAN GILKIN : *Pour notre défense nationale.*
ARTHUR DE RUDDER : *Une exposition d'art allemand.*
MAURICE GAUCHEZ : *Hector Chainaye. — Pégoud.*
Chroniques de la Quinzaine.
-

1^{ER} OCTOBRE 1913

- MAURICE GAUCHEZ : *Le Comte P. De Smet de Naeyer.*
FRANZ HELLENS : *Les Chasseurs d'Illusions.*
R.-E. MÉLOT : *L'Indifférent.*
STÉPHANIE CHANDLER : *Hans Christian Andersen.*
MARIE GEVERS : *La journée d'hiver.*
AUGUSTE VIERZET : *Voyages et Villégiatures.*
ARTHUR DE RUDDER : *Sur la fin d'un écrivain illustre.*
Chroniques de la Quinzaine.



IMPRIMERIE MICHEL DESPRET
6, RUE BERTHELS, NIVELLES
TÉLÉPHONE 1

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

Revue Nationale du Mouvement Intellectuel

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 16 DE CHAQUE MOIS



Dessin de G. GAUDY.

Prix du Numéro : Belgique : 60 centimes. — Etranger : 75 centimes.

26-28, RUE DES MINIMES, BRUXELLES

LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

DIRECTEURS : **PAUL ANDRÉ & FERNAND LARCIER**

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : **R.-E. MÉLOT**

ABONNEMENTS { BELGIQUE : UN AN, 12 FRANCS; SIX MOIS, 7 FRANCS.
 { ETRANGER : » 15 » » 9 »

Toutes correspondances et communications doivent être adressées :

Pour la Rédaction : 93, rue Ducale, à Bruxelles. Tél. B. 5522.

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes. Tél. A. 712.

La Revue ne publie que de l'inédit.

Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

SOMMAIRE DU N° DU 1^{er} NOVEMBRE 1913

Léon Tricot	Le Sourire de Paris	159
Fritz Van der Linden	Questions Coloniales	176
Franz Mahutte	Monsieur Badilon Merdenchon	182
Jean De Bosschère	Pour lire « Cressida » de Suarès	192

A travers la Quinzaine :

Auguste Vierset : Les Faits et les Idées, 204. — **Arthur De Rudder** : Les Peuples et la Vie, 208. — **William Speth** : Paris et les Parisiens, 214. — **R.-E. Mélot** : La Prose et les Vers, 222. — **Paul André** : Le Drame et l'Opéra, 226. — **Ray Nyst** : Les Salons et les Ateliers, 234. — **Gustave Casy** : La Fédération des Artistes Wallons, 241.

Bibliographie, Memento.

Illustrations de : **G. Gaudy, Léon Tombu, Walter Vaes, F. van Holder.**

LE SOURIRE DE PARIS

Nous sommes heureux de pouvoir publier quelques pages que notre ami et brillant collaborateur Léon Tricot écrivit peu de temps avant sa mort. Ce sont des notes réunies par lui en vue d'une conférence qu'il vint faire, l'hiver dernier, au Cercle Artistique et Littéraire d'Anvers. Elles possèdent le charme, l'ironie et la fantaisie que savait prodiguer ce spectateur amusé et amusant d'un monde et de choses dont il faisait les sujets incessamment variés de ses tableaux d'un chatoyant impressionnisme.)

C'est le sourire d'une actrice qui conserve à la rue le maquillage de la comédie. L'œil est un petit astre au fond d'une cavité bleue; le rose d'une pudeur menteuse — et d'ailleurs éternelle — avive la pommette : tout le reste est blanc; pourtant, un rien de rose encore fait du lobe de l'oreille une cerise. Et le sourire, dans ce décor, s'allonge. C'est un peu de sang sur la neige.

Il est charmant. Mais il a ce tort, bien vite, d'être toujours le même. Le maquillage est un art en lequel chacune est passée maîtresse. Le même visage s'éclaire du même sourire, place des Etats-Unis, à l'Etoile, ou rue Duperré, à Montmartre. « La France, a dit Arsène Houssaye, est le pays de la peinture. » Peut-être ne se faut-il que médiocrement affliger d'avoir vu s'enfuir la Joconde : car tout Paris est plein de petits Greuze et de petits Nattier. Au demeurant le sourire de la Joconde n'était-il point si enchanteur. Je causais récemment à un gardien du Louvre, qui me disait :

— Des gens venaient, Monsieur, s'accoter des heures devant ce tableau-là. Des heures. Ils lui souriaient, Monsieur, ils lui parlaient tout bas... Ils l'auraient embrassé, Monsieur, pour peu qu'on les eût laissés faire...

Ce gardien restait ahuri. Il est vrai que c'était un vieux gardien, un réactionnaire obstiné à garder le Salon carré, à une époque où s'impose le Salon cubique. Le sourire de Monna Lisa ne lui disait rien. Il ajoutait, plein d'un bon sens énorme :

— Les trois quarts des petites femmes qu'on croise dans la rue ont le sourire plus joli que ça.

Il clignait de l'œil, il faisait claquer sa langue contre son palais. C'était un connaisseur. Son âge ne lui avait rien enlevé de ses facultés, peut-être. Je n'en infère pas qu'il fût le satyre d'Ivry... Mais je veux reconnaître qu'il ne se trompait pas tout à fait.

Vous savez maintenant de quel sourire j'entends vous entretenir. Comme le cœur de Madame la Comtesse de Noailles, le sourire de Paris est innombrable. Mais je ne vous apporte ni le sourire tout fraîchement académique de M. Boutroux, ni le sourire philosophique de M. Bergson ; le sourire de M. Antonin Dubost, candidat ingénu au fauteuil de M. Fallières, je ne vous l'apporte pas non plus. Je vous apporte le sourire de la chanson, de la mode, de la danse, de la revue, des arts futuristes et des principautés intellectuelles. — Ma conférence... non ! ma potinière !... est une petite personne en jupe étroite, fendue à gauche sur un bas mauve à jours... et il y a plus de jours que de bas !... Elle est fragile, elle est coquette, elle est fardée comme la prose de mon ami Sylvain Bonmariage, elle a des yeux longs comme un discours de M. Frédéric Masson, — et elle éclate de rire au nez de l'Institut... comme le petit Fantasio de Roubille à celui de Joseph Prudhomme. Elle est signée Préjelan ou Fabiano ! Et c'est le vrai sourire de Paris !

En ce moment, elle est à la fête de Montmartre. La fête à Montmartre, c'est tout à fait la fête à l'avenue du Commerce à Anvers, au boulevard du Midi à Bruxelles, au boulevard d'Avroy à Liège. Le nougat n'y est pas meilleur, et le Houp la la ! plus facile. Mais on y trouve une chose merveilleuse : ce sont les manèges de cochons.

Ce qu'on appelle en Flandre le *moulin*, et ce qu'on appelle le *carrousel* en Wallonie, s'appelle le *manège* à Paris. Répudiant les chevaux de bois d'une honnêteté trop certaine — des chevaux de bois, est-ce assez pompier ! — il fait tourner, dans l'orbe de son orchestration bavard, des cochons roses et des lapins blancs : le lapin !... le cochon !... bêtes symboliques s'il en est, en ce pays de Montmartre ! Et chaque soir, la petite personne que je vous ai présentée et qui incarne si heureusement le sourire, se trémousse sur ces cochons, jambes dessous, jambes dessus,

Au milieu des éclats de rire de la foule !

Elle se trémousse, elle s'en donne, elle n'est pas avare des trésors qu'Eros lui prodigua. Les cochons tournent, les cochons sautent. Un brusque mouvement renverse mon héroïne sur la poitrine de son amie qui est derrière, franchement à califourchon... Son réticule tombe, glisse le long de la bête, et le voilà sur le bitume. Une ordonnance de M. Lépine défend de rien jeter sur la voie publique. Ramassons le petit sac... Il s'est ouvert. Il est plein de choses !... Que contient-il ?...

C'est le petit sac du prestidigitateur. Mais je n'en sortirai ni des lanternes allumées, ni des drapeaux de soie, ni des kilomètres de serpent rose. Il se pourrait que j'en retirasse des pigeons — mais ils seraient plumés, et ce serait un spectacle morose. Non. Puisons à poignées, plutôt, dans ce tas de petits papiers. Ce sont des chansons et des vers, ce sont des nouvelles à la main !... La petite dame est frivole, mais elle n'est pas sotte. Quand on la rencontre dans le métro, elle a souvent un livre entre les doigts. Ce ne sont évidemment pas les œuvres de M. Anatole Leroy Beaulieu qu'elle s'assimile ainsi ; d'ailleurs, je ne vous ai pas dit que ses bas étaient bleus. Elle lit *Fantomas* ou les *Batailles de l'Amour*, — mais elle lit. Elle est au courant de l'esprit d'hier — et même de celui de demain, car elle a des amants nombreux qui sont chansonniers et poètes, couturiers ou cubistes, et qui, sur l'oreiller, entre

deux abandons, la mettent au courant... C'est pourquoi nous ne nous étonnerons pas de trouver dans le petit sac toute une suite d'épithaphes de M. Jean Bastia...

Des épithaphes?... Mon Dieu... Nous ne sommes guère qu'au lendemain de la Toussaint... La Lune Rousse a sacrifié au culte des morts en épithaphant des vivants... M. Jean Bastia s'est plu à enterrer... prématurément, quelques personnages notoires. Et voici l'épithaphe de M. Fallières :

*De Fallières, l'âme benoîte
Au ciel est debout. Dieu lui dit :
« Assieds-toi, mon fils, à ma droite. »
Mais le siège était trop petit !*

Car l'une des raisons quotidiennes, depuis sept ans, du sourire de Paris, c'est l'ampleur de M. Fallières... Mais passons. Jean Bastia, sans pitié, enterre Madame Réjane :

*Ci-gît Réjane. Qu'on la pleure !
On l'incinéra. Cela pour
Que, jusques en sa dernière heure,
Elle n'échappât point au four !*

C'est peut-être injuste — un tantinet — Mais on ne saurait contester que l'épithaphe de Mlle Balthy, maigre plus ultra, ne soit du plus saisissant à propos :

*Balthy, qui dort sous la colline,
Vit tous ses charmes s'aplanir.
Elle s'en fut de la poitrine
Pour ne jamais en revenir.*

Personne en vérité n'échappe. Et c'est le massacre des innocents :

*Ci Le Bargy gît ! Mort cruelle,
Tu l'as fait démissionner...
Sa voix venait du cœur, mais elle
Eut tort de passer par le nez.*

*Ci-gît Jean Jaurès ! Quel silence
En ce champ funèbre où tout dort !
Quel calme sur toute la France !
Jaurès se tait, c'est qu'il est mort.*

Et l'épithaphier féroce ne s'arrête même pas au seuil de la Beauté!... Mme Régina Badet, danseuse, mime et comédienne, s'est avisée de chanter. Cela lui coûtera cher ! Jean Bastia grave sur son tombeau :

*Ci-gît Badet qui entra, nue,
Au Saint des Saints, d'autorité.
Saint-Médard l'y a reconnue,
Car sur terre elle avait chanté !*

Et nous finirons sur la plus cruelle — et la plus malicieusement parisienne :

*Sous ce tombeau gisent TERENCE,
PLAUTE, BOURGET, BERNSTEIN (HENRI),
PIERRE WOLFF, ANATOLE FRANCE...
Et pourtant GUITRY seul y gît !*

— Requiescat... in pace !

Ainsi Jean Bastia fait rire — sourire ! — la parigote dont je vous parle et qui règne toujours là-bas — je la vois ! — sur ses cochons domptés. C'est lui encore qui, jugeant le théâtre du temps présent — octobre 1912 — par trop farci de reprises, griffonne cette chanson légère qui ne me paraît pas, au fond si réticule.

LE TEMPS DES REPRISES

*Voici revenu le temps des reprises.
Patachon, Nana, la Reine Margot
Narguent la « cerise »,
De Samuel Orphée emplit les cassettes,
L'Enfant du Miracle enrichit Gavault,
Robe rouge fait les grosses recettes...
Tout ce qui Bricux est or, de nouveau.*

*Voici revenu le temps des reprises.
Le Palais-Bourbon reprend la R. P.
Comédie exquise !
Et Coutant reprend son vermouth nature
Et Jaurès reprend le discours coupé,
En juillet, par le décret de clôture
Mais auquel nous ne pouvions échapper.*

*Voici revenu le temps des reprises.
Dans Comœdia Monsieur Mas, hier
Avec sa maîtrise,
A repris sa plume, un brin rabâcheuse
Pour le Répertoire avec un grand R...
Et de Féraudy, d'humeur voyageuse,
Reprendra, demain, le chemin de fer.*

*Voici revenu le temps des reprises.
La guerre reprend à nouveau, mettant
Les Balkans aux prises,
Raul Poiret reprend ses ciseaux et taille
Le même costume éternellement...
C'est mêmes soldats que reprend Detaillé,
Et le chansonnier même Pelletan.*

*Voici revenu le temps des reprises.
Le Bargy reprend Cyrano, succès
De la rampe aux frises ;
Il reprend Don Juan et même il — je gage —
Reprendrait Simone aussi s'il l'osait...
Pourvu que Marianne, à son retour d'âge,
N'aille pas vouloir reprendre Loubet !...*

★ ★

Le nom de M. Poiret a jailli, sous la rime. Et voici le sourire de la mode. Depuis qu'en son palais de féerie Madame la Comtesse de Clermont-Tonnerre a ressuscité les somptuosités persanes, la mode de Paris pousse des cris perçants. Ce sont des cris rouges, oranges, or, verts, violets

et ocre. Nous irons à la Générale de l'*Idée de Françoise* ou du Théâtre Impérial. Oh ! le joli théâtre !... C'est ici une parenthèse, mais le temps le permet : ouvrons-la. Evidemment, sur ce théâtre, nous avons vu avec plaisir, depuis deux mois, Mlle Séphora Mossé, premier prix du Conservatoire, incarner, grande et brune, Salomé, dans un costume qui, exclusivement, se composait d'un rubis rose ; nous avons vu, avec un égal agrément, Mlle Gaby Boissy en chemise jouer une pièce du libertin M. Nozière... Mais l'attrait véritable du Théâtre Impérial, ce sont bien plutôt ses baignoires. L'appui sur lequel se posent le coude, les jumelles, le sac à bonbons, l'éventail et le programme, est une plaque de verre dépoli, sous laquelle s'allument invisibles des poires électriques. Le rideau levé, quand la petite salle est plongée dans les demi-ténèbres, ces poires restent allumées. Et alors, une clarté laiteuse envahit les baignoires, — et il n'est pas possible d'être plus jolies que les Parisiennes éclairées ainsi par en-dessous. Tout le pourtour du théâtre est une galerie de petits tableaux : l'appui de verre confère aux visages bien faits on ne sait quel ton rose et nacré, quel charme nouveau de volupté et de mystère..., met en valeur la chair des bras et de la gorge, emplît l'œil d'éloquence et de douceur... Un peu d'irréel pare soudain la réalité. On ne sait plus si l'on est en présence de la vie ou d'une suite d'estampes créées par un peintre de génie. La Gandara, Boldini, et Jacques Blanche lui-même se retirent en désordre. Je pense que Carrière seul pourrait rivaliser... Pour voir cela, on afflue rue du Colysée.

Mais nous voilà bien loin de la mode ? Pas si loin. Entrons dans les loges et regardons les dames. Nous sommes dans l'empire du Schah. La coiffure de tête est persane ; ce ne sont qu'emperllements, qu'orfèvreries, que piquets de plumes, des pompons et geysers. La robe vient de Téhéran, le manteau qu'en entrant on a rejeté, aussi. Ce sont des voiles, qui, de leurs plis lâches, enveloppent la statue, et puis s'enroulent à ses pieds. Ce sont des voiles

aux couleurs éclatantes, ce sont des voiles sonores, à cause des jais dorés, des perles lourdes, des cabochons et des cristaux qui y pendent, qui s'y choquent et tintinnabulent.

*Cela fait, quand on marche, un doux bruit cristallin,
Et le couturier, né malin,
N'hésite pas, puisque tout passe,
A provoquer un peu la casse.*

Et quand ces dames, tout à l'heure, ont franchi l'espace qui séparait leur auto du perron du théâtre, les curieux populaires, massés en haie aux deux côtés, ont éclaté de rire et ont crié : « Ohé ! les Perroquets. » Mais ces gens ignorent l'Esthétique et la Perse. Et la reine de leur Sabbat, c'est Mistinguette.

N'empêche. C'est le sourire de Paris — qui gouaille et s'amuse. Des bruits avaient couru, annonciateurs d'une révolution dans la mode, d'un retour aux grâces de mil-huit-cent-trente. Les messieurs allaient porter la redingote de couleur, le pantalon à petits carreaux, le gilet à grand châle et la cravate à triple tour. Les dames retrouveraient la jupe ample et un peu courte de Musette et de Madame Prud'homme, et ce chapeau cabriolet si pratique quand on veut, de très près, se parler — se parler à bouche que veux-tu. Le retour des brides supprimait le danger des épingles meurtrières longues comme des broches... Et déjà d'aucuns s'exaltaient : « Supprimons l'oeillère, acclamons les brides !... » Quels avantages n'allaient pas en résulter au point de vue sentimental ! « On va gagner les cinq premières fastidieuses minutes de tout rendez-vous ! » — me disait avec lyrisme un professionnel-lover répandu. Plus de : « Otez votre chapeau, ma chérie ! » ; plus de : « Y pensez-vous ! » ; plus de : « Je vous en supplie ! » ; plus de : « ... Mé prenez-vous pour une fille !... »

Avec les brides, au lieu de batailler pour chaque épingle, il suffira d'un petit coup de doigt au ruban qui pend. Fffut !... et voilà le chapeau envolé. « Qu'avez-vous fait ?... »

criera la dame. — « Ce que vous attendiez ! » répondra galamment le monsieur. Et le reste suivra...

Mais ce fut une espérance vaine. Et vous, Mesdames, pas plus que vos sœurs parisiennes, vous ne referez mil huit cent trente...

Alors, que sera la mode de demain?... Personne ne la prend au sérieux, tant déjà la folie est présente. Un ironiste vaticine :

« Tout d'abord la robe qui déplace la ligne sera seule »
 » préconisée. Las sans doute des robes droites, tout unies,
 » reposantes à voir mais un peu mesquines, les couturiers
 » ont songé, enfin, à mettre en relief quelques rondeurs.
 » Cependant ces rondeurs ne se trouveront pas où vous
 » croyez. On a changé tout cela ! Aux places assignées par
 » l'ingrate nature, il n'y aura rien. Non, les seins seront
 » bas, légèrement inégaux, ô fantaisie, le derrière tom-
 » bant, quoique rebondi, et le ventre drapé, enjolivé,
 » fleuri, devra être porté très en avant — comme dans
 » certains cas ! Pour mieux accentuer une pensée grosse
 » d'espérances, les jupes trop courtes remonteront devant
 » et, longues derrière, traîneront à terre grâce à une petite
 » loque fendue du plus gracieux effet. »

Ne rions pas !... car l'ironie d'aujourd'hui peut être la vérité de demain.

Interrogées, les femmes ne se sont pas montrées très favorables au retour des cendres, — je veux dire à la restauration des modes 1830.

★
★

Il est à remarquer, d'ailleurs, que lorsqu'on interroge les femmes, elles marquent généralement une ironie singulière à l'endroit du thème sur quoi on les prie de broder.

« Quel est l'homme qui comprend les femmes?... » a demandé un enquêteur d'été, en mal de copie. Vous avez vu les réponses qui sont venues... fuligineuses et vagues, et ironiques à souhait. Un autre a riposté : « Quelle est la

femme qui comprend les hommes?... » Peut-on donc faire état de réponses semblables :

La femme qui comprend les hommes :

Tant que nous avons été fiancés, Tatave a été gentil. C'étaient des bouquets de violettes, des boucles d'oreilles en doublé, des mignardises et des bécots. On sort de la mairie, je monte en fiacre; Tatave monte sur ma robe. J'y dis : « Fais donc attention ! » Il me met une claque, pour apprendre à y parler. C'était mon homme. J'ai compris.

NORINE.

Aimez-vous mieux celle-ci :

La femme qui comprend l'homme, c'est celle qui lui f... la paix.

GOBINETTE.

Il y a là quelque sagesse, — comme en celle-ci, d'ailleurs :

Est-ce que vous croyez qu'il soit bien utile de les comprendre? Est-ce qu'il ne suffit pas de les prendre?

CHOUTE.

Mais ceci :

La femme est un enfant. Voilà une affaire bien entendue. Et c'est ce qui ressort de l'enquête de M. Hugues le Roux. Alors? Est-ce à l'enfant de comprendre son père?

ROSETTE.

Et encore :

Il y a toujours une minute où la femme la plus bête comprend un homme. Supériorité de notre sexe ! Et notre seul avantage, après tout...

CLAU.

Je crois que la vérité est ici :

La femme qui comprend les hommes? Celle qui dose ses caresses comme un pharmacien dose ses médicaments, qui est économe de ses aveux, reste toujours mystérieuse et ne

livre ni les secrets de son âme ni ceux de son cabinet de toilette.

UNE QUI EN EST REVENUE.

En dépit de ces plaisanteries, il est des femmes qui comprennent les hommes et des hommes qui comprennent les femmes. Il est vrai que c'est un peu par intérêt. L'association, en matière de littérature notamment, est depuis quelques années l'un des sourires les plus amusants de Paris. Le bon poète Hugues Delonne, dans une revue délicieuse que joue actuellement le théâtre des Capucines, en a fort sagement écrit :

L'AMOUR PASSE

Air : C'étaient deux amoureux.

I

*Pour bien réussir dans ce gai Paris
Il faut qu' les femmes aident leurs maris !
Car n'est-c' pas le but de la vie
Qu'on vous admire et vous envie ?
Pour fair' de l'esbrouf', du bluff', du chiqué...
Cela n'empêche pas, du reste,
Qu'les trois quarts du temps on s'déteste...*

Refrain :

*Ce sont des amoureux
Qui triment deux par deux
Pour la gloire et les billets bleus,
Quand i' n' sont pas d'avant la gal'rie
I' s'trait'nt comm' de la viande pourrie,
Mais ils sav'nt fort bien
Qu'séparés, i'n' feraient rien.
L'intérêt commun est un lien
Qu'ils raccommoient dès qu'il casse
Tandis que l'amour, ça passe.*

II

*Tout c' qui est réclame a pour eux d' l'attrait,
 Dans tous les journaux ils coll'nt leurs portraits
 Avec leurs chiens, leurs chats, leurs gosses
 Paraît que ça aid' leurs négoces !
 Mais la femm' jalous' les succès d' l'époux...
 I n'y a qu'en amour qu'y n' sont pas jaloux ;
 Et comm' leurs désirs n'ont pas d'bornes
 Ils se font mutuell'ment des cornes !...*

Refrain :

*Ce sont des amoureux
 Enchaînés deux par deux
 Ainsi que des forçats hideux.
 Entre l'époux et sa compagne,
 Chaque jour c'est l'enfer, c'est l' bagne.
 Au Tout-Paris, pourtant,
 Ils doivent à chaque instant
 Se montrer ! Voilà l'important !
 Cerveaux flétris et cœurs de glace !...
 Saluez l'amour qui passe...*

L'amour!... C'est le grand sourire de Paris!... Les hommes ont beau être incompréhensibles et les femmes incompréhensives — ou le contraire, si vous voulez! — tous deux ne s'en désirent pas moins.

Un des sourires de Paris encore, c'est cette possibilité de rencontres, au boulevard, de personnages illustres.

Ainsi, vous entrez, un soir de la semaine dernière, dans un hall où le théâtrophone fonctionne, où l'on peut, moyennant deux sous et l'introduction de deux canules dans les oreilles, se payer les grands chanteurs, les chanteuses notoires. A côté de vous, une dame, attentivement, écoute la romance de *Si j'étais roi*... Elle est très blonde, trop blonde, son teint est éclatant; un parfum trop fort s'exhale de sa mise élégante. Et vous éprouvez un petit

sursaut quand l'ami qui vous accompagne, qui est journaliste et qui connaît bien Paris, vous apprend que c'est Madame Steinhell. Si j'étais roi ! Si j'étais reine !...

Mais revenons-en à l'homme, et à la femme... qui s'entendent ou qui ne s'entendent pas. Paul Géraldy, qui est l'un des plus délicats poètes parisiens du moment, a traduit avec une saisissante vérité, un impressionnant naturel, certaines phases de cette discorde. Voici de lui un petit poème qui est amusant et mélancolique à la fois.

QUERELLE

*Tu as eu tort. Tu as eu tort. Je te répète
 Que tu as eu grand tort... Et tu le sais très bien !...
 Oui, mais voilà... Tu n'en veux faire qu'à ta tête !...
 Oh ! ne pleure pas, va ! Ça n'arrangera rien !
 Bois ton thé. Que ce soit fini !... Voilà deux heures
 Que nous perdons à batailler, à discuter.
 Bois ton thé. Parlons d'autre chose... Bois ton thé.
 Je te préviens que je m'en vais, moi, si tu pleures !
 Mais qu'est-ce que j'ai dit !... Mais qu'est-ce que tu as !
 Eh bien, soit ! C'est moi qui ai tort, là !... Grand tort,
 [même !...
 Et maintenant, essuye tes yeux... Mais oui, je t'aime,
 Tu le sais bien !... Mais nom de Dieu, ne pleure pas !...
 Tu dis ?... Je t'ai fait mal ?... Je ne t'ai pas touchée !
 Où ça t'ai-je fait mal ?... — Allons, embrasse-moi,
 Et que ce soit fini !... Là... Tu n'es plus fâchée ?...
 Alors ne boude plus !... Bois ton thé... Allons, bois !...
 Tu mettras de la poudre un peu plus tard... Tu m'aimes ?...
 C'est sûr ?... Prends mon mouchoir: le tien est tout mouillé.
 Qu'est-ce que vous voulez encore ?... Un peu de crème ?...
 Un nuage !... Voilà, Madame... Vous voyez
 J'ai beau crier très fort : c'est toujours moi qui cède...
 Vous avez de grands yeux tout gonflés, tout ternis,
 Tout rouges... Voulez-vous sourire ? Hou ! Qu'elle est laide !
 Allons, embrassez-moi. Là. Voilà. C'est fini.*

Et c'est un peu la suite, et souhaitons-le : la fin, de la chanson d'Hugues Delorme. Il n'a pas chanté que celle-là d'ailleurs, le bon poète, l'un des plus spirituels et des plus fins parmi les descendants directs de Glatigny. Il a tout chanté, chanté tout, de ce Paris qu'il aime et dont le sourire infini l'inspire. Son art délicat sait exprimer avec adresse les choses difficiles, et faire passer les impossibles.

★ ★

Mais ma petite dame a quitté son manège de cochons roses et elle est entrée au cabaret. Elle est entrée à la Lune Rousse, où opère Dominique Bonnaud, cet ancien journaliste, ex-secrétaire du Prince Roland Bonaparte, devenu l'un des maîtres de la chanson satirique.

Puis elle traversera le boulevard et entrera à la Boîte à Fursy, — Fursy, roi de la chanson rosse, et finira sa soirée aux Quat' z' Arts, — les Quat' z' Arts, où règne et triomphe Vincent Hyspa.

Vincent Hyspa est le prince des pince-sans-rire, le seul Gascon du Nord qui soit réellement du Midi. Aux Quat' z' Arts, quand le bon poète Gabriel Montoya, faisant fonction de bonisseur annonce Vincent Hyspa, — il y a dans la salle un mouvement et des Ah!... Et cependant, on vient d'entendre Jacques Ferny, et cependant on a entendu Montoya. N'importe! Le nom de Vincent Hyspa produit son effet magique. La salle bée d'aise. Elle sait qu'elle va écouter des choses plaisantes et spirituelles, dites avec un flegme irrésistible par un fantaisiste qui est resté le seul à garder les traditions de l'Épopée chatnoiresque... Le sourire est, d'avance, sur toutes les lèvres et le plaisir dans tous les yeux.

Mais, minuit sonnant, le cabaret se ferme... Mon héroïne ira-t-elle, sous les courtines, chercher un repos bien gagné?... Ce serait ne pas la connaître...

*Lorsqu'on fut toujours vertueux,
On aime à voir lever l'aurore,*

N'est-il pas vrai?... Nous avons donc encore quelques heures devant nous. La place Pigalle étincelle, quotidienne illumination!... Tabarin chante et danse!... Les restaurants de nuit regorgent de clients qui fuient le sommeil comme le savant fuit le temps perdu. Le Rat Mort et le Monico, le Royal et l'Abbaye, flamboient. Entre les tables, les danseuses opèrent, demi-nues. Nous avons quitté la Chanson, nous allons effleurer la Danse. Foin du quadrille naturaliste, vieux comme la Goulue!... Sa danse est anglaise, ou elle est espagnole. Girls acrobatiques, ingénus minois, minois blancs et roses, chahuts faussement pervers, car toutes sont des Agnès, et Gibson mène un pensionnat!... ou danseuses frénétiques de tangos fous, rythmés au choc des coupes, au pétard des bouchons qui sautent!... Espagnoles de Belleville ou de Ménilmontant, c'est du mouvement, de la couleur, et de la lumière. Les personnages les plus augustes ont gravi l'escalier du Rat Mort pour les voir couler, souples et blondes, entre les tables, esquisser autour de leur haut de forme mécanique le geste enlaccé du bras nu... Après les grands ducs, on a vu venir les princes.

Les princes!... La transition est bonne... ah! oui, elle est bien bonne! C'est le dernier sourire de Paris!... Les princes!... Prince des poètes, prince des conteurs, prince des fumistes, prince des raseurs!... La midinette leur éclate de rire à l'auréole... Si vous aimez les princes, on en a mis partout!... Ah! lisons la prière de Paul Fort :

La grenouille en rigole d'aise. Il pleut sur la Seine et sur l'Oise. O disciples de Saint Nicaise, nés à Triel « auprès Pontoise ».

Saint Egobille et sainte Mille, intercédez auprès de Dieu, pour qu'il nous chasse un peu des cieux, ces nues couleur de camomille.

On a l'onglée, cueillant la fraise, l'engourdie, cueillant les framboises. Si cela continue, ma chaise saura trop ce « que mon ...cœur poise ».

Sainte Mille et saint Egobille, natifs de Triel tous les

deux, je ne puis sortir ma famille, intercédez auprès de Dieu !

Lisons la prière de Paul Fort, mais non pas les proses d'Han Ryner, — prince des conteurs, Han Ryner, surnommé Han Nuyeux. Délaissons la littérature cubiste. Laissons à Louise Sylvain l'Hécube. Ce n'est plus le sourire, c'est l'éclat de rire de Paris. La petite dame se tord et se tirebouchonne, et la voilà pareille à la Vénus d'Archipenko... à la Vénus du chansonnier Brienne, qui a le mieux ridiculisé la façon des Meizinger et des Mâtisse. Vous la dire, cette chanson?... Impossible... Mais par elle, Paris s'esclaffe... et croit rouvert le salon des Humoristes. En vain M. Guillaume Apollinaire exalte le cube. On s'attend à une sortie de M. Bérenger ou à une chanson de Mayol. M. Lampué, conseiller municipal, brandit des foudres. Paris se roule... Mais M. Briccioni, sculpteur et peintre, bondit à la tribune du Salon d'automne et voici son manifeste :

« Proclamons l'abolition complète de la ligne fine et de la statue fermée. Ouvrons la figure comme une fenêtre et enfermons en elle le milieu où elle vit. Proclamons que le milieu doit faire partie du bloc plastique comme un monde spécial régi par ses propres lois. Proclamons que le trottoir peut grimper sur votre table et que votre tête peut traverser la rue, et qu'en même temps votre lampe familière peut suspendre d'une maison à l'autre l'immense toile d'araignée de ses rayons de craie. Une figure peut avoir un bras habillé et tout le reste nu. Les différentes lignes d'un vase de fleurs peuvent se poursuivre avec agilité en se mêlant aux lignes du chapeau et à celles du cou... »

Mais Paris, les mains en pavillon autour des lèvres, lui crie : « Tu parles ! » — et l'on voit les revues de fin d'année, aux mises en scène incomparables, exalter en tableaux vivants d'une fidélité sans reproche et d'une couleur délicate les chefs-d'œuvre des maîtres de la vraie peinture. Devéria, Ingres et Delacroix sont reproduits au Moulin

Rouge ; aux Folies Bergère, Rochegrosse et Luc-Olivier-Merson ; à la Cigale, Abel Faivre, Albert Guillaume et Willette, les petits maîtres. Une leçon de raison, de beauté, proclamant l'impérissable génie de l'art français, est ainsi donnée à la foule, et proteste contre les imbécillités criminelles des fumistes du Salon d'Automne. N'est-ce pas l'un des plus délicieux sourires de Paris, que le Music-Hall ait assumé la tâche de servir de musée au peuple?... Sourions!... Le Music-Hall a pris d'assaut l'Odéon. Les comiques du Caf' conc' jouent Molière chez Antoine. Jane Marnac fait le polichinelle du *Malade Imaginaire*, cependant que Vilbert est Argan et la petite Allems Dorine... Et tous ces sourires, mêlés, les observateurs ironiques du cinématographe quotidien ont imaginé de les réunir en une façon de revue à laquelle ils ont donné, en bon français, un nom de l'entente cordiale : Sketch. Et c'est au Sketch que courra demain, après un sommeil... qui ne sera peut-être que médiocrement réparateur, la petite dame que j'ai laissée à l'Abbaye de Thélème, bien insouciant de son réticule sinon de sa beauté, dont la devise pourrait être : « Sachons ménager la chair et le sou ! »

Au demeurant le petit sac est-il vide? J'ai beau en retourner les poches. Je n'y trouverai plus qu'un bâton de rouge — pour les lèvres ; qu'un bâton de fard indien — pour les yeux ; qu'une houpe à poudre de riz enveloppée dans un chiffon de batiste... Et tout cela, c'est de l'intimité.

Laissons la dame à des sourires qu'il nous est interdit de pénétrer — et qui, du reste, sont les mêmes partout...

LÉON TRICOT.

QUESTIONS COLONIALES

Comment nourrir les blancs et les noirs ?

Le poisson des Grands Lacs.

Tous ceux qui ont parcouru notre colonie, ont pu constater combien l'on a peu tiré parti des ressources locales pour l'alimentation des Européens et des indigènes. Je me souviens sans aucun plaisir de mes voyages sur le fleuve à bord des sternwheels quand je songe aux mets bizarres qui me furent servis : les œufs, le poisson, la viande et les légumes frais n'apparaissaient presque jamais sur la table. A Stanleyville ou dans d'autres postes particulièrement bien placés pour l'industrie de la pêche, le poisson n'était guère abondant sur le marché. A l'intérieur la poule et rarement la chèvre continuaient comme auparavant à servir de base à la nourriture des blancs.

Au Katanga, le gibier pululle en maints endroits : cependant, il est rare qu'on en vende à Elisabethville. A Johannesburg, vous en trouvez chez tous les marchands de comestibles.

Pour les noirs, tout est remis au hasard des approvisionnements dans les villages. Une ordonnance de M. le Vice-Gouverneur Malfeyt a remédié quelque peu à cette situation dont les indigènes pâtissaient : elle oblige les caravanes à se munir, au départ, des vivres qui leur sont nécessaires, durant les mois de trop fréquente famine. Mais nous n'avons pas encore résolu la question alimentaire : il s'en faut de beaucoup. La production de riz a baissé dans la Province Orientale et j'ai vu, chose extraordinaire, du riz de Birmanie expédié à Kabalo pour alimen-

ter les travailleurs du troisième tronçon du chemin de fer le long de la Lukuga.

On avait fondé beaucoup d'espairs, il y a un peu plus de deux années sur les réserves de vivres qu'offraient les Grands Lacs africains et déjà l'on entrevoyait la possibilité d'alimenter tout le Katanga avec le poisson que l'on pêcherait dans ces petites mers intérieures.

Deux missions furent envoyées en Afrique : la première ayant plus spécialement à étudier les lacs au point de vue scientifique (hydrographie, faune, flore, etc.), la seconde ayant pour but de faire des expériences de pêche et de préparation du poisson.

Ces deux missions sont actuellement de retour en Belgique et nous pouvons considérer les résultats acquis : pas plus qu'auparavant, le Katanga n'est alimenté de poisson des Grands Lacs.

Il serait cependant injuste de dire qu'en pratique, les résultats se sont bornés là, car il semble qu'on ait abouti à des conclusions qu'il n'est pas inutile de souligner :

Il faut que l'on s'attache à améliorer les engins de pêche dont les noirs se servent d'ordinaire. Aucun type nouveau de filet n'est nécessaire : la senne, le trouble, l'araignée sont d'un usage courant. Les noirs connaissent également l'hameçon.

Nous devrions créer dans certains postes voisins des Grands Lacs des petites corderies dans lesquelles nous apprendrions aux indigènes à fabriquer des ficelles et des cordes plus solides que celles qu'ils confectionnent : ils pourraient employer à cet effet des fibres d'agave ou de bananiers. Nous les familiariserions aussi avec la navette et le moule qui donneraient plus de régularité aux mailles de leurs filets.

Les embarcations des pêcheurs congolais des lacs Moëro et Tanganika sont trop rudimentaires. Elles ne peuvent naviguer par mauvais temps sans présenter de grands dangers.

Pourquoi le Gouvernement n'enverrait-il pas là-bas

de bons canots de pêche qui seraient copiés par nos indigènes et, en attendant, ne pourrait-on pas essayer de généraliser l'usage des madau qui sont nombreux à la rive allemande du Tanganika et qui constituent déjà un sérieux progrès sur la pirogue (1).

Pour la préparation du poisson à conserver, les méthodes indigènes sont trop primitives. Les noirs font sécher au soleil les petits poissons. Ils nettoient grossièrement, vident et tranchent les plus grosses pièces qu'ils fument ensuite à feu lent.

L'expérience a démontré qu'il faut fumer le poisson dans des fumeries fermées. Un grand soin doit être apporté au branchage et au nettoyage du poisson. Enfin, il est recommandable d'employer le sel pour la préparation du poisson fumé ou séché.

Ce sont les conclusions auxquelles a abouti la mission de M. le docteur Stappers qui paraît avoir vu assez juste également quand il s'est prononcé sur la voie à suivre pour la mise en exploitation des ressources alimentaires de nos deux grands lacs congolais.

Suivant l'exemple des Anglais, nous avons jusqu'à présent éloigné les populations indigènes des bords des lacs où elles étaient menacées par la maladie du sommeil. Les embarcations et les filets saisis par l'autorité territoriale furent détruits. Mais on a constaté qu'il était impossible d'interdire d'une façon absolue aux riverains tout accès aux lacs ou aux rivières qui leur fournissaient une grande partie de leur alimentation, sous peine de leur imposer de cruelles privations. Pour beaucoup de personnes, il a paru infiniment plus logique de faire des travaux de débroussaillage aux endroits où les palpalis ne se montrent pas ou sont peu nombreuses, de manière à y empêcher la propagation de la maladie du sommeil, et d'installer à ces

(1) Lire sur la flottille des lacs Moëro et Tanganika l'étude publiée par le docteur Stappers dans la *Revue Congolaise*, numéro de juillet 1913.

emplacements assainis la population indigène réunie sous l'autorité d'un chef et placée sous la surveillance du corps médical. C'est la théorie appliquée par les Allemands au Tanganika; dans leur lutte opiniâtre contre la trypanosomiase, ils n'ont reculé devant aucun sacrifice et ils ont là huit médecins et neuf infirmiers blancs sous la direction du professeur Klein.

Mais l'ordonnance réglant au Congo Belge les mesures à prendre en vue d'enrayer la maladie du sommeil ayant interdit complètement la pêche aux indigènes dans des régions où la mouche existe, quel profit pourrait-on encore espérer des richesses alimentaires des grands lacs?

Quelles que soient leurs ressources, avec les moyens de communication dont nous disposons pour le moment, il est peu probable qu'une grande industrie de pêche au Tanganika ou au Moëro ait des chances de succès.

Cependant si l'on pouvait, comme on l'espère bien, réunir Elisabethville à Kasenga par un service régulier d'automobiles ne mettant que deux jours pour faire le trajet, le voyage de Kasenga au lac Moëro (Kilwa) pouvant s'effectuer en une journée, il ne serait pas impossible de songer à envoyer à Elisabethville du poisson frais très légèrement salé. Quant au poisson frais non salé, il serait nécessaire pour le transporter, de disposer d'appareils frigorifiques. Nous n'en sommes pas encore là et d'ailleurs il n'est pas prouvé que le prix de revient du poisson à Elisabethville serait inférieur à celui du poisson de mer venant de Capetown.

Il est bien entendu que nous ne parlons ici que du poisson destiné aux Européens. Pour les noirs, il faut des produits qui présentent moins de dangers d'avarie et qui peuvent être facilement emballés, transportés et emmagasinés : le poisson devrait être légèrement salé et séché.

Or, avant de parler de l'écoulement du produit de la pêche à de longues distances, la première question qui se pose est la richesse certaine des grands lacs.

Elle paraît à première vue considérable : on a pêché fré-

quemment jusqu'à un demi-kilo de poisson par mètre carré de filet flottant. Mais d'après M. Stappers, cette richesse est actuellement extraordinaire au lac Moëro parce que depuis des années, en Rhodésie comme au Congo, les noirs ont été éloignés du lac et parce que de ce fait la pêche a été fort réduite. Le poisson ne se rencontre pas d'ailleurs en égale abondance sur les bords et au milieu du lac. Une exploitation de pêche visant à un fort rendement régulier aurait tôt fait de diminuer l'importance des captures, le Moëro n'ayant pas comme la mer des réserves à de grandes profondeurs que le pêcheur ne peut atteindre.

N'y a-t-il donc rien à faire ?

Si, assurément. Il suffit de voir à Usumbura, à Udjidji et à Bismarckburg, le poisson que l'on vend sur les marchés indigènes pour comprendre que chez nous, l'industrie de la pêche n'a pas été suffisamment encouragée ni protégée. M. le docteur Stappers propose — et je pense que ce serait une excellente chose, — la création de villages de pêcheurs près des postes belges du Tanganika et du Moëro, à Moliro, Uvira, Albertville, M'pala, Baraka, Vua, Pweto, Lukonzolwa et Kilwa. Nos indigènes, les gens du nord du Tanganika, les Wafipa et les Wabemba sont des pêcheurs émérites ; pourquoi ne pourrions-nous pas obtenir d'eux ce que les Allemands obtiennent de leurs noirs ?

Si l'on admet le principe de petites exploitations régionales, le Gouvernement devra assurer une large protection à ces pêcheurs, leur acheter le produit de leur pêche qui servira à l'alimentation des blancs, des travailleurs, des soldats et des porteurs indigènes, leur accorder des primes à la production car le noir est très sensible à ces marques d'encouragement. Il fera bien de surveiller étroitement les agissements des Européens et des noirs au service des Européens pour empêcher que dupés par les uns ou par les autres les pêcheurs ne renoncent à leur industrie. Il ne sera pas inutile aussi pour éviter que les pêcheurs n'imposent à leur clientèle des exigences injustifiées de limiter le prix du kilog de poisson à cinquante ou soixante centimes, par

exemple. Il faudra surtout que l'initiative une fois prise, les fonctionnaires et agents de la colonie soient tenus de la soutenir et la faire prospérer. La continuité dans l'effort manque malheureusement dans la plupart de nos entreprises coloniales et à ce point de vue les Missions qui suivent un programme d'action nettement défini, nous donnent un bel exemple des brillants résultats que peut produire dans des pays neufs une volonté persévérante et disciplinée.

A M'Pala, une première installation pour la conservation du poisson a été faite sur les conseils de M. le docteur Stappers. Elle alimente aujourd'hui les 35 blancs des Missions du Tanganika, sur la rive belge.

Que l'on crée dans d'autres centres d'occupation, des villages de pêcheurs que l'on dotera d'embarcations plus confortables et d'engins de pêche améliorés dans la mesure que nous avons indiquée. Sans courir de gros risques, on aura simplifié le problème des vivres dans la région des Grands Lacs : ce ne sera déjà pas si mal...

L'avenir de la pêche congolaise est surtout dans l'exploitation des richesses maritimes. Une société importante s'est constituée dans le but d'entreprendre cette exploitation. Sa base d'opération est le port de Banane : d'après les nouvelles publiées par les journaux, on ne serait pas encore sorti de la période d'installation. Les zones de pêche au large de l'embouchure du Congo n'ont pas été explorées jusqu'à ce jour. Cependant, si l'on considère les grandes ressources ichtyologiques découvertes dans d'autres eaux africaines devant la côte des colonies françaises, portugaises et anglaises, on peut se montrer optimiste : des régions favorables seront certainement reconnues dans le rayon d'action de chalutiers à vapeur et dès lors on pourra songer à ravitailler abondamment notre colonie avec le poisson de l'Atlantique. Ce précieux produit alimentaire atteindra même le moyen et le haut Congo, si, comme il y a lieu de l'espérer, les tarifs du chemin de fer de Matadi à Léopoldville et des steamers du fleuve sont sensiblement abaissés.

MONSIEUR BADILON MERDENCHON

C'était, à quinze ans, un gaillard efflanqué, mal bâti et sournois. Le matin, il arrivait au collège de Boucy, après avoir marché huit kilomètres ; son veston était protégé par des manches de lustrine et il amenait un chateau de pain en un sachet de toile bleue. On le disait orphelin, quoique l'on manquât de précisions là-dessus. Lui-même ne s'épanchait guère ; un bégaiement intermittent, apparu soudain, soudain parti, le proposait aux risées ; il ne s'en offensait pas outre la mesure ; il haussait les épaules et dans ses yeux bruns rôdait la ruse wallonne. Pourtant, il eut à pâtir.

— Badilon ! Eh, Badilon !

L'exclamation narquoise fusait des quatre coins de la cour et s'accrochait à ses vêtements fatigués ; son nom de Merdenchon, par surcroît, fouettait la verve et comblait de bonheur la facilité des plaisanteries.

— Merdenchon ! Eh, Merdenchon !

Parfois, à la récréation, il se soulageait en une brusque forjeture des poings en avant qui faisait bondir de côté ses condisciples. Puis, ceux-ci tenaient leur revanche.

Au cours d'histoire et de géographie, chez M. Fouzard, ils se prenaient tout-à-coup à rire.

— Mon Dieu, questionnait ingénûment M. Fouzard, pourquoi riez-vous, mes petits amis ?

— Parce que Badilon fait des grimaces...

— C'est vrai, Merdenchon ?

— M. Fou... fou... fouzard... c'est un men... men... mensonge stupipi... pipide...

— Comment, stupide ? Alors, je vous pose des questions stupides, moi ? Sortez, Merdenchon ! Vous aurez quatre heures de retenue...

Ou, tandis qu'il ânonnait sa leçon, une chaussette subrepticement retirée lui frottait les narines d'une caresse inattendue.

— M. Fou... fou... fouzard, chau... chau... chaussette!

— Ah! ça, croyez-vous que je suis ici pour m'occuper de vos chaussettes?

— Il ne s'a... sa... s'agit pas de ça... chau... chau... chaussette sous le nez!

— Ne jouez pas l'idiot, Merdenchon... Vous n'êtes déjà pas un phénix... Quatre heures de retenue... et sortez!

Ou, tandis qu'il énumérait les affluents du Danube, le murmure s'élevait, gonflait, s'élargissait; la classe était en train de « muser ». Badilon s'énervait aussitôt, s'embrouillait.

— M. Fou... fou... fouzard!

— Qu'est-ce qu'il y a, Merdenchon?

— Il y a un tapa... un papa... un patapage infernal!

— Je n'entends rien, moi... Tous ces petits amis sont tellement sages...

A cette déclaration hypocrite, le murmure grossissait en vacarme, et le barbacole continuait, la colère lui changeant les joues en pivoinés :

— Non, je n'entends rien... et, s'il y avait ici un tapage infernal, c'est que je serais un imbécile... un imbécile! Sortez... huit heures de retenue... Merdenchon, vous finirez au baignoire!

Badilon sortait et recevait la douche torrentielle de Monsieur le Directeur :

— Vous êtes réellement incroyable... Vous savez que l'on ne tient pas à vous, dans l'établissement... Vous êtes toléré ici... Vous êtes un paysan... un pauvre paysan... Il n'y a pas de honte à cela... Seulement, il ne faudrait pas en abuser, car ma patience est à bout... M. Fouzard me le disait hier encore : « Tous les petits amis sont admirables... ils ne bougent pas... ce sont des mamours... Il n'y a que ce Merdenchon qui me donne de la tablature... C'est un objet de scandale pour la classe... » Prenez garde! Je

commence à croire que M. Fouzard est bon prophète : vous finirez au bain !

— Monsieur le Di... le Didi...

— Silence ! N'affectez pas de bégayer pour vous tirer d'affaire... Est-ce que les autres bégayent ? Et, maintenant, retirez-vous... rentrez en vous-même, examinez votre conscience et tâchez de vous entendre avec vos camarades... Ils sont si braves, ces petits amis...

Badilon atteignit ainsi la dix-neuvième année, parmi les railleries et les rebuffades. Un médecin qui l'avait pris en pitié le débarrassa de son bafouillage par de lents et patients exercices ; dès lors, Badilon s'exprima correctement et sans bavochure, sauf quand l'émotion l'étreignait ; dans ce cas, sa glotte s'affolait et il lui sortait du gosier des gloussements et des pétarades. Le médecin le disciplina, lui recommanda la lecture, articulée et très lente, les yeux dans la glace, le rythme respiratoire et le calme. Il lui dénicha, en attendant mieux, une place de surveillant dans une « boîte » de la banlieue bruxelloise : logé, nourri, blanchi et quarante francs par mois.

Ici, Badilon comprit qu'il devait s'imposer tout de suite, s'il ne voulait être houspillé, tarabusté, dévoré par les gosses : comme l'un d'eux, pour sa bienvenue, lui lançait une boulette de terre glaise, M. Merdenchon s'élança vers lui, le gratifia d'une paire de mornifles, le retourna, lui parafa le derrière d'une botte rustiquement cloutée et, l'agrippant aux oreilles, le traîna jusqu'à la salle d'études. Ce fut merveilleux de décision et de rapidité. Les cancren n'insistèrent pas ; M. Merdenchon eut la paix.

La paix fut si complète et si permanente que, tout en gardant son métier de pion, il fut haussé quasiment au professorat : l'office lui échut d'inculquer aux gamins les rudiments de la mathématique et de la grammaire. Il s'en acquitta sans accroc, si bien qu'un pensionnat voisin lui offrait généreusement cent sous d'augmentation nouvelle, lorsque son destin s'illumina.

Tombé des nues, un lointain parent, fleur de province et de patronage, lui tint à peu près ce discours :

— Mon cher Badilon, c'est, j'en suis persuadé, la Providence qui m'a permis de venir à vous... Les décrets de la Providence sont impénétrables, vous le savez comme moi et nous pouvons nous rendre modestement cette justice que nous obéissons à ses décrets... Si vous étiez intentionné de quitter votre maison, il ne serait pas impossible, avec l'aide de la Providence, que je vous fasse entrer dans l'Administration.

— Mille grâces, cher parent... Seulement, j'hésite... Ai-je les capacités voulues?

— Ce scrupule vous honore, mon cher Badilon... Il ne faudrait pas vous y arrêter toutefois... Les capacités s'acquièrent à la longue... ce sont les meilleures... L'Administration désire et récompense non pas tous les candidats ayant une valeur personnelle qui peut se retourner contre elle, que ceux qui ont été élevés dans les vrais principes et présentent des garanties irrécusables... Je m'y connais, je suis secrétaire d'un patronage et conservateur d'une « wateringue »... Vous présentez ces garanties... Je serai votre introducteur... On a des raisons de ne pas m'être désagréable... Vous entrerez par une voie de velours...

M. Merdenchon entra, comme aspirant-commis, au Département des Travaux Ephémères. On lui confia quelques brouilles et son parent, qui avait l'oreille des « autorités supérieures » lui conseilla de « déployer de l'initiative ».

— Je ne demande pas mieux, acquiesça Badilon ; encore faut-il que j'aie un « tuyau »... on raconte que l'Administration n'aime pas beaucoup l'initiative...

— On raconte tant de sottises... Tenez... ici-même, dans la direction où vous êtes immatriculé, l'ordre laisse grandement à désirer... Le chef, M. Lehideux, souffre de l'estomac... il devrait suivre un régime sévère et, comme il est fort gourmand, il ne le suit pas... il se bourre de vins et de viandes... il est pesant et congestionné... Pourvu qu'on le laisse tranquille, il trouve que tout marche pour

le mieux... Les employés n'observent pas les heures réglementaires et l'indicateur est un fantaisiste *di primo cartello*... Il fourre les dossiers à gauche, à droite, sur le plancher, sur la cheminée, derrière une armoire... On ne les trouve jamais lorsqu'on en a besoin... M. Lehideux a tort de ne pas sévir... Remarquez que cet indicateur, M. Edouard Gulaire, est un charmant garçon... il joue la comédie de salon avec un talent réel... il a été élevé dans les vrais principes... Le malheur, c'est qu'il est né fantaisiste...

Vous voyez que l'ensemble de ce service est déplorable... Si j'étais vous... remarquez que l'on ne m'a nullement pressenti et je parle *ex abundantia cordis*... si j'étais vous, je m'efforcerais d'en profiter... Je tiendrais M. Van Putte, le directeur des Affaires Générales, au courant de ce qui se passe, en lui signalant le moment précis de l'arrivée de chacun... Un simple papier, non signé, sous enveloppe : « Monsieur le Directeur Van Putte »... J'ai l'idée qu'il vous serait tenu compte de votre zèle, d'autant plus que, officiellement, on ne vous aurait pas chargé de cette mission confidentielle... Quant à M. Gulaire, il y aurait certainement moyen de le ramener dans la voie de l'ordre, en lui réclamant le plus de dossiers possible à propos des affaires que vous aurez à traiter... l'indicateur est à la disposition des fonctionnaires et des employés... Inutile de vous recommander le tact... M. Gulaire est un charmant garçon, je le répète... Réfléchissez, Badilon... J'aime à espérer qu'avec l'aide de la Providence vous ferez ici une belle carrière... Moi, je me sauve... je vais préparer une séance importante de notre « wateringue »...

— Merci, cher parent... merci !

M. Merdenchon, s'il ne se fût contenu, se serait mis à danser, tant la joie l'excitait ; il se contenta de tourner autour de son bureau, en se frottant les paumes ; des fanfares donnaient la sérénade à son cœur et la ruse wallonne lui perlait aux yeux : il avait trouvé son mode d'espionnage. En face de la porte, vers le plafond, un fragment

de miroir, convenablement incliné, recueillait le va-et-vient de la circulation ; une heureuse fortune le logeant au rez-de-chaussée, M. Merdenchon possédait le portrait, irrécusable et mouvant, du Département entier. Dès le lendemain, M. le Directeur Van Putte recevait sous enveloppe son papier non signé et il le reçut ponctuellement désormais.

Sa vigilance affirmée de ce côté, M. Merdenchon auscultait sa prudente conscience sur le point de savoir comment il entreprendrait l'amendement d'Edouard Gulaire. La Providence lui suggéra d'aller, préalablement à tout acte d'hostilité, s'accrocher de conversation avec lui. M. Gulaire déploya une rondeur prenante.

— Enchanté de vous voir, mon cher collègue... Il n'y a pas, dans le Département des Travaux Ephémères, de service plus agréable que le nôtre... C'est une vraie république... M. Lehideux grogne parfois, pour prouver son autorité ; à part ça, c'est un bon type, tant que l'on ne contrarie pas sa digestion, qui est laborieuse... Nous sommes camarades dans cette partie du bâtiment... Ce n'est pas comme ailleurs, où l'on rencontre parfois une punaise...

— Une punaise ?

— Un mouchard... le service des Affaires Générales ne déteste pas la mouchardise... Le nommé Van Putte est un pauvre imbécile, incapable de rédiger trois lignes sans faute d'orthographe... Il est arrivé par la bassesse et il se maintient par la bassesse... Il a l'intelligence du veau et la charité du tigre... Je me défie de ce vilain oiseau autant que de Madame la Peste...

En ce qui me concerne, si j'ose vous entretenir de mon modeste individu, je vous avouerai que je ne me « foule » pas... Il ne sert à rien de se « fouler » dans l'administration... On me reproche, quand je ne suis pas là pour répondre, de ne pas ranger mes dossiers avec le soin désirable... C'est idiot... Dès que je sais où ils sont et que je les envoie aux agents qui en ont besoin, c'est le principal... Aussi, on ne se plaint de moi que lorsque je ne suis pas là... C'est

un des procédés favoris de l'administration... On parle à mon derrière, si vous me permettez de m'exprimer ainsi... Naturellement, mon derrière ne réplique rien... il s'assied tranquillement sur les faux chiens et les mouchards... J'ai ma petite conscience pour moi... Pour ce qui est de ma vie privée, elle ne regarde que moi... Entre nous, j'ai parfois le tempérament à la rigolade... Et vous, mon cher collègue ?

— Mon Dieu... Eh ! Peut-être... N'exagérons pas...

— Je n'exagère pas... Une rigolade, dans les limites de la bienséance, n'a rien de blâmable... Quand je m'y suis laissé entraîner, je vais me prosterner au pied des autels... Une bonne confession, c'est comme le « grand nettoyage » de mon âme... Une bonne retraite aussi... On en sort avec une impression de rafraîchissement... de blancheur... oui, de blancheur... Il ne vous semble pas ?

— Je suis entièrement de votre avis...

— A la bonne heure... Il n'y a rien de plus triste et de plus méprisable que les gens qui n'ont pas de religion... Visiblement, la Providence se détourne d'eux... surtout dans l'administration...

Ils se séparèrent en échangeant une poignée de main affectueuse.

— Toi, songeait M. Merdenchon, tu es une espèce de vieux gamin que je conduirai par le bout du nez...

— Toi, blaguait M. Gulaire, tu m'as la hure d'un paroissien à surveiller... Ne te frotte pas à bibi, digne Badilon !

Des semaines coulèrent sans incident. Calfeutré dans son bureau douillet, M. Lehideux enrichissait de son parafe de vagues « minutes » et digérait laborieusement ; l'anarchie gambadait parmi les paperasses de M. Edouard Gulaire ; M. Merdenchon grossoyait des fichaises et, illuminé par les révélations de son insidieux miroir, renseignait méticuleusement M. Van Putte ; deux employés reçurent l'avertissement préalable à la suspension ; en même

temps, M. Merdenchon était officieusement prévenu que sa nomination de commis était imminente.

Et M. Lehideux lui envoyait une affaire importante, sur laquelle se greffait une question d'expropriation. M. Merdenchon demanda « quelques dossiers, à titre de références ». Gulaire lui en adressa trois d'une insignifiance parfaite; le premier remontait à 1840 et n'offrait qu'une vague analogie avec l'affaire à traiter; le deuxième avait trait à une cession amiable opérée sans que l'on expropriât; et dans le troisième, qui n'était pas même numéroté, flânaient quelques « monocoquelogues » amoureusement copiés par Gulaire; celui-ci, dont les goûts littéraires n'étaient pas en avance, raffolait des « monocoquelogues »; il les récitait d'ailleurs avec succès dans les salons de Nivelles et de Lodelinsart.

Dérouté, incapable de rien extraire de ces documents vaudevillesques, M. Merdenchon posa cette question innocente : « N'existe-t-il pas de cas plus précis? » Le lendemain, l'huissier narquois jetait devant Badilon ahuri une montagne de dossiers crasseux et poudreux; il s'en leva un nuage dont l'odeur manquait d'agrément.

— Pouah! s'exclama M. Merdenchon, qu'est-ce que c'est que ça?

— Ce sont les dossiers que M. Gulaire vous envoie...

Désireux de conciliation, Badilon s'en fut chez l'indicateur.

— Voyons, mon cher collègue, ce n'est pas sérieux... Hier, vous me faites parvenir trois « fardes » de rien du tout, dont l'une contenait des monologues...

— Des monocoquelogues...

— Soit... Aujourd'hui, c'est une cargaison de papiers moisis... D'où cela sort-il?

— De la cave, du grenier, de partout... Je suis certain que vous y dénicherez des « précédents »...

— En tout cas, il est inadmissible que je doive fouiller dans un monceau pareil...

— Et pourquoi est-ce inadmissible, cher Monsieur?

— Pace que vous avez l'air de vous fichier de moi, cher Monsieur !

— Oh ! ça...

Le ton se haussa, les répliques se croisèrent et, soudain, M. Merdenchon éprouva que son visage s'humectait d'une substance inconnue : d'une main sûre, M. Gulaire lui avait décoché le pot à colle ; cela coulait sur le nez et les joues, inondait le menton, dégoulinait, par la chemise, jusqu'au nombril. D'une enjambée, Badilon envahit la pièce austère où s'élaborait la digestion de M. Lehideux.

— Monsieur le Di... le Didi... le Directeur... M. Gugu... Gugulaire... m'a flan... flanqué la co... la cococolle... à la fi... ffigure...

— Je le vois, fit placidement M. Lehideux... Ce n'est pas beau, mais ce n'est pas dangereux... Calmez-vous...

Ces paroles glacèrent M. Merdenchon et lui rappelèrent que la tranquillité est le meilleur antidote du bégaiement ; il se tranquillisa.

— Monsieur Merdenchon, continua M. Lehideux, depuis quand êtes-vous entré au Département ?

— Mais... je ne vois pas le rapport...

— Vous n'avez pas à voir... Répondez-moi...

— Je suis entré il y a six mois...

— Eh bien, en six mois, on aurait pu vous flanquer à la tête autre chose qu'un pot à colle... Nous avons ici un fonctionnaire irréprochable... M. Le Camus... il a reçu au visage un dictionnaire, un encrier de cristal plein d'encre communicative, des escarbilles et une paire de vieilles savates... Ça ne l'a pas empêché de devenir chef de division... Je vous souhaite une aussi brillante carrière...

— Je vous remercie...

— L'incident actuel est évidemment déplorable... Je ferai mon rapport...

Le rapport de M. Lehideux fut transmis au service des Affaires Générales et de justes sanctions intervinrent : M. Merdenchon était nommé commis, tandis que M. Gulaire obtenait une « indemnité extraordinaire » de deux

cents francs. Dès lors, le rouleau administratif avait nivelé leur rancune ; ils n'avaient plus de raison de s'en vouloir ; leurs relations furent marquées d'une cordialité distante, — la distance d'un pot à colle. Interrogés sur le compte l'un de l'autre, ils répondaient :

— Je l'estime.

FRANZ MAHUTTE.

POUR LIRE « CRESSIDA » DE SUARÈS

Suarès érige une œuvre d'amour et de musique, mais il a toute la puissance de la cruauté. La force et l'amour ne furent jamais mieux liés. Ici le caractère n'a pas exclu les nuances. Elles tissent l'harmonie, elles sont le filet fraternel de la joie, la matière de la phrase, modelée entre les accents du caractère.

Les nuances sont nées de l'amour, elles révèlent un commerce proche et tendre. Le caractère peut n'être que la découverte de l'esprit ; la musique, en sourdine, du réseau des accords est celle de l'amour.

Suarès frappe, s'il n'aime pas, des coups droits. Mais quand il aime, son amour élève le chant d'une musique qui n'est pas reculée dans l'assonance ou l'allitération, mais dans la démarche triomphale de la poésie pure.

Le trait de caractère, en ombre chinoise, plus vive que dans Shakspeare parfois, s'enlace aux petits contours de l'expression psychique. Le caractère est des sens ; l'expression est du tact mystérieux de l'âme. Tout se presse ensemble ; et à la fin ce n'est pas une image qui nous reste d'abord, mais un être. Des lignes minutieuses et serviles,

mais tracées de quel pinceau spirituel ! — nous donnent un être moral plus qu'un portrait objectif. Il va au delà de l'apparence, après et pendant qu'il l'épuise. Il choisit l'image pour ce qu'elle témoigne, mais, tout artiste, il ne fait pas choix entre le témoignage et le visage. Celui-ci n'est, en vérité, qu'un objet qui est animé par les forces intérieures, mais, à son tour, il anime d'autres forces. La vie n'est nulle part interrompue : on ne connaît point la profondeur de l'eau d'un visage, ni quand s'arrête son rayonnement vers le pivot mouvant de notre sensibilité, à travers

ses couches successives. Suarès dit : « Chaque trait est une ligne qu'il faut suivre, pour passer de la chair jusqu'à l'âme, et pour s'enfoncer dans le secret ou dans les repaires de l'homme intérieur. » Il connaît le masque, pour bondir dans l'âme.

Il voit les yeux « vieille ardoise » de Dostoïevski ; — et que dans Tolstoï les muscles dominant ; — mais « quand il médite, le visage de Dostoïevski est le reflet, surgi dans l'ombre, d'un autre visage tourné au dedans » ; — et, même serrées, les lèvres fortes, « d'un contour simple, mais d'une expression admirable : on ne peut s'imaginer une forme plus éloquente^e », les lèvres de Tolstoï « semblent pleines de paroles ». Suarès parle des yeux de l'évangélique vieillard, et de leur regard profond et clair, parfois aigu, comme si le feu vif qu'il recèle venait à percer *le voile léger dont il est couvert*. Et il nuance encore : « Cette vapeur sur un foyer brûlant a dû faire le grand charme de ces yeux, qui firent tout celui de la personne ». Ici l'image concrète se tisse au fantôme psychologique. Parfois nous frôlons Dostoïevski, nous entendons le froissement de son linge sous l'étoffe : « Je sens son odeur de peau fiévreuse et mouillée », dit Suarès, qui ailleurs nous fait entrevoir le profit que le Russe tire de sa maladie sinistre.

Suarès trace presque accidentellement, — une note de voyage, — une ébauche du portrait de Stendhal. Le créateur de Julien Sorel se pose pour ne tenir qu'aux faits réels ; et il est volontairement la proie de toutes les passions de l'imagination. « Dupe de rien, il veut l'être de la passion ». Mais il cache ses sentiments sous les boutades et les bons mots. Il fait le matamore, et un peu de froideur l'accable, « et il avoue que ses plus belles passions ont été pour les femmes qu'il n'a pas eues ». C'est la raison des voluptés longues. Et le rôle de la passion dans la vie secrète de Stendhal, personne ne l'a mieux dit en quelques mots épars en dix pages. « Pour Stendhal, un homme incapable de passion, ou sans énergie à s'y livrer, n'est rien du tout. » Le léger manque, la petite tâche qui gâte l'im-

mense tapisserie, le fil blanc qui crie l'artifice, le petit craquement insulteur, qui souffle doucement sur cette formidable vanité de l'homme au toupet noir de 1840, toujours tiré à quatre épingles, est ainsi égratigné nettement dans l'eau-forte : « par disgrâce, l'une des quatre (épingles) toujours tombe, comme il monte l'escalier de la Scala ».

Portraitiste incomparable !

Dans son dernier livre, Suarès trace des portraits au fer rougi au feu du cœur.

Cressida est à nous parce qu'il y a là des larmes. Ils n'ont jamais pleuré, même sur leur pourriture misérable, ceux qui ne comprennent point ce livre. Ils sont les servantes en bonnet de l'École, qui un jour mettront les chapeaux à plumes, et cracheront leur fiel de champignon sur le traître qui remarquera leurs mains rouges des servitudes.

Cressida est le livre de la grande misère, le mysticisme de la chair, qui ne veut pas l'être. Chaque héros, libéré ou assujetti, s'y dresse, debout dans son sang. C'est le livre de l'espoir qui, pour la souffrance de l'homme, survit à toute meurtrissure. C'est un livre léger comme le feu perpendiculaire ; la glace du primaire est en bas, la foudre brûlante est au sommet. La foi en toutes passions et en toutes charités ouvre ce poème. La flamme tragique est sa clef, la flamme dans une âme qui vit.

★
★★

La vie suprême de l'homme commence quand il n'a plus d'autre vision du monde que celle de poésie. C'est la vie réelle avec ses harmonies et ses crimes ; le voyant revient à l'innocence, au plein désir de la perfection, à la négation de tout compromis. Il n'admet pas que l'asymétrie ou le faux vienne dresser une silhouette faite de nuit entre sa vision exacte et lui. Point de relatifs, ni de concessions. L'Univers dans sa splendide musique de grâce divine, pris

entre la naissance et la mort. Instant nourri et saturé, rendu à sa noire splendeur par l'idée de sa limite. Nul espoir ne luit entre ces deux pôles. « La vie n'a que deux antennes pour tâter la mort qui l'éprouve, et qui stupéfie sa croyance : l'extrême amour et la passion de la beauté. La méditation de la beauté et la vue de la mort ont des profondeurs mitoyennes ; c'est dans les régions du total amour, soit qu'il délire, soit qu'il perde son sang par quelque incurable blessure. »

Une telle vision de la vie, révèle le profond abîme de notre destin, et l'échec misérable de nos cœurs. *Cressida*, à jamais clos pour le professeur Caliban, crie dans chaque poème les combats secrets du pur désir du poète avec le fantôme brisé de la vie idéale. Et sa lecture donne le presentiment des flots de sang et d'essence de vie que coûtent ces batailles, assaillant dans le total silence le cœur du grand artiste de *Voici l'Homme*.

Partout de brusques réveils, dont nous sentons que les poèmes naissent. Ils sont la fleur et le fruit dramatiques d'un élan fait pour franchir le cercle, et l'on constate l'impuissance des efforts du cœur d'un homme isolé. L'ensemble des poèmes est écrit sous la vaste couronne de l'arbre des plus hauts désirs de tendresse et d'amour.

Suarès se réveille dans tel payasage :

« La nuit est un chant d'amour dans un calice bleu ; le doux sanglot de la tendresse expire suspendu. L'espace est la corolle, et la lune est au pistil. Le ciel est le cœur d'une perle. »

« Le rossignol de mai s'épuise : la mélodie s'élançait et retombe en jet d'eau sur les branches, pure et ronde, du petit bec rond qui enchante l'extase de la forêt et de la prairie. Là-bas, là-bas, le golfe brille ; là-bas, la mer est un lait de volupté qui ondule et qui murmure dans un bouclier de cristal. Et le firmament sublime, dans une paix profonde, parfois vacille d'un souffle qui passe, comme pris du frisson d'une trop suave folie. » (1)

(1) *Cressida*, XVI, *Cressidès*, p. 131.

C'est par quelque paysage de cette couleur Shakspearienne que les derniers sons de la parole suprême de l'harmonie se perdent dans l'émotion, et l'âme du poète sent alors dans son rêve qu'elle rêvait. Il chante ce rêve et ses désastres dans les conflits poignants : *Le redoutable avril*, où, à Cressida qui se refuse, Diomède crie : « Tu es la jeunesse, ô poison délicieux, et toute la jeunesse du monde est en toi, tige et corolle. Vois ce que tu fais de moi » (1). *Pandarus sur la Tour*, où Troïlus s'étrangle dans sa rage, et tous les poèmes, puisque de tels assauts forment la moelle du livre.

Cressida est ainsi une des faces du supplice d'un grand artiste, qui se moque bien de faire le code de ses pensées, pour en bâtir, avec une logique scolaire, quelque philosophie, hélas ! hélas ! C'est pourquoi, dans l'horrible supplice de se déposséder toujours, de renoncer comme un dieu consent à son sacrifice, Suarès restera un artiste que se passeront les siècles. Le style de sa pensée importera un jour plus que cette pensée même ; Homère, Dante vivent par là. Le style de la forme qu'il donne à sa pensée et le style de sa pensée le promettent aux temps. Son œuvre sera une splendide œuvre d'art, quand celles de Maeterlinck et de Bergson ne seront même plus de fastidieuses curiosités. Tout système contient un germe de mort ; et je ne parle pas des exploiters de leur terre ou de leur parti politique. L'idée dominante est le centre même de l'erreur des trois ou quatre créateurs de systèmes qui influencent notre jeunesse. Il y a en eux une idée rectrice ou un sentiment d'avant-plan, qui les désorbite par rapport à Dieu, centre du monde. Ils nous apportent tous, Nietzsche surtout, un nouvel Evangile, déduit d'une pensée seulement humaine, puisque finie.

Quel, sinon Suarès, a vu jusqu'au tréfond le monde vivant, non pas avec un esprit d'éducation moderne, mais avec un cœur original d'homme ? Son système, s'il en avait

(1) *Cressida*, X, p. 85.

construit un, serait enclos dans la vie de ce cœur, son système serait dans l'exemple de la prodigieuse lutte pour la grâce que révèle son œuvre. On pressent que pour un artiste de cette ampleur, une philosophie, qui n'est pas l'Amour ou Dieu même, est une chose qui concerne la cuisine économique des sociétés. Mais je ne veux parler que de *Cressida*.

*
* *

« Je m'aime, je m'aime », annonce, presque dans chaque poème, *Cressida*. Elle est une lumière qui n'éclaire pas, comme la lampe, que le pêcheur allume sur sa barque, fait un point rouge dans la nuit, mais ne rayonne pas au-delà. Vers cette flamme, toutes les phalènes de la rive se précipitent pour se confondre avec elle et mourir dans l'amour. Ainsi Diomède et Troilus meurent, et tous les hommes s'élancent vers *Cressida*. « Achille lui-même, un jour a désiré *Cressida*. Il ne le lui a pas dit. Il ne veut pas s'embarrasser d'une femme, ni surtout d'une vierge si redoutable, et toujours renaissante des amours viriles, qu'elle réduit en cendres et ne partage pas » (1). Or, Achille, de même que *Cressidès*, obéissant à un autre sentiment, quitte cette fleur qui s'aime. Achille seul la brave et lui fait la prophétie de ce qui la prendra un jour : ce calice suppliera une fois : « Femmes, soyez plus prudentes : vous pouvez vous jouer de dix hommes ; mais l'onzième vous renverse sur son genou, et vous plonge son éclair dans les yeux. Et sur sa cuisse, il sent le lait tiède et la fine brûlure de vos hanches ». (2)

Cressida est l'astre qui absorbe toutes les lumières, et n'irradie rien. Tout est aspiré comme dans ces brusques entonnoirs qui se forment dans l'eau courante. Elle ne cède pas la plus minime offrande.

Chaque don attache, chaque geste, chaque battement de

(1) *Cressida*, XIV, *Le Lion devant la cage*, p. 117.

(2) *Item*, p. 121.

cœur que l'on donne est un lien indissoluble ; donner en amour c'est faire sien l'être aimé. C'est pourquoi Cressida danse, froide comme la nacre, sans tendresse, pendant que tour flambe autour d'elle. Quand, une seule fois, elle lancera des rayons, et qu'elle laissera sa lumière s'épandre sur un homme, elle se perdra dans l'infini, sans rien fixer. C'est une image de la réalité. Deux fois elle est peinte dans *Cressida* : Troïlus se soustrait à la profonde tendresse que Polyxène lui voue, Cressidès futi la passion, le désir de Cressida. Alors, « Cressida, Délices de la jeunesse », dit l'onctueux Pandarus, se désespère, et brûlant d'une flamme douloureuse, crie à Cressidès : « O virginal, vas-tu me fuir, plus cruel à la fleur que l'abeille ? Du moins, mon bien aimé, pique du moins le pollen qui tremble d'amour pour toi, et qui t'appelle. Vas-tu me fuir, prince des abeilles ? Où es-tu ? Cressidès, Cressidès ! O mon rêve, où es-tu ? »

« Hélas, il s'est enfui. » (1)

Mais, n'a-t-elle pas envoyé des hommes à la mort ? Et d'ailleurs elle dira après la bataille sanglante, en face des hommes et des femmes assemblés autour du cadavre de Troïlus, « en sa blancheur semée de sang », ces paroles, qui sont le dernier et définitif dessin que Suarès trace de Cressida : « Quelle n'est pas ma séduction, pour vous avoir tous séduits ? O hommes, ô vous tous qui rêvez d'être amants, donnez-moi votre cœur, si vous voulez que j'en aie un ; et comme j'ai vécu jusqu'ici pour vous séduire, c'est toujours pour vous séduire que je vis » (2).

Le « je m'aime » de Cressida va jusqu'à la plus grande innocence dans la cruauté. Dans *le Peigne dans les cheveux*, premier panneau du grand poème, Troïlus sans plus de force, achevant de peigner la vierge au cœur de neige, murmure : « Et bientôt, je vais tomber sur mes genoux, fauché dans ma force et de mort enivré. » Cressida répond :

(1) *Cressida*, XVI, *Cressidès*, p. 142.

(2) *Cressida*, *Épilogue*, *Thrène de la sage folie*, p. 184.

« Lâche alors mes cheveux. » Trait aigu, qui marque de feu la figure autour de qui les autres personnages du livre se pressent et se lamentent comme au pied d'une statue.

Quand le poète n'évoque pas la lutte même avec Cressida, il fait le tracé merveilleux des attitudes de la suprême tendresse, du désir. *Le cri de la plus haute solitude*, les paroles de Prométhée dans le crépuscule, magnifient et absolvent celui qui aime, comme nulle œuvre d'art ne le fit. Et l'*Ombre de Paris* dit, entre d'autres, ces pensées qui baignent d'ailleurs tout le poème : « Je suis l'ardent désir, et ce qui le contente. Hélène m'a suivi, et toute autre, pensant à moi, me suit. »

« Entre l'homme et la femme, il n'y a que la chair. C'est elle qui fait l'accord ; c'est elle qui fait la guerre ; elle qui lacère la paix ; elle qui purifie. Mais par la voie des voluptés, elle achemine l'amour vers la fin très amère » (1).

Partout, Suarès penche l'homme et la femme sur l'abîme de la chair. Un souffle de vertige traverse cette ardente poésie, ici « l'horreur et l'humiliation de la femme qui vieillit » (2). Là, Diomède qui clame : « Dans la jalousie, j'ai vu toute l'impudeur de la bête affamée qui réclame sa proie, et toute l'horreur de l'égoïste. »

Plus loin, Cassandre en quelques mots dévoile l'horreur de Cressida : « Que tu es vide, avec tout ton rire et toute ta beauté ! » Et dès les premières pages, le supplice de la conscience par la passion ; et la torture de l'âme par le désir : « le désir saisit l'homme comme un incendie prend une meule en août, ou le désir le fuit ». Et de celle qui aime et s'immole : « La jeune femme qui se donne est en grand péril : elle sert, elle est dans sa suave et terrible guerre. Il y va de son bonheur ».

J'ai montré quelques fleurs de ce merveilleux poème. Il est si dense que l'analyse ferait un volume. Il n'y s'agit pas, en effet, de vérifier la qualité d'idées générales, ou de

(1) *Cressida*, p. 156.

(2) *Cressida*, IV, *Le plus cruel sourire*, p. 29.

la conception ordinaire du tragique ; le poème est tissé des sentiments qui tissent notre vie, mais autour desquels la profondeur et le mystère font une garde qui met en fuite presque tous les hommes. O crainte du vertige !

Si je montre les deux pôles de l'émotion, qui s'élève de *Cressida*, on pressentira les flammes de passion qui brûlent dans cette œuvre .

*
**

Polyxène au tombeau. — Cette scène qui fait équilibre à celle de *Cressidès*, est grosse de sanglots. Il y a une haute altitude où les artistes se rejoignent. Il y a sans doute une mesure extrême que le génie ne peut dépasser. Et ce comble de la lucidité est situé en un lieu déterminé dans le domaine de l'émotion ; c'est de là que les grands artistes tirent ces traits de ressemblance qui gisent dans la vertu des racines communes. Je rappelle cette pensée, qui est un vieux truisme, pour que je sois bien compris si je dis que *Polyxène au tombeau*, marque nettement que, dans ce livre, Suarès est un artiste de la même altitude que Shakspeare.

Ici la mesure ne consiste pas à émonder ou à intensifier, à polir tel angle pour aiguïser telle pointe, à conduire classiquement l'émotion qui se déplie. Suarès a constamment tenu la bride au chant qui se précipitait. Loin qu'il eût à le grossir, il dut peut-être baisser un peu le ton, pour être entendu. Non point que ce poème ne soit pas humain : c'est la vie même ; mais à un certain degré de saturation la vie réelle prend les signes du rêve et de l'inconnu. Déjà, le lecteur, qui ne peut rejoindre le poète, trouvera ce livre vide ou léger !

La clef en gît au fond de tous les cœurs chevaleresques et audacieux.

L'amour, la passion, la charité et la tendresse se confondent en Polyxène, et il ne faut point oublier l'honneur de la conscience. C'est la jeune fille dont l'âme s'annule ou se résorbe dans la parfaite tendresse. Elle ne s'approche

de celui qu'elle aime sans espoir qu'au moment de la mort. « Je le sais. Si elles (les blessures) n'étaient mortelles, je ne serais pas là. » Elle s'agenouille, « pour étancher de ma bouche tout le sang de ta plaie, ce sang dont je resterai trempée. » Encore à la minute où Troïlus part pour les ténèbres, elle n'entre dans sa nuit rouge que pour lui verser la douceur de sa tendresse : « Qui sait, si les dieux l'eussent voulu, j'aurais pu te sauver? Et je ne te sauverai pas! Tu ne veux pas du salut; tu ne l'as jamais voulu de moi. »

« Et me voici désarmée, baisant ta plaie. Je suis ta vierge cicatrice, toute amour, toute tendresse, vaine et inutile. » Et « Pas un mot sur la pauvre Polyxène! Laisse parler ta souffrance seule, et je n'entendrai plus le cri de la mienne. » Sa tendresse passe toute limite. « D'où te vient cette douceur, pareille à une prière exaucée, et la suavité de la caresse que tu donnes, et que je ne te rends pas? » lui dit Troïlus. Polyxène lui révèle le très simple secret : « Tout donner et ne rien prétendre en retour, et ne rien même attendre, c'est la tendresse. » Or, cette tendresse, en confit avec la passion de Troïlus pour Cressida, avance encore Polyxène dans le renoncement de soi : « Et je t'admire encore, ô mon amour qui me dédaignes, dans ces entrailles blessées que tu ne secourras pas, d'être aussi fidèle à l'amour qui te perd et qui t'arrache à moi. »

A travers le voile du désir et de la mort, il semble reconnaître la femme : « C'est vous, l'épouse véritable qui vous tenez au côté de l'époux, à l'heure de la mort. » Puis ces dernières paroles :

« Tu es la consolation de vivre. Mais l'instant de la vie est passé pour moi. »

« Bien aimée, te dis-je, bénie sois-tu, toi qui aimes et qui pleures d'aimer, toi que j'eusse tant aimé, si j'avais vécu! Toi que j'eusse tant aimée! »

A cette tendresse insondable de Polyxène, et qui rejoint Troïlus mourant, se compare la course passionnée, les bonds indomptables du cœur de Cressida, enfin empoisonné de désir. Qui est le plus pitoyable? Polyxène remplit de larmes notre cœur, mais la plainte animale de Cressida nous découvre le vertige cruel des sens, de la bête qui bondit dans le vide. Cette fois le délire soudain l'a prise, elle est possédée de tous les désirs de ses amants moqués. « Pleure à ton tour quelques-unes des larmes que tu fais couler; mais tes larmes seront toujours plus fraîches que les brûlantes larmes d'homme. Je ne veux pas venger Troïlus, ni Diomède, ni tous ceux qui t'adorent; et je me ris d'Achille. Je te refuse, parce que je t'aime », lui dit Cressidès, qui « n'aime que le désir ». Mais plus je te désire, dit-il à Cressida, enfin timide, et moins je veux te posséder. Je déteste mes délices. C'est les perdre, de les toucher. »

Et le cœur de l'amante exécute une sorte de danse de la faim dans sa poitrine brûlante. Pendant qu'elle sombre dans le sable de sa propre passion, la gorge séchée et la langue durcie, elle murmure comme une bête qui gronde en calant ses pattes pour s'élancer sur sa proie : « Viens, Cressidès, viens. Ne me laisse pas seule, si près de toi. Je t'attendais. Cressida te supplie, malgré elle. Tu es mon désir, mon délire soudain. Je te hais, peut-être, virginal amant, dont j'appelle et repousse la caresse. C'est toi que je veux vaincre; c'est toi que je veux aimer et veux faire souffrir. Mais tu es le premier et le seul, dont j'envie de goûter la souffrance. »

Cependant, elle se tord et se débat dans le filet de sa passion, où ses griffes sont prises. La rage la secoue devant le précipice. La flamme se fait humble comme une tige brisée; un vent de fièvre emporte sa cervelle et elle appelle une main qui veuille arracher de ses veines la fièvre palpitante.

« Cruel, cruel! Cherche la framboise du soir, sur ma gorge, plus chaude sous tes yeux que la feuille de la fraise

à midi sous le fruit. Prends de moi, je t'en supplie, ce qui fait l'enivrement de tous les hommes, dont je suis enivrée moi-même. »

Telle est l'altitude du dernier livre de Suarès ; tels sont les chants de souffrance et de passion qu'il élève ; telle l'image lyrique du misérable échec de nos cœurs.

Ces cris ne cessent de retentir sur l'abîme du monde, mais il faut être très grand poète pour les entendre.

JEAN DE BOSSCHÈRE.

A travers la Quinzaine

LES FAITS ET LES IDÉES

Ni Fleurs, ni Couronnes.

Dans nos grandes nécropoles et dans les humbles champs de repos qui au village continuent à grouper autour de l'église la bousculade des croix mal plantées on s'est préparé à l'annuel envahissement du pieux pèlerinage. On a déblayé, balayé, sarclé, ratissé, nettoyé, enlevé les couronnes fanées. Les cités des morts ont fait leur toilette de Toussaint, la seule fête religieuse qui tende de plus en plus à perdre sa signification primitive. Elle a beau avoir été instituée pour rendre un culte aux saints inconnus, pour célébrer, suivant l'expression de l'abbé Gerbet « la naissance éternelle des hommes dans les splendeurs de l'essence divine », elle est, pour le public, l'ouverture de la semaine des trépassés, le premier jour de réception des vivants parmi les tombes d'hier, toutes fraîches encore de la terre remuée, et les tombes anciennes, aux dalles disjointes et rongées de lichen et de mousse.

A la périphérie des villes, le long des boulevards de banlieue, des marchés de fleurs improvisés mettent dans l'automnale grisaille du matin la grâce épanouie des corolles et la jaspure diaprée de nuances où prédominent le blanc, le jaune et le violet.

Les trams sont pris d'assaut, et ceux qui ne purent y avoir accès s'acheminent, longue file en deuil, par la route

trépidante d'autos, vers le cimetière aux abords grouillant d'animation.

Par le dédale des allées bordées de sarcophages, de cénotaphes, de chapelles et de stèles, de croix de pierre ou de fer ouvragé circule la foule immense de parents, d'amis, de simples curieux, de désœuvrés allant à l'aventure et de gens pressés accomplissant en conscience, mais sans badauder, une corvée périodique.

Parmi tant de tièdes ou d'indifférents, combien en est-il pour qui cette visite est un calvaire ravivant la douleur et les lancinants regrets? Beaucoup plus que ne le pensent les sceptiques, mais beaucoup moins sans doute que ne le ferait supposer l'abondance de fleurs, de gerbes, de couronnes qu'un pieux souci déverse ce jour-là sur les tombes. Outre les rares inconsolables dont le temps n'adoucit point la peine et qui puisent au contraire dans le sentiment exacerbé de leur infortune une force nouvelle de souffrance, il y a ceux qu'un deuil récent a mis brusquement face à face avec la mort, et qui ont gardé de cette funèbre rencontre un cœur gonflé d'amertume et tout meurtri encore de blessures mal fermées. Ne leur demandez point s'ils commencent à s'accoutumer à leur malheur, car la seule pensée d'une résignation possible les ferait s'exclamer d'indignation. Comment pourraient-ils supporter moins lourdement la perte qu'ils ont faite? J'ai connu une jeune veuve que désespéraient, au lendemain de la mort de son mari, les joyeux ébats de ses enfants. L'idée qu'ils pussent rire et s'amuser bien qu'ayant perdu leur père, lui était insupportable. J'en mourrai, disait-elle. Et pourtant, sur elle aussi, le temps a exercé son action lénifiante. Elle est de ceux qui apportent sur la tombe aimée, avec la jonchée de fleurs qu'ils y sèment, une âme reconquise aux satisfactions de la vie et que trouble moins qu'il n'émeut le souvenir attendri de ceux qui s'en sont allés vers l'inconnu de l'au-delà.

Ils n'ont rien oublié, mais les regrets ont perdu de leur acuité douloureuse. Le chagrin s'est émoussé et les larmes,

moins promptes à jaillir, n'obscurcissent plus comme naguère la netteté de leur jugement et la logique de leur raison. Comme en convient la sagesse populaire, on ne peut pas toujours vivre avec les morts. On se l'est bien promis, cependant, dans l'émoi désespéré qui a suivi le coup cruel. Pendant des années, on a vécu de la vie de celui que l'on pleure : père ou mère, fils ou fille, mari ou femme. Comment, dans le moment même, se figurer qu'il soit possible de vivre sans lui ? Comment concevoir une existence dont il serait exclu ?

La mort même n'a pu faire le vide dans la maison où tout rappelle sa présence, où tout l'évoque dans l'une ou l'autre de ses occupations quotidiennes. Voilà le fauteuil où le défunt aimait à goûter quelques instants de repos, voilà la place qu'il affectionnait, les livres qu'il lisait de préférence. L'horloge sonne : c'est l'heure où il revenait s'asseoir à la table familiale, l'heure qui sonnait le départ pour le bureau, l'école, l'atelier ou l'usine. Voici le lit où le malade passa dans la souffrance et dans la fièvre ses dernières semaines. Comment serait-il possible d'oublier, quand autour de nous tant de souvenirs nous incitent au rappel cuisant du passé ? Certes non, le défunt n'est pas mort tout à fait, puisqu'il continue à nous tenir compagnie, et qu'il vit encore en nous, autour de nous, plus intensément, semble-t-il, que quand il était là, avec nous, en chair et en os. Certes non, on ne l'oubliera pas ; on conservera au logis le décor familial sous lequel le défunt le connut, on respectera tous les objets qui le rappellent à nous, toutes les habitudes qui lui étaient chères. Et on ira fréquemment lui rendre visite, l'entretenir à cœur ouvert des mille incidents de la maison, comme s'il pouvait encore s'intéresser à tout ce qui le préoccupait de son vivant. Voilà ce qu'on dit, ce qu'on se propose de faire, ce qu'on est intimement convaincu qu'on fera.

Et cependant !... Et cependant, voilà que peu à peu la vie nous requiert, nous domine, nous subjugue, nous oblige à poursuivre notre tâche, à regagner notre rang pour le

combat de tous les jours. Voici que des espoirs nous convient, que des ambitions nous fouettent, que des ennuis, des soucis, d'autres peines, d'autres douleurs nous accaparent. Lentement, comme à travers une buée, l'image aimée devient plus imprécise. C'est d'abord le son de la voix qu'on oublie, puis les traits qui perdent de leur netteté par suite de la superposition sur l'écran de la mémoire, des multiples expressions du même visage évoqué à des époques diverses. Et le défunt meurt pour la seconde fois, en s'effaçant peu à peu dans notre esprit et notre cœur.

On ne vit pas avec les morts. Et qui nous dit que les morts vivent avec nous? Qu'est-ce qui nous permet de croire que les journées de Toussaint soient réellement leur « fête » et que leurs ossements tressaillent de satisfaction au bruit des pas qui frôlent leurs tombes?

Il semble plutôt que s'ils étaient encore sensibles à des manifestations extérieures, cette agitation de la foule ne pourrait que troubler la paix de leur dernière demeure. A l'envahissement à jour fixe de nos nécropoles, combien je préfère la quiétude apaisante du cimetière de village. Envions ceux qui pour honorer leurs morts n'ont qu'à s'agenouiller au bord d'une tombe herbue que le printemps pare de fleurs champêtres. Dans nos cimetières de grande ville, les monuments funéraires, froids et prétentieux, sans émotion et sans grandeur ne laissent aucune place pour le recueillement et la piété. Les fleurs qu'on y dépose ne sont qu'une vaine parure vite fanée, comme si elles symbolisaient le peu de durée de nos éternels regrets, — à moins que, empruntant au fer forgé ou à la porcelaine une vie artificielle, elles ne décèlent clairement notre souci de n'avoir point à les renouveler trop souvent.

Alors, quoi? dira-t-on. « Ni fleurs, ni couronnes? »

La question est complexe. C'est par les fleurs, et presque exclusivement par elles que le culte des trépassés s'exteriorise encore chez nous. Abandonner cette coutume serait saper un sentiment qu'il convient d'entretenir. Mais ce n'est là qu'un pis-aller.

Au surplus, est-ce bien aux morts que l'offrande s'adresse? Il est certain qu'au début cette pratique païenne — qu'en fine psychologue l'Eglise n'a jamais songé ni à blâmer ni à défendre — avait une signification identique à celle du dépôt, dans les tombes, d'objets familiers du défunt, de boissons et de vivres. Mais il est à supposer que cette signification s'est perdue, que le sens du geste s'est altéré avec les siècles, et qu'en déposant des fleurs sur un tombeau, on obéit moins au désir de plaire au mort qu'à celui de parer pieusement un coin de terre qui nous est cher. C'est une façon d'affirmer la persistance du souvenir en faisant s'épanouir de la vie sur la mort; mais ce poétique symbole perd évidemment de son éloquence si les couronnes artificielles se substituent aux fleurs éphémères fréquemment renouvelées.

Et mieux vaut encore le petit tertre gazonné dont les fleurs et les arbrisseaux, puisant leur sève dans la tombe, empruntent aux cendres chères la vie et la beauté, et qui, longtemps après le définitif abandon de ceux qui pieusement les entretenaient, gardent le charme simple et doux d'une efflorescence que chaque printemps renouvelle.

AUGUSTE VIERSET.

LES PEUPLES ET LA VIE

Spello et le Pinturicchio.

Les agences d'information annonçaient, il y a quelques jours, le vol audacieux d'une Madone du Pinturicchio que conservait précieusement mais non sans négligence la cathédrale de Spello. L'œuvre du Pinturicchio est connue de tous les amateurs d'art, mais la ville de Spello n'évoquera que peu de souvenirs à ceux qui n'ont pas entrepris un pèlerinage de beauté aux petites cités italiennes, modeste-

ment cachées à l'ombre des collines de Toscane ou d'Ombrie. Spello, ville d'art oubliée, n'a ni palace, ni hôtel qui puisse y attirer le visiteur profane. Elle est restée fièrement enclose dans ses murailles romaines, étrusques peut-être, et comme Montefalco sa voisine riche en œuvres de Benozzo Gozzoli et de Tiberi d'Assisi, elle dissimulait jalousement ses trésors, mais la malignité des écumeurs d'œuvres d'art mêlée à la complicité de gardiens infidèles, sut bien, paraît-il, lui en dérober un des plus beaux.

C'est de Pérouse qu'il faut l'atteindre. Pérouse est semblable à un belvédère d'où l'on aperçoit tout le pays d'Ombrie. Si le regard se détache des rives du lac de Trasimène qui semble toujours garder de la bataille fameuse le deuil de ses voiles de vapeur brumeuses, si le regard se porte au sud de la vaste plaine qui fut jadis une sorte de mer intérieure, il distingue adossée aux collines la ville d'Assise, plus loin Spello, Bavagna, Montefalco, la région sanctifiée par Saint-François, idéalisée par des peintres que guidait une foi ardente, que troublait une émotion indicible, terre qui semble retenir encore de la parole enflammée et mystique de Jacopo di Todi et qui forme à la ville éternelle, qu'elle semble annoncer, des frontières d'onction et de piété, des marches d'art et de poésie.

C'est à Pérouse que commence ordinairement l'excursion à travers l'Ombrie. Le voyageur dédaigneux de la rapidité des voies ferrées, aimant la route blanche pour l'imprévu, le pittoresque qu'elle procure, quittera la ville par la porte de San Pietro, et par les jardins publics, éperon gigantesque que la colline pérousienne lance hardiment dans la plaine d'Ombrie, puis lentement il descendra le chemin bordé d'oliviers qui l'introduit dans une des plus belles campagnes du monde, dont les habitants, humbles travailleurs des champs, conservent encore la noblesse des formes antiques.

Bientôt se montre au sommet de la colline la rocca d'Assise, puis la ville apparaît avec ses campaniles, et la masse

pesante aux larges arceaux de l'église de Santa Chiara. Il faut traverser la cité de Saint-François, et après avoir suivi une route en corniche descendre de nouveau vers la plaine où Spello ouvre sa porte monumentale, vestige antique d'une prospérité disparue, porte consulaire, arc de triomphe romain sur lequel le moyen-âge a placé trois statues de saints et de saintes, et flanqué une tour massive que le temps meilleur poète encore a ornée au sommet d'un arbre aux larges branches étendues. Une rue étroite et escarpée conduit à la place où s'élève le Palais communal, vaste édifice de la Renaissance que surmonte une tour de style toscan. Si le temps ne vous est pas mesuré, engagez-vous dans le dédale de rues qui débouchent sur la voie que vous suivez. Les sites les plus romantiques s'offriront alors à vos regards. Les ruelles de plus en plus tortueuses sont bordées de maisons dont la pierre noirâtre indique l'ancienneté. Des visions du moyen-âge surgissent à chaque pas ; un arc, une voûte obscure, sous laquelle la rue semble se dérober pour reparaître quelques mètres plus loin, de sombres demeures dont les fenêtres sont entourées de grilles ; des portes hermétiquement closes que l'on s'imagine s'ouvrant sur des réduits mystérieux et pleins de ténèbres. Parfois un mulet chargé de provisions ou une voiture légère attelée à un maigre cheval barre la ruelle. Il faut se réfugier alors dans l'encoignure d'une porte pour laisser passer le véhicule, car l'édilité qui jadis traça les rues n'a pas prévu une circulation active.

Nous sommes ici en plein pays d'Etrurie. L'antiquité, le moyen âge et le temps présent se confondent. La pierre des maisons est si noire, qu'on ne peut lui donner d'âge. Elle est usée par les siècles ; on dirait qu'à force de se dessécher, elle va tomber en poussière. Les murs portent la trace des modifications que les générations successives ont apportées aux constructions ; il y a des portes qui ont été murées et transformées en fenêtres, des pleins-cintres comblés. Lorsqu'on traverse la nuit ces ruelles, dont un

reverbère combat à peine les ténèbres, il semble qu'on sente autour de soi des frôlements d'ombre.

Cortone, Assise, Pérouse, Spello, toutes ces cités ont une commune origine, qui remonte à une lointaine antiquité. Le mystère qui entoure encore les hommes et les mœurs de l'Etrurie plane sur ces villes. Dans chacune d'elles on rencontre des restes de murs cyclopéens, des ruelles souterraines qui vont se perdre sous des voûtes sombres pour remonter plus loin à la lumière, et des échappées soudaines sur la plaine et la montagne qui font dans les demi-ténèbres de ces labyrinthes de pierre comme des trous de soleil.

Pareilles aux autres cités ses sœurs, Spello s'étage sur le flanc d'une colline ; ce qui la distingue c'est qu'elle prend naissance dans la plaine. Lorsque vous êtes parvenu à son sommet un panorama très vaste se développe à vos regards. C'est Foligno et Vavagna dans la plaine, c'est Montefalco sur son mamelon, c'est toute la terre d'Ombrie que vous embrassez depuis Pérouse jusqu'à Spolète, avec au midi le cordon argenté du Tibre qui, avant de gagner Rome, serpente lentement comme s'il quittait à regret cette terre enchantée.

Puissance des souvenirs, magie de l'art qui laissa dans cette région de si caractéristiques empreintes, c'est parce que Saint-François d'Assise naquit et prêcha sur ces routes aux hommes et aux oiseaux, c'est parce que Jacopo de Todi y eut ses visions mystiques, parce que le Pérugin, Pinturicchio, Lorenzo di Lorenzo, Tiberi d'Assisi s'inspirèrent de la tendresse et de la piété de ce peuple que ces pierres, ces arbres, ces collines paraissent s'animer devant nous, et nous rappeler les plus beaux rêves et les plus fervents espoirs qui bercèrent l'humanité.

Quand le pèlerin d'art s'est échappé du dédale de ruelles montueuses où il risqua maintes fois de s'égarer, il arrive sur une petite place où s'élève la cathédrale. C'est là qu'il contempera la Madone, que Spello faillit perdre et quelques pas plus loin il entrera dans l'église de Santa Maria

Maggiore où il admirera l'*Annonciation*, l'*Adoration des Mages* et *Jésus parmi les docteurs*, œuvre du Pinturicchio.

La Madone, mot devenu banal quand on parle des œuvres picturales de l'Italie du moyen-âge et de la Renaissance. Des madones remplissent les églises et les musées, et l'on pourrait regretter la fréquence du sujet si chaque peintre ne s'était efforcé d'en varier à l'infini le détail. La Madone, c'est-à-dire la Vierge, c'est le symbole de la femme, mieux encore de la mère, dans ce qu'elle eut de plus beau et de plus chaste, de plus tendre et de plus ému. Ce peuple, qui fut doté d'une sensibilité extraordinaire, trouva dans la représentation plastique de la vierge, de la jeune fille et de la mère tout à la fois, la réalisation d'un rêve de perfection. La Vénus des Grecs s'apparie à la Madone des Italiens, comme types d'une beauté supérieure, mais la Madone est épurée par dix siècles de christianisme. C'est le même souci d'idéaliser la femme, d'en exprimer le charme, mais chez les Italiens l'idéalisation s'est complétée d'un sentiment plus puissant encore d'humanité. La Vénus antique était impassible, elle se dressait dans sa perfection orgueilleuse, et elle pouvait dire comme le poète : « Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris ». « Elle était belle certes, elle pouvait défier les siècles qui avaient vaincu sa beauté ». La Madone se rapprocha de nous ; elle ne riait pas ; elle souriait du moins ; elle ne pleurait pas mais elle exprimait parfois une souffrance infinie. La Vénus était un « canon » merveilleux, un type de sénérité radieuse, la Madone vivait de nos douleurs, et autant que l'artiste qui la contemplait avec toute l'émotion que lui communiquait la reproduction plastique, la pauvre et simple femme qui venait se prosterner devant l'image sainte se sentait près d'elle, comme devant une grande dame amie, qui, tout en possédant tous les dons du charme et de la beauté, avait souffert comme elle et vécu d'une vie pareille à la sienne.

Je pensais à ces choses en examinant il y a quelques années à Spello cette image de la Madone l'œuvre de Pin-

turricchio, dont il a été fait si grand bruit en ces derniers temps ; je contemplais les traits si purs de ce visage charmant de jeune femme, encadré de deux légères tresses et que recouvrait la longue cape retombant de chaque côté de la tête sous l'auréole largement déployée. Les fines lignes du cou, le chaste décolleté de la poitrine que fermait d'un trait sûr la robe montante de la ceinture, le geste délicat de la gauche retenant Jésus assis sur ses genoux, la position si heureusement imaginée de la main droite libre encore, mais toute prête à soutenir l'enfant, si un mouvement très vif de ce Dieu juvénile s'exerçant déjà à la prédication, l'exposait à la chute. Ces expressions et ces attitude dégageaient un charme si mystérieux et si profond que le temps passait autour de moi sans que j'en eusse conscience et que le marguillier dut m'avertir que la nuit tombait et que l'heure était venue de fermer l'église. Je comprenais que la madone du Pinturicchio comme celles de Bellini, comme celle de Raphaël et de tant d'autres encore n'étaient que des représentations humaines délicieusement épurées par de grands artistes de toutes les vulgarités de l'existence mais des femmes quand même dont je pourrais retrouver les modèles dans le pays d'Ombrie au bord de la Lagune ou dans les quartiers du Transtevere.

C'est à Rome qu'il faut étudier le Pinturicchio et aussi sur les murs de la bibliothèque de la cathédrale de Sienne où l'artiste a retracé les principaux épisodes de la vie du pape Pie X. Examinons ces fresques ; nous y retrouverons le souci de réalité qui animait les Italiens de la Renaissance joint à cet idéalisme de la forme qui fut leur caractéristique et un de leurs plus beaux titres de gloire. Il serait inexact de dire que les peintres italiens furent exclusivement des idéalistes dans le sens étroit qu'on attache souvent à ce mot. Défions-nous des mots qui peuvent égarer notre pensée. Sans doute les Italiens ne découvrirent pas la beauté comme le firent les Hollandais dans les moindres objets et dans toutes les circonstances de l'existence. Ils étaient les héritiers de la beauté antique qui créait des

modèles de perfection sur lesquels devaient se conformer les hommes, il y avait synthèse plutôt qu'analyse ; mais ils ne négligèrent pas de regarder les êtres et les choses qui s'agitaient autour d'eux. Il ne serait pas difficile de trouver chez les Florentins, chez les Vénitiens surtout, des exemples de ce réalisme. Les peintres ombriens qui furent de tous les plus mystiques et les plus « idéalisants » n'en sont pas exempts, et dans les fresques de la *Libreria*, le Pinturicchio nous montre le grand désir de vérité qui l'animait. Quelle vie intime se révèle dans les épisodes de la vie de Pie X, dans les groupements des docteurs de l'église réunis autour de la chaire papale ! quelle tumultueuse confusion dans la foule des hommes d'armes accompagnant l'empereur dont le pontife célèbre les noces avec solennité, quel variété de mouvement et quel sentiment du pittoresque dans le départ de Pie X pour la croisade ! Et l'exemple se répète souvent chez ces mêmes ombriens. Dans la fresque de l'église Saint-Jacques à Spolète, la Spagna ne recule pas devant le réalisme de placer, comme le ferait un pur Flamand, deux volailles bien vivantes sur la table du roi souverain étonné de leur éclatant plumage, et les anges si idéalisés du musée de Pérouse laissent couler de vraies larmes sur leur visage grimaçant de douleur.

ARTHUR DE RUDDER.

PARIS ET LES PARISIENS

Nous vivons en un siècle étrange dont pas mal de contemporains méprisent les joies et nient la grandeur. Il est certes désolant que la foule ignore l'auteur de *Mircille* et qu'il lui répugne de lire et d'admirer des poètes qui se croient géniaux. Des jeunes gens dénigrent le public qui préfère Rostand à Saint-Georges de Bouhélier et certains

s'imaginent que les lecteurs s'émeuvent encore aux maux imaginaires, aux confessions intimes, aux douleurs étalées par des artistes chevelus qui méconnaissent notre époque. Des centaines de spectateurs ont acclamé Pégoud dans ses vols audacieux, difficiles et périlleux comme les exercices des acrobates. Quand, après son triomphe à Gand, Carpentier débarqua gare du Nord, une cohue d'admirateurs l'attendit, le fêta, le porta en triomphe et hurla sa joie par mille bouches. Notre idéal s'est transformé, nos goûts ont évolué et nos tendances ne ressemblent plus guère à celles qui nous dirigeaient il y a dix ans. Enfin notre époque a conscience d'elle-même, la grandeur du monde moderne nous est enfin révélée. Longtemps les artistes, les aristocrates de la pensée ont nié cette beauté ; ils se sont apitoyés sur le peuple ignorant qu'aucun idéal ne stimule, qui se prosterne devant le vainqueur brutal, devant le gagnant d'une course ou le champion d'un match de boxe. Jadis les poètes plaignaient les brasseurs d'affaires, attelés à une tâche toute matérielle qui use leur cerveau, accapare leur activité et les transforme en une machine sans cesse sous pression ; aujourd'hui les intellectuels admirent ces hommes énergiques qui asservissent leurs semblables, métamorphosent un pays verdoyant, pittoresque et paisible en un centre industriel, où les hauts-fourneaux crachent du feu, où, inlassable, le panache noir des cheminées monte vers un ciel obscurci.

Il est inutile d'arrêter un mouvement en marche ; d'habitude une âme bien née, généreuse et sensible, un cerveau vigoureux et clairvoyant ne tarde pas à découvrir la beauté des choses nouvelles. Aujourd'hui, il suffit de contempler Paris, de se promener aux Champs Elysées pour être ébloui par le spectacle de l'activité contemporaine. Devant le Salon de l'Automobile, au Grand Palais, en une longue rangée, fiacres, taxis et limousines stationnent. A l'intérieur, sous les voûtes illuminées par des milliers d'ampoules électriques, les curieux se bousculent ; ils étudient les autos exposées dans des stands fleuris de corolles artificielles,

ornés de cordons de lumière. Des personnes instruites et pressées dédaignent les Salons de peinture, celui des Artistes Français comme la Nationale même ; mais elles s'engouffrent par les portes étroites de l'exposition dont les guichets automatiques tournent sans répit avec un bruit aigu de ferraille. Des jeunes gens élégants et glabres discutent ; ils prônent la valeur d'un débrayage nouveau ou l'ingéniosité d'une transmission inédite ; ils parlent carburateurs, gicleurs, bougies, cylindres, soupapes ; les plus ignorants mêmes vous détailleront les organes souples et délicats des engins modernes. Et l'enthousiasme grise cette foule. Aucune ambition, aucun égoïsme, en somme nulle préoccupation mesquine ne dépare l'élan spontané de ce public enfiévré. Ici, le moteur est roi ; une femme élégante passe, le col largement échancré, les yeux agrandis au khol, la démarche provocante, le regard vif et engageant ; mais personne ne l'admire ; ici les jeunes hommes, qui, à Paris, comme ailleurs, ne méprisent pas la bagatelle, ne guettent pas l'aventure galante.

Notre imagination accompagne l'automobiliste intrépide et observateur. Avec lui nous pénétrons jusqu'aux fonds des campagnes, nous déplorons l'indigence des villages lointains, nous admirons les beautés des paysages solitaires. A certaines minutes, notre cœur bat plus vite ; nos muscles se tendent quand la machine file sur les routes droites, quand les arbres, lignes verticales, parallèles, minces et fugitives, se succèdent et se confondent dans le vertige. Et la sirène mugit ; tels deux bolides lancés par un démon, les voitures se croisent sur la route poussiéreuse ; un nuage blanc les enveloppe. Les piétons paisibles et les indigènes effarés voient passer les fous, qui risquent leur vie afin d'éprouver une sensation neuve, inutile et dangereuse.

Et, après cette griserie d'air, de lumière, après cette tension des muscles, le cerveau est régénéré. Au lieu de nous perdre dans une inaction stérile, nous étayons nos réflexions sur des bases solides ; sans doute nous ne com-

prenons pas le monde, mais nous l'avons parcouru, et cela peut suffire. Nous savons que les fantasmagories de notre intelligence se dissipent en fumée quand elles ne dérivent pas de la réalité, quand elles ne découlent pas de la vie vécue et expérimentée. Les sceptiques, les adeptes de nos maîtres Renan et Anatole France, verront bientôt qu'il est bon de vivre puisque l'existence nous réserve encore des plaisirs violents qui ne nous dégradent pas. Les moteurs ronflent et l'homme ne s'agite pas dans le vide, ils constateront aussi que l'humanité progresse chaque jour, qu'aujourd'hui ne ressemble pas à hier...

Voilà les considérations dénuées d'humour qui se dégagent de la visite du Salon de l'automobile...

Si un des fabricants célèbres de Levallois ou de Saint-Denis, MM. Renault ou Charron nous avait distribué quelques bribes de la manne d'or qu'il déverse sur les quotidiens et certains périodiques, je louerais sans doute quelques marques réputées, je vanterais ici les soupapes d'une telle et la marche arrière de telle autre. Cependant, intègre et impartial, je ne saurais assez vous recommander les petites voiturettes silencieuses, à remontoir mécanique, vendues au bazar de l'Hôtel de Ville, au prix incroyable et exceptionnel de trois francs cinquante. Ces machines, munies des derniers perfectionnements, entre autres d'un chauffeur en fer blanc peint à l'huile, conviennent à merveille aux enfants de trois à cinq ans, désireux de s'initier de bonne heure au maniement des 60 H.P. modernes (catalogue gratuit sur demande).

M. Jules Claretie, le père de la transition adroite, soup'e et logique refuse de répondre à mon appel, quand je le supplie de m'apprendre comment, d'une façon élégante qui ne sente pas l'effort, on passe du Salon de l'Automobile au Théâtre Français. Evidemment il y a l'autobus ou la ligne de métro Vincennes-Porte Maillot ; mais ici ce moyen de locomotion me paraît impraticable. Quoi qu'il en soit, je vous préviens qu'une révolution incroyable, plus angoissante que les troubles de Lisbonne ou les soulèvements de

l'Albanie, vient de bouleverser Paris. Vous n'ignorez pas à quel événement capital je fais allusion ; il s'agit naturellement de la démission de M. Jules Claretie, l'administrateur zélé de la Comédie Française. Les auteurs sont abasourdis, les sociétaires à part entière versent de chaudes larmes qui refroidissent déjà. Les petites actrices, et les grandes aussi, tombent en pâmoison et l'on affirme que M. Poincaré, M. Barthou, M. Bérard, tout le personnel de l'Elysée, du ministère de l'instruction publique et du sous-secrétariat d'Etat aux Beaux-Arts, agités par cette brûlante question, passèrent des nuits blanches. Comme le président de la République ne pouvait décemment remettre aux calendes grecques sa visite officielle à Alphonse XIII, il pria M. Claretie de l'attendre au Français jusqu'à son retour : une révolution aussi grave aurait-elle pu s'accomplir en l'absence du chef de l'État ?

Enfin depuis quelques jours, les décrets sont signés et je ne doute pas que l'écho vous en soit parvenu : M. Albert Carré, directeur de l'Opéra Comique, remplacera l'ancien administrateur au Français, et la direction de notre seconde scène de musique sera confiée à M. Gheusi et aux frères Isola. Ces frères siamois, un des plus charmants couples de frères de Paris, ne songent pas à se séparer comme les Rosny et les Margueritte. Ils débutèrent, paraît-il, jadis aux Folies Bergère en jouant du saxophone à moins qu'ils n'aient dansé sur la corde raide. En tous cas, ils se révélèrent équilibristes adroits ailleurs qu'à la scène. Bientôt ils dirigèrent les Folies Bergère. Parce qu'ils éveillaient la sympathie de chacun, ils passèrent à la Gaîté Lyrique, où ils montèrent entre autres *Don Quichotte*, de Massenet, et *La Fille de Madame Angot*. Leurs connaissances musicales ne sont pas supérieures à celles de leur public et ceci est un grand bien au théâtre où les novateurs trop hardis ruinent d'habitude leurs commanditaires. Personne ne conteste que M. Vincent d'Indy ne soit un grand artiste ; mais le public n'apprécie pas sa manière ; aussi les hommes éminents qui président aux destinées de nos prin-

cipales scènes lyriques ne se pressent-ils pas de monter ses opéras. Les esthètes blâment ces béotiens et citent *Carmen*, *Tannhäuser*, *Mignon* qui ne s'imposèrent pas à la foule au début et qu'aujourd'hui chacun acclame.

MM. Isola préfèrent renoncer à l'honneur dangereux de nous révéler des chefs d'œuvre. Je suppose que ces malheureux frères, balancés entre un bel idéal d'art et leur intérêt, hésitent souvent et souffrent de leur impuissance. Du moins, il convient de les imaginer dans cette attitude d'un saint Antoine tenté par les plaisirs et les réalisations faciles. On les entrevoit souvent accoudés, silencieux, au fond d'une loge ; ou bien ils se plongent dans la pénombre d'une baignoire, et ainsi, entourés d'obscurité et de mystère, ils assistent aux combats de leur conscience artistique et de leurs préoccupations matérielles.

La création de leurs décors et leur mise en scène ne leur occasionnent pas moins de tourments. Non pas qu'ils innovent souvent, car ils ne se soucient guère des efforts réalisés en Russie par MM. Meyerhold, Stanislavsky et Dantchekko, en Allemagne par MM. Max Reinhardt, Littman et d'autres. Cependant leurs conceptions n'ont jamais été dénuées de tout souci de pittoresque. Ainsi, l'hiver dernier, pour simuler le vent qui s'engouffre dans les rideaux, ils avaient placé des figurants aux fenêtres d'une maison de toile. Au moment pathétique, quand les cuivres mugissent et que la grosse caisse accompagne le tonnerre, les « préposés aux fonctions d'imiter les effets de la tempête » remuèrent frénétiquement la cotonnade bleue des stores. Et ceci fut de l'effet comique le plus réussi.

M. Gheusi retint l'attention du Pouvoir par des capacités que je ne saurais déterminer mais que personne n'ignore. Cependant il s'imposa d'une autre façon encore au choix du président du Conseil. Il reçut récemment MM. Poincaré et Barthou à Biarritz et pour célébrer leur arrivée il incendia, bien malgré lui, quatre hectares de landes. Les herbes sèches fiambèrent, éblouissantes, incandescentes, avec de hautes gerbes lumineuses qui montaient

vers le ciel opaque de fumée et le Président de la République fut étonné et ému. M. Gheusi n'a-t-il pas prouvé, en cette occasion mémorable, ses merveilleuses qualités de metteur en scène et d'artiste?

Que vous dirais-je de M. Carré, que chacun ne sache? Tout le monde admire le plus affable, le plus actif, le plus doué de nos directeurs parisiens. Aussi le sort de la maison de Molière nous inquiète-t-il moins que l'avenir de Mme Marguerite Carré. Jouera-t-elle encore *Manon*, *La Tosca*, *Werther*, ou bien incarnera-t-elle une Phèdre passionnée, une majestueuse Athalie, une Sapho voluptueuse, ou une blonde Primerose? Nous ne tarderons pas à être renseignés sur ce cas exceptionnel car, dans le monde des théâtres, chacun s'empresse de divulguer ses propres secrets et les amis et les camarades ne répugnent pas à colporter les médisances les plus monstrueuses.

A la scène même, les auteurs les plus sincères nous initient à des mœurs douteuses, qui déconcertent le public. Voici par exemple le scénario du *Phalène*, le dernier chef-d'œuvre de M. Henri Bataille tombé à plat dès le soir de la première. Imaginez une jeune fille, artiste sculpteur, douée d'une intelligence et d'une sensibilité qui confinent au génie, riche, aimante et jolie, comme Mlle Yvonne de Bray l'admirable interprète elle-même. Tout à coup, l'état précaire de sa santé lui est révélé; elle entrevoit la mort inéluctable et prochaine. Alors, dans un vertige, soulevée par l'exaltation, désireuse de vivre sa vie, de goûter à toutes les voluptés, même les plus secrètes et les plus malsaines, elle accompagne un ami au bal des Quat'z'Arts. Elle s'enivre, mâche des pétales de roses, lance des corolles fraîches à un bel adolescent sanguin et vigoureux et finalement se donne à lui. Puis elle chasse son fiancé qui, froid et pourtant passionné, tel un héros de d'Annunzio, lui crie sa haine et son mépris. Finalement il succombe cependant et demande à cette vierge flétrie et débauchée le don de son corps et exige la brûlure des baisers lascifs et pervers. A deux ils parcourent le monde en se grisant de la beauté

des êtres et des choses. Mais bientôt, lassé, le jeune homme quitte sa maîtresse. Quand l'abandon est accompli, irrémédiable, la jeune femme convoque ses amis, elle leur rappelle les belles minutes, intenses ou délicates, qu'ils passèrent ensemble. Puis, après leur avoir révélé dans la coulisse les perfections de son corps nu, elle s'empoisonne et meurt sans spasme et sans douleur, en beauté, pendant une fête mystérieuse comme un rite, et ses amis, en silence, couvrent son jeune corps de roses. Le sujet est splendide mais la réalisation en est pénible. A certaines minutes, nous croyons assister à un de ces procès scandaleux dont les journaux détaillent complaisamment le compte rendu.

Suivez les péripéties de l'affaire Warnier. Une femme meurt accidentellement, tuée par son mari, armurier, qui manipulait une arme à feu. Personne n'a de soupçons. Voilà tout à coup que surgit une maîtresse, détraquée hystérique, une femme débauchée qui asservit déjà pas mal d'hommes, les subjugua par une volupté impérieuse et vile. Elle fut épousée jadis par un joaillier hindou, et des aventures nombreuses et passionnées l'instruisirent de la vie et du cœur des mâles. Maintenant, la pauvreté la guette. La misère s'abat sur elle comme sur tous ceux qui vivent au jour le jour, soumis à leurs caprices ou à leurs vices. Elle tente auprès de son amant un chantage qui ne réussit pas, car l'armurier trompait sa femme, et, dans le ménage Warnier, les scènes se succédaient fréquentes et tragiques. Et maintenant l'ancienne maîtresse porte contre son amant l'accusation la plus épouvantable, la plus déshonorante, la plus monstrueuse. Mais dans cette affaire si le rôle de la femme nous répugne par sa vilénie et sa bassesse, les mobiles de l'homme qui tue s'imposent à nous, lumineux dans leur simplicité, irréfutables dans leurs déductions logiques. L'opinion publique hésite. Cette énigme nous passionne, non pas comme un crime banal, mais comme un problème psychologique. Dans ce drame-ci, nous assistons aux manœuvres du traître, qui tantôt se révèle par son jeu, qui nous cache sa mentalité. Est-il vrai que le remords

étreignait Mme Sutérya? Agit-elle par intérêt, ou bien sa conscience la pousse-t-elle à accabler celui qui, nous affirme-t-on, l'a adorée à la folie? Ou bien l'amour déçu et jaloux pousse-t-il la maîtresse évincée comme jadis la passion aurait armé le mari, las du fardeau du mariage? Mystère. Enfin, M. Warnier a-t-il assassiné sa femme? Est-il innocent, est-il coupable? Voilà autant de questions qui angoissent la foule... Oui, Paris toujours mystérieux comme l'humanité elle-même, se trouble, réfléchit à des énigmes insolubles, se gorge d'amour, se délecte au drame, palpite et s'émeut à la mort factice d'une héroïne de théâtre, se grise de vitesse, travaille, peine, pense et, dans les cerveaux surexcités, l'imagination complète, déforme ou illumine la réalité.

WILLIAM SPETH.

LA PROSE ET LES VERS

JEAN DE BOSSCHÈRE : *Métiers Divins* (Paris). — GEORGES BUISSERET : *Parmi les Oliviers sauvages* (Anvers). — JEANNE et LAURE HOVINE : *Conte sous-marin* (Bruxelles). — Memento.

J'aime beaucoup les *Métiers Divins* de Jean de Bosschère. On devrait toujours ne parler que de ce que l'on aime (tout autre jugement est imparfait) mais c'est alors, précisément, que l'on voudrait ne rien dire. Peut-être est-il nécessaire, pourtant, de formuler, tant bien que mal, son opinion. J'accorderai peu de place aux livres qui me sont indifférents. Il n'y en a guère que je déteste. Et somme toute, nous ne rangerons pas la critique parmi les métiers divins.

Il n'est pas indispensable de tout lire, non plus qu'il n'est indispensable de connaître chaque individu, en ses moindres pensées. Un regard suffit, ou une expression. Bien vite, on voit à qui l'on a affaire. Il est bon, sans doute, d'être physionomiste; la critique, sinon, risquerait fort de devenir un métier du diable.

J'aime bien, dès le premier abord, les livres de Jean de Bosschère. Ils sont beaux et mystérieux; et, malgré la perfection de leur forme,

si complète, on sent, dès que l'on en a lu quelques phrases, qu'ils demandent au lecteur la collaboration d'une lecture lente et grave. De nos jours, cela est flatteur pour ceux à qui l'auteur s'adresse. La plupart de nos lectures sont si rapides, molles, mâchées d'avance, que beaucoup d'entre nous s'en dégoûtent. Qu'ils lisent les auteurs moins « faciles », moins « aimables », Suarès ou notre compatriote Jean de Bosschère : Ils trouveront un aliment plus riche et plus savoureux.

Ici, les idées et les images sont assez abondantes pour qu'il ne faille point les délayer et en faire des théories. Elles sont indiquées seulement, avec beaucoup d'art, mais sans désir de vulgarisation, et ainsi l'on sent que l'auteur vous respecte, ce qui est rare. Certains, évidemment, parleront d'obscurité, alors que rien n'est plus clair. Et qu'importe?

« Ainsi, ne croyez pas que nous pensions à supplier que l'on ramasse nos fleurs. Hé! le bon ouvrier a la grâce de l'apaisement, et ne doit plus quémander. L'ouvrier ou l'artiste qui pétitionnent sont méchants, c'est-à-dire péchant contre la musique supérieure du monde, voulant sortir de leur « vaste et petit » univers de paix. »

Je répète qu'il m'est difficile de parler, comme je devrais le faire, des *Métiers Divins*. Mais n'est-il pas souhaitable que les mots soient toujours au-dessous du sentiment?

Les plus humbles métiers, le poète en pénètre le sens le plus mystérieux, et par suite le plus véritable. Ainsi, les objets quotidiens ont un sens très naturel, et pourtant très rare, puisque la plupart des hommes sont aveugles des yeux et des oreilles et de tout le corps.

J'aimerais citer des chapitres entiers de ce livre, amples et d'une grande poésie en leur minutieuse brièveté. Le livre, orné de vignettes qui sont dessinées par le poète lui-même, dont on connaît le talent multiple, est parfaitement imprimé par Buschmann d'Anvers, pour la Bibliothèque de l'Occident à Paris. Les tons noir et violet, et toute l'harmonie de l'œuvre, forme et pensée, m'enchantent. Et naïvement, j'aime à voir sur ma table cette couverture violette, auprès d'un très simple vase de grès où sont de précieuses fleurs, dont les teintes s'harmonisent avec elle.

« Or, c'est aussi en un vase que la pensée fait sa clôture, s'y vêtant du corps nouveau. Et c'est semblablement que tout croît d'une réclusion solitaire. Exemples : (je n'en appelle pas à la prière, à la quarantaine), voici, c'est plus concret : le four igné et blanc, la matrice humide et tiède, le péricarpe sous le rayon vermeil : toc! toc! il y avait chose ou être dans ces vases, un pain, un homme, une plante. »

Et je relirai encore ceci :

« J'ai vu et senti le printemps chez toi, mon bien aimé jardinier...
— Chez toi j'ai senti l'hiver et l'automne; j'y subis encore les torpeurs de l'été, et toujours tu souris de ma rhétorique, enfonçant tes mains calleuses dans les terres brunes et chaudes, fins tabacs spirituels que l'on remue comme les foins au soleil.

» Tu souris, et repousses doucement mon sonnet sur les jardins, sur ton geste énergique forçant la terre à nourrir tes élèves.

» Je n'eus aucun succès à te prouver que sur la terre il semble que nous soyons assis sur l'écaille d'un œuf de Pâques en sucre, que dans les villes la terre soit sous une détestable cuirasse de macadam, de bois ou de pierre, et qu'enfin toi, mon aimé jardinier du jardin rectiligne, tu vives dans la coque sucrée de l'œuf pascal, que tes doigts manipulent la poussière même de notre chair pour en modeler des individus verts, ellébores, ancolies et conifères.

» Tu souriais, suppliant que je me tusse. Et, bien plus, dès que, parmi tes étiquettes, je cherchais ma plume pour te chanter, tu emplissais mes mains de frais narcisses du printemps.

» L'été tu tentais mon silence, en chargeant sur mes dix doigts des framboises.

» L'automne, pendant que tu accumulais les parfums des arbres et des racines, troublant mon exaltation, tu paralysais mes mains, porteuses alors de marrons, de racines et de pommes.

» Or, quand s'avança l'hiver, et que je voulus me sanctifier à décrire ta bonté très haute, arrêtant ma joie, tu me tendis deux branches de buis bénit!

» C'est alors que je compris... »

★
★★

J'aime bien aussi *Parmi les Oliviers Sauvages*, de Georges Buisseret, qui est, il me semble, de la même famille intellectuelle que Suarès et Jean de Bosschère. Certains, donc, parleront d'étrangeté, et même, mon Dieu oui, d'affectation. C'est un jugement que doivent peut-être rencontrer les œuvres qui s'échappent de la moyenne. Et cela est fort bien, ainsi.

Mais mon idée est autre, et j'apprécie la belle gravité des *Oliviers Sauvages*, et le soleil qui les éclaire, et l'ombre qu'ils projettent. J'apprécie beaucoup encore le langage de l'écrivain, et les effets profonds auxquels il atteint. C'est un livre vibrant, c'est un livre très bien écrit, expression courante mais à laquelle il faut donner sa signification la plus vraie.

« Si ce n'était que cette amertume en moi détruit jusqu'au courage d'espérer, peut-être que je t'aimerais d'incomparable amour.

Tu as les yeux de ma tristesse et je trouverais très doux de te dire aussi, tandis que le soir vient : « Sois sage, — et tiens-toi plus tranquille »...

» Je te demanderai pourtant de revenir quelquefois encore. Peut-être es-tu destinée à purifier mon cœur; peut-être apprendrai-je à tes côtés les mots d'accueil qu'il faut dire à l'amour quand il passe notre seuil. Je rêve cela parce que tu as les yeux de ma tristesse; elle s'est reconnue dans ton regard. Peut-être que tu as des secrets et que tu es une porteuse de messages. »

Graves et douces paroles.

*
* *

Après ces deux livres de pensée ample et sérieuse, voici des petits « Contes d'enfants », non moins raffinés, et charmants : *Conte Sous-Marin*, suivi d'autres histoires : celle, notamment, d'un papillon changé en prince.

« Les caprices poussaient à Papillon comme des champignons dans les prairies. Il eut un jour le désir d'apprendre à danser. Je me sens, disait-il, un grand besoin de détendre mes jambes et de voir les objets dans un autre sens. Il y a des trésors de grâce et de souplesse dans les jambes que voici. Messieurs, faites venir un homme qui sache pratiquer le saut et l'entrechat.

» Il se présenta un petit personnage doux et poli. Il arrondit les bras en l'air, et se mit à glisser sur le parquet avec la plus grande légèreté.

» Fort bien. Mais ceci n'est qu'une façon maniérée de marcher, dit Papillon. Danser, pour moi, c'est aller voir ce qui se passe au-dessus des armoires et descendre de l'étage par la fenêtre sans se faire de mal.

» Le petit homme se recroquevilla sur lui-même et se détendit comme un ressort, mais ses pieds quittèrent à peine le sol.

» Fi donc, Monsieur, comme vous êtes lourd!

» Avec la meilleure volonté du monde, un homme ne pourrait faire ce que fait une sauterelle, répondit le professeur en s'épongeant le front.

» Alors Papillon partit d'un éclat de rire fou, et jamais plus il ne reparla de leçons de danse.

» Papillon aimait la lune; il exigeait que son lit fût placé dans un de ses rayons. Un soir il remarqua les étoiles; elles l'intriguèrent. Il s'en souvint le lendemain, quoiqu'on ne les vit plus dans le ciel. Il prit à part le premier venu et lui dit : Mon ami, j'étais hier accoudé à ma fenêtre, car je n'ai aucune peur de la nuit, vous devez le savoir. Je regardais le ciel en me racontant des histoires

pour me tenir compagnie. J'y vis quantité de petits cristaux scintiller. Vous auriez dit qu'une coupe s'y était brisée .

— Vous avez vu les étoiles, Sire.

— Dites-moi ce que vous savez de ces étoiles, vous paraissez fort instruit.

— Je me pique, en effet, de m'y connaître assez bien. Les étoiles sont des mondes.

— Hein?

— Elles vous semblent minuscules, grâce à l'éloignement. En réalité, la plus petite d'entre elles surpasse la terre en volume.

— Vous m'effrayez!

— Chacun de ces mondes...

— Voyez, je viens d'attraper une mouche sur le carreau.

— ... Est animé d'un mouvement...

— Bon, bon. Alors, vous en êtes sûr; ce ne sont pas de petits cristaux? Mais voyez donc cette mouche, comme elle se débat! Allons au jardin, je vais la mettre en liberté. »

C'est gentil, n'est-ce pas? — J'aime cette petite œuvre de deux toutes jeunes filles. Le texte, de Mlle Laure Hovine, est accompagné de dessins de Mlle Jeanne Hovine, d'une science parfaite et d'un esprit délicieux. Le livre (gentiment imprimé aux presses où s'imprime la revue « L'Expansion Belge ») révèle un art tout de printemps, auquel un talent jeune et féminin peut seul atteindre, et qui enchante.

R.-E. MÉLOT.

MEMENTO. — Je ne crois pas qu'il faille dire grand chose de deux récentes plaquettes de vers : *Un Rêve dans les Fleurs*, par Marcel Vanderauwera (à Bruxelles), et *Vers des Horizons Nouveaux*, par Henri Nebenzahl (à Anvers).

La seconde est particulièrement indigente, et seule la prétention du très jeune auteur lui donne quelque involontaire agrément. C'est bien beau d'être poète.

M. L. Aubrion publie : *Perles d'Ardenne, poèmes*.

R.-E. M.

LE DRAME ET L'OPÉRA

MONNAIE : *Les Joyaux de la Madone*, opéra en 3 actes, de M. Wolf-Ferrari, adaptation française de M. René Lara (17 octobre).

GALERIES : *Sa Fille*, comédie en 4 actes, de MM. F. Duquesnel et André Barde (16 octobre).

OLYMPIA : *Le Chevalier au masque*, pièce en 5 actes, de MM. P. Armont et J. Manoussi (10 octobre).

ALHAMBRA : *Princesse Marguerite*, opérette en 3 actes, de MM. Willner et Bodanzky, musique de M. H. Reinhardt (15 oct.).

THÉÂTRE COMMUNAL : *La Sonate à Kreutzer*, tragédie bourgeoise en 3 actes, d'après le roman de Tolstoï, par M. Hector Fleischmann (18 octobre).

Les Joyaux de la Madone. — Maliella est une fille fantasque, ardente et coquette. Elle est belle. Elle a inspiré un fervent amour à Gennaro, le doux et mélancolique forgeron, de qui la mère la recueillit, naguère, quand elle fut la pauvre enfant abandonnée au coin d'une sordide ruelle napolitaine. Mais Maliella n'écoute pas les tendres prières du jeune ouvrier, parce qu'elle aime le plaisir et l'aventure. Raphaël, le chef d'une bande de camorristes, un bellâtre inquiétant tel qu'il s'en rencontre, typiques, enjôleurs et farouches entre tous, dans le monde des « nervi », convoite la belle fille, la grise de regards, de chansons et de propos canailles.

Dans la foule qui se presse sur le passage de la procession escortant la Madone parée de ses plus beaux atours, couverte de ses bijoux les plus riches, ce n'est que Raphaël que Maliella cherche à voir. Quand tout le monde se prosterne et baisse les yeux, elle seule se hisse sur un banc de sorte que son regard aperçoive par-dessus la genuflection des fidèles, la peau bise, les cheveux pommadés, la moustache en crocs et les lèvres rouges du sinistre mais délicieux séducteur.

Or Raphaël, à qui pareille promesse ne coûte rien, offre à la jeune fille les joyaux eux-mêmes de la Madone si elle veut être à lui. Quand Gennaro, de plus en plus désespéré devant l'indifférence qu'on lui témoigne, apprend ce que son redoutable rival a proposé, il commet cet acte de folie : accomplir lui-même le forfait sacrilège et dépouiller la Vierge et jeter ces pierres et ces ors précieux aux pieds de Maliella.

Celle-ci, au comble de ses désirs, se ceint la tête, le cou, les bras des diadèmes, des colliers, des bracelets bénits. Elle ne songe qu'à la joie admirante qui sera celle de Raphaël quand elle lui apparaîtra étincelante sous les rubis et les diamants. Dans le baiser que, pâmée, elle laisse Gennaro prendre sur sa bouche, dans l'extase de la caresse à laquelle elle s'abandonne, c'est l'amour et la fierté de Raphaël qu'elle savoure. Aussi n'a-t-elle pas assez de hâte pour courir se montrer, constellée d'orfèvrerie, au bandit qu'elle retrouve au milieu de sa populace, dans un repaire sinistre.

Mais elle n'y produit pas l'effet espéré par elle. Quand on reconnaît les joyaux on est bien près de lui faire un mauvais parti, puis

on s'écarte d'elle comme d'une pestiférée. Elle est maudite, et le fanatisme de ces filles et de ces rôdeurs s'épouvante; ils laissent l'impie seule, lamentable et gémissante. Raphaël la renie et la méprise avec plus de dégoût encore peut-être que tous les autres.

Gennaro survient alors et, ramassant les parures que Maliella a jetées sur le sol avant de courir se précipiter dans la mer, il en fait humblement offrande à une modeste Vierge qu'éclairent, sur le mur nu de la grande salle sordide, deux cierges de suif fumant. Puis contrit, damné, hurlant de rage jalouse et de désespoir honteux, il se poignarde.

On ne peut reprocher à un pareil sujet de manquer de vie, de mouvement, de couleur locale surtout. M. Wolf-Ferrari l'a mis à la scène avec une adresse dramatique incontestable et, du premier au dernier instant de cette action violente, rapide, tour à tour pittoresque, voluptueuse et tragique, on est pris par l'intérêt brutal des péripéties. Peut-être eût-il été logique de mettre en relief plus accusé le côté mystique de cette aventure, de préciser plus nettement le contraste entre la mentalité fanatique et les instincts canailles de cette lie des bas-fonds de certaines villes italiennes où ont été découverts les héros de ce drame réaliste.

Mais l'impression qu'il produit n'en est pas moins forte, une impression uniquement physique d'ailleurs, ébranlant nos nerfs et nos sens; nulle émotion ne naît au spectacle qu'on nous offre des horreurs et des douleurs que de fatales amours peuvent engendrer. Même la passion, trop lâche, de Gennaro ne nous apitoie guère. Et s'il y a du soleil plein le décor — le flamboyant soleil de Naples, — il n'y a pas un sourire dans l'épisode qu'il illumine.

Si notre cœur, pas un instant, n'est sollicité de s'attendrir ou de se passionner, nos yeux, par contre, du premier au dernier moment, sont émerveillés. Un tour de force a été réalisé sur la scène de la Monnaie; le grouillement de foule, au premier acte, pendant la fête populaire dont la procession est le prétexte; l'entassement des filles et des « nervi », dans le bouge du 3^e acte où, parmi des couples inquiétants, M. Ambrosiny et Mlle Verbist dansent et miment une ronde affolante et perverse, sont de ces réalisations étonnamment illusionnantes devant lesquelles on reste confondu.

Ceux qui ont réglé les jeux de cette figuration où chacun tient un rôle, ceux qui ont brossé et planté ces trois décors, décalque fidèle de coins adorables du vieux Naples, ont autant de droit à la louange avec un art d'une souplesse extraordinaire; M. Rouard inquietant Mlle Pany, coquette, méchante, câline et prostrée, tour à tour, avec un art d'une souplesse extraordinaire; M. Rouard inquietant de vérité dans le costume et sous le masque du bellâtre sinistre; M. Audouin très naturel en brave ouvrier douloureux.

Enfin, il y a la musique.

Car *Les Joyaux de la Madone* est un opéra. M. Wolf-Ferrari est un musicien. Et Mlle Panys, MM. Rouard, Audouin, Dua, Dognies sont des chanteurs.

Il y a la musique... Et il y en a beaucoup. Et il y a énormément d'exécutants pour la jouer. Sans compter ceux qui viennent en scène — toute une fanfare, notamment, derrière le dais de la procession — et ceux qui fonctionnent dans la coulisse, je citerai l'orchestre habituel de la Monnaie, une demi-douzaine de cuivres de renfort, et autant de bois, depuis le cor anglais jusqu'au contre-basson, un groupe de douze mandolinistes, un sonneur de cloches, un pianiste, un joueur d'harmonium... J'en oublie évidemment.

Wagner lui-même n'en réclamait pas autant. Richard Strauss est moins exigeant.

Et songez que, sous la baguette énergique de M. Lauweryns, tous ces gens soufflent, tapent et raclent à qui mieux mieux et que, cependant, le spectateur oublie qu'on lui joue un « opéra ». Cette énorme et fracassante musique tient en réalité fort peu de place dans une œuvre par ailleurs suffisamment attachante et frémissante.

Ce n'est à vrai dire que quand tout ce trépidant vacarme consent à s'assoupir que nous goûtons le charme — il est trop rare — de quelques pages révélant l'art incontestable de M. Wolf-Ferrari, et son inspiration séduisante : un intermezzo délicieux, la sérénade de Raphaël au 2^e acte et la mélodie de Maliella, les accents poignants de Gennaro. Tout cela traité, bien entendu, avec la science la plus habile, et la plus typique, encore que la plus discutée, en laquelle les compositeurs italiens sont passés maîtres.

N'importe : n'allez pas entendre *Les Joyaux de la Madone* pour sa partition échevelée. Allez écouter ses interprètes, frémir à son action tragique et vous émerveiller au spectacle que la Monnaie offre à vos yeux.

★
★ ★

Sa Fille. — M. Félix Duquesnel est un des critiques les plus autorisés de la grande presse parisienne; il a du jugement et de l'expérience. C'est probablement pour cela qu'il sait mieux que quiconque ce qui est de nature à plaire au public en un temps où tout le monde est las de ce que les faiseurs trop longtemps à la mode persistent à lui offrir.

Il a donc, aidé d'un jeune collaborateur, écrit une comédie bien agréable. Tout s'y agence le mieux du monde, avec des complications d'autant plus attachantes qu'elles rendent plus heureux le dénouement auquel elles n'empêchent pas d'aboutir. La vertu

est récompensée après avoir été mise à l'épreuve. Les méchants sont démasqués. Bref, chacun, comme au Jugement dernier, est traité selon ses vrais mérites.

On s'en va ne laissant aucun doute, nulle inquiétude derrière soi. On sait que Raymonde de Croix-Fontaine épousera le gentil petit Gilbert Rivers malgré que sa mère, l'antipathique marquise, se soit opposée de toutes ses forces à ce mariage et ait voulu en manigancer un autre pas édifiant du tout. La pièce finit très mal pour cette marquise, une ancienne grisette qui a gaspillé la fortune de l'enfant qu'elle a eue d'un lord anglais et qu'elle a fait reconnaître par le marquis, son actuel mari.

Ce Croix-Fontaine, noceur décafé, a vendu son titre à la cocotte millionnaire et est allé s'enfermer dans un vieux manoir campagnard, tandis que sa femme mène grand train et vie aventureuse à Paris. Raymonde le croit son père authentique, mais elle ne l'a vu qu'une ou deux fois depuis qu'elle est au monde. Quand elle est obligée d'entrer en lutte ouverte avec sa mère afin de se refuser aux vilaines combinaisons matrimoniales dont elle est l'enjeu, c'est auprès de ce père, inconnu d'elle, qu'elle court chercher conseil et protection. Et ce miracle très humain, très touchant se produit qu'il se réveille de la bonté et de la noblesse dans le vieux cœur raccorni du gentilhomme déchu, épave qu'on croyait irrémédiablement lamentable.

Il prend « sa fille » sous sa protection et sous sa garde : le Code lui en donne le droit. Et il vient dicter ses conditions à la marquise épouvantée devant une catastrophe aussi inattendue. Raymonde sera heureuse grâce à ce père providentiellement régénéré. M^{me} de Croix-Fontaine fera l'aveu torturant de ses hontes. Le fiancé, généreux, ne réclamera pas la dot gaspillée, qu'on ne pourrait du reste pas retrouver...

Tout cela, on ne s'en rend peut-être pas compte en lisant un résumé trop rapide et trop succinct, tout cela est du théâtre selon la meilleure formule qui sacrifie l'étude attentive et fouillée des caractères, la vraisemblance même parfois, la magnificence d'une impeccable littérature, l'audace des situations imprévues, la nouveauté très frappante de procédés raffinés, au seul souci d'intéresser et de plaire. En réservant à une pièce de ce genre un accueil sincèrement sympathique le public signifie qu'il ne déteste pas cette formule-là. Et quand il a applaudi à chaque chute du rideau — et il ne s'en est pas fait faute — ce témoignage de sa satisfaction s'adressait aussi bien à l'œuvre de MM. Barde et Duquesnel qu'à M^{me} Archimbaud, comme toujours pathétique et très naturelle, à M^{lle} Delmar qui sait en la même minute faire rire et puis pleurer avec tant de charmante et jeune sincérité; à M. Du-

quesne, superbe de vérité, paradoxalement débraillé et noble à la fois en marquis encanaillé; à M. Frémont impayable dans une silhouette de grotesque mais roublard procédurier de village.

C'est une chose qui n'est pas banale à une époque où les comédiens valent souvent beaucoup mieux que ce qu'ils interprètent et ont le droit de prendre pour eux seuls tout le succès remporté.

*
* *

Le chevalier au masque. — La carrière de cette pièce à l'Olympia fut très brève. Cet échec est peu compréhensible. Monté avec un soin parfait, dans une demi-douzaine de décors d'un intérêt rétrospectif très pittoresque, excellemment joué, cet attachant drame policier du temps du Consulat avait tout pour plaire. On n'est pas venu l'écouter.

Est-ce que les Sherlock Holmès et autres Raffles n'auraient de prestige que s'ils sont d'exportation britannique et pris dans le domaine de la fantaisie, voire de la fantasmagorie?

Les complots, les chasses à l'homme, les caves truquées, les mots de passe, le marouflage deviennent, au contraire, me semble-t-il, plus passionnants encore s'ils nous reportent au temps héroïques et fiévreux de la naissante toute puissance de Bonaparte, des conspirations de Vendéens irréductibles, des machinations sinistres de Fouché et de ses sbires.

Tout cela pourtant a fourni la matière et les accessoires des cinq actes mouvementés et habilement charpentés du *Chevalier au Masque*.

Le public ne voulut pas s'y intéresser. Je trouve qu'il a eu tort.

*
* *

Princesse Marguerite. — Sur un livret d'une indigence et d'une puérité, d'une invraisemblance qui doivent être ou le résultat, d'une gageure ou le défi au bon sens complaisant des auditeurs, M. Heinrich Reinhardt a composé une partition des plus agréable.

Il y a du caractère dans les refrains qu'il met dans la bouche des étudiants allemands dont les auteurs ont cru qu'ils nous dépeignaient de plaisante façon les mœurs et les coutumes. Il y a de l'entrain dans les quelques danses qui émaillent — évidemment — ces trois actes incohérents. Il y a de l'esprit dans certains airs en duo, en trio ou en quatuor chantés avec accompagnement d'une pantomime tour à tour gracieuse et burlesque. Il y a un brin d'émotion jolie dans ce que la « princesse Marguerite » nous confie de ses mélancolies de fillette lasse du protocole austère et de ses tendresses d'amoureuse pas timide. Il y a de la distinction, en un mot.

Et M^{me} Germaine Huber, M^{me} Hélène Gérard, MM. Casella, George et Camus retrouvés avec plaisir sur cette scène de l'Alhambra où tout est toujours luxueusement monté, l'ont mise brillamment en valeur.

Mais pourquoi faut-il que ce livret...?

Je l'ai déjà dit.

*
**

La Sonate à Kreutzer. — Un cercle d'amateurs, le Lauriana, s'est dévoué, avec le zèle le plus louable, à la création d'une œuvre inédite. Si ses efforts n'ont pas été couronnés de succès la faute n'en est pas à la vaillance des interprètes dont deux ou trois composèrent leur personnage et jouèrent leur rôle ingrat avec un talent et une sincérité que beaucoup de professionnels envieraient. M^{me} Léone Renson fut surtout remarquable. Elle a donné à la figure troublante, passionnée et tragique de l'héroïne, Nastia Pozdnychev, un relief impressionnant; elle a eu des accents d'un naturel et d'une émotion très prenants.

MM. Cohnen, M. Dejode lui ont donné la réplique avec, l'un de l'autorité; l'autre une aisance sympathique.

Mais la pièce elle-même manque de ce qui fait la vie, le mouvement, l'intérêt du théâtre — et probablement sa seule raison d'être. L'idée est étrange, au surplus, d'avoir tenté de tirer un drame d'un roman qui n'est qu'une longue et, souvent, confuse dissertation amère sur l'amour, le mariage, les convenances et la passion. Philosophant sur les cas de trois êtres morbides — le mari, la femme et l'autre, en butte aux sentiments exceptionnels les plus excessifs, Tolstoï a su nous intéresser parce qu'il nous induisait en sombres méditations. Mais transporter ces discussions spéculatives, ces raisonnements, ces paradoxes, ces idées sur la scène, et non des faits et de l'action, c'est courir au devant d'un échec.

M. Fleischmann n'a pas évité ce péril.

*
**

Le laird de Dumbiky. — Si, souvent, femme varie, le public des théâtres n'est pas moins changeant. Il est vrai qu'il met parfois du temps avant de revenir sur ses opinions premières. Témoin le succès fait à Bruxelles, en 1913, à une pièce que Dumas vit tomber à plat, en 1843, à Paris.

Mais nous y avons pris probablement un intérêt rétrospectif, nous y avons eu une curiosité pas blasée qui manquèrent aux spectateurs de l'autre siècle, las des romans d'aventures et des drames historiques sortant sans répit de l'usine Dumas et C^{ie}.

Quoi qu'il en soit ce *Laird de Dumbiky* a bien amusé le parterre féminin des Matinées littéraires dont c'est la quinzième année de vogue. M. Jean-Bernard, fidèle conférencier depuis les débuts, a rappelé cette longue carrière heureuse d'une œuvre utile qu'il égaye tous les hivers de sa façon gasconne, de son désordre bavard, de ses anecdotes à la bonne franquette.

Ce « laird » est un jeune noble écossais ruiné, insouciant et un peu niais, qui vient à Londres solliciter le tout puissant Buckingham pour qu'il intercède en sa faveur auprès du roi Charles. M. Henri Bosc, transfuge du défunt Alcazar, a prêté à la phisionomie de ce jouvenceau mi-naïf et mi-roublard une allure des plus plaisante, avec infiniment de tact et de gaité.

Mais Buckingham et Charles I^{er} sont, l'histoire nous l'atteste, des verts-galants sans vergogne. Tous deux, mais chacun en secret de l'autre, s'évertuent à séduire, de gré ou de force — de force surtout — une jolie enfant aperçue par hasard dans une salle d'auberge. Or le laird de Dumbiky aussi est tombé amoureux de la fillette. Qu'à cela ne tienne ; on le mariera à cette inconnue. Il ne demande pas mieux, la jeune fille non plus. Et tout s'arrange à merveille.

Le mariage accompli, le laird comblé d'honneurs et d'argent, il ne reste plus qu'à l'éloigner de la cour sous un prétexte diplomatique. Le roi et Buckingham voient tous deux déjà la proie d'amour à leur merci. Mais une favorite trahie et délaissée a embrouillé les fils de la méchante intrigue et, au bon moment, elle sauve l'innocence en péril et démasque les noirs desseins.

Qu'on ne croie surtout pas que cette histoire, compliquée, invraisemblable, mais attachante, soit sombre ou malsaine. Rien n'est plus amusant, je le répète, et rien n'est plus moral.

C'est d'un art, — ou d'un métier, si l'on veut — habile et facile. Mais cela nous change du théâtre artificiel, trop spirituel ou trop brutal, dont nous sommes gavés. C'est une bouffée de bon air frais et salubre.

M. Marey, très digne et malicieusement autoritaire en Charles I^{er} d'Angleterre, M. Laumonier, désinvolte et cynique presque avec sympathie en Buckingham, M^{lle} Adrienne Beer, toujours dramatique avec sincérité, ont eu l'air de prendre autant de plaisir à jouer ces cinq actes que l'on en avait, dans la salle, à les entendre.

LES SALONS ET LES ATELIERS

L'Essor Intellectuel.

Hôtel Communal, à Koekelberg (12 au 26 octobre).

Nous ignorons les raisons qui ont créé le groupe de peintres et sculpteurs, exposant sous le titre *L'Essor Intellectuel*, à Koekelberg. Il y a aussi deux architectes MM. Kraus et Hoyois. Il y a, de plus, des photographes, parmi lesquels se sont égarés Mme Lambert-Cluysenaer et le docteur Taquin, de Bruxelles, qui ont, tous deux, des pages intéressantes et artistes. J'ai cherché, en vain, parmi les 123 morceaux de peinture et de sculpture exposés dans l'Hôtel communal et ses corridors, les motifs qui ont déterminé ce groupement. Est-ce une exposition indigène? Les « Koekelberg » sont cinq sur dix-neuf, en peinture! En sculpture, ils sont zéro sur quatre! Tout cela, dans un pays majoritaire, est absolument incompréhensible!

Or, je ne sais rien d'agaçant comme de voir une mauvaise exposition qu'on ne peut ni rattacher aux arts, ni tout au moins, alors, à une logique quelconque! Rien de l'ensemble ni aucun détail de l'exposition ne me laissent entrevoir les origines de cette manifestation.

Je vois tout au plus une intention facétieuse dans l'horrible mascarade de la salle du Conseil, prêtée à l'exposition. Peut-être est-elle fort convenable, cette salle, quand s'y réunissent, pour délibérer, les autorités de la commune; mais, certes, elle a été livrée à de pitoyables tapissiers, secondés d'un sacristain du mois de Marie qui ont fait de bien tristes choses!

On se demande comment il a pu se trouver dix-neuf peintres, parmi lesquels figure René de Baugnies; quatre sculpteurs, notamment Callie et Vantongerloo; deux architectes, et neuf photographes, des artistes, n'est-ce pas? qui, plutôt que d'exposer là-dedans, n'aient pas pris leurs jambes à leur cou!

Avant cette exposition, je ne me serais pas représenté combien Koekelberg est loin de Bruxelles! Tous nos efforts d'art et de beauté, de propagande même dont nous sommes si fiers à Bruxelles, tout cela ne pénètre pas même à... vingt-cinq centimes de tram de la capitale! Tout de suite vous êtes chez les indigents! Un milieu où il n'y a ni vie artistique, ni idéal artistique, ni richesse artis-

tique, ni souci artistique ! D'autorités communales et d'artistes, c'est un horrible mélange ! On devine la parlotte et la chope.

Ces faits me rappellent une conversation, il y a bien des années, avec le grand géographe Elisée Reclus. Je le consultais à propos d'un voyage que je voulais faire à pied de Bruxelles à Athènes. Dans le plan détaillé que j'exposai au maître, il parut à celui-ci que je faisais trop bon marché des difficultés qui pourraient se présenter pour moi dans la traversée pédestre des espaces souvent considérables qui séparent les unes des autres les agglomérations. Contrairement à l'impression que nous éprouvons lorsque nous jetons les yeux sur une carte géographique, d'Europe surtout, Elisée Reclus me mit en garde par cette phrase inattendue :

— Vous ne vous faites pas idées combien la terre est peu habitée.

Nous avions devant nous à ce moment une vaste carte d'Europe, où nous avions tracé l'itinéraire Bruxelles-Athènes, par la Forêt-Noire, les Alpes, la côte adriatique, la Bosnie-Herzégovine, le Monténégro, la Turquie et la Grèce. « Sur l'itinéraire, me dit-il, vous avez nombre de grosses villes; mais vous avez entre elles des solitudes immenses; et surtout, au delà des Alpes, vous rencontrerez de véritables déserts. Ces villes, ces bourgades, cessent tout de suite; ce sont des points; quand vous les aurez dépassées, vous retombez de suite dans la solitude. »

J'ai retrouvé, au point de vue moral, cette solitude, — la même impression étonnée que me produisit, voilà combien d'années? — la déclaration géographique d'Elisée Reclus. Celle-ci est toutefois, bien plus joyeuse que celle-là ! Marcheur infatigable et solitaire obstiné, — « o beata solitudo — o sola beatitudo » — peut-on lire quelque part en Italie sur la porte d'un cloître, — les paroles de Reclus furent plus propres à m'enthousiasmer qu'à me décevoir; car celui qui aime la nature, nécessairement recherche les lieux les moins marqués de la présence humaine.

J'ai constaté à quelques kilomètres de Bruxelles une solitude autrement terrible que la solitude géographique !

Mais il faut en finir. Pratiquement, si possible. En supposant, — par impossible, — que les artistes composant *L'Essor Intellectuel* aient la pensée de désirer la conclusion de ces notes, je dirais : Pas d'expositions de clocher; l'art est essentiellement un produit de civilisation, de capitale; il s'enrichit par son contact avec elle, en allant vers le plus grand; au lieu que les expositions locales vont vers le plus petit. Les expositions locales habituent à des succès d'estime, devant des publics de petits commerçants et de petits fonctionnaires qui ne connaissent rien de l'art ni de la peinture. Et les compliments, ce n'est pas comme l'argent, ils ont de l'odeur...

Je dirais à Ch. Janssens : vous qui êtes parfois heureux en pein-

ture; vous qui disposez avec bonheur de ci de là, ces toits rouges de petites maisons aplaties dans la dune, mêlez-vous donc à ceux de Bruxelles pour exposer!

Je dirais à Meuwis, qui a de grands paysages bien ensoleillés; à Lecomte, qui a des roses d'une belle pâte; à Fischer, qui a un ciel nuageux clair et frais; à Jules Vilain, qui montre des tendances à un art idéal; enfin, au sculpteur Callie, qui sait mettre dans les expressions humaines une recherche intéressante d'intellectualité; et par opposition à Vantongerloo chez qui reste absente toute intellectualité au profit de la seule étude de la construction plastique; je leur dirais qu'enterrement pour enterrement, il y a bien plus de plaisir à Bruxelles!

Le mépris des braves !

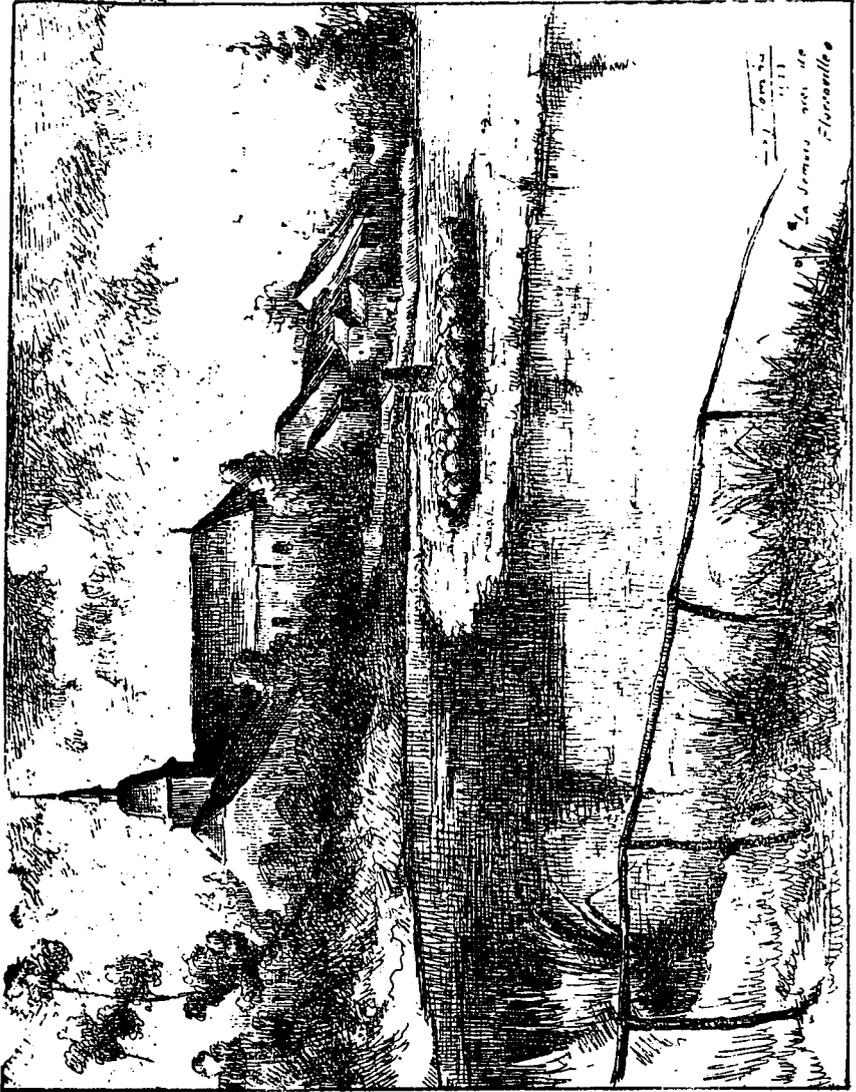
(Question technique)

Un certain nombre de peintres et d'amateurs ont donné quelque attention aux notes de technique picturale que nous avons publiées dans divers Salons.

Un maître dont nous avons examiné la technique, nous écrit ;

« *Cher Monsieur Nyst,*

On attache une importance aux ustensiles des peintres, — tellement grande — primordiale même — que je me demande quelquefois comment il est possible qu'on veuille encore peindre avec ces matériaux infects. Je n'y attache pas la moindre importance. « Chimiquement pur » ! Qu'est-ce que ça veut dire ? Alors, je pense à la réputation (mauvaise) des microbes ! Moi, j'adore les microbes ; que ferais-je sans ces bonnes petites bêtes ? Chimiquement pur, mais je m'en f... ! (Cela ne doit pas être chimiquement pur ; tout ce qui est chimiquement pur est mort !) De la bonne huile, de bonnes couleurs, ocres, terres, noirs, bleu, blancs, bien broyées, c'est tout ce qu'il faut pour écrire, et si la qualité n'est pas tout à fait de primo cartello le travail s'en ressentira, peut-être, un peu dans trois ou quatre siècles, comme c'est le cas des œuvres de Rembrandt qui sont un peu jaunies, mais qui ont conservé TOUTE LEUR LUMINOSITÉ, ne sont pas SALES ni TERNES, dont la qualité de luminosité n'existe pas par la matière colorante — c'est par autre chose. La couleur on l'a par dessus le marché ; une eau-forte seule doit et peut donner l'aspect lumineux d'une toile, tout comme une statue égyptienne ou grecque ».



Dessin de LÉON TOMBU.

Telle est la stupéfiante lettre d'un maître. Point faite pour la publicité, comme on le devine à son allure sans façons, on nous permettra d'en taire la signature. Mais le texte était trop précieux pour être passé sous silence. Il représente l'opinion — et l'erreur — d'un très grand nombre d'artistes. Camille Lemonnier, dans la discussion, quand sa grosse voix était à bout d'arguments, affectionnait de dire qu'il n'y a pas de pires imbéciles que les gens intelligents ! Je me permets de répéter sa phrase, sans méchanceté, avec la même humour. Et ensuite raisonnons :

Notre correspondant demande avec ironie ce que cela signifie : « chimiquement pur » ? Chimiquement pur est pour lui une absurdité ! Il peint avec n'importe quoi, pourvu qu'il ait de la *bonne* huile, de *bonnes* couleurs.

Eh bien, mon cher maître, voilà ce que signifie *chimiquement pur*, cela signifie *bon*. Mais pour savoir si cette substance est bonne, si votre huile est bonne, si votre couleur est bonne, il faut en faire l'analyse, et rapide, parce que vous n'avez pas trois, ni deux, ni même cent ans pour attendre le résultat d'une expérience qui ne serait pas artificielle. Et que prouvera cette analyse ? Une chose bien simple : que la substance proposée par le marchand comme huile, est en effet de l'huile. Ce qui n'est pas déjà si naïf. Allant plus loin, l'analyse chimique pourra vous dire si cette huile est suffisamment propre pour se conserver presque indéfiniment sans altération comme doit faire l'huile; elle pourrait être falsifiée; elle pourrait avoir été mal fabriquée. Toutes circonstances qui pourraient faire que l'huile contienne des principes, des acides, des sels, de nature à altérer l'huile elle-même, ou les couleurs avec lesquelles elles seront mélangées. Il est entendu, n'est-ce pas, comme vous le dites vous-même, que tout est vivant; que, donc, toutes les substances jouent et se transforment continuellement; que cette transformation peut être à l'avantage de la peinture, comme font les terres de Sienne qui gagnent du ton et de l'éclat mêlées à l'huile pure, mais s'enterrent si elles sont mêlées à des huiles contenant des graisses animales, de la cire, ou des traces d'oxydation. Cette expression qui vous paraît si ridicule : *chimiquement pure*, ne signifie donc pas autre chose que *bonne*, quant elle s'applique à l'huile ou aux couleurs.

On connaît la recette que donne dans son traité de peinture Cennini : « Aie ton huile de lin versée dans un chaudron d'airain ou de cuivre ou dans un bassin; dans un temps de la canicule, expose-la au soleil, si tu peux l'y tenir tant qu'elle se réduise à moitié; elle sera parfaite pour peindre. »

Talens, d'Apeldoorn, en Hollande, a recherché, depuis de longues années, la cause de l'obscurcissement des tableaux modernes. A nos

yeux, dit-il, la question de savoir quelle est la cause qui diminue la pureté de ton des couleurs mélangées à l'huile est toujours à résoudre. Est-ce le noircissement de l'huile de lin? Est-ce une influence chimique de l'huile sur les couleurs? Cependant, dit-il,



Dessin de F. VAN HOLDER.

il a tout lieu de croire, d'après ses expériences, qu'une influence chimique se produit sur les couleurs.

L'huile de lin, ainsi que l'huile de pavot se composent en majeure partie de *linoléine* dont le pourcentage est de 80 p. c. pour l'une et de 70 p. c. pour l'autre de ces huiles.

La *linoléine* forme en séchant une masse assez dure, et élastique qui est la partie essentielle de l'huile de lin. Le reste n'est autre



L'ANIMALIER BUGATTI.

Dessin de WALTER VAES.

chose que des huiles non séchantes et des graisses, telles que l'*élaïne*, la *palmitine*, la *mydistine*, etc. Ces graisses empêchent le séchage complet de l'huile et par conséquent elles causent le rancissement de l'huile de lin, lorsque celle-ci est exposée à l'air.

L'huile une fois rancie, ce qui signifie que les acides d'huile et de graisse se sont séparés dans l'huile, attaque les couleurs, entre autres le blanc de Gremnitz et se décompose en mauvaises nuances. D'après notre opinion, dit Talens, c'est à cela qu'il faut attribuer en grande partie l'obscurcissement des tableaux.

Nous trouvons un conseil de Talens, d'ailleurs renouvelé de Rubens et de bien d'autres, venant tout à fait à l'appui de la pratique de Cennini concernant l'huile.

Talens dit : Si les tableaux sont séchés directement à la lumière du soleil, on peut constater que les rayons du soleil empêchent la mauvaise influence des graisses non séchantes, de façon que le rancissement de l'huile ainsi que la mauvaise action chimique sur les couleurs qui en résultent, ne peuvent se produire.

De plus, l'huile de lin décolorée se noircit autant que l'huile de lin non décolorée, ce qui prouve clairement que la décoloration de l'huile de lin ne joue pas le moindre rôle en ce qui concerne l'obscurcissement des couleurs. Par contre, il est de très grande importance que le fabricant de couleurs à l'huile se serve seulement d'une huile absolument pure et contenant un minimum de graisses non séchantes. Inutiles de remplacer l'huile partiellement par du copahu, du vernis d'ambre, etc., ces substances étant elles-mêmes très susceptibles de noircir.

Nous pensons que le maître qui nous a été l'occasion de ces commentaires, voudra bien saisir, ainsi que tous ceux que la chose concerne, l'importance de cette expression : chimiquement pure, à propos de l'huile. Nous aurons à répondre à la deuxième partie de la lettre, en ce qui concerne l'expression chimiquement pures, à propos des couleurs, et ce sera cette fois très grave, car il ne s'agira de rien moins que de la destruction des valeurs.

RAY NYST.

LA

FÉDÉRATION DES ARTISTES WALLONS

Dans l'âpreté de la lutte de races et de langues qui divise profondément wallingants et flamingants, l'inauguration, par le Roi Albert et les petits princes du premier Salon d'automne de la

Fédération des artistes wallons, à Mons, apparaît comme une démonstration pacifique et significative.

Que les flamingants et les outranciers de Wallonie, en frères siamois de chez nous se complaisent à hurler, à réclamer la séparation administrative, à appeler, de tous leurs vœux, un nouveau 1830, cela n'a, avec l'Art, que des rapports tout à fait lointains.

La F. A. W. est l'œuvre de Maurice des Ombiaux qui ne peut passer ni pour un révolutionnaire ni pour un politicien.

Il suffit, d'ailleurs, de jeter un coup d'œil sur la composition du Comité d'honneur de l'Exposition de Mons pour se convaincre que cette manifestation s'est faite en dehors de tout esprit de parti, ou mieux, avec le concours pressé des trois grands partis politiques nationaux.

Le discours du Roi, au Nouveau Musée, en réponse aux allocutions de MM. des Ombiaux et François André montre que le chef de l'Etat a compris la vraie, l'unique portée du groupement fédéral. Le souverain n'est pas homme à s'aventurer dans une affaire dont les tendances seraient contraires à l'unité nationale.

Qu'on ne s'y méprenne pas. Les expositions présentes et à venir de la F. A. W. n'ont rien d'antiflamand.

Elles veulent prouver qu'il y a, en Wallonie, de Liège à Tournai, de Mons à Namur, un peu partout, des artistes wallons qui ont senti l'indispensable nécessité de se grouper, de faire bloc et de dégager par la fusion ce que l'isolement ne leur permit jamais d'obtenir : la curiosité sympathique du public, l'appui désintéressé et agissant de la grande presse quotidienne et périodique.

A de rares exceptions près les artistes de wallonie végétaient, portant leurs toiles ou leurs estampes d'un salonnet local à la vitrine d'un boutiquier. Aujourd'hui ils sont plus de cinq cents, divisés en sections : Brabant, Hainaut, Liège, Namur et Luxembourg. Leur nombre ira sans cesse grandissant.

Il fallait un prétexte pour justifier l'appellation discrète de « Joyeuse entrée » qu'on donne malgré tout aux visites royales, bien que les princes n'apportent plus aux communes ni chartes ni privilèges. Les pouvoirs publics, Etat, provinces et villes voulaient, à l'envi, prises d'un beau zèle, montrer leur bienveillance à l'égard des artistes wallons.

Il serait téméraire de prétendre que tous sont des artistes, au sens absolu du mot. Mais il y a là dedans, à côté de maîtres incontestés, des timides, des ignorés, des méconnus, de jeunes talents prometteurs que le Salon de Mons a mis en relief.

Certes, le nouveau Musée, clair, spacieux n'abrite pas les œuvres de tous les fédérés. Le jury a procédé à des coupes sombres. Divers wallons notoires n'exposent pas, pour des motifs ou des prétextes,

vrais ou faux. On n'y voit figurer ni Auguste Danse, le maître de l'école montoise de gravure, ni Maréchal, ni Bernier, ni Lemaire, ni Mmes Destrée et Sand; mais cent autres y ont envoyé de belles, de très belles œuvres.

On pourra continuer à épiloguer, à prétendre qu'il n'y a pas d'art wallon. Il y a une chose qu'on ne niera pas, désormais, c'est qu'il y a des artistes wallons.

Déjà à Liège, à Dinant, à Tournai, à Charleroi, l'effort de quelques hommes énergiques et résolus avait donné le branle au mouvement wallon. Mais ces essais louables étaient encore timides.

A Charleroi où Jules Destrée donna le meilleur de lui-même à la cause wallonne, il y avait, aux cimaises de l'Exposition, autant, ou presque, de tableaux de flamands que de wallons. L'heure n'était pas venue pour oser tenter la périlleuse expérience d'un Salon essentiellement consacré aux artistes peintres, sculpteurs, graveurs et architectes wallons. Il fallait l'audace calme et réfléchie, la confiance profonde, la ténacité et l'affectueuse influence de des Ombiaux pour mener à bonne fin et vers le succès absolu cette périlleuse aventure.

Les difficultés surgirent, nombreuses, accumulées à plaisir, eût-on dit. Elles disparurent comme par enchantement.

Un magnifique musée aux salles immenses mais vides encore ne demandait qu'un événement sensationnel pour célébrer son inauguration. En fallait-il davantage pour réaliser, enfin, un projet téméraire?

Voilà bientôt quinze ans que la Société dite des Beaux-Arts de Mons est tombée en léthargie, laissant s'accumuler les intérêts d'un patrimoine important mais inemployé. Voilà quinze ans qu'un chef-lieu de province, et de la plus industrielle et de la plus riche, n'a plus eu de triennales!

Espérons, sans trop y croire cependant, que la Belle au bois dormant va sortir de son sommeil et que, si elle se sent impuissante à organiser un salon elle emploiera sa réserve à acheter des œuvres avant la clôture du Salon de Mons dont elle s'est désintéressée avec une indifférence qui, en réalité, doit être de l'hostilité!

L'exposition se divise en sections : peinture à l'huile, fresque, aquarelle, gouache, pastel et miniature;

Sculpture et médaille;

Gravure, eau-forte, lithographie, dessin;

Architecture, à l'exclusion des plans techniques.

Art appliqué.

Par une sage mesure qui tend à s'introduire un peu partout, on a strictement exclu les copies de quelque nature qu'elles soient. Cette clause a ameuté contre le Comité exécutif bien des colères.

Il a subi avec sérénité le choc des attaques violentes.

Le compartiment du blanc et noir groupe soixante exposants dont de nombreux prix de Rome, les maîtres du burin et quelques jeunes éléments bien doués affranchis résolument de la tutelle des pontifes qui semblent oublier que les procédés industriels sans cesse perfectionnés tuent la gravure de réplique.

L'élément féminin est abondamment représenté dans les compartiments de peinture, de sculpture et de gravure. Dans le joli petit musée ancien, si calme, avec ses vieux appartements admirablement restaurés, ce sont encore des mains féminines qui apportèrent tant et tant de jolies choses fragiles et charmantes à cataloguer dans le domaine multiforme et souvent imprévu de l'art appliqué.

Il est difficile, dans le cadre forcément restreint de cet article de s'arrêter, en détail, devant chaque œuvre exposée.

Il faudrait des pages pour rappeler les titres de toutes les œuvres exposées. Bornons-nous à constater que l'impression d'ensemble est excellente.

La province du Hainaut, la ville de Mons, de nombreux particuliers ont fait d'importants achats.

Des conférences par MM. des Ombiaux, Delchevalerie, Mockel, François André, des séances de musique wallonne auxquelles prirent part Mme Marthe De Vos, Hélène Dinsart, Jacques Gaillard, Crickboom, Ysaye, Jongen, Mawet, ont contribué à vulgariser les œuvres des littérateurs, des compositeurs wallons.

Le public généralement assez indifférent devant les questions d'art a témoigné, cette fois, un engouement de bon aloi qui est un gage pour l'avenir de la F. A. W. Celle-ci, forte du succès obtenu, songe déjà à ses expositions futures.

La toute prochaine aura lieu à Liège où M. Gilbert et ses collaborateurs assidus attendent avec une joyeuse impatience l'ouverture d'un second Salon qu'ils rêvent plus complet et plus brillant encore.

Les artistes, hésitants au début, ont pris confiance. Le but de la Fédération leur apparaît aujourd'hui bien défini. Les pouvoirs publics sentent qu'ils devront compter avec un organisme puissant et auquel des parrains comme le Roi et les ministres Poulet, Hubert, Levie s'intéressent. L'aristocratie, l'élite intellectuelle, la presse ont accepté, avec un bel enthousiasme, de figurer dans le Comité qui rassemble aussi des gens de lettres notoires.

Mais la F. A. W. a ses ennemis, irréductibles. Tant mieux. Cela crée autour d'elle une atmosphère de fièvre et de bataille qui stimule tous les dévouements et qui constitue pour elle la meilleure, la plus efficace des réclames.

GUSTAVE CASY.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle.

VICTOR MARGUERITTE : *La Rose des Ruines* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Pendant son séjour à la villa Médicis, un sculpteur, Georges Randal, s'éprend d'Annie Noëlle et l'épouse. Après une longue lune de miel, les époux s'installent à Paris où, repris par son art, Georges néglige quelque peu Annie nature passionnée et exclusive. Il fait même pis : grisé par ses succès, l'occasion le rend infidèle. Annie qui est enceinte, s'en aperçoit et l'émotion qu'elle en ressent n'est sans doute pas étrangère à l'issue fatale de ses couches, qui la tuent ainsi que son enfant. Georges Randal est fou de remords et de désespoir, mais la sœur d'Annie, Lise, toute jeune fille encore, lui fait, sans que ni l'un ni l'autre s'en doutent, reprendre goût à la vie comme au travail. Leur idylle se poursuit, l'amour naît et grâce à l'adresse et au doigté de l'auteur, à aucun moment cet amour ne fait injure à la mémoire d'Annie. Les fiançailles se décident même à Rome, à l'endroit précis où Georges et Annie se promirent l'un à l'autre.

Faut-il dire que la Rose des Ruines est un des très beaux livres de l'année?

Chez Ollendorff.

EDOUARD SCHNEIDER : *Les Heures Bénédiclines* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — « De ces pages est exclu tout esprit d'érudition. » J'ai eu dessein de noter les heures quotidiennes de la vie des moines dans leur pittoresque intime, dans leur caractère familial. Elles ne sont autre chose que de petits tableaux, éclairés d'une lumière purement impressive et personnelle, rehaussés par de menus souvenirs des coutumes d'autant tracés au hasard de mes passages à travers les cloîtres. » Tirées de l'Avant-Propos, ces quelques lignes suffiront pour caractériser le livre de M. Edouard Schneider qui, il l'ajoute, ne s'adresse pas à tout le monde. Et pourtant tout le monde devrait le lire, ne fût-ce que dans le but d'apprendre à connaître mieux une catégorie de citoyens dont l'existence apparaît à beaucoup mystérieuse ou plutôt ténébreuse et partant méprisable. Que de haines disparaîtraient si l'on se connaissait mieux!

Chez Plon Nourrit et Cie.

M. DELLY : *Entre Deux Ames* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Je ne sais, Mesdemoiselles, si vous vous souvenez encore d'*Esclave... ou Reine*, cette délicate aventure d'une jeune fille pauvre qui épouse un boyard millionnaire? Emmenée par lui au fond de la Russie, la pauvre enfant a beaucoup à souffrir de la part d'un mari autoritaire et brutal. A force de patience et de douceur, elle transforme son tyran en un compagnon aimant. L'histoire de Valderez de Noclare ressemble, en de nombreux points, à celle-là et pourrait presque porter le même titre. Toutefois, le marquis de Ghiliac, l'écrivain grand seigneur qui, pour donner une maman à une fille issue d'un premier mariage, fait de Valderez une marquise, n'a rien de la brutalité de l'oriental encore un peu sauvage, mais il est hautain, distant, froid, railleur et, comme la précédente héroïne, Valderez fait de celui qu'elle n'a épousé qu'en tremblant, contrainte et forcée, un homme bon et humain en qui l'amour prend la place du scepticisme. Entre ces deux œuvres de Delly, il y a ressemblance et non identité et *Entre Deux Ames* se lit avec autant d'intérêt et de plaisir que son aîné.

★★

JEAN BOUCHOR : *L'Ironie sentimentale* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Maud Dumière, fille d'un banquier dont la déconfiture est imminente, a rêvé de « vivre sa vie ». Dans ce but bien précis, elle commence par se donner à un individu qu'elle ne peut souffrir. Après cette preuve flagrante d'indépendance, au moment de la débâcle paternelle, les siens tombés dans la misère, elle les abandonne, en refusant un mariage qui les remettrait à flot et se fait octroyer de riches mensualités par une lointaine parente. Ainsi munie, elle « vit sa vie », c'est-à-dire qu'elle devient la maîtresse d'un écrivain qu'elle aime, pour son malheur du reste, car le beau Maxence la plaque après deux ans. A la dernière page, nous la trouvons aux bras de Psychalat, son premier amant d'un jour. Elle ne l'idolâtre pas, il n'est pas séduisant, mais il a cent mille francs de rente.

Cette histoire est simple prétexte à considérations philosophiques et morales, ou

plûtôt amORAles, justifiant le titre choisi par M. Jean Bouchor pour son volume qui aura son succès parce qu'il est écrit sans prétention et sans grand souci de la forme et parce qu'il a le courage de proclamer la littérature belge bonne, tout au plus, pour des concierges.

Chez Sansot.

MAURICE HOUBER: *Remarques sur l'Amour* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Pensées tour à tour graves ou légères, observations fines, ironiques ou profondes, gamme de toutes les nuances de la sensibilité, voici un recueil dans les paroles duquel nous retrouverons tout la voix de notre propre cœur.

Tout ce qui précède, accompagne ou suit l'amour, ce qui le provoque, l'explique ou vient de lui, pour l'homme comme pour la femme, est commenté, dénoncé, expliqué avec une philosophie clairvoyante faite d'expérience, d'observation et de sage raisonnement.

Nous y trouverons tous matière à spécieuses mais fécondes méditations.

Chez Nelson et C^{ie}.

HENRY BORDEAUX: *La Croisée des Chemins* (un vol. in-12° relié à fr. 1.25). — De toutes les œuvres qui ont contribué à répandre le nom de M. Henry Bordeaux celle-ci est peut-être la plus vivante, la plus intensément humaine. Rien de plus pathétique que la lutte angoissante que se livrent dans l'âme de Pascal Rouvray, le désir ardent de « vivre sa vie » et le devoir sacré de maintenir intact et net le vieil honneur de sa famille.

Les alternatives par lesquelles il passe, le doute qui parfois l'envahit, l'espoir qui le soutient, la volonté énergique qui le pousse, tout cela forme un tableau saisissant et unique; il ne suffit pas de lire ce livre, il faut le méditer. Le parfum d'amour qui s'y répand ne fera apparaître que plus clairement encore la forte leçon qui s'en dégage.

★★

F. BRUNETIÈRE: *Honoré de Balzac* (un vol. in-12° relié à fr. 1.25.). — Nous ne saurions mieux faire pour présenter cet ouvrage à nos lecteurs que de nous servir des termes mêmes de Ferdinand Brunetière dans sa lumineuse préface: « Si l'on a pu dire de Molière qu'il était non seulement le plus grand des auteurs comiques, mais la « Comédie » même, on peut dire de Bal-

zac qu'il a été, non seulement le plus grand, le plus fécond et le plus divers de nos romanciers, mais « Le Roman » même; et l'objet du présent volume est de montrer qu'en le disant on ne dit rien de d'absolument et d'exactement vrai. Il appartenait à la « Collection Nelson » de mettre à la portée du grand public ce chef-d'œuvre du Maître de la Critique Moderne.

Chez Eugène Figuière et C^{ie}.

ADRIEN GUYARD; *Les Caprices de Suzanne* (une brochure in-18°). — En un acte, qui n'a rien à voir avec le grand art dramatique, non plus qu'avec la vraisemblance du reste, mais qui n'en est pas moins plein d'esprit, M. Adrien Guyard expose un gentil croquis de jeune femme, qui, prise du désir d'une villégiature que les ressources du ménage ne permettent pas, consent à renoncer à un héritage important mais lointain et qui admet même que son mari fasse la cour à une parente riche.

En somme, un bon lever de rideau; tout ce qu'il faut pour permettre aux spectateurs dyspeptiques d'arriver pour la grande pièce.

★★

P. VIGNÉ D'OCTON: *Isabelle Eberhardt ou La Bonne Nomade* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Une curieuse et troublante figure que celle d'Isabelle Eberhardt, que l'on a surnommée *La Bonne Nomade* et dont M. P. Vigné d'Octon est allé écouter l'histoire, contée par des chefs Bédouins, en plein désert africain. Née d'une grande dame russe exilée volontaire et d'un réfugié politique, dès sa vingtième année elle va habiter l'Algérie où elle vit non en Européenne mais en Arabe. Convertie d'ailleurs à l'Islam, elle ne tarde pas à prendre la route. Avec les Bédouins devenus ses frères, elle parcourt les immensités sahariques, autant qu'eux pauvre, mais faisant le bien, soignant les malades, les blessés au point que son nom est encore béni, à dix ans de distance, dans mainte tribu errante. Entre temps elle écrivait soit en arabe, soit en français, des contes qu'elle ne parvint guère à placer et auxquels on commence seulement à rendre justice. Une touchante nouvelle: *Mektoub!...* (c'était écrit!) termine ce livre, pieux hommage à la mémoire de la pauvre fille, morte à vingt-cinq ans, à Aïn Sefra, dans le Sud-Oranais.

★★

J. SÉRÉ : *Monsieur Ferdinand* (un vol. in-18° à fr. 8.50). — Grand, maigre jusqu'à l'invraisemblance, fanfaron, vantard et couard, ce *Monsieur Ferdinand*, par certains traits, ressemble à Don Quichotte, un don Quichotte paysan auquel le grassouillet M. Varin, l'instituteur du village, tient lieu de Sancho Pança. La lecture d'innombrables romans-feuilletons lui a donné l'envie de ressembler aux héros de ces contes à dormir debout, et il se lance successivement dans des aventures amoureuses qui tournent toutes à sa confusion, sans pour cela le corriger. Le récit des déconvenues du piteux Ferdinand qui se poursuit pendant quatre cent vingt-huit pages a le grand défaut d'être un peu long et c'est dommage, car le livre contient quelques passages amusants. C'est de la bonne et grasse farce campagnarde et normande qui n'exige pas énormément d'imagination ni un style très soigné, mais qui peut divertir, une fois en passant. M. J. Séré n'a pas eu de prétention plus haute j'en suis convaincu et son prochain nous prouvera qu'il peut faire mieux.

★★

LOÏS CENDRÉ : *Le Double Visage* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — « Une subtile élégance » émanait de tout son être, de ses mains » délicates, de son long corps si mince, de » ses pieds trop fragiles, des traits de son » visage fins jusqu'à en être douloureux. » Voilà le portrait du ravissant Floris de Ligneul. Voyons maintenant celui de Rodolphe Vernier : « ... pâle figure de jeune » homme éclairée de sa lumière intérieure, » ainsi qu'une lampe d'albâtre? Quel était, » sous les cheveux bouclés à peine, ce front » dont la ligne légère, comme pour prolonger sa grâce, s'achevait en l'impeccable » ligne du nez? Et quels étaient ces immenses yeux sombres, noyés d'une eau » transparente, semés de points d'or comme » des étoiles de leur Rêve? » Comme ces deux éphèbes à la suave beauté ont lié commerce d'amitié étroite, qu'ils préférèrent, à la société des femmes, leur tête à tête affectueux, leurs causeries esthétiques, vous ne serez point surpris du malaise que la première partie de ce livre provoque chez le lecteur. Dangereuses les amitiés esthétiques entre gaillards bâtis de la sorte. Heureusement cette union spirituelle sombre par le fait de l'Amour : Rodolphe Vernier

a un collage et Floris épouse une veuve aussi compliquée que lui. Pour le surplus, la forme de ce roman vaut mieux que le fond.

Chez Bernard Grasset.

JEAN STRADIOT et MARC BRANCA : *Sur les Chemins de la Mort et de l'Aventure* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Sous ce titre, les auteurs ont réuni une douzaine bien comptée de nouvelles, récits coloniaux pour la plupart, où les divers genres de mort violente sont passés en revue, pour notre délectation évidemment. Ces morceaux sont sobrement écrits et forment des tableaux souvent saisissants de la vie périlleuse des officiers africains ou tonkinois. Malgré toutes leurs qualités je n'aurais pas poussé jusqu'au bout du livre, la lecture de ces aventures macabres, si un autre lot : *Au pays des Galéjades*, n'était à point venu me changer les idées. Après l'horreur, la bonne farce du Midi est la bien venue et elle permet d'avalier les histoires de vendettas — au Lefaucheux ou au couteau selon le cas — qui forment un troisième groupe de nouvelles intitulé : *Par les Maquis épineux* sur lequel se clôt ce volume que sa diversité fait un peu indigeste tout de même.

★★

LOUIS CRIMOTEL : *Du cœur aux lèvres* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Penser! Toujours penser! Voilà.

Un tourment sans pareil et que nul n'a compris... dit le poète au seuil du livre de vers qu'il nous offre en l'appelant modestement « un péché de jeunesse ».

Penser est un tourment peut-être, mais aimer, rêver, voir, vivre, rire et pleurer sont des émois bienheureux, et se souvenir est un divin bonheur. Est-ce pour cela que l'auteur des poèmes sans prétention et d'une facture sans grand appareil réunis sous ce titre : *Du cœur aux lèvres* se complait dans un impressionnisme un peu menu, d'une originalité modeste, mais d'un tour suffisamment élégant?

Peut-être. En tout cas M. L. Crimotel a écrit là des vers qui, sans tapage, en valent beaucoup d'autres.

★★

EUGÈNE SAILLARD : *La Forge* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Dans un roman qui ne manque pas de qualités ni surtout de belles promesses pour l'avenir, mais dont les épisodes n'ont pas entre eux un lien suffisant, M. Eugène Saillard nous montre comment d'après lui on devient notaire et riche par surcroît. Son héros Marc Leluan, lorsqu'il était rhétoricien, rédigeait une revue littéraire et frondeuse dans laquelle il couvrait de sarcasmes violents ses professeurs et tous les gens graves de sa petite ville. D'où grand scandale. Au régiment il se fait boucler pour avoir tenu des propos antimilitaristes, dans la chambrée. Plus tard il fait un peu de politique et beaucoup de littérature, mais sans succès. Enfin, un mariage cossu le fait tabellion, heureux et considéré. Vous pensez bien qu'entretiens il a aimé : d'abord une grande courtisane de province, puis une femme mariée, épouse encore agréable de son patron, et, pour terminer, la future notairesse Leluan. En voilà assez pour donner de l'intérêt à la lecture de *La Forge*.

Chez Ambert.

FRANÇOIS DE NION : *Les Façades* (un vol. in-8° ill. à fr. 0.95). — On sait le retentissement qu'eut le roman des *Façades* à son apparition en 1898. Pour la première fois, le monde, avec toutes ses grâces et toutes ses tares, apparaissait figuré, démasqué par la plume d'un écrivain averti, connaissant à merveille la langue, l'esprit, le cœur des personnages qu'il mettait en scène. Ils acquiesçaient ainsi un tel air de vérité que beaucoup de lecteurs crurent pouvoir mettre un nom réel sous les noms des êtres de fiction. Dans la réédition présentée aujourd'hui au public on retrouvera, avec les mêmes caractères qui n'ont pas vieilli, toute la notation exacte d'une époque déjà loin de nous. Ce roman qui sera d'une documentation précieuse pour les historiens de l'avenir, conserve cependant, pour le présent, tout le piquant de l'actualité la plus indiscrette.

★
★★

RAOUL BRICE : *La Femme et les Armées de la Révolution et de l'Empire (1792-1815)*

(un vol. in-8° à fr. 3.50). — Les volontaires républicains ou les grognards de Napoléon n'ont pas été de purs guerriers, ne rêvant que de batailles : c'étaient des hommes. L'amour eut une place dans leur cœur. La véritable passion de ces soldats fut celle de la Gloire. Cette splendide rivale, pour qui on la délaissait, excita la jalousie de la Femme. Elle poursuivit les infidèles jusque dans leurs camps. Epouses, maîtresses, actrices, aventurières, ribaudes figurèrent dans les bagages des régiments. Mais le Patriotisme, les entraîna aussi dans les rangs mêmes des combattants.

M. Raoul Brice a passé en revue les différentes catégories de ces femmes, militaires ou suiveuses d'armées. Il a recherché le secret de leur cœur; il dévoile les mobiles de leur conduite; il expose leur histoire et raconte leurs périlleuses aventures.

Son livre est d'une riche documentation. Elle a ses sources, le plus souvent inédites, dans les Mémoires, la Correspondance, les Archives diverses.

Chez Perrin et C^{ie}.

EUGÉNIE PRADEZ : *Les Jeux de l'Ombre* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Voici, de cette histoire qui, à plus juste raison, s'intitulait : *Les Jeux de l'Impénétrable Obscurité*, ce que je crois comprendre : Il était, une fois, un usinier, Lambremont qui, en une passe sans lendemain, fit un enfant à une de ses ouvrières. Sa sœur Marthe de son côté commit le péché — je le suppose sans pouvoir l'affirmer — avec le frère de Mme Lambremont. Celle-ci, mise au courant de ces deux écarts de conduite pardonna aux jeunes gens, mais garda à son mari une rancune silencieuse qui la mena au tombeau. Ernest Lambremont, le fils, épouse une femme de rien qui le conduit au déshonneur. Thérèse Lambremont, la fille, est fiancée à un médecin très ennuyé de ne pouvoir offrir à sa future épouse une âme et un corps vierges. Et tous ces gens-là passent leur temps à ne pas se dire ce qu'ils ont sur le cœur et le lecteur met lui-même des pages et des pages à le savoir, quand il l'apprend! Mon résumé n'est pas très clair. Vous m'excuserez, j'ai fait ce que j'ai pu.

MEMENTO

☞ LA MANIFESTATIONS LEMONNIER. — Les « Amis de la Littérature » avaient eu la pieuse pensée de consacrer la séance de réouverture de leur nouvelle série de conférences à un hommage de regret et d'admiration à Camille Lemonnier. A cette tribune où il fut un des tout premiers à prendre la parole, le Maître fut glorifié comme il méritait de l'être, tour à tour par Edmond Picard, par Maurice des Ombiaux, par Emile Verhaeren.

Rarement il nous fut donné d'assister à un spectacle aussi pathétique et à la fois aussi beau qu'à celui qu'offrait la grande salle austère et riche de l'Hôtel de Ville, emplie d'un public enthousiaste et chaleureux en même temps qu'étreint par la plus poignante émotion.

Edmond Picard présidait, ayant à ses côtés les ministres Pouillet et H. Carton de Wiart et M. Max, bourgmestre de Bruxelles. Le comte d'Aerschot représentait le Roi; le comte de Borghrave, ministre plénipotentiaire, M. Léon Beckers, directeur général de l'enseignement supérieur et des Lettres, les échevins Lemonnier et Steens, tout le comité des *Amis de la Littérature* et ses délégués provinciaux d'Anvers, de Liège, de Mons, entouraient l'estrade. Dans la salle, dans les couloirs, ou s'écrasait.

Edmond Picard parla le premier. Il trouva, pour évoquer le grand et cher disparu « présent pourtant, dit-il, ici, parmi nous, plus et mieux encore que s'il y était vivant », des mots qui jaillissaient de son cœur et allaient toucher, à la fois douloureusement et magnifiquement, le cœur de ceux qui écoutaient. Il rappela comment Lemonnier fut son ami, son frère des premières années de vaillance et de lutte, en une ingrate patrie; il le montra, un jour après l'autre, accomplissant sans défaillance sa tâche robuste et glorieuse; il dit en pleurant sa dernière entrevue avec le Maître qui s'en allait, confiant et courageux, à la mort possible; il lut le suprême adieu à la vie que Lemonnier lui écrivit le 8 juin, le jour où il entra à la clinique.

Maurice des Ombiaux parla avec le respect et l'admiration qu'il fallait de l'auteur de tant de livres dont plusieurs sont des chefs d'œuvre qui ne périront pas. Il rappela la constance et l'énergie de son labeur.

Il chanta l'amour de sa Terre et de sa Forêt brabançonne qui fut le culte, jusqu'à la dernière heure, de celui qui écrivit le *Mâle* et *Au cœur frais de la Forêt*.

Emile Verhaeren enfin adressa à l'ami en-allé le suprême adieu. Ce fut un moment d'inoubliable et grandiose émotion. En peu de phrases, avec des mots d'une simplicité touchante, mais d'une éloquence impressionnante, il fit allusion aux injustices, aux hostilités méprisables dont Camille Lemonnier, resté fidèle malgré tout à ce pays tardivement contrit, fut l'altière et noble victime.

Puis personne n'ajouta plus rien. La foule se retira. La pieuse cérémonie était finie. L'apothéose avait magnifié comme il devait l'être, sans faste et sans tumulte, mais avec une sincérité pathétique, le Maître, le Modèle et l'Ami que nous pleurons.

☞ ACCUSÉ DE RÉCEPTION. — Emile Verhaeren : *Les blés mouvants*. — Maurice des Ombiaux : *L'Histoire mirifique de Saint-Dodon*. — D.-J. Debouck : *Les Vies agrestes*. — Edm. Glesener : *Le citoyen Colette*. — A. Blandin et J.-M. Canneel : *A l'instar de...* — Oct. Delhez : *Vie et procès de Galilée*.

☞ LE THÉÂTRE BELGE. — Une louable émulation règne parmi nos Cercles dramatiques. Rien qu'au cours de la quinzaine écoulée nous avons vu créer ou reprendre, à Bruxelles, par les soins de diverses sociétés d'amateurs, les œuvres suivantes d'auteurs belges : *Pouliche*, un acte de M. Henri Liebrecht; *Frère François Rabelais*, 3 actes de M. Félix Bodson; *La Sonate à Kreutzer*, 3 actes de M. Hector Fleischmann; *A l'Index*, 4 actes de M. Colruyt; *Le Rédempteur*, 1 acte de M. Ch. Desbonnets.

D'autre part les représentations que les cercles Euterpe, Thalie, Union Dramatique et Melpomène doivent donner sous le patronage du Comité du Théâtre Belge commenceront sous peu.

☞ ERRATUM. — Le texte placé sous l'illustration de notre couverture du 15 octobre doit être lu comme suit : *D'après un bois original d'Edward Pellens*.

☛ La revue nivelloise *Le roman Pays de Brabant* entreprend une « Enquête sur le Régionalisme ». Elle pose à diverses personnalités littéraires les questions suivantes ;

1) Pensez-vous qu'il existe un régionalisme et l'admettez-vous?

2) L'admettant, faites-vous une distinction entre :

a) Régionalisme de « clocher », c'est-à-dire restreint à une localité et à ses environs immédiats;

b) Régionalisme « général », c'est-à-dire appliqué à une province ou à plusieurs provinces présentant certaines affinités ethniques?

Pourquoi?

3) Pensez-vous que l'on puisse pratiquer les deux régionalismes, le premier étant le moyen, le second, le but?

☛ La séance annuelle de rentrée de la *Maison du Livre* aura lieu mercredi prochain, 5 novembre, à 8 heures du soir. Les membres des associations affiliées et le public y sont conviés. Le programme de la soirée porte : *L'activité belge dans le domaine du Livre pendant l'année écoulée*. Des dirigeants des associations affiliées à la Maison du Livre prendront successivement la parole pour exposer ce qu'elle réalise et ce qui est en cours d'étude ou d'exécution. La séance comportera également une attraction cinématographique inédite, en quatre parties, du plus grand intérêt pour l'enseignement technique : *Les Arts et Industrie du Livre* (Typographie, Lithographie, Gravure et Photogravure, Reliure-Dorure), par la maison Pathé frères. Pour l'hiver 1913-1914, le programme du Musée comporta un cycle de conférences et de causeries techniques sur le livre, des conférences littéraires, une série d'expositions spéciales, entre autres l'exposition du Livre belge de l'année et l'exposition d'art et de nouveauté photographiques.

☛ Le prochain *Souper littéraire* organisé par la Revue d'Art *Le Thyrsé* aura lieu jeudi 13 novembre, à 7 1/2 heures du soir, à l'Hôtel de l'Espérance; il sera présidé par Jules Destrée.

☛ CULTURE HUMAINE. — Sous ce titre, M. Paul Nyssens entreprend, à son Ins-

tut de la rue Froissart, un cours en dix leçons portant sur la Phrénologie, la Physiognomonie et la Lecture pratique du caractère.

L'enseignement sera organisé de façon à mettre clairement en lumière pour chaque auditeur les avantages pratiques qu'il peut retirer dans les relations sociales et commerciales de la connaissance du caractère basée sur les traits de la physiomonie, la conformation de la tête, les dimensions et proportions corporelles, les tempéraments, etc...

Les élèves s'initieront à la lecture pratique du caractère, prendront l'habitude d'observer la nature humaine, de tirer bon parti de leurs observations, et par la suite deviendront graduellement de plus en plus capables de comprendre, manier et influencer les gens.

☛ La partie militaire de la *Commémoration du prince de Ligne* à l'occasion de son centenaire sera certes des plus intéressantes.

M. le baron de Broqueville, ministre de la Guerre a accepté une présidence d'honneur du Comité de patronage.

Nos plus réputés écrivains militaires ont accepté d'en faire parties et on peut espérer pour le Congrès les plus curieuses communications sur les œuvres militaires du Prince et les guerres auxquelles il prit part.

L'Ordre militaire de Marie-Thérèse (qui, il y a deux ans prit l'initiative de restaurer le tombeau du Feld maréchal à Vienne), sera représenté et on est assuré de la présence aux cérémonies de plusieurs brillants officiers autrichiens.

Le Comité d'initiative des fêtes de Belœil a ouvert une souscription et adressé une circulaire personnelle à tous les officiers de l'armée belge, qui seront heureux de l'aider à rendre hommage à l'illustre Feld Maréchal. Mais ce qui intéresse tout particulièrement l'armée c'est la publication nouvelle, par le Comité d'initiative, des œuvres militaires du Prince, entreprise que l'on conçoit onéreuse et d'autre part si intéressante et si patriotique qu'elle demande à être encouragée. Rappelons que c'est au Secrétaire général M. Félicien Leuridan, à Belœil, que les souscriptions doivent être adressées.

Les Concerts.

☞ 1^{er} CONCERT POPULAIRE. — La présence à Bruxelles de la célèbre cantatrice tchèque M^{me} Emmy Destinn valut aux habitués des Concerts populaires la bonne fortune d'entendre cette voix qu'on leur avait tant dite merveilleuse. Beaucoup venaient d'en priser le pur métal et d'en goûter l'aisance, le charme et l'étendue quand M^{me} Destinn chanta, à la Monnaie, la *Fille du Far West* et *Aïda*. Il y eut d'ailleurs des réserves, le premier soir surtout, et plusieurs auditeurs déclarèrent que la célèbre artiste aux « cachets » tant vantés était plutôt une cantatrice de concert qu'une interprète d'opéras ou de drames lyriques.

Il est incontestable que la façon dont furent par elle exécutés l'air d'Agathe du *Freischütz*, celui de donna Anna de *Don Juan* et le délicieux *Rouet* de Mendelssohn fit apprécier une virtuosité d'une absolue perfection mettant en valeur la richesse d'un organe admirable.

La partie symphonique du programme ne pouvait, à côté d'un « numéro » comme celui-là, que prendre la place secondaire. Avec raison, le jeune chef M. Lauweryns, qui était appelé au grand honneur de monter au pupitre des Populaires où ont défilé tant de kapellmeisters célèbres, ne chercha point à faire entendre du nouveau. Il puisa simplement dans l'abondant répertoire des œuvres à qui là faveur est depuis longtemps assurée. Il en fit donner par l'orchestre, très souple sous sa main ferme, des interprétations pleines de soins intelligents.

L'ouverture d'*Euryanthe*, la *Symphonie en la* de Mendelssohn étaient bien faites pour mettre en valeur et la sensibilité extrême de cette masse d'exécutants dont chacun est un artiste, et la compréhension de celui qui les dirige.

La *Symphonie inachevée* de Schubert ne parut guère intéresser, encore moins émouvoir le public; mais ce ne fut pas la faute de l'orchestre. Trop de science et pas assez d'inspiration : l'effort est trop apparent. Le concert se termina dans le pittoresque et le brio savant et chaleureux du *Carnaval Romain* de Berlioz.

C'est la première fois que les *Concerts Populaires* convient leur clientèle le soir à la Monnaie. L'innovation, obligée d'ailleurs par suite de la vogue des matinées théâtrales du dimanche, ne fut guère goûtée.

Il y eut beaucoup de vides dans la salle et, — fait symptomatique — le lundi soir surtout, pour le concert, alors que la répétition générale du samedi après-midi avait fait chambrée à peu près complète.

☞ 1^{er} CONCERT YSAÏE. — Ce n'est pas à la salle Patria non plus qu'il y eut grand monde, lors de la reprise des séances musicales dirigées par Eugène Ysaÿe; loin de là. Et ce fut, à tous points de vue, bien regrettable.

La Symphonie rhénane de Schumann fut enlevée avec un ensemble, avec un souci des moindres nuances et dans un mouvement qui atteignirent à peu près la perfection. A lui seul le scherzo est un petit chef d'œuvre de style et d'inspiration; une seule phrase obsédante esquissant comme un prélude d'hymne triomphal en fait la matière, charmante de cadence et d'esprit.

En première audition, Eugène Ysaÿe fit entendre une œuvre étrangère. Les compositeurs anglais ou américains sont rares. Ce n'est pas le *Poème payen* de M. Ch. Loeffler qui vaudra la gloire à cette école musicale indigente.

Sur des vers de Virgile, M. Loeffler a brodé des variations sur des réminiscences, et — chose déconcertante — des réminiscences prises à tous les systèmes et à tous les procédés symphoniques. Il y a certes de l'habileté dans l'enchaînement de tant de thèmes disparates, mais le contraste entre la science tout à fait moderniste, par exemple, dont l'auteur fait étalage et, l'instant d'après, les développements du plus timide classicisme auxquels il se complait ne laisse pas de désorienter l'auditeur. Certain passage en trois-temps sur le rythme très dansant d'une valse à la mode d'aujourd'hui n'a vraiment rien de virgilien comme expression d'un débordement de joie amoureuse.

L'orchestre a du reste donné de ces pages une exécution pleine de soins sinon de conviction.

M. Eisenberger était chargé de la partie pianistique de cet intéressant concert. Il avait mis au programme le *Concerto en ut mineur* de Mozart et le *Concerto en ut dièse mineur* de Rimsky-Korsakow. Tout ce qu'il y a de grâce et de distinction dans le premier, toute sa clarté mélodique et son esprit furent mis en valeur par le jeu moelleux et souple, par l'interprétation délicate de l'artiste. Le larghetto, construit avec tant de finesse sur une sorte de thème

populaire prenant l'allure d'une mélancolique complainte, n'eût pu revêtir à la fois plus de charme et plus d'émotion.

Dans les trois courtes parties du concerto russe, M. Eisenberger fit valoir, en même temps que l'originale écriture de l'œuvre, la vie, la sûreté des attaques, la couleur de la phrase, la sensibilité d'un doigté merveilleux qui sont ses qualités très remarquables. Passant de la séduction langoureuse au pittoresque mouvementé le plus allègre le morceau est bien fait pour servir un pianiste aussi complet que celui-là.

☞ 1^{er} CONCERT DE LA SOCIÉTÉ PHILHARMONIQUE. — Convier à l'audition de trois sonates de Beethoven exécutées par MM. Eug. Ysaye et Raoul Pugno, c'était assurer le régal le plus rare. Faut-il dire que la salle Patria fut trop petite pour contenir la foule accourue à la promesse d'un pareil programme.

Ce ne fut plus de l'enthousiasme, ce prétations prestigieuses. On se sait ce qu'il faut admirer le plus et quand on se souvient du plaisir que l'on prit à entendre, l'allègre final de la *Sonate VII en ut mineur*, ou l'émouvant adagio de celle à *Kreutzer*, la pimpante finesse du *Scherzo* de la *V^e, en fa majeur*, on semble être injuste à l'égard de tout le reste en exprimant quelque préférence.

Il y a dans le jeu impeccable comme dans le sentiment si juste, si personnel et si profond des deux merveilleux artistes tant d'intime communion qu'on peut affirmer que c'est la perfection qu'ils atteignent. Beethoven est grandiose. Sous les doigts de Raoul Pugno et d'Ysaye il devient gigantesque. J. N.

☞ POUR LA MUSIQUE BELGE. — Au cours de son assemblée du 12 octobre, la Société Nationale des Compositeurs belges a constitué son comité de la façon suivante : Présidents d'honneur : MM. L. Dubois et P. Gilson; président, M. A. De Boeck; vice-présidents, MM. M. Lunssens et L. Mortelmans; secrétaire, M. A. Pasquier; trésorier, M. C. Frémolle; membres : MM. L. Delcroix, F. Duysburg, H. Henge, H. Sarly, E. Smets, J. Strauwen.

La Société des Compositeurs belges commence ainsi sa neuvième année d'activité. Groupement modeste au début, elle s'est accrue peu à peu au point de représenter aujourd'hui la presque totalité des auteurs belges contemporains. Ses efforts apportèrent à la diffusion et à la grandeur de notre mouvement musical une aide considé-

rable, et auprès du public ses derniers concerts reçurent un accueil si inespéré, que la salle de la Grande Harmonie fut trop restreinte pour contenir l'affluence des auditeurs.

Outre les quatre auditions habituelles, qui continueront à avoir lieu à la Grande Harmonie, la Société Nationale des Compositeurs prépare tout une campagne de diffusion artistique dont le détail paraîtra ultérieurement. Ainsi le mouvement musical ne le cèdera en rien à celui des autres arts dans un pays qui s'honore des Maeterlinck, des Verhaeren et des César Franck.

☞ Le prochain Concert populaire aura lieu, le samedi 8 novembre, à 2 h. 1/2, et le lundi 10, à 8 h. 1/2, sous la direction de M. Max Reger, avec le concours de l'orchestre de la Cour de Meiningen et de M. Josef Szigeti, violoniste.

☞ M. HENRI SEGUIN, l'éminent professeur, a repris ses leçons de chant et de déclamation lyrique, chez lui, 29, Rue de L'Evêque, à Bruxelles, mardi, jeudi et Samedi.

☞ PRINCESSE MARGUERITE. — Voilà enfin la véritable opérette des familles qui peut être vue par tout le monde! C'est ce que chacun s'écrie en sortant de l'Alhambra. Et rien n'est plus juste, car le sujet en est d'un sentiment frais et délicat, auquel la fine émotion et la gaieté saine et de bon aloi, donnent un charme de plus. Avec cela une ravissante partition, dont la valse et le quatuor des harmonicas sont déjà célèbres, de merveilleux décors, des costumes somptueux, des artistes dont toute la presse a unanimement vanté les mérites : Mesdames Germaine Huber, H. Gérard, MM. Casella, George, Camus, etc., c'est ce qui explique le succès toujours grandissant de cette ravissante opérette. Le dimanche, deux représentations : matinée à 2 h. et le soir à 8 h. 1/4. Le jour de la Toussaint, il y aura également matinée à 2 h. Location A. 96.25.

☞ Scola Musicae, 90, rue Gallait. Institut supérieur de Hautes Etudes Musicales. « 9^{ème} année ».

Samedi 8 novembre 1913 à 8 h. 1/2 du soir, 1^{re} séance de musique de chambre donnée par le Trio Bruxellois : Pianiste, M. Sydney Vantyn; Violoniste, M. Georges Demarès; Violoncelliste, M. Fernand Charlier, professeurs à la Scola Musicae.

Au programme : Trio op. 11. Beethoven Sonate ré mineur. op. 121, Schumann. Trio. do mineur op. 101, Brahms.

CAISSE CENTRALE

de Change et Fonds Publics (Société Anonyme)

Directeur : René POELAERT

Agent de Change

Bruxelles

Place de la Liberté, 5

Administration : Téléph. A. 746

Rédaction : » A. 6868

INFORMATIONS

Dans le monde de l'Industrie et de la Finance

✱ M. Van Wincxtenhoven a été nommé Consul général de Belgique au Maroc.

✱ Aux *Tramways de Barcelone* c'est Sir Walter Roger Lawrence, Bar^t, qui succède à feu M. Fris.

✱ On annonce le décès de M. Wilhelm Schulte administrateur-délégué de la *Compagnie des métaux Overpelt-Lommel*. Grâce à ses capacités et à son dévouement il avait réussi à porter ces établissements à une prospérité considérable.

✱ A l'*Institut commercial et colonial* les cours de la section des Hautes-Études commerciales ont repris depuis le 15 octobre. On sait que, dans cette institution, le programme est celui des écoles supérieures du jour, les élèves peuvent, après trois années d'études dans les classes du soir, obtenir le diplôme de licencié en science commerciales et coloniales.

Le programme est envoyé gratuitement sur demande adressée au secrétariat, 110, boulevard du Hainaut.

✱ A la Société Auxiliaire d'*Entreprises Electriques* M. Francqui remplace M. Jadot, et M. Serruys, M. de Smet de Naeyer.

✱ M. E. Delattre a été nommé administrateur des *Hauts-Fourneaux de la Sambre* en remplacement de feu M. Moyaux.

✱ On annonce la mort de M. Louis Cousin, président de la Compagnie du chemin de fer du Katanga, administrateur de la Compagnie du chemin de fer des Grand-Lacs et celle de M. Alfred Roose, administrateur de sociétés coloniales.

Nous présentons aux familles des disparus nos sincères sentiments de condoléances.

ÉCHOS FINANCIERS

Emprunt Russe démenti.

On a annoncé que le gouvernement projetait de contracter à l'étranger un emprunt de 200 millions de roubles, destiné à une augmentation considérable de la flotte. Le gouvernement dément cette nouvelle et fait savoir qu'il n'éprouve aucun besoin d'emprunt dans un but quelconque.

Emprunt Hongrois.

Le gouvernement Hongrois a émis 150 millions de Mks de Bons du Trésor 4 1/2 % remboursables au pair le 1^{er} Avril 1916.

Le taux d'émission était de 95 1/2 %.

Assurances.

Suivant la « Deutscher Versicherungs Zeitung », quatre compagnies allemandes vont s'associer pour émettre des polices d'aviation dans les conditions suivantes :

Prime annuelle ; 500 francs. Incapacité permanente : 1,000 francs par an. Incapacité temporaire : fr. 6.25 par jour.

Le fonds national pour le développement de l'aviation en Allemagne paiera la moitié de la prime.

Métropolitain de Paris.

La ligne n° 8 (Auteuil-Opéra), ouverte au public depuis le 30 septembre, est appelée à se créer une importante clientèle, puisqu'elle relie au centre de Paris les quartiers d'Auteuil si mal desservis jusqu'ici au point de vue des transports en commun. D'autre part, le mode d'exploitation actuelle, fait pour le compte de la Ville de Paris jusqu'à l'ouverture du dernier tronçon de la ligne n° 7, est spécialement avantageux pour la Compagnie du Métropolitain qui s'épargne ainsi la période toujours un peu ingrate des débuts et qui se trouvera disposer, le jour où elle exploitera pour son propre compte, très rémunératrices.

Compania del Ferrocarril Central de Aragon.

Les recettes totales de l'exercice 1912 se sont élevées à pes. 3,914,176.64, en augmentation de pes. 179,389.99 sur celles de l'exercice précédent.

La compagnie a distribué un dividende de 5 p. c. aux actions privilégiées et de 3 p. c. aux actions ordinaires; ces dernières avaient reçu 2 p. c. pour l'exercice précédent.

Les recettes du 1^{er} janvier au 31 août 1918 s'élèvent à 2,545,685 entreprise; d'autre part, on annonce que depuis le 1^{er} octobre, le courant est fourni aux Tramways par la Société Hydro-Electrica. L'achat du courant aura pour résultat de déduire notablement les dépenses d'exploitation de la Société et celle-ci reçoit en outre de la Hydro-Electrica une indemnité de 30,000 pesetas pour retard apporté dans l'exécution du contrat de fourniture de courant.

La Compania Aragonesa de Minas, dans laquelle la Compania del Ferrocarril Central de Aragon a pris une participation importante, a commencé à la fin de juin dernier les expéditions de minerais au port de Valence.

Paris-Tram.

A l'occasion d'une émission d'obligations, une note officielle constate qu'à l'heure actuelle la Compagnie a achevé la construction ou la réorganisation des dépôts destinés à la nouvelle exploitation. Son domaine, constitué par des terrains affectés aux dépôts, ateliers et autres services de la Compagnie, est réparti sur la banlieue Ouest et Nord de Paris et représente une superficie de 175,000 mètres carrés environ.

Tramways de Taschkent.

Une assemblée extraordinaire des actionnaires de cette société est convoquée pour le 18 novembre prochain à l'effet de délibérer sur un projet d'augmentation du capital social à concurrence de 10 millions de francs, et les modifications des statuts y relatives.

Le capital social actuel comportant 3,500,000 fr., divisé en 35,000 actions privilégiées de 100 francs, c'est donc 65,000 actions nouvelles de 100 francs qui seraient créées éventuellement.

On sait qu'il existe, en outre, 17,500 actions de dividende dont le nombre ne peut être augmenté.

Société Russe des Tramways de Kiew.

Il résulte d'un avis publié au « Moniteur Belge » que la direction de cette société a décidé d'émettre actuellement 4,000 actions (X^e émission, 2^e série) d'une valeur nominale de 250 roubles chacune, soit pour un million de roubles, en y ajoutant 31 roubles par action à titre de prime et de frais d'émission, ce qui porte le prix d'émission de chaque titre à 281 roubles.

Conformément au § 23 des statuts de la société, le droit de préférence pour l'acquisition des titres de cette émission revient aux porteurs de titres des émissions précédentes à raison de une action nouvelle pour huit actions des anciennes émissions.

Tramways d'Anvers.

La ville d'Anvers et la Compagnie des tramways sont en conflit au sujet de redevances à percevoir sur la partie extra-urbaine des lignes de tramways. M^o Alfred Valerius soutient les droits de la ville.

Tramways de Vérone-Ville.

Bien que la réorganisation de cette entreprise ne soit pas encore complète et que les extensions des réseaux soient loin d'être réalisées, il est à noter qu'une amélioration sensible se manifeste dans les résultats.

C'est ainsi que, du 1^{er} au 30 septembre 1913, les recettes furent de 47,514 livres, contre 44,059 L. pour la même période de 1912. La majoration du mois est donc de L. 3,454.

En comparant les résultats pour les neuf premiers mois, nous trouvons une augmentation de 21,107 livres 95 en faveur de l'exercice en cours, ce qui est remarquable, étant données les circonstances dans lesquelles ces résultats ont été acquis.

Tramways de Murcie.

Il est, depuis longtemps, question de la réorganisation de cette entreprise; d'autre part, on annonce que depuis le 1^{er} de ce mois, la Société Hydro-Electrica. L'achat du courant aura pour résultat de réduire notablement les dépenses d'exploitation de la Société une indemnité de 30,000 pesetas pour retard apporté dans l'exécution du contrat de fourniture de courant.

Tramways de Tiflis.

Une assemblée générale extraordinaire est convoquée pour le mercredi 3 décembre avec l'ordre du jour suivant : Communications du Conseil d'administration.

Le marché métallurgique.

A propos de l'industrie métallurgique, la *Circulaire Renault* dit que le Comptoir des poutrelles, en France, a décidé une baisse de 1 franc, à partir du 20 octobre, avec des bonifications spéciales pour l'hiver; d'autre part, les fabricants de tôle du Nord ont décidé une baisse de leurs prix de base pour résister à la concurrence belge.

A l'Allemagne, elle souhaite une détente du marché monétaire.

Elle constate, qu'en Belgique, un véritable cyclone a passé sur le marché, ravageant la cote et semant la terreur dans le monde des affaires.

La situation ne serait pas plus brillante en Angleterre, où l'on éteint les hauts-fourneaux pour maintenir la production, et aux Etats-Unis, où les cours sont plutôt en baisse.

Il n'y a qu'en Russie où les affaires ne sont pas mauvaises, voire bonnes. Le Syndicat Prodametia a décidé une hausse des barres et tôles.

Athus-Grivegnée.

Contrairement aux prévisions, le conseil d'administration a renoncé à son dessein de rémunérer le capital. Un retard considérable est survenu dans la mise en marche des installations nouvelles et la société souffre en outre d'une pénurie de fonds de roulement. Il a été décidé, au contraire, de préparer un projet d'augmentation de capital ou d'emprunt obligataire.

Acéries de Burbach.

Avant sa fusion avec Sarrebruck et Dudelange dans le puissant organisme dénommé *Acéries de Burbach*, la Société des Forges d'Eich avait fait des essais d'électro-métallurgie qui n'avaient donné que de médiocres résultats. Burbach, d'après ce qu'on raconte, n'a point voulu abandonner cette tentative, l'a mise au point et a obtenu finalement d'heureux résultats. Les commandes de spécialités afflueraient même maintenant à ce point à l'aciérie électrique de la division d'Eich, que les dirigeants de Burbach auraient décidé d'en doubler prochainement les installations.

Forges et Aciéries de Saint-Étienne.

Les comptes de l'exercice 1912-1913 de cette société font état d'un bénéfice net de 2.386.527 fr. contre 1 million 436.935 fr. pour le précédent exercice .

Il est distribué un dividende de 75 fr. par action contre 65 fr. en 1911-1912 et une somme de 1.516.901 fr. sera affectée aux réserves et amortissements des travaux neufs.

Forges et Aciéries du Nord et de l'Est.

Les résultats obtenus par cette société pendant l'exercice 1912-1913, se traduisent par un bénéfice net de 7.450.801 francs, en augmentation de 1.690.082 francs sur le bénéfice de l'année dernière, qui s'élevait à 5.760.719 francs. Cette nouvelle et très importante plus-value est due à la grande activité qui a régné dans l'industrie à très largement profité en raison de l'achèvement de sa nouvelle usine à Valenciennes.

Société d'Electricité d'Odessa.

La souscription des actions nouvelles a rencontré un plein succès. En effet, les 40,000 actions nouvelles constituant l'augmentation du capital ont été souscrites par les actionnaires en vertu du droit de préférence qui leur était réservé.

Forges et Aciéries du Nord et de l'Est.

Les résultats obtenus par les *Forges et Aciéries du Nord et de l'Est* pendant l'exercice 1912-1913, se traduisent par un bénéfice net de 7.450.801 fr., en augmentation de 1.690.082 fr. sur le bénéfice de l'année dernière, qui s'élevait à 5.760.719 fr. Cette nouvelle et très importante plus-value est due à la grande activité qui a régné dans l'industrie sidérurgique en 1912-1913 et dont cette Société a très largement profité en raison de l'achèvement de sa nouvelle usine à Valenciennes. Les profits bruts du dernier exercice ont été de 9.277.549 fr. en augmentation de 1.839.721 fr. Malgré l'accroissement rapide et régulier des bénéfices, le conseil, dont les traditions de prudence s'affirment encore cette année, proposera le maintien du dividende à son chiffre antérieur de 90 francs par action. Cette répartition absorbera 2.700.000 fr. seulement. Sur le surplus, 4.200.000 fr. seront affectés aux fonds de prévoyance et 1.177.747 au report à nouveau. Ajoutons qu'avant d'arrêter des comptes, il a été effectué pour 2.078.579 fr. d'amortissements divers.

La situation financière est excellente. La trésorerie reste belle, la Société disposant de 17.178.000 fr. d'actif liquide et réalisable en face de 6.207.000 fr. d'exigibilités. Le fonds de roulement ressort donc à environ 11 millions de francs.

Commerce du Caoutchouc.

Une importante réunion de personnalités appartenant à toutes les branches du commerce du caoutchouc a eu lieu, le 23 octobre, au ministère des colonies. Nous avons exposé dernièrement les dangers que faisait courir à notre activité coloniale la brusque introduction du caoutchouc de Malaisie sur notre marché. La réunion avait précisément pour but d'aviser aux moyens propres à parer à ces difficultés.

M. Arnold, secrétaire général du département des colonies, présidait l'assemblée. Il a rappelé les mesures que le gouvernement avait prises pour enrayer le désastre : suppression des droits à la sortie, réduction des frais de transport sur les lignes de l'État et réductions obtenues de la Compagnie du chemin de fer du Congo.

Sur l'invitation de M. Arnold, les producteurs et consommateurs présents ont développé les desiderata de l'industrie caoutchoutière. Les producteurs ont insisté sur la nécessité de réduire les frais de transport des marchandises vers l'intérieur, si l'on veut arriver à réduire le coût de la vie dans le Haut-Congo, ce qui est un facteur important dans l'établissement du prix de revient. Ils ont exprimé l'espoir de voir la Compagnie du chemin de fer du Congo faire un geste en leur faveur.

On a encore fait remarquer que le gouvernement mettait trop de longanimité dans la perception de l'impôt indigène. Il n'y a pas 25 p. c. des nègres qui le paient : résultat, c'est le contribuable belge qui supportera les charges résultant de la situation nouvelle.

On a fait valoir également qu'il y aurait peut-être lieu d'établir des primes à la production comme mesure transitoire.

C'est M. Josse Allard qui s'est surtout chargé de défendre ce point de vue en insistant sur le caractère momentané de cette disposition. Certains producteurs se sont montrés nettement adversaires de ce système à cause de ses difficultés d'application. Ils ont exprimé l'avis qu'une fois établies, le gouvernement serait forcé de maintenir ces primes.

Cet échange de vues entre compétences aura, espère-t-on d'heureux résultats pour l'avenir.

Société belge industrielle et minière du Katanga (Simkat).

Le conseil d'administration est complètement d'accord avec celui de la Société des Recherches minières du Bas-Katanga (Bakat), en ce qui regarde la fusion des deux organismes, ce qui permettra la mise en commun des droits miniers respectifs.

Les lettres officielles sollicitant l'assentiment du Comité spécial du Katanga ont été envoyées au ministère des Colonies.

Dès que l'autorisation ministérielle aura été obtenue, les assemblées générales des actionnaires des deux sociétés seront convoquées pour ratifier l'accord.

L'assemblée de la Simkat aura, comme conséquence de cet accord, à décréter une augmentation de capital en vue de permettre la fusion.

Cette augmentation de capital sera de 4 1/2 millions de francs, ce qui élèvera le chiffre nominal actuel de 6 millions à 10 1/2 millions de francs.

Sur les 45,000 actions de capital nouvelles, une partie sera re-

la mise en commun des droits miniers respectifs. souscrit en espèces par le groupe de banques qui a participé à la fondation de la Bakat. Ces derniers titres resteront pour l'instant non-libérés.

Société des pétroles au Congo.

Le second exercice social de cette société a été clôturé au 31 décembre 1912. Le bilan a été soumis à l'assemblée générale des actionnaires du 26 septembre 1913.

Cet exercice étant encore un exercice de préparation, il n'a pas été soumis de compte de profits et pertes.

Suivant le rapport présenté l'assemblée générale, on est occupé à Kinschasa à faire le montage des barges-citernes destinées au ravitaillement du pétrole dans le Haut-Congo.

La société est à même de commencer son exploitation jusqu'à Léopoldville et pourra livrer le combustible liquide au delà, dès le début de 1914.

Elle a envoyé deux barges-citernes, l'une de 1,300 tonnes et l'autre de 700 tonnes, aux fins d'opérer l'allègement des grands bateaux-tanks et leur permettre d'arriver en toute saison à Ango-Ango.

Elle a conclu un arrangement en charte-partie de longue durée avec la Société Maritime Belge du Congo, qui a fait construire un pétrolier d'une capacité de 5,000 tonnes, qui sera probablement mis en service vers le milieu de 1914.

La Société des Pétroles a également fait un contrat de 7,000 tonnes d'huile combustible à lui livrer à Ango-Ango, au mois de janvier ou février prochain, ce qui lui permettra de commencer l'exploitation de sa « pipe-line », dès le début de 1914.

Société Suisse d'industrie électrique à Bâle.

La *Banque Commerciale de Bâle* émet 5.000.000 d'obligations 5 % de cette société, au pair.

Société du Gaz à Liège.

Depuis la clôture du dernier exercice, la ville de Liège a payé à cette société une somme de 8.500.000 francs en chiffres ronds; il reste encore à toucher le montant des annuités pour les cinq années de concession qui restent à courir, plus une somme sur laquelle l'accord n'est pas fait, mais que le conseil estime à fr. 107.355.61.

Le conseil a l'intention de rembourser les actions privilégiées à la date statutaire du 1^{er} juillet 1914; pour le surplus, aucun projet définitif n'existe. Il est probable que les actionnaires seront appelés à se prononcer soit sur la liquidation de la société, soit sur la continuation de la vie sociale en prenant des participations dans des entreprises similaires. Le conseil a employé une partie de ses disponibilités en souscrivant à 3.000 obligations 5 p. c. de 500 francs des Fours à Coke de Grivegnée avec faculté pour la Société de Fabrication du Gaz, à Liège, d'en prendre la moitié.

Mines d'or du Katchkar.

Cette société convoque ses actionnaires pour le 8 novembre à l'effet de se faire autoriser à augmenter son capital de 3.750.000 fr.

Soie de Tubize.

Les bruits qui avaient circulé relativement à un accord de la société avec le consortium des Soies Viscose se confirment.

On signale, en effet, qu'une convention vient d'être signée, pour de nombreuses années, entre Tubize et le consortium Viscose. Aux termes de cette convention, Tubize pourra produire dorénavant les deux qualités : soie au collodion et soie Viscose, ce qui est de nature à la placer dans une situation très favorable vis-à-vis de la clientèle.

D'autre part, il paraît que depuis quelques semaines la production de Tubize qui, en raison des événements balkaniques avait diminué assez sensiblement, a de nouveau repris dans une notable proportion, la production actuelle dépassant de 60 p. c. environ celle de ces derniers mois.

Les actionnaires sont convoqués en assemblée générale pour ratifier la convention intervenue et se prononcer sur une augmentation de capital destinée à assurer à la société les moyens d'entreprendre la fabrication simultanée par le procédé Viscose et par le procédé au collodion.

Conformément aux statuts, les titres nouveaux seront réservés par préférence aux anciens actionnaires.

Hambourg Amerika Linie.

La direction a fait savoir qu'elle avait décidé de porter le capital social de 150 millions de mark à 180 millions de mark au moyen de d'émission de 30 millions de mark d'actions nouvelles.

La direction justifie cette mesure par l'augmentation de la flotte destinée notamment à faire face à l'accroissement du transport de marchandises.

Compagnie des Chargeurs Réunis.

En raison du développement des services de la *Compagnie des Chargeurs Réunis*, notamment sur le Brésil et la Plata, et malgré la diminution du prix des frets, les recettes réalisées par la Société, pendant l'exercice 1912-1913, se sont élevées à 40.542.194 fr., contre 35.587.182 fr. en 1911-1912 et 32.714.380 fr. en 1910-1911.

Déduction faite des dépenses d'exploitation, qui se sont accrues de 3 millions environ, le bénéfice brut ressort à 7.293.141 fr. contre 5.264.933 fr. précédemment. Les frais généraux ayant peu varié, les bénéfices nets s'établissent à 6.754.897 fr. au lieu de 4.748.048 fr. en 1911-1912.

Dans ces conditions et après avoir doté les réserves et amortissements d'une somme de 5 millions environ contre 3.300.000 fr. l'an dernier, le conseil proposera la répartition d'un dividende de 35 fr. par action contre 25 fr. l'an dernier. En outre, les 16.000 parts de fondateur remises aux souscripteurs d'origine et ayant droit à 16 % des bénéfices après que les actions ont reçu une première répartition de 5 %, toucheront 3 fr. 33 chacune.

Carrières de Porphyre de Quenast.

Les bénéfices réalisés pendant l'exercice 1912-1913 sont sensiblement les mêmes que ceux de l'exercice précédent. Comme pour les quatre années antérieures, le conseil proposera la répartition d'un dividende de 145 francs par action, tandis que les amortissements seront dotés d'une somme de 180,000 francs, au lieu de 206,000 francs en 1911-1912 et 205,180 francs en 1900-1911.

Pétroles de Tustanowice.

L'exercice 1912-1913 permettra la distribution d'un dividende de 35 francs à l'action privilégiée (introduite en Bourse, cette année) et 5 fr. à l'action de capital.

BIBLIOGRAPHIE

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire sera envoyé à la Rédaction, 30, avenue de l'Hippodrome, à Bruxelles.

LE RECUEIL FINANCIER. — Annuaire des valeurs cotées aux Bourses de Bruxelles et de Paris. Ouvrage donnant des études complètes et détaillées sur toutes les valeurs boursières. 20^e édition, 1913. Deux vol. in-4^o, de 2,300 pages, reliés. (Etablissements Emile Bruylant, éditeurs, à Bruxelles). — Prix : 20 francs.

M. V. D. M.

Malt Kneipp

Mélange au

Café



ÇÀ & LÀ

NORD DE L'ESPAGNE ET MADRID-SARAGOSSE. — La Banque d'Espagne a décidé d'admettre, en garanties d'avances, les actions du Nord de l'Espagne et de Madrid-Saragosse, rapporte l'*Information*. Elle prêtera jusqu'à concurrence de 80 % de leur valeur effective, ce qui revient à dire que ces titres seront traités sur le même pied que les fonds d'Etat espagnols.

BANQUE INTERNATIONALE DE SAINT-PETERSBOURG. — L'augmentation de 12 millions du capital social s'effectuera par l'émission, à 172 % environ, d'actions nouvelles qui sont réservées aux actionnaires à raison d'un titre nouveau pour quatre anciens.

ACCUMULATEURS TUDOR

(Société Anonyme)

CAPITAL : 1.200.000 FRANCS

Bruxelles - 79, Rue Joseph II - Bruxelles

1410 et 11.530 — Télégrammes : Tudor-Bruxelles

CHARBONNAGES

DE LA BASSE-SAMBRE.

Une assemblée extraordinaire des actionnaires de cette société aura lieu le 13 novembre prochain; voici l'ordre du jour :

1° Examen de la situation;
2° Eventuellement, dissolution de la société;

3° Eventuellement, modifications des statuts, relatives, notamment, à une augmentation du capital social, par la création d'actions privilégiées, à la réduction de la valeur nominale des actions de capital.

4° Démission ou révocation d'administrateurs et, éventuellement, nomination d'administrateurs.

TRAM-CAR NORD-MIDI.

L'autorisation accordée à cette société par la députation permanente du Brabant d'exploiter par voitures automobiles, entre les gares du Nord et du Midi, vient d'être confirmée par arrêté royal.

TRAMWAYS DE TUNIS.

Les recettes de septembre 1913 se sont élevées à fr. 216,287.50

Les recettes de septembre 1912 se sont élevées à fr. 177,002.75 soit une augmentation de . fr. 39,284.75 ce qui porte à fr. 177,234.35 la plus en faveur des trois premiers trimestres de l'exercice en cours.

AU NORD BELGE.

Cette Compagnie fait supporter par ses obligataires l'impôt sur le revenu et sur la prime de remboursement des obligations.

CRÉDIT NATIONAL INDUSTRIEL.

On prévoit un dividende de 15 francs minimum (plus un nouveau remboursement sur capital pour l'action privilégiée et de 15 francs pour l'action ordinaire.

Aux Galeries des Meubles

20, Rue de l'Hôpital, 20

BRUXELLES

**Le plus grand choix des meubles de tous styles
et tous genres**

UNION DU CRÉDIT DE BRUXELLES

57, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères

Escompte des traites au taux de la Banque Nationale

Dépôts à vue	3	p. c.
Dépôts à deux mois . .	3 1/2	p. c.
Dépôts à un an	4 1/2	p. c.

Location de Coffres-Forts 12 francs par an.

USINES DE LA DYLE.

L'assemblée générale convoquée extraordinairement le 14 octobre 1913, a décidé de porter le capital de son chiffre actuel de 750,000 francs à 1,000,000 de francs par l'émission de 500 actions privilégiées de 500 francs.

Ces actions sont émises au pair, soit 500 francs, payables à la souscription, 200 frs. contre quittance; le 31 décembre 1913, 200 francs contre quittance; le 30 janvier 1914, 100 francs contre titre libéré.

Chaque souscripteur toutefois libérer anticipativement ses titres.

Il sera attribué à chaque privilégiée souscritre une action de dividende sans désignation de valeur.

Les actions nouvelles participeront aux bénéfices de l'exercice 1913-1914 au prorata du temps couru pour chaque versement.



AU NABAB

FABRIQUE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES

FONDÉE EN 1868

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseur de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La maison garantit tous les objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoires, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du catalogue illustré (plus de 900 modèles).

Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains

N'EMPLOYEZ QUE LA

Plume Réservoir Rouge & Noir

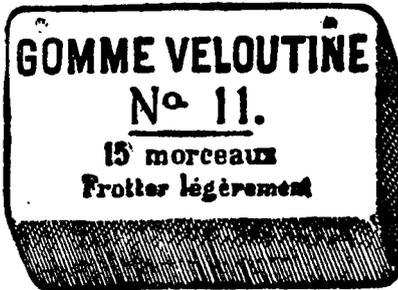
M. O. V.



Exigez cette marque de préférence à toute autre.

La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours encrée et ne coule jamais, quelle que soit la position qu'on lui donne.

Artistes, Architectes, Dessinateurs



N'EMPLOYEZ QUE LA

Gomme Veloutine

Laisse le papier intact.

Enlève toute trace de crayon.

Ecoliers et Etudiants

N'ÉCRIVEZ QUE SUR LE PAPIER FILIGRANE

L'ÉCOLIER

Pour vos registres, copies-de lettres, etc., exiger « LES CLEFS »
comme marque et pour votre papier
à lettres d'affaires, demandez la « NATIONAL MILL ».

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

Banque Internationale de Bruxelles

Société Anonyme, 27, Avenue des Arts

CAPITAL : 25.000.000 DE FRANCS ENTIÈREMENT VERSÉS

Opérations de Bourse. — Reports. — Garde de titres.

Administration de portefeuille. — Avances sur titres. — Escompte.

Encaissement d'effets de commerce.

Encaissement de coupons. — Monnaies étrangères. — Chèques
et lettres de crédit sur tous pays. — Compte de dépôts franco de commission.

Comptes. — Joints.

Comptes courants. — Service financier de sociétés.

Comptes de Quinzaine.

Location de coffres-forts.

Pour tous renseignements on est prié de s'adresser au siège social :

27, avenue des Arts, 27 — Téléphones : A 3870, 3901, 6739, 8056

où à la succursale

42-52, rue du Lombard, 42-52 — Téléphone : A 4776

La question des CHEMINS DE FER AU CONGO est redevenue d'actualité. M. le président Schollaert, à la demande d'un membre de la Chambre, a annoncé qu'il réunira la commission spéciale chargée d'examiner un projet de loi accordant concession de chemin de fer au Congo entre Lualaba et le lac Moero.

Il s'agit d'une voie de communication nouvelle à établir entre Boma et le Katanga, voie qui utiliserait le Kasai-Sankuru, bief navigable de 1,200 kilomètre et qui se prolongerait ensuite sous forme de chemin de fer, depuis Lusambo, terminus du bief navigable, jusqu'au centre de la région minière. Quand, en 1910, les ingénieurs Goffin et Paulissen introduisirent leur demande de concession, visant à la fois le balisage du Kasai et la construction d'un railway Lusambo-Ankoro-Moero, elle ne fut agréée que dans des limites réduites. Aucune suite ne fut donnée à leur demande visant l'aménagement et le balisage du Kasai; quant au chemin de fer, on ne leur concéda que l'étude et éventuellement la construction du second tronçon, d'Ankoro au lac Moero.

Le projet de loi allouant cette concession partielle fut déposé à la Chambre le 7 mars 1912 et renvoyé à une commission spéciale. La session parlementaire fut close par la dissolution sans que le projet de loi fut discuté et il devint caduc. Après quinze nouveaux mois d'attente, il fut redéposé le 11 juillet dernier et renvoyé à une commission spéciale composée des mêmes membres qui composaient la commission de 1912.

MEXICO TRAMS. — On annonce que la Compagnie a décidé de créer £ 1,200,000, soit 30 millions de francs, de « notes » 6 p. c. à 3 ans. Pendant une durée d'un an, les porteurs de ces titres auront le droit de convertir leurs titres contre des actions ou pair.

La société convoque donc ses actionnaires en vue de leur demander l'autorisation d'augmenter, éventuellement, le capital. Le chiffre de l'autorisation demandée est de 10 millions de dollars seraient éventuelle-

MODIES

Maison Paul Lefizelier Bruxelles

142, Rue Royale



Téléphone 117.32

La maison invite sa nombreuse clientèle élégante à venir visiter ses nouveaux salons de modes où elle pourra admirer chaque jour les dernières créations.

ment nécessaires pour convertir les £ 1,200, 000 de « notes » 6 p. c., et dont 4 millions de dollars seraient conservées à la souche pour faire face aux éventualités ultérieures.

Le général Huerta a rendu un édit ordonnant une augmentation de 50 p. c. sur tous les impôts d'importation; on fait remarquer que l'augmentation des droits d'importation au Mexique, ne pourrait qu'avoir un effet favorable sur le change mexicain. La mesure, en tout état de cause, ne pourrait atteindre la Mexico Tramways, celle-ci étant exonérée pour une longue période encore de tous droits pour l'importation au Mexique du matériel nécessaire à son exploitation.

UNE NOUVELLE AFFAIRE EMPAIN.

— Sous la raison sociale Forges et Ateliers de Longueville, il a été constitué à Paris une société anonyme pour la construction des machines agricoles et de moyens de transport, au capita de 5 millions de francs en 20,000 actions de 250 francs chacune, dont 5,516 ont été remises à M. Ed. Empain en paiement de l'apport de fabriques, installations, etc. Au surplus, M. Empain a reçu la moitié des 20,000 parts de fondateur qui ont droit à 30 p. c. du bénéfice net, déduction faite des amortissements statutaires. Le premier Conseil d'administration est formé par MM. Berthelot, C. Boël, R. Boulvin, E. Harman, R. Legouez.

VALEURS SUCRIÈRES. — Les Sucreries en Roumanie ont commencé leur cam-

pagne et la teneur de la betterave est environ à 15 p. c. en sucre, ce qui constitue une notable différence sur l'année passée.

A Pontelongo, les derniers chiffres connus renseignent le travail de 2,220, 2,380 et jusque 2,600 tonnes de betteraves par jour.

Quant à Roustchouc, on compte commencer la campagne à la fin du mois, et celle-ci s'annonce sous les meilleurs auspices.

Ce sont là d'excellentes nouvelles pour ces industries sucrières.

Spécialité de Découpage et Collage d'Echantillons d'Etoffes

Ateliers de Brochage, Satinage, Cartonnage,
Perforage et Numérotage

Pilage et mise sous bandes de circulaires et journaux

MAISON SAINTE-MARIE

Fondée en 1368

Rue Pachéco, 12, BRUXELLES

Téléphone 252

Médailles aux expositions de Bruxelles
Paris, Liège et Bordeaux
Médaille d'Or à l'exposition Universelle de
Bruxelles 1910

Compagnie Internationale de Tramways

Société Anonyme

SIÈGE SOCIAL : 23, RUE ROYALE, BRUXELLES

RECETTES D'EXPLOITATION

Septembre 1913

	Exercice cour.	Exercice précéd.	Exercice cour.	Exercice précéd.
Chemins de fer Economiques en Cata- logne (1)	23.763.25	21.917.93	180.963.40	180.883.15
Tramways de Livourne (2)	116.453.60	108.058.50	1.013.529.60	954.053.75
Chemins de fer Madrid-Prado-Almo- rox (1)	60.505.92	67.378.37	464.853.85	509.909.18
Chemin de fer de Valence et Aragon (1)	42.673.21	41.415.24	261.236.63	267.274.20
Tramways Electriques de Vérone Ville	47.514.00	44.059.65	389.326.65	368.218.70
MOIS D'AOUT 1913				
Ligure-Toscana d'Electricité (1)	216.553.84	192.400.78	1.534.819.88	1.290.388.16

(1) L'exercice clôture le 31 décembre.

(2) L'exercice clôture le 30 septembre.

Bulletin de l'Institut de Sociologie Soivay

(PARC LÉOPOLD, BRUXELLES)

Publication périodique paraissant en fascicules grand in-8°;

l'année forme un volume de 100 feuilles d'impression environ.

Prix de l'abonnement : Belgique 15 fr. ; Etranger 20 fr. — Prix du numéro 4 fr.

Chaque fascicule comprend :

1° La continuation des *Archives sociologiques* publiées par EMILE WAXWEILER.

Cette publication tend à introduire un point de vue déterminé dans les études sociologiques et à constituer une science générale des phénomènes sociaux par application de ce point de vue dans les sciences sociales particulières.

2° Une *Chronique du mouvement scientifique*, qui signale et commente dans de courtes notices les nouvelles publications, les bibliographies, les entreprises de coopération scientifique, les voyages et les explorations, les institutions, sociétés et revues nouvelles, les congrès les nouvelles et informations du monde savant, etc. Outre des notices, la « Chronique » reproduit les principaux titres de livres, brochures, articles de périodiques recueillis chaque mois par le service de documentation de l'Institut dans les catalogues de la bibliothèque ;

3° Une *Chronique de l'Institut* qui rend compte notamment des réunions des groupes d'études, où sont discutées les questions à l'ordre du jour dans les différents domaines de la sociologie et de ses applications.

L'Expansion Belge

Revue Mensuelle Illustrée

Œuvre de Vulgarisation économique,
coloniale, scientifique, littéraire, artistique,
sportive.

Chaque Fascicule
comporte plus de 100 pages abondamment
illustrées

Prix du Numéro : 1 Franc

Abonnements :

Belgique	12 francs
Etranger	15 francs

Rue de Berlaimont, 4, Bruxelles

Sommaires des derniers numéros de la Belgique Artistique et Littéraire

1^{ER} SEPTEMBRE 1913

- EMILE VERHAEREN : *Les Flamands qui travaillèrent à Versailles.*
CHARLES ANCIAUX : *Poèmes en Proses.*
ÉDOUARD DE KEYSER : *Littérature néfaste.*
R.-E. MÉLOT : *Couleurs sans danger.*
PAUL ANDRÉ : *Léon Tricot.*
ALIX PASQUIER : *La Chapelle mystérieuse des Médicis.*
FRANÇOIS LÉONARD : *Les Foules.*
AUGUSTE VIERSET : *Aventuriers et Aventurières.*
ARTHUR DE RUDDER : *Un romancier Autrichien : Peter Rosegger.*
MAURICE GAUCHEZ : *Léon Tricot. — Carnegie.*

Chroniques de la Quinzaine.

15 SEPTEMBRE 1913

- FERNAND SÉVERIN : *La Jeunesse de Weustenraed.*
GEORGES RAMAEKERS : *La Chasse de Brabant.*
HENRI GUILBEAUX : *Influence des Ecrivains belges sur les rapports littéraires entre la France et l'Allemagne.*
CHARLES HENRY : *La Faute.*
J.-J. VAN DOOREN : *Et voici du soleil...*
IWAN GILKIN : *Pour notre défense nationale.*
ARTHUR DE RUDDER : *Une exposition d'art allemand.*
MAURICE GAUCHEZ : *Hector Chainaye. — Pégoud.*

Chroniques de la Quinzaine.

1^{ER} OCTOBRE 1913

- MAURICE GAUCHEZ : *Le Comte P. De Smet de Naeyer.*
FRANZ HELLENS : *Les Chasseurs d'Illusions.*
R.-E. MÉLOT : *L'Indifférent.*
STÉPHANIE CHANDLER : *Hans Christian Andersen.*
MARIE GEVERS : *La journée d'hiver.*
AUGUSTE VIERZET : *Voyages et Villégiatures.*
ARTHUR DE RUDDER : *Sur la fin d'un écrivain illustre.*

Chroniques de la Quinzaine.

16 OCTOBRE 1913

- JEAN NÉLIS : *Défense et Illustration de la Langue Française.*
ÉDOUARD BRISMOUTIER : *Sur le Chemin de la Vie.*
STÉPHANIE CHANDLER : *Hans Christian Andersen.*
IWAN GILKIN : *Encore le Palais de la Paix.*
ARTHUR DE RUDDER : *Impressions d'Espagne. — Valladolid.*

Chroniques de la Quinzaine.



IMPRIMERIE MICHEL DESPRET
6, RUE BERTHELS, NIVELLES
TÉLÉPHONE 1

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

Revue Nationale du Mouvement Intellectuel

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 16 DE CHAQUE MOIS



Dessin de JEAN DROIT.

Prix du Numéro : Belgique : 60 centimes. — Etranger : 75 centimes.

26-28, RUE DES MINIMES, BRUXELLES

LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

DIRECTEURS : **PAUL ANDRÉ & FERNAND LARCIER**

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : **R.-E. MÉLOT**

ABONNEMENTS { BELGIQUE : UN AN, 12 FRANCS; SIX MOIS, 7 FRANCS.
ETRANGER : » 15 » » 9 »

Toutes correspondances et communications doivent être adressées :

Pour la Rédaction : 93, rue Ducale, à Bruxelles. Tél. B. 5522.

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes. Tél. A. 712.

La Revue ne publie que de l'inédit.

Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

SOMMAIRE DU N° DU 16 NOVEMBRE 1913

Sander Pierron . . .	Considérations sur l'Architecture.	. 245
R.-E. Mélot . . .	Convalescence 255
Marguerite van de Wiele .	Les Chaines Victorieuses 256
Maurice Gauchez . . .	Edmond Glesener 271
Louis Pierard . . .	, Le Poète et le Peuple 285
Marc Nebois . . .	La Voix sans Echo 289

A travers la Quinzaine :

Iwan Gilkin : Les Faits et les Idées, 293. — **Arthur De Rudder** : Les Peuples et la Vie, 298. — **William Speth** : Paris et les Parisiens, 303. — **Paul André** : La Prose et les Vers, 311. — **Paul André** : Le Drame et l'Opéra, 316. — **Ray Nyst** : Les Salons et les Ateliers, 323.

Bibliographie, Memento.

Illustrations de : **André Blandin**, **M^{luc} Catz-Enthoven**, **Jean Droit**, **Fox**, **C. Jacquet**, **G. Lemmers**.

CONSIDÉRATIONS SUR L'ARCHITECTURE

L'architecture, considérée comme une industrie, naît de l'instinct animal : les bêtes et les gens l'ont pratiquée de façon identique à l'origine. En effet, les cavernes, les terriers remplissent le même office : celui d'abriter l'être qui s'y installe, contre les intempéries des saisons et les dangers du dehors. L'animal n'a pas progressé, son architecture est restée strictement utilitaire. L'homme a évolué, et, en même temps que se développait sa raison, il a imprégné son architecture d'idéal. Plus tard est intervenu le sentiment religieux, élément capital, qui lui a permis de pratiquer comme un art ce qui au début n'était en somme qu'une industrie. L'utilité cependant, nous le constaterons davantage tantôt, reste la base, le principe de l'esthétique architecturale.

Un historien d'art méconnu, Daniel Ramée, oublié à tort, parce qu'il avait un jugement sain et de belles idées, — nous lui en emprunterons quelques-unes au cours de cette étude, — a dit, en parlant de l'architecture, qu'elle est « un accord, un jeu harmonieux de proportions géométriques et de lignes variées décrivant des surfaces et des corps solides, en un mot *une véritable musique de l'étendue*. Mais simultanément, avec le beau en architecture, il faut qu'il s'y manifeste encore le rationnel. Il faut que dans son apparence matérielle le monument d'architecture exprime clairement son but et son usage, c'est là une de ses qualités essentielles ».

Il y a une différence capitale entre l'art plastique et l'architecture. L'art plastique est un art qui imite la nature, l'architecture n'est pas un art d'imitation. L'architecture crée, en utilisant, de manière judicieuse et réfléchie,

des formes, au fond très conventionnelles, très arbitraires ; car, depuis l'origine de la société, dit encore l'auteur que nous citons tantôt, depuis l'origine de l'humanité, l'architecte, dans la pratique de son art, manifeste matériellement des idées d'objets qui n'existent pas, qui ne sont possibles, qui n'entrent dans la réalité qu'au moyen de l'art. On ne demande à cet architecte, en réalisant son œuvre, en poursuivant son but déterminé, et, nous le répétons, arbitraire, qu'à subordonner cette œuvre aux règles du beau et de l'harmonie ; et le génie d'un bâtisseur sera grand, parfait, selon le degré où il aura le mieux aussi marié ces règles dont nous parlons.

D'après le mariage heureux de ces canons, l'architecte, par le prestige de ses créations, contentera plus ou moins nos sens, en émouvant notre âme, en réjouissant notre esprit et surtout en charmant nos regards ; nous reconnaitrons alors, en vertu de l'intensité de notre impression, combien judicieusement le bâtisseur aura employé les lois éternelles qui ont produit le beau et le vrai dans la nature elle-même, et dont la loi de l'équilibre et des proportions est véritablement l'essentielle.

Si l'architecture est différente des arts plastiques, elle exerce également sur la vue une influence plus directe que les autres arts, car elle s'unit étroitement à notre existence ; elle en est inséparable, bien plus inséparable que tous les autres arts, attendu que c'est un art absolument indispensable. Comme cet art satisfait à des besoins réels et urgents, nous sommes par conséquent en permanent contact avec son expression positive, avec ses œuvres les plus diverses.

Le peuple qui a le plus approché de la perfection de ces règles, — règles d'équilibre et de proportions, — est le peuple grec. Il a su établir un accord profond entre la science de bâtir qu'est l'architecture, et les arts plastiques, c'est-à-dire les arts d'imitation. Mais cet art est une perfection ; l'art grec est un summum, avant d'y arriver il a fallu une longue évolution, puisque l'architecture, à l'ori-

gine des sociétés, n'existait pour ainsi dire pas, même en tant qu'industrie : une caverne, une grotte, demeure des primitifs, n'est pas une architecture dans la vraie acception du terme, nous entendons un édifice conçu et réalisé par l'homme ; c'est une architecture naturelle.

Mais déjà, dans ces grottes, l'instinct de l'homme veut qu'il orne les parois de dessins, de gravures, de peintures. Les découvertes récentes effectuées dans les cavernes des Pyrénées françaises et espagnoles, et qui offrent en leur diversité vivante une haute expression d'art imitatif, démontrent, d'une façon évidente et péremptoire que, contrairement à ce qu'on supposait jusque dans ces derniers temps, l'architecture n'est pas le plus ancien des arts. En effet, au fond des cavités rocheuses où l'homme se cachait, où il logeait, avant de savoir se construire une maison, sur la surface abrupte des murailles naturelles il peint, il grave, copiant les attitudes des animaux, des êtres alors peu inférieurs qui l'entourent, parmi lesquels il vit, qu'il craint, qui sont ses amis ou qui sont ses ennemis ; et la pratique générale de cet art d'imitation à l'époque paléolithique, qu'attestent tant d'exemplaires merveilleux et émouvants fournis notamment par les fameuses grottes d'Altamira, de Font-de-Gaume, des Combarelles, prouve, d'une façon bien arrêtée, que les arts d'imitation sont plus anciens dans l'humanité que l'art de l'architecture. D'ailleurs, les anciens, nos anciens troglodytes, n'étaient pas, ne vivaient pas dans des conditions qui auraient permis à ces êtres de connaître une architecture devenue un art.

En effet, pour appeler l'architecture à la vie il faut l'idée, il faut la conception d'un dieu actif ; il faut des guerres, il faut des héros, il faut cette poésie épique que nos ancêtres quaternaires ont ignorée mais qui a été une des sources de l'esthétique grecque ; alors l'activité inventive, la faculté créatrice de l'homme se réveillent, communiquent l'émotion à la pierre, au marbre, au bronze. Dès lors aussi des monuments à la gloire des dieux, à la gloire des héros, où les lois du beau et de l'ordre sont essayées,

s'élèvent en grand nombre. C'est encore ce qui arrive quand avec cette sorte de culte domestique et individuel pratiqué par la famille s'établit un culte collectif et national. Le foyer et la maison de la divinité sont alors bâtis à l'image du foyer et de la maison de l'homme.

L'architecture, en règle générale, est d'abord toujours religieuse ; son but primitif fut de concourir à rendre le culte de l'être suprême plus solennel. L'architecture est donc dès son point de départ un art hiératique presque exclusivement subordonné au sacerdoce ; nous constaterons ainsi que depuis la plus haute antiquité jusqu'au moyen-âge, les architectes sont des prêtres, des religieux. La phase civile de la civilisation a créé l'architecture individuelle, l'architecture individualiste, s'exprimant suivant la personnalité et le sentiment propre de l'architecte. Cette phase a été engendrée au début de l'époque gothique.

La manifestation matérielle de l'architecture dépend primitivement de la conception plus ou moins définie et élevée de Dieu ; elle dépend en second lieu de la nature des matériaux employés, et enfin, du degré de civilisation du peuple où elle se développe, de son esprit, de son caractère et aussi, ce qui a son importance, du climat de la contrée où ce peuple vit et progresse.

Ainsi, en Egypte, l'architecture sera grave, sobre, austère comme l'aspect des rives du Nil et des montagnes qui enclosent le fleuve. En Grèce, au contraire, l'architecture sera à la fois puissante, riante et gracieuse, admirable comme la nature sereine au sein de laquelle les Grecs ont grandi en talent et en sagesse. Dans les plaines de la Babylonie, l'architecture sera simple, régulière, trapue et symétrique ; en voyant les vestiges des réalisations architecturales des anciens habitants de la Mésopotamie méridionale, nous songeons instinctivement aux matériaux qu'ils employaient d'habitude, c'est-à-dire la brique ; et l'appareil imposant, régulier, à angles droits fait toujours penser au moule dans lequel ces matériaux : les briques, se fabriquaient.

Dans l'Inde aussi, aux paysages gigantesques, l'architecture sera colossale mais sans sévérité; elle participera à la fois des architectures grecque et égyptienne parce que les idées religieuses de ces deux peuples avaient quelque analogie avec les croyances des Indiens, et parce que les matériaux et le sol de l'Inde ont également quelque ressemblance avec ceux de la Grèce et de l'Égypte. Chez les Germains et les vieux Celtes l'architecture sera primitive, rustique, presque sauvage, absolument à l'image du pays inculte où ces gens demeuraient .

Chez les races ariennes, de vie stable et laborieuse, l'architecture s'est développée avec plus de logique et aussi avec plus de certitude que chez les races sémitiques, races nomades non artistes. Ces races sémitiques ont eu, d'ailleurs, une architecture peu intéressante, une architecture vraiment inspirée, dictée par les monuments des peuples de leur voisinage; tellement que lorsqu'elles devaient construire un édifice important, comme le temple de Jérusalem, les princes avaient recours à des bâtisseurs venus de Phénicie, de Tyr notamment; dans d'autres circonstances les sémites copiaient, imitaient, et, en imitant, ils alourdisaient leur architecture sous un amoncellement de décoration irréflechie, irraisonnée et dont la profusion engendrait la confusion.

De ce que nous avons dit jusqu'à présent, de ce que nous avons observé et constaté, il résulte que l'architecture est l'expression la plus vraie et la plus transparente du caractère des peuples. Chez les anciens, où l'on croyait que le monde était la demeure de Dieu et que le ciel était son séjour habituel, l'univers, et particulièrement l'azur, était donc considéré comme un véritable temple de la divinité, bâti par cette divinité. Il sembla bientôt indigne de Dieu, et contraire à l'idée qu'on se faisait de lui, d'élever à l'être suprême des sanctuaires sur le modèle des maisons que l'homme construisait pour s'abriter contre les rigueurs des saisons, contre les attaques des animaux sauvages, contre ses ennemis. On trouva plus naturel de créer une habitation

à Dieu à l'imitation de l'univers ou du ciel seul, dans laquelle la Divinité se trouverait pour ainsi dire comme chez elle ; ce qui permet de remarquer une fois de plus qu'à l'origine l'architecture était un art purement religieux.

La construction du temple était regardée comme l'art religieux par excellence, dont les inventeurs et les maîtres étaient les dieux eux-mêmes ; de plus cette architecture sacrée, cette architecture des temples surtout était un art significatif, un art symbolique. Il reste de très nombreuses traces, des traces très anciennes de ce symbolisme architectural. Retournons par exemple aux Indes, où par la pensée nous étions tantôt pendant un instant. Dans ce pays on considérait Brahma comme l'architecte primitif, et c'est à ce titre que dans les temples de l'Inde on le représentait comme tel, alors que toutes les parties essentielles de l'univers entouraient l'espace moyen du monument dont il était l'âme.

En effet autour de Brahma la nature entière était représentée ; on y voyait le soleil, la lune et les étoiles, le ciel et la mer, les plantes et les animaux, les montagnes ; et le temple par conséquent représentait l'univers en miniature. En Egypte, dans les temples le plafond était peint d'azur, parsemé d'étoiles et des signes du zodiaque ; et même en Grèce le dôme des tombeaux à coupoles de l'époque mycénienne ne figure-t-il pas la calotte du ciel ?

Quant à l'harmonie, à l'équilibre des proportions d'une architecture, elle est née instinctivement dans l'esprit de l'homme, dans la vision de l'homme, tandis qu'il admirait en ce monde qui l'entoure l'ordre splendide, la symétrie colorée qui s'y trouve, son ordonnance heureuse et pleine. L'homme saisit cette harmonie, en est frappé ; il la saisit dans les formes extérieures de la matière, dans leur arrangement selon certaines règles et selon certains rapports de la nature ; et il tâchera que son édifice à lui, l'édifice qu'il construit, ait autant que possible l'équilibre, les rapports qu'il découvre dans l'édifice divin, c'est-à-dire dans l'univers qu'il contemple et qui le charme. Et pour donner à

son édifice son apparence matérielle, il utilisera aussi les matériaux qui sont à sa disposition immédiate ; l'emploi des matériaux, presque autant que le reflet des croyances de l'architecte, les croyances du peuple pour lequel l'architecte travaille et auquel ce dernier appartient, aidera à donner son caractère propre, son caractère local à l'architecture. En Egypte on se servira surtout du roc, dont la substance et l'aspect s'accordent très bien avec le sentiment religieux des Egyptiens, qui était grave et profond. En Mésopotamie c'est la brique qui est utilisée, et ces briques, matériaux artificiels, donnent à l'édifice sa physiologie monotone et régulière. Enfin, en Grèce, on a recours, avant tout, au marbre, et ces matériaux radieux, clairs, presque joyeux, dirions-nous, sont conformes à la religion sereine et radieuse aussi de ce peuple supérieur.

Nous avons déclaré tantôt que l'architecture cesse d'être une stricte industrie lorsque la poésie s'y mêle ; or la religion, n'importe quelle religion, implique une dose de poésie, ce qui fait que dès le début l'architecture sacrée a possédé un certain degré de beauté. Cette beauté ira grandissante à mesure que l'imagination de l'homme se donnera libre cours. Alors les temples et les maisons s'orneront et le génie expressif, marié à l'invention, donnera naissance à des formes de plus en plus nobles, à des formes de plus en plus parlantes. Ruskin a dit à ce propos, dans ses *Conférences sur l'Architecture*, que « la condition essentielle de tout monument, sa première vertu, est la solidité et la commodité. L'élément le plus noble d'un monument, sa vertu la plus haute est sa décoration sculptée ou peinte ». Cependant il convient de ne jamais sacrifier le confort d'un édifice à son aspect extérieur ; sinon vous n'aurez qu'une façade. Il faut que la façade soit la préface du livre, vous explique, vous annonce ce que vous trouverez à l'intérieur ; c'est en somme une introduction.

La beauté, la parure ornementale d'un édifice ne doit pas être forcément imitative. Là où la couleur est introduite, la décoration peut s'abstenir de représenter des

objets naturels et peut se réduire à des taches, à des bandes, à des flammes, ou à toute autre disposition propre à faire valoir la couleur. Ce sont ces principes que les Crétois, que les Mycéniens, que les plus anciens Grecs de l'archipel et de la mer Egée ont appliqués à l'origine. Ainsi à Théra, dans l'île Santorin, où se trouvent les restes de quelques-unes des plus anciennes demeures dues à des hommes de la race hellénique, ce sont des bandes polychromes qui font les frais de la décoration ; il n'y a là aucune manifestation de l'art imitatif. C'est encore ces principes de décoration que nous voyons subsister chez d'autres Hellènes plus récents, ceux qui construisirent les palais à méragon des citadelles de Troie, — la Troie de Schliemann, — de Tyrinthe, de Mycènes.

En règle générale, la décoration est subordonnée à la forme de l'édifice et aux matériaux mis en œuvre. On ne peut orner une maison comme une église, c'est logique. Et on ne peut pas travailler le fer et le verre comme l'argile et le marbre. Et puis il faut constamment adapter l'ornement à la distance qui le sépare du spectateur. Selon qu'un édifice est haut ou bas, il faut que la peinture ou la sculpture qui l'orne ait des proportions en rapport direct avec la distance où le spectateur est obligé de se mettre pour en découvrir l'expression, pour pouvoir jouir de son ensemble et de la beauté de ses lignes.

D'ailleurs, c'est ce qu'ont si merveilleusement compris les Grecs. Les frontons de leurs temples sont conçus réellement afin de donner aux yeux le plus de satisfaction possible. Nous voyons dans ces édifices l'équilibre de la composition s'associer avec l'ampleur de la facture, avec l'ordonnance de l'éclairage et toutes ces conditions assurent la lumineuse expression des reliefs. C'est dans leurs temples que les Grecs ont prouvé combien ils savaient associer l'art d'imitation et l'art de l'architecture, marier l'édifice et son décor dans le développement superbe et total de l'idée principale.

Voyons le Parthénon, demeure sublime de la déesse

Athéna, maison sévère et blanche dressée entre le ciel et la terre, car on ne pouvait pas ambitionner de dresser cette demeure dans le ciel même... Comme il fallait une base très positive à cet édifice symbolique, où toute la croyance, tout le rêve, tout l'idéal de leur race étaient résumés, les Grecs ne trouvèrent rien de mieux que de l'élever le plus près possible de l'empyrée, de cette demeure céleste où résidait la chère divinité à laquelle ils offraient le temple merveilleux et où elle devait habiter ; dans la cella, sur un haut piédestal, la déesse se dressait toute armée, prête à combattre et aussi prête à protéger.

Au dehors, sur les deux frontons, nous voyons naître Athena, nous la voyons vaincre Poséïdon et lui disputer l'empire de la mer. Tout autour, nous apprenons comment on l'honore, puisque sous le péristyle, au registre supérieur des murs de marbre, on nous montre la manière magnifique et respectueuse dont on l'honorait le jour de la procession des Panathénées. Partout donc, dans le temple, à l'extérieur du temple, la déesse est présente, la déesse est agissante ; nous l'apercevons, nous l'aimons, elle nous parle, elle nous conquiert, le temple où elle s'abrite célèbre ses vertus et sa beauté, et ce sanctuaire, dans son ensemble, dans sa totalité, est véritablement comme un hymne dont nous subissons le charme.

L'Égypte, plus théocratique, plus absolument théocratique, n'avait pas connu cette calme splendeur. Aux murs de ses temples et de ses pylônes les divinités n'apparaissent que pour protéger les rois qui leur font des offrandes. On montre les exploits des monarques à côté des exploits des dieux, faisant dépendre les premiers des seconds. En Grèce, c'est la divinité seule qui règne accueillante et qui remplit l'univers radieux.

Au moyen-âge, le christianisme crée à son tour des édifices où l'idée est maîtresse ; une cathédrale est une Bible ; c'est, en des pages de pierre, l'illustration des livres de l'Ancien et du Nouveau Testaments, avec une préférence marquée pour les Évangiles, selon que passent les siècles.

Car le temple roman, plus émouvant et grave de lignes, mais moins orné, atteste les croyances sombres, le fatalisme des peuples qui pénétraient dans l'église pour y prier ; tandis que le temple ogival, venu après, porte en lui la sérénité montante des croyances épurées par des chrétiens enfin affranchis des superstitions anciennes.

Au début, c'est une statuaire effarante, faite pour donner peur, faite pour dominer ; plus tard, c'est une statuaire placide, plus vivante et d'une expression que nous qualifierons volontiers de consolante, de véritablement évangélique. L'édifice est un livre, chacune de ses façades, chacun de ses portails, chacune de ses niches est une page, est une phrase, est un mot où nous lisons et où chaque chose, chaque détail comme chaque ensemble concourent pour proclamer la grandeur des dogmes.

Ce sont là, ces temps que nous venons rapidement de passer en revue, de grandes époques d'art, où non seulement l'architecture et la sculpture étaient d'accord et solidaires, mais où la croyance et l'esthétique se mariaient d'une façon absolue. Le retour d'un art si fécond en œuvres expressives est impossible. En effet, à la religion se mêlent aujourd'hui trop d'intérêts personnels, ignorés autrefois, pour qu'on puisse la considérer comme la seule inspiratrice, comme la seule consolatrice. Aussi bien, jadis la religion, et nous parlons de toutes les religions, était universelle, régnait sur tout, régnait sur tous ; maintenant elle prend dans la vie une place de plus en plus mesurée, et on peut dire, on peut presque affirmer que, à moins d'un miracle, — et les miracles ne sont pas de ce monde ! — on ne fera plus jamais de belles églises, dans le sens authentique du mot, de beaux sanctuaires. Ne voyons-nous pas aujourd'hui les architectes chargés de construire les édifices du culte, avouer leur incapacité de trouver une inspiration dans une foi hypothétique ? Ils se contentent d'imiter, d'interpréter plus ou moins bien le gothique ; et ils abdiquent ainsi toute initiative et toute recherche

personnelle. Ils répètent mal des choses qui ont été très bien dites naguère. Et en art, comme en littérature, créer, c'est être le premier à dire une chose...

(*A suivre*)

SANDER PIERRON.

CONVALESCENCE

*A l'heure vacillante où se fane la lumière,
Voici que tu m'as donné le soleil confiant,
Ta certitude comme un baiser clair et fervent,
Et la clarté de ta tendresse pure et sincère.*

*Alors j'ai retrouvé, grâce à toi, toute la terre,
Et cet asile offert à mes pauvres mots errants...
Le monde me croira volontiers indifférent,
Parce que toute chose m'est également chère!*

*Mais s'il proclame que le bonheur est incertain,
Si tant de nuit encore vacille en nos matins,
Que m'importe, puisque j'ai ta voix et ton sourire ?*

*Dans un sommeil sans fièvre, sais-je encor si la nuit
M'accordera jamais l'humble rêve auquel j'aspire ?
Mais voici, tu me dis d'être heureux, donc je le suis.*

R.-E. MÉLOT.

LES CHAINES VICTORIEUSES

A mon Ami Auguste Vierset.

I

En arrivant rue Ducale, Jacques Mergiane eut la chance inespérée de trouver Cécile Beaufort seule en son cabinet de travail, bien qu'il eût sonné chez elle à ce moment du couvre-feu où, chacun le savait, il plaisait à celle-ci de recevoir ses amis, l'hiver, en leur offrant du thé.

La maîtresse de la maison était assise près d'une fenêtre donnant sur le Parc dont on apercevait les beaux arbres sans feuilles. Elle se tenait à la place accoutumée, dans sa confortable bergère, avec, sur un guéridon, devant elle, l'abondante correspondance qui venait de lui parvenir, qu'elle avait décachetée, triée et, peut-être, déjà lue quand le domestique introduisit Jacques. Des publications nombreuses : revues à couverture blanche, bleue, jaune, saumon ; journaux du soir, petits et grands ; deux ou trois volumes brochés, tout neufs ; diverses cartes d'invitation à des conférences, représentations théâtrales, ouvertures de Salons et autres cérémonies du même genre avaient dû arriver à Mlle Beaufort par le même dernier courrier et se trouvaient là également. Ces objets, à eux seuls, eussent suffi à rappeler la profession de celle qui les avait reçus, et qu'elle était femme de lettres, et qu'elle faisait de la critique d'art et de littérature. Mais les choses de son intimité, de ses habitudes et de ses prédilections, que tant de papier imprimé ou manuscrit n'avait pas réussi à déloger, qui, au contraire, occupaient sur ce même guéridon les places essentielles, c'étaient un bouquet de réséda et de violettes dans un cornet de Venise ; une corbeille à

ouvrage où des écheveaux de soie mariaient leur fils brillants ; un vieux petit exemplaire de l'*Imitation de Jésus-Christ*, à reliure chamois ; enfin, c'étaient deux portraits miniatures de Winterhalter représentant un homme et une femme jeunes, en costume du second empire.

Et par ce glacial crépuscule de décembre, dans la pièce douillette, d'une bonne température due aux bouches d'un radiateur invisible et soigneusement réglé, dans la pièce où flottait le parfum du bouquet, on jouissait d'une atmosphère de bien-être général, de grande sérénité. La bibliothèque en noyer ciré, du même style que tout ce qui garnissait ce cabinet de travail et où fort peu de rocailles et de chicorées, sur des formes sveltes et nobles, dénonçait la bonne époque du Louis XV, la bibliothèque avait ses portes vitrées closes sur des volumes dont les dos et les titres disparates auraient pu témoigner de l'éclectisme de leur propriétaire. Quant à la table de travail, vaste pour les dimensions de la chambre dont elle prenait le centre, elle était chargée de tous les outils du métier d'écrivain, des dix objets frêles et secs, complémentaires, indispensables à un bureau. Des petites chaises légères aux pieds sculptés, dressaient, çà et là, contre des lambris laqués, gris-pâle, leur dossier de canne vieillie qui tranchait sur le vert amandin et froid des fauteuils, des tentures murales, de la cantonnière des fenêtres. Et les brises-vues de ces fenêtres en soie blanche ancienne, incrustée d'authentique guipure ; les coussins nombreux disposés sur le canapé de brocatelle, la tapisserie au petit point des tabourets de pied, épars sur la carquette d'Aubusson ; les têtes des fauteuils, au filet-carré, avec des à-jours traversés d'étroits rubans-comète, disaient l'habileté patiente et la distinction native de la femme qui vivait parmi ces jolies choses, qui les avait ou exécutées de sa main ou choisies. Les quelques estampes ornant les murs du cabinet de travail étaient, elles aussi, significatives de compétence et du sentiment artistique le plus éclairé, le plus sûr. C'étaient deux gravures en taille-douce d'a-

près Lancret : *Le déjeuner sur l'herbe* et *l'Heureuse rencontre* ; deux autres, d'après Fragonard : *La lettre* et *le Bouquet*, faisant face à des pastels modernes représentant des natures mortes. Sur la cheminée, et sur l'épaisse moire rebrodée et dorée d'une chasuble ancienne, une figurine de marbre, *La Source*, de Jean Goujon, mirait sa jeune nudité dans une glace basse surmontée d'un trumeau du dix-huitième siècle, copie à la gouache du *Cygne dans les roseaux* de Fyt. Les ampoules renversées d'un lustre Louis XV, adaptés à l'électricité, éclairaient, de leur flamme immobile et blanche cet intérieur dont l'aspect d'ensemble était tout de grâce délicate et de paix profonde.

Une fois de plus, Mergiane en éprouva le charme et, comme sa contemplation allait du décor de la chambre à la femme qui s'y trouvait, une fois de plus il fut frappé de l'harmonie existant entre Mlle Beaufort et les choses parmi quoi elle vivait. Ah ! qu'elle était bien l'habitante de ce logis, celle qui, lorsqu'il entra, leva vers lui ses beaux yeux d'un bleu changeant et qui, parfois, avaient un regard étincelant comme le saphir et, parfois, un regard frais comme la fleur de lin, mais, toujours, droit, sincère et tellement pur !

Il était tellement pur, en effet, ce regard de Cécile Beaufort qu'à ne voir d'elle que les yeux, on l'eût prise pour une toute jeune fille. Pourtant, dans la masse lourde de ses cheveux châtain, au dessus d'un front blanc et sans rides, quelques cheveux grisonnaient ; pourtant, le nez de Cécile, un nez aquilin qui s'était épaissi, sa bouche un peu tombante et son menton légèrement empâté avaient bien son âge : ces quarante ans sonnés dont elle ne se cachait point, mais auxquels on ne pouvait pas croire quand on ne considérait d'elle que les yeux. Sa taille était haute, souple, onduleuse ; son rire marquait vingt ans ; elle possédait le plus beau timbre de voix que l'on pût entendre et personne mieux qu'elle n'avait le sens de la toilette. Aussi, bien que ses ressources fussent modestes,

elle s'habillait si judicieusement selon ce qui allait lui être seyant, qu'elle passait pour fort élégante en n'étant qu'ingénieuse, industrielle et douée de cette qualité qui, en matière d'habillement, prime toutes les autres : le goût. Cécile Beaufort avait du goût ; cela apparaissait dans la forme et la nuance de sa robe ; cela apparaissait dans la forme et la nuance du mobilier de son cabinet de travail. Et, comme ce mobilier, de style ancien, perfectionné par le progrès vainqueur, elle semblait jeune bien qu'elle ne le fût pas, à force de grâce ; comme lui, elle était transitive et, comme lui, traditive : à la fois très différente de l'idéal féminin du passé et respectueuse de ce passé auquel elle aurait pu servir de lien pour la rattacher à l'avenir. Mais, devant la silhouette de cette femme de quarante ans ou, les traits de son visage, en la voyant marcher, en l'écoutant parler, l'idée ne venait pas de dire seulement : « Elle a dû être bien jolie ». On ajoutait : « Elle est charmante ». Et l'on songeait : « Comme on a dû l'aimer ; comme on l'aime encore, sans doute ! ».

II

C'est la réflexion que se faisait Jacques Mergiane tandis que Mlle Beaufort, ayant approché d'eux, une petite table roulante à double étage, y disposait, sur un napperon, le plateau chargé d'avance du service de porcelaine, des *muffins*, *cakes* et gelées de fruits constituant les accessoires d'un goûter friand :

« Que d'amour elle a dû inspirer ; que d'amour on ressent encore pour elle, certainement ! » pensait-il.

Silencieux, il la regardait faire le ménage du léger repas. Le domestique venait d'apporter le thé ; elle emplit leurs deux tasses du breuvage bouillant, à l'arôme subtil, puis, d'un filet de crème ; sucra le mélange, beurra quelques rôties :

— En voulez-vous ? demanda-t-elle à son hôte, en ou-

vrant une boîte à biscuits qu'elle avait prise sur la planchette inférieure de la table roulante.

— Non, merci, répondit Mergiane, comme il aurait répondu tout le contraire.

Distract, il se creusait l'esprit pour arriver à deviner quelque chose de la vie sentimentale de cette femme aujourd'hui mûre, qui ne s'était pas mariée. Aimait-elle quelqu'un? Se pouvait-il qu'elle n'eût jamais aimé personne?

Bien des gens, avant lui, s'étaient posé la même question; c'était une chose qui préoccupait beaucoup de monde que le cœur de Cécile Beaufort et c'était demeuré un mystère, en dépit de l'éveil actif de tant de curiosités hostiles ou sympathiques. On ne savait rien; on n'avait jamais rien découvert et, aujourd'hui encore, séduisante comme elle l'était restée, nul n'eût pu dire où en étaient ses affaires passionnelles, ni, même, s'il y avait jamais eu aucune affaire de ce genre dans son existence.

Pourtant, rien, apparemment, n'était plus simple ni plus limpide que cette existence: la maison de Cécile était de verre; on l'y voyait vivre. Elle y habitait depuis vingt ans, depuis le jour où elle s'y était installée avec sa mère; et le passé des deux femmes (si court pour la fille, à cette époque!) était connu: ruiné par de malheureuses spéculations dans la finance, le père était mort peu après que Mlle Beaufort eût révélé un talent d'écrivain remarquable, vivace et qui aussitôt, s'était imposé. De quelques bribes très minces d'une fortune jadis considérable, unies au gain de Cécile, elles avaient subsisté dans une médiocrité digne et courageuse, aussi éloignée de la misère que M^{le} Beaufort eût révélé un talent d'écrivain remarquable, vivace et qui, aussitôt, s'était imposé. De quelques bribes très minces d'une fortune jadis considérable, unies collaborations et des correspondances à de nombreux journaux belges et étrangers. Bruxelloises d'origine, elles avaient dans la capitale des attaches étroites; or, malgré la ruine et probablement, à cause de la notoriété si vite

conquise de Cécile, la parenté comme les amis leur étaient demeurés fidèles.

Mme Beaufort, encore jeune, femme du monde, et du meilleur, par la naissance et l'éducation, recevait à ravir. Après leur deuil, on vint beaucoup les visiter. Tout de suite, il fut entendu qu'on les trouverait au logis chaque jour, à l'heure du thé, et elles firent, avec le tact le plus délié, une sélection parmi les assidus de leur salon. Des hommes supérieurs, en grand nombre, y fréquentaient. Que plusieurs furent amoureux de Cécile, on s'en rendit compte, on le sut, on put le constater, mais jamais on ne vit la jeune fille faire la moindre différence entre ses amis ni paraître en avoir distingué un spécialement. Ces deux femmes s'adoraient : la mère éprouvait pour la fille de qui, matériellement, elle dépendait en partie, un véritable culte admiratif, enthousiaste, attendri ; la fille, qui travaillait pour sa mère, accomplissait ce devoir avec un entrain et un bonheur touchants. Elles paraissaient se suffire l'une à l'autre, et Mlle Beaufort était tellement absorbée par son travail que, durant un certain temps, on put admettre qu'elle n'éprouvât aucune aspiration très vive du côté du mariage. Cependant, les années passèrent ; Cécile eut l'affreuse douleur de perdre Mme Beaufort et, enfin, elle se trouva seule au monde sans que personne pût certifier que son cœur eût jamais battu pour une affection autre que son affection filiale ni qu'elle possédât, pour remplacer l'amour de sa mère, quelque autre amour. Désormais libre de tout lien, voire de toute surveillance, dégagée même du souci que, peut-être, elle avait eu durant la vie de Mme Beaufort, de se séparer d'une mère incomparable ou de seulement chagriner cette mère, Cécile continuait, dans sa petite maison de la rue Ducale, la vie qu'elle y avait toujours menée : laborieuse, régulière, pleine d'habitudes invariables. Elle s'y montrait ménagère accomplie et aussi exquise femme d'intérieur qu'elle était exquise femme du monde. Rien qu'à poser le pied dans cette maison, on s'y sentait à l'aise, en confiance, en sym-

pathie. Et l'accueil de Mlle Beaufort, la façon dont elle vous donnait la main, dont elle vous regardait, dont elle vous souriait eût suffi à rendre heureux le plus infortuné des êtres car, je le répète, elle était favorisée de ce don magique, que tout, dans son logis, révélait : le charme. Et ainsi douée, ornée de tout ce qui peut rendre une femme aimable, celle-ci qui, certainement, avait mainte fois inspiré l'amour, n'aurait, elle-même, jamais, jamais aimé?...

Au contraire, si Mlle Beaufort, restée fille, avait donné son cœur à quelqu'un, ce quelqu'un qui ne l'avait pas épousée, ou bien ne la payait point de retour, ou bien n'était pas libre. De supposer que Cécile, à aucun moment, eût pu éprouver de l'antipathie systématique contre le mariage, cela était impossible : tout, dans sa façon d'être, dans ce que l'on savait de ses principes comme de ses penchants, tout, dans la conversation comme dans la conduite visible de cette femme, si peu affranchie en dépit de sa profession masculine, tout répudiait une semblable pensée.

D'autre part, celle d'un amour malheureux n'était guère plausible non plus : jamais ce front superbe, resté poli et blanc après la rude traversée de la vie, n'avait pu être ensanglanté par la blessure affreuse d'un sentiment dédaigné ! L'autre hypothèse, celle qui supposait un amant à Mlle Beaufort, n'était guère plus digne de créance : on l'aurait su ; l'obligation de réserver une partie de sa vie, de dissimuler, de feindre, de se cacher eût imposé à Cécile une attitude contrainte, à de certaines minutes au moins, tandis qu'elle était, qu'elle avait toujours été la sincérité même, tandis que toute son existence s'était passée dans la lumière d'une gloire aussi pure, aussi transparente que victorieuse. Il n'était pas un des familiers de Mlle Beaufort qui ne sût l'emploi de son temps, distribué chaque jour avec la dernière minutie. C'était : le lever à l'aube ; le travail jusqu'à midi ; le déjeuner ; la promenade ; le retour à cinq heures, pour le thé et la réception des amis.

Après son dîner, elle passait au théâtre, à la Monnaie, de préférence ; Cécile y suivait attentivement un acte ou deux, puis, rentrait chez elle et se couchait tôt. Elle avait des jours fixes pour déjeûner chez telle ou telle de ses amies, chez tel ou tel de ses parents, fort nombreux à Bruxelles ; et avait d'autres jours, non moins fixes, pour traiter ces personnes à sa table. Un sentiment, peut-être excessif et dont on la plaisantait souvent, de l'ordre, de la méthode, de la ponctualité dominait cette femme et avait toujours présidé à ses déterminations les plus graves comme à ses moindres actions. Aussi, l'idée qu'elle eût pu avoir une intrigue, qu'elle eût pu subir les compromissions d'une existence en partie double était bien improbable. Elle n'avait pas, elle n'avait jamais eu d'amant. Ses adversaires eux-mêmes, ceux qu'avaient dû lui susciter fatalement son métier de critiques, ses luttes, ses polémiques de presse, en étaient, au fond, persuadés. Du reste, Cécile, de morale ferme, mais de jugement large, et qui n'était pas de ces intransigeants qui placent la vertu dans l'abstinence, Cécile avait de l'amour une conception saine : si elle eût aimé quelqu'un, rien au monde n'aurait pu l'empêcher, sinon de le dire, tout au moins de ne s'en point cacher, quand même cet amour, pour des raisons quelconques, aurait dû rester sans aucune sanction légale. Suffisamment respectueuse de son bon renom, mais insurgée contre l'excès de tartufferie des conventions mondaines, elle n'eût pas plus toléré en ceci le mystère honteux que le cynisme éhonté. Elle n'était pas de celles qui partagent, qui trompent, qui s'avilissent, mais, incapable d'un sentiment qui ne l'eût pas laissée en paix avec elle-même, certes, elle eût crié sa passion et dénoncé son libre choix plutôt que d'en tomber aux concessions qui, en l'enveloppant de fourberie, l'eussent dégradée à ses propres yeux. Donc, cette troisième hypothèse d'une union heureuse, mais clandestine, était à rejeter également.

Et Jacques, en qui toutes ces réflexions venaient, pour la centième fois depuis qu'il connaissait Mlle Beaufort, de

traverser l'esprit, s'arrêta à une négation qui, définitivement, anéantissait la frêle possibilité d'une intrigue amoureuse remplissant la vie secrète de celle-ci.

Mais alors, alors... Quoi ? Cette femme, encore si séduisante à quarante ans passés, et qui avait été délicieuse ; cette femme distinguée, brillante, supérieure, fine entre les plus fines ; cette femme célèbre et d'une célébrité de si bon aloi, que seuls le travail et la valeur du talent avaient produite, cette femme que plus d'un homme avait dû aimer, avait dû convoiter, cette femme serait vierge !

Du moment où l'on repoussait toutes les autres, cette conclusion restait seule debout. Il n'était pas possible, en effet, d'appliquer à Cécile des soupçons de vice ou d'anormalité : elle était la santé même. Mergiane adoptait donc l'idée de la pureté absolue de Mlle Beaufort quand il fut au bout de son raisonnement. Deux minutes lui avaient suffi pour en venir là. Et son hôtesse lui demandait :

— Voulez-vous une seconde tasse de thé, cher Monsieur ?

Il tressaillit, frappé, une fois de plus, et impressionné jusqu'au plus profond de lui-même par le timbre de cette voix, ensorceleuse en dépit de l'insignifiance de la phrase qu'elle prononçait. Et, comme il recevait sa tasse pleine, il observa ceci : celle qui la lui servait portait une bague unique : c'était un anneau orné d'une pierre d'olivine dont la coloration variait et qui tenait, à la fois, de la topaze et de l'améthyste.

— Serait-ce là un gage de tendresse ? songea-t-il, avec l'angoisse et l'incohérence des amoureux.

III

Car, en vérité, oui, Jacques Mergiane était amoureux de Mlle Beaufort.

Revenu en Belgique après de lointains voyages nécessités par ses fonctions d'ingénieur de l'État, il avait été présenté rue Ducale quelques mois auparavant. Et, aus-

sitôt, Cécile lui avait plu, tandis qu'il s'apercevait, à n'en pouvoir douter, que lui-même ne déplaisait point à Cécile. Des goûts communs, une certaine parenté de jugement sur les questions essentielles, la similitude de leur âge, de leur éducation, de leur état de célibataires et, aussi, des manies que cet état provoque chez l'homme comme chez la femme, avaient créé entre eux ce que Goëthe eût nommé : « l'affinité élective ». Y avait-il quelque chose de plus que cela chez Mlle Beaufort ? Si Mergiane eût été fat, il eût pu le croire et il lui arrivait de l'espérer en y croyant presque.

Il n'avait pu pénétrer dans l'intimité de Cécile sans l'admirer, pour en venir, après une période d'exaltation véhémement et tout instinctive, à s'éprendre d'elle profondément. Durant les premiers temps, il avait essayé de s'illusionner là-dessus, il avait lutté contre le sentiment qui — Jacques le comprenait enfin ! — avait fait en lui une de ces irruptions tyranniques après quoi plus rien d'autre ne saurait subsister en le cœur vaincu ; il aimait Cécile comme jamais il n'avait aimé aucune femme. La preuve en était, précisément, dans la jalousie dont il souffrait d'une manière si intense, bien que cette jalousie, à proprement parler, fût sans objet et ne dépendît ni d'un soupçon ni d'un doute, pas même d'une intention ! Basée sur l'ignorance, elle contenait toutes les menaces, tout l'effroi obscur, démesuré, extravagant du mystère : c'est comme on redoute la mort, dont tout nous est inconnu, que cet homme redoutait la vérité du passé de Cécile.

Que celle-ci fût irréprochable, qu'elle eût passé sa jeunesse et fût parvenue à ce tournant dangereux de l'automne féminin sans aucune aventure, M. Mergiane pouvait l'admettre par à-coups, d'entraînement, d'enthousiasme, non de sang-froid. Cela durait le temps d'une espérance chimérique..., puis le malheureux hâchait la tête, il murmurait, torturé, mais incrédule :

— C'est invraisemblable !

Dans notre société corrompue la vertu n'est-elle pas la

dernière chose dont nous puissions admettre la réalité ? Or, exclure l'idée de vertu pour la vie de Cécile, c'était accueillir celle d'une hypocrisie tellement forte qu'elle en devenait effrayante. Et Jacques Mergiane n'était pas de ceux que l'amour aveugle au point de les entraîner aux irréparables folies : loyal et droit, élevé dans un milieu austère, ses principes étaient ceux de l'honneur le plus strict et il en conservait même quelques-uns d'un peu étroits. Parler d'amour à Mlle Beaufort c'était, il ne se le dissimulait pas, lui parler mariage ; Mergiane, soit que loin d'elle il évoquât son image où qu'il se trouvât en sa présence, ne pouvait dissocier ces deux propositions. Un instinct sûr lui dictait l'attitude à tenir et, malgré tant d'arguties, c'est d'un respect absolu qu'il entourait la personnalité de Mlle Beaufort.

Cependant, il y avait cette bague quelle portait constamment, et il y avait aussi les fleurs, ses fleurs favorites, qui, en toute saison, ornaient la liseuse devant laquelle Cécile avait son fauteuil et dont elle se servait pour y déposer son courrier, son livre, sa broderie. Une carte de visite était restée attachée une fois à ce bouquet d'élection et Jacques y avait pu lire un nom d'homme, celui de *Charles Freige*, un illustre statuaire dont la maîtresse de la maison ne parlait jamais, que lui-même, Jacques, n'y avait jamais rencontré. Il n'était donc pas de son intimité avouée, celui-là ! Dès lors, comment expliquer l'envoi, l'envoi régulier, l'envoi quotidien de ces fleurs et le cas particulier qu'on en faisait ? Comment, au surplus, interpréter un mot de Cécile désignant cette même liseuse dont l'unique tiroir était toujours fermé à clé :

— Ceci, c'est le meuble aux secrets ; tous mes souvenirs s'y trouvent.

Donc, elle avait des *secrets* ; donc, elle avait des *souvenirs*. Pouvait-on se méprendre sur la nature des uns et des autres ? Et à quoi aurait bien pu se rapporter une phrase pareille sinon à des secrets, à des souvenirs d'amour ?

Toutefois, il y avait des moments où Jacques hésitait,

où il était bien près de se persuader qu'il faisait fausse route et s'arrêtait à d'improbables imaginations. C'était quand une étincelle de ce qui pouvait tout aussi bien être la vérité lui illuminait le cerveau. Et il songeait alors qu'il avait devant lui, en Mlle Mergiane, un type féminin nouveau, la figure la plus caractéristique, la plus intéressante de la société en formation, du monde de demain. Elle était, oui, réellement, elle était traditionnelle et transitionnelle, cette Cécile extraordinaire ; attachée au passé, comme elle devait l'être fatalement par l'influence occulte de l'atavisme, pourquoi n'aurait-elle pas été la *femme forte* de l'Écriture, la femme chaste de l'ancienne bourgeoisie, pour qui, en dehors du mariage, la virginité s'imposait ? Dans l'exercice de sa profession mâle, de son métier de critique, elle avait dû être en mesure de rendre d'éminents services à nombre de personnes ; elle avait dû, aussi, recevoir énormément de confidences. Cela ne suffisait-il pas à expliquer qu'un artiste reconnaissant se fût avisé de la délicate attention de fleurir Cécile chaque matin ? Quant aux secrets de la liseuse, rien ne prouvait qu'ils lui fussent personnels ; et quant aux souvenirs... Quel être humain parvenu à la maturité d'âge n'a pas chez soi un meuble, un tiroir, ne fût-ce qu'une boîte où il conservera ceux qui lui sont chers ? Cela implique-t-il, forcément, la conséquence que ces souvenirs seront des souvenirs d'amour ?

— Oui, se répondait Jacques ; oui, cela implique cette conséquence, quand le meuble, le tiroir ou la boîte appartiennent à une femme, à une jolie femme, à une femme célèbre.

III

Et c'était le préjugé, le vieux, l'absurde préjugé selon lequel toute femme émancipée consentira un certain relâchement de mœurs, c'était ce préjugé qui, s'emparant du malheureux Mergiane, l'amenait à de nouvelles indécisions au sujet de ce qu'avait pu être le passé véritable de Cécile.

La bague d'olivine, que cette femme, pour la raison bien simple que ce bijou lui venait de sa mère, ne quittait jamais, devenait, pour l'esprit inquiet de Mergiane, une preuve de plus que Mlle Beaufort avait ou avait eu quelque attachement passionnel.

Ces préoccupations et toutes les autres, M. Mergiane les avaient en aveu au bord des lèvres ; il eût voulu les formuler en paroles, car il lui semblait que, seule, la confession entière du conflit de ses pensées triompherait de son malaise. Et il avait l'impression que si peu de chose le séparait de Cécile ! C'était comme une ombre qui s'efface quand on veut la saisir, une apparence en fuite, le tulle inconsistant d'un brouillard en évaporation.

Pourtant, la causerie se poursuivait entre eux, vive, légère, indifférente, alors que de si graves, que de si considérables pensées agitaient l'un des causeurs. Et Mlle Beaufort, ne se doutait-elle de rien ?

En vérité, sa perspicacité féminine, sa science de psychologue et, par dessus tout, le sentiment qu'elle commençait, elle-même, de ressentir pour M. Mergiane lui avaient fait deviner, puis pénétrer presque tout ce que celui-ci éprouvait : elle avait vu l'amour naître en ce cœur loyal et le doute s'imprimer au plus impressionnable de cette conscience timide. Quand Jacques était entré chez elle, ce jour-là, elle avait aussitôt compris dans quelles intentions il venait la voir et que c'était avec le ferme propos de lui déclarer ses sentiments. Ne savait-elle pas qu'il allait quitter la Belgique, qu'un décret ministériel l'avait désigné pour diriger une mission en Chine ? Le départ de l'ingénieur étant imminent, cette visite qu'il faisait rue Ducale et qu'elle-même souhaitait décisive, était, officiellement, *pour prendre congé*. S'il ne se déclarait pas aujourd'hui, jamais plus il ne le ferait : ils étaient trop âgés, tous les deux, pour remettre une telle démarche au retour de ce voyage lointain, périlleux et qui devait se prolonger. Et elle souffrait, oh ! comme elle souffrait ! de toutes les

banalités qu'ils échangeaient laborieusement, de tout ce que Jacques disait, de tout ce qu'il ne disait point !

Le pâle sourire errant sur les lèvres un peu désenchantées, très méprisantes de Mlle Beaufort était un témoignage certain de cette souffrance. Et il sembla, tout d'un coup, que les quelques cheveux gris de ses tempes fussent plus visibles, plus brillants dans la masse des autres cheveux, tandis que la paupière s'alourdissait sur son regard, soudain vieilli. Un mot d'elle eût suffi pour dissiper le malentendu qui, moralement, divisait ces deux êtres. Elle se garda de prononcer ce mot. N'est-il pas convenu que, dans les affaires sentimentales entre personnes de sexes différents, la femme ne fera le premier pas sous aucun prétexte ?

Tout, dans l'aspect de Mlle Beaufort, dans son maintien, dans ses moindres paroles, tout dans l'air de sa maison affirmait cet équilibre fondamental que, seuls, procurent la dignité de l'existence, la hauteur d'âme, l'équanimité. Mais ces mérites précieux sont tellement exceptionnels que, plutôt que de le rassurer, leur évidence augmentait la perplexité de l'homme qui, dans le moment même, en recevait le bienfait. Et, au lieu de comprendre enfin combien il était naturel que quelqu'un qui n'était pas tout le monde n'eût pas eu la destinée de tout le monde et qu'une femme supérieure par l'intelligence, par la science, par le talent possédât également la supériorité morale, la possibilité de tant de perfections surhumaines parut menueuse à Mergiane. Sa modestie protestait contre l'idée que Cécile pût l'aimer, lui, sans avoir jamais aimé auparavant. Il trouvait dans cette modestie une nouvelle raison de déduire ou bien quelle ne l'aimait point — et, dans ce cas, le silence serait la plus sage des résolutions — ou que, si elle aimait à présent, ce n'était pas la première fois. Et alors, c'est avec la volonté la plus précise et la plus déterminée qu'il devait se taire.

Le mur de tulle sur lequel il eût suffi de souffler pour le réduire à néant, se dressait, formidable, entre Jacques

Mergiane et Cécile Beaufort. Peu à peu, l'obstacle acquérait la densité, le poids, l'inflexibilité de la pierre. Les scrupules caducs, les jugements conventionnels, les sentences iniques de vingt siècles l'avaient rendu irréductible.

Et les mots ardents, vivants, adorants qui se pressaient sur la bouche de Jacques ne furent pas articulés.

Il quitta Mlle Beaufort avec la poignée de main qu'on donne à un ami à la veille d'un départ. Et il était incertain si c'était la félicité qu'il perdait ou le malheur qu'il allait éviter en la quittant ainsi. Mais il était au désespoir. Cécile s'en aperçut bien, mais, elle non plus, ne dit rien de ce qui lui emplissait le cœur.

Or, aucun drame de violence et de sang ne pourrait être comparé, pour le mal produit, pour les conséquences irréparables, à ce qui venait de se passer dans ce joli cabinet de travail, tiède et clair, plein d'un parfum de violette et de réséda et où, une fois de plus, l'abominable tyrannie des préjugés venait de faire des siennes.

MARGUERITE VAN DE WIELE.

EDMOND GLESENER

Liège est un peu notre ville du Midi. Son caractère est joyeux et souriant ; ses écrivains sont purs, délicats et harmonieux. Il en est qui sont poètes et qui chantent, légèrement ou savamment, de délicieuses eurythmies de syllabes et de phrases ; d'autres sont prosateurs et leur langue, plus agréable, plus mélodieuse que partout ailleurs, en Belgique, s'approche tant de l'élégance et de la beauté françaises qu'ils semblent être les plus français de nos stylistes. On ne peut dire de ces écrivains qu'ils sont wallons. Ils analysent des types de leur contrée, certes, mais ils le font, comme ils décrivent leur pays, parce que les êtres et les choses intimes sont plus parlants à nos âmes. Leur esprit demeure français à la manière méridionale ; il est ensoleillé, illuminé, égayé ; même lorsqu'il rêve, ou lorsqu'il se mélancolise, il conserve en son abandon momentanément le frisson et la joliesse d'un sourire. Ils sont, ces écrivains de Liège, des poètes ou des prosateurs qui séduisent, qui plaisent.

Edmond Glesener est Liégeois. Il a débuté dans les Lettres en collaborant à *Floréal*, au *Réveil* et à quelques autres revues d'avant-garde ; puis, il s'est retiré, refusant systématiquement d'écrire dans aucun journal, dans aucune revue, afin de consacrer tout son effort à quelques livres. Il en a publié quatre : « *Histoire de M. Aristide Truffaut, artiste découpeur* » (1), « *Le cœur de François Remy* » (2), « *Monsieur Honoré* » et « *Le Citoyen Colette* » (3), ces deux

(1) Un volume ; Mercure de France, Paris ; 1901.

(2) Un volume ; Félix Juven, Paris ; 1904.

(3) Deux volumes ; Association des Ecrivains belges.

derniers formant ensemble la « *Chronique d'un petit pays* ». Edmond Glesener a trente-neuf ans et, le jour où il vint au monde, aucun phénomène céleste n'effraya les hommes : il n'y eut pas de pluie de sang, et la lune ne cracha point de crapauds.

Le style d'Edmond Glesener est du plus pur français ; il donne l'impression d'une écriture très travaillée et qui conserve malgré tout l'aisance et la fraîcheur primesautières ; il fait songer aux Liégeoises dont les yeux, ouverts et intelligents, révèlent une culture, une perspicacité, et une vivacité spirituelles extraordinaires, et qui sont bonnes filles, cependant. On a parfois fait observer que le style précis, correct et solide d'Edmond Glesener rappelle la manière de Gustave Flaubert. Ce reproche n'est pas tout à fait sans fondement, si c'est un reproche puisque *Boule-de-Suif*, écrite par Maupassant sous l'influence directe de l'auteur de *Madame Bovary*, n'en est pas moins un chef-d'œuvre. L'ombre de Flaubert plâne sur la première partie — notamment — du *Cœur de François Remy* qu'elle a peut-être inspirée un peu trop directement. Mais Edmond Glesener doit à ce maître qu'il admire, d'avoir retrouvé des qualités qui se font de plus en plus rares : la persévérance dans l'effort, l'amour du style clair et ferme, la patience qui sait laisser à l'œuvre le temps de mûrir et cette conscience dans le travail qui rejette les « à peu près » et ne se trouve satisfaite que quand le sujet est épuisé.

Edmond Glesener aime le jeu des lumières, des couleurs et l'harmonie des teintes, et, par là, s'avère son inspiration méridionale. Il aime montrer des figures dans un chatoiement de clarté et baigner les objets dans de la lumière sous des rayons pâles ou enflammés ; il note, dans les intérieurs intimes, des effets d'abat-jour montrant des paysages féeriques, avec des mers bleues, des navires jaunes, des montagnes calcinées, des lanternes japonaises et des volcans empourprés ; il décrit, après l'assoupissement des lampes, les rayons de lune filtrés dans l'air bleu du soir ; il chante la gamme en or des soleils roux ou blonds.

Edmond Glesener aime évoquer, d'une inspiration sereine et claire, des attitudes. Jeune fille en robe bleue, portant un rateau sur l'épaule droite, tandis que sa main gauche balance une cruche de fer-blanc, où le soleil, à chaque pas, allume un éclair et dont le fond courbe les hautes herbes qui se redressent derrière elle avec un flux de clarté. — Jeune fille en corsage rouge, puisant de l'eau à une source, appuyant le bec d'une cruche de grès contre le revers d'un fossé et se tenant immobile et la tête basse, avec la taille penchée en avant, une main sur la hanche. — Profil de femme, bourrelé par les cheveux, cou rond et ambré, poitrine haute et pleine, se découpant au milieu de la verdure avec un bleuët à la bouche et de la poussière montant derrière elle, dans un rayon de soleil. — Visage de mère, s'amusant entre deux aiguillées à observer les jeux de son enfant qui se roule par terre, à demi-nu, à contempler ses impatiences, ses paresseuses, et pour qui rien au monde ne semble beau comme ce corps rond et rose, frétilant de caprices, creusé de fossettes, et que le soleil chatouille du bout de ses rayons, à travers la mousseline des rideaux.

Edmond Glesener est Liégeois. Il dessine la silhouette d'un chansonnier wallon, il évoque ses crâmnignons et ses élégies, empreintes dans leur grâce ingénue de toute la rêverie de la race ; il le montre exaltant les joies du foyer, le gai travail de chaque heure, chantant l'émoi ravi des rendez-vous d'amour, le charme suranné des choses évanouies et exprimant l'éphémère éclat des bonheurs et des beautés terrestres ; ce chansonnier parle selon son cœur et chacun le comprend, et chacun l'aime. L'écrivain narre les bonnes parties de « couïon » qu'on arrose de bière et de genièvre et qui se terminent par des histoires, vous allez rire, des histoires « d'un curé, dont la servante... » Glesener étudie le caractère des savetiers qui font de la psychologie humaine d'après la forme des pieds et l'extérieur des souliers ; il dit le métier patril des vanniers mosans ; il montre, ici, les pêcheurs obstinés, fumeurs de pipes et vantards, là, les artistes-découpeurs de bois ou

de cuivre, plus loin, les doux et les mélancoliques, les paillards et les buveurs, ailleurs encore, les amateurs de luttes, d'exercices et d'adresse, enfin, plus au large de la ville, les fraudeurs décidés. Et quantité de figures, les unes simplement vraies, les autres caricaturales, individualisent les travers qui définissent le peuple de Liège et de Belgique, la bourgeoisie du pays.

A ce point de vue dernier, la *Chronique d'un petit pays* est remarquablement de « chez nous ». « La couleur nationale, dit Arthur Daxhelet (1), y est même très marquée. L'auteur, pour mettre en valeur les caractères de ses personnages, s'est servi d'une foule de circonstances empruntées à la vie de notre pays.

Voici un portrait :

« Tous les convives, en effet, mangeaient abondamment ;
 « mais le plus absorbé par son assiette était un jeune hom-
 « me qu'Arthur observait depuis quelques minutes. Il avait
 « le visage pâle et gras, avec des yeux ingénus, une barbe
 « chétive et des cheveux longs, dont le frottement avait
 « ciré son veston de velours au collet. Une lavallière inspi-
 « rée se convulsait sous son menton. C'était un poète mys-
 « tique. Il avait l'air d'un Archange de garde-meuble.
 « Quand il ne dévorait pas, il se contemplait avec délecta-
 « tion dans l'acier de son couteau, à moins qu'il ne sub-
 « mergeât ses voisins d'un flux de paroles qui, à cause de
 « la distance sans doute, ne semblaient pas toujours à Boi-
 « leau d'une cohérence parfaite...

« ... — L'Archange commença de vaticiner, au milieu
 « d'un groupe d'amis. Clignant les paupières à l'éperdue,
 « il prophétisait, dans un nuage de tabac :

« — Bientôt vous ne riez plus ! Des oracles redouta-
 « bles annoncent que les temps sont arrivés. Le monde est
 « devenu un cloaque d'impuretés, et la vengeance de Dieu
 « est suspendue sur vos têtes... »

(1) Quelques jeunes romanciers et conteurs de chez nous : La Belgique Artistique et Littéraire : 1913.

Après ce « visage » nettement photographié dans l'un de nos cénacles littéraires, Edmond Glesener a trouvé dans la lutte des partis, celles des classes et des races, autant de thèmes à développements amusants...

Il y a le *Flamingant*, qui, mâtiné de pangermanisme, crie très fort jusqu'à sa nomination comme fonctionnaire ou député ; il y a le champion des *Amitiés françaises* qu'on entend discourir, à tous les congrès, avec un accent pincé et des grâces d'Athènes, Grec égaré chez les Scythes et se consolant de cet exil en présidant de nombreux banquets ; il y a enfin tous ces fantoches des cabarets et réunions littéraires qui se croient le centre et la raison suffisante de l'univers. Et voici, les « théâtres d'amateurs », les « gardes-civiques », les côteries socialistes, les naïfs et crédules adeptes du culte d'Etienne, les Etiennistes, (1) les décorés pour actes de courage et de dévouement, les invités d'un bal de la cour, les membres du Parlement, les Libres Penseurs...

Tout cela, que j'ai cité un peu pêle-mêle, constitue dans le bagage littéraire d'Edmond Glesener, d'admirables pages, des pages dignes d'une Anthologie. Je me souviens, entre autres, de *La Mort de Grison*, le vieux cheval d'une maringote, de *La Séance de Luttes* et de *La Nuit des Fraudeurs* (2) de *La Kermesse de Saint-Siméon* et *Le Découpeur* (3), de *La conquête d'Angélique*, *Le Sauvage d'Honoré*, *Le voyage à Bruxelles* et *Le Bal de la Cour* (4), *Le Meeting socialiste*, *La réception d'Hélène*, *Lucie et son fils*, *L'atelier du photographe Boileau* (5). Tous ces épisodes sont vivants et colorés, et forment d'admirables fragments de prose.

On y découvre, comme dans toute l'œuvre d'Edmond Glesener, les qualités fondamentales de cet écrivain ; c'est-



(1) Nous connûmes, en Belgique, les Antoinistes.

(2) Ce sont là trois épisodes du *Cœur de François Remy*.

(3) Voir *M. Aristide Truffaut*.

(4) Cf. *Monsieur Honoré*.

(5) Passim, *Le Citoyen Colette*.

à-dire, à côté de son style puissant, une observation très pénétrante et très sûre, un don extraordinaire de la vie, un amour sincère et intelligent de la nature. Les différents livres d'Edmond Glesener révèlent, comme l'écrivait Edmond Picard (1), « un cerveau d'une acuité et d'une pénétration miraculeusement minutieuse et avertie ». Le réalisme de l'auteur du *Cœur de François Remy*, est un réalisme consciencieux et probe ; cela n'empêcha point certain critique (2) d'y voir des choses répugnantes dépeintes avec un vrai luxe de détails érotiques ; il dénonça l'extrême immoralité, la rare indécence de notre romancier et, tout en rendant hommage au talent de l'auteur, il condamna l'usage qu'il en fait. La même idée fut reprise par cet esthète averti et cet excellent poète qu'est Victor Kinon (3), mais, cette fois, exprimée avec mesure :

« Je garantis, déclare l'auteur de *L'Ame des Saisons* « après avoir étudié et admiré *Le Cœur de François Remy*, « que M. Glesener aurait fait un plus beau livre s'il avait « observé ce précepte lapidaire, par quoi M. René Bazin « résume les droits et les devoirs du romancier : « Obligé « de dire le mal, il doit en éveiller l'idée sans en éveiller « le désir ».

Ceci est une remarque toute personnelle car, si M. Victor Kinon me le permet, j'avouerai n'avoir connu par la lecture des romans d'Edmond Glesener nul désir malhonnête. Je m'insurge davantage contre une remarque, signée également par le poète de *L'An Mille* : M. Glesener, suivant son censeur, aurait mis trop souvent dans la bouche de ses personnages des expressions d'une crudité révoltante, et Victor Kinon de conclure :

« M. Glesener ne craint-il pas de choquer certaines « oreilles, notamment les plus jolies, qui ne pardonnent « jamais ces choses-là?... »

(1) *Le Peuple*, 18 décembre 1904.

(2) *La Gazette de Liège*, 1^{er} avril 1905.

(3) *Le XX^e Siècle*, 2 juillet 1905.

Un tel scrupule ne peut naître dans l'esprit d'un artiste. Celui qui compose une œuvre d'art, avec un unique souci d'art, ne peut faire à son public, au lecteur, ni concessions, ni réticences ; une œuvre n'est pas créée pour le public, mais au contraire se crée un public. « De lecteurs, a dit Montaigne, j'en ai assez d'un... »

Au reste, je m'étonne que l'on ait songé à objecter de pareilles futilités à l'œuvre d'Edmond Glesener. Le père de François Remy, d'Aristide Truffaut, d'Honoré Colette a, en Belgique surtout, un mérite qu'il importe de souligner. Léopold Courouble, Franz Fonson et Fernand Wichelen, Georges Garnir ont écrit des œuvres d'observation, et leurs œuvres furent marquées du sceau belge par l'emploi de cette langue inharmonieuse qu'est le « parler du bas de la ville bruxelloise ». Edmond Glesener dans ses études psychologiques sur Liège et ses habitants devait être attiré également par la séduction des expressions locales, pittoresques et savoureuses ; il y a résisté ; il n'a point voulu faire œuvre régionaliste et il a réussi à construire un document littéraire qui peut intéresser l'univers. Les Kaekebroeck, les Beulemans, les Krott et C^{ie} sont des héros plaisants et finement croqués ; il fallait qu'on nous les représentât ; mais Edmond Glesener n'a-t-il pas analysé les gens et les choses de son pays, en n'écrivant jamais qu'en français, en bon français, même quand des nécessités de mise en scène prêtaient à ses dialogues une vivacité un peu aiguë ?

*
* *

Il y a trois figures d'hommes qui se détachent de l'œuvre d'Edmond Glesener ; ce sont les trois héros qui ont donné leur nom aux livres dont ils forment le centre : Aristide Truffaut, François Remy et Honoré Colette.

Aristide Truffaut, sous-chef dans un bureau de bienfaisance, est un être né pour avoir des manies, des habitudes chères et absorbantes ; grand « culotteur » de pipes, baptisé « roi du piquet » par ses camarades de café, il

devient, par l'influence du comptable des Messageries Lambert, un adepte de l'art du découpage. Et il découpe, jusqu'à s'en lasser et reprendre la monotonie de sa vie antérieure ; ce type n'est pas simplement parfait en lui-même ; il vaut surtout par l'ambiance provinciale qui l'encadre et dont les traits semblent avoir pris les teintes uniformes et ternes. Récit savoureux de mœurs faubouriennes, l'histoire de cet artiste-amateur s'enveloppe d'un léger voile de philosophie ironique sous laquelle s'atteste néanmoins la sensibilité très vive du romancier.

Le livre où nous apparaît François Remy, par ses qualités de plénitude et d'harmonie, fit sensation il y a quelques années et obtint le prix de la Libre Académie Picard. C'est, écrivait le fondateur de cet aréopage, « moins un roman qu'une étude morale, étude de noblesse sentimentale, triste et touchante » qui s'entoure de la vie de choses minuscules, tragiques ou frissonnantes.

François Remy, fils d'un modeste artisan du pays de Liège, possède une émotivité excessive ; c'est un timide et un irrésolu, un faible. Encore tout enfant, il est inquiet et malheureux pour deux yeux de fillette qui se posent avec douceur sur les siens. La mort prématurée de ses parents augmente encore ce besoin maladif d'affection. Malgré la sympathie et le dévouement que lui témoigne un ami de son père, malgré l'accueil qu'il trouve chez lui, dans un petit village des Ardennes, François souffre. Sa souffrance est triple, faite de la nostalgie de la ville natale, du désir de l'amour et des poids des rêves dans un cerveau trop faible. Aussi quand une jeune fille, Louise voudra bien l'écouter, François abandonnera l'existence tranquille que lui assure son protecteur, et, devenu vannier ambulancier, il vivra au jour le jour dans une maringote entre un vieillard acariâtre, paresseux et rapace et un jeune vaurien doublé d'un Roger Bontemps et d'une bête de proie.

François Remy n'est pas uniquement l'enfant devenu homme et désireux d'aimer qui quitte les siens, son village, l'aisance et le bonheur pour ne point perdre sa maîtresse,

filles d'un propriétaire pauvre de roulotte. Non. François est l'âme d'un peuple ; c'est le cœur liégeois, ardent, enthousiaste, cœur de méridional content de vivre, mais cœur hésitant, lâche, sans volonté, facilement dominé par les événements et par les êtres. Une pente naturelle porte l'âme de François aux douceurs et aux lyrismes ; elle se tourne d'instinct et toute épanouie vers le sourire avenant d'un visage nouveau. Une caresse, un geste affectueux, un regard confiant, un mot éveille en lui un enjouement expansif. Mais quelque chose de fiévreux et de chagrin, d'inquiet et de torturé le trouble constamment. Et il garde cette humeur pendant son existence nomade et besogneuse s'égrenant dans les vallées de la Meuse, de l'Ourthe, de l'Aisne et de la Semois ; silencieux, renfermé, pleurant secrètement le bonheur rêvé, le clocher, les siens, il aime son amie, n'a pas la volonté de la soustraire à cette vie qui la tue, puis, lorsqu'elle est morte, physique, alors qu'il allait partir avec son enfant dans les bras, une hésitation dernière l'emporte... et il finira ses jours où son Destin les a fixés.

Le héros principal de ce livre, c'est le cœur de François Remy, âme ethnique individualisée dans celle d'un homme. C'est une synthèse sentimentale. C'est le cœur des gens d'un petit pays très particulier, dit Arthur Daxhelet, qui n'a guère changé depuis des siècles, avec ses élans vifs, généreux, ses ardeurs étranges, et ses abdications d'énergie.

Glesener a décrit avec une précision méticuleuse les mœurs des petites gens de la Wallonie ; lorsqu'il pénètre dans un intérieur, il situe tous les objets, en définit la valeur et analysant le caractère du propriétaire, le faisant agir, parler, penser, il dessine sa vraie personnalité, dans son atmosphère naturelle. Mais, s'il se préoccupe d'évoquer des paysages ou de mettre en scène les mœurs de nos populations, Edmond Glesener ne néglige cependant pas la part d'humanité générale et tous les types qu'il peint, sont nés d'une forte étude psychologique. Un sentiment large et viril de la nature, une santé essentielle animent

les pages où l'auteur oppose, en contraste aux émois contradictoires de son héros, la vie profonde et belle de la terre.

Le Cœur de François Remy est une fresque, peinte non pas à larges traits, mais par touches menues, ce qui ne l'empêche pas de revêtir un caractère de réelle grandeur. (1) Cela provient de ce que l'art de la composition n'a pas plus de secret pour l'écrivain que l'art d'écrire. A côté du héros principal, les figures de Louise, douce et aimante, de son père, avare et égoïste, de son frère, buveur et sensuel, sont tout autant analysées. Puis, il y a cette description de la vie en maringote, de cette vie de hasard, de misère et de chutes que traîne, avec soi, d'un pas lourd, quelque vieux cheval...

Honoré Colette est la troisième figure masculine à laquelle Glesener s'est intéressé ; elle anime les deux derniers livres de l'auteur ; d'aucuns, — Charles Bernard, entre autres — marquent une préférence nette pour le tome premier de la *Chronique d'un petit pays*. Je crois que ce sentiment leur est né parce qu'ils n'ont pas, comme moi, lu les deux volumes l'un après l'autre ; *Monsieur Honoré* et *Le Citoyen Colette* ont en effet vu le jour à quelques mois d'intervalle ; il n'en faut pas plus pour prêter au premier des qualités qu'on ne s'imagine plus retrouver avec autant de fraîcheur dans le second.

La *Chronique d'un petit pays* nous rend l'Edmond Glesener de *M. Aristide Truffaut*. La partie descriptive, qui, dans *François Remy* nous avait valu de si poétiques évocations, est ici restreinte, car les héros nouveaux de l'auteur ne sont pas de ceux qui se mirent dans les choses ou qui se laissent émouvoir par le prestige des souvenirs. « Ce sont, dit exactement Charles Delchevalerie (2), des êtres positifs, épris des matérialités de l'existence, et qui vivent avec intensité, sans prendre le temps de penser ». Et le

(1) Hubert Krains, *Wallonia*, février 1905.

(2) *L'Express*, 12 mars 1913.

livre qui raconte leur odyssée est comme eux débordant de vie.

Honoré Colette se meut dans les décors familiers de Liège ; c'est à peine s'il se promène quelques fois dans les réunions bruxelloises ; les romans qu'il a inspirés à Glesener sont d'une implacable ironie, non de cette ironie qui commente, mais de cette ironie impersonnelle, si chère à Flaubert et si particulièrement développée, plus tard, par Anatole France dans son *Essai d'Histoire Contemporaine*. La *Chronique d'un petit pays* n'est cependant pas née d'une admiration trop exclusive des faits et gestes de M. Bergeret, le héros sympathique de l'auteur de *La Reine Pédauque*. Non, et s'il fallait indiquer des pères spirituels à l'œuvre de Glesener, je crois bien qu'il faudrait y ajouter le Voltaire de *Candide* et le Le Sage de *Gil Blas*.

Candide est un conte philosophique où se juxtaposent des contrastes saillants, des rapprochements inattendus, avec par-dessus tout, un esprit étourdissant jeté à pleines mains ; nous retrouvons ces caractéristiques dans les livres de Glesener, qui, au même titre que *Candide* encore, contiennent aussi des pages de polémique : si Voltaire a tué l'optimisme de Leibnitz : « Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles », par le ridicule, Glesener a combattu l'ignorance et la bêtise suffisantes du peuple belge par la plus mordante des satires.

La manière de Le Sage est celle de Glesener. *Gil Blas*, en effet passe par toute une série de mésaventures, qui le détournent de ses projets, forment son expérience et le font tour à tour cuisinier, garde-malade, médecin, confident, intendant, secrétaire, picaro, coureur de grands chemins et habituel commensal de mauvaises sociétés. Honoré Colette part, comme lui, d'une basse extraction. Employé aux halles, il devient l'amant d'une veuve assez riche ; un coup de fortune l'a fait le favori de cette femme comme *Gil Blas* devint l'ami du premier ministre duc de Lerne. Peu scrupuleux, ni héros, ni malhonnête homme, bien intentionné, mais ayant toutes les faiblesses de l'orgueil

et de l'arrivisme, Colette est servi, comme *Gil Blas*, par une intelligence vive mais bornée à l'intérêt présent : c'est ce qui amène, après son passage comme représentant socialiste à la Chambre, sa chute devant les électeurs qu'il n'a pas suffisamment ménagés. Présomptueux, vaniteux, un peu fats, au fond tous les deux bourgeois solides et paisibles, Colette et Gil Blas ne sont que des êtres moyens.

Ajoutons à ces lointaines, à ces apparentes parentés, une certaine tournure d'esprit qui rappelle par moments Julien Sorel, et, peut-être aurons-nous réussi à définir exactement l'art séduisant, réaliste, mais délicatement gracieux dans son ironie d'Edmond Glesener.

Cependant, qu'il me soit permis de souligner que Glesener a mis à côté de Colette, une figure, celle de Boileau, au sourire philosophe plein d'urbanité rayonnant sur la joie tempérée de son existence, comme Voltaire a placé à côté de Candide le docteur Pangloss pour qui tout est bien, et le savant Martin, pour qui tout est mal. L'épisode qui montre Colette et Boileau se rencontrant chez la maîtresse de Colette avec quelques artistes, ne se rapproche-t-il pas de celui qui met Candide et Martin en présence de six inconnus, qui se trouvent être six rois détrônés? Candide séjournant au pays imaginaire d'Eldorado, patrie de la justice et du bonheur dans la vertu, n'est-ce pas Honoré Colette dominant sa patrie comme représentant du peuple socialiste liégeois? Candide, on le sait, se retire à la fin de sa vie dans une métairie. Là, dépouillé de ses richesses, fatigué, désabusé, instruit par l'exemple d'un sage laboureur, il coule encore des jours tranquilles. La conclusion de la *Chronique d'un petit pays* ne nous décrit-elle pas que Colette, après être entré dans la bourgeoisie par son mariage, après s'être fait élire député, après avoir dû renoncer à son mandat, et après avoir perdu sa femme et ses maîtresses, se retire à la campagne et que, n'ayant pas d'opinion arrêtée, il y profitera paisiblement des leçons de l'adversité?

Mais, je n'insiste pas davantage. Glesener peut avoir

écrit une œuvre parallèle à d'autres. Il n'en reste pas moins que ses livres sont riches en personnalité. *Honoré Colette* et *Le Citoyen Colette* ne sont que les deux tomes d'une seule histoire dont la philosophie se dégage dans les derniers chapitres. Le premier livre ne forme un tout que par le milieu où les personnages évoluent, et le second, par une sorte de scepticisme navré, corrige quelque peu le pessimisme amer du premier. Les deux ouvrages ont une tendance satirique, et, si le premier s'attachait surtout à stigmatiser la veulerie du milieu, dont les complaisances permettent des carrières telles que celles d'Honoré Colette, le second, qui a des visées sociales, stigmatise principalement le marasme intellectuel du pays, où des primaires comme Honoré arrivent à jouer un rôle. Et, l'on voit également dans *Le Citoyen Colette*, un thème, déjà amorcé dans *Monsieur Honoré*, arriver à sa résolution : le rachat de l'homme et de la femme par l'enfant.

★
★ ★

Je ne sais si j'ai réussi à extérioriser comme il conviendrait les qualités qui font d'Edmond Glesener le meilleur romancier, le seul romancier belge dont les romans soient vraiment autre chose que des contes plus ou moins longs. J'aurais voulu donner cette impression que, devant les quatre livres de l'auteur du *Cœur de François Remy*, la critique se voit obligée de sortir du cercle un peu étroit, où elle a dû prendre l'habitude, en Belgique, de faire tenir la littérature régionale, pour s'élever à la hauteur des œuvres les plus émouvantes et les plus charmantes de la littérature universelle. C'est ce que j'ai essayé de marquer par le parallèle, que je n'ai pu qu'esquisser, entre les deux derniers livres de Glesener et les chefs-d'œuvre de Voltaire et Le Sage. Or, de ce que la *Chronique d'un petit pays* puisse, sans en être diminuée, se comparer à de tels ancêtres, dites, n'est-ce pas un bel éloge ?

Edmond Glesener, en-dehors de tous autres mérites

littéraires, nous a mieux fait connaître Liège et ses habitants, et je suis heureux de terminer cette étude par un mot tout d'actualité que j'épingle dans *Le Citoyen Colette* :

Colette parle :

— *...Et ce sont des Wallons qui m'ont ainsi tiré dans le dos ! Dire que je fus des premiers à réclamer pour eux la séparation administrative... !*

— *Ce qui fut une erreur, interrompt Boileau. Quand on étouffe dans une chambre étroite et basse, on ne la divise pas en deux : on en ouvre les fenêtres.*

MAURICE GAUCHEZ.

LE POÈTE ET LE PEUPLE

Il y a quelque dix ans, une réaction salutaire se dessina contre une fâcheuse littérature qui, sous prétexte d'art social, produisait des romans ressemblant à des prêches, des pièces à thèse qui n'étaient que des conférences contradictoires, une poésie pleine de ternes abstractions, d'une creuse philosophie et d'un humanitarisme geignard.

Brunetière, accaparé par les préoccupations morales et religieuses, déclarait alors que l'art qui n'est pas social est un art sans but. L'expression était malheureuse, car quelle est en vérité l'œuvre d'art qui n'est pas sociale... au même titre que tant d'autres choses? L'art, même quand il est représenté par l'œuvre d'un Flaubert (celui de *Salammô*) d'un Baudelaire ou d'un Mallarmé, d'un Monet ou d'un Claude Debussy, n'est-il pas toujours une manifestation de la vie sociale au même titre que l'Industrie, la Politique ou le Droit? La vérité est que Brunetière, comme Tolstoï, entendait rigoureusement subordonner l'activité esthétique à des fins morales. Le drame, le roman, le poème devait se transformer en un réquisitoire, un plaidoyer ou un sermon.

Pour voir ce qu'une telle théorie nous a valu au théâtre, il suffit de se rappeler *Maternité* ou la *Barricade* ou leurs pitoyables succédanés. Elle sacrifiait l'artiste, celui qui n'a d'autre ambition que de créer de la beauté, celui qui selon la parole d'un philosophe ingénieux, M. Jules de Gaultier, se place au seul point de vue « spectaculaire ». Quelques écrivains réagirent, dénoncèrent le tour déplorable d'une telle littérature. (1) « Créer des êtres vivants, voilà qui

(1) Cf. *La littérature contemporaine*, enquête publiée par MM. Charles Vellay et Georges Le Cardonnel (*Mercur de France*, 1905) et une enquête publiée en 1903 par M. Eugène Montfort dans sa charmante gazette littéraire : *Les Marges*.

vous a une portée sociale », s'écria Octave Mirbeau. Oui, créer de l'émotion, peindre les milieux et les hommes en les comprenant, en le saimant de l'amour éperdu d'un Dostoïewsky, montrer au lieu de démontrer, extraire de la vie toute la poésie qu'elle recèle... Est-ce à dire qu'il faille proscrire les œuvres à tendances, imprégnées de convictions profondes, d'une éthique nettement caractérisée ? Nous n'avons pas cette sotte pensée ; elle nous forcerait à repousser quelques-uns des plus hauts chefs-d'œuvre dont peut s'enorgueillir l'humanité. Nous croyons même que le temps est venu d'affirmer une fois de plus le droit du poète à certains sujets, à certains motifs d'inspiration encore contestés.

Nous n'aimons point l'art dit social, mais nous n'aimons pas davantage certaine littérature efféminée qui se prévaut de la fameuse théorie « de l'art pour l'art ». Nous n'acceptons pas non plus qu'on nous impose comme un dogme exclusif un néo-classicisme qui se meurt d'abstraction, qui a la haine de toute sensibilité ardente. Nous ne souffrirons pas qu'un nietzschéisme de contrebande (*Soyons durs !...* On connaît l'antienne chère à ce que Lucien Jean nommait le Romantisme nietzschéen), permette à d'aucuns de railler l'œuvre de ceux qui, le cœur fou d'amour et de pitié, exaltent la force du peuple, peignent sa misère, découvrent dans les faubourgs sordides, dans les ténèbres de la mine, ou les « campagnes hallucinées » un tragique, une grandeur, un héroïsme qui valent bien celui qu'expriment en alexandrins pompeux, sur les scènes de plein air, tels Eschyle d'Orange ou tels Racine de Carpentras.

Charles-Louis Philippe, fils de sabotier, écrivait en 1905 en réponse à une enquête littéraire : « Pour moi, si vous voulez connaître mon sentiment profond, le voici : *J'ai une impression de classe*. Les écrivains qui m'ont précédé sont tous de classe bourgeoise. Je ne m'intéresse pas aux mêmes choses qu'eux. Toutes les crises morales de la littérature sont des crises morales de la bourgeoisie. Musset, dans *Rolla*, ne conçoit qu'une vie de noce. J'ai bien davantage

à penser au travailleur et au pain quotidien. Barrès éprouve le besoin d'aller à Tolède, à Venise pour trouver son âme. Moi je la trouve dans le peuple qui m'entoure ».

Un sociologue, un socialiste, Emile Vandervelde, écrivait de son côté, dès 1900 : « On l'a dit maintes fois, l'art sous toutes ses formes n'est pas autre chose que le miroir plus ou moins déformé, mais toujours fidèle de la société. Il reflète aujourd'hui les découragements d'une bourgeoisie qui se meurt, les tourments, les angoisses et aussi les espoirs d'un prolétariat qui vit et qui grandit dans la souffrance » (1).

Et l'artiste — un des plus purs de ce temps — corroborant l'opinion du sociologue, Anatole France disait plus récemment, dans une langue harmonieuse :

« Un lien, parfois presque insensible, mais jamais rompu, subtil et fort, conduit de l'idée de la justice à l'idée de la beauté ; et c'est de la constitution intime d'une société que résultent les expansions de l'art, comme la sève qui nourrit le tronc et les branches de l'arbre fait la fraîcheur du feuillage et l'éclat des fleurs ».

Un puissant tribun populaire flamand, Anseele, avec sa rude et saine compréhension des problèmes intellectuels comme des questions ouvrières, reprochait aux écrivains derrière lesquels s'abrite le mouvement flamingant de n'avoir jamais trouvé un motif d'inspiration dans la vie du peuple misérable de leur pays :

« Ils n'avaient qu'une seule oreille, celle qui était tournée du côté des griefs linguistiques ; mais les chants de lutte de milliers de grévistes, les cris de douleur de milliers de femmes et d'enfants, d'ouvriers lock-outés ne pénètrent pas jusqu'à l'oreille flamingante.

» Ils n'ont pas entendu davantage les gémissements de nos mères des linières s'accouchant, leurs lamentations à la mort précoce de leurs enfants.

» Et ils n'ont rien entendu du sommeil lourd et sonore

(1) *Le collectivisme et l'évolution industrielle*, Paris, 1900.

— comme un sommeil léthargique — de nos misérables valets de ferme ».

Nous n'allons pas prétendre qu'on impose aux poètes ces thèmes-là, à l'exclusion de tous les autres et nous sommes prêts à reconnaître qu'en dehors de toutes considérations touchant aux castes sociales, il est des sentiments humains, généraux, éternels, universels qui sont l'essence même de toutes les grandes œuvres littéraires. Il n'en reste pas moins qu'aujourd'hui, on est forcé de proclamer à nouveau, à la face des écrivains qui vivent de la vanité et de la stupidité mondaines, le droit à la vie d'une littérature d'inspiration populaire. Et cela après Dickens et Thomas Hood, après *Germinal* et les *Tisserands*, les *Soliloques du Pauvre* et les *Vagabonds*, les confessions douloureuses d'un Charles-Louis Philippe, les notations attendries, les « regards de face et de côté » que nous a laissés sur ses frères farouches, les paysans, un Jules Renard, après les accents fraternels que trouva Walt Whitman, le « grand camarade », pour exalter les cochers et les marins qu'il fréquenta, après les fresques géniales, animées d'un souffle épique, où Verhaeren évoque les forces du monde moderne. J'entends déjà les ricanements : « Portes ouvertes... moulins à vent... » Mais que naisse un autre *Germinal* et l'on dira que « c'est de la littérature qui pue des pieds ».

*
* *

Jules Renard, vivant parmi les paysans de son Nivernais, disait : « Je serai un homme, chez ces hommes, « coupeurs de terre », comme les appelle Marot. Mais je garderai l'œil de l'artiste, cet œil pur, incorruptible, que rien ne blesse, car toute la vie est à voir. Je deviendrai un artiste humain ».

C'était sa façon à lui d'être régionaliste. C'est celle d'un Thomas Hardy qui, dans le décor de son cher Wessex, fait se dérouler des tragédies qui ne le cèdent en rien en puissance, à tant d'autres, qu'on nous propose comme

des modèles. La plus belle idée générale située... dans la quatrième dimension ne vaudra jamais à nos yeux tel drame très quotidien où se débattent de pauvres humains que l'on entend crier et pleurer, dont nous voyons les gestes familiers et qui tiennent par toutes les fibres de leur être à leur race et à la terre où ils sont nés.

LOUIS PIERARD.

LA VOIX SANS ÉCHO

*Je chante des choses connues,
Mon mal, d'autres l'ont éprouvé,
Mais ces chansons me sont venues
Car j'ai souffert, ayant rêvé.*

*Je n'ai pas maudit ma souffrance,
Je n'ai pas cessé de rêver
Et je conserve l'espérance,
O mon rêve, de te trouver.*

*Dieu me garde peut-être une heure,
Où pour les larmes que je pleure,
J'aurai quelques gouttes d'amour;*

*Puis, fatigué de la journée,
J'irai me coucher à mon tour,
Ayant rempli ma destinée.*

*Je me suis promis d'être sage,
D'y penser moins, hélas! comment?
De ne plus guetter son passage,
D'oublier un rêve qui ment;*

*Je ne veux pas d'un sentiment
Qui mettrait mon cœur en servage,
Je redoute trop le tourment
Où vous jette cet esclave.*

*Puis je condamne un tel effort
Et je m'abandonne à mon sort
Faible et sans volonté précise,*

*Je ne veux plus penser à rien,
J'attends dans une angoisse exquise.
Peut-être est-ce l'amour qui vient?*

★
★★

*Par une étrange fantaisie,
En vous créant, Dieu vous donna
Les cheveux dorés d'Ophélie
Et le front de Desdémona.*

*Dans vos yeux clairs il égrena
Des rêves de mélancolie,
Mais la bouche qu'il façonna
Eut un pli mutin de folie.*

*Et, par ce contraste coquet,
Des amoureux il se moquait
Dont c'est aujourd'hui le problème*

*De savoir s'il faut écouter
L'œil, pensif comme l'amour même,
Ou la lèvre qui fait douter.*

★
★★

*Comme un baron du moyen-âge,
Epris d'amour et de roman,
J'ai, vers la Belle-au-Bois dormant,
Repris l'errant pèlerinage.*

*Afin de lui plaire, en partage
Je n'ai rien d'un prince charmant,
Mais je possède un cœur aimant
Jusqu'à mourir et davantage.*

*J'ai tué le monstre ennemi,
Puis, dans le palais endormi,
Où le bruit léger du temps cesse,*

*Le front pâle sur l'oreiller,
J'ai trouvé la jeune princesse...
Mais je n'ai pas su l'éveiller!*

★
★★

*Son âme est comme une eau qui dort
Au fond de la forêt lointaine,
Dans un mystérieux décor
Où l'homme se hasarde à peine.*

*Voyageur, conduit par le sort,
Je vins, altéré, hors d'haleine,
Me mettre à genoux sur le bord
Pour boire, ainsi qu'à la fontaine*

*Mais j'ai, quand je me suis penché,
Sans le vouloir, effarouché
La nymphe de la solitude*

*Qui, depuis ce malheureux jour
Où j'ai troublé sa quiétude,
M'en a voulu de mon amour.*

★
★★

*Depuis vingt ans que je suis né
Je m'efforce en vain d'être un homme
Et par le monde, je vais comme
Un enfant toujours étonné.*

*Je ne sus pas être économe,
Mon cœur s'est follement donné,
Mais Dieu me l'aura pardonné,
Car j'ai fait peu de mal, en somme.*

*Demandant peu, je n'ai rien eu :
Aucun secours ne m'est venu
D'une âme longtemps poursuivie.*

*C'est bien mon pire désespoir
De n'avoir été dans sa vie
Rien... qu'une ombre sur un miroir!*

★
★★

*Mes vers font sous mon front de longs bruissements d'ailes,
Car ce sont des oiseaux et je suis l'oiseleur
Qui les prend, amoureux de son et de couleur,
Rossignols et pinsons, fauvettes, hirondelles.*

*Pour l'envoyer vers la maison d'une infidèle,
Tous les matins, parmi leur peuple querelleur,
Je choisis l'interprète ailé de ma douleur
Qui plaidera ma cause ardemment auprès d'elle.*

*Qui pourra la fléchir? Devrai-je chaque jour
Aventurer ainsi mes messagers d'amour
Pour un cœur sans pitié qui loin de lui m'exile?*

*O toi qui viens là-bas, voyageur, doux ramier,
L'as-tu trouvée encore à mes vœux indocile?
Ne m'apportes-tu pas le rameau d'olivier ?*

MARC NEUBOIS.

A travers la Quinzaine

LES FAITS ET LES IDÉES

Le Suffrage Universel en Belgique.

Il y a, en Belgique, une commission officielle, composée de 31 membres, qui recherche le meilleur système électoral. Cette commission a été instituée sous la pression des événements. Les radicaux et les socialistes se sont agités pour substituer le suffrage universel dit pur et simple, — un homme, un vote, à 21 ans, — au système électoral actuellement en vigueur, et qui consiste, comme on sait, dans le suffrage universel complété par le vote cumulatif ou « plural », lequel accorde une deuxième et même une troisième voix aux citoyens qui sont mariés, qui possèdent certains diplômes ou certificats d'études, ou qui paient un minimum déterminé d'impôt sur leurs propriétés foncières. Il y a donc trois catégories de voix supplémentaires. Toutefois le même électeur ne dispose en tout, au maximum, que de trois voix.

Ce système est excellent. Un père de famille représente des intérêts plus considérables, possède une connaissance des réalités de la vie plus profonde, et sent peser sur ses résolutions une responsabilité bien plus grande qu'un célibataire. Un homme qui a fait des études moyennes ou des études supérieures, a une connaissance plus étendue des choses de ce monde que les ignorants ou les simples détenteurs de notions primaires. Enfin le propriétaire d'un certain capital, dont une petite propriété foncière est le signe

le plus caractéristique, est bien plus intéressé à la bonne gestion des affaires publiques que l'homme qui ne possède rien ou si peu de chose qu'il est étranger aux grands intérêts économiques de la nation.

Les trois votes supplémentaires institués par la Constitution belge, révisée en 1893 sont donc parfaitement justifiés.

Ils donnent aussi une large satisfaction aux partisans de la représentation des intérêts, car ils accordent un vote spécial aux intérêts sociaux et moraux, — vote supplémentaire du père de famille, — aux intérêts économiques, — vote supplémentaire du propriétaire foncier, — et aux intérêts intellectuels, — vote supplémentaire accordé au porteur d'un diplôme ou d'un certificat d'études moyennes. Cette représentation des intérêts est très sérieuse et elle a l'avantage de se pouvoir combiner, comme c'est le cas actuel, — avec la représentation proportionnelle, alors que les autres systèmes de représentation des intérêts ne se prêtent guère à cette combinaison.



Le « Vote plural » ainsi constitué est-il antidémocratique? Pas le moins du monde. La plupart des ouvriers et des paysans se marient jeunes. Ils acquièrent ainsi une deuxième voix électorale. Mais ils ne l'acquièrent qu'en fondant une famille, en assumant des devoirs et des responsabilités qui mûrissent leur esprit et fortifient leur prudence. Dans la classe bourgeoise les jeunes gens se marient plus tardivement. Mais leur culture intellectuelle trouve une compensation dans le vote supplémentaire attribué à l'instruction. Plus tard, devenus père de famille ou propriétaires, ils acquerront la troisième voix électorale. L'élite de la classe ouvrière y peut prétendre aussi, quand ses économies lui permettent d'acquérir une petite propriété. Le cas ne sera point fréquent, dira-t-on. Soit! Mais si l'ouvrier ne représente pas la propriété, est-ce une raison

pour que la propriété ne trouve point son expression électorale? L'objet du « Vote plural » est précisément de corriger le suffrage universel en atténuant la brutalité aveugle de la puissance du nombre et en accordant une influence à la propriété et à l'instruction.

★
★★

Tel est le système électoral, qui fonctionne aujourd'hui en Belgique, combiné avec la représentation proportionnelle. Je tiens ce régime pour excellent. Il ne peut manquer, je crois, d'être jugé tel par toutes les personnes qui l'étudieront sans parti pris — et sans esprit de parti. Il y a deux ans, un professeur d'une université américaine, qui faisait en Belgique un voyage d'études, après avoir examiné attentivement ce régime, me disait, « il est admirable! Que nous serions heureux, aux Etats-Unis, si nous pouvions l'y introduire! »

Cependant les libéraux, les radicaux et les socialistes le condamnent.

Les libéraux et les radicaux lui reprochent de prêter à la fraude.

Je ne suis pas assez expert en matière d'élections pour juger ce grief. Il est possible qu'ils aient raison. Ce qui, dans ce cas, m'étonnerait, c'est que tous les partis ne pratiquassent point les mêmes fraudes, ce qui établirait entre eux une compensation à peu près parfaite, puisque les forces électorales de la majorité gouvernante et de la minorité opposante se balancent à peu de chose près.

D'ailleurs, ces fraudes, si elles existent, on peut les préciser et demander à la loi des mesures qui les feraient disparaître. Cela vaudrait mieux que de poursuivre la destruction du meilleur régime électoral qui ait jamais été établi dans aucun Etat.

Quant aux socialistes, s'ils réclament l'abolition du régime « plural », c'est qu'ils sont partisans de la formule « un homme, un vote » par principe et par tactique.

Par principe, parce que cette formule simpliste donne seule satisfaction au dogme égalitaire.

Par tactique, parce qu'ils espèrent que le suffrage universel « pur et simple » donnera la majorité à la coalition des gauches, renversera le gouvernement conservateur et permettra au parti socialiste d'exercer une influence prépondérante sur la direction des affaires publiques.

Ces raisons de parti ont une telle puissance qu'il n'y a aucune chance de voir les socialistes renoncer à la campagne qu'ils mènent en faveur du suffrage universel pur et simple.

L'intérêt qui les pousse, est immense. Il prime à leurs yeux toute autre considération.

Les radicaux suivront naturellement les socialistes. Quant aux libéraux, il faut distinguer les électeurs et les élus. Un grand nombre d'électeurs libéraux, le plus grand nombre peut-être, ce sont pour la plupart des industriels, des commerçants ou des rentiers, ils éprouvent pour l'idéal et la politique des socialistes qu'une répugnance profonde. Le suffrage universel « pur et simple » leur inspire une vive antipathie. Mais il en va autrement des élus, — députés, conseillers, provinciaux ou communaux, — et des politiciens professionnels du parti. Ces hommes-là souhaitent d'arriver au pouvoir, — ce qui est bien naturel et parfaitement légitime. Et dans la situation politique actuelle, ils ne voient qu'un moyen d'y parvenir, c'est de marcher à sa conquête avec les socialistes et les radicaux, — et de le partager avec eux quand ils s'en seront emparés ensemble.

Il y aurait bien pour eux une autre manière d'y arriver ; ce serait de rompre avec les partis avancés et de se constituer en aile gauche d'un grand parti conservateur, prêt à gouverner avec l'aide de la droite le jour où celle-ci ne posséderait plus dans le parlement la majorité absolue. La même attitude devrait nécessairement être prise dans les conseils provinciaux et communaux. Mais les divergences philosophico-religieuses s'opposent pour le moment à

cette conversion. Ce parti, qui se trouve pris entre ses convictions philosophiques et ses intérêts économiques voit ses élus suivre de préférence les premières, tandis que les secondes agissent de plus en plus sur les électeurs. Sa situation est difficile et périlleuse. Quant à la question du suffrage, il importe surtout de considérer la politique de ses députés. Ils sont entraînés dans le courant du suffrage universel « pur et simple ».

Les catholiques-conservateurs forment un parti compliqué, où s'agitent des intérêts divers, parfois contraires, mais dont l'unité est maintenue par une direction commune, qui a pour objet la défense de la liberté de l'Eglise.

Il y a dans ce parti une fraction démocratique, qui a publiquement adhéré au suffrage universel « pur et simple ».

Quelle sera l'attitude des députés de cette fraction à la Chambre lorsqu'on y discutera la question de l'électorat? Je me garderai de prophétiser. Ce qui apparaît clairement, c'est que le maintien du « vote plural » n'est pas assuré.

★★

C'est parce qu'ils le savent chancelant que les socialistes sont disposés à l'assaillir avec impétuosité. Ils annoncent déjà que si la droite fait bloc pour assurer son maintien, ils recourront à la violence, espérant intimider le gouvernement et la majorité, qui n'oseront peut-être pas faire usage de la force pour sauver un régime qui a tant d'adversaires. Tout dépendra alors de la fermeté du gouvernement et de la discipline de la majorité. S'ils se montrent dès le début bien décidés à tenir tête à leurs adversaires, ni la grève générale ni les troubles ne dureront. On peut le prévoir pour plusieurs raisons. L'une d'elles, c'est que la croyance quasi-religieuse au dogme du suffrage universel et de ses bienfaits s'est considérablement affaiblie. L'expérience du suffrage universel pur et simple faite dans plusieurs pays a déçu les espérances et les doctrines des socialistes. Le suffrage universel n'est plus une divi-

nité, obtenant de ses fidèles le sacrifice enthousiaste de leurs intérêts, de leurs biens, parfois même de leur vie, ce n'est plus qu'un instrument politique plus ou moins efficace. Une autre raison, c'est que la grande majorité des bourgeois et des paysans et même un grand nombre d'ouvriers désirent travailler en paix. Si la grève générale et les troubles devaient assurer le succès du suffrage universel « pur et simple » en deux ou trois jours, ils subiraient avec résignation la tempête. Mais s'ils voient la lutte se prolonger, ils écouteront bien vite leurs instincts de travailleurs pacifiques et se rangeront du côté du gouvernement. L'expérience de ces dernières années en donne la preuve péremptoire.

Tels sont les éléments du problème qui est posé devant le pays.

IWAN GILKIN.

LES PEUPLES ET LA VIE

Livres Anglais

En dépit des sports et des soins si multiples qui sollicitent l'homme moderne, jamais on ne lit plus qu'en ce temps ; jamais les éditeurs ne publièrent plus de livres de tous genres, avec autant de luxe et à un prix si peu élevé. Ce phénomène de vulgarisation est constaté dans tous les pays, dans ceux qui sont à la tête de la civilisation, dans ceux qui progressivement s'y initient. Partout se sont multipliées les éditions à bon marché ; la Russie, la Serbie en possèdent comme la France, l'Italie et l'Allemagne. A ne la considérer qu'au point de vue de l'édition, l'histoire du livre moderne serait une page intéressante du progrès humain, et l'on peut dire que le XX^e siècle nous offre sur ce point une matière pleine d'enseignement et

même de promesses. Nous connaissons la situation du livre en France, nous connaissons moins celle du livre à l'étranger. Il nous a paru curieux de tracer rapidement l'esquisse du livre anglais, en nous éclairant de données fournies par le grand journal anglais le *Times*.

La production livresque de l'Angleterre dépasse de beaucoup celle des autres pays. La raison en est simple : la langue anglaise est la plus répandue de notre univers. Que l'on songe au nombre de lecteurs du livre à succès, non seulement dans la Grande-Bretagne, l'Ecosse et l'Irlande, mais aux Etats-Unis, au Canada, dans l'Inde, dans l'Afrique du Sud. Lorsqu'une pièce a recueilli la faveur du public, il n'est pas rare qu'elle obtienne un chiffre de deux cent mille représentations.

On comprend donc qu'il y ait en Angleterre un nombre considérable de personnes, hommes et femmes, qui se soient imposés la tâche plus ou moins lucrative, plus ou moins glorieuse même, de satisfaire le goût de lecture de leurs compatriotes. Voulez-vous des chiffres sur la production littéraire de l'Angleterre ? En octobre 1912, il ne fut pas publié moins de 1740 nouveaux livres ou nouvelles éditions, c'est-à-dire 64 livres par jour ouvrable. Ce fut un record dans la librairie ; mais si ce chiffre n'a pas été dépassé, il a été souvent approché, et l'activité des romanciers jointe à celle des éditeurs restent vraiment étonnantes. Car il faut bien insister sur ce point : la majorité de ces ouvrages sont ce que nos voisins d'Outremer appellent des œuvres de fiction. Il faut écrire des romans et des nouvelles pour alimenter la soif de lecture des vieilles dames qui voyagent sur le continent, pour remplir les bibliothèques des clubs et celles des grands hôtels internationaux. Vous avez tous vu ces livres très joliment reliés, avec une gravure assez rudimentaire souvent, qui traînent sur les tables du boarding-house ou sur les fauteuils des sleeping-car. Les titres comme les auteurs vous étaient parfaitement indifférents et vous vous serez bien gardés d'ouvrir ces livres qui ne contenaient que quelques banales intrigues, le plus sou-

vent d'ordre sentimental, capables tout au plus de séduire les abonnés des « circulating libraries » ; mais avez-vous songé au travail que représente cette production incessante, à la quantité de « littérateurs » occupés à cette fabrication livresque. On pouvait estimer il y a quelques années à 100.000 le nombre de ces forçats de la plume dans la Grande Bretagne seulement et il est certain qu'aujourd'hui ce chiffre est fort au-dessous de la réalité. Mais s'il y a beaucoup d'appelés, il y a relativement peu d'élus. Des « littérateurs » écrivent mais ne sont pas imprimés et l'on a pu dire récemment encore que sur cent personnes qui composent des romans, il y en avait une à peine assez favorisée par la chance pour être imprimée.

Et maintenant supposons le livre lancé dans la circulation. Supposons-le aussi bien accueilli par le public, un livre à succès enfin. Quelle sera la durée de son existence ? Un rédacteur du *Times* répond à cette question La vie d'un bon roman anglais ne dépasse pas une moyenne de trois mois. Evidemment le livre peut être lu encore dans les bibliothèques circulantes, mais l'éditeur estime qu'après cette période il n'en vendra plus guère. C'est alors que commence pour le roman, objet des veilles de l'écrivain, la chute lente et douloureuse. Que deviendra le bel in-18, sur lequel tant d'espairs, tant d'ambitions avaient été placées ? Le bouquiniste le guette dans l'ombre. Les volumes non achetés encore vont quitter le magasin clair et élégant de l'éditeur ou du libraire à la mode pour passer dans les réduits sombres du revendeur. D'ingénieux industriels tenteront d'écouler les livres en province, mais combien d'efforts faudra-t-il réaliser pour se débarrasser de cette marchandise encombrante, à quel prix faudra-t-il descendre ? Enfin, à bout de moyens et de ressources, ils enverront le solde aux colonies où le produit imprimé, portant la marque de la métropole, risque encore de trouver quelque faveur. Mais ce sera la fin, avant le saut final dans l'abîme, c'est-à-dire avant l'envoi à la fabrique de papiers, où ils repasseront dans les moulins, servi-

ront à confectionner de la pâte, en attendant qu'ils fournissent la matière du beau papier blanc, qui recevra encore une fois la souillure de l'encre d'imprimerie et réparâtra chez le libraire avec un nouveau titre et sous un nouveau nom d'auteur.

Les livres sont donc soumis à la loi commune de la lutte pour l'existence. On comprend que dans ces conditions tout soit mis en œuvre par les industriels intéressés à leur sort pour leur procurer l'existence la plus longue et la plus fructueuse. Les éditeurs et libraires américains sont, paraît-il, passés maîtres en cette matière. Ils ont adapté à la vente du livre la méthode de réclame intensive dont on connaît des exemples encore inusités sur l'ancien continent. Lorsque la « campagne » est ainsi entreprise, le rendement est magnifique. Il n'est pas rare qu'un livre soit tiré et vendu en Amérique à plus de cinq cent mille exemplaires. Un roman populaire atteint parfaitement ce chiffre. Mais ce système de serre chaude produit les résultats auxquels on peut s'attendre. Le succès est aussi court qu'il est rapide. L'enthousiasme s'éteint aussi vite qu'il s'est allumé, et un critique a pu déclarer à un auteur : « Vous avez pu dire en mars que votre roman était un chef-d'œuvre ; cent mille exemplaires en ont été vendus à la fin d'avril ; c'était en mai le plus beau roman du siècle ; 500.000 exemplaires étaient vendus à la mi-juillet ; on vous appela un classique au mois d'août ; 500.000 exemplaires furent vendus avant la fin de septembre. En novembre il était mort et oublié ».

Mais on jugerait mal de la dignité des écrivains américains si l'on croyait que tous consentent à recourir à des moyens semblables pour assurer la vente de leurs ouvrages. Il en est Dieu merci qui repoussent un système aussi « pratique ».

Il existe d'ailleurs aux Etats-Unis un mouvement littéraire très actif. On peut dire que les américains ne sont plus aujourd'hui exclusivement tributaires des anglais ; les Yankees ont des romanciers qui peignent leurs mœurs,

qui tracent les caractères propres à leur individualité. D'autre part, le Canada, l'Australie et les autres possessions de l'Angleterre tendent à se fournir sur leur sol de ce qui est nécessaire à leurs besoins matériels et intellectuels, et puisqu'il paraît qu'un peuple ne peut pas plus se passer de romans que de laine, de drap ou de pétrole, les colonies fabriquent des romans pour leur consommation personnelle.

Revenons en Angleterre pour examiner un moment la situation de la librairie qui semble suivre une direction pareille à celle de la France. Il serait mieux de dire que la France a suivi l'exemple de la Grande-Bretagne, car le livre à bon marché fut introduit plus tôt à Londres qu'à Paris, mais dans les deux pays le nombre de ces éditions populaires s'est accru dans des proportions considérables. Qui ne connaît depuis longtemps les classiques à un shilling ? Mais un shilling était une somme trop élevée encore à une époque où toutes les denrées, même celles qui sont nécessaires à notre vie intellectuelle, sont vendues à des prix inférieurs. Il y eut donc le livre à seven pence et même à six pence très répandu de nos jours. Il est bien entendu que les ouvrages qui sont ainsi édités à un nombre aussi élevé d'exemplaires — car le bas prix entraîne le fort tirage — sont ou bien les meilleurs ou bien ceux que le public apprécie le mieux, ceux qui sont écrits dans le goût du jour.

Or, quels sont les romans à succès de l'Angleterre ? Un éditeur a eu l'idée de dresser la liste des douze livres qui furent le plus vendus au cours de l'année qui vient de s'écouler. Voici la liste de ces ouvrages qui pourront nous renseigner sur le goût du public anglais : *The Woman thou gavest me* (La femme que tu me donnas), de Hall Caine ; *The Amateur Gentleman*, de Jeffery Farnol ; *The mating of Lydia* (Lydie apprivoisée) de Mrs Humphry Ward, *The Devil's Garden* (Le Jardin du Diable), de W. B. Maxwell ; *The broken hallo* (le Hallo brisé) de Florence Barclay ; *Stella Maris*, de W.-J. Locke ; *Eldorado*, de la baronne Orezy ; *The Regent*, de Arnold Bennett ;

The passionate friends, de H.-G. Wells ; *The judgment house* (la maison du jugement), de Sir Gilbert Parker ; *The way of ambition* (le chemin de l'ambition), de Robert Hichens et *Fortitudo* de Hugh Walpole.

Il suffit de connaître un peu la littérature anglaise de ce temps pour constater la diversité de mérite de ces auteurs qui vont du trop populaire Hall Caine à ces écrivains tels que Wells, l'auteur des beaux romans que le monde a lus et admirés, tels que Arnold Bennett, l'auteur qui décrit le mieux les mœurs et le caractère de la vie de province en Angleterre.

Il nous a paru intéressant de jeter un coup d'œil sur la situation du livre anglais à notre époque, car il semble bien que son histoire soit édifiante et qu'elle soit un peu celle du livre dans tous les pays civilisés. Si en France, en Allemagne, le nombre des romans n'est pas aussi considérable qu'en Angleterre, si le tirage des livres n'est pas aussi important, les phénomènes de vulgarisation s'y rencontrent également. Jamais autant de romans ne furent publiés à la surface de la terre, jamais la diversité, l'inégalité de valeur de ces livres ne fut aussi grande, phénomène bien compréhensible en somme à une époque où la soif de production est aussi intense que le goût est dispersé et peu sûr.

ARTHUR DE RUDDER.

PARIS ET LES PARISIENS

Paris s'est réveillé par un matin gris et terne. Les maisons sont plongées dans le brouillard ; la silhouette grèle et dépouillée des arbres ressemble à des fantômes maigres, inquiétants et tristes. Aux abords de la Seine la brume

s'épaissit, et sur les quais boueux les débardeurs travaillent dans une obscurité grise plus opaque et plus mystérieuse que les ténèbres de la nuit. Sur les dalles grasses des trottoirs brillants les piétons glissent ; les épaules sont moites d'humidité. Il ne pleut pas ; mais une bruine serrée s'insinue sous les parapluies, vous transperce et vous mouille peu à peu jusqu'aux os. Une journée mauvaise interminable, sans gaité et sans imprévu commence dans la douleur et la lassitude. Les ouvriers se rendent au chantier sans courage ; les employés accablés souffrent de leur médiocrité veule, de leur pauvreté décente, plus pénible souvent que la misère en haillons qui tend la main. Les oisifs se lèvent plus tard que de coutume ; dans les chambres pénètre une clarté imprécise et diffuse. Les lustres électriques ou les suspensions à gaz allumés brillent dans les appartements, faussent le jour et nous éclairent mal. Des pensées moroses nous accablent. Il y a quelques heures à peine, dans cette monotonie amorphe et tranquille, à quelques kilomètres de Paris, une catastrophe s'est accomplie.

Le matin, dans le brouillard moite, sous cette pluie fine et sautillante un immense frisson nous a ébranlés ; nous avons participé aux souffrances, aux angoisses des blessés qui ont gémi dans cette nuit trop chaude. Chaque jour nous tentons le destin ; nous vivons entourés de mille dangers qui nous guettent ; mais la fatalité nous fait crédit, puis un jour elle nous arrête dans notre course à la mort, elle nous broie dans le vertige, et à ces minutes-là, nous devinons la folie de notre existence et nous nous rendons compte de notre héroïsme. Nous agissons en inconscients, car les cataclysmes sont rares, et nous ressemblons aux petits enfants qui oublient la souffrance et méprisent les leçons de l'expérience.

Ces impressions multiples nous ont assaillis ce matin à la lecture des journaux ; les grosses lettres noires, les titres tragiques dans leur brièveté « *Nombreux morts ; nombreux blessés. Le Rapide Marseille-Paris pris en écharpe près de la gare de Melun* » nous ont bouleversés. Quand les ballots

ficelés du *Journal*, du *Matin* et d'*Excelsior* vous seront parvenus, vous aurez parcouru, distraits, indifférents presque, les descriptions du déraillement, le récit des témoins et les commentaires des journalistes. Chaque jour des milliers de victimes meurent écrasées par les autobus, détruites par l'explosion d'une bombe, englouties dans un naufrage, mais notre pitié est restreinte et les désastres lointains ne nous émeuvent guère. Aussi à trois cents kilomètres de Paris n'aurez-vous pas été touchés par la pitié, le malaise, l'inquiétude, qui nous ont ébranlés.

Connaissez-vous le lieu de la catastrophe ? A la lisière de la forêt de Fontainebleau, quelques maisons sont alignées le long de la Seine. Une longue route bordée de bouleaux mène vers Paris et le dimanche, les autos se suivent, lancées à pleine vitesse sur ce ruban qui serpente. Quelques villas s'adosent à la forêt ; des rentiers paisibles et modestes évoquent le passé en cultivant un jardinet où les glicines tombent au printemps en grappes violettes et où les reines-marguerite avivent de leur coloris vif la rouille et l'or des feuillages automnaux. Les soirs d'été, des amoureux dînent dans les guinguettes. Comme Marlotte, comme Barbizon, où Rousseau, Daubigny et Corot interprétèrent la nature pittoresque et calme, Melun a vu s'écouler beaucoup de bonheur ; des hommes mûrs comblés d'honneurs, de pauvres hères qui n'ont pas su dompter la vie retournent ici en pensées, et songent aux mêmes bonheurs fugitifs et aux brèves amours.

Aujourd'hui, sur les rails tordus, une locomotive se cabre. Sous ses roues disjointes des cadavres gisent mêlés, méconnaissables, souillés de sang et de boue. Pendant toute la nuit, à la lumière des torches fumantes, des hommes ont fouillé ces débris humains. Le gémissement des blessés et des mourants s'est répercuté au loin jusqu'aux confins de la forêt endormie. Pendant qu'en des lieux qui nous sont chers s'accomplissait ce malheur, pendant que, dans cette petite gare de Melun, au croisement de deux voies ferrées, se concentraient tant de douleur et tant d'hé-

roïsme, les autres hommes se félicitaient de leur bonheur médiocre ou gémissaient sur leurs peines infimes. Mais ce matin, nous vivons aussi ces minutes accomplies.

Toutefois le tragique et le comique se confondent souvent et nous attachons autant d'importance aux farces de l'esprit et aux folies du plaisir qu'à la douleur et aux actes d'héroïsme. Et surtout il ne nous déplaît pas qu'une pointe de paradoxe pimente les discours et qu'un peu d'imprévu éveille notre curiosité. Aussi l'éloge du Tango par M. Jean Richepin, de l'Académie française, enchanta beaucoup de belles dames et dérida quelques messieurs austères.

Les Immortels interdirent jadis à M. Emile Ollivier, l'homme « au cœur léger », de réhabiliter le vaincu de Sedan ; ils ont fustigé Buffon qui osa leur enseigner l'art de bien écrire ; mais personne n'a défendu à M. Richepin d'entretenir ses auditeurs attentifs et ses admiratrices pâmées de la plus glorieuse conquête de notre vingtième siècle : Le Tango.

La France a été divisée souvent en factions ennemies : Bourguignons et Armagnacs, Jansénistes et Jésuites, dreyfusards et antidreyfusards ; mais jamais la lutte ne s'est déchaînée aussi implacable, aussi âpre qu'entre « tanguistes » et « antitanguistes ». Le sujet du débat est pittoresque et il autorise des sous-entendus complimenteurs et galants. Le Tango, qui évoque des secrets d'alcôve et rappelle des minutes de pamoison, ne peut choquer que les pudeurs instruites. Seules, les personnes averties interdiront ce pas récent qui éveille des souvenirs tendres, attise les sens et tend les nerfs. Il faut joindre beaucoup de froideur à une innocence exceptionnelle pour proclamer la chasteté de cette danse nouvelle : M. Richepin a plaidé en faveur du Tango. Il a remporté une noble victoire ; il éblouit son public par son érudition et le fascina par la beauté de ses comparaisons.

Le savoir de l'auteur des *Gueux*, qui disserte avec une abondance et une verve toujours égales sur Euripide, Shakespeare ou Victor Hugo, évoqua Sophocle, Cornélius Ne-

pos, Homère et Alexandre Dumas fils. Les Dieux répondirent aussi à son appel et il nous présenta Zeus, Déméter et Apollon comme des danseurs accomplis. Il ne compare pas ces divinités de l'Olympe au cotillonneur André de Fouquières mais il affirme sans ambages qu'il descend, lui, Richepin prénommé Jean, de l'Immortel Pindare. Le geste de l'illustre académicien ne manque pas d'ampleur et sa période est ferme, harmonieuse, parfois grandiloquente. Cependant je me demande s'il était nécessaire de convoquer les académiciens, s'il était indispensable d'invoquer Pallas Athéné et s'il convenait d'en référer à Platon, à Socrate et à l'a de Démodocos afin de nous convaincre de la décence du Tango argentin.

Les parisiens ont la fâcheuse habitude de parler beaucoup et d'agir le moins possible; ceci n'est pas toujours un tort; si les ministres, les directeurs de théâtre et les députés tenaient toujours toutes leurs promesses, la France n'en serait ni plus prospère, ni plus heureuse. La nature ne nous a-t-elle pas gratifiés du don céleste de la parole, afin que nous nous servions de cet instrument de persuasion magnétique et pas cher? Du reste, les commentaires anoblissent et donnent un semblant de profondeur et de légitimité aux actes vulgaires ou iniques. Les poètes nous proposent des formules nouvelles qui régénéreront l'humanité et bouleverseront les règles séculaires de la versification et de la syntaxe; avant la représentation, les dramaturges analysent leurs pièces, plus sublimes que les œuvres de Shakespaere et plus sobres que les tragédies de Racine. Quand le rideau se lève, nous constatons bientôt que la comédie nouvelle ressemble plus à un vaudeville de Scribe qu'à une tragédie de Corneille, et, quand la plaquette de vers paraît, nous admirons parfois le grain du papier, mais nous ne sommes que rarement enthousiasmés par l'harmonie sublime des strophes.

Les innovations promises sont vieilles comme le monde. Vous ne vous imaginez pas combien de jeunes bardes, de directeurs de théâtre, de fabricants de scénarios, d'hom-

mes d'Etat, de discoureurs et de constructeurs de châteaux en Espagne tentent de chambarder l'art et de rénover la vie. Une nuée de ces innovateurs s'est abattue sur Paris ; ils méritent tous notre admiration et notre pitié car le public les méprise, les bafoue, les encourage même parfois, mais les ruine toujours.

Un grand théâtre mondain destiné aux amateurs de musique, le théâtre des *Champs Elysées*, vient de fermer ses portes. En revanche, sur la rive gauche, le théâtre du *vieux Colombier* vient de s'ouvrir. L'un commence sa carrière, l'autre achève la sienne. M. Astruc, directeur éprouvé, entreprenant, armé comme personne contre les embûches d'une carrière difficile, se retire en lançant un dernier appel, âpre et découragé comme les adieux d'un roi déchu. Il espérait renouveler la mise en scène ; il comptait révéler des artistes originaux et profonds ; jadis même il a enthousiasmé Paris par les couleurs vives heurtées, et par les rythmes vigoureux et sauvages des ballets russes. Il projetait de nous offrir *Parsifal* et, la semaine dernière, il nous fit connaître une œuvre nouvelle de M. de Lara. Le public n'a pas répondu à l'appel du directeur qui a tenté de doter Paris d'une scène digne de sa renommée artistique. *Alea jacta est.*

Cependant des jeunes gens inconscients de la paresse et de l'indifférence des spectateurs, viennent de lancer un manifeste fulgurant. Ils protestent contre la bassesse du théâtre mercantile ; ils veulent travailler, rendre au théâtre son lustre et sa grandeur. Sur leur scène exigüe du Vieux Colombier, dans un décor artistique et pas cher, ils ont représenté déjà, « *Une femme tuée par la douceur* » pièce anglaise de Heywood, émule et contemporain de Shakespeare. Ils ont interprété aussi *l'Amour médecin* de Molière, afin de protester « contre l'industrialisation effrénée qui de jour en jour, cyniquement, dégrade notre scène française et détourne d'elle le public ». Une critique de plus en plus consentante et... lâche, selon la forte expres-

sion de M. Copeau, a consenti à louer les ambitions de ces jeunes néophistes : *Ars longa, vita brevis*.

(La traduction de cette dernière expression latine et celle de la locution précitée se trouvent à la page 1069 du dictionnaire Larousse, où je viens de les puiser. Afin de vous persuader de mon érudition il me serait facile de recopier les quarante pages que l'auteur de cette encyclopédie consacre à ces phrases obscures).

Réjouissez-vous plutôt de la nomination de M. Rouché à la direction de l'Opéra. Il nettoiera l'écurie d'Augias ; vous n'imaginez pas le délabrement de notre scène subventionnée. Quelques coutumes séculaires sont originales et rares : ainsi les accessoires, les tables, les chaises, les fauteuils de premier plan sont peints souvent à même la toile. Fréquemment, vous admirez un ciel barré de lignes horizontales ; les personnes candides et douées d'imagination s'imaginent que ces stries d'un gris sale représentent les stratus noirs, les nuages irisés qui coupent le ciel de lignes opaques le soir des beaux crépuscules. Qu'elles se détrompent : les directeurs du Conservatoire national de musique et de danse, ne poussent pas jusqu'à ce point le souci du pittoresque et l'imitation de la réalité. Non ; ces traits chaque jour plus nets et plus profonds naissent de l'usure de la toile dont la couleur s'écaille et se ternit. Cependant les abonnés ne réclament pas. Car les vieux messieurs se soucient plus du corps de ballet que des Leitmotiv de Wagner et ils préfèrent *Coppelia* à *Tannhauser*. A l'Opéra, la salle, la musique et les décors ne sont que le complément indispensable du foyer de la danse. Il importe seulement que les danseuses restent jolies ; et toujours jeunes ; il n'est pas indispensable qu'elles fassent des pointes et personne ne leur ordonne de se mouvoir en mesure ; il suffit qu'elle sourient gentiment à MM. les abonnés. La plupart de ces vieux messieurs se distinguent de la foule par leurs belles manières et par la forme discrète de leur habit, taillé sur le modèle de l'impeccable queue de pie de M. Boni de Castellane. Néanmoins la République, qui a séparé l'église de

l'état, qui a laïcisé les écoles et multiplié les impôts hésite à supprimer ce dernier privilège, vestige de l'ancien régime. Pourquoi ? Peut-être, M. Barthou craint-il de chagriner M. Aristide Briand ? L'ancien ministre des cultes et ex-président du conseil a été discrédité et renié par ses amis en se risquant de se tuer en auto, en compagnie de M. Willm ; mais la société de jolies ballérimes, pensionnaires d'un théâtre subventionné, ne saurait compromettre personne.

Les vrais amis de la gaîté et les défenseurs des traditions artistiques vont se repentir de leurs péchés dans le nouveau sanctuaire du couplet spirituel et rosse. Dans la coquette salle du *Moulin de la chanson*, Enthoven les amuse toujours par sa bonne humeur et ses drôleries de pince-sans-rire. Près du plafond, bleui par la fumée, sur une interminable frise, nous entrevoyons la charge de quelques parisiens notoires et de plusieurs parisiennes célèbres : Mistinguette serre les doigts de Mayol, et Réjane précède Mlle Lavalrière. Et sur la scène, le plus spirituel et le plus belge des chansonniers montmartrois débite imperturbablement les couplets d'actualité. Et parfois il s'interrompt, dévisage une dame qui rit à gorge déployée et dit : « Pourquoi riez-vous, Madame ; cette chanson ne fait pas autant d'effet le dimanche en matinée ». Puis il lance le titre d'un refrain nouveau : *La vie Chère* : « Ceci ne s'adresse pas aux personnes qui ont payé leur loge trente francs ». Dans une revue, écrite d'une plume alerte par Ferréol et par Enthoven lui-même, le spirituel fantaisiste représente Mme Ida Rubinstein. Il interpelle son partenaire Gabriel d'Annunzio ; mais soudain il s'arrête, se tait, soulève gravement du bout des doigts la traîne de sa robe et désignant le tissu grenat dont il est vêtu, il déclare « Cette soie se fait aussi en vert d'eau à trois francs le mètre en grande largeur ».

Le meilleur esprit parisien, le plus mousseux, le plus original, fleurit à Montmartre mais éclôt à Bruxelles...

WILLIAM SPETH.

LA PROSE ET LES VERS

EDMOND GLESENER : *Le citoyen Colette* (Association des Ecrivains belges). — ANDRÉ BLANDIN et J.-M. CANNEEL : *A l'Instar de...* (H. Lamertin). — ERNEST GOSART : *Les Espagnols en Flandre* (H. Lamertin). — VICTOR CLAIRVAUX : *Le Manteau de bure* (E. Figuière). — ALIX PASQUIER : *Edmond Picard* (Association des Ecrivains belges). — PIERRE-PAUL PLAN : *Jacques Callot* (Van Oest et Cie). — VICTOR FRIS : *Histoire de Gand* (id.). — MAUR. DES OMBIAUX : *Histoire Mirifique de Saint-Dodon* (Collection JUNIOR). — D.-J. DEBOUCK : *Vies Agrestes* (id.). — AUGUSTE VIERSET : *James Vandrunen* (Sté belge de librairie). — OCT. DELHEZ : *Vie et Procès de Galilée* (chez l'auteur). — FRÉD. DENIS : *Charles-Louis Philippe* (Le Thyirse).

La « Chronique d'un petit pays », qui avait commencé par un volume consacré à la jeunesse et au récit de la naissante fortune d'Honoré Colette, s'achève par celui où nous est narrée la carrière politique du déjà populaire héros liégeois. Nous savions que Colette avait autant d'ambition que d'entregent. L'ancien garçon boucher, le joyeux vivant, le roublard que les scrupules n'étouffent point et que sert son toupet, s'est insinué dans le clan des politiciens socialistes. Sa faconde, sa confiance en soi-même et quelque peu son argent lui conquièrent des sympathies; il se fait élire conseiller communal. De là à la députation il n'y a que l'espace d'une savante campagne électorale. Voilà Honoré Colette mandataire au Parlement des prolétaires mosans. Le livre de M. Edmond Glesener nous conte, avec ce souci minutieux du détail, cette scrupuleuse vérité d'observation et cette ironie apparemment joviale, mais en réalité souvent fort cruelle qui sont les caractéristiques très personnelles de l'auteur de la vaste et piquante « Chronique », l'existence en partie double menée par l'étrange et savoureux bonhomme à Bruxelles et à Liège, dans la vie publique et dans le privé.

Il y a des tableaux, des notations d'une vérité parfois cinglante, toujours railleuse, à toutes les pages de ce vivant roman. « ...Les » députés socialistes, écrit M. Glesener, pouvaient se répartir en » deux groupes. Quelques-uns, bons garçons sans principes ni scru-

» pules, s'engraissaient des rentes de leur femme et se contentaient
 » de prédire de temps à autre la révolution sociale, dont l'immi-
 » nence ne semblait d'ailleurs pas les émouvoir. La plupart, des
 » autodidactes, ayant quitté l'atelier ou le bureau pour courir le
 » mandat, s'appliquaient, par prévoyance et appétit naturel, à
 » parer aux sautes de la politique, en cumulant avec leurs fonctions
 » de député quelque échevinage ou l'un de ces emplois lucratifs
 » et faciles qui se sont multipliés autour des syndicats et des coo-
 » pératives ».

Voici par exemple un de ces traits qui fourmillent, excessif
 mais amusant :

« C'était la première fois qu'Arthur rencontrait un Flamingant;
 » il le contemplant avec une indulgente curiosité :

» — Le spécimen m'en paraît intéressant, murmura-t-il à De-
 page.

» — Des plus remarquable... Voilà, du moins, ce que m'a assuré
 » un conservateur du musée d'Histoire Naturelle. Pourtant, il n'est
 » pas de race pure : il est mâtiné de pangermaniste.

» — Et que rapporte ce métier?

» — Une place ou un mandat, après quelques années.

» — Celui-ci n'est donc pas encore casé?

» — Il le sera bientôt : il crie trop fort... »

Comme M. Glesener ne professe aucun parti pris et veut dénoncer
 également tous les ridicules, il écrit à la page suivante :

« — C'est un Français?

» — Pas du tout... il est tout ce qu'il y a de plus belge.

» C'était, en effet, un des champions les plus actifs des *Amitiés*
 » *françaises* en Belgique. A tous les congrès, on l'entendait discu-
 » rir avec un accent pincé et des grâces d'Athénien. Quand il
 » parlait de finesse et de mesure, il avait des sourires complaisants,
 » comme s'il se fût miré dans une glace; un mot ne lui semblait
 » exquis que si on l'attribuait à un boulevardier. Professeur à
 » l'Athénée royal, il avait cru se composer la tête d'un maître de
 » conférences à la Sorbonne, en adoptant une coiffure à la Capoul
 » et une barbiche exégétique, qui le faisaient ressembler à un cour-
 » tier en vins de Bordeaux. Il se plaignait souvent d'être un Grec
 » égaré chez les Scythes. Il se consolait de cet exil en président de
 » nombreux banquets, dans l'espoir que Marianne le remercierait
 » un jour de célébrer le génie de la France en lui glissant à la bou-
 » tonnière un bout de son bonnet rouge ».

Entre pareils extrêmes il faut chercher le sens parfait de la mesure
 qui est la qualité dominante de cet esprit observateur et pondéré qui
 est celui de M. Glesener. Si on voulait dégager une philosophie
 d'une œuvre telle que l'histoire d'Honoré Colette, on pourrait dire

qu'elle se rapproche beaucoup du pantagruélisme rabelaisien, tout fait de modération réfléchie, du mépris avisé des choses fortuites.

« C'est admirable, dit Boileau, le conseiller prudent, le discoureur de bon sens, qui est, dans le roman, une espèce de confident à la façon des comparses de théâtre, c'est admirable comme *tout se balance dans la vie* : à la certitude que tout enfant n'a qu'un père, s'oppose l'incertitude de savoir qui c'est ».

Et cela encore c'est de la mesure, et c'est de la sagesse.

La fin de l'œuvre est mélancolique, mais sans l'ombre d'une amertume. Revenu de toutes ses illusions, ayant perdu tous ses enthousiasmes, déçu de l'amour et des ambitions, Colette se résigne à terminer ses jours dans une paisible obscurité. Et cela aussi, de sa part, cela plus que tout le reste est de la sagesse. Il n'en faudrait pas plus pour nous rendre sympathique ce brave homme dont, malgré l'existence pas toujours édifiante, il ne nous arrive jamais de dire qu'il fut ou cynique ou vicieux ou malhonnête, — car toujours il fut bon, et probablement sincère.



MM. André Blandin et J.-M. Canneel prétendent démontrer qu'en Belgique il n'est ni interdit ni impossible d'avoir de l'esprit. Desinateurs habiles et écrivains primesautiers, ils dépensent par le crayon et par la plume une verve intarissable. Elle est souvent du meilleur aloi. Adaptant à un lot de prosateurs et de poètes d'ici le procédé d'ironie qu'appliquèrent, à plusieurs reprises déjà, MM. Reboux et Muller à quelques-uns de leurs contemporains notoires, nos amusants humoristes ont parodié le style et la manière de deux douzaines de nos chers Maîtres. *A l'Instar de...* contient quelques pastiches d'une irrésistible drôlerie; leur caricature a la fidélité exagérée de ces portraits exacts déformés plaisamment par un miroir courbe.



On sait combien l'érudition de M. Ernest Gossart fut utile pour jeter la plus grande lumière sur certaines périodes de notre passé historique, et plus spécialement sur les événements qui marquèrent la domination espagnole. Plus d'une fois nos lecteurs ont eu l'heureuse occasion d'apprécier l'intéressante et vaste documentation de cet annaliste attentif des XVI^e et XVII^e siècles dans nos provinces.

M. Gossart, dans le livre qu'il vient de publier, s'est efforcé de retrouver les œuvres littéraires dans lesquelles les poètes castillans, les dramaturges surtout, et l'on sait s'ils pullulaient au pays de

Lope de Vega, ont introduit comme sujets et comme personnages ceux que leur suggéraient les guerres sanglantes et les épisodes mouvementés de la domination espagnole aux Pays-Bas.

Cette vaste étude très fouillée d'histoire littéraire est des plus attachante.



Marcel Hauricourt est un être étrange. Il ne sait se fixer. Il a sans cesse le désir de la nouveauté, la hantise de l'inconnu. Il prétend toujours « recommencer sa vie ». Rien ni personne jamais ne pourra l'attacher. Et c'est, en somme, pour ceux qu'il fait souffrir, comme pour lui-même qui en est la victime désenchantée, une douloureuse infortune.

Ce n'est pas uniquement de l'inconstance, ou une curiosité jamais satisfaite qui le pousse. Non, il raisonne son instabilité et cherche à la justifier : « Il faut, dit-il, que chacun suive ses inclinations et obéisse à ses penchants. Toute contrainte n'est pas seulement odieuse, elle est néfaste ».

Alors, il faut vivre en sauvage... Est-ce là le bonheur? Il ne me semble pas, en tout cas, que ce soit celui que souhaite le héros indécis du roman de M. Victor Clairvaux.

Il en a fait un professeur. Après une jeunesse incertaine, errante évidemment, Hauricourt est revenu d'Amérique. Il s'installe à Bruxelles, y donne des leçons d'anglais et d'espagnol, a de vastes projets, de grands désirs, mais se heurte toujours à quelque réalité décevante. Il se marie. Il a un enfant. Il aime profondément sa femme et son bébé, ce qui ne l'empêche pas de les quitter sans cesse et d'aller, toujours plus loin, tenter l'aventure. Il est à Paris, à Bordeaux, à la Guadeloupe, à Caracas, à New-York et, douloureusement fidèles, sa pauvre Inès et son petit Robert le suivent. Il est un moderne juif-errant de l'illusion, que des mirages insensés attirent impitoyablement.

Et le *Manteau de bure* dont il s'affuble à chacun de ses départs qui laissent les siens dans l'alarme désolée devient pour eux le signe même de l'angoisse et de la fatalité. « Elle semblait avoir, cette chose, des impatiences de flotter au grand air, d'aller à la bise et à la pluie, de courir les routes, de revoir du monde : En vérité, c'était là le vêtement d'une âme errante et comme le symbole de l'aventure ».

En dépit de quelque invraisemblance, ou plutôt de quelque exagération et malgré que l'auteur nous laisse dans l'ignorance de toute conclusion, cette étude psychologique très fouillée, est incontestablement originale. Il y a là la minutieuse analyse d'un caractère. Et le livre, sobrement écrit, se lit avec agrément.

M. Alix Pasquier, un jeune avocat-littérateur qui a publié déjà quelques écrits estimables, consacre à *Edmond Picard* une étude très complète. Il dessine un portrait fouillé, successivement de l'avocat, du juriconsulte, de l'écrivain, de l'homme politique et du professeur. Evitant d'être le banal dithyrambe sans portée, ce livre est un légitime mais équitable hommage à la personnalité à la fois la plus complexe et la plus attachante dont notre pays puisse s'honorer, ce pays et ce temps qu'il a si superbement magnifiés en révélant la patrie à elle-même.

« Il y a, dit M. Pasquier, dans les livres de cet infatigable semeur d'idées un feu toujours pétillant, un enthousiasme toujours en haleine. Ses écrits sont comme de hauts sommets sur lesquels se rencontrent tous les vents du ciel; ils évoquent parfois aussi des fleuves sonores et impétueux qui jetteraient à travers les rochers, éperdument, les meutes écumeuses de leurs flots ».

On ne pourrait mieux dire.

★ ★

La maison Van Oest ne cesse d'éditer les monographies et les ouvrages d'histoire de l'art à la fois les plus intéressants et les plus luxueusement présentés.

Voici une biographie critique du grand maître graveur Jacques Callot, ce nancéen que la gloire, même dans sa patrie, ce qui était rare au XVII^e siècle comme au nôtre, accueillait déjà dès sa trentième année. M. Pierre-Paul Plan caractérise judicieusement ce beau et rare talent fait d'observation et de finesse et il montre l'influence qui fut la sienne, très grande, sur tant d'imitateurs, lesquels, puisant comme lui aux sources italiennes d'inspiration, n'eurent pas son goût, son esprit, sa mesure pour demeurer uniquement et brillamment français.

L'ouvrage comprend un long catalogue chronologique des estampes de Callot dont un grand nombre sont reproduites.

★ ★

L'Histoire de Gand de M. Victor Fris est un volume d'actualité. Notre grande cité industrielle flamande, au si riche passé d'art et d'histoire a été visitée cet été par tant d'étrangers qui l'ignoraient et pas mal de Belges qui ne la connaissaient guère qu'on peut croire qu'ils aimeront à se documenter sur ses fastes abondants et glorieux.

Le livre de M. Fris leur viendra à point. Il est vraisemblablement le plus complet qui ait paru sur pareille matière; il résume clairement l'histoire sociale et politique de la ville d'Artevelde, l'évolution

de son art et de sa culture, la succession des mouvements populaires et des faits de guerre qui s'y passèrent.

*
**

La collection Junior, qui lance, avec une persévérance qu'on ne pourrait assez louer et encourager, deux volumes d'auteurs belges tous les mois, réédite en ce moment un roman de Maurice des Ombiaux et des contes de D.-J. Debouck.

L'histoire mirifique de Saint-Dodon est un des premiers livres écrits par celui que Camille Lemonnier tenait « non seulement pour le premier de nos conteurs et romanciers wallon, mais pour le conteur wallon par excellence ». On relira avec plaisir cette façon de truculente épopée comique de la Thudinie qu'est l'histoire de Saint-Dodon.

On ne prendra pas moins d'agrément à relire aussi les charmants tableautins, les pittoresques croquis, les façons d'images un peu naïves dans lesquels M. Debouck, tel un Jules Renard hesbignon qui aurait dépouillé toute ironie et se complairait plus volontiers dans un lyrisme ingénu, évoque les gens et les choses de la campagne, ce qu'il appelle les *Vies agrestes*.

*
**

Trois petites plaquettes sont consacrées à des études biographiques de genre très différent : c'est, de M. Auguste Vierset, un portrait attachant de *James Vandrunen* et une analyse sympathique autant que minutieuse des trop rares pages que nous a données un écrivain à la très caractéristique personnalité; c'est, de M. F. Denis, l'esquisse de la vie sans éclat et de la brillante, mais trop brève activité littéraire, de Charles-Louis Philippe; c'est, de M. Oct. Delhez un récit intéressant, fait d'après les documents et manuscrits de l'époque, de la vie et du procès fameux de Galilée.

PAUL ANDRÉ.

LE DRAME ET L'OPÉRA

MONNAIE : *Istar*, divertissement chorégraphique de M. Vincent d'Indy (28 octobre).

PARC : *Le Bonheur*, comédie en 3 actes, de M. Albert Guinon (27 octobre).

Camille, comédie en 1 acte, en vers, de M. Paul Spaak (27 oct.).

GALERIES : *Le Minaret*, comédie à spectacle en 3 actes, en vers, de M. Jacques Richepin (31 octobre).

OLYMPIA : *Le Petit Café*, comédie en 3 actes, de M. Tristan Bernard (1^{er} novembre).

MATINÉES LITTÉRAIRES DU PARC : *Le Fils Naturel*, de Diderot (6 novembre).

MATINÉES CLASSIQUES DES GALERIES : *Britannicus*, de Racine (26 octobre).

Istar. — Pas plus que *Le Chant de la Cloche*, *Istar* n'avait été composé par M. Vincent d'Indy en vue d'une représentation scénique. L'une et l'autre œuvre, la première de symphonie et de chant, la seconde uniquement orchestrale, ont été écrites pour le concert. Sous cette forme nous les entendîmes naguère à Bruxelles; nous ne nous doutions pas que cette musique à programme servirait un jour de commentaire à une légende dramatique et à un ballet merveilleusement appropriés aux exigences du théâtre.

On sait que, dans *Istar*, M. Vincent d'Indy a commenté un passage du VI^e chant de l'*Epopée d'Idubar*. Le poème oriental nous montre Istar, fille de Sin, dirigeant ses pas vers la demeure aux sept portes, arrêtée à chacune de celles-ci par un farouche gardien qui la dépouille de l'une ou l'autre de ses parures. Elle enlève ainsi successivement « la haute tiare de sa tête », « les pendants de ses oreilles », « les pierres précieuses qui ornent son cou », « les bijoux qui ornent son sein », « la ceinture qui entoure sa taille », « les anneaux de ses pieds, les anneaux de ses mains », et enfin « le dernier voile qui couvre son corps ».

Nue, Istar a pu enfin entrer « au pays immuable » et y a délivré celui qui y était enfermé : le Fils de la Vie, son jeune amant...

Sur ces thèmes M. Vincent d'Indy a écrit une partition de la distinction la plus savante, où le charme et le mystère sont exprimés, comme aussi la jeunesse, la joie, l'espoir, la ferveur et la volupté triomphale, en des accents d'une magnifique éloquence.

M^{lle} Cerny incarnait Istar. Elle a, superbe d'attitudes, souligné de la façon la plus artiste et la plus gracieuse à la fois chaque intention du poème extériorisée dans une harmonie ou dans un rythme de la musique. Dans le décor de M. Delescluze, d'une plantation originale et d'une coloration blanche et or du plus heureux effet, l'impression produite par ce ballet à deux personnages est ravissante.

Istar fut monté comme appoint au *Chant de la Cloche*. L'œuvre si puissante, si magistrale d'inspiration et de facture, qui fut le gros et légitime succès de la saison dernière, a reçu le même

accueil enthousiaste. La distribution n'en a pas changé, or on sait qu'elle était de tout premier ordre, avec, en tête, M. Girod et M^{lle} Hedy.

*
* *

Le Bonheur. — Combien tous ceux qui ont été entendre au Parc cette pièce supérieurement jouée par M. Henri Bosc, M. Hébert et surtout M^{lle} Borgos, en ont voulu à son auteur, M. Albert Guignon. Il avait si bien commencé, et ensuite il a déçu tout le monde ! Un premier acte était alerte, pétillant, amusant, d'une observation ironique pleine de vérité ; il campait nettement les personnages et exposait avec lucidité une situation, pas très neuve peut-être, mais attachante : un ménage où madame, romanesque, désœuvrée, sensuelle aussi, se détache par ennui et par curiosité de son mari, et se laisse conter fleurette par deux godelureaux : René qui est jeune naïf, étourdi, un peu poète, Adrien qui est plus rassis, plus malin, moins impatient et beaucoup plus riche...

Un deuxième acte s'était haussé au ton de la forte comédie, celle qui, par les moyens les plus sobres et les accents les plus vrais, dénonce impitoyablement les calculs, les secrets, les sincérités navrantes des cœurs en conflit. Veuve, Colette était devenue la maîtresse de René. Ils allaient s'épouser lorsque le plus banal incident de la vie quotidienne les amène à se dire peu à peu des choses énervantes, puis douloureuses, puis cruelles, puis affreuses, brutales, irréparables. Leurs âmes à nu se sont heurtées. Leurs yeux décillés ont fouillé au plus profond de leurs consciences d'amants que les sens seuls ont jetés dans les bras l'un de l'autre, que rien ne destine à l'union durable, loyale, solide du mariage.

Le rideau tombe sur le tableau le plus hideux, le plus empoignant aussi, et le plus vrai du déchirement de deux amours jusque là trompés sur leur propre compte.

Or voilà qu'à cette salle secouée qui venait d'éprouver une aussi forte émotion l'auteur jette, comme une grotesque pâture de drôlerie qui, pour cela, devient en quelque sorte sinistre, la farce vaudevillesque d'un dénouement où chaque personnage, parce qu'il est ridicule perd toute sympathie. Cette Colette renvoie René, accueille Adrien, congédie celui-ci, rappelle l'autre, se donne et se reprend sans cesse, ne sait ce qu'elle veut ni qui elle veut. Ce chassé-croisé burlesque peut ne pas finir ; la pièce, ainsi dévoyée, pourrait durer encore à l'heure présente...

Il est inconcevable qu'un écrivain qui sut mettre sur pied deux actes comme ceux qui commencent le *Bonheur* et dont un contient une des scènes les plus fortes, admirablement amenée et superbement conduite, qu'il nous ait été donné depuis longtemps d'écouter

il est inconcevable que cet auteur ait laissé sombrer sa pièce dans une fin aussi malhabile.

*
**

Camille. — M. Paul Spaak n'a probablement pas attaché grande importance à la bluette aimable qu'il composa sur un sujet sans prétention en ces vers très lâchés qui sont sa coutumière, et d'ailleurs regrettable manière d'écrire.

Camille nous reporte au temps des diligences, dans une auberge d'Italie. Un jeune français y est arrêté ainsi qu'une troupe de comédiens en voyage par un accident de voiture. Il se laisse prendre à la coquetterie aguichante d'une danseuse mûre, mais est arraché à cette tentation blâmable par l'amitié prévoyante et persuasive d'un jeune ami qui, rencontré au hasard de la route, avait su gagner son estime et sa confiance. Mais l'ami n'est qu'une jeune actrice déguisée en garçon. L'amitié du voyageur se change vite en un sentiment plus tendre. Il a tôt fait d'oublier la danseuse qui s'impatiente sur le marche-pied de la voiture dans laquelle elle a médité de l'enlever. La jeune fille, de son côté, n'est pas libre de son cœur et elle part dans un autre coche. Le galant dépité reste seul à l'auberge, abandonné par les deux femmes, symboles opposés des deux amours : le sensuel et le pur, qui peuvent se partager un cœur novice.

C'est donc une façon de conte moral à la manière naïve du bon vieux temps; il a été mis à la scène d'une façon un peu longue et avec trop peu de spirituelle fantaisie. Mais, joué très gentiment par M^{mes} Dudicourt et Médal, par MM. Rouget et Laumonier, il a été écouté sans déplaisir.

*
**

Le Minaret. — « Comédie à spectacle », dit le programme; si l'on avait pu dire : « spectacle » tout court, et ne pas faire parler la dizaine de jolies femmes parées de merveilles étincelantes, de bijoux, de soies, de tissus d'or et d'argent, de gazes arachnéennes, de perles ruisselantes, c'eût été parfait.

Nous eussions admiré les costumes frêles, délicieux de pittoresque amusant, que Poiret imagina; nous eussions regardé d'un œil enthousiaste ces poupées de conte de fée oriental se mouvant dans les palais et les jardins fantasmagoriques que dessina et que coloria Ronsin. Ce « spectacle » eût duré dix minutes et nous eût enchantés...

Mais on en a fait maladroitement le prétexte d'ornementation d'une turquerie en trois actes et en vers médiocres, qui n'a rien

de spirituel, ni d'original, ni d'attachant. C'est une banale histoire de harem, pimentée sans élégance ni finesse, pastiche lourd des pétillantes persaneries libertines du XVIII^e siècle.

★
★★

Le Petit Café. — Ce qui est admirable dans une œuvre comme celle-ci, c'est que, l'ayant entendue, chacun se dit : « Comme c'est bien cela ! »

Sans être orgueilleux certains s'en vont même pensant : « Ce ne doit pas être difficile d'écrire une pareille pièce ? » Ils supputent en effet la nature de ce qui les a fait se réjouir et, à leur grande surprise, ils trouvent qu'ils n'ont vu aller et venir devant eux que des gens sans aucune complication, de ceux-là qu'ils coudoient tous les jours, de ceux-là qu'ils sont eux-mêmes. Ils n'ont entendu prononcer aucune parole exceptionnelle ou rare. On ne leur a proposé de méditer sur aucun problème psychologique ou social ou sentimental.

L'auteur nous a conduits tout simplement dans un endroit bien banal : un petit café paisible hanté par une clientèle d'habitues insignifiants. Dans ce café il y a un patron, une caissière, un garçon, un plongeur... et aucun d'eux ne paraît devoir quelque jour se signaler à l'attention du monde ni même à celle de ses voisins.

Il arrive tout simplement ceci, qui n'est ni dramatique ni cocasse, qui n'est qu'un événement peu fréquent mais banal : le garçon, Albert, hérite de 800.000 francs. Ce hasard providentiel est le seul ressort de la pièce. La conduite que tiendra le quasi-millionnaire et la répercussion de sa fortune soudaine sur les sentiments et les agissements de son entourage seront les seuls épisodes que l'auteur conduira au gré de son imagination.

Tout le reste est de l'observation, le reflet fidèle de la réalité, la notation précise de mille traits, de cent propos cueillis à même la vie.

Rien n'est plus parfait, rien n'est plus difficile non plus que cet art qui consiste à interpréter la vérité, à la représenter plutôt, et à faire d'elle la matière d'une œuvre. Mais si l'on y parvient, on atteint à la somme la plus grande de gaieté communicative et d'irrésistible émotion.

On le put constater à l'Olympia. Les trois actes du *Petit Café*, dont la cocasserie n'a rien d'outré, dont la nonchalante philosophie, toute de mansuétude et de modestie, est de celles qui seules peuvent donner le bonheur calme aux âmes sans ambition ni vanité, ont fait beaucoup pleurer ; pleurer de rire et pleurer d'attendrisse-

ment. M. Tristan Bernard ne pouvait mériter plus probants témoignages de sa réussite.

Il n'est pas possible de citer, parmi les quarante personnages qui donnent une vivante et pittoresque animation à ces scènes d'un comique si humain et si profond, tous ceux qui ont un rôle important. Bornons-nous à dire que tous ont rivalisé de conscience et qu'ils ont composé avec art des physionomies typiques. M. Berry, qui incarnait Albert, a réalisé une création d'un naturel parfait. Il eut sa large part des applaudissements et il les mérita.



Le Fils naturel. — On célèbre en ce moment le bicentenaire de Diderot. C'est l'occasion d'une débauche d'éloquence. Dans des salles de sociétés littéraires, dans des amphithéâtres universitaires, sur des places publiques au pied d'un buste ou d'une statue nouvellement érigé, il est commode d'embrasser dans un discours copieusement documenté toute la carrière et de dénombrer, en l'analysant, tout l'œuvre du grand Encyclopédiste.

Mais s'il s'agit de rappeler celle-là et de commenter celui-ci dans une salle de spectacle, en l'espace parcimonieusement mesuré de vingt ou trente minutes, en façon de prologue à une représentation théâtrale obligée, et devant un auditoire de dames et de jeunes filles peu familiarisées apparemment avec l'austérité des philosophes pré-révolutionnaires, la tâche se complique. Elle devient même très ardue. Il faut savoir gré à M^{me} Stéphanie Chandler de s'être acquittée avec honneur d'une mission aussi malaisée.

Sans entrer dans de trop savantes considérations ni chercher à pénétrer dans le détail d'une vie et l'examen critique de livres qui ont demandé aux spécialistes de pareille critique des tomes et des tomes attentifs, M^{me} Chandler s'est contentée d'esquisser la physionomie littéraire de Diderot et de le situer, lui, ses idées, et son influence, dans le siècle et le milieu exceptionnellement agités et inquiets que furent les leurs.

Elle l'a fait avec méthode et clarté et elle a su avertir ceux qui l'écoutaient que l'auteur du *Fils naturel* n'avait jamais été qu'un médiocre dramaturge.

C'est donc comme l'exhibition d'une curieuse pièce de musée, d'un échantillon sans valeur qu'il fallait considérer la remise à la scène des cinq actes larmoyants, de cette tragédie bourgeoise. Tout y est faux, puéril, outré. Les rires ont accueilli les passages qui voulaient être pathétiques, et, vraiment, l'invraisemblance des situations comme l'enflure du dialogue atteignent au burlesque irrésistible.

Mais la langue est d'une perfection sans seconde; ces personnages déclament à perdre haleine, mais ils déclament des discours impeccablement écrits et d'une profondeur de pensées, d'une subtilité de raisonnement qui feraient merveille à la lecture.

On ne peut assez louer la conscience qu'apportèrent MM. Marey et Laumonier, avec une fougue vraiment sincère, dans l'interprétation des personnages des deux amis. M^{lles} Borgos et Beer furent émues avec sincérité en Rosalie et Constance toujours éplorées. M. Gournac fut un impressionnant vieillard.

Tous jouèrent avec une conviction chaleureuse tout à fait dans la note.



Britannicus. — Dédoublés à cause de l'afflux grandissant des abonnés, les spectacles classiques du Théâtre des Galeries se donnent désormais en matinée et en soirée, le mardi, de quinze en quinze jours.

Nous y serons, paraît-il, conviés à des séances de l'intérêt le plus rare. Je ne citerai que l'interprétation de Hamlet par Suzanne Després et celle de la *Tour de Nesle* par les plus éminents sociétaires des Français. Il y aura d'autres surprises.

Le début fut moins imprévu. Ce qui ne veut pas dire qu'il manqua d'intérêt. Ne nous eût-il fourni que l'occasion d'admirer le Néron sombre, à la fureur encore contenue, à l'hésitation farouche que réalisa ce tragédien de grand avenir qu'est M. Alexandre, le plaisir eût été suffisant. Mais *Britannicus* était joué en outre par M. Sylvain, un Burrhus minutieux dans les moindres nuances du vers et le moindre détail du geste et par M^{me} Sylvain impressionnante Agrippine, noble plus que ne l'est généralement cette artiste plus véhémement que passionnée. Et l'intérêt a aussi son prix d'écouter, même s'ils sont encore imparfaits, des jeunes pensionnaires de la Comédie Française tels que M^{lle} Ducos et M. Le Roy s'essayant dans des rôles consacrés et diversement caractérisques comme ceux de Junie et de Britannicus.

PAUL ANDRÉ.

LES SALONS ET LES ATELIERS

Le Sillon.

MUSÉE MODERNE. (*Jusqu'au 23 novembre*).

Subitement, du 1^{er} au 4, ouverture, à Bruxelles, de huit expositions! Après deux longs mois de repos, c'est la ruée! Commençons par *le Sillon* qui en est à sa XX^e année d'existence. Cet âge, il l'affiche bien en vue, au milieu de la couverture du catalogue. La coquetterie de la vieillesse ! L'affirmation de l'ancienneté, pour une firme commerciale, à la bonne heure! Mais pour un cercle d'art, c'est dire : vingt ans et nous vivons encore !

On m'a fait au sujet de ce cercle l'éternelle question, agaçante, et que je n'ai jamais comprise : « Comment trouvez-vous l'exposition » ? Est-ce donc une œuvre de tapissier, une exposition, pour qu'on puisse faire réponse sur l'ensemble? Pour moi, je ne saurais considérer que chacun à part, très indépendant de son voisin : je n'ai pas de réponse globale.

Les œuvres de Apol, nombreuses, ne témoignent ni d'une personnalité ni d'un but bien évidents. C'est la réalité aussi terne qu'elle l'est quand l'artiste choisit des sujets ternes ou les ternit. Philibert Cockx, que n'a-t-il, avec ses dons de peintre, la technique du précédent! S'il soignait ses premiers plans, on verrait les derniers, si joliment piqués de couleurs vives, avec plus de confiance, telle cette place de village. Mais que signifie *Coin de Bruxelles*, cette grande longue façade sur un immense fond bleu? Maertens, artiste bizarre, chercheur, continue à nous donner une intéressante décomposition des couleurs et des plans dans des portraits. Permeke, peignit, voici trois ans, un *Printemps*; à mon avis plus rien de lui ne l'égala jamais: Aujourd'hui, sa vision me paraît rester rudimentaire volontairement, et le désordre de son grand paysage d'hiver aux lignes cahotées me cause du malaise.

Bastien, le bel artiste, m'inspire des mots terribles : Bastien ne tremble plus devant la nature! Bastien n'étudie plus! Bastien a acquis une maîtrise extraordinaire; il s'en tient à cette maîtrise. Avec la nature, on n'a jamais fini de voir plus loin, et, par conséquent, une maîtrise ne peut pas s'établir avec une sûreté pareille, ni surtout se révéler, sans être un grave danger. Je ne parlerai pas

de l'*Attelage* dont on dit : « C'est un tableau de musée. » Il continue les traditions. Je vise surtout le *paysage à Rouge Cloître*. Il m'a arrêté par son harmonie, sa beauté, et son faste. J'ai voulu un moment, avec ses frondaisons et son ciel lumineux, le croire l'égal de la nature. C'est alors que j'ai vu des choses redoutables : Les coins sans sincérité ! C'est le tableau d'un peintre qui voit grand ; qui a les yeux clairs et ravis ; qui a de l'air dans la vision et de grandes habitudes d'éloquence dans la brosse ; Bastien est assez fort pour que j'ose, à côté de lui, une comparaison explicative. D'Hippolyte Boulenger, le petit *paysage avec ciel d'orage*, au Musée Moderne, c'est une toile de la même famille... Eh bien, regardons-la longtemps, scrutons la surface ? Nulle part il n'y a ni un trou, ni un oubli, ni une lassitude ; l'émotion est continue. Voilà la leçon.

Haustrate nous paraît avoir une déplorable aptitude à la fidélité. Le *hamac, salon bleu, guinguette, jardin*, c'est tout juste comme si l'on regardait chez son voisin. Absence totale d'imagination. De plus, la grandeur nature ne me paraît pas pouvoir être simplifiée dans le sens où le fait Haustrate. C'est plutôt vidé que simplifié. J'aime mieux les petites études faites en France qui ont plus d'intensité pour moins de surface.

De J. Landy un beau portrait de Kemmerich, avec une expression d'intellectualité bien saisie et une belle honnêteté des couleurs qui se parlent gravement. Maurice Lefebvre toujours féru des jardins de Paris, a un beau ciel sur les Tuileries et deux Notre-Dame avec les ponts de la Seine ; l'une par temps clair, l'autre par temps sombre : curieuse entreprise. C'est, je crois, Michel Ange qui disait : Quand vous faites trois figures mettez l'une dans la lumière, l'autre dans la pénombre, et la dernière dans l'ombre : vous aurez ainsi plus de chances que l'amateur en trouve une qui lui plaise.

De Colin, cette jeune fille qui se regarde au miroir comprendra, j'espère, qu'elle doit se laver ! Colin est un coloriste somptueux et souple, très personnel, mais que sales toutes ces couleurs à fond noir ! Navez, qui fut l'amant des rayons de lune, des couleurs pâles, se montre, cette fois, net et brillant, comme coloriste. Il est délicat dans la violence, tels le *goûter* et la *terrasse*, bien qu'un peu à fleur de toile. Ce peintre est sans pitié, si j'en juge par le portrait de vieille demoiselle, avec quelque chose encore de la grâce gardée de jadis, mais qui est le portrait de la Mort couronnée de roses ! Ramah expose quelques illustrations pour une édition d'*Uylenspiegel* et des nus de femme. Ramah possède un don que possédait Rops, celui de transformer le papier en une surface onctueuse et chaude pour l'œil comme la peau l'est pour les doigts. Ce don révèle une sensualité avec laquelle on va loin. God-



Dessin de M^{me} CATZ-ENTHOVEN.

frinon, est un coloriste toujours suave, avec des lumières qui effleurent, tels *Dahlias* et *Renoncules*. La lumière est nettement interprétée comme une enveloppe impalpable et éphémère, indépendante des objets, une atmosphère où les choses baignent avec une aisance infinie. Quant à Simonin, je ne comprends pas la nécessité de cette peinture de râclures de palette, je n'en saisis pas la beauté.

Spilliaert a deux procédés, bien opposés : l'un qui rassemble tous les éléments d'un tout, les accumule, les met en ordre, leur donne l'apparence de la simplicité, c'est la foudre en une ligne : ses flacons chimiques. L'autre élimine, supprime, fait des schémas ; la *femme aux seaux*, au *bord du quai*, etc. C'est, à mon avis, incomparablement moins intense. De Swyncop, le beau *portrait de Mme de B.*, malgré sa grande allure, a le tort grave pour un portrait de donner toute l'importance à ce qui est le costume; tête et mains sont indifférents. Instinctivement, le regard se porte à hauteur de la boucle d'argent où se concentre l'effort décoratif des plis et ramages de la robe drapée.

Tordeur, Van den Brugge et Apol, déjà nommé, tireraient profit, je crois, de la *Culture de l'Enthousiasme*, autrement dit : l'art de se battre les flancs (voir le *lion* dans Buffon, et Verhaeren à la Maison du Peuple).

Le sculpteur Kemmerich expose, notamment, une statuette intitulée le *fardeau*. Un homme tire une pesante masse. La forme est riche en jeux de lumière soulignant celles des lignes musculaires qui constituent la synthèse de l'effort. Gaspar nous montre un *sanglier* en plâtre et qui fait sentir que l'œuvre est mûre pour le bronze. Quant au *buste de Paul Janson* qu'aurait exposé Mascré, force m'est de renvoyer le lecteur à *La Chronique* du 4 novembre. Pour moi, je n'ai pu le trouver, ce buste; mais, puisqu' « on a surtout admiré le buste de M. Paul Janson », nous dit Dumont-Wilden, il faut bien qu'il y soit! Où, diable, l'avez-vous caché, Mascré ?

Madame S. Catz-Enthoven.

Galerie d'art. (5-12 novembre).

Une ardente coloriste. Bon gré, mal gré, il faut que les choses aient de la couleur, des couleurs, tous les feux de la palette! Les peaux, pas assez rouges, fouettons-les; pas de nez pâles; les lèvres déjà rouges, du sang pur! Souvent, c'est exagéré. Mais ce goût, car c'est un goût par la sincérité, a de remarquables bonheurs, tels la *Rêveuse*, bleu, rouge, vert et violet; c'est très beau! le *petit violoniste*, dans son costume pittoresque, avec son allure étrange, vi-



Jeune fille dessinant - Georges Lemmings 1913.

Dessin de GEORGES LEMMERS.

vante et grasse : un petit Goya; tel aussi le beau *grand vase rouge* entouré de japonaiseries. On doit aimer cette exposition abondante d'œuvres fougueuses, enthousiastes, inconscientes, sincères! L'artiste travaille comme la nature : Soixante-deux œuvres qui sont le brassin et, dans la masse, quelques-unes surgissent, exceptionnelles, tout à fait remarquables.

Salle Æolian

Rue Royale 134. (4-18 novembre).

Ancienne salle Boute, consacrée désormais à la peinture et à la musique, l'une... charmant l'autre.

Le 4 novembre on inaugure la salle; il y eut foule. Affluence de bon augure. Salle charmante, où peintures et sculptures se disposent favorablement. Quelques noms de peintres qu'on est peu accoutumé de voir aux expositions : G.-M. Baltus, avec une scène de jeunesse florentine, où un visage de jeune fille intéresse par son indéfinissable expression; la page est d'une belle harmonie, sans cris, très heureuse et très sereine; les couleurs vives discrètement employées, y constituent des rappels et des intervalles sonores qui animent doucement l'ensemble. Il est regrettable que cet artiste soit si avare de ses productions pour Bruxelles.

Hellemans, aquarelliste et aquafortiste, après vingt ans de pratique, est nouveau venu aux expositions. Le *brise-lames* et surtout la *Meuse à Dordrecht* donnent un échantillon de la manière de cet artiste, épris des horizons lointains et des hauts ciels fluides. Boyard, lui aussi, s'il ne débute pas comme artiste, fait ses débuts d'exposant; il a un joli paysage de *dunes*, aux plans bien débrouillés, perspectives claires, tons sobres et solides.

Sont de la fête inaugurale, tous nos artistes les plus connus : Géo Bernier, maître paysagiste animalier aux verts dorés et bleus turquoises; Frédéric, avec une *Pudeur* qu'un médecin a diagnostiquée : « cardiaque du dernier degré »; Gailliard, luministe souple; G. Lemmers, des ragoûts, faits de très nombreuses et très fines épices; C. Michel, raffiné; Taelemans, qui est De Coster et Breughel; Van Holder, dont le *déjeuner sur la terrasse* donne l'impression d'un petit paradis de bonheur; c'est le soleil dieu à travers la substance; celle-ci allégée n'a plus ni poids ni misères! Combien je supplie ce peintre, pour des toiles pareilles, de ne négliger aucune des précautions techniques qui pourront aider à la conservation des ailes fragiles d'aussi légers papillons!

Uytterschaut, toujours le maître de l'aquarelle toute unie. Blicck, Cambier, Charlier, Collin (avec deux l, et l'homonymie dont doit faire du bien mauvais sang au Colin du *Sillon*, qui n'en a qu'une!) Crespin, Frison, Geudens, Paul Hagemans, très distingué, aux apparences d'improvisateur, mais pourquoi ces beaux ciels d'or sont-ils bouchés? Et Titz, Vantongerloo, Van Haelen.

Les sculptures foisonnent. Abondance de biens ne nuit pas, dit-on. Voici, avec leurs grâces coutumières, les statuettes de Dubois, Samuel. Il faut ajouter Matton, avec ses petits bronzes, des nègres-ses dont les modèles ont été étudiés sur place au Congo. De Bre-



L'Enfant au chapeau de Vieille. Dessin de ANDRÉ BLANDIN.

macker expose quelques très heureuses médailles, ainsi que De Smeth, le petit *joueur de flûte* sous la branche.

Charges et Croquis

Salle Studio (1-X Novembre).

Les humoristes reposent singulièrement des coloristes. Nous en trouvons, ici, cependant quelques-uns, assez bruyants. Il nous semble que chez l'humoriste la couleur ne doit viser qu'à souligner l'intention, là où il y en a une. Si la couleur est une erreur, comme je le pense, cette erreur est familière à Canneel, Ochs, Claes, Navez. Par contre, Bailie, nous paraît pratiquer avec succès l'art de faire concourir la couleur à l'augmentation de la signification, au souligné de l'intention.

Van Offel a quelques pages poignantes, d'une vision large, et des *danses russes* d'un rythme fort et gracieux.

Je suis tenté de créer une catégorie pour humoristes particulièrement distingués, raffinés, délicats, aristocrates de l'humour ; j'y classerai James Thiriart et un nouveau venu, Fox.

Nous retrouvons avec leurs mérites connus et appréciés Blandin, Pol Dom, Swyncop.

G.-M. Stevens nous donne *Giraud*, — et au catalogue illustré Dumont-Wilden, — des charges comme en charbonnent sur les murs les gens d'esprit, mais cela vaut-il le cadre ?

C. Jacquet

Cercle Artistique de Bruxelles (3-9-Novembre)

Jacquet, dans ses aquarelles, raconte la nature et la vie. Non pas que sa peinture soit anecdotique. L'artiste a une vision aigüe, poétique, imaginative : il sait deviner les millions d'accidents qui ont laissé leurs traces sur les choses et ont fait intéressants, une pierre, un mur, un toit, un clocher; ce sont, pour lui, des visages autant que des couleurs. La *vieille rue à Dordrecht*, le *Soir à Florence*, *Coucher de soleil, à Auderghem, en Campine*, autant de pages émues. Certainement l'artiste sut concentrer en lui la grandeur de la nature; même si, parfois, le métier paraît un peu mou, dédaigneux de ce qu'il y aurait de bon à prendre dans les fermes leçons du cubisme.

Jacquet a le pinceau alerte; la touche vive semble avoir été piquée



Dessin de FOX.

avec rapidité; de cette rapidité, elle semble encore vibrante : voir *la porte du rivage, Nieuport, le vieux quai*.

Toute l'œuvre de Jacquet est celle d'un passionné; il semble n'avoir jamais travaillé avec indifférence.

Ajournements

La place nous manque pour parler cette fois de l'exposition ouverte par une vingtaine de nos artistes des meilleurs dans l'atelier du sculpteur Baudrenghien, à Uccle; de l'exposition de feu Jonet et de feu Paul Blicck, au Cercle artistique; enfin, des Prix de Rome.

Quelques-uns diront : Cette abondance est un mal. Moi, je crois que cette abondance est un avantage. Il faut un millier de toiles pour que le hasard des alchimies de l'instinct en fasse une bonne, et celle-là n'est pas de trop!

RAY NYST.



Dessin de C. JACQUET.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Eugène Fasquelle.

GASTON ROUPNEL : *Le Vieux Garain* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Après avoir, l'an dernier, créé *Nono*, un type de rustre bourguignon qui eut son petit et même son gros succès littéraire, M. Gaston Roupnel s'en fut en quérir un autre, dans ce même département de la Côte d'Or, auquel nos bons hennuyers ne peuvent songer sans attendrissement. *Le Vieux Garain* lui-même d'ailleurs a, durant toute sa vie, réservé sa tendresse aux crûs merveilleux de son pays. Et cette vie, il l'a vécue longue et bonne, se donnant le meilleur temps possible parce que, dit-il « quand on est mort » c'est pour longtemps; et il est bien tard » pour songer alors à plaire aux filles et » à se connaître en vins ». Et à l'entendre il se connaissait aussi bien en filles qu'en vins, car tout au long de son récit ce ne sont que rapides amours et véhémentes beuveries. Bien que l'auteur y ait mêlé du sentiment, cela semble un peu longuet, ce qui n'enlève rien bien entendu au pittoresque du livre ni à la façon remarquable dont cette vieille gouape de Garain est portraiturée.

★
★★

JEAN REVEL : *Au pays d'Oil* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Par pays d'Oil, entendez le coin de Seine Inférieure où M. Jean Revel fait de la philosophie aux dépens des braves Normands, ses compatriotes, dont il s'efforce de pénétrer la psychologie. Il ne les présente pas sous un jour extrêmement favorable, ceci soit dit sans l'ombre de reproche, car peut-on raisonnablement critiquer l'artiste qui peint comme il voit? Parmi les nouvelles réunies sous le titre ci-dessus, il y a deux ou trois tragédies paysannes auxquelles la vigueur ne fait pas plus défaut que la couleur et qui, sans être des modèles du genre, n'en méritent pas moins une mention très honorable. Il y a encore des idylles villageoises, pas bégueules et s'avérant même croustillantes jusqu'à la ligne de points de suspension, mais, après ces points, l'histoire tourne court et s'amène des réflexions impitoyablement morales sur le vice humain. Quelque justes qu'elles soient, ces sentences viennent, à de certains endroits, si mal à propos, qu'à considérer leur allure parfois prudhommes-

que on est porté à voir en l'auteur un ironiste plutôt qu'un moraliste.

★
★★

ADRIENNE LAUTÈRE : *Le Bon Exemple* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Ce serait bien en vain, qu'après avoir lu ce livre, vous cherchiez le *Bon Exemple* qui s'y trouve soi-disant proposé à l'imitation des jeunes générations. Non, pour les exemples édifiants, pour la haute Moralité, il vaudrait mieux vous adresser directement ailleurs et ne voir, dans le roman, pervers avec élégance et crânerie, de Madame Adrienne Lautère, que le développement adroit de cette pensée, attribuée par l'auteur à son héroïne Anna Pékarskine : « Mieux vaut vivre sans aimer, qu'aimer sans vivre ». Vivre, au sens nietzschéen de ce mot, car la Pékarskine, conférencière féministe applaudie, romancière à succès, fuit l'amour comme la peste, parce qu'elle sent qu'il tiendrait trop de place dans son existence. Elle prend toutefois un amant — ou des amants, soit successifs soit concurrents — parce qu'elle trouve les gestes de l'amour favorables au libre jeu de ses facultés. Et ses amants, elle les prend râblés mais sots pour se défendre de les aimer. *Le Bon Exemple* qu'elle donne ainsi, est opposé à la conduite tout opposée d'une de ses amies. Et puis il y a autour d'elle beaucoup d'autres femmes qui ont des liaisons irrégulières...

Chez Ollendorff.

MAURICE VAUCAIRE : *Le vrai Roman de Parsifal* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Mais oui, c'est l'histoire du brave *Parsifal*, le papa à Lohengrin, que M. Maurice Vaucaire nous raconte aujourd'hui. Pas précisément le héros wagnérien qui s'écarte de la légende, mais celui de Chrestien de Troyes et de Wolfram d'Eschenbach dont le présent roman serre d'assez près les textes. Le futur Roi du Graal, dans les poèmes et fabliaux du XII^e siècle est, avant tout, le premier sujet d'une tumultueuse féerie : chevauchées, tournois, châteaux en fête, pelouses exagérément fleuries, dames amoureuses, messieurs ébahis. Ajoutez y les plus furieux coups d'estoc, les plus navrants coups de taille, lances brisées comme fétus,

écus volant en éclats et vous aurez une idée de la très heureuse reconstitution tentée par l'auteur. Vrai, je ne pensais pas trouver tant d'agrément à lire un roman de chevalerie et si Cervantès n'aimait pas ces récits d'une invraisemblance si charmante, ce fut bien mal à lui d'en dégoûter les autres.

*
* *

ALB. VANLOO : *Sur le Plateau* (un vol. in-18ⁱ à fr. 3.50). — L'auteur des livrets de tant d'opérettes à succès, vient de publier une série de souvenirs qui ne sauraient manquer d'intéresser vivement tous les amateurs de théâtre.

Au cours d'une carrière déjà longue, il a noté une foule de faits, d'anecdotes et d'incidents curieux ou amusants, qu'il a contés d'une plume légère et avec beaucoup d'agrément et auxquels tous le monde prendra certainement le plus grand plaisir.

Le Maître Charles Lecocq s'est chargé, dans une charnante préface, de présenter aux lecteurs l'ouvrage de son ami et collaborateur, et cette préface du compositeur de la *Fille de Madame Angot*, ne sera pas un des moindres attraits de ce volume déjà si attrayant par lui-même.

Chez Plon-Nourrit.

D^r A.-F. LEGENDRE : *Au Yunnan* (un vol. in-8^o ill. à fr. 5). — Le livre que voici résume, avec les illustrations prises sur le vif le mouvement qui déclancha la Révolution chinoise. Il comprend trois parties : le voyage au Yunnan, l'exploration du bassin du Yalong, du Kin-Ho, une intéressante incursion dans le pays sifan, enfin l'épisode de l'attaque à Houang-Chou-Tang par les bandes insurgées, qui fit courir un instant dans la presse le bruit du massacre total de la mission. Dégagé de tout appareil technique, des développements spéciaux qui sont réservés aux rapports officiels, le récit alerte, bien vivant, initie le lecteur à l'existence intime de races peu connues, aux mœurs, coutumes et caractéristiques morales du peuple chinois et des aborigènes qui gravitent autour de lui. Les anecdotes abondent sur les coutumes et les traditions de ce pays presque impénétrable. Que devons-nous espérer ou craindre de la Chine républicaine? On trouvera là une réponse à cette double question, car l'hypothèse du prétendu *péril jaune* est envisagée avec un optimisme qui s'étaye de faits précis.

Chez Perrin et C^{ie}.

AMÉLIE E. DE SUBERCASEAUX : *La Rome du Cœur* (un vol. in-12^o à 5 fr.). — « C'est » à vous, Vierge Marie, mère bien-aimée, » que je dédie ce petit travail, à vous qui » êtes le plus grand charme de la Ville » Eternelle! Je vous consacre chacune de » ses pages, chacun des instants que je » pourrai distraire de mes devoirs et de » mes occupations pour les consacrer à la » tâche si douce d'évoquer les grandeurs » de Rome, les gloires de l'Eglise et les » merveilles de l'art vivifié par la religion ». Ainsi s'ouvre ce « petit travail » comme l'appelle l'auteur, encore qu'il compte plus de cinq cents pages; il constitue le récit de plusieurs séjours faits à Rome par Madame de Subercaseaux, une chilienne pieuse, sa préface déjà la montre telle, et parfaitement entendue aux choses de l'art. Aussi est-ce un régal que de visiter, en sa compagnie églises, musées, ruines sacrées ou profanes, couvents et sanctuaires. Son livre est excellemment traduit par Madame la comtesse de Poppinot.

Chez Georges Crès.

P.-J. JOUVE : *Parler* (un vol. in-18^o à fr. 3.50). Une première série de Poèmes de M. Jouve, s'intitulait *Présences*. Ceux d'aujourd'hui sont la suite des précédents. L'auteur y célèbre sur un mode lyrique très fervent, mais sans s'astreindre aux rigoureuses disciplines prosodiques, le merveilleux don, l'« illumination » de vivre, comme il dit. Les chants de M. P.-J. Jouve atteignent souvent à une émotion communicative; ils sont ceux que des penseurs rares et sincères peuvent seuls inspirer.

*
* *

ANDRÉ BIGUET : *Le Feu et la Cendre* (un vol. in-18^o à fr. 3.50). — L'inspiration de M. Biguet n'a ni la profondeur ni l'originalité de celle de M. Jouve. Sur des motifs assez indifférents il rime des strophes de cadence et d'harmonie sans audace. Il dessine de jolis croquis; note agréablement des impressions fugitives. Et cela se lit sans déplaisir.

Chez Louis Michaud.

ALPHONSE SÉCHÉ : *Les plus jolis vers de l'Année* (un vol. petit in-12^o à fr. 1.). — Pour la sixième fois l'érudit et le critique toujours averti qu'est M. A. Séché dresse, sous une agréable forme anthologique, le bilan poétique de l'année. Toute la jeune

école française actuelle alimente, par quelques-unes de ses productions les plus typiques, ce recueil qui constitue un document précieux pour celui qui, plus tard, cherchera à dégager les caractères du développement et de l'évolution poétiques de notre temps. Une préface heureuse justifie l'éclectisme du collectionneur qui a réuni ces disparates spécimens, elle accorde aussi à quelques-uns des jeunes poètes les plus notoires le tribut d'estime qu'il mérite et le situe, lui et son art, dans l'épanouissement littéraire de l'époque.

Chez Bernard Grasset.

LOUIS CARPEAUX : *Petites Ramatous* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Personne n'ignore, depuis la conquête de Madagascar, ce qu'est une *Ramatou*. La Ramatou est la sœur de la congai indo-chinoise, la compagne, la ménagère de l'homme blanc auquel cette éphémère petite épouse donne l'illusion sentimentale et matérielle d'un foyer. Nous avons lu sur elle des pages pittoresques et charmantes. Celles publiées aujourd'hui par M. Louis Carpeaux — fils du grand sculpteur — ne le sont pas moins. Cependant, ses livres étant destinés aux jeunes françaises, les lignes qu'il consacre aux adolescentes malgaches manquent peut-être un peu de couleur, car il a dû s'interdire de montrer les Ramatous amoureuses. Peu importe d'ailleurs, ses tableaux sont aussi vivants qu'instructifs.

★★

La Chasse aux Pirates : (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Alors qu'il était sous-officier à la légion étrangère, M. Carpeaux fit campagne au Tonkin. De ce séjour, oh, combien mouvementé! en Extrême Orient, il a rapporté de nombreuses notes, à nous offertes en une série de petits aperçus, particulièrement vivants, de la condition militaire dans la région la plus riche de l'empire colonial français. A part quelques inconvénients inhérents au climat, le soldat mènait là une existence très sortable, n'étaient les terribles bandits qui, de temps en temps razzient buffles et femmes. Il faut alors leur donner la chasse, pendant des mois, à travers la jungle hostile. Cette existence impose des fatigues et des privations épouvantables, supportées avec philosophie par les rudes légionnaires en faveur de qui le livre est écrit.

★★

Mon Roman au Niger (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Après Madagascar, le Tonkin, et voici maintenant l'auteur capitaine et chef de poste, en plein Soudan. Après un combat glorieux, il se réserve, nouvel Achille, une jolie captive. De race Touareg pure, à peu près blanche, sa Briseis s'appelle Azida et il ne se trouve heureusement aucun Agamemnon pour la lui ravir. Semblable incident l'eût, du reste, contraint de bouder, dix années durant, sous le chaume de sa hutte, en pleine période d'occupation, alors qu'il avait énormément de choses à faire. C'est le récit de ces choses qui constitue son *Roman au Niger* dans lequel il parle aussi beaucoup de la brune Azida, dont il ne fait bien entendu que sa servante. La fillette est intéressante, au surplus, capricieuse, fantasque, jalouse, mais pleine de cœur encore qu'elle manie avec énergie la queue de vache aux dépens des serviteurs paresseux.

★★

JEAN NESMY : *Le Roman de la Forêt* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Et jamais titre ne fut mieux choisi que celui-ci, car c'est, avant tout, *le Roman de la Forêt* qu'écrivit Jean Nesmy, en nous racontant la vie de la gent sylvestre, bûcherons et charbonniers. Nous prenons évidemment, en le lisant, le plus vif intérêt à la famille du brave père Mayloire Luret lequel, depuis trente ans, charbonne dans les bois d'Othe. Nous souffrons avec lui, de voir Zéphir, son fils aîné, désireux de quitter le métier pour vivre à la ville, où l'attirent les hauts salaires et les idées nouvelles. Nous nous attendrissons encore aux amours de Clémentine Luret et du scieur de bois, Jean Marie le Morvandiau, ainsi que sur la mort du pauvre Bablon tué par Zéphir, mais tout cela ce sont des personnages dont l'unique fonction est d'animer le tableau, tout entier à la gloire de la Forêt, dont, à chaque page, l'auteur chante le pittoresque, la grandeur, le charme, sans se lasser et surtout sans lasser ses lecteurs.

Chez Eugène Figuière et C^{ie}.

L.-G. MAYNIEL : *Contes du Pays d'Oc* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Dans ces contes, « comme dans la vie, un peu de sang » parfois, marque le coin d'une page, dramatique soudain. Mais le Midi campagnard, strident de grillons, bruisant de

» cigales, chante dans ces Contes alertes, » dictés à un écrivain de leur race, par » toutes les voix errantes de la voluptueuse » et chatoyante terre d'Oc ». Ainsi se termina la belle préface qu'a écrite M. P.-B. Gheusi pour ce livre qui l'a, dit-il, en outre, « délassé des psychologies tarabiscotées, des » états d'âme de professeurs d'adultères » mondains, des insupportables romans d'i- » dées, sans action, ni queue ni tête ». On n'aurait pu mieux dire, on n'aurait pu mieux caractériser les quinze nouvelles si pleines de fraîcheur agreste et de vie campagnarde où l'action ne manque certes jamais et où les troublants problèmes de l'adultère, lorsqu'il en est question, se résolvent à coups de gaule.

★ ★

RAYMONDE MANUEL : *Devant Soi* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Que vous dirais-je bien de ces poèmes en prose? Qu'ils sont souvent d'une obscurité voulue? L'auteur ne serait peut-être pas entièrement satisfaite du compliment, lequel d'ailleurs pourrait n'être exact qu'à moitié. Que certaines de ces pièces, comme *Le Petit Lever*, sont marquées au coin d'une délicieuse féminité et du plus profond dédain de l'homme, fût-il même l'amant? Il est vrai que le matin, après une amoureuse nuit...! Pour finir, une citation qui se recommande par sa candeur ineffable : « Je sens le tortil de ta caresse » autour de ma cheville, mais elle est » gluante comme le nez d' un bœuf amou- » reux ». Plaignons ce bœuf, Madame!

★ ★

EDGY : *La Voix du Sang* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — L'auteur de ce roman bien construit, logiquement mené et attachant par surcroît, tient cette fameuse *Voix du sang* pour une excellente plaisanterie à l'usage des romanciers populaires qui l'ont exploitée jusqu'à l'aphonie. Il ne se borne pas à le penser ni à le dire; il le prouve en nous montrant un jeune homme qui, à la suite de circonstances trop longues à énumérer ici, a été élevé par un oncle et par une tante avec la fille de ceux-ci. Un beau jour ses vrais parents débarquent à Paris, très

riches, et prétendent reprendre leur fils, l'associer à leur vie. Un moment, ébloui par leurs millions, le garçon songe à les suivre, mais il se reprend vite, il se rend compte de ce que ses père et mère sont ceux-là qui ont fait de lui un homme et non le monsieur et la dame qui l'ont si longtemps oublié. Il fait sa vie seul et il n'épouse pas sa cousine, car il ne peut voir en elle qu'une sœur très aimée, mais une sœur tout de même.

★ ★

CH. DORNIER : *Notre Pain Quotidien* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — M. Charles Dornier, qui, dans *l'Ombre de l'Homme* magnifiait les formes nouvelles imprimées à la nature et à l'âme humaine par le machinisme et l'industrialisme modernes, continue dans ce recueil à faire œuvre de poésie sociale, mais cette fois, blessé et mûri par la vie, l'auteur ajoute à la hardiesse de son inspiration ancienne un lyrisme plus ému. *Notre Pain quotidien* c'est toujours, en image fortes et abondantes, le chant de l'effort ouvrier, l'héroïsme diurne et nocturne des hommes à asservir les éléments pour donner à tous l'aliment matériel, mais c'est aussi le pain spirituel que le sacrifice des héros et des sages sert au monde depuis des siècles.

★ ★

EUGÈNE FIGUIÈRE : *Un petit Bréviaire du Bonheur* (un vol. petit in-12° à fr. 0.60). — C'est une collection ravissante que celle des *Petits livres d'heures* délicieusement illustrés dans lesquels on trouve des pensées subtiles, de beaux vers et de jolis contes. M. Figuière, qui en est le très artiste éditeur, y publie lui-même la plus piquante et pourtant profonde, la plus sage en tout cas, théorie qui soit du Bonheur. « Pour être heureux, il faut d'abord le vouloir », telle est la phrase en quoi se résume le plus clairement, me semble-t-il, la sage philosophie de celui qui a écrit les considérations élégantes que voici. Et il ajoute aussi, et il explique : « Il ne suffit pas de vouloir le Bonheur, il faut croire en lui ».

C'est un Bréviaire utile et nécessaire. On le doit méditer. Sans être grave, il prête à méditer.

MEMENTO

❖ 2^e CONCERT POPULAIRE. — C'est la « chapelle » de la Cour grand-ducale de Meiningen qui est venue donner le 2^e Concert Populaire au théâtre de la Monnaie. Il n'y avait pas beaucoup de monde sur l'estrade; dans la salle non plus. Ces exécutants peu nombreux jouent avec ce soin vétilleux et cet ensemble absolu, ce souci des intentions, cette opposition voulue des nuances extrêmes qui caractérisent la plupart des orchestres allemands. M. Max Reger, qui dirige celui-ci sans avoir presque l'air de s'occuper d'autre chose que de déchiffrer le moindre quart de soupir de la partition dans laquelle est enfouie sa large face glabre à lunettes d'or, obtient ainsi dans la placidité la plus complète une interprétation techniquement impeccable mais évidemment froide. Elle est figée dans cette correction qu'on peut toujours attendre du véritable travail de bénédictins auquel semblent se livrer ces violonistes, ces flûtistes, ces hautboïstes aux allures de « herr doktor » et de « herr professor ».

L'ouverture d'*Obéron* et la 5^e symphonie de Beethoven, dont l'andante est une immortelle page de la plus sereine et séduisante émotion furent l'objet de cette déconcertante perfection mécanique. Il est dans notre tempérament d'aimer mieux moins d'automatisme et plus de chaleur vivante.

Une grande composition de M. Max Reger, pleine de science nous raconta une douzaine de variations compliquées sur un thème de Hiller. Le peu d'effet produit par ce savant travail sur le public, de la répétition générale décida son auteur à le remplacer par du Schubert le soir du concert...

M. Josef Szigeti, un très jeune violoniste qui n'est pas un inconnu à Bruxelles, donna du si vibrant, chantant et alerte Concerto en *ré majeur* de Brahms une interprétation dans laquelle il se joua, sans en escamoter une seule d'ailleurs, de toutes les difficultés dont se hérisse une écriture exceptionnellement tourmentée. Là aussi un peu de panache et de flamme, là surtout, eût été le bienvenu. J. N.

❖ A LA GRANDE HARMONIE, une séance de musique fut donnée le 8 novembre avec un gros succès devant une chambrée complète. Elle était entièrement consacrée à

l'audition d'œuvres du compositeur Henry Weyts et permit d'apprécier une fois de plus sous ses divers aspects de science sans emphase, d'abondance mélodique et de caractère, le talent du sympathique auteur.

Quelques artistes de mérite parmi lesquels il faut citer Mmes Mary Rosen et Houzé-Ceuppens, et MM. Fourmont et Coffé, à qui avait bien voulu se joindre le brillant ténor Laurent Swolfs interprétèrent de façon excellente un petit opéra-comique *l'Oncle Mathurin* et le 2^e acte, d'une si prenante émotion, du *Semur d'Amour*, le conte lyrique de M. Paul André créé il y a deux ans au théâtre royal d'Anvers. Entre ces deux œuvres de Henry Weyts plusieurs mélodies de lui furent chantées et applaudies. J. N.

❖ FERVEUR. — Sous ce titre vient de paraître à Mons une revue de jeunes écrivains qui se donnent pour programme de chanter avec ferveur la Vie, l'Art et l'Homme. *Ferveur* déclare vouloir être l'organe « des tendances les plus audacieuses ».

Nous lui souhaitons la bienvenue et long succès.

❖ MUSÉE DU LIVRE. — La séance annuelle de rentrée a eu lieu récemment au Musée du Livre, 46, rue de la Madeleine. M. Gustave Francotte présidait, entouré, au bureau, de MM. Lafontaine, Vandeveld, Van Overstraten, Titz et Grégoire. Assistance très nombreuse.

Après une courte allocution présidentielle d'ouverture, on entend une série de communications des divers groupes affiliés au Musée du Livre sur les faits qui ont marqué l'exercice écoulé, dans leur domaine respectif. Mme Nyst parle notamment au nom du Conseil national des Femmes, section du livre et de la presse.

M. Gheude, député permanent, qui remplace M. Olet, dit où en est la création d'une bibliothèque nationale, à desservir par la poste, et qu'il est question de remplacer provisoirement par une bibliothèque provinciale.

M. Vandeveld rappelle les huit sessions du Congrès international des éditeurs, et parle de la grande manifestation qui se prépare à Leipzig, l'Exposition du Livre de

l'année prochaine. Il montre les efforts que l'on fait en Allemagne, en France, en Italie, en Russie, en Suisse, en Portugal et ailleurs, pour concourir à l'éclat de cette exposition. Grâce au concours du Comité belge des expositions à l'étranger, la participation belge est également assurée.

M. Lafontaine expose l'organisation de l'Institut de Bibliographie, qui a catalogué à ce jour onze millions de renseignements, classés selon le système décimal, et dont le répertoire des périodiques compte déjà 188.500 notices. On entend encore des délégués de l'Association belge de photographie, de l'Association typographique, du Cercle de la Librairie, de la Chambre Syndicale des Imprimeurs, etc.

La séance se termine de la façon la plus intéressante, par une partie cinématographique originale et inédite : « Les arts et industries du livre », montrant toute la technique du métier : typographie et lithographie, gravure et photogravure, reliure, dorure. Le succès fut très vif.

❖ LE PRIX CARTON DE WIART. — Un arrêté royal publié récemment au « Moniteur » accepte la donation faite au gouvernement par M. Henry Carton de Wiart de la somme de 5.000 francs, montant du prix quinquennal de littérature française qui lui avait été attribué.

Les intérêts produits par le montant de ce don seront employés à former un prix, dit « prix Carton de Wiart », lequel sera décerné tous les cinq ans à l'écrivain belge qui aura mis le mieux en lumière, sous une forme littéraire (roman historique, contes ou nouvelles), les épisodes ou les aspects de notre vie nationale dans le passé.

Le prix sera alternativement attribué à un écrivain de langue française et à un écrivain de langue flamande; il le sera pour la première fois, en 1919, à un écrivain de langue française.

Les ouvrages seront jugés par un jury composé de trois membres, nommés par le ministre des sciences et des arts. L'un de ces membres sera le fondateur ou la personne choisie par lui. A défaut du fondateur, l'aîné de ses descendants ou héritiers fera partie du jury ou désignera la personne chargée d'en faire partie.

❖ ART ET TECHNIQUE. — L'architecte Berlage a donné l'hiver dernier, à l'Université Nouvelle de Bruxelles, une série de conférences fort applaudies, sur l'Art et la

Société. L'auteur de la Bourse d'Amsterdam allie à une autorité incontestable en matière d'Art moderne, une connaissance très approfondie de l'histoire de l'Art. Ceci autorisait le grand architecte hollandais à poser les bases d'une philosophie de l'art moderne. Il l'a fait avec une maîtrise telle que sa renommée littéraire s'est étendue loin au-delà des frontières de son pays; récemment encore, il fut appelé aux États-Unis pour donner, en la célèbre Université de Harvard, à la chaire de laquelle seuls les plus grands savants sont conviés, un cycle de conférences.

La revue *Art et Technique* ayant obtenu l'autorisation de publier les conférences de l'Architecte Berlage, le public de langue française pourra enfin approfondir ces théories et juger des principes qui guident le mouvement si intéressant de l'Art Moderne.

❖ MÉDAILLON F.-C. MORISSEAU. — Le dimanche 9 novembre a été inauguré au cimetière de Saint-Josse-ten-Noode le médaillon que des amis de notre regretté collaborateur ont fait exécuter par le sculpteur Charles Samuel. Ce fut un émouvant pèlerinage à la tombe trop tôt ouverte.

❖ THÉÂTRE BELGE. — Le prochain spectacle donné au Théâtre royal du Parc sous le patronage du Comité du Théâtre belge, qui est fixé à la mi-décembre, sera composé de *La Querelle*, pièce en trois actes de M. Henri Davignon et du *Confident*, un acte de M. Max Deauville.

❖ THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA. — En donnant sur son théâtre, « Le Soldat de Chocolat », le chef-d'œuvre de *Oscar Strauss*; M. Clerget a voulu que le fidèle public de l'Alhambra puisse applaudir à son tour, l'opérette la plus populaire à l'étranger, dont il a déjà été donné plus de six mille représentations à Paris, Londres, Vienne, Berlin, etc. et qui se joue en ce moment dans presque toutes les villes d'Amérique.

Nul doute qu'à l'Alhambra, le succès, ne soit aussi grand; une interprétation hors ligne, Mme Germaine Huber et M. Ch. Casella en tête; une mise en scène éblouissante, une musique gaie et légère que tout le monde fredonnera. En un mot, tout ce qu'il faudra pour charmer les yeux et les oreilles, et vous laisser le désir de l'entendre plusieurs fois.

Dimanche 16 novembre, à 2 h. première matinée du « Soldat de Chocolat ».

On peut retenir ses places par téléphone A. 9625.

❖ **CONCERTS YSAÏE.** — Le deuxième concert d'abonnement aura lieu en la Salle Patria, le dimanche 23 novembre, à 2 1/2 heures, sous la direction de M. Eugène Ysaÿe et avec le concours de M. Lucien Capet, violoniste, Mme Jane Delfortie et Mlle Edyth Buyens, cantatrices.

Au programme :

1. Symphonie n° 2, première audition (Th. Dubois) ; 2. Concerto op. 61, pour violon et orchestre (Beethoven) ; 3. La Légende du Chevrier, pour soprano et contralto solos, petit chœur et orchestre (Fr. Rasse) ; 4. Impressions d'Ardenne, poème symphonique, première exécution (J. Jongen) ; 5. Kermesse flamande, esquisse symphonique d'après Breughel, première exécution (M. Brusselmans).

Répétition générale la veille, mêmes salle et heure.

Location à la Maison Breitkopf.

❖ **SOCIÉTÉ PHILHARMONIQUE.** — Le deuxième concert d'abonnement aura lieu en la Salle Patria, le mercredi 19 novembre, à 8 1/2 heures du soir, avec le concours de MM. Eugène Ysaÿe, violoniste, et Raoul Pugno, pianiste.

Au programme ; 1. Sonate n° 3, op. 108, de Brahms ; 2. Sonate en sol (dédiée à Eug. Ysaÿe) de Lekeu ; 3. Sonate en la majeur (dédiée à Eug. Ysaÿe) de Franck.

Location à la Maison Schott frères.

❖ **RÉCITAL SCHKOLNICK.** — Programme particulièrement intéressant pour le récital annoncé pour le lundi 17 novembre, Salle de la Grande Harmonie, par le violoniste Ilja Schkolnick.

Tartini, Paganini, Bach, Hændel, Bruch, etc... permettront au jeune et brillant virtuose de faire valoir toutes les ressources de son talent.

Location à la Maison Schott Frères.

❖ **CONCERTS ANNONCÉS.** — 22 novembre, Concert Arnolde Stephenson, cantatrice, J.-A. Bilewski, violoniste, et Robert Schmitz, pianiste ; le 24, 1^{re} Soirée Yvette Guilbert ; le 26, Récital de piano Léa Epstein.

❖ **MISCHA ELMAN**, le jeune et déjà célèbre violoniste, donnera un récital en la Salle de la Grande Harmonie, le vendredi 21 novembre.

Location à la Maison Schott Frères.

❖ **SCOLA MUCICAE**, rue Gallait, 90, à Schaerbeck, le samedi 29 novembre, à 8 1/2 heures du soir, Récital de piano donné par M. Charles Danneels, professeur au Conservatoire royal de Musique de Liège et à la Scola Musical.

❖ **CONCERTS CLASSIQUES ET MODERNES.** — Récital de piano par M. Victor Buesst le mercredi 3 décembre 1913, à 8 1/2 h.

Au programme : Beethoven, Brahms, Chopin, Liszt, Bachd'Albert, etc.

Location chez Breitkopf et Haertel.

❖ **UNE EXPOSITION** d'œuvres de nos meilleurs artistes est ouverte à Uccle, au Nœf, rue de Bruxelles, 218 (Avenue de Longchamps), dans l'atelier du sculpteur Baudrenghien, jusqu'au 30 novembre. Elle comprend des œuvres de MM. Jefferys, Oleffe, Hageman, Hazledine, Pareels, Van Zevenberghen, Wagemans, Thysebaert, Wouters, Van Holder, Counhaye, Dehoy, Ost, Scoupreman, Roidot, Thevenet, Baudrenghien, Gaspar.

❖ **M. RAOUL HYNCKES** ouvrira à la *Salle Studio*, une exposition des dernières de ses œuvres, du 15 au 24 novembre.

❖ Le XX^e Salon du **SILLON** restera ouvert, au Musée moderne, jusqu'au 30 novembre.

❖ **Salle AEOLIAN**, rue Royale à Bruxelles, ancienne salle Boute, exposition de peinture et de sculpture ouverte tous les jours jusque 6 heures, jusqu'au 18 novembre. Œuvres de la plupart de nos artistes en renom, ainsi que de MM. Hellemans et Boyard nouveaux venus et de M. G. M. Baltus qui n'expose que très rarement en Belgique.

❖ La ville de Bruxelles organise un **CONCOURS DE FAÇADES** (primes 50.000 fr.) en vue des édifices à élever sur l'emplacement de l'ancien Entrepôt.

On ne dit pas si le collège est disposé à tenir compte d'un vœu qui a été formulé cette année au Congrès de Gand, tendant à prendre en considération dans ce genre de concours l'aménagement des façades postérieures et la distribution des locaux.

La prime à l'ostentation produit trop souvent des locaux sombres et d'ignobles arrières-corps!

❖ **VENISE.** — XI^e Exposition internationale des Beaux-Arts de la ville de Venise du 15 avril au 31 octobre 1914. Dernier délai pour l'envoi des œuvres : 10 mars. Renseignements au bureau du secrétariat, à Venise (Municipio di Venezia).

❖ Le **SCULPTEUR RAU**, élève de feu Charles Van der Stappen, a reçu, à la suite d'un concours, la commande du **MONUMENT** à élever à la mémoire du maître. Le monument représente un jeune homme assis sur un pilier devant une sorte de décor dans lequel se trouve une victoire de Samothrace. L'effigie de Van der Stappen figure dans un médaillon que le jeune homme tient à la main.

❖ Au **CERCLE ARTISTIQUE** de Bruxelles, les petites expositions qui avaient jusqu'ici une durée de 10 jours, sont réduites dorénavant à une semaine. Chacune sera close régulièrement après la journée du dimanche. Comme on le devine, cette mesure s'est imposée par suite du grand nombre des inscrits.

❖ Le **Comité de l'ESSOR INTELLECTUEL** de Kœkelberg nous fait savoir par l'entremise de M. Peeters, conseiller communal, qu'il n'est pas satisfait du compte rendu que nous avons donné de son exposition. L'abondance des matières nous empêche de publier la lettre cette fois-ci. Nous la publierons dans le numéro suivant, en nous défendant aussi.

❖ **BARCELONE.** — Concours international pour l'exécution de l'affiche de l'Exposition des Industries électriques, à Barcelone, en 1915.

❖ Un **PROCÈS** intéressant se plaide en ce moment à Paris : le sculpteur Bartholomé contre l'orfèvre Falize. Il s'agit de savoir si la transposition d'une œuvre de sculpture en œuvre d'orfèvrerie, permet

que « l'orfèvrerie absorbe la statuaire ». Cette dernière proposition contient la thèse développée par Maître Chenu, avocat de M. Falize.

L'arrêt sera rendu dans quelques jours.

❖ Au **PETIT PALAIS**, à Paris, aura lieu au début de 1915 une Exposition rétrospective du paysage français, de Poussin à Corot.

❖ Un **VOLUME DE SOUVENIRS** sur le peintre Cézanne est annoncé par M. Voland, possesseur d'un grand nombre de lettres du peintre qu'il a suivi dans les diverses étapes de sa carrière.

❖ EN **BOHÈME** est mort Mikulas Ales, le peintre national, auquel on doit la décoration du théâtre de Prague. Il s'illustra dans un grand nombre de compositions monumentales, de gravures, de tableaux, etc.

❖ Le **PROJET DE BARRAGE SUR L'OURTHE** rencontre dans le monde des artistes, des littérateurs, des touristes et d'une manière générale de tous les aimants de la Nature une opposition de plus en plus vive. L'exécution de ce projet anéantirait en effet une région unique en Belgique, la seule qui soit restée entièrement à l'abri des outrages de l'industrie.

❖ Pour empêcher une œuvre de destruction irrémédiable et qui ne s'impose nullement au point de vue économique, il vient d'être fondé la *Ligue des amis de la vallée de l'Ourthe*. Constituée en dehors de toutes préoccupations politiques, cette ligue réunira dans son sein des hommes influents de tous les partis. Elle ne négligera aucun moyen pour parvenir à ses fins. Elle s'opposera à l'établissement d'un barrage dans la région comprise entre Maboge, le Moulin de Rensiwez, et les pierres de Mousny.

Elle étudiera sérieusement l'idée, déjà émise, d'annexer cette région au domaine forestier de l'Etat et de créer ainsi une sorte de parc National intangible.

Pour paraître en Décembre aux Editions de la Belgique Artistique et Littéraire

THÉODORE WEUSSENRAAD, Poète Belge

par Fernand Séverin

Un fort vol. in-18, orné d'un portrait — Prix : 3 fr. 50. — On souscrit au bureau de la Revue.

CAISSE CENTRALE

de Change et Fonds Publics (Société Anonyme)

Directeur : René POELAERT

Agent de Change

Bruxelles
Place de la Liberté, 5

Administration : Téléph. A. 746
Rédaction : » A. 6868

INFORMATIONS

Dans le monde de l'Industrie et de la Finance

❖❖ Une nouvelle manifestation en l'honneur de M. Ernest Solvay a eu lieu le 31 octobre, dans la grande salle gothique de l'Hôtel-de-ville.

Elle était organisée par l'administration communale et l'Université de Bruxelles.

Des discours de MM. Max, de Moor, Héger et Waxweiler ont salué à nouveau le savant et philanthropique industriel.

❖❖ Nous apprenons avec la plus vive satisfaction que le baron Lambert vient d'être nommé administrateur du Comité permanent dirigeant la *Banque d'Outremer*.

❖❖ M. Greiner abandonne la direction de *Cockerill* et a été élu administrateur par acclamations en remplacement de M. de Macar, décédé. Il n'a été pris encore aucune décision relativement au remplacement de M. Greiner. On profitera sans doute de la situation actuelle pour rajeunir le cadre de la direction.

ECHOS FINANCIERS

Emprunt belge.

Un journal bien informé annonce que les démarches faites à Paris par le gouvernement belge en vue de la conclusion d'un emprunt en France auraient abouti et que l'accord serait fait avec le Quai d'Orsay.

Un autre, non moins bien informé, dément cette nouvelle.

La fortune publique de la Belgique.

Une statistique venant d'être publiée, établit que la fortune publique de la Belgique, en 1912, se décompose de la manière suivante : Propriété non bâtie, 6.665.000.000; propriété bâtie, 5.950.000.000; valeurs mobilières, 13.752.000.000; numéraire, 436 millions; objets, 3.000.000.000. Total, 29 millions 803.000.000 de francs, en augmentation sur 1902 de plus de 7 milliards.

A la Bourse

La section du contentieux du Conseil Communal de Bruxelles a estimé qu'une décision tendant à écarter les étrangers de la Bourse soit comme agent de change, soit comme délégué, est illégale.

On annonce que le règlement, examiné par la section du contentieux, sera soumis prochainement à la Commission des finances : Il comportera une revision totale de l'organisation actuelle, et notamment l'institution d'une Commission d'appel, qui serait nommée par la ville, tant pour les décisions de la Commission relatives à l'inscription des agents et des banquiers que pour l'admission des valeurs à la Cote.

Finances Françaises.

Le *Journal officiel* vient de publier le rapport du ministre du commerce sur la situation et les opérations de la Caisse nationale d'épargne en 1912.

A partir du 1^{er} juillet 1912, l'appréhension de complications extérieures, au début des hostilités en Orient, s'est traduite par une augmentation dans le nombre et le montant des retraits; il en est résulté, en fin d'année, un excédent des remboursements sur les versements de 908.778 fr. 87. Toutefois, si l'on ajoute au crédit des déposants les intérêts capitalisés à leur profit dans le courant de l'année et au 31 décembre, soit une somme de 42.378.068 fr. 84 le solde créditeur s'élève à 1.745.568.726 f. 74, contre 1.704.094.436 f. 77 en 1911, accusant une augmentation de 41.469.289 f. 97.

Au 31 décembre, les valeurs en porte-feuille s'élevaient en capital à 1.775.831.417 f. 75, correspondant à un revenu de 55.198.943 f. 05. Il avait été acheté pour 50.455.000 f. environ de rente perpétuelle.

Finances Russes.

D'après des données officielles, les recettes ordinaires de l'exercice 1912 ont atteint, en Russie, Rb. 3.105.900.000 et les dépenses Rb. 2.721.800.000.

L'excédent des recettes est de Rb. 384.100.000 contre Rb. 226.600.000 prévus dans les évaluations budgétaires.

Les recettes extraordinaires se sont élevées à Rb. 1.800.000, en déficit de Rb. 447.500.000 sur les dépenses extraordinaires, qui ont été de Rb. 449.300.000.

Le total global des dépenses dépasse le total des recettes de Rb.

39.300.000, car il faut tenir compte de Rb. 24.000.000 de crédits annulés. Cette différence a été prélevée sur les disponibilités du Trésor, dont le montant atteignait, le 1^{er} janvier 1912, Rb. 473.400.000. Le budget de 1912 comprenait, en dehors des amortissements réguliers, un amortissement extraordinaire de la dette publique pour Rb. 49.100.000, plus un amortissement de Rb. 100 millions en obligations du Trésor.

Crédit Foncier de France.

Cette société a procédé à l'émission de 50.000 actions de 500 fr. au prix de 800 fr.

Rappelons l'origine de ce Crédit foncier :

Constitué par décret du 10 décembre 1852, il se substitua à la Banque Foncière de Paris, fondée le 28 février 1852, et en continua les opérations, alors limitées aux sept départements compris dans le ressort de la Cour d'appel de Paris. De même que la Banque de France avait, quelques années auparavant, absorbé les banques d'émission départementales, le Crédit Foncier de France fut autorisé à absorber les banques locales foncières existant alors, telles que celles de Nevers et de Marseille. En 1856, par suite de l'incorporation de ces deux dernières banques, le Crédit Foncier de France étendit ses opérations dans la France entière et devint la véritable banque nationale de la propriété immobilière.

Les privilèges du Crédit Foncier de France furent étendus en 1860 à l'Algérie. Il constitua en 1881 le Crédit Foncier et Agricole d'Algérie, dont la raison sociale devint, lors de l'extension en 1909 des privilèges du Crédit Foncier de France à la Tunisie, Crédit Foncier d'Algérie et de Tunisie au capital actuel de 75 millions de francs.

Banque Russo-Française.

Cette banque va prochainement porter son capital de 5 à 12 millions de roubles; cette opération se fera sous les auspices du Crédit Français. Mentionnons que cette banque a réalisé, pendant les neuf premiers mois de cette année, au chapitre intérêts et commissions, un bénéfice net de 217.142 roubles. Les effets escomptés se sont élevés à 8 millions et demi de roubles. Les effets protestés ont atteint 47.756 roubles. Dépôts et comptes courants au 1^{er} octobre, 10 millions et demi.

Banque Russo-Anglaise à Moscou.

Des pourparlers ont lieu actuellement entre un groupe financier anglais et des banques russes au sujet de la création, à Moscou, d'une Banque Russo-Anglaise pour l'industrie. Le capital initial serait de 10 millions de roubles.

Banque Internationale du Commerce de St-Petersbourg.

Cette société va procéder à une augmentation de son capital, qui serait porté de 48 millions de roubles à 60 millions de roubles par

la création d'actions nouvelles offertes au prix de 172 % aux actionnaires actuels dans la proportion de une nouvelle pour quatre anciennes.

Tramways de Taschkent.

Le 18 novembre une assemblée générale extraordinaire statuera sur une augmentation de capital de 10 millions de francs.

Tramways de Livourne.

Les recettes du mois d'octobre dernier accusent une augmentation de fr. 6.529.05 sur celles du mois correspondant de 1912.

Il a été, en effet, encaissé, en octobre 1913, fr. 79.299.75, contre fr. 72.770.79 pendant le même mois de 1912.

Tramways et éclairage électrique à Catane.

Une assemblée générale extraordinaire est convoquée pour le lundi 17 novembre 1913, à 10 h. 1/2 du matin, au siège social, 158, rue Royale, à Bruxelles. Voici l'ordre du jour :

1° Convention avec la Compagnie Générale de Chemins de fer italiens;

2° Pouvoirs à donner au Conseil d'administration pour accepter le transfert à notre société de la concession de la Compagnie des Chemins de fer italiens et pour négocier à cet effet avec la municipalité de Catane;

3° En exécution de la convention avec la Compagnie Générale de Chemins de fer italiens :

a) Réduction du capital social par réduction de la valeur nominale des actions de 100 francs à 70 francs;

b) Augmentation du capital social par la création de 10.714 actions de capital nouvelles d'une valeur nominale de 70 francs;

4° Modifications aux articles 4, 35 et 39 des statuts, en conséquence des décisions prises en vertu du point 3° ci-dessus de l'ordre du jour.

L'acceptation de ces propositions mettra fin à la regrettable concurrence que se font les deux réseaux de Catane.

Tramways de Braila.

Cette société vient de conclure avec la municipalité un contrat intéressant : en vertu de ce contrat, la Ville renonce à exploiter elle-même une petite usine électrique qui servait à l'élévation de l'eau potable pour ses services de distribution, et est devenue cliente de la société belge. La fourniture du courant électrique par cette dernière sera facturée annuellement au chiffre minimum de 100.000 francs, et sera naturellement susceptible de prendre de l'extension parallèlement au développement des besoins de la population.

En dehors du supplément de bénéfice à en résulter, il faut tenir compte de l'effet qu'aura ce contrat de rendre meilleures que ja-

mais les relations de la société avec les pouvoirs publics. Or, on sait qu'il va de son intérêt primordial d'obtenir le plus tôt possible une prolongation de sa concession.

Tramways de Buenos-Ayres.

L'assemblée annuelle des actionnaires a lieu le 15 novembre.

Les résultats de l'exercice clos le 30 juin dernier permettent de répartir fr. 7.25 à l'action de capital, fr. 2.75 à l'action de dividende et fr. 12.40 aux 20^{es} de part de fondateur.

Métallurgie.

Le comptoir des aciéries belges a reçu de la Hollande une commande de 15,000 tonnes de rails.

On annonce, d'autre part, que l'Etat serait décidé à passer les commandes résultant de l'adjudication de plus de 3,000 wagons qui eut lieu le 25 juin, comportant en tout 23 lots de 127 à 172 véhicules. Des négociations auraient eu lieu, entre le ministre des chemins de fer et les intéressés, qui auraient fait certaines concessions, et la totalité de cette grosse commande irait à nos industriels.

Union minière et métallurgique de Russie.

Le capital est porté de 20 à 40 millions de francs par la création de 40,000 actions nouvelles de 500 fr.

Laminoirs du Marais.

Le dividende est de 50 fr. au lieu de 35 francs en 1912.

Usines Wattelar-Francy.

La plus franche cordialité cesse d'y régner.

Collège des commissaires et Conseil d'administration veulent se déboulonner mutuellement.

Société Franco-Belge de Matériel de Chemins de fer.

Les bénéfices nets de l'exercice 1912-13 se chiffrent par f. 2.116.056 soit f. 662.895 de plus qu'en 1911-12.

Les actionnaires de cette intéressante société se réuniront extraordinairement à Paris le 15 novembre pour se prononcer sur un projet d'augmentation du capital.

Industrie houillère de la Russie Méridionale.

On signale le rachat par l'Etat de la ligne de chemin de fer construite par la Société Houillère de la Russie Méridionale, moyennant une somme de 600.000 roubles ou 1.600.000 francs environ.

Dyle et Bacalan.

D'après l'« *Information* », les résultats de l'exercice 1912-1913 sont tels, qu'après amortissement complet de la perte antérieure s'élevant à 603.883 francs, il restera un solde disponible assez important pour permettre la distribution d'un dividende. Mais, il

est d'ailleurs possible que le conseil d'administration préfère consacrer ce solde tout entier à des amortissements.

Dniéprovienne.

Les résultats acquis pour l'exercice 1912-1913 sont sensiblement supérieurs aux précédents et accusent un solde bénéficiaire de 8.702.516 roubles dépassant le chiffre de l'an dernier de près de 2.300.000 roubles, comme le montrent les chiffres comparés ci-après ;

	1912-13	1911-12
Recettes brutes	R. 36.059.989	32.744.909
Dépenses	27.460.741	26.722.021
Reste	R. 8.599.248	6.022.888
Report antérieur	103.268	429.113
Bénéfice net	R. 8.702.516	6.452.001

Il sera proposé un dividende de R. 62.50 ou 25 p. c., à répartir aux 60.000 actions représentant le capital social actuel. L'an dernier, il avait été attribué un coupon de 50 roubles ou 20 p. c.

D'autre part, les amortissements seront dotés de plus de 3.100.000 roubles et une somme de 250.000 roubles sera consacrée aux œuvres de bienfaisance.

Charbonnages d'Anderlues.

On travaille activement sur les terrains de cette société, aux fondations de trois compresseurs qui seront actionnés électriquement et placés dans un bâtiment construit l'an dernier. Deux de ceux-ci alimenteront les machines de la mine et le troisième actionnera les quatre locomotives à air comprimé devant servir au transport souterrain des produits de l'étage de 510 mètres au puits n° 2. On installe un second surchauffeur en vue du fonctionnement du turbo-moteur ainsi que deux nouvelles chaudières à vapeur. Une nouvelle caisse à grain est en montage au lavoir. Une installation de bains-douches a été mise en service au n° 5 et on construit une autre au n° 1. Enfin, une quatrième locomotive de 35 tonnes est employée pour le service des carreaux, et il va être procédé à l'électrification des puits n° 1 et 4.

Mines d'or du Katchkar.

Il n'est plus question que d'augmentations de capital.

Voici encore une nouvelle émission :

Cette société crée 37.500 actions de priorité de 100 fr. ce qui portera son capital à 13.250.000 fr.

Le tourisme au Congo.

Le Touring Club de Belgique a mis à l'étude de la question du tourisme au Congo. Il est dès à présent décidé qu'une mission du Touring Club, conduite par M. l'avocat Paul Duchaine (28, rue Capouillet, à Bruxelles), partira vers la mi-juillet de l'an prochain

pour le Congo, parcourra le Kasai pour aboutir à Coquilhatville où l'on s'embarquera pour le retour à Léopoldville et la rentrée en Belgique commencement d'octobre.

Disons à ce propos, que la Compagnie du Chemin de fer du Congo, pour faciliter les communications entre Matadi-port et Matabele-plateau a commandé un autobus de 20 places en attendant la construction du tramway, qui doit relier prochainement Matadi-port avec la ville haute.

Le prix du voyage sera probablement de 3000 francs (forfait, boisson comprise) et pourra peut-être comprendre une assurance sur la vie.

LÉGISLATION

Par voie de disposition spéciale inscrite au budget des voies et moyens, M. Levie propose une dérogation à l'article 60 de la loi du 30 août dernier, qui frappe d'un droit de timbre les titres et valeurs créés à l'étranger pour une durée dépassant cinq années. Mais, par mesure transitoire, les détenteurs sont admis à faire timbrer leurs titres jusqu'au 5 mars 1914 aux taux fixés par la loi du 25 mars 1891.

On a estimé que cette mesure n'était pas suffisante et qu'il y avait lieu de prendre en considération les nombreux titres d'un faible import que les détenteurs belges ont acquis sous l'empire d'une législation qui, en fait, les exemptait de tout droit de timbre.

Telle est la raison pour laquelle M. Levie demande aux Chambres de voter, en même temps que le budget des voies et moyens, un tarif nouveau applicable jusqu'au 6 mars prochain et qui serait fixé comme suit :

de 0 à 100 francsfr.	0.10
de 100 à 250 francs		0.25
de 250 à 500 francs		0.50
de 500 à 1.000 francs		1.00
de 1.000 à 2.000 francs		2.00

et ainsi de suite, à raison de 1 franc par 1.000 francs sans fraction.

Le budget des voies et moyens est voté, on le sait, au courant de décembre, de façon à entrer en vigueur le 1^{er} janvier; il y a donc lieu, pour les porteurs de titres d'un import inférieur à 250 francs, de réserver la présentation de leurs titres à la formalité du timbre.

BIBLIOGRAPHIE

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire sera envoyé à la Rédaction, 30, avenue de l'Hippodrome, à Bruxelles.

LE RECUEIL FINANCIER. — *Annuaire des valeurs cotées à la Bourse de Bruxelles*. 21^e année, 1914. — Bruxelles, Établissements Emile Bruylant, éditeurs. Un vol. gr. in-4^o de 1.800 pages, reliure pleine toile. — Prix : 20 francs.

Le *Recueil financier* vient de faire paraître sa 21^e édition annuelle.

L'ouvrage est bien connu dans le monde de la banque, de la finance et des affaires; il est, peut-on dire, devenu classique, car c'est à lui que recourt toute personne désireuse de se documenter sur les valeurs inscrites à la cote de Bruxelles et aussi sur de nombreuses valeurs cotées à Paris. On sait, en effet, que le *Recueil financier* fournit des renseignements complets et scrupuleusement impartiaux, tant historiques que statistiques. Ses indications sur les origines des affaires, ses tableaux détaillés des résultats annuels, avec les dividendes distribués et les cours des dix dernières années, ses résumés de rapports, ses bilans et comptes de profits et pertes permettent aux moins initiés d'apprécier la situation de chaque rubrique.

L'ouvrage a vingt années d'existence : ajoutons qu'il a vingt années de succès dus aux efforts constants des auteurs et éditeurs. On peut se rendre compte du développement qu'il a pris par cette seule constatation que le premier volume paru en 1893 n'était qu'une forte plaquette de 445 pages contenant 382 études et que l'édition nouvelle forme un majestueux volume de 1.800 pages comportant 1330 études.

Le nouveau volume est terminé par une liste alphabétique des administrateurs et commissaires, indiquant pour chacun d'eux les sociétés dans lesquelles ils exercent leurs fonctions. Cette table, complètement refondue, ne compte pas moins de 66 pages.

La simple énonciation de ces quelques chiffres montre l'importance de l'ouvrage et la richesse de sa documentation réalisée avec un soin et une exactitude qu'on ne saurait trop louer.

CODE FISCAL DES SOCIÉTÉS PAR ACTIONS. — Le département des finances vient d'adresser à ses fonctionnaires en province l'instruction réglant l'exécution de la loi du 1^{er} septembre dernier, qui établit, en remplacement du droit de patente proportionnel et de la redevance proportionnelle sur les mines, une taxe sur les revenus et profits réels, et modifie la législation sur le droit de patente en ce qui concerne certaines professions financières et industrielles.

Cette instruction intéressant particulièrement les sociétés par actions, belges et étrangères, les administrateurs et commissaires de ces sociétés, de même que les banques, les agents de change, etc., M. F. Van Buggenhoudt, 5, rue du Marteau, à Bruxelles, a eu la bonne inspiration d'en faire des « tirés à part » à l'usage des intéressés.

M. V. D. M.

SOUSCRIPTION à LEI OR 200.000.000
soit la partie réservée au Continent de
l'Emprunt 4 1/2 p. c. or amortissable de 1913

d'un montant nominal de

Lei or 250.000.000 = Marcs 202.500.000 = Fr. 250.000.000 = £ 9.900.000

le solde de Lei or 50.000.000 étant réservé au marché anglais

Prix d'Emission en Belgique : 91 p. c.

soit **455** francs par obligation de 500 francs, plus les intérêts courus à partir du 1^{er} octobre 1913, date de la jouissance des titres, et payables comme suit :

5 p. c., soit fr. **25** à la souscription ;

et 86 p. c., soit fr. **430** à la répartition, fixée au 25 novembre 1913, plus les intérêts à 4 1/2 p. c. l'an sur 500 francs du 1^{er} octobre au 25 novembre, soit fr. **3.44** par titre, ce qui représente ensemble fr. **458.44** par obligation.

A défaut du règlement par les souscripteurs du versement à effectuer à la répartition, leurs titres pourront être vendus, sans mise en demeure, un mois après la date fixée, c'est-à-dire à partir du 26 décembre prochain, pour le compte et aux risques et périls des intéressés.

La souscription sera ouverte le Mercredi 12 Novembre 1913
de 10 heures du matin à 3 heures de l'après-midi

- A BRUXELLES : à la **Banque de Bruxelles**, rue Royale, 62 ;
 au **Crédit Général Liégeois**, Succursale de Bruxelles, rue
 Royale 64 ;
A ANVERS : à la **Banque Centrale Anversoise**, 57, Rempart-Sainte-
 Catherine.

La souscription aura lieu également, le même jour, en Roumanie, en Allemagne et en Hollande, aux conditions du prospectus publié dans chacun de ces pays.

Dans le cas où les demandes dépasseraient la quantité des titres disponibles, elles seront soumises à réduction.

Il sera tenu compte, dans la mesure du possible, du désir des souscripteurs de recevoir les coupures qu'ils préféreraient obtenir, mais dans le cas où il ne pourrait leur être donné satisfaction à cet égard, ils devront accepter les coupures disponibles.

Souscriptions des détenteurs des Bons du Trésor Roumain
4 1/2 p. c. de 1913

Conformément aux conditions d'émission des dits Bons du Trésor, les porteurs de ceux-ci auront la faculté de les remettre en paiement en cas de souscription au présent emprunt. Les souscriptions de l'espèce seront admises pour leur intégralité.

Les Bons du Trésor seront acceptés en paiement, au cours du change à vue sur Berlin, **pour leur valeur nominale** en marcs augmentée des intérêts courus sur les Bons du 1^{er} août au 30 novembre 1913, soit à raison de **Marcs 822.15**, par Bon de **Francs 1,000**.

Les différences seront réglées en espèces.

Les porteurs désirant faire usage de cette faculté, devront déposer, contre récépissé, leurs titres, munis du coupon au 1^{er} février 1914 et suivants, accompagnés d'un bordereau, au plus tard le 12 novembre 1913, à l'un des établissements désignés ci-dessus.

Des titres provisoires du présent emprunt leur seront délivrés le 1 décembre 1913. Des bulletins de souscription, ainsi que les bordereaux pour le dépôt des Bons du Trésor 4 1/2 p. c. de 1913, sont dès à présent à la disposition des intéressés, aux guichets des Etablissements émetteurs.

On peut souscrire par correspondance.

L'admission de l'Emprunt à la côte officielle des Bourses de Bruxelles et d'Anvers sera demandée.

Malt Kneipp

Mélangé au

Café



CÀ ET LÀ

CHEMIN DE FER DES GRANDS LACS. — Depuis la récente convention passée avec le gouvernement — laquelle doit venir prochainement en discussion à la Chambre en vue des ratifications nécessaires — ce qui se passe à la mine d'or de Kilo intéresse la Bourse bien plus qu'auparavant : suivant cette convention, en effet, la mine doit devenir à partir du 1^{er}

janvier la propriété des Grands Lacs.

En réponse à la question d'un député, M. Renkin vient de donner des indications intéressantes sur Kilo :

— Le nombre des travailleurs, a-t-il dit, s'y élève à 2,600 environ. Le prix de revient du kilogramme d'or extrait est de 1.800 francs environ. Le minerai d'or extrait contenant de l'argent et des impure-

UNION DU CRÉDIT DE BRUXELLES

57, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères

Escompte des traites au taux de la Banque Nationale

Dépôts à vue	3	p. c.
Dépôts à deux mois . .	3 1/2	p. c.
Dépôts à un an	4 1/2	p. c.

Location de Coffres-Forts 12 francs par an.

tés a une valeur marchande qui peut être estimée approximativement à 3.000 francs le kilogramme. Le bénéfice net est donc en moyenne de 1.200 francs au kilogramme environ.

Les dernières productions annuelles sont, en chiffre ronds : En 1909, 665 kilogrammes; en 1910, 876 kilogrammes; en 1911, 639 kilogrammes; en 1912, 740 kilogrammes.

L'exploitation comporte une réserve de dépôts alluvionnaires évaluée, d'après les découvertes connues à ce jour, à environ 12.500 kilogrammes d'or. La récente mise à jour d'affleurements de quartz aurifère laisse espérer que l'on a découvert un filon; celui-ci fait en ce moment l'objet de recherches systématiques.

LOBITO-KAMBOVE. — D'après le *Daily Chronicle*, voici quelles seraient les bases de l'accord anglo-allemand concernant les sphères d'influences commerciales dans l'Afrique Portugaise et dans la Belgique.

1° L'Angleterre laisse à l'Allemagne toute liberté pour son action économique dans la colonie d'Angola;

2° L'Angleterre cède à l'Allemagne son droit de participation à la construction du chemin de fer de Lobito Bay au Katanga, qui se reliera à Kambove au chemin de fer du Cap au Caire;

3° L'Allemagne, de son côté, cède tous ses droits sur la colonie du Mozambique.

Ces stipulations sont faites sous la réserve que ni l'Allemagne, ni l'Angleterre ne porteront atteinte à la souveraineté du Portugal.

D'autre part, il aurait été question d'accord anglo-allemand et de choses d'Afrique pendant le séjour du Roi des Belges à Berlin.

La finance allemande chercherait à participer, pour 60 millions de marks, à la construction de la voie ferrée Lobito-Katanga, qui comprendra 1.300 kilomètres en territoire portugais (Angola) et 800 en territoire belge. Les neuf dixièmes du capi-

AU NABAB

FABRIQUE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES

FONDÉE EN 1868

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseur de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La maison garantit tous les objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoires, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du catalogue illustré (plus de 900 modèles).

Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains

N'EMPLOYEZ QUE LA

Plume Réservoir Rouge & Noir

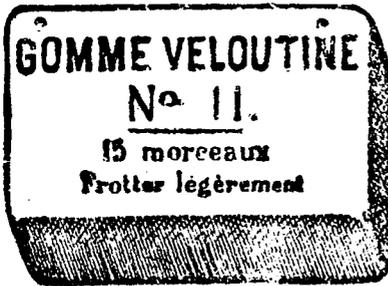
M. O. V.



Exigez cette marque de préférence à toute autre.

La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours encrée et ne coule jamais, quelle que soit la position qu'on lui donne.

Artistes, Architectes, Dessinateurs



N'EMPLOYEZ QUE LA

Gomme Veloutine

Laisse le papier intact.

Enlève toute trace de crayon.

Ecoliers et Etudiants

N'ÉCRIVEZ QUE SUR LE PAPIER FILIGRANE

L'ÉCOLIER

Pour vos registres, copies-de-lettres, etc., exiger « LES CLEFS »
comme marque et pour votre papier
à lettres d'affaires, demandez la « **MILL** ».

En vente chez les papetiers et imprimeurs du pays.

MODIES

Maison Paul Lefizelier Bruxelles

142, Rue Royale



Téléphone 117.32

La maison invite sa nombreuse clientèle élégante à venir visiter ses nouveaux salons de modes où elle pourra admirer chaque jour les dernières créations.

tal de l'entreprise sont actuellement aux mains de financiers anglais. Il n'est pas douteux que l'admission par eux d'une forte participation allemande serait la preuve de l'entente anglo-germanique en Afrique centrale. Il n'est pas douteux non plus que les Allemands acquerraient aussi une sérieuse influence économique dans l'Angola et dans le Congo. Déjà maîtres de la ligne qui unit le lac Tanganyika à l'Océan indien, ils obtiendraient une part du contrôle d'une des voies d'accès menant au Katanga belge.

PETROLES. — Une exposition Internationale du Pétrole s'organise à Londres. Elle aura lieu l'an prochain du 21 mars au 4 avril, à Earl's Court et fait suite à celle de 1912.

Elle comprendra :

1. Les puits de forage et d'extraction;
2. Les pipe-lines, réservoirs, appareils protecteurs contre l'incendie;
3. Les wagons-citernes, navires-citernes, bidons, barils et engins de transport;
4. Les moteurs à pétrole;
5. L'application du pétrole aux chaudières et hauts-fourneaux;
6. Le raffinage, la distillation du pétrole et l'utilisation de ses gaz naturels;
7. Les divers types de pétrole;
8. La géologie, les cartes, les reproductions de champs pétrolifères etc., etc.

Le directeur général est M. G.-D. Smith; le secrétaire général, M. Sidney H. North.

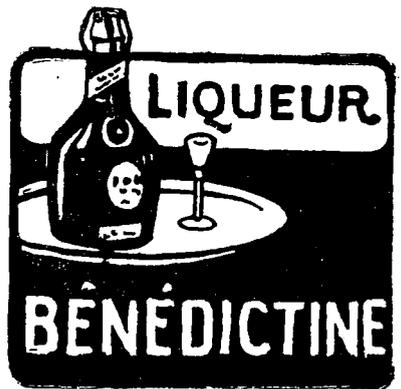
ETERNIT. — Ses actionnaires ne s'embêtent pas! Ils toucheront pour l'exercice

1912-1913 le coquet dividende de 25 %, après avoir attribué 100.000 fr. aux parts de fondateur, les amortissements dépassant 110.000 fr. pour cet exercice.

VERRERIES ET USINES CHIMIQUES DU DONETZ. — Les actionnaires se réuniront le 20 courant, quel que soit le nombre d'actions présentes ou représentées à l'effet de délibérer sur une proposition d'augmenter le capital de 1.800.000 fr.

LES PAPETERIES DE RUYSSCHER. — Augmenteront également leur capital de 500.000 fr. si l'assemblée du 19 novembre, approuve cette résolution.

SOCIÉTÉ NORWEGIENNE DE L'AZOTE. — Les 83333 titres nouveaux seront offerts au public à 282.50 fr.



Banque Internationale de Bruxelles

Société Anonyme, 27, Avenue des Arts

CAPITAL : 25.000.000 DE FRANCS ENTIÈREMENT VERSÉS

Opérations de Bourse. — Reports. — Garde de titres.

Administration de portefeuille. — Avances sur titres. — Escompte.

Encaissement d'effets de commerce.

Encaissement de coupons. — Monnaies étrangères. — Chèques et lettres de crédit sur tous pays. — Compte de dépôts franco de commission.

Comptes. — Joints.

Comptes courants. — Service financier de sociétés.

Comptes de Quinzaine.

Location de coffre-forts.

Pour tous renseignements on est prié de s'adresser au siège social :

27, avenue des Arts, 27 — Téléphones : A 3870, 3901, 6739, 8056

où la succursale

42-52, rue du Lombard, 42-52 — Téléphone : A 4776

GRAND BAZAR DU BOULEVARD ANSPACH. — Les actionnaires de cette société ont à se prononcer sur un projet d'augmentation du capital, par la création de 10.000 titres nouveaux, et sur les conditions de l'émission. Le capital social serait ainsi porté à 3.000.000 de francs et représenté par 30.000 actions de 100 francs nominal.

COMPAGNIE BELGE DE CINEMATOGRAPHES ET APPAREILS SCIENTIFIQUES. — Les actionnaires sont convoqués 15 novembre à l'effet de délibérer sur l'ordre en assemblée générale extraordinaire pour le jour suivant : 1° Augmentation du capital social de 500.000 francs par la création de 1.000 actions de capital de 500 francs en partie destinées à rémunérer un apport, et, pour le surplus, à souscrire en espèces; 2° Apport immobilier; 3° Modifications aux statuts y relatives.

SOCIÉTÉ METALLURGIQUE DE L'ESCAUT. — Pour l'exercice clos le 30 juin dernier, les bénéfices nets, déduction faite de 188.503 fr. d'amortissements, ont atteint 1.017.433 fr., y compris le reliquat précédent. Le dividende a été porté de 70 à 90 fr.; les diverses réserves ont reçu

423.879 fr. Il a été reporté à nouveau 198.091. fr.

BRUXELLES A LILLE ET CALAIS.

— Le dividende du 1^{er} semestre 1913 est de 12 fr. 50 par action de dividende et 7 fr. 50 d'intérêt aux actions privilégiées, payables depuis le 3 novembre.

Spécialité de Découpage et Collage d'Echantillons d'Etoffes

Ateliers de Brochage, Satinage, Cartonnage,
Perforage et Numérotage

Pliage et mise sous bandes de circulaires et Journaux

MAISON SAINTE-MARIE

Fondée en 1368

Rue Pachéco, 12, BRUXELLES

Téléphone 252

Médailles aux expositions de Bruxelles
Paris, Liège et Bordeaux

Médaille d'Or à l'exposition Universelle de
Bruxelles 1910

ACCUMULATEURS TUDOR

(Société Anonyme)

CAPITAL : 1.200.000 FRANCS

Bruxelles - 79, Rue Joseph II - Bruxelles

1410 et 11.530 — Télégrammes : Tudor-Bruxelles

ACIERIES D'ANGLEUR. — On annonce que le Conseil proposera de fixer le dividende des actions à 50 fr., contre 40 fr. l'an dernier.

FORGES, USINES ET FONDERIES DE GILLY. — Le dividende 1912-13 est de 7 fr. 50 par titre, payable depuis le 2 novembre.

HAUTS FOURNEAUX ET LAMI-NOIRS DE LA SAMBRE. — Le dividende de 1912-13 est de 125 fr., payable le 15 novembre.

FORGES DE JUMET. — A la perte antérieure de 86.970 fr., l'exercice 1912-13 ajoute, du chef des frais généraux et d'entretien, 15.905 fr., ce qui porte le déficit total, au 30 juin dernier, à 102.875 fr.

ATELIERS DE BOUSSU. — Les bénéfices se sont élevés à 129.667 fr., contre 136.384 fr. précédemment. Ils permettent de maintenir le dividende à 45 fr.

HOUILLERES UNIES DU BASSIN DE CHARLEROI. — Le dividende de 1912-1913 est de 12 fr 50, payable le 1^{er} décembre.

Bulletin de l'Institut de Sociologie Solvay

(PARC LÉOPOLD, BRUXELLES)

*Publication périodique paraissant en fascicules grand in-8°;
l'année forme un volume de 100 feuilles d'impression environ.*

Prix de l'abonnement : Belgique 15 fr. ; Etranger 20 fr. — **Prix du numéro 4 fr.**

Chaque fascicule comprend :

1° La continuation des *Archives sociologiques* publiées par EMILE WAXWEILER.

Cette publication tend à introduire un point de vue déterminé dans les études sociologiques et à constituer une science générale des phénomènes sociaux par application de ce point de vue dans les sciences sociales particulières.

2° Une *Chronique du mouvement scientifique*, qui signale et commente dans de courtes notices les nouvelles publications, les bibliographies, les entreprises de coopération scientifique, les voyages et les explorations, les institutions, sociétés et revues nouvelles, les congrès les nouvelles et informations du monde savant, etc. Outre des notices, la « Chronique » reproduit les principaux titres de livres, brochures, articles de périodiques recueillis chaque mois par le service de documentation de l'Institut dans les catalogues de la bibliothèque :

3° Une *Chronique de l'Institut* qui rend compte notamment des réunions des groupes d'études, où sont discutées les questions à l'ordre du jour dans les différents domaines de la sociologie et de ses applications.

L'Expansion Belge

Revue Mensuelle Illustrée

Œuvre de Vulgarisation économique,
coloniale, scientifique, littéraire, artistique,
sportive.

Chaque Fascicule
comporte plus de 100 pages abondamment
illustrées

Prix du Numéro : 1 Franc

Abonnements :

Belgique 12 francs
Etranger 15 francs

Rue de Berlaimont, 4, Bruxelles

Sommaires des derniers numéros de la Belgique Artistique et Littéraire

15 SEPTEMBRE 1913

- FERNAND SÉVERIN : *La Jeunesse de Weustenraed.*
GEORGES RAMAËKERS : *La Chasse de Brabant.*
HENRI GUILBEAUX : *Influence des Ecrivains belges sur les rapports littéraires entre la France et l'Allemagne.*
CHARLES HENRY : *La Faute.*
J.-J. VAN DOOREN : *Et voici du soleil...*
IWAN GILKIN : *Pour notre défense nationale.*
ARTHUR DE RUDDER : *Une exposition d'art allemand.*
MAURICE GAUCHEZ : *Hector Chainaye. — Pégoud.*

Chroniques de la Quinzaine.

1^{ER} OCTOBRE 1913

- MAURICE GAUCHEZ : *Le Comte P. De Smet de Naeyer.*
FRANZ HELLENS : *Les Chasseurs d'Illusions.*
R.-E. MÉLOT : *L'Indifférent.*
STÉPHANIE CHANDLER : *Hans Christian Andersen.*
MARIE GEVERS : *La journée d'hiver.*
AUGUSTE VIERZET : *Voyages et Villégiatures.*
ARTHUR DE RUDDER : *Sur la fin d'un écrivain illustre.*

Chroniques de la Quinzaine.

16 OCTOBRE 1913

- JEAN NÉLIS : *Défense et Illustration de la Langue Française.*
EDOUARD BRISMOUTIER : *Sur le Chemin de la Vie.*
STÉPHANIE CHANDLER : *Hans Christian Andersen.*
IWAN GILKIN : *Encore le Palais de la Paix.*
ARTHUR DE RUDDER : *Impressions d'Espagne. — Valladolid.*

Chroniques de la Quinzaine.

1^{ER} NOVEMBRE 1913

- LÉON TRICOT : *Le Sourire de Paris.*
FRITZ VAN DER LINDEN : *Questions Coloniales.*
FRANZ MAHUTTE : *Monsieur Badilon Merdenchon.*
JEAN DE BOSSCHÈRE : *Pour lire « Cressida » de Suarès.*
AUGUSTE VIERSET : *Ni Fleurs, ni Couronnes.*
ARTHUR DE RUDDER : *Spello et le Pinturricchio.*

Chroniques de la Quinzaine.



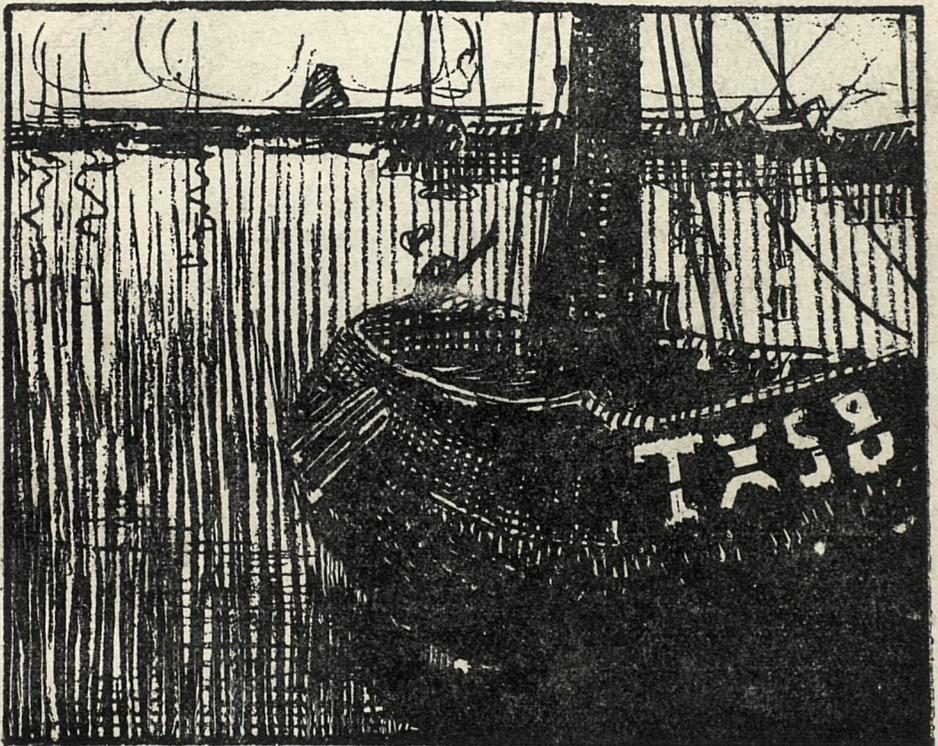
IMPRIMERIE MICHEL DESPRET
6, RUE BERTHELS, NIVELLES
TÉLÉPHONE 1

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

Revue Nationale du Mouvement Intellectuel

PARAISSANT LE 1^{er} ET LE 16 DE CHAQUE MOIS



Dessin de R. HYNCKES.

Prix du Numéro : Belgique : 60 centimes. — Etranger : 75 centimes.

26-28, RUE DES MINIMES, BRUXELLES

LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

DIRECTEURS : **PAUL ANDRÉ & FERNAND LARCIER**

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : **R.-E. MÉLOT**

ABONNEMENTS { BELGIQUE : UN AN, 12 FRANCS; SIX MOIS, 7 FRANCS.
ETRANGER : » 15 » » 9 »

Toutes correspondances et communications doivent être adressées :

Pour la Rédaction : 93, rue Ducale, à Bruxelles. Tél. B. 5522.

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes. Tél. A. 712.

La Revue ne publie que de l'inédit.

Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

SOMMAIRE DU N° DU 1^{er} DÉCEMBRE 1913

Emile Verhaeren	. Les Parlements	333
J. Jobé	. . . Flamands et Wallons	337
Sander Pierron	. Considérations sur l'Architecture	343
Gérard Harry	. . Le Revenant	356

A travers la Quinzaine :

Auguste Vierset : Les Faits et les Idées, 385. — **Arthur De Rudder** : Les Peuples et la Vie, 390. — **R.-E. Mélot** : La Prose et les Vers, 397. — **Paul André** : Le Drame et l'Opéra, 400. — **Ray Nyst** : Les Salons et les Ateliers, 405.

Bibliographie, Memento.

Illustrations de : **Nestor Cambier, Counhaye, R. Hynckes, Marten Van der Loo.**

LES PARLEMENTS

ÉPÎTRE A UN AMI QUI RÊVE AU PIED D'UNE TRIBUNE

*Trônent sous le plafond Cérès, Pallas, Neptune.
Dans la grand' salle, aux angles nets de la tribune,
Le fier métal se crispe en muffles de lions.
L'innombrable parole y souffle en tourbillons
Et s'y ramasse, et s'y répand au vent des gestes.
Féroce, de groupe en groupe on se déteste
Et la haine sévit au nom du bien commun.
Chacun reproche à tous ce qu'il fait à chacun.
Le mensonge est le sang dont vit chaque pensée.
La cruauté alerte est par tous excusée :
Si l'adversaire est pris au piège, adroitement
Le tour de main excusera l'acharnement.
Un angoissant faux-jour baigne les consciences.
Tout n'est plus qu'intérêt, échange et complaisance.
On est prisé d'autant qu'on est plus souple et fort
A maintenir qu'on a raison quand on a tort.
Le subterfuge unit son néant au prétexte.
Toute loi s'embroussaille et s'étouffe en son texte.
Plus rien n'apparaît sûr, simple, direct, profond
Et même le serment est chose à double fond.*

Dire qu'un jour tu aimeras cette géhenne
 Toi qui vis aujourd'hui, libre et clair, en Ardennes,
 Avec le vent et le soleil pour compagnons.
 Ceux qui t'auront élu proclameront ton nom
 D'autant plus haut qu'ils te croiront souple et servile.
 Sur de mornes placards, au carrefour des villes,
 Leurs torts et leurs erreurs te seront imputés;
 Tu seras le jouet de mille volontés
 Qui te cravacheront ainsi qu'une toupie;
 Ton œil s'éduquera d'après leur myopie;
 Toi-même inventeras quelque argument subtil
 Pour t'excuser d'être à la fois contraint et vil;
 Tu ne connaîtras plus, par les belles journées
 Le clair orgueil d'avoir une âme spontanée
 A vouer à l'espace, au vent et au soleil;
 Tu deviendras le prisonnier de tout conseil
 Qui rétrécit, par un calcul mesquin, la vie;
 Tes lâchetés seront de lâchetés suivies,
 Si bien qu'un jour, le cœur torpide et las de tout,
 Tu ne chercheras plus ta paix, qu'en ton dégoût.

Crois moi, reste chez toi, et sers quelque ample idée
 Simplement dans ton cœur par ton cœur fécondée;
 Organise la terre, et l'homme qui la veut
 Docile à ses desseins et propice à ses vœux;
 Les groupements nouveaux sont les forces nouvelles
 Qui restaurent la force ancienne et éternelle;
 Incline sur la glèbe un travail ajusté
 D'après plus de justice et plus de dignité;
 Sois ferme et bienveillant et de raison sereine;
 Qu'à tout devoir certain, un droit certain s'enchaîne;
 Resserre en tes deux mains tout ce qui veut s'unir
 Et fais déjà ce qu'on fera dans l'avenir.

Ainsi, après des ans et puis des ans, peut-être
 Finiras-tu par bien aimer et bien connaître
 Ce peuple qui sera l'ordre et la loi, demain.
 Ton cœur s'éprouvera de plus en plus humain.
 Il tremblera au cri des maux et des désastres
 Que l'homme millénaire érige sous les astres
 Et qu'il veut qu'on entende et que tu entendas.
 Bientôt en ton cerveau retentira le glas
 Des pratiques d'antan et des vieilles idées.
 Ton âme, un jour, se sentira comme amendée
 D'avoir voué au lieu d'aumônes et de pleurs
 Ta moderne énergie à l'antique douleur
 Et d'avoir supprimé tel mal sous les cieus vastes.
 Tu seras au dessus des partis et des castes
 Celui qui par lui-même est dangereux et fort
 Et peut-être qu'alors
 Pour que ton œuvre aux yeux de tous puisse apparaître
 Voudras-tu pénétrer dans les parlements d'or,
 En maître.

La peur et l'intérêt y viendront tour à tour
 S'abriter sous ton geste, et t'y faire leur cour.
 Tu n'auras qu'à choisir parmi les flatteries
 Celle dont tu voudras cingler l'effronterie.
 Ils seront devant toi doux, sucrés et fondants
 Ceux qui jadis t'auraient tué d'un coup de dent.
 Que tu dises un mot, et tu verras sans peine
 Jusqu'où se peut traîner la servitude humaine.

Mai toi, demeure intact et net, le front debout,
 Qu'une intrigue t'enlace ou qu'un tumulte fou
 Te provoque du bruit tonnant de ses cent bouches,
 N'abandonne jamais ta volonté farouche

*Ni l'orgueil de ton verbe ardent, sincère, et droit.
Que l'homme de demain déjà tressaille en toi,
Que l'on sente penser en ta phrase profonde
Un peuple tout entier et quelquefois, le monde.
Eveille en d'autres cœurs les voix que tu entends.
Aime la passion qui fit plus clair ton temps
Et qui n'est que recherche et conquête éperdues.
Sois une âme par quelqu'âpre destin mordue,
Dont l'effort à mieux faire est si certain toujours
Que malgré tout, quelques hommes viendront un jour
Te proclamer leur chef et devant l'assemblée
Mettre leur force au pied de ta force isolée.*

*Dis-moi, te seront-ils demeurés bons amis
Le soleil de la plaine et le vent endormi
Dans la combe des bois ou le verger des fermes,
Quand ils sauront combien tu es demeuré ferme
En ton orgueil et ton honneur
Et l'amour acharné qui veut vivre en ton cœur.*

EMILE VERHAEREN.

FLAMANDS ET WALLONS

Le premier chemin qui fut tracé, dans notre pays, de l'Est à l'Ouest, franchissait la Meuse à Maestricht, passait par Tongres, côtoyait les cours de la Meuse et de la Sambre, atteignait l'Escaut à Cambrai et, de là, se divisait en deux branches : la route Cambrai-Soissons et Reims.

C'est par cette route que l'action romaine, partant des grands foyers de civilisation : Bonn, Cologne, Nimègue, se répandit dans l'intérieur de la Belgique. Sous le nom de *chemin de Brunehaut*, elle resta pendant tout le moyen-âge, la grande voie de communication entre le Rhin et la mer. On peut encore la relever aujourd'hui sur nos cartes topographiques. Son tracé coïncide à peu près avec la frontière linguistique, qui sépare la région wallonne de la région flamande.

Cette frontière n'a point varié depuis des siècles ; elle forme une ligne continue séparant nettement les deux populations. Les deux idiomes se touchent sans se pénétrer, et pourtant leur frontière commune n'est marquée par aucun accident orographique. Elle court au travers de la plaine, et n'offre aucun obstacle matériel à la fusion des deux langages.

Notre grand historien H. Pirenne explique comme suit cette situation extraordinaire : au début de notre histoire, les bassins de l'Escaut et de la Meuse sont habités par des hommes de race celtique (Morins, Ménapiens, Nerviens, Eburons, etc.). Ces tribus avaient occupé, naguère, les régions situées à l'Est du Rhin. Sous la poussée des Germains, ils avaient dû passer le fleuve contre lequel l'invasion des barbares vint se heurter.

La domination romaine fit du Rhin une solide frontière d'Etat entre les Belges et les Germains. Pourtant ceux-ci se pressaient à la lisière du pays, prêts à profiter des faiblesses éventuelles de leurs voisins pour s'emparer des terres qui manquaient à leur développement.

Dès le III^e siècle, la population belgo-romaine n'est plus en état de résister à l'envahisseur. Des barbares d'origine Franque et Saxonne s'emparent des rives de la mer; les Francs Saliens s'installent dans l'île des Bâtaves, et les Francs Ripuaires menacent notre pays à l'Est. Les guerres incessantes qui en découlent dépeuplent le territoire; la population abandonne aux Saliens les plaines de la Campine, et ceux-ci se répandent, de là, dans les vallées de l'Escaut et de la Lys.

Maîtres de la Campine, les Saliens ne tentèrent pas d'atteindre l'intérieur de la Gaule, en marchant, par le Brabant, directement au Sud. C'est qu'un obstacle infranchissable protégeait la population belgo-romaine contre un nouveau refoulement.

A cette époque, en effet, la grande forêt charbonnière, qui s'étendait des rives de l'Escaut aux plateaux de l'Ardenne, retint les Francs dans les plaines de la Campine et de la Flandre. A l'abri de cette forêt, au Nord, et du massif impénétrable de l'Ardenne, à l'Est, les Celtes romanisés conservèrent leur langue et leur caractère. Ces habitants, que les Germains désignaient sous le nom de Wala, sont les ancêtres des Wallons de Belgique.

Aujourd'hui encore, après plus de 1400 ans, les Flamands et les Wallons occupent à peu près les positions prises par leurs ancêtres, vers le milieu du V^e siècle.

Ce furent donc des obstacles naturels qui séparèrent nos deux races. Cependant, la race wallonne ne fut point exempte d'un profond mélange avec le sang german. Outre les constantes infiltrations tudesques dans la région boisée, la population gallo-romaine fut livrée, sans défense, aux rigueurs d'une occupation militaire, aussi longtemps

que les rois Francs conservèrent leur résidence à Tournai et à Cambrai.

Pendant cette période, qui s'étend de Clodion à Clovis, le sang belgo-romain se mélangea fortement à celui des envahisseurs. Cet état de choses a permis de dire que, ethniquement, le flamand et le wallon ne se distinguent que par la dose plus ou moins forte de sang germain qui coule dans leurs veines. Néanmoins, la différence de langue, que la forêt charbonnière a contribué à maintenir entre les deux races, en fait toujours deux peuples distincts. Faut-il croire, dès lors, à l'inexistence d'une âme nationale? Notre unité de vie sociale serait-elle purement artificielle? En un mot, les flamands et les wallons sont-ils frères ou ennemis?

L'évangélisation des flamands créa entre nos deux races le premier élément d'unité sociale.

Les missionnaires qui les conquièrent à leur foi négligèrent d'organiser l'Eglise si bien que dans la population du Nord de la Belgique, il y avait des chrétiens, mais pas d'autorité épiscopale. Celle-ci fut établie par les diocèses voisins : Maestricht, Téroouanne, Tournai et Arras. Les évêques étendirent progressivement leur pouvoir, sans souci des langues ni des races. Par là, les belges d'origine germanique perdirent leur âme religieuse primitive, pour en acquérir une nouvelle, celle des Belgo-romains.

C'est donc l'Eglise romaine qui commença à détacher du monde germanique les Belges d'origine Franque. L'Etat mérovingien acheva l'œuvre dans ce sens sans tenir compte des groupements ethnographiques; il établit ses frontières en adoptant simplement les circonscriptions religieuses, oubliant que les diocèses du Nord appartenaient à des races différentes.

Ces données montrent que jamais la frontière linguistique ne marqua, dans notre pays, une frontière politique. D'autre part, si l'envahisseur germain laissa intact le langage des Wallons, par contre il implanta chez ces derniers son droit et ses mœurs. A l'âme religieuse unique

s'ajouta bientôt, comme deuxième élément d'unité sociale, l'âme juridique commune.

Enfin, les phénomènes économiques intervinrent à leur tour. Chez les gallo-romains, l'organisation domaniale est la règle. Aux mains de quelques grands propriétaires, la terre est servie par un peuple étroitement attaché au sol, et soumis à des redevances et à des services de toutes sortes.

Quoique complètement opposés au régime germanique, qui constituait plutôt un peuple de paysans libres, les conquérants respectèrent l'organisation domaniale.

La ferveur religieuse contribua à l'installer complètement chez les Francs de Belgique, par la constitution de grands monastères et de puissantes abbayes.

Ainsi donc, depuis l'origine de leur vie côte à côte, les Flamands et les Wallons possèdent l'unité de vie religieuse, l'unité de conceptions juridiques, et l'unité de mode de possession du sol. Dans des langues différentes, ils pensent d'une manière identique sur les principaux phénomènes sociaux. Voilà comment la frontière linguistique ne forma point une barrière définitive entre nos deux peuples, et comment les antipathies de race purent faire place à une confraternité nationale progressive.

De leur longue vie sociale commune, les Flamands et les Wallons ont acquis un état d'âme commun, qui les différencie, dans la même mesure, des peuples voisins.

Entre Flamand et Allemand il y a communauté d'origine; entre Wallon et Français il y a communauté de langue; mais la mentalité sociale commune à nos deux races les éloigne tout autant des uns que des autres.

La mentalité belge est incompatible avec le régime français ou tudesque, et c'est là que réside vraiment notre âme nationale.

★
★★

La vie sociale comporte un ensemble de phénomènes qui s'enchevêtrent, se soutiennent et se combattent. L'organi-

sation sociale a précisément pour objectif de les accorder au mieux des intérêts de la masse nationale.

Une étude attentive de la lutte actuellement engagée en Belgique, au sujet des langues, montre qu'elle n'a plus pour base une injustice sociale quelconque mais bien des phénomènes politico-économiques, que nous allons chercher à mettre en lumière.

Notre parlement est aux mains de trois partis politiques. Mais, en se plaçant uniquement au point de vue des grands courants sociaux, il est divisé en deux forces opposées : la force conservatrice, et la force socialiste.

Celle-ci base son action sur un programme économique de nature révolutionnaire, et que nous estimons irréalisable. Il est cependant soutenu par les masses industrielles, c'est-à-dire, la partie la plus éclairée de notre population ouvrière.

La force conservatrice au contraire trouve ses meilleurs et ses plus fidèles soutiens dans les masses rurales flamandes, c'est-à-dire celles que les grands courants de pensée n'ont point encore touchées.

S'il nous est permis de porter un jugement rapide sur la société belge de notre époque, nous dirons que notre valeur intellectuelle et professionnelle n'a pas progressé dans la même mesure que notre valeur économique. Dans cet état d'infériorité relative, la Wallonie se trouve aujourd'hui livrée aux théories sociales dont certaines sont fausses, et la plupart insuffisamment démontrées.

Sur les possibilités sociales, le peuple wallon est en avance, et le peuple flamand est en retard.

Logiquement, on peut espérer que la combinaison de leurs efforts respectifs les conduira, sans secousse profonde, à la juste mesure. En attendant, le pouvoir social puise la majeure partie de ses forces en pays flamand. Il en résulte qu'il se trouve plus ou moins désarmé devant les revendications linguistiques.

Si l'on admet que l'idiome des Flamands leur a fermé, au moins dans une certaine mesure, l'accès des grandes

doctrines philosophiques qui, depuis Dalember et Diderot, n'ont cessé de transformer le monde ; si l'on admet que son langage fut, pour la race flamande, la source d'un particularisme étroit, poussé jusqu'à la mauvaise méfiance de l'étranger ; si l'on admet, enfin, que les revendications légitimes des flamands sont aujourd'hui pleinement écoutées, on doit conclure que le mouvement flamingant actuel est nuisible à la race même qu'il prétend servir. Dans ces conditions, ce mouvement apparaît comme une œuvre d'ambitieux ou de sectaires, que l'autorité sociale ne peut attaquer de front.

L'action sociale se trouve nécessairement affaiblie et irrésolue, entre ses fidèles revendiquant sans cesse au profit de leur idiome, et ses ennemis politiques défendant un programme inconciliable avec nos institutions et les lois naturelles.

Mais les Flamands et les Wallons sont deux peuples cousins par le sang et frères dans la plupart des domaines sociaux. Si la langue les oppose parfois, il n'est pas douteux que sur cette terre de liberté qu'ils ont organisée en commun, et sous la puissance unificatrice des grands courants de la pensée humaine, ils ne compromettront jamais, par une dangereuse désunion, l'œuvre séculaire dont notre vie nationale est le fruit.

J. JOBÉ.

CONSIDÉRATIONS SUR L'ARCHITECTURE

(SUITE ET FIN)

Mais si on ne sait plus construire un temple, une église, on tente de créer des œuvres qui portent en elles le reflet des soucis et des besoins de la vie moderne. On construit en effet des palais, des musées, des théâtres, des bourses, des gares, des casernes, des hôpitaux, des marchés, de grands magasins, des hôtels communaux. Certes, si, pour les théâtres et pour les bourses, la collaboration du statuaire est importante, elle sera effacée, par contre, dans la réalisation des marchés et des magasins. Mais il est beaucoup d'autres édifices modernes où le statuaire pourra jouer un rôle considérable et où il lui sera permis d'exprimer amplement ses idées à lui, d'accord avec le bâtisseur.

Dans un théâtre, notamment, la partie sculpturale extérieure, inspirée par la destination du local, peut être riche et importante; nous connaissons beaucoup de ces monuments contemporains où l'architecture et la partie décorative forment un tout très heureux. Ainsi, un exemple typique et pourtant peu notoire, choisi entre beaucoup, c'est l'ancien théâtre des Variétés du boulevard d'Anvers, à Bruxelles. C'est un petit édifice, d'ailleurs désaffecté aujourd'hui, mais qui garde toute sa signification originelle. Construit il y a environ trois quarts de siècle, il nous montre une façade très simple; au rez-de-chaussée un portique ionique supporte un balcon (1); au-dessus de cette

(1) Ce péristyle si original a été supprimé récemment, et ainsi amputé ce monument a perdu l'harmonieux caractère de ses proportions. C'est un corps que l'on a mutilé.

terrasse est un registre de baies rectangulaires, que domine une longue frise : celle-ci est encastrée dans la façade simple et blanche, et son motif est emprunté aux croyances du peuple dont l'art de bâtir a inspiré aussi l'architecte du théâtre. C'est une frise en haut relief, une frise où l'on voit les Heures, représentées par une série de femmes assises ou accroupies, légèrement drapées, et dont l'une pousse l'aiguille du cadran qu'elles encadrent ; ces Heures agissent ainsi dans la douce et enchanteresse compagnie des Muses, dont les figures prolongent à droite et à gauche leur calme et plastique théorie.

Eh bien ! il y a là évidemment une claire harmonie, un mariage parfait d'idées entre la destination du local et sa physionomie extérieure, car les héroïnes du frontispice annoncent, préparent le plaisir qu'au dedans le spectacle va nous offrir. Il y a là un accord entre l'architecte qui a conçu ce petit théâtre et le sculpteur, un accord très heureux. On voit donc que dans les édifices modernes l'architecture et la statuaire peuvent s'entendre, se combiner, et tout en s'entendant s'exprimer d'une façon originale l'une et l'autre. C'est le cas aussi pour l'Opéra de Paris où les principes que nous venons d'indiquer ont été appliqués d'une façon très vaste et très étendue. Est-il un groupe qui annonce mieux la destination du monument, plus nettement, que ce merveilleux groupe de Carpeaux, que cette Danse pleine de cadence et de mesure ? C'est vraiment le symbole de ce local magnifique, puisqu'il est le siège de l'Académie de musique de France, gardienne des beautés du rythme et de la proportion.

Mais un marché, mais un grand magasin ? Le problème à résoudre est ici différent, attendu que la sculpture y aura sa place très mesurée, très réduite. Cérès ou Mercure sont à peu près les seuls motifs qui conviennent à de pareils édifices ; et c'est contraint par la pauvreté de ces motifs que l'architecte qui les construit devra marchander la place au statuaire dans ce genre de monuments bien modernes. Et puis, dans ces marchés, dans ces grands magasins, il faut

beaucoup de lumière à cause de la subdivision du local ; la subdivision d'un magasin, d'une bourse est bien plus considérable, bien plus développée que celle d'une église, ou d'un théâtre où la lumière artificielle est souvent maîtresse.

La façade n'offre presque plus de place ; comme elle est presque tout ajourée, à cause du besoin de laisser pénétrer à flots la lumière, elle écarte la possibilité d'une ornementation, figurée ou ornementale. On est obligé de remonter la décoration vers le haut, et alors cette décoration, de son poids énorme, écrase fréquemment et forcément l'ensemble, fait d'espaces, de larges ouvertures ; et nous nous rappelons, à propos de cette décoration mal conçue par des sculpteurs travaillant en collaboration avec des architectes qui réduisent trop leur part de collaboration, un mot de Ruskin que nous citions tantôt. L'auteur anglais disait il y a un demi-siècle : « On croit que la beauté en architecture se paie très cher. Loin de là : c'est la laideur qui est ruineuse. Dans notre architecture moderne la décoration coûte des sommes énormes parce qu'elle est à la fois mal placée et mal exécutée. On décore aujourd'hui le sommet des maisons, au moyen-âge on en décorait le bas. On peut apprendre à n'importe qui à construire une maison, et ce n'est pas une action glorieuse que de faire, après tant d'autres, ce que l'on vous a appris. Mais lorsque la disposition des murs morts, de son toit mort est déterminée, c'est alors que commence la partie divine de l'œuvre, c'est alors qu'il s'agit d'animer ces murs et de les faire vivre. Et cela à l'aide de la décoration ; celle-ci est l'élément essentiel de l'architecture ».

Ce sont là des observations judicieuses, logiques, chez cet écrivain en général doctrinaire, conservateur et même rétrograde ; car si Ruskin a eu des idées curieuses, il a défendu fréquemment des idées paradoxales et même contraires au bon sens. N'est-ce pas lui qui déclarait, — et ceci est une preuve de ce que nous nous permettons de dire, concernant cet écrivain célèbre, — en parlant de

l'emploi du verre et du fer en architecture, matériaux qui de son temps étaient absolument modernes, qui venaient d'entrer dans le domaine de l'utilisation générale : « Il ne me semble pas probable que ces matériaux acquièrent jamais une grande importance en architecture. Tout édifice doit forcément être de pierres ou de briques. Il faut construire, (et cette affirmation est d'une audace particulièrement conservatrice), comme construisaient nos ancêtres : employer la terre et le roc. »

Le temps et le progrès du temps ont donné tort à l'illustre philosophe anglais. Aujourd'hui, les matériaux locaux ne sont plus que d'un emploi très relatif. Les matériaux, comme la construction architecturale d'ailleurs, s'internationalisent. Au point de vue de l'emploi des matériaux, nous ne nous opposons pas à l'internationalisation, mais au point de vue des éléments, de la combinaison des lignes architecturales, nous nous permettons de nous en plaindre ; en effet beaucoup d'architectes jeunes empruntent des lignes, des dispositions, des motifs divers, à des revues reproduisant des œuvres allemandes, anglaises, hollandaises, américaines, sans parler des belges ; et ils font de cela un amalgame qui ne tient aucunement. Pourquoi ne songent-ils pas aux éléments qui se trouvent autour d'eux, qui sont les éléments que leurs ancêtres ont employés ? A défaut des dons d'une invention transcendante, ils devraient les employer d'une façon judicieuse et ne point chercher dans des expressions exotiques des éléments qui ne conviennent pas au caractère, au sentiment de leur race et de la contrée où ils doivent dresser leurs édifices.

Au point de vue des matériaux, l'internationalisation est fatale et utile ; il faut y applaudir parce qu'il est nécessaire maintenant, à cause des conditions où nous a placés notre époque, d'employer des matériaux qui ne sont pas naturels mais qui, au point de vue de l'hygiène et du confort, deviennent indispensables. En effet, quel est l'architecte moderne qui n'utilise pas l'acier, le verre, la céramique ? Ces matériaux artificiels ne sont pas seulement de

grande utilité, ils offrent encore un motif de réflexion symptomatique.

Ces matériaux artificiels mettent en effet l'industrie au service de l'art. Dans une construction, la présence de ces matériaux artificiels évoque le travail de l'usine, associe mentalement l'action de l'artiste et celle de l'ouvrier. Nous savons tous, — l'œuvre des statuaires démocratiques comme Constantin Meunier, Guillaume Charlier, Georges Minne, doit constamment nous le rappeler, — que la statuaire contemporaine a fait entrer l'ouvrier dans le domaine magnifiant de la plastique. Le rôle de l'ouvrier est devenu lumineux, et nous le découvrons multiples dans l'architecture. L'architecte ainsi fait de plus en plus appel à des collaborations multiples qui, dans la réalisation positive d'une conception personnelle, introduisent tant de traits particuliers et significatifs.

C'est notamment la gloire d'un Victor Horta, parmi quelques rares contemporains, mais le premier de tous ceux-là, d'avoir étendu les moyens de l'architecture, d'avoir fait appel à tous ces matériaux, d'avoir employé le fer avec une puissance, un goût, une logique, une volonté tout-à-fait extraordinaire. Les gens les moins admiratifs de l'expression moderne en architecture doivent cependant trouver magnifiques les audaces salutaires, et fécondes en conséquence heureuses, de Victor Horta ; mieux que n'importe lequel de ses confrères vivants, il a démontré cette loi, observée par le grand Barbey d'Aurévilly, que « l'espace fait la majesté des maisons comme des paysages ». Il est le premier de ceux qui, imbus d'idées neuves, d'idées noblement positives, ait songé à ouvrir davantage les murs des édifices, à y laisser entrer à profusion la lumière, à laisser pénétrer abondamment cette lumière dans les moindres chambres, lumière dispensatrice de joie et de vie. Qui, avant lui, a disposé, a combiné dans ses bâtiments toutes les applications, toutes les ressources conquises par l'action solidaire du confort et de l'hygiène ? et cela afin que le plus pauvre comme le plus riche ait dans sa demeure, dans

son logis, sa plus large part de soleil et par conséquent de santé, puisque le soleil et la lumière sont les sources principales du bien-être moral et physique...

Certes, il est nécessaire que nous respections des traditions en architecture plus que dans les autres arts ; il est nécessaire de conserver certaines règles irréductibles, règles basées sur la logique et sur la raison. Le domaine de l'art est pareil au domaine de la vie : nous avons des parents esthétiques comme nous avons des parents physiques, et les naissances spontanées ne sont possibles dans l'un ni dans l'autre de ces domaines.

On se rattache toujours à quelqu'un, on garde toujours quelque chose de ses ascendants les plus lointains ; et l'on comprend dès lors très bien, en les approuvant, certaines paroles d'un écrivain français, écrivain imaginatif et fantasque, mais qui çà et là dans ses nouvelles décevantes a exprimé des idées extrêmement curieuses, extrêmement personnelles, extrêmement senties. Cet auteur, à la fois navré et perspicace, Petrus Borel, dit dans ses *Contes Immoraux* : « Tout ce qui fait ressouvenir de nos pères à nous, de nos aïeux trépassés, jette dans le cœur une religieuse mélancolie ; honte à celui qui n'a pas tressailli, dont la poitrine n'a pas palpité en entrant dans une vieille habitation, dans un manoir délabré, dans une église veuve. »

Mais tout en admirant les anciens, il ne faut pas regarder exclusivement les œuvres du passé, pas plus que nous ne devons nous confiner nous engloutir dans le souvenir de nos ancêtres, si vénérés soient-ils. Il faut regarder vers l'avenir et songer parfois à ce que seront nos petits-enfants, nos petit-neveux et ainsi préparer insensiblement le cadre où vivront nos descendants. Gardons de nos prédécesseurs ce qui est particulier à la race, ce qui est particulier à leurs sentiments ; c'est un fonds sacré. Greffons-y les préoccupations modernes nées avec nos besoins nouveaux, et concevons de plus en plus nos logis selon leur destination, selon notre façon d'être ; chaque maison devrait être différente, devrait porter le reflet de la personnalité de celui qui y

demeure, de celui qui y travaille, qui y pense, qui y souffre ,qui y enfante en esprit et en chair... C'est l'avis de ceux qui sont le plus respectueux des traditions. Nous citons il y a un instant Petrus Botrel, l'auteur des *Contes Immoraux* ; il abhorait ceux qui copiaient les anciens. Car s'il aimait les novateurs, il n'en admirait pas moins, judicieusement, les anciens, parce qu'ils ont fait de belles œuvres ; mais il se gardait de recommander qu'on les imitât en tout ce qu'ils ont fait. En imitant ce que des gens ont fait avant nous, on adopte la meilleure façon de ne jamais évoluer, de ne rien ajouter à l'acquit des ascendants.

Eh bien ! Petrus Botrel, qui était donc un admirateur du passé, quand il parle de l'architecture spéciale au temps de Louis XV écrit ces remarques : « Celle-là (cette architecture) avait son aspect à elle, sa tournure à elle, sa coquetterie à elle, expression exacte de son époque, elle lui convenait en tout point, et sa physionomie est tellement unique, qu'après la plus longue série de siècles, on reconnaîtra encore de prime abord ce rococo Louis XIV et Louis XV ; avantages que n'auront pas les funestes et ignorantes copies de l'antique de nos faiseurs contemporains, qui n'impriment aucun cachet à leur époque et n'en reçoivent aucun ; si bien que les temps à venir prendront leurs œuvres pour de mauvais antiques dépayés. »

C'est le cas où se mettent beaucoup de constructeurs d'aujourd'hui, qui se contentent d'observer servilement les traditions et ne font pas un effort personnel pour renouveler ces traditions et montrer ainsi des créations qui soient le reflet de notre époque contemporaine.

On peut suivre le conseil de l'auteur des *Contes immoraux*, quand il dit que l'architecture doit être l'expression exacte de son temps. Cette architecture-là laissera à la postérité l'image même de notre vie, de notre mentalité diverse et curieuse, de notre mentalité chercheuse. Elle prouvera que notre siècle a ouvert la troisième grande période de l'évolution architecturale. Pendant la première

période elle fut et resta d'essence religieuse ; vers la fin du moyen-âge, après l'entrée des laïques dans les corporations de métier, l'architecture devint individuelle avec la non-observation des règles autrefois collectives ; aujourd'hui enfin l'architecture s'est démocratisée, s'est faite véritablement sociale.

La médiocrité de notre architecture domestique, médiocrité contre laquelle on commence heureusement à réagir, est due surtout à ceci, que l'on considérait, et que l'on considère encore maintenant nos demeures comme des domiciles temporaires. Dès que nous nous mettons en ménage, nous songeons à avoir un logis différent, et lorsque nous aurons occupé ce second logis pendant quelques années nous aurons l'ambition, — notre fortune s'étant développée, — d'en acquérir un autre, encore plus vaste, puisque notre progéniture aura grandi ; tout nous poussera à vouloir mettre cet édifice qu'est notre demeure en rapport avec notre bien-être nouveau. Et ainsi nous changeons constamment d'habitable, de maison ; nous vivons dans le provisoire et nous n'avons jamais un cadre architectural qui soit vraiment en harmonie avec notre existence, avec notre vie, avec nos occupations.

A ce propos, on peut certainement proclamer que nos pères, nous ne parlons pas de nos ancêtres mais tout au moins de nos ascendants du XIX^e siècle, même du XVIII^e siècle, étaient plus simples et souvent plus logiques. Quand ils avaient une maison, ils la faisaient construire pour eux et ils prévoyaient même que cette maison serait assez grande un jour pour abriter leurs enfants et petits-enfants ; c'était un logis véritablement conçu selon les besoins et le développement de la famille qui s'y installait dès le début. Aujourd'hui nous nous établissons dans de petites maisons dont les plans sont d'une banalité identique, et insensiblement nous les élargissons à mesure que s'augmente notre aisance ; il est vrai que, dès maintenant, il y a certaines exceptions heureuses ; beaucoup de nouveaux époux, en faisant construire leur nid, considèrent ce nid comme

devant être définitif. Ils s'adressent alors à de jeunes architectes imbus de logique et de goût et ayant en considération réfléchie les exigences de la vie contemporaine et aussi les nécessités domestiques aujourd'hui si nombreuses.

Il faut rendre hommage à ces jeunes architectes ayant les yeux ouverts sur l'avenir et qui, tout en respectant certaines traditions vieilles, mais non vieilles, tentent de leur insuffler un sang nouveau, parce que ceux-là sont les artisans de notre architecture de demain, et leur nom court la chance de ne point disparaître. Bien sûr, ces architectes ont beaucoup de talent, ils sont généralement inquiets, ils sont chercheurs; cela ne signifie pas qu'ils ont tous du génie; ils accusent des faiblesses, ils s'engagent dans des inconséquences, ils commettent des erreurs. Mais en somme les erreurs sont humaines, nous dirons même que les erreurs sont architecturales... N'en est-il pas beaucoup, parmi ces architectes novateurs dont nous parlons, qui accordent trop peu ou trop d'importance à certaines parties de leurs constructions au détriment de certaines autres, et qui ne donnent pas, par conséquent, aux sens la satisfaction issue d'ouvrages proportionnés, d'ouvrages équilibrés?

Il est une autre chose qu'on néglige constamment aujourd'hui dans les maisons modernes, c'est la couverture, le toit; le toit, partie essentielle d'un édifice, le toit dont les anciens comprenaient, soignaient si bien la physiologie, qu'ils s'appliquaient constamment à l'embellir. Songez un instant au charme que la présence d'une chaumière ajoute au paysage, et par déduction, au toit de la chaumière, de la vieille chaumière flamande, par exemple, qui est une merveille de logique. Elle nous apprend ceci : c'est qu'il faut subordonner la maison à l'abri qui la recouvre et qui, neuf fois sur dix, la cache plus qu'à moitié, dans les chaumières bien comprises et si conformes en tout au sentiment, au pittoresque rustiques.

L'âme même de la chaumière, a dit Ruskin, son essence et sa raison d'être sont dans son toit. « C'est dans l'épaisse

et impénétrable couverture de ses chaumes serrés que se concentrent tout son cœur, toute son hospitalité. » Il manque, on peut l'affirmer, quelque chose à une maison si on ne voit pas clairement son toit ; supprimez le toit dans la plupart des habitations modernes, on ne s'en apercevra pas, ou si peu ! C'est un élément sacrifié et qui est cependant essentiel ; il est le couronnement, et on l'oublie...

Remarquez combien les architectes d'aujourd'hui, même les plus talentueux, rencontrent de difficultés pour terminer le haut du mur de leurs maisons ; chez ceux-là la chaumière flamande, l'ancienne chaumière flamande devrait être l'objet de réflexions salutaires : elle est d'ordonnance pratique et à la fois pittoresque ; ses versants font s'écouler la neige, ils projettent la pluie loin des murs et ils protègent tout le logis comme un ample manteau protège l'homme dans la rafale. De tout côté qu'on regarde la chaumière, qu'on la découvre, elle s'offre dans une agréable harmonie. Elle est basse, elle est de forme un peu rampante, elle épouse la ligne du sol et ne rompt pas la gravité du caractère topographique par des verticales de matériaux qui sont dans la campagne une anomalie, dans la campagne où, seuls, comme des symboles de puissance spirituelle et de puissance démocratique, le clocher et le beffroi doivent se dresser haut dans le ciel.

Aujourd'hui, les conditions naturelles sont méconnues par beaucoup d'architectes ; on ne tient plus aucun compte du milieu et par cela même on devient illogique et paradoxal. Nous voyons nos villages les plus charmants, les plus riants autrefois à cause précisément de cet élément dont nous parlions tantôt et qui n'est autre que la chaumière, nous voyons les villages modernes se remplir de maisons banales, étroites, trop élevées pour l'espace où elles s'élèvent et qui fixent sur la route ou sur la venelle une façade ridiculement urbaine inscrite entre deux pignons aveugles, et, qu'on nous permette d'ajouter, muets... Ces maisons sont d'une banalité écœurante ; ce sont des édifices véritablement incomplets, puisque les rigides versants du toit

ne dépassent même pas la ligne des murs ; la pluie n'est pas rejetée loin de la maçonnerie, l'humidité s'empare de l'appareil et rend ces logis inhabitables au bout d'un certain temps.

Dans nos villes, il faut l'avouer, la mitoyenneté rend le problème du couronnement difficile. Mais l'étroit voisinage des maisons, le rapprochement immédiat des demeures ont-ils empêché les anciens architectes urbains d'établir un accord agréable entre leurs édifices et de créer des agglomérations d'une harmonie dont nous admirons encore et l'ordonnance splendide et rationnelle et l'aspect pictural ? Rappelons-nous Rouen et Bruges, rappelons-nous Montjoie et Nuremberg, rappelons-nous Bruxelles et Anvers surtout, l'Anvers ancien, le vieux Bruxelles qui ont été détruits, complètement démolis pour ainsi dire dans le cours du XIX^e siècle. Pourrions-nous concevoir jamais une agglomération de toits, de couronnements de maisons aussi équilibrée, aussi solidaire, aussi rythmique dirions-nous volontiers, aussi une, aussi incontestablement pittoresque que celle dont les estampes et les photographies nous conservent le splendide aspect ? Non, n'est-ce pas ?

Croyez-vous que si, dans quelques années, nous prenions des photographies d'ensemble de terminaisons architecturales, des vues panoramiques d'une partie de cité récente, d'agglomérations modernes, croyez-vous que nous aurions cet accord parfait et varié dont les œuvres de graveurs et de peintres bien inspirés, conservé pour notre joie, et aussi pour notre regret, des exemples si caractéristiques ? D'aucune manière : pareille expérience aurait pour vertu de faire songer davantage au couronnement, à la partie supérieure d'un édifice, qu'on sacrifie toujours aujourd'hui. Et plus tard, puisqu'il faut tenir compte des conquêtes pratiques des sciences, quand nous voyagerons en ballon dirigeable, en aéroplane, et que nous passerons lentement, attentivement au-dessus des villes, supposez-vous que nous connaîtrons un spectacle très réjouissant en découvrant ces toits analogues et sans style, en dénombant au pas-

sage ces affreuses plate-formes, ces anormales terrasses recouvertes de zinc, qui sont autant de calomnies de couronnement? Il est permis d'en douter...

On dirait que les architectes ne savent plus donner de terminaison à leurs édifices, qu'ils n'arrivent plus même à trouver un motif de couronnement. Le tableau à vol d'oiseau des cités qu'ils aident à construire ne sera point merveilleux, tandis que, lorsque nous passerons au-dessus d'une vieille ville, nous serons tout-à-fait enchantés; une sorte de douce poésie, aux parfums passés et suaves, montera vers nous, nous remuera. Et l'ivresse morale ressentie ainsi nous fera déplorer davantage que la majeure partie des architectes contemporains n'aient pas eu cette vision harmonieuse et magistrale des anciens. Tant d'exemples qui nous en restent devraient inspirer aux architectes modernes des conceptions en même temps aussi originales mais différentes.

Aujourd'hui dans nos villes, nous apercevons des façades uniformément droites, dont le couronnement est orné, si l'on peut ainsi écrire, d'une corniche horizontale; ces maisons sont les unes très basses les autres très hautes, et, par ce fait même, les pignons se haussent les uns au-dessus des autres, montrent des triangles ou des rectangles de briques, ne pouvant recevoir d'autre décoration que des réclames peinturlurées de couleurs violentes.



Ce sont là quelques réflexions que nous tenions à faire; il en est beaucoup d'autres que nous n'avons pas même pu effleurer et que nous espérons avoir l'occasion de formuler une autre fois. Pourtant, avant de terminer cette étude, le lecteur nous permettra de faire nôtres les paroles très judicieuses que prononçait John Ruskin, en s'adressant pendant l'année 1853 aux membres du Cercle Artistique

d'Edimburg. Par exception, il leur donnait de très sages conseils ; mais les quatre lignes que nous allons citer, et qui serviront de conclusion aux quelques idées que nous avons émises, nous semblent bonnes et utiles à être redites ici : « Toute belle architecture dérive d'un art domestique bon et simple : par conséquent, avant d'entreprendre la construction de grandes églises et de palais, il faut savoir bâtir les portes des maisons et les fenêtres des toits. »

SANDER PIERRON.

LE REVENANT

SATIRE PHILOSOPHIQUE EN UN ACTE ET UN ÉPILOGUE

Pour le théâtre des pièces injouables.

PERSONNAGES :

Maurice COMMERCY, 35 ans.

Clara COMMERCY, 30 ans.

Jules COMMERCY, 9 ans.

Le petit Bob, 6 1/2 ans.

Le Revenant, 70 ans.

Marie, femme de chambre.

Le Revenant, très pâle, portera un complet foncé, très ravagé.

SCÈNE I

(Décor : La salle à manger d'une maison-villa de Passy, meublée avec quelque goût, et ouvrant sur une petite annexe, où s'aperçoit l'appareil téléphonique. Porte de fond et portes latérales, à droite et à gauche. Au lever du rideau la scène est vide, tandis que résonne furieusement l'appel du téléphone.)

MARIE (*accourant*)

C'est bon ! c'est bon ! On y va !... Ce téléphone ! On dirait chaque fois qu'il y a le feu ! (*parlant dans l'appareil*) c'est un fou furieux, probablement, qui sonne comme ça !... Ah, pardon, Monsieur !... oui, je reconnais la voix de Monsieur... C'est moi Marie, la femme de chambre... (*écoutant*) Bien ! bien, Monsieur, j'appelle Madame. Ah ! la voici, justement.

SCÈNE II

LA MÊME, CLARA

CLARA (*en visible état de grossesse*)

Ah ! vous aviez entendu, Marie. Qui est-ce ?

MARIE

Monsieur qui demande Madame. Voici le cornet.

CLARA (*au téléphone*)

Allo ! Me voici, Maurice (*à Marie qui s'éloigne en faisant craquer ses bottines, elle fait signe de demeurer immobile*) Ah vraiment ! Merci mon chéri... Les enfants aussi !!! une loge !... gentille surprise ! Je t'embrasse, tu entends (*imitant le bruit du baiser*)... A tout à l'heure, chéri... oui, oui... c'est convenu, on se pressera (*A Marie qui s'éloigne*) Marie !...

MARIE

Madame ?

CLARA

Vite ! vite ! Monsieur va rentrer dans un instant. En auto... Allez prévenir la cuisinière que nous dînons à 7 h. 1/4 aujourd'hui et il est 6 h. 1/2 sonnés !... Nous allons au théâtre — au Palais Royal. La pièce est à mourir de rire, paraît-il... (*Marie fait un geste d'éloquent acquiescement*)

MARIE

Madame ne changera pas de toilette?...

CLARA

Si, mais vous, hâtez-vous de préparer les enfants. En voilà deux qui vont être à la fête!... Mais qu'on s'arrange pour que le potage soit servi à 7 h. 1/4 tapant, hein ?

MARIE

Bien, Madame, je vais prévenir Justine (*elle sort*)CLARA (*s'examinant dans une glace*)

Au fait, je serai bien telle que je suis... en décolletant

le corsage... (*Elle ouvre une porte et appelle*) Jules!...
Bob!...

SCÈNE III

CLARA, JULES, BOB (*en tabliers noirs d'écoliers*)

CLARA

Vous avez fini vos devoirs, mes petits?...

JULES

Moi, oui, p'tite mère.

BOB

Moi, aussi, j'ai fini.

JULES

C'est pas vrai; il a passé son temps à faire des aéroplanes en papier.

BOB

M'man, n'l'écoute pas (*à Jules très bas*) capon, va !...

CLARA

Voyons! Voyons! ce n'est pas tout ça. Dépêchez-vous, Marie va venir vous mettre vos beaux costumes...

JULES

C'est rasant!... On va plus pouvoir se salir

BOB (*montrant son tablier*)

Pourquoi ça, M'man, qu'on peut pas rester comme ça?

CLARA

Une surprise... Vous voulez savoir? Demandez à mon doigt... P'tit père nous mène tous au théâtre ce soir.

JULES et BOB (*sautant de joie*)

Oh! chic!...

BOB

Au cirque, Man?

CLARA

Au théâtre, dans un vrai théâtre.

JULES

Quel théâtre, p'tite mère?...

CLARA

Au Palais Royal.

BOB

Est-ce que c'est comme à Guignol ? avec un Polichinelle, en carton ?

CLARA

Mais non ! non !... de vrais Polichinelles... qui parlent. Du reste, je n'ai pas le temps de vous expliquer. Allez vite finir vos devoirs. Sans ça, pas de théâtre ou pas de dîner. *(elle les pousse hors de la chambre).*

SCÈNE IV

CLARA, MARIE

MARIE

C'est dans le sac, Madame. Justine sera prête pour 7 h. et quart. Son poulet est déjà à la broche. Oh ! non que Madame ne s'embêtera pas au Palais Royal ! Madame veut-elle que je lui explique la pièce ?

CLARA

Peut-être que l'auteur me l'expliquera bien lui même. Mais au fait, vous fréquentez le Palais Royal, vous ?...

MARIE *(un peu gênée)*

Dame ! Madame ne sait pas que j'ai un cousin qui est pompier qui est de service Filbas?... Alors, deux trois fois l'an, j'ai un billet de faveur. Aussi, si j'avais su que ce soir, Madame allait au spectac', j'aurais pu demander, comme ça, à Anatole...

CLARA

Quoi!... une entrée pour nous accompagner ?

MARIE

Non, une entrée pour Monsieur, Madame et les gosses.

CLARA (*digne*)

Vous croyez que nous n'avons pas de quoi payer nos places? (*haussement d'épaules*) Allons! remerciez tout de même Anatole de l'intention... Mais, avant tout, allez habiller les enfants.

MARIE

Il ne faut pas d'abord mettre les couverts?

CLARA

Pour gagner du temps, je m'en charge.

MARIE

Madame sait où est le linge de table ?...

CLARA

Naturellement, ma fille. Allez! allez! chaud! chaud!
(*Marie sort. Clara se met à préparer la table, en fredonnant l'air de la valse de « Manon » Elle poursuivra, avec intermittences, les mêmes préparatifs pendant toute la scène qui suit*).

SCÈNE V

CLARA, MAURICE

MAURICE (*un bouquet à la main*)

Bonjour, chère... Un baiser par téléphone sans fil, veux-tu?... (*il l'embrasse*)

CLARA (*riant*)

Ah! ça, mon petit Maurice, qu'est ce que tu as à me gêner comme ça aujourd'hui?... Une loge de théâtre... ces fleurs. Tu m'as trompée ?...

MAURICE

Pas encore. Tu ne devines pas?...

CLARA (*geste qui fait allusion à sa grossesse*)

A cause de notre petit troisième?...

MAURICE

Pas ça, non plus. Réfléchis : quelle date avons-nous?

CLARA

Le 10 octobre...

MAURICE

Mais non !... le 11...

CLARA

Tu es sûr?... Mais ça ne m'explique pas...

MAURICE

Je me l'étais bien dit ce matin que, pour la première fois, depuis sept ans, tu avais oublié !...

CLARA

Oublié quoi? Ce n'est pas ma fête...

MAURICE

C'est celle d'un autre... (*ton mélancolique*) D'un autre qui n'est plus de ce monde et que tu t'étais juré de fêter, tout de même, à chaque anniversaire...

CLARA (*comprenant, et plutôt agacée que chagrinée*)

En fleurissant la table en son honneur, comme s'il était encore ici (*avec un soupir*) Mon pauvre papa !... Comment ai-je fait pour l'oublier ?

MAURICE

Bah ! C'est tout naturel ! A la longue !... Au bout de sept ans !

CLARA

Alors, toi, comment t'es-tu souvenu?... (*avec attendrissement*) Tu l'aimais bien aussi, mon pauvre cher Papa ?...

MAURICE (*sans trop de conviction*)

Oui, oui... Mais il n'était que mon beau-père. Il nous a légué un joli magot, évidemment ; mais il n'était que mon beau-père. Et c'est à toi que j'ai pensé, ma petite. Tu ne te serais pas pardonnée... et tu ne m'aurais jamais pardonné, à moi... d'avoir laissé passer ce 11 octobre sans te rappeler cette date...

CLARA

Quelle délicatesse ! Je te reconnais bien là. Tiens ! (*elle l'embrasse avec un soupir*) Mon pauvre papa !... Oui, déjà sept ans qu'il dort au Père Lachaise !...

MAURICE

Dans son costume gris foncé.

CLARA

Oui, tu te rappelles, n'est-ce-pas? Son horreur pour le linceul et sa volonté d'être enterré tout habillé. Sept ans !... Que c'est court !... et que c'est long (*sursautant*) Mais j'y songe. Nous ne pouvons aller au théâtre un 11 octobre... un soir de deuil... comment n'y as-tu pas pensé?...

MAURICE

Je n'ai eu que ça en tête, au contraire, ma petite Clara.

CLARA (*un peu agacée*)

Comprends pas.

MAURICE

Bien simple, voyons ! Avec ceci (*désignant le bouquet*) je t'apporte un plaisir triste, avec cette loge (*produisant les coupons*) un plaisir gai... la blessure et le baume.

CLARA (*faiblement*)

Le baume aurait pu attendre...

MAURICE

Pas la blessure !... Et puis voyons, avant son décès nous l'emmèions quelquefois, au théâtre, ton père, — le soir de sa fête précisément. Ce sera comme alors : nous nous imaginerons qu'il est avec nous.

CLARA

Qu'il rit avec nous... oh ! au Palais Royal !... Il n'en tenait que pour les pièces sentimentales qui font pleurer.

MAURICE

Tu te figureras qu'il fait une concession à son gendre ; je n'en tiens que pour les pièces joyeuses, tu sais bien ; les journées qu'on passe au Ministère, ça mérite bien quelques soirées un peu plus drôles...

CLARA (*vivement*)

Oh ! du moment où il s'agit de te faire plaisir à toi, mon amour ! (*avec un soupir résigné*) Tu mets ton frac ou ton smoking ?

MAURICE

Mais non ! ce n'est pas une première... c'est une deuxième ou une dixième... donc pas de snobs... (*du bruit dans la pièce voisine*) Tiens ! qu'est ce que c'est que ce potin?...

CLARA

Nos gosses ! Tu penses quel événement pour eux !... Au théâtre !... Ça leur met d'avance la tête à l'envers !..

SCÈNE VI

LES MÊMES, JULES, BOB (*gambadant et en tenue*) MARIE

JULES

Bonsoir, p'tit père ! Alors, on va au théâtre, p'tit père !

BOB (*qui a grimpé sur les genoux paternels*)

P'pa, est-ce qu'y aura un singe sur un cheval ?

JULES

Qu't'es bête. C'est pas au Cirque qu'on t'a dit...

MARIE (*tout en aidant Clara à achever la table*)

Ils voulaient déjà mettre leurs gants pour ne pas être en retard.

MAURICE (*à Jules*)

Sans dîner alors?...

JULES

J'ai pas faim !...

MAURICE

Ça te coupe l'appétit, d'aller au théâtre?...

BOB

J'ai pas faim, non plus. P'pa, est-ce qu'y aura...

MAURICE (*sévère*)

Y aura que je vous laisserai tous les deux à la maison, si vous ne mangez pas comme à l'habitude...

BOB (*pleurnichant et criant*)

Ah !

CLARA

Pleure pas, mon chou ! C'est pas vrai, n'est-ce pas, p'tit père ? (*À Marie*) Sept heures un quart. Justine doit être prête. Marie allez donc voir...

SCÈNE VII

LES MÊMES, MOINS MARIE

MAURICE

On peut se mettre à table?...

CLARA

Tu vois! (*tous s'installent; Maurice et Clara aident les enfants à mettre leurs serviettes*):

Surtout gare aux taches, hein!...

JULES (*donnant le bouquet*)

Tiens ! des belles fleurs. Pourquoi qu'y a des fleurs, p'tit mère ?...

CLARA (*un peu nerveuse*)

Parce que c'est le 11 octobre...

BOB

Les fleurs, ça pousse le 11 octobre?

MAURICE

Non, bête. Le 11 octobre... c'est l'anniversaire de ton pauvre bon papa. Tu n'as pas remarqué que chaque année, le 11 octobre...

JULES

Est-ce que je l'ai connu, bon papa ! Y logeait ici?...

CLARA

Je te l'ai dit cent fois. Naturellement qu'il vivait avec nous : C'était sa maison. Mais tu n'avais que deux ans, quand il est mort : Alors, tu ne peux pas te rappeler. Ce que tu lui ressembles!...

MAURICE

Tu ne trouves pas qu'il lui ressemblait encore plus, étant tout petit?

CLARA (*dévisageant Jules*)

Peut-être bien... en effet...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, PLUS MARIE (*qui a servi le potage et va et vient pour la suite du service*)

BOB

Et moi, est-ce que je l'ai connu, bon Papa ?...

CLARA (*sourire mélancolique*)

Tu n'était pas né, quand on l'a conduit au Père Lachaise.

JULES

C'est loin de Passy, le Père Lachaise?...

CLARA

Tu n'étais pas né, quand on l'a conduit au Père Lachaise.
bon Papa à la Toussaint.

MAURICE

Oh ! il ne se souvient plus — tu sais bien que depuis deux ou trois ans, nous avons toujours des empêchements, ce jour là.

JULES

Pourquoi' s qu'on l'appelait « bon papa ? Il était si bon que ça ?

CLARA

Si bon qu'on n'en refera jamais plus de pareil !... (*regardant Maurice*) Ce que je l'ai pleuré, hein ? (*signe d'acquiescement mais d'agacement de Maurice*)

JULES

Quel était son petit nom à bon Papa ?

CLARA

Quelle mémoire !... Encore une chose qu'on t'a répétée cent fois. *Marcellin*, *Marcellin Moreau*...

MAURICE (*à Jules*)

Allons, petite pie ! Veux-tu bien manger ? Assez de questions comme ça. Tu ne vois pas que tu fais de la peine à petite mère. Et puis, il y a des sujets de conversation un peu plus roses que ça... Toi Bob, si je t'attrape encore à cacher des morceaux sous ton assiette !...

CLARA

Oh ! ne le rudoie pas. Pense donc à leur âge !... Moi la joie d'aller au spectacle m'empêchait d'avaler une bouchée. Et toi ?

MAURICE

Ma foi, je ne coûtai pas non plus cher à nourrir, ces soirs là ! Seulement, on ne m'épargnait pas les taloches pour me forcer. On n'éduquait pas les mioches avec des gants, en ce temps là... et ils ne s'en portaient pas plus mal...

JULES

P'tite mère, est-ce qu'il n'est pas l'heure de partir ? On va manquer l'autobus.

CLARA

Ils se priveraient de dessert, les pauvres choux, tant ils sont impatients !...

JULES

On ira en auto, si on est en retard, pas p'tit père ?

MAURICE

Oui, va !... Et en aéroplane, s'il n'y a pas d'auto (*On entend le bruit d'un dialogue assez vif derrière la porte entre Marie qui va entrer avec le dessert et quelqu'inconnu*)

CLARA

Qu'est-ce qui se passe à la porte ?... On dirait une visite.

MAURICE

A cette heure-ci ? Pas possible ! A moins que ce soit ce bohème de Lagarebét ou...

JULES (*pleurnichant*)

Ah ! zut, si y vient du monde, on pourra pas aller au théâtre (*il hurle et Bob fait chorus*)

MAURICE (*frappant la table du poing*)

Voyons ! voyons ! Avez-vous bientôt fini de braire, galopins !

CLARA (*compatissante*)

Le Palais Royal ne commencera pas sans vous, soyez tranquilles ! (*tendant l'oreille*) C'est étrange... Il me sem-

ble reconnaître la voix... la voix de qui donc? qui donc?...

MAURICE (*se levant*)

Nous allons bien voir!...

SCÈNE IX

LES MÊMES, MARIE, LE REVENANT.

MARIE (*Masquant le Revenant auquel elle barre le passage*)

Monsieur, il y a ici un étranger, un vieux, qui veut entrer de force... J'ai beau faire!...

LE REVENANT (*encore invisible*)

Mes enfants! Mes enfants! Où donc avez-vous été dénicher une Cerbère pareille! Elle ne veut pas laisser passer bon Papa! (*Clara, après Maurice, se lève, effarée, les yeux écarquillés d'effroi.*)

CLARA

Qu'est-ce que cette atroce plaisanterie?

MAURICE (*voix étranglée*)

Elle va coûter cher à son auteur! (*d'un geste brusque, il écarte Marie et recule lentement, sans voix, à la vue du Revenant*)... Mais!... Mais!... c'est qu'il lui ressemble!...

CLARA (*qui se tient, terrifiée, derrière son mari*)

Mon Dieu!... Tout le portrait de Papa (*elle tombe presque sans connaissance, tandis que Jules et Bob s'accrochent à sa jupe en criant.*)

MAURICE

Vite, Marie!... Des sels, de l'eau de mélisse pour Madame... Courez! Au revenant, demeuré immobile, avec des gestes lents de la main sur le front). Vous, Monsieur, n'avancez pas!... Ou plutôt allez-vous en! allez-vous en!... (*il tapotte dans les mains de sa femme.*)

LE REVENANT (*mélancolique*)

Ma pauvre Clara... Je vois qu'elle n'est pas bien, Maurice, laissez-moi vous aider à la...

MAURICE

Vous connaissez son nom... vous connaissez le mien!...

Qui vous les a dits?... D'où sortez-vous?... Qui êtes-vous ?...

LE REVENANT (*se passant la main sur le front*)

Vous me posez d'étranges questions. Vous ne m'attendiez donc pas ? Vous pensiez que je ne rentrerais pas... ce soir ?

MAURICE

Allez-vous en ! ou asseyez-vous, en attendant qu'on s'explique. Vous voyez bien qu'en ce moment... (*Le Revenant s'assied silencieusement, toujours avec le même geste et un grand soupir.*)

CLARA

(*revenant à elle, tandis que Maurice et Marie lui masquent le Revenant et que Jules et Bob s'approchent, avec curiosité mais prudence, de l'étranger*)

Ah !... qu'est-il arrivé ?

(*Marie sort avec des gestes d'ahurissement*)

SCÈNE X

LES MÊMES MOINS MARIE.

MAURICE

Du calme ! du calme, ma petite Clara !... Quelque mystification, évidemment !...

CLARA

Ah ! j'y suis !... Une hallucination ! J'ai cru revoir mon pauvre père !...

MAURICE

Il est encore ici. Oh ! pas lui ! Un Sosie bien stylé pour nous faire peur. Ne t'effraie pas pour une ressemblance. Je vais éclaircir...

CLARA (*écartant son mari et se rapprochant*)

Oh !... c'est incroyable ! Si je ne l'avais pas enseveli de mes propres mains...

JULES (*tout près du Revenant*)

Monsieur, allez-vous en... Vous allez nous faire rater le spectacle.

LE REVENANT (*En tendant les mains*)

Mais... je ne me trompe pas... C'est toi, mon petit Jules... comme tu as grandi tout à coup... et comme tu parles!... Viens sur mes genoux, que je te fasse sauter...

CLARA (*tremblante*)

Il reconnaît Jules... et quelle voix! La voix de mon pauvre Papa... à s'y méprendre. Ce n'est pas possible... nous rêvons... je rêve (*elle se tâte*).

BOB (*pleurnichant*)

On va pas partir au théâtre?...

LE REVENANT

Quel est ce petit là?... Je ne l'ai jamais vu. Depuis quand est-il ici?... (à Clara) Ma Clairette tu ne m'en avais pas parlé?...

CLARA

Clairette! D'où sait-il que Papa m'appelait « Clairette »?

MAURICE (*la voix rauque.*)

Si je téléphonais à la police?...

CLARA

Attends! attends! Je vais lui parler (*elle s'approche à distance respectueuse, avec Maurice, sur la défensive, Marie et les enfants derrière eux*).

LE REVENANT (*tendant les bras*)

Ma petite Clairette... tu ne m'embrasses pas aujourd'hui? Comme tu embellis!... Mais je ne t'avais pas encore vue dans cette toilette là!... Tu ne mets pas le kimono que je t'ai donné pour tes étrennes?...

CLARA (*sursautant. A Maurice*)

C'est vrai qu'il m'avait donné un kimono, le jour de l'an... d'avant... Ah!... mon Dieu! est-ce que vraiment les morts?...

MAURICE (*esquissant un pas vers le téléphone*)

C'est un malfaiteur qui s'est renseigné sur notre passé... Laisse-moi prévenir la police...

CLARA

Non, pas encore... Je vais l'interroger (*s'efforçant de sourire*) Monsieur, mon brave homme!... Vous vous êtes vraiment fait la tête de mon pauvre défunt père... Mais c'est cruel! Quel jeu cruel!... Voyons, mon brave, dites-moi...

SCÈNE XI

LES MÊMES, MARIE.

MARIE

Madame a sonné?

CLARA

Mais non! non! Marie. Personne n'a sonné.

MARIE

J'avais cru entendre... Oh ! il se passe des choses si drôles ici depuis un quart d'heure... Il ne faut pas servir le café, Madame ?

MAURICE

Non, pas de café... pas de café... mais faites prendre leur dessert aux enfants.

JULES ET BOB

Nous n'avons plus faim !

JULES (*trépignant*)

Et on va rater le théâtre.

MAURICE (*impatient*)

Allez mettre vos chapeaux et vos gants !... Marie vous aidera.

BOB

P'pa est-ce qu'au théâtre y aura une dame qui joue au cerceau dans l'air?

MAURICE

Emmenez-les Marie et ne les ramenez pas avant que j'aie sonné. (*Marie, Jules et Bob sortent*).

SCÈNE XII

LES MÊMES, MOINS MARIE, JULES ET BOB.

CLARA (*de plus en plus émue*)

Ma tête s'y perd ! (*se rapprochant du revenant*). Enfin mon brave homme, nous direz-vous votre nom... votre vrai nom?...

LE REVENANT.

Comme c'est curieux, Clairette... Tu ne sais plus que ton père s'appelle Marcellin Moreau ?... Et pourquoi cesses-tu de me tutoyer tout-à-coup ? Je t'ai fâchée... Ah ! je vois bien, tu ne m'attendais plus ce soir... comme les autres jours...

CLARA.

Quels jours ?...

LE REVENANT.

Mais... tous les jours... quand je reviens de ma promenade au Ranelagh...

CLARA (*effarée à Maurice*).

C'est vrai que père allait chaque jour au... Oui, oui, les morts reviennent !

MAURICE (*hébété*).

Tu crois... vraiment ?...

CLARA.

Laisse-moi lui parler encore. Et vous revenez, tu reviens, du Ranelagh, maintenant ?...

LE REVENANT (*cherchant*).

Non... non, pas aujourd'hui.

CLARA.

De quel côté t'es-tu promené alors ? (*A Maurice, bas avec effroi*). Son costume !... Maurice... avais-tu remarqué son costume ?...

MAURICE (*hagard*).

En effet... oui... le costume... *sa dernière toilette*...

CLARA (*au Revenant*).

Alors d'où arrivez-vous, d'où arrives-tu donc à cette heure, mon père ?...

LE REVENANT.

Si tu venais près de moi, Clairette... que je t'embrasse... comme toujours.

CLARA.

Quand tu m'auras dit d'où tu viens...

LE REVENANT (*se passant la main sur le front*).

Eh ! bien, voici... pardonne-moi... je ne sais plus très bien. Il y a un grand trou... un grand trou noir ici, quelque part dans ma tête... Il me semble que j'ai dormi des nuits, des nuits... je ne sais plus combien de nuits !...

CLARA (*brusquement*).

Et quand t'es-tu réveillé, mon père ?

LE REVENANT.

Sur quel ton tu me parles, ma Clairette !...

CLARA (*voix radoucie*).

Et quand t'es-tu réveillé mon père ?

LE REVENANT.

Cette nuit-ci !...

MAURICE.

Ici, dans votre ancienne chambre ?...

LE REVENANT (*se passant la main sur le front*).

Non... il a dû se passer quelque chose...

MAURICE.

Où alors ?

LE REVENANT (*péniblement*).

Dans une sorte de jardin très sombre, tout plein de monuments... d'arbres... des cyprès je crois... Je ne voyais pas très bien.

MAURICE (*geste d'affolement*).

C'est à croire que... (*il se frotte les yeux*).

CLARA.

Et quel chemin as-tu pris pour arriver à Passy ?

LE REVENANT (*réfléchissant péniblement*).

J'ai dû marcher les yeux fermés, car je n'ai rien vu... mais c'était facile... Long, fatigant, car à mon âge les jambes, vous savez (*il tousse*). Oui, long, mais facile. Je la connais si bien, ma maison... (*s'efforçant de se lever*). Tiens, j'y vais, dans ma chambre... j'irai quand mes jambes se seront reposées. J'ai dû y laisser mes lunettes... tu sais, sur le guéridon en dessous de ton portrait en uniforme de pensionnaire... Sans mes lunettes, je me cognais à tous les monuments... à tous les cyprès.

CLARA (*voix mourante*).

Vous pensez... tu penses donc que ton ancienne chambre est libre?... Elle est occupée et toutes les autres aussi!... Avec un enfant de plus... et un qui va venir, il a fallu prendre une bonne de plus et installer une nursery.

MAURICE.

D'un cimetière!... Vous avez bien dit que vous veniez d'une sorte de cimetière?

LE REVENANT.

Oui, je crois... on aurait dit.

MAURICE.

Et que vous vous appelez Marcellin Moreau?...

LE REVENANT.

Oh! cela j'en suis sûr...

MAURICE.

Vous mentez! Marcellin Moreau est mo...

CLARA.

Oh ! Maurice... ne lui dis rien de terrible... Tâchons de comprendre...

MAURICE (*féroce*).

Marcellin Moreau est MORT, MORT ET ENTERRÉ DEPUIS SEPT ANS...

LE REVENANT (*se passant la main sur le front*).

Je ne sais pas bien... seulement, Maurice, comme tu as changé tout à coup... Je t'avais toujours vu si aimable...

Veux-tu que nous fassions un piquet... Tu aimes tant ce jeu là... tu y gagnes toujours!...

CLARA.

Mon Dieu! Mon Dieu! Oui il y a un miracle. C'est lui! c'est bien lui!... (*elle s'évanouit de nouveau, dans les bras de Maurice*).

MAURICE (*appelant*).

Marie! Marie! Madame se trouve mal!

LE REVENANT (*avec un effort pour aller à eux*).

La pauvre enfant !... Mais qu'a-t-elle donc? Qu'a-t-elle donc? Cela ne lui arrive pas d'habitude...

SCENE XIII

LES MÊMES, MARIE.

MARIE (*accourant essoufflée*).

Voici, Monsieur, les sels!... Pauvre Madame!... Mais vous savez, Monsieur, moi je vous donne mes huit jours, si vous recevez souvent la visite de ce vieux fantôme qui met la maison sens dessus dessous...

MAURICE.

Comptez sur moi pour l'expédier, Marie... pendant que vous vous occupez de Madame (*Au Revenant, affaissé dans son fauteuil*). Ecoutez-moi, mon cher beau-père, puisque beau-père il y a. Votre retour est si brusque, si inattendu, qu'il bouleverse affreusement Clara, vous le voyez bien... Et elle est dans un état... délicat... et nous allons sortir...

LE REVENANT.

Eh! bien, Maurice, je vais faire comme toujours quand vous sortez... j'irai dormir... J'en ai tant envie, si tu savais... je suis... fatigué, fatigué... mes yeux sont de plomb... mes jambes aussi...

MAURICE.

Mais il n'y a plus de place ici... Vous irez bien passer une nuit à l'hôtel. Demain, un autre jour, nous verrons... Vous n'avez pas d'argent sans doute? En voulez-vous?

Tenez, revenez donc dîner avec nous dimanche... oui, dimanche, ça sera très bien. (*Le Revenant s'endort peu à peu sans que Maurice s'en aperçoive. Maurice s'est retourné vers Clara*)... Ah ! ma pauvre chérie, tu reviens à toi... (*il fait signe à Marie de se retirer*). Le vieux est toujours là, mais il commence à entendre raison... je vais t'en débarasser.

SCENE XIV

LES MÊMES, MOINS MARIE.

CLARA.

C'est bien Papa, pourtant. C'est affolant, mais c'est bien lui!...

MAURICE.

Ah ! je ne veux pas chercher, creuser... ma raison y sombrerait... Il n'y a qu'une chose à faire, dans tous les cas, mon petit... le ren-vo-yer...

CLARA.

Pauvre vieux!... même si ce n'est pas Papa, il lui ressemble tant : le visage, la voix le *costume*, et tout ce qu'il dit...

LE REVENANT.

Nous ne pouvons pourtant pas le garder. La famille a augmenté, elle va augmenter encore!...

CLARA (*faiblement*).

Oh ! si nous le gardions ce soir encore... le temps de réfléchir, de voir clair...

MAURICE.

Marie vient de m'avertir qu'elle nous donne ses huit jours, si ce vieux fantôme continue à nous hanter... et puis il a dit « ma maison » ; tu as entendu : *ma maison*. S'il allait nous la réclamer avec tout ce qu'il nous a légué et qui est employé maintenant!...

CLARA.

Il n'a pas l'air mal intentionné!...

MAURICE.

Enfin, un vieillard à soigner, ce n'est plus dans nos habitudes. C'est de la vie, de la jeune vie que nous avons à encourager autour de nous... Ecoute — l'entends-tu, la jeune vie?... (*Les voix de Jules et Bob qui se disputent dans la pièce voisine*).

CLARA (*avec un long soupir*).

Tu as peut-être raison, oui tu as raison... mais tout de même, il ne tiendrait pas beaucoup de place. On pourrait provisoirement lui faire un lit dans le salon. Tu ne vas pas le renvoyer comme ça... tout de suite. Oh! regarde, il est endormi... comme il dort tristement!...

MAURICE.

Il faut être raisonnable, mon chéri. Admettons l'absurde, l'incroyable, l'impossible : c'est bien ton père, le premier revenant qu'on ait jamais vu (tous les autres vont sans doute arriver!...) Où est sa place, dans les conditions actuelles? A l'hospice des vieillards... dans un bon hospice... confortable... où nous paierons pour lui... soit, malgré la vie chère, de plus en plus chère... mais sa place n'est plus ici.

CLARA (*faiblement*).

Je ne veux pas te donner tort. Et pourtant j'ai pitié, vois-tu? (*Elle s'approche, effleure d'un baiser le front du Revenant et recule en frissonnant*). Oh! qu'il a froid!... Il a peut-être faim, aussi!...

MAURICE.

Qui dort dîne. Ecoute, ma chérie. Tu as dit le mot : si ce vieillard est vraiment ton père — celui qui fut ton père, — il n'est pas le mien, il n'est pas le mien, il n'est que mon beau-père. Et je prends sur ma conscience toute la charge de ce qui va suivre...

CLARA (*mollement*).

Tu ne seras pas brutal... au moins.

MAURICE.

En suis-je capable?... Tiens, appelle Marie et vas mettre ton manteau et ton chapeau...

CLARA.

Pourquoi faire?...

MAURICE.

Pour aller au Palais Royal, parbleu!...

CLARA.

Où as-tu la tête, Maurice? Après... cette apparition... ce cauchemar... je me sens comme un chiffon, vraiment!...

MAURICE.

Justement. Il faut tout de suite changer d'air et d'idées... Le théâtre!... Mais c'est le réactif des réactifs!... Tous les médecins l'ordonnent.

CLARA.

Oh ! je ne pourrai pas !... je ne pourrai pas !...

SCENE XV

LES MÊMES, PLUS MARIE, JULES, BOB.

(*chapeautés et gantés.*)

MARIE.

Il n'y a plus moyen de tenir ces enfants!

JULES (*pleurnichant en même temps que BOB*).

P'tit père, c'est pas vrai, pas, qu'on va plus au théâtre!...

MAURICE.

Qui t'a dit ça?...

MARIE (*rageuse*).

Moi!... Dame!... Dame l'état où voilà Madame, à c't'heure!...

CLARA.

N'est-ce pas, Marie?...

MAURICE.

Vous entendez, mes enfants!... P'tite mère est trop malade.

JULES (*éclatant en sanglots avec Bob*).

Oh! c'est méchant! méchant! alors fallait pas dire qu'on y allait, au théâtre!...

CLARA (*apitoyée*).

Voyons, mes petits anges, ne réveillez donc pas le vieux Monsieur qui dort. Vrai, ça vous ferait tant de chagrin que ça de ne pas aller au spectacle?... (*Jules et Bob font un signe affirmatif au milieu de leurs sanglots*). Eh bien, consolez-vous, mes petits choux. P'tit père vous y conduira.

MAURICE (*avec autorité*).

Te laisser seule! Et dans cette situation-ci (*aux enfants*). Dites à petite mère que vous aurez encore plus de chagrin sans elle...

JULES (*toujours sanglotant*).

Oh! oui, p'tite mère!...

CLARA.

Enfin!... allez dans ma chambre, les petits! Je vous suis pour m'apprêter (*Jules et Bob sortent en gambadant*).

SCENE XVI

LES MÊMES, MOINS JULES ET BOB.

CLARA (*avec un regard furtif vers le Revenant*).

Enfin, qu'est-ce que tu vas en faire?

MAURICE.

Fie-toi à moi... Je vais donner mes instructions à Marie. T'out va se passer doucement, pour le mieux. Je vais lui assurer un bon abri pour la nuit d'abord et veiller à ce qu'il soit soigné à nos frais ensuite, si l'enquête confirme l'étrange vraisemblance... la stupéfiante probabilité... Allons! ma chérie, va vite t'habiller (*il la pousse affectueusement vers la porte*).

CLARA (*soupirant*).

Du moment où tu prends toute la responsabilité!...

SCENE XVII

LES MÊMES, MOINS CLARA, JULES ET BOB.

MAURICE.

Ecoutez-moi bien, Marie. Nous allons sortir à l'instant ; vous téléphonerez aussitôt après, au commissariat de police, en mon nom.

MARIE.

On connaît Monsieur, au commissariat ?...

MAURICE.

Naturellement, comme fonctionnaire au Ministère de l'Intérieur. Vous demanderez qu'on envoie ici, tout de suite, un officier de police et un agent, pour une chose *urgente*.

MARIE.

Et qu'est-ce qu'il faudra leur dire aux agents ?

MAURICE.

Voici : d'abord vous leur recommanderez beaucoup de douceur envers le vieux Monsieur. Surtout qu'on ne le passe pas à tabac ! Vous leur direz que nous croyons que c'est un malade ou un fou, un fou inoffensif... qui s'est introduit chez nous, sans savoir...

MARIE.

Faut pas leur dire que c'est un fantôme ?...

MAURICE (*agacé*).

Vous direz que nous nous intéressons à lui, à cause d'une frappante ressemblance avec mon beau-père, mort il y a sept ans. Et que je passerai demain à midi, au commissariat, pour m'occuper de son sort avec eux. D'ici à demain, ils auront sans doute établi son identité...

MARIE.

Son quoi ?

MAURICE.

Ils auront découvert qui il est, d'où il vient. Compris ?

MARIE.

Oui, Monsieur, je me débrouillerai...

MAURICE.

Surtout, n'oubliez pas : *de la douceur, beaucoup de douceur !...*

MARIE.

Et si on demande où sont Monsieur et Madame ?

MAURICE.

Sortis, pour affaire urgente, ultra-urgente.

MARIE (*qui s'est rapprochée du revenant recule avec effroi*).

Mais, Monsieur, il ne bouge plus, il ne paraît plus respirer... Oh ! mon Dieu ! On dirait qu'il est...

MAURICE.

Vous croyez ?... Vous croyez qu'il est... mort... Mais oui... on dirait... Pour la seconde fois... presque une habitude !...

MARIE.

Oh ! Monsieur je n'oserais pas rester seule à téléphoner... tout près d'un... d'un...

MAURICE.

Eh ! bien, vous irez vous-même au commissariat... et vous réclamerez un médecin avec les agents... Ah ! avant tout, mon chapeau, mes gants ! Surtout, ne dites pas à madame que le vieillard paraît mort (*Marie sort*).

SCENE XVIII

MAURICE seul avec le Revenant (*qu'il contemple*).

Pauvre vieux ! Il serait mort pour la seconde fois ?... Il en a bien l'air. Après tout, cette récidive simplifierait les choses... Ah ! s'ils se mettent vraiment à ressusciter, quelle erreur ! Ils ne devraient pas oublier ceci : après avoir fait une tombe, on a fait une croix dessus...

SCENE XIX

LES MÊMES, MARIE.

MARIE (*remettant le chapeau et les gants à Maurice*).

Voici, Monsieur. Je cours au commissariat.

MAURICE.

Madame est prête ?

MARIE.

Elle arrive. Il n'y a pas d'autre recommandation à faire à la à la police, si... (*désignant le Revenant*) si le vieux est mort!...

MAURICE.

Simplement que je m'occuperai avec elle de l'enterrement. A Montparnasse. Plus au Père Lachaise, on y est trop mal gardé (*Marie sort*).

SCENE XX

LES MÊMES, MOINS MARIE, PLUS CLARA, JULES, BOB.

MAURICE (*masquant le Revenant*).

Vous m'avez fait joliment poser!...

CLARA (*soupirant*).

Tout de même, de m'en aller quand...

MAURICE.

Voyons, chérie, persuade-toi, pour l'institut, que tu as rêvé, que tu rêves. Sors sans regarder derrière toi... et de confiance : j'ai tout arrangé...

CLARA.

Mais comment?...

MAURICE.

Je te conterai cela demain. Après une soirée de distraction et une nuit de repos...

CLARA (*molle supplication*).

Laisse-moi l'embrasser encore une fois!...

MAURICE.

Tu risquerais de le réveiller, il dort !

JULES (*pleurnichant*).

On partira donc jamais ?

MAURICE.

Nous allons prendre une auto. Allons, en route (*Clara qu'il pousse doucement devant lui, s'éloigne en se tam-*

ponnant les yeux. Jules suit ; puis Bob et Maurice, celui-ci avec un regard légèrement attendri vers le Revenant.

BOB.

Petit père, est-ce qu'y aura un *cloune* qui danse sur sa tête, en jouant du violon ?...

RIDEAU.

EPILOGUE

(Le rideau se relève au bout de quelques instants, montrant une chambre à coucher, où le lit est occupé par Maurice et Clara).

SCENE UNIQUE.

CLARA.

(se réveillant en sursaut et se dressant sur son séant).

Oh ! l'affreux rêve !... Est-il possible ! C'est fou ! fou !...

MAURICE.

(se réveillant épouvanté et regardant autour de lui).

Ouff !... Quel bonheur ! Quel bonheur !

CLARA.

Tiens ! Tu es réveillé comme moi.

MAURICE.

Quel bonheur !... Quel bonheur !...

CLARA.

Hein, tu dis ?

MAURICE.

Je dis : quel bonheur que le rêve d'où je sors ne soit... qu'un rêve...

CLARA.

T'oi aussi tu as eu un cauchemar, alors ? Mais pas aussi terrible que le mien, par exemple !

MAURICE.

Tu crois ? Clara ! je n'oserais pas te le raconter. Il est à faire dresser les cheveux !

CLARA.

Et le mien donc ! Regarde ! (*elle s'éponge le front*) il m'a mise en sueur. Il est impossible qu'en dormant tu aies eu une vision aussi renversante, aussi diabolique. Voyons, dis-moi ton rêve, pour voir ?

MAURICE.

Non ! non !...

CLARA.

En deux mots... le sujet, rien que le sujet ?

MAURICE.

Eh bien ! il s'agissait d'un mort ressuscité qui venait s'installer chez nous.

CLARA (*avec un sursaut*).

Fantastique !...

MAURICE.

Quoi ?

CLARA.

Le même rêve que le mien ! Et ton mort, c'était ?

MAURICE.

N'insiste pas pour le savoir. C'est aussi effrayant que c'est bête ! Mais ton mort, à toi ?

CLARA (*avec effroi*).

Il vaut mieux aussi que tu l'ignores...

MAURICE.

Tu as raison ! Chassons plutôt la lugubre chose ! Ah ! oui vraiment, si les morts revenaient, comme ils disloqueraient toute notre existence. Quelle chance qu'ils ne troublent que notre sommeil !...

CLARA.

Mais comment t'expliques-tu ?

MAURICE.

Quoi ?

CLARA.

Que nous ayons eu tous les deux un cauchemar... et pareil encore ?

MAURICE (*réfléchit. Tout-à-coup ses yeux grandissent et sautant à bas du lit il va arracher vivement d'un calendrier, le feuillet du jour, marquant 11 octobre*).

CLARA (*qui n'a pas remarqué le mouvement*).

Que fais-tu ?

MAURICE.

Rien ! Je mets ce calendrier à sa date... Au fait... j'y suis. Nous avons mangé plus tard hier soir et des petits plats indigestes... Du pâté de canard... du homard ? Voilà la clef de notre songe...

CLARA.

C'est ça probablement. Dans tous les cas, je ne voudrais plus une nuit pareille !

MAURICE.

Et moi donc ! Tiens ! veux-tu ? Pour ce soir, nous ferons un menu léger, très léger. Et puis nous irons, avec les enfants, au théâtre, voir une pièce folâtre.

CLARA.

Et nous ne verrons en rêve que du rose ! Oh ! mon chéri ! (*Elle l'embrasse*).

RIDEAU.

GÉRARD HARRY.

A travers la Quinzaine

LES FAITS ET LES IDÉES

Henri Fabre et l'Institut

Un récent décret ayant créé à l'Académie des sciences de Paris une section de six membres non résidants à choisir parmi les correspondants nationaux et jouissant des mêmes prérogatives que les membres ordinaires, beaucoup y avaient vu aussitôt l'occasion d'accorder à la gloire de l'entomologiste J. H. Fabre une suprême consécration officielle. Qu'elle fût superflue, aucun de ses nombreux admirateurs n'en doutait ; mais on se plaisait à l'idée que cet hommage apporterait au vénérable nonanégairre une satisfaction d'autant plus douce qu'il émanait de l'élite du monde savant. L'Institut s'honorait du même coup par cette attention à la fois délicate et intéressée, et, se souvenant de l'épithète vengeresse « Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre », s'épargnait pour plus tard le regret d'un semblable aveu. A la vérité, on se figure malaisément l'illustre vieillard de Sérignan sous l'habit à palmes vertes, portant au côté l'épée à poignée de nacre et remplaçant par un claque le vaste feutre familial. Mais, abstraction faite de ce côté protocolaire de la question, il importait que l'historien des mœurs des insectes, qui après avoir été décoré sous l'Empire, avait été oublié pendant quarante-deux ans, bénéficiât d'une réparation plus solennelle que l'octroi tardif de la cravate de commandeur ou l'accolade de M. Poincaré.

Les *Souvenirs entomologiques* ne lui assuraient-ils pas

d'ailleurs tous les titres à l'Académie? « Henri Fabre, avait écrit Maurice Maeterlinck, est une des plus hautes et des plus pures gloires que possède en ce moment le monde civilisé, l'un des plus savants naturalistes et le plus merveilleux des poètes au sens moderne et vraiment légitime de ce mot... C'est une des admirations les plus profondes de ma vie ». Les *Souvenirs Entomologiques* a écrit M. Georges Legros, « nous dévoilent des énergies merveilleuses renfermées dans les créatures même les plus basses. Cette œuvre incomparable nous fait éprouver en même temps que le désir de connaître, et la passion d'apprendre, cette même sorte de jouissances élevées et de plaisir profond que nous procure la beauté. C'est une des Bibles de la nature ». Enfin, — pour ne pas allonger les citations, M. Edmond Perrier constatait que « tous les docteurs doivent s'incliner devant les vérités qu'il excelle à démontrer ».

Les docteurs, peut-être; mais les Académiciens... Ces Messieurs de l'Institut ont émis des objections, ils ont fait des réserves, ils ont eu une moue dédaigneuse. Bref, Henri Fabre ne sera pas nommé.

Que lui reproche-t-on donc ? Oh! bien des choses!

D'abord, ce candidat n'est plus de la première jeunesse. C'est un vieillard cacochyme, que le grand âge mine, dont les jambes ne soutiennent plus le corps. On se serait imaginé que la caducité était un titre de plus. Il n'en est rien. Ecoutez M. Maquenne, professeur au Muséum :

« La Commission de classement a sagement agi. Le titre d'académicien, en effet, n'est pas seulement une récompense destinée à couronner une brillante carrière. Ce titre comporte aussi des charges. L'Académie est une compagnie active, qui a des tâches à exécuter, des avis à émettre, des devoirs à accomplir. Or, il faut bien avouer que Fabre est trop vieux, trop fatigué pour se livrer à ces occupations. Ceux de nos membres provinciaux qui sont nommés vont venir, lundi, voter à Paris. Fabre pourrait-il faire ce voyage ? Il serait cruel d'insister ».

En effet, Fabre qui depuis trente-trois ans n'est plus sorti de son village, qui depuis plus d'un an n'a plus quitté son logis, Fabre évidemment ne pourrait aller voter à Paris. Pensez donc dans quel embarras il mettrait l'Institut. Ce n'est pas M. Maquenne qui se permettrait de manquer une séance ; et sans doute, en cas d'indisposition, s'y fait-il transporter sur sa chaise percée. Que ferait-on pourtant si jamais il devenait valétudinaire ? Est-il si persuadé que cela que les Immortels ne vieillissent pas ? Mais voilà ! Il a, à cet égard, tous ses apaisements. Il sait bien que son emploi est inamovible. L'Académie peut devenir un hôtel d'invalides ; elle n'est pas un hospice. Pourquoi, dès lors, n'a-t-on pas nommé Fabre quelques années plus tôt ?

Un collègue de M. Maquenne va nous l'apprendre. « L'Académie, écrit M. Mangin, n'a pas à faire de sentiment en matière d'élection, mais à considérer seulement les travaux de ceux qui se présentent à ses suffrages, leurs découvertes, les progrès qui leur sont dus. Or, parmi les concurrents, il en est dont les travaux sont plus considérables, les découvertes, plus importantes ».

Voilà, certes, une constatation propre à émouvoir les cœurs français. Darwin, qui n'était pas le premier venu, proclamait Fabre un observateur génial. Et de l'avis de M. Mangin, Fabre a eu six concurrents qui ont tous plut de génie que lui. Fabre est trop modeste pour ne pas souscrire à cette appréciation si glorieuse pour son pays. Et sans doute n'hésitera-t-il pas, — quand on veut des génies on n'en saurait trop prendre — à joindre au tas M. Mangin lui-même. Au fond, croyez-le bien, M. Mangin, lui, ne s'en fait pas faute. N'est-il pas de l'Institut ? Ah ! l'habile réclame ! Je le vois d'ici, ce

Mangin en galons jaunes
Qui sent des plumets de deux aunes
Frissonner sur son casque d'or.

Mais je me trompe. Ce Mangin-là vendait des crayons. Le nôtre se contente de tailler le sien pour marquer la cote

de l'élève Fabre. Quels furent les titres de M. Mangin, je l'ignore, et j'admets volontiers qu'il les avait tous, y compris une santé excellente, pour entrer à l'Institut. Mais ce qu'a fait Henri Fabre, sans pouvoir obtenir l'honneur d'y être admis, tout le monde le sait, à part peut-être quelques savants ; et M. Edmond Perrier l'a éloquemment rappelé, en guise de protestation, dans un récent feuilleton du *Temps*.

A passer en revue les principales découvertes de Fabre, cette chronique prendrait l'allure d'une causerie scientifique. N'a-t-il pas le premier signalé, et baptisé du nom d'hyper-métamorphose le phénomène des demi-métamorphoses des sitaris qui revêtent à un certain moment l'aspect d'une pupe de mouche et qui en quelque sorte redeviennent nymphes après l'avoir déjà été ? N'a-t-il pas révélé les singulières relations existant entre cet insecte et l'abeille ? Ces constatations, dit M. Perrier, sont déconcertantes ; aussi, au moment où elles furent faites, elles apparurent comme des prodiges de la vie des insectes, et il était impossible de soupçonner que ces prodiges fussent susceptibles d'une explication naturelle. La stupéfaction qu'ils produisirent suscita de nouvelles recherches. A défaut de M. Mangin, qui avait peut-être à ce moment-là d'autres savants à blackbouler, Lichtenshein, Beauregard, Valery-Mayet, Kunckel d'Herculais, Rilet s'en occupèrent.

Puis ce fut une autre découverte stupéfiante : l'art par lequel des hyménoptères, pour approvisionner de proie immobile, mais vivante, leurs larves carnassières, paralysent cette proie en engourdissant de leur venin les centres nerveux locomoteurs ; et la façon dont les diverses espèces de guêpes approprient leur coup d'aiguillon à la structure du système nerveux de leur proie. C'est ensuite le ver luisant anesthésiant l'escargot avant de le manger. C'est encore le problème des sexes chez les abeilles et les guêpes et l'affirmation, clairement démontrée, que le sexe des œufs n'est pas déterminé dans l'ovaire, qu'il est à la disposition des femelles et fixé seulement au moment de la ponte.

Un des détracteurs de Fabre, pour combattre son élection, sinon sa candidature, puisque Fabre n'était pas candidat, a fait valoir que ses idées n'étaient pas en accord avec les théories modernes. On oublie que ses recherches ont arrêté Darwin ; qu'elles ont failli faire tourner court la grandiose théorie de l'évolution. Tout, dans l'histoire des instincts des insectes, dans les faits incontestables découverts par Fabre, et qui paraissent inexplicables par le seul jeu des forces naturelles, ramenait à l'hypothèse d'une création surnaturelle par à-coups. De ce qu'il n'a pas toujours résolu, ou qu'on a résolu sans lui des problèmes que posaient les faits dénoncés par lui, il est assez bizarre de conclure qu'il n'est pas d'accord avec la science moderne. Comme l'a fort bien dit M. Edmond Perrier, ceux qui résoudront ces problèmes, ceux qui ont proposé des solutions au grand problème de l'instinct, s'ils en tirent quelque gloire, la devront au génial observateur de Sérignan. « Je lui dois pour mon compte, ajoute-t-il, d'avoir beaucoup pensé, beaucoup réfléchi sur ces questions, ce qui n'est jamais sans profit ».

Mais il y a un autre reproche encore qu'on adresse au vénérable entomologiste : c'est celui de ne pas avoir séparé ses innombrables découvertes des émotions qu'elles lui ont fait éprouver, et d'avoir conté avec le même entrain les unes et les autres.

Et voilà surtout de quoi l'on veut châtier le grand homme. On oublie qu'il a révolutionné l'entomologie, qu'il a, en soixante ans, composé le plus admirable herbier de la flore française, qui devrait être au Museum et que les rats grignotent dans sa bibliothèque de Sérignan ; on oublie les secrets qu'il a arrachés à la nature pour lui reprocher la langue merveilleuse par laquelle il les a révélés, la poésie par laquelle il les a traduits.

Fabre est un écrivain et un poète. Voilà pourquoi on le laisse à la porte de l'Institut. Il lui reste bien l'Académie française. Mais puisqu'il n'a point quémandé ces honneurs, qu'on le laisse donc terminer en paix une vieillesse

dont la noblesse se suffit, et dont il charme parfois les heures en écoutant son neveu lui relire quelques strophes du volume de poésies provençales *Lis Oubretto* qu'il composa dans sa jeunesse « pour amuser sa marmaille », et que Mistral eût signées volontiers.

AUGUSTE VIERSET.

LES PEUPLES ET LA VIE

Entre les deux Mondes

L'éditeur Treves de Milan a publié il y a quelques mois un nouveau livre de M. Guglielme Ferrero : *Fra i due mondi* (*Entre les deux mondes*). Cet ouvrage de l'historien de la Grandeur et de la Décadence de Rome pourrait bien être le livre le plus important de l'année, celui qui suscite les plus ardentes discussions, celui qui fait penser et méditer sur les grands problèmes de notre civilisation contemporaine.

Entre les deux mondes, l'œuvre est toute entière dans son titre. L'humanité doit-elle continuer à suivre les traditions que lui a léguées la vieille Europe ? Doit-elle adopter les nouvelles idées que l'Amérique a lancées dans le monde ? Où est l'erreur ? Où est la vérité ? Quel sera désormais le criterium de la beauté et de la morale ? Voilà les questions que se posent quelques hommes avisés et éclairés sur le vapeur *Cordoba* qui d'Argentine les ramène en Italie : entre les deux mondes. Sur les vagues de cet océan neutre, tout imprégnés encore des idées neuves qu'ont provoquées dans leurs esprits les énergies, les activités, les résultats pratiques de l'Amérique, mais pas encore débarrassés — certains d'entre-eux du moins — des atavismes européens, ces hommes échangent les impressions les plus contradic-

toires. Il en est de paradoxales qui nous étonnent ; il en est qui nous paraissent pleines de sens et de raison, et de ce mélange de doctrines opposées, de ce choc de pensées jaillit sinon la lumière brillante qui livre la solution du problème, tout au moins l'étincelle qui dissipe quelques instants — quelques instants seulement — l'obscurité de nos doutes et de nos incertitudes. Ce n'est pas un écrivain, ce n'est pas un penseur, quelque soit son talent ou même son génie, qui nous donnera maintenant le mot de l'énigme. Celui-ci appartient aux générations futures, à l'évolution des idées dont nous pouvons à peine à notre époque prédire le développement ou fixer la marche.

Ces hommes discutent de tout et à propos de tout. N'ayant rien autre à faire, pendant cette longue traversée, nous dit M. Ferrero, ils voulurent savoir ce qu'est le progrès et ils n'y parvinrent pas ; ils voulurent savoir encore si New-York est belle ou laide mais, l'esthétique ne peut le leur dire ; ils se demandèrent si la science est vraie ou fausse, si la richesse est chose bonne ou mauvaise, si l'Amérique vaut plus ou moins que l'Europe, et ils ne s'entendirent pas. Les uns affirmaient, les autres niaient et tous leurs raisonnements se contredisaient. L'écrivain ne nous apporte donc aucune solution, il ne pouvait le faire, mais il suscite la discussion et cela suffit pour donner au livre un intérêt indiscutable.

Dans l'élégant salon du *Cordoba*, quand le temps est maussade, sur le pont en face de la mer immense, quand le soleil brille à l'horizon, un avocat Arnaldo Alverighi, un amiral José-Maria Guimaraês, un diplomate lettré Calvacanti, un ingénieur Rosetti, un médecin, un historien, Guglielmo Ferrero, et sa femme Gina Lombroso sont les sept personnes qui prennent part à ces entretiens. Les uns sont brésiliens, les autres sont italiens, et parmi eux la figure la plus originale est celle d'Arnaldo Alverighi. Après un séjour d'une vingtaine d'années dans l'Argentine, cet italien s'est vu possesseur d'une fortune estimée à quelques centaines de millions. Il est devenu le véritable

américain, brasseur d'affaires, avide de richesses. Il aime sa nouvelle patrie ; il la considère comme la terre promise, la terre de l'avenir, la plus parfaite de notre temps, dépassant de beaucoup la vieille Europe enlisée dans ses préjugés séculaires. Pourtant son éducation première ne semblait pas le prédisposer à ces activités et à ces admirations. Elevé dans les idées européennes, professeur de belles lettres, il avait été tenté, lui aussi, par des rêves de gloire littéraire. Après avoir végété misérablement dans un petit gymnase de Sicile, il avait suivi les conseils d'un ami, qui lui avait indiqué l'Argentine comme le seul pays où un italien instruit puisse se faire une carrière brillante. Mais la désillusion était bientôt venue. Il avait végété plus encore. Alors, las de cette vie de misère, il avait délibérément viré de bord. Il avait abandonné le professorat et les lettres, pour devenir un homme moderne et pratique dans la plus large acception du terme. D'italien, fils du pays qui enfanta le Dante et Michel Ange, il s'était transformé en américain, frère d'idées d'un Roosevelt ou d'un Carnégie ; pourtant, ce commerçant, cet industriel gardait comme en secret, l'amour des belles choses qu'il avait aimées ; il suivait le mouvement des idées esthétiques, des lettres et des sciences et après une séance d'actionnaires où il avait défendu ses formidables intérêts, on pouvait le voir, rentré chez lui, ouvrir le livre paru la veille, sur lequel l'attention du monde savant est attaché, et méditer longuement sur les grands problèmes qui sollicitent l'humanité.

Les discussions s'ouvrent sur le point de savoir quelle est la plus belle ville du monde, de New-York ou de Paris. Tous les avis semblent favorables à la capitale française. C'est alors qu'Alverighi intervient et conteste l'exactitude de cette affirmation. New-York lui semble la ville la plus parfaite et la plus belle.

« A New-York, dit-il, vous trouvez la Babel de l'architecture. L'Asie et l'Europe, le paganisme et le christianisme, trente siècles décomposés dans leurs éléments et recomposés d'après le caprice d'un génie fantasque, iro-

nique, fou, sublime. C'est précisément pour cette raison que j'adore New-York. L'harmonie et la proportion sont l'esthétique des civilisations décrépites. La vie est rude, âpre, inégale, violente comme New-York. L'euro-péen ne se retrouve pas dans cette nébuleuse incandescente et c'est naturel parce qu'il arrive d'une planète éteinte. Il se demande avec effroi : mais où suis-je ? En Grèce ? à Paris ? A Nuremberg, à Bagdad, au commencement du XX^e siècle, au temps des Normands, ou sous le sceptre des Pharaons ? Dans une ville véritable ou dans une ville astrale, édifiée dans la planète Mars ou dans une autre planète par des êtres conformés d'une manière différente, plus intelligents et plus puissants ? »

Le discours est brillant, mais il abonde en paradoxes. Il nous est bien difficile d'admettre, que l'harmonie et la proportion soient la marque des civilisations décadentes, car nous nous demanderons alors ce que furent les civilisations florissantes de l'antiquité ? Irons-nous chercher des exemples de beauté en Thrace et chez les Scythes ? Le Parthénon fut-il édifié à une époque où le génie grec s'éteignait, et les sculptures de Phidias sont-elles l'indice d'une pensée dégénérée ? Mais le paradoxe n'a plus de quoi surprendre un homme du XX^e siècle. Il en a tant entendu développer autour de lui qu'il s'est habitué aux jugements les plus excessifs, et sa dialectique y a puisé une force nouvelle. Les idées d'Alverighi soulèvent les protestations de ses auditeurs. Mais notre homme se pique à la lutte ; il demande à des contradicteurs sur quel criterium ils s'appuient pour décider que Paris est plus beau que New-York, et tout naturellement le débat prend de l'ampleur. C'est toute l'esthétique, ce sont les principes de l'art, ceux mêmes de la connaissance qui sont mis en discussion.

Certes jamais l'esprit critique ne s'est exercé sur plus de sujets qu'à notre époque. Il n'est pas d'idée, de celles qui paraissent le plus sûrement établies, qui n'ait été discutée, et l'intérêt du livre de M. Guglielmo Ferrero est de nous rappeler ces discussions, de mettre en évidence la

plupart d'entre elles. Le lecteur suivra les raisonnements des personnes participant sur le pont du *Cordoba* à cette conversation qui tour à tour se porte sur les plus, troublants problèmes; selon son tempérament il pourra donner raison à l'un ou l'autre des interlocuteurs. Il assistera à un combat d'idées, et introduit au plus fort de la bataille, il ne pourra se dispenser de prendre parti pour l'un ou l'autre des adversaires.

S'il approuve l'opinion d'Alverighi, infatué des beautés de New-York et disant que Paris est une cité archéologique, le cimetière de la civilisation décrépite de l'Europe, il entendra aussitôt la voix indignée d'un de ses interlocuteurs lui répondre qu'au moins Paris n'a pas encore songé à placer les cafés dans les mosquées et les salles à manger dans les cathédrales gothiques et que si Paris est un cimetière, New-York est un blasphème.

C'est l'Amérique et non l'Europe qui a fait d'Alverighi un sage; ce qu'il reproche au continent qui l'a vu naître, c'est le désir de gloire de ses habitants. Tout écrivain, tout artiste est possédé d'un désir de renommée. Il voudrait être seul au monde, exterminer ses rivaux. L'américain, lui, tente de faire la conquête de la terre par la science et grâce aux machines. Il ne se soucie pas, comme l'euro-péen, d'imposer à l'univers des modèles de beautés. Il estime que tout homme est libre de se créer ce modèle à sa mesure, et que les « chaînes de cette antique servitude intellectuelle » sont enfin tombées.

Vulcain a quitté les dieux de l'Olympe hellénique. Avec Prométhée il est allé s'établir en Amérique, qui est devenue la terre du feu. La machine est le grand instrument de richesse du nouveau continent. Et à ce sujet un nouveau débat, le plus important de tous commence entre les sept sages... du *Cordoba*. La machine, dit Alverighi, a détrôné les rois et mis les milliardaires à leur place. Elle a fait triompher la quantité au détriment de la qualité. On ne peut nier que les machines aient vaincu et détruit les anciens arts manuels. Qualité moindre, quantité plus grande, voilà le résultat obtenu. Les artistes regretteront cette différence

en faveur de la quantité, mais les gens pratiques s'en féliciteront. Quantité ou qualité, voilà les deux termes du problème. Grâce à cette quantité, le bien-être s'est répandu dans le monde. Mais s'il y a augmentation de la somme du bonheur humain, n'y a-t-il pas dépréciation de la valeur humaine ?

Pendant que ces sept personnes, se livrent à ces hautes spéculations, il y a autour d'elles, sur le *Cordoba* qui vogue au gré des flots, toute une humanité qui peine et qui souffre. Le vapeur transporte en même temps que des millionnaires des émigrants s'en revenant vers l'Italie, leur patrie, les uns avec un pécule péniblement amassé, les autres aussi pauvres qu'ils étaient venus, selon que leur activité a été grande ou que le sort s'est montré défavorable à leur égard. M. Ferrero remarque parmi eux un certain Antonio, jadis au service de son oncle. Antonio avait émigré en Argentine, mais sa paresse native ne lui a pas permis de profiter des avantages qui lui étaient offerts ; les trésors du nouveau continent ne s'ouvrent qu'à ceux qui sont assez courageux pour les chercher et pour les prendre, Antonio ramène avec lui sa femme, une pauvre martyre, dont il a fait une esclave parce que jadis elle eut un amant. Il ne voit plus qu'elle, une bête de somme dont il pourra tirer profit, une femme qui travaillera pour lui quand il mènera une vie de fainéantise. En ce moment, il courtise une certaine Maria, qui possède quelque argent, Antonio est le type de l'émigrant perverti dans son pays, que l'Amérique n'a pu s'assimiler et qu'elle renvoie comme un fardeau inutile. A côté d'Antonio il y a encore le ménage Orsola, sans cesse geignant contre des malheurs qu'ils n'ont pas su éviter. La femme Orsola, faible de sa nature, fuit l'Argentine pour échapper aux sollicitations d'un maître d'estancias qui la poursuit de sa passion. Elle l'affirme du moins, mais il est visible que de toutes autres causes l'ont chassé d'un pays où tant d'autres ont prospéré. Elle avoue d'ailleurs s'être enfuie sans payer ses dettes, harcelée, ajoutet-elle, par des usuriers sans vergogne. Ces gens se querel-

lent, s'injurient. De la première classe où se tient M. Ferrero, leurs voix lui parviennent et le cas de ces émigrants fournit à la conversation de ceux qu'on appelle les « sages » du « Cordoba » un nouvel aliment.

Mais ces misères n'affectent pas les seuls émigrants. Il en est de morales qui atteignent aussi les milliardaires. La femme du riche banquier Feldmann a quitté l'Argentine pour se rendre en Europe, où son mari habite depuis quelques mois avec une intrigante Miss Robins. Mme Feldmann comme son mari d'ailleurs est un des produits dégénérés de l'Amérique, de ceux qu'elle n'a pu s'assimiler. Ce sont les déchets que le nouveau continent renvoie à l'ancien. L'Amérique a besoin d'énergies. Les paresseux, les incapables, ceux qu'affecte une tare morale ou physique n'y peuvent prospérer.

La lecture du livre de M. Ferrero est parfois troublante. Tant de problèmes y sont soulevés qui ne trouvent pas leur solution, que l'esprit hésite entre les théories les plus contradictoires. Les paradoxes brillants de l'Alverighi ont de quoi séduire ; et les raisonnements de ces adversaires ont une puissance qui souvent les détruisent, mais pas assez cependant pour qu'il n'en reste quelques traces. Pourtant c'est le livre qui devait être écrit à cette époque où les découvertes de la science et de l'industrie ont mis en doute toutes les théories sur lesquelles notre civilisation était appuyée. Sa valeur est dans la force de sa suggestion, dans les idées qu'il expose et dans celles qu'il fait naître. Son charme, car son charme existe aussi à côté de sa puissance, je le trouverais dans sa composition ingénieuse. Rien de didactique dans cet exposé de nos incertitudes. Des hommes discutent entre eux des grandes questions de la civilisation et des destinées de l'humanité. Ils discutent sur le pont d'un bateau qui vogue entre les deux mondes, celui qui représente le passé, celui qui incarne l'avenir. Ils semblent non seulement entre deux mondes, mais entre deux siècles. Et ces dialogues nous rappellent souvent un autre livre remarquable de la littérature italienne, écrit à la splendide époque de la Renaissance, le *Courtisan* de

Castiglione, où les princes de la pensée parlent de tout à propos de tout et sur un ton aimable agitent aussi les plus graves problèmes.

ARTHUR DE RUDDER.

ERRATUM

Une erreur d'impression a, dans notre récent article sur *Sppello et le Pinturricchio*, substitué le nom de Pie X à celui de Pie II. Nos lecteurs qui connaissent sans nul doute les admirables fresques de la bibliothèque de Sienna auront rectifié d'eux-mêmes cette erreur typographique dont l'énormité était flagrante.

LA PROSE ET LES VERS

EMILE VERHAEREN : *Les blés Mouvants* (Mercure de France). — PAUL PRIST : *Les Chants de Vie et d'Amour* (Association des Ecrivains Belges). — LOUIS PIÉRARD : *De Flammes et de Fumées...* (Librairie du Peuple, Bruxelles).

Il est trop tentant, lorsque l'on parle d'une œuvre d'un écrivain célèbre, d'agrémenter son discours de tant de considérations sur la célébrité même de l'auteur, et non plus sur l'œuvre en particulier, qu'en fin de compte tout jugement précis disparaît, et que seul demeure un éloge fort éloquent, et général. Sans doute est-ce là le meilleur jugement, mais, par son évidence même, il offre somme toute un faible intérêt.

Lorsqu'un écrivain a pris si fortement contact avec le public, et que ce contact est bienfaisant, le rôle de la critique — contemporaine, tout au moins — se trouve réduit. Du moins peut-elle saluer le maître dont l'œuvre belle exalte, par sa propre force, la pensée ou le sentiment du public. Mais toute autre considération est secondaire.

Les éditions du Mercure de France viennent de donner au grand public la dernière œuvre de Verhaeren : *Les Blés Mouvants* (dont certains poèmes ont paru dans la *Belgique Artistique et Littéraire*).

Une œuvre nouvelle d'un poète, faut-il la considérer comme isolée, ou bien la rattacher à ses œuvres précédentes? — Evidemment,

le premier cas est malaisé. Peut-être certains « Dialogues rustiques » des *Blés Mouvants* ne produiraient-ils pas, alors, l'impression voulue. On songerait, non sans quelque ennui, à des *Géorgiques Chrétiennes* (qui ne seraient point chrétiennes).

*J'ai séparé mes coqs par des cloisons de lattes...
J'observe mes pigeons et les soigne sans cesse.
Or, je devine aussi, à des signes nombreux,
Que leur vaillance est morte et qu'ils deviennent vieux.*

On lirait sans grande joie :

*Si l'ardeur de mes coqs n'était point en décours,
J'hésiterais peut-être
À présenter au Saint mon offrande champêtre;
Que leur crête pâlisce et durcisse, tant mieux :
Car je ne voudrais pas qu'aux enchères banales,
Quand une poule est mise en vente à côté d'eux,
Leur amour réveillé fit tout à coup scandale.*

Ce serait juger de façon mesquine. Il est bon de penser que, dans l'ensemble, l'œuvre poétique de Verhaeren reflétant les divers aspects de la vie d'aujourd'hui, de la ville et des campagnes (toute cette Vie que le poète a saisie de la façon la plus frappante) certains de ces « Dialogues rustiques » — sur l'abandon des campagnes, sur les nouvelles machines agricoles — ne manquent d'intérêt que pour nous, contemporains. Cet intérêt s'éveille merveilleusement à l'évocation des meules qui vivent d'une vie mystérieuse et forte, des routes qui transportent sur leur dos de si compactes charges,

*Qu'à les voir s'en aller, par les couchants vermeils,
Avec leurs charrois pleins et leurs lourds attelages,
On croirait que les toits inégaux d'un village
Sont en marche vers le soleil.*

En reliant ces poèmes nouveaux aux œuvres les plus caractéristiques du poète, de la douceur s'y révèle, douceur aussi dans la forme.

Les *Blés Mouvants* sont suivis de *Quelques Chansons de Village*. Parfois, d'ailleurs, le peintre aux couleurs vigoureuses devient le musicien le plus habile et le plus délicat. Ecoutez, par exemple, le « Chant de l'eau », écoutez-le se terminer ainsi ;

*Son flot rechante au long des berges recourbées,
 Parmi les prés, parmi les bois;
 Chaque caillou que le courant remue
 Fait entendre sa voix menue
 Comme autrefois;
 Et peut-être que Mélusine,
 Quand la lune, à minuit, répand comme à foison
 Sur les gazons
 Ses perles fines
 S'éveille et lentement décroise ses pieds d'or,
 Et, suivant que le flot anime sa cadence,
 Danse encor
 Et danse.*

C'est de la musique très moderne et délicieuse.

Et, à tort peut-être, c'est sur cette impression là qu'il nous est le plus doux de quitter ce beau livre d'un grand poète.

*
**

Est-ce par faiblesse ou par raffinement que beaucoup d'entre nous se sentent choqués par une certaine poésie véhémence, qu'ils qualifieraient volontiers de « poésie à l'emporte-pièce » ?

La conviction romantique a faibli. Je pense que M. Paul Prist le regrette, et qu'il a raison. Et qui donc, aujourd'hui, n'a pas raison ? Peut-être bien que la poésie, même de nos jours, est mieux qu'un jeu délicieux, en nuances pénétrantes mais souples.

Il y a de la force, de l'énergie, dans les *Chants de Vie et d'Amour*. Cela commande le respect : M. Paul Prist est très convaincu. Mais comme la critique est toujours, je pense, l'expression d'un goût personnel, me voilà obligé de dire que je n'aime pas beaucoup ces poèmes. Au reste, je n'ai pas la conviction voulue pour déclarer que ce soit un reproche à faire à l'ouvrage... C'est pourquoi je préfère ne point m'étendre davantage, ici. Le pourrais-je, sans erreur déplaisante ? Un seul, quatrain, déjà, m'arrête :

*Pleure ! Les jours présents, lourds de haine inféconde
 Refusent aux rêveurs le refuge sacré,
 O bâtisseur de vie attardé dans ce monde,
 Pleure ton rêve vain dans ton sein déchiré.*

Et puis : « ton rêve vain », — pourquoi donc ?

*
**

Je ne connais pas le Pays Noir, le pays de Louis Piérard, qu'il chante filialement dans ses poèmes de *Flammes et de Fumées*; mais le ton intime et sincère dont il en parle est très sympathique et crée une atmosphère.

Ce recueil unit, à de nouveaux poèmes, des poèmes qui ont paru sous le titre *Images Boraines*, en 1907. La *Belgique Artistique et Littéraire* a publié dans son dernier fascicule la préface de l'auteur.

Les poèmes de Louis Piérard s'adressent avant tout, il semble, aux habitants du pays qui lui est cher : Ils en goûteront toute la sympathie familière et toute la ferveur.

R. E. MÉLOT.

LE DRAME ET L'OPÉRA

MONNAIE : *Venise*, opéra en 3 actes et 4 tableaux, de MM. Raoul Gunsbourg et Léon Jehin (8 novembre).

PARC : *L'Homme qui assassina*, pièce en 4 actes, de M. Pierre Frondaie, d'après le roman de M. Claude Farrère (18 novembre).

GALERIES : *Le Tribun*, pièce en 3 actes, de M. Paul Bourget (18 novembre).

ALHAMBRA : *Le Soldat de Chocolat*, opérette en 3 actes de M. O. Strauss (14 novembre).

Venise. — Une ancienne danseuse russe devenue cantatrice française, femme d'un musicien parisien qui dirige un orchestre allemand réputé, est venue jouer à Bruxelles l'opéra d'un juif autrichien et d'un belge en exil, créé naguère par elle dans la principauté de Monaco, et où elle incarne un rôle d'américaine de qui les aventures galantes se passent en Italie et en France et sont narrées en langage petit-nègre...

Cela s'appelle *Venise*. Sur une affabulation des plus ténébreuses, mais qui n'est exempte ni de prétention symbolique ni d'affectation philosophique M. Raoul Gunsbourg a écrit un poème (?) dont lui-même, selon son habitude, a mis le texte en phrases musicales. M. Léon Jehin a recueilli ces mélodies et cette déclamation rudimentaires et les a parés de la nécessaire vêtue orchestrale et contrapuntique.

Le dessein fut d'évoquer la ville ensorceleuse, non pour ce qu'elle est une merveille d'art, de poésie et de souvenirs, mais pour n'y

considérer que le déplaisant monde des snobs et des fêtards cosmopolites qui font tapage dans ses palaces fastueux. Ce n'est pas l'atmosphère de charme grisant, de volupté romanesque qui baigne la Venise vue, à travers le clinquant de Monte-Carlo, par M. Gumbourg; c'est la Venise aux intrigues, aux passades de transatlantiques, de parisiens et de rastas en belle humeur.

Un de ces désœuvrés flâne au bord de la lagune; il y rencontre une américaine aguichante; il l'aborde; elle ne s'effarouche pas; il lui parle; elle répond; on se plaît; on s'en va bras-dessus bras-dessous; ça fait un collage de plus.

Ce n'est pas plus difficile que cela.

Mais la grande passion ne dure guère. Quand le couple accompagné de ses amis a fini de faire la fête dans tous les restaurants à tziganes et les teas-tango des environs de Saint-Marc, il va passer quelque temps à Paris. Madame y devient morose. Monsieur sent que sa jolie maîtresse s'ennuie et qu'il l'ennuie. On retourne bien vite à Venise, mais c'est trop tard. Le charme a fini d'opérer et on se quitte avec autant de facilité qu'on s'était réuni.

Agrémenté d'une musique qui n'est, parfois, pas déplaisante, ni même indifférente, notamment au premier acte qui a une « tenue » mélodique non dépourvue de distinction, ce libretto, corsé de quelques éléments d'originale gaité, convenait, aussi bien que beaucoup d'autres, pour composer une opérette selon la formule viennoise à la mode. C'est d'ailleurs dans ce sens que l'œuvre a été écrite; la danse y a autant de place que la musique; le cake-walk et la valse chaloupée sont les éléments de succès introduits dans le second acte qui égale presque ce que le théâtre de l'Alhambra nous offre de mieux depuis trois ans.

Ce qui est toutefois attristant c'est que des artistes tels que M. Rousselière et Audouin qui, l'un après l'autre, chantèrent le rôle de Jean Néran, M. Ponzio qui dépensa son entrain le plus spirituel et prodigua sa jolie voix agréable et souple, et Mlle Kousnezoff qui est une charmante comédienne habillée à ravir et qui danse avec une grâce enjouée, soient contraints de mettre leur talent au service de pitrerie à la fois aussi veule et aussi prétentieuse.

Vous objecterez : — Mais pourquoi une scène comme la Monnaie accueille-t-elle une œuvre que vous y dites si déplacée?

Je vous répondrai :

— Allez voir combien la salle est comble et ce public enthousiaste chaque fois qu'on joue *Venise*...

Triste goût, décevante mentalité.

L'Homme qui assassina. — D'un beau livre émouvant et pittoresque, M. Pierre Frondaie a fait un brutal et invraisemblable mélodrame. Incapable de transporter à la scène tout ce qui faisait le charme étrange et captivant d'une merveilleuse évocation du décor de Constantinople; incapable d'y renouveler l'étude subtile et rare du monde des ambassades et de dépeindre le cosmopolitisme un peu inquiétant qui peuple la magnifique et troublante capitale ottomane, M. Frondaie n'a pris au livre que les épisodes favorables au développement scénique d'une action impressionnante. Ce qui, fondu dans un ensemble d'un art exquis, n'apparaissait pas fruste, odieux même et en tout cas d'une banalité de fait divers, il a fait l'unique matière de quatre actes à gros effet. Des décors et quelques costumes orientaux, pour originaux et riches qu'ils soient, sont incapables de recréer l'atmosphère dans quoi baignait magistralement le livre de M. Farrère et qui faisait son prix comme l'exotisme poétique des œuvres de M. Loti fait leur charme irrésistible.

On serait plus indulgent à l'égard de l'adaptateur s'il utilisait la trame dramatique, le sujet de pièce qu'il découvrait dans un roman où il n'est que l'accessoire et si, transportant cette action dans un lieu quelconque, donnant à ses héros des noms nouveaux, il composait, sans se mettre sous le patronage d'un chef d'œuvre qu'il trahit, ses trois ou quatre actes de quelconque fabrication commerciale. Mais M. Frondaie, comme beaucoup de « metteurs en pièces », doit trop escompter du renom du roman pour se priver de l'appoint que lui assurent son titre et ses personnages, qu'il emprunte.

L'Homme qui assassina ne manque pas, du reste, de scènes véhémentes ou pathétiques très bien venues. L'entrevue de lady Falkland et du colonel de Sévigné chez celui-ci, qui a perdu la tête et cueille un baiser fou sur la bouche de la jeune femme éperdue; le moment capital et tragique du flagrant délit, en présence de Sévigné tapi derrière un meuble; la rencontre finale du colonel et de l'aventurier Cernowitz font passer, irrésistiblement, dans la salle, les frissons des émois physiques les plus violents. Mais, pendant le premier et le deuxième acte, on a dû, pour en arriver à ces dénouements paroxystes, écouter les longues conversations confuses d'un tas de gens obligés de raconter tout ce qui, dans le roman, prépare, explique et accompagne le drame lui-même.

Tout le talent de Mlle Michelle, fait de sympathique et touchante simplicité; l'habile et sobre émotion de M. Marey, qui donne beaucoup d'allure au marquis de Sévigné; l'inquiétante félinité du trop élégant prince Cernowitz que silhouette intelligemment M. Soarez; la malicieuse bonhomie savamment diplomatique

du Pacha très nature que dessine M. Henry Richard; les somptueuses toilettes de Mlle Manette Simonet ne suffisent pas à excuser M. Frondaie; mais ils permirent de voir et d'entendre sa pièce avec beaucoup d'agrément.



Le Tribun. — C'est un poignant dilemme que celui dont M. Paul Bourget a imposé la solution à Portal, le héros de sa très forte et très attachante pièce. Le conflit qui déchire le cœur de cet homme de tous points sympathique, même aux yeux de ceux qui ne partageraient pas ses idées ou n'approuveraient pas la ligne rigide de conduite sociale ou sentimentale qui fut la sienne, est vraiment cornélien. C'est la lutte angoissante du devoir et du sentiment.

La seule différence peut-être qui éloigne ce débat très moderne de l'ampleur des combats livrés dans les âmes des héros tels que Rodrigue, Polyeucte ou Horace, lesquels sont de tous les temps, c'est que ce n'est pas le Devoir, dans sa conception universelle sans restriction possible qui est ici envisagé, — mais un devoir particulier, occasionnel, un devoir tel que le comprend le personnage, un devoir, qui est sa propre loi et non celle de tous les hommes.

Portal en effet est un politicien, fils de ses œuvres, arrivé par la puissance de son travail et par la sincérité de ses convictions, l'ardeur de sa volonté de faire triompher une Idée, au poste suprême, à la tête du gouvernement de son pays. Chacun le respecte et tout un parti, en ce moment victorieux, est à sa dévotion. Il en impose même à ses adversaires.

Or le fils de ce tribun, de ce socialiste intégral et intransigeant qui met la puissance et le droit de l'individu au-dessus de tout ce que la collectivité peut réclamer de prestige, commet l'action la plus infâme. Affolé par un amour coupable, il se procure une grosse somme d'argent en vendant à des banquiers qui trafiquent au détriment du budget de l'État, des papiers compromettants. Portal, président du Conseil, vient précisément d'affirmer au Parlement et au Pays qu'il châtierait les coupables quels qu'ils soient. Un des coupables, c'est son fils...

Il l'apprend. Que va-t-il faire?

Son premier mouvement est sans hésitation. Il dénonce celui qui l'a trahi. Le père est insensible à toute pitié. Le tribun est un intègre justicier.

Mais Portal est marié. Et une pauvre mère affolée, désespérée, intervient. Un vieil ami aussi plaide pour le jeune criminel que l'amour aveugla. Portal sent s'éveiller en lui un sentiment d'affec-

tueuse mansuétude, de tendresse jusque là contrainte, qui le désarme. Il sauvera son enfant. Mais c'est au prix de sa chute, au prix de l'abandon de ce pouvoir qu'il avait mis tant de foi fervente et d'énergie admirable à conquérir.

Ce dénouement logique, humain, mais cruel est d'un pathétisme qui seul eût suffi à assurer le succès d'une œuvre méritante par beaucoup d'autres qualités. Il ne manquerait à M. Paul Bourget que de la dépouiller d'une tendance à la déclamation un peu ampoulifier l'événement qui est prétexte à l'amour, aux tripotages financiers, à la maladroite intervention d'argent du jeune Portal, pour que le *Tribun* fût, du premier au dernier instant, l'impression la plus vigoureuse et la plus noble.

M. Duquesne, très bien secondé par Mmes Blanche Tcutain et Dehon, par MM. Deluc, Rollan, a campé le personnage de Portal avec une superbe maîtrise.

★★

Le Soldat de Chocolat. — De toutes les opérettes d'origine germanique qu'on nous présente ici depuis quelques années après qu'elles ont fait le tour du monde le plus triomphal, celle que le théâtre de l'Alhambra vient de monter avec ce luxe de bon goût et ce pittoresque heureux dans le décor et le costume qui sont, déjà, un élément assuré de succès, est un des spécimens incontestablement les plus réussis.

Le Soldat de Chocolat, grâce à M. Bernard Shaw, le célèbre humoriste anglais, et M. Pierre Véber, le spirituel fantaisiste parisien, qui écrivirent ou adaptèrent le livret, n'a pas l'insipide banalité stéréotypée des aventures dont l'opérette s'est fait la spécialité rarement réjouissante. C'est une histoire simple, naïve, mais agréable qui a pour prétexte deux échanges de duos amoureux, en un joli pays balkanique, au temps d'une guerre peu tragique contre des Turcs évidemment battus à plate couture.

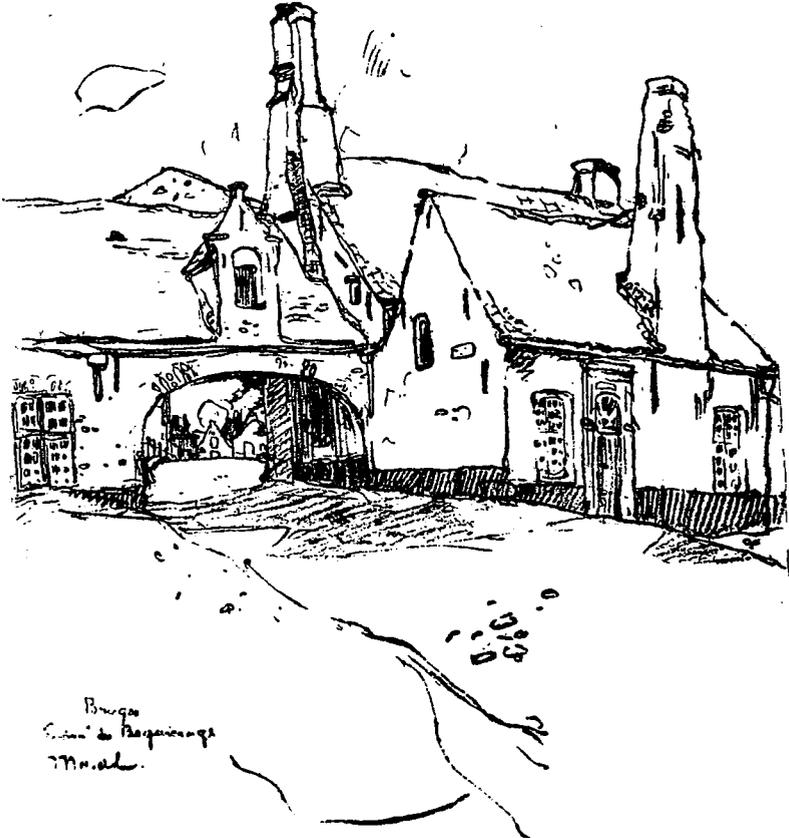
Mmes Germaine Huber, Gérard et Lepers, MM. Casella, Georges et nombre d'autres pleins d'entrain donnent de ces trois actes de joyeuse venue, mis en musique avec un art distingué très séduisant, une interprétation de premier ordre.

PAUL ANDRÉ.

LES SALONS ET LES ATELIERS

Marten Van der Loo*Cercle Artistique et Littéraire, Bruxelles (10-16 Novembre).*

Les eaux-fortes de cet artiste ont la puissance du trait, la profondeur du ton, la belle structure de la page. Nous avons déjà dit combien nous aimons sa manière vivante et spirituelle, ce trait com-



Dessin de MARTEN VAN DER LOO.

me charbonné sur la gravure et qui contient l'âme et les accidents du visage des choses, paysages, moulins, quais, vieilles ruelles, etc. Mais je fais la guerre, évidemment en vain, à l'eau forte en couleurs. Voici trois ans Van der Loo était presque pur de cette compromission; dans une belle série bistre, il ne hasardait qu'une seule épreuve, *coin de vieille brasserie*, avec un rien de couleur, et encore, il fallait bien regarder... c'était plutôt un reflet, venu on ne sait d'où... Aujourd'hui, sur 104 numéros, plus de la moitié sont en couleurs, enfants sans race, hélas! Le coupable? C'est le goût public. Il n'y a que le public pour aimer ces eaux-fortes en couleurs. J'entends que la plupart des artistes qui en font les réprouvent eux-mêmes. D'où vient ce goût? Est-ce une conséquence de cette curieuse préférence pour tout ce qui a perdu sa ligne et sa fierté, associée à un certain esprit d'économie, heureux de trouver sous les mêmes espèces la couleur et l'encre à bon marché? L'eau forte en couleur est certainement très meublante. Il est difficile et souvent impossible aux artistes de résister aux corruptions du public. Alors, rien ne servira de faire remarquer à l'artiste que le *vieil hospice à Gand*, en couleurs dans une épreuve, en noir dans l'autre, est une inconséquence en art; l'une ou l'autre n'est pas à son maximum d'effet, — ou bien ni l'une ni l'autre, — car une œuvre d'art pesée et mûrie ne saurait s'accommoder d'une garde-robe au goût de chacun!

Heureusement, quelques belles eaux-fortes sont de race pure : le *petit pêcheur* avec une atmosphère merveilleusement limpide; la *Maison à Malines*; la *ruelle à Lierre*. Dans la série discrètement teintée citons sans trop de regrets la *Neige*, la *Chapelle du Béguinage à Bruges*, les *grands arbres du Béguinage*.

Les Prix de Rome

(Question d'Enseignement) Musée Moderne.

Sujet : *Le Retour de l'Enfant prodigue*.

Ils furent six. Que penser de jeunes élèves qui tous ont déjà un parti pris! Cinq ont adopté des colorations qui couvrent le tableau tout entier, le rouge, le vert, l'orange, le gris, le jaune, et qu'ils n'ont certainement jamais observées nulle part. Or, demande-t-on un *tableau* ou une *preuve d'études sérieuses*? Un seul a eu quelque sincérité et n'a pas saucé le travail, Wilhem Van Riet, d'Anvers. Je ne veux pas dire, cependant, que ce travail soit bon et les autres mauvais. Il me semble, au contraire, qu'il y a quelque chose à attendre du jeune homme qui interpréta en vert; il me paraît avoir le sens de la grandeur dans la composition. J'ai signalé ces prix de

Rome, parce que tous, à part un, Van Riet, prouvent un enseignement défectueux de professeurs qui disent : « Voilà comment est fait un visage », au lieu de dire : « Regardez comment un visage est fait ». Il y a là presque autant de différence qu'entre la vue du couvercle d'une boîte et le contenu de la boîte!

Rodolphe Lutter et Firmin Verhevick.

Galerie d'Art Bruxelles (15-24 Novembre).

R. Lutter, un artiste consciencieux, animalier pour le moment, ne recherche dans ses chevaux et bestiaux à l'étable, ni rien de bizarre ni rien d'extravagant. Moins gras, moins plantureux, il s'inspire de Stobbaerts, avec une personnalité plus méticuleuse, due à la sincérité de l'étude. Il côtoie, sans se laisser entraîner. On peut citer entre autres, avec avantage, les deux *vieux chevaux*, aux caractères étudiés et les *brabançons à l'étable*, puissants et bien en chairs, que l'artiste a su rendre sans *faire ronds*, en conservant, au contraire, à leurs croupes sphériques les modelés qui accusent la vie et l'équilibre d'une surface.

Verhevick me paraît réunir beaucoup de monde : Uytterschaut, Cassiers, Titz, Jacquet, Wagemakers, et la nature, qui est, elle aussi de ses œuvres. On dirait, chez ce paysagiste, une facilité excessive à se souvenir comment d'autres ont réalisé telle eau, telle verdure, tel chemin. L'artiste ne paraît pas avoir toujours cherché lui-même quel aurait été son procédé de réalisation. Quelques aquarelles d'une recherche toute personnelle me paraissent être *l'Etang Val Duchesse, fin d'automne, Mare en forêt, Débarcadère, la barque Verte* (bien que pour cette dernière le ciel ne soit pas fait).

Nestor Cambier et Léon Huygens

Cercle Artistique, Bruxelles (17-23 Novembre).

Nestor Cambier est artiste vigoureux et personnel tant qu'il est au croquis, telle *la liseuse*; ou au tableautin, *la dame en paletot beige, l'anglaise en paletot jaune, l'américaine en bottes, la Polonaise en jupon rouge*; tout cela est vivant et très bon. Mais le tableau, dès qu'il prend du format, n'a plus ces qualités, la touche fâdît, la toile se vide, les couleurs deviennent ordinaires. Pourquoi?

Un excellent petit paysage : *la barque*, atmosphère lumineuse et étendue derrière les arbres de la berge.

Huygens, paysagiste, paraît avoir une tendance à l'effet délibéré. *L'Isère*, avec son papillotement de couleurs; *lever de lune* avec ses clairs qui ont l'air d'avoir été posés après coup; tout cela sent



Dessin de NESTOR CAMBIER.

le truc. Même grief : *Quai à Nieuport* : Ce quart de façade jaune répondant à la casaque jaune de l'homme sur la route. C'est trop visible ! Et que d'autres ainsi ! Passons aux vraies qualités de l'artiste. *Heure calme* serait une fort belle toile entièrement, si les dunes de l'horizon étaient à leur plan. Les deux autres tiers du tableau séduisent par leur mélancolie sauvage, ce ciel, cette ligne d'arbres couchés, la perle lunaire avec son reflet mouillé dans les lagunes. *Soleil d'Automne* est fort sincère, sans rien de mauvais aloi pour tirer l'œil. *Vers le soir* charme par sa grande sévérité, mais chagrine par cet ourlet très couleur qui aurait dû être de la lumière le long des frondaisons. On voit avec plaisir le *vieux moulin*. *l'Escaut*, et surtout *soir d'hiver* et *journée d'automne*, qui semblent appartenir à une période supérieurement honnête de la carrière de l'artiste.

L'Essor Intellectuel de Kœkelberg

Correspondance.

L'Essor intellectuel, pas content de mon compte rendu du 1^{er} novembre, m'envoie la lettre ci-après. Ma réponse à cette lettre ne saurait satisfaire le signataire : conseiller communal et commerçant honorable de sa commune; mais les artistes qui l'ont délégué seront les premiers à comprendre que je ne puis que renvoyer le mécène improvisé aux bibliothèques très vastes traitant de l'essence essentiellement aristocratique de l'art, afin qu'il s'y instruisse de ces questions, — s'il a le temps, — et renonce à cette aberration de croire qu'il y a deux degrés d'art possibles : l'un pour les capitales, l'autre pour les Universités populaires.

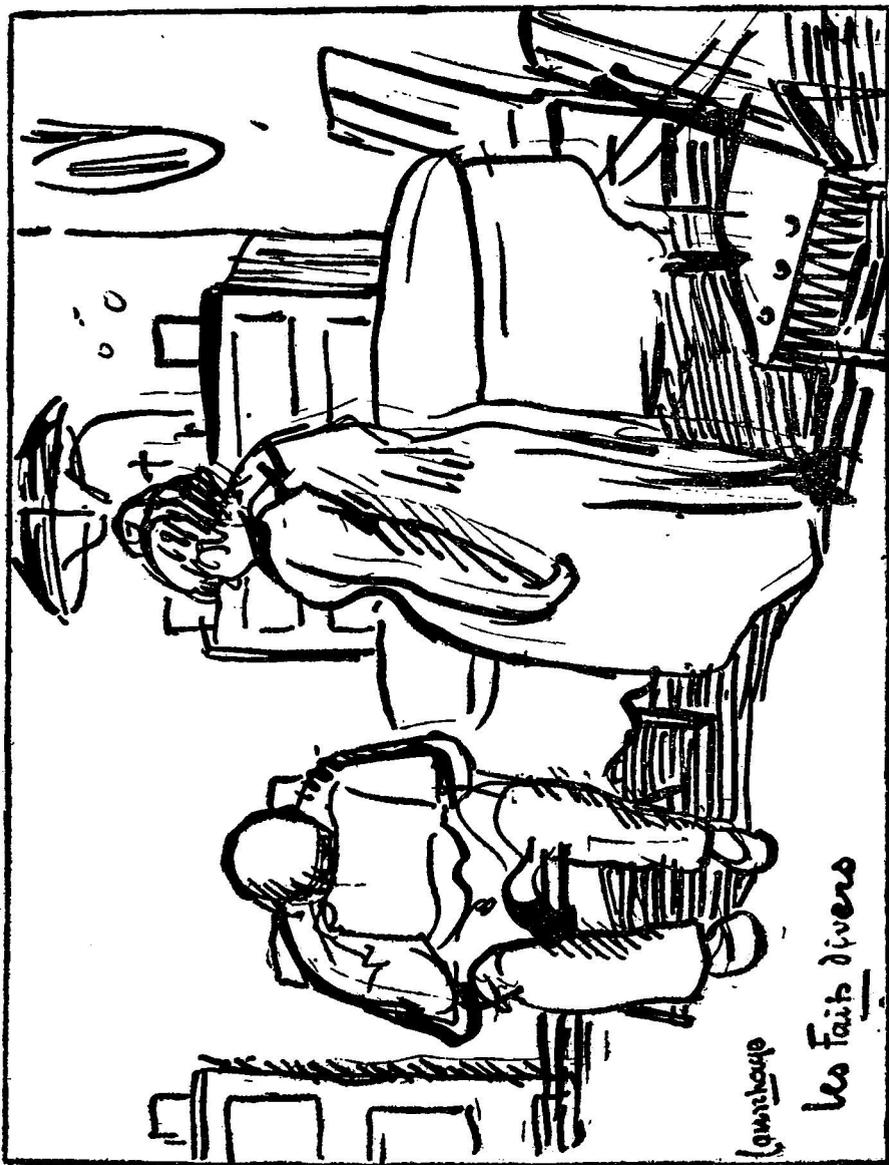
Ma religion n'a pas été surprise, comme dit le signataire : mais *ma religion est sans accommodements*.

Accessoirement, ce que l'on comprendra sans difficulté, j'espère, c'est qu'une salle de Conseil communal n'est pas une salle d'exposition; et ensuite ceci : Le rôle intellectuel et moral des Universités populaires, c'est de recevoir la parole des maîtres, ce n'est pas de faire des essais personnels où pontifient les autorités locales.

Voici la lettre :

Monsieur Ray Nyst,

Vous avez bien voulu vous occuper de nous dans la livraison de « la Belgique Artistique et Littéraire » du 1^{er} novembre courant et nous avons jugé tout de suite que votre religion a été surprise : vous n'avez pas remarqué sur la couverture du catalogue de notre modeste Salon d'Art, les mots : Université populaire (U. P.). Ceci explique tout, n'est-ce pas? Une U. P. (comme nous disons) cela



lambourne

les faits divers

est un organisme qui a toutes les hardiesses et qui se permet tout, du moment que cela le rapproche seulement un tantinet de l'idéal qu'il s'est créé : le relèvement, à l'aide de ressources forcément restreintes, du niveau intellectuel de la classe ouvrière et même non ouvrière, et nous n'avons pas hésité de faire appel dans ce but, aux Beaux-Arts, qui sont des agents civilisateurs et d'instruction populaire, n'est-ce pas? Quelques artistes, au cœur haut placé, ont voulu nous prêter l'aide précieux de leur talent et, ce faisant, n'ont pas craint de s'exposer au contact de l'horrible mascarade de la Salle du Conseil, comme vous l'imprimez; mascarade, si vous voulez, mais qui nous a été implicitement imposée. L'Exposition d'Art de Koekelberg faite du dévouement et du désintéressement de tous, ne pouvait évidemment donner que ce qu'elle avait : comme la plus belle fille du monde...

Maintenant, Monsieur, que vous connaissez les raisons qui ont créé le groupe des peintres et sculpteurs de Koekelberg et... d'autres lieux, nous sommes persuadés que vous serez avec eux et avec nous. Pour le surplus, tranquillisez-vous en ce qui concerne cette tare de Koekelberg de ne pas être une capitale : il est question, laissez-moi vous le dire à l'oreille, de l'annexer sous peu à Bruxelles. Alors, vous n'aurez plus, pensons nous, les mêmes raisons, même en appelant Elisée Reclus à la rescousse, de nous traiter si peu charitablement.

Veuillez agréer, Monsieur Ray Nyst, nos bien sincères salutations.

Au nom du Comité de l'Essor Intellectuel.

PÉTRY,
Conseiller communal.

Raoul Hynckes

Salle Studio (14-24 Novembre).

Voici trois ans, le jeune peintre exposait dans cette même salle Studio, une série d'études de la forêt de Soignes. C'était sa première exposition. Dès l'abord, on se disait : Voici un peintre! Et l'on sentait tout ce que ce mot comporte d'horizon! Je résumais mon appréciation à cette époque, ainsi : « Cet artiste a en lui une force d'études, un sens de la réalité, une faculté d'autocritique qui le mèneront loin. » Et voici qu'il y va!

Après quelques expositions successives qui furent des affirmations d'un talent sain, et d'une solide technique, aujourd'hui, Hynckes s'impose à l'attention avec une magnifique série hollandaise : *A Volendam*, — où il a fait de longs séjours .

Par évolution et par sélection, le paysagiste est devenu mariniste. En Hollande, il a trouvé les clartés, les barques, les voiles qui ont le mieux répondu à son idéal de peintre. Il possède, pour rendre ses impressions, une technique capable de construire une barque avec une extraordinaire netteté, et réalise avec aisance les perspectives les plus difficiles, tels *A bord* et le *Chantier*. On peut s'avancer à grosses bottes sur le pont des barques! *A bord, au Port*. Les horizons, le regard les fouille avec bonheur sans rencontrer la toile : *Texel 58, Dimanche à Volendam, Sérénité*. Je sais que tout cela ne serait, en un autre temps, que les qualités nécessaires du peintre, mais ce sont précisément celles dont la déliquescence moderne se montre tout à fait incapable.

Hynckes possède encore mieux; ce jeune homme a fait une vraie trouvaille de peintre : c'est cette enveloppe d'une tonalité assourdie à laquelle il a su conserver la vigueur, qu'il a créée pour y faire non pas éclater, mais retentir comme un gong de bronze grave aux ondes souples et puissantes, les couleurs : ici les verts et les bleus forts des planches peintes d'une barque; là, l'ocre, l'orangé d'une voile.

Un artiste à la fois scrupuleux et véhément comme celui-ci nous montre comment la grande touche est capable de respecter le détail; comment elle répond admirablement à toutes les exigences de la rétine pour comprendre une surface; nous fait même apprécier la beauté de la grande touche, beauté qui réside dans l'autorité avec laquelle elle débrouille, simplifie, explique, amuse, et fait vivre, car la grande touche est quelque chose de vivant qui se remue seul dans la lumière changeante du jour.

J'ajouterai que la mise en page rend la composition toujours impressionnante, toutes les toiles en font foi.

Ce jeune artiste a donc tous les mérites? Je suis bien près de croire que s'il ne les a pas tous encore, son sens critique et son esprit tourmenté y pourvoieront, et qu'il les aura tous, car plusieurs de ses toiles ont la solidité d'un sommet de pyramide, c'est-à-dire de larges bases. Ce ne sont là ni les embryons ni les décompositions à la mode, *c'est fait*. Et fait par un tempérament, et sensuel, et qui aime la belle matière! De telle sorte que si nous mettions par fantaisie ces œuvres à côté de la nature, sans rien perdre, — au contraire, — elles garderaient une beauté propre.

RAY NYST.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Eugène Fasquelle.

LÉON DAUDET : *La Fausse Etoile* (un vol in-18 à fr. 3.50). — François Auboiron, gouverneur civil de Madagascar vient, après une rapide campagne, de pacifier l'île qu'une insurrection malgache menaçait d'enlever à la France. Il est le héros d'Anmatamba, comme Marchand fut celui de Fachoda. A son retour, l'enthousiasme devient du délire, car « las du parlementarisme et des politiciens, son pays cherchait un caractère et croyait l'avoir trouvé ». On acclame, en lui, le chef qui n'aurait qu'un mot à dire, un geste à faire pour balayer parlementaires et politiciens. Mais ceux-ci veillent et, avec l'aide de la finance judéo-germanique, ils parviennent à paralyser le grand homme manqué et à lui confier un poste de préfet qui le rendra définitivement inoffensif. François Auboiron d'ailleurs, en dehors du danger immédiat, perd ses facultés de décision, il temporise, hésite à saisir l'occasion, se laisse même intimider par de prétendues menaces maçonniques et c'est ce qui lui vaut cette épithète de *Fausse Etoile* lui décernée par un de ses compagnons d'armes qui ne lui pardonne pas de n'avoir pas sauvé la France.

M. Léon Daudet a dépeint avec sa maîtrise coutumière cette dualité de caractères, dans le même individu, dualité plus fréquente qu'on ne le pense et qui apparaît presque invraisemblable parce que beaucoup plus humaine que littéraire.

★ ★

FRANC NOHAIN : *Le Gardien des Muses* (un vol in-18° à fr. 3.50). — *Le Gardien des Muses*, c'est en l'occurrence, le député Emile Grivot, M. Emile comme l'appellent avec une familiarité respectueuse, ses électeurs du Plateau Central, sa circonscription. Un beau jour, M. Emile, infiniment heureux et flatté, annonce à la petite Mme Grivot que la confiance du Président de la République vient de l'appeler au sous-secrétariat d'Etat des Beaux-Arts. Il a compté sans sa femme ou plutôt sans l'esprit de contradiction d'icelle et il subit une scène à tout casser. S'il a accepté les Beaux-Arts, auxquels il n'entend rien, du reste, c'est pour choisir ses maîtresses à l'Odéon, à la Comédie Française; il ne

fera que des bêtises aux Beaux-Arts, il sera ridicule et patati et patata. Bref, pour garder la paix de son ménage, Grivot s'en va tout penaud porter sa renonciation, lorsqu'il entend sa femme téléphoner à un grand couturier. Une femme de ministre, lui dit-elle, en substance, ne peut tout de même pas courir toute nue!... Ceci n'est que le premier chapitre d'une étourdissante fantaisie, débordante d'esprit et d'ironie, où nous voyons ce pauvre Grivot payer la gloire de sa haute situation par une série de mésaventures dues au joli caractère de Mme Grivot, aux gaffes de son beau-père, à l'enthousiasme maladroit de ses concitoyens et à sa propre vanité.

C'est plein d'esprit et d'amusante observation.

★ ★

GABRIEL FAURE : *Heures d'Italie* (un vol in-18 à fr. 3.50). — « Ecrire sur l'Italie » pourrait durer indéfiniment. Cinquante volumes n'épuiserait pas tout ce qu'il y a d'essentiel à dire, non pas même sur les grandes capitales de la péninsule, mais sur les innombrables petites villes, si riches en trésors de toutes sortes; à plus forte raison ne sauraient-ils suffire à celui qui, comme moi, ne poursuivant ni plan ni but, éprouve plus de plaisir à revoir qu'à voir, à revenir qu'à découvrir ». Ainsi s'exprime M. Gabriel Faure, dans l'avant-propos de ce troisième et dernier volume des *Heures d'Italie*. Nous avons déjà, au sujet des deux premières séries, dit tout le bien qu'il fallait penser de ces impressions d'artiste et nous ne pourrions pour celle-ci que tomber dans des redites. Il nous suffira d'ajouter que l'auteur nous promène, cette fois, autour des lacs italiens, puis des bords de la Brenta aux monts Euganéens, enfin au pays des peintres vénitiens.

★ ★

MICHEL PROVINS : *Un Roman de Théâtre* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Un jeune gentilhomme bourguignon, de médiocre fortune, mais beaucoup plus riche d'illusions que d'écus, s'en vient à Paris, faire du théâtre. Ses débuts d'auteur dramatique lui réservent bien quelques déceptions cuisantes, mais enfin, une première pièce, jouée parce qu'il l'a présentée au moment

opportun, le fait connaître et une autre, de réelle valeur celle-là, lui confère la célébrité. Seulement, c'est grâce à une trahison de sa maîtresse que sa comédie a été acceptée par une des plus grandes scènes parisiennes. Dégoûté de ce triste monde du théâtre si brillant, si peu propre à tant de points de vue et pourtant si irrésistiblement attirant, Georges Darvel se retire à la campagne où il s'éprend d'une petite pensionnaire, fille d'une grande artiste dramatique qui a réussi à cacher à son enfant et sa profession et les désordres de sa vie. Au cours de la grande scène finale, quand tout se découvre, Georges et l'actrice jurent de renoncer au théâtre pour apaiser le désespoir de la jeune fille qui, en vrai mot de la fin, très scénique, dit à son fiancé : « Tout de même si un jour, vous imaginiez » un beau sujet, il faudrait écrire la pièce » pour que je puisse entendre une œuvre » de... mon ami et... voir maman la jouer. » Souhaitons que ce nouveau *Roman Comique* vécu, sévère peut-être mais sincère, n'attire pas sur la tête de M. Michel Provins, auteur dramatique, les foudres des puissances du théâtre plutôt durement fustigées par lui.

Chez Ollendorff.

EUGÈNE DELARD : *D'un Cœur à l'Autre* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Veuf avec un fils, le baron de Montaigne a épousé, en secondes noces, la marquise de Chanteloup, mère d'une ravissante jeune fille, Suzanne. Celle-ci, remarquez le, c'est très important, bien que portant le nom du vieux marquis de Chanteloup, est, en réalité, née d'une complaisance prématurée que la marquise eut pour le baron. André de Montaigne, fils du baron, revient d'un long voyage et s'éprend naturellement de Suzanne laquelle lui rend son amour. Quoi de plus simple, on va s'épouser. Oui, mais la marquise, devenue baronne, ne veut rien entendre et se trouve bien forcée d'avouer sa faute au jeune homme. Désespoir ! André fuit au loin et Suzanne ignorante meurt de chagrin ! Vous avez déjà lu quelquepart une histoire du même genre, moi aussi, mais cela ne fait rien, c'est toujours empoignant, c'est même essentiellement tragique et toutes les âmes vraiment sensibles voudront verser un pleur attendri sur les malheurs de Suzanne. J'ajouterai que, dans ce roman, le côté péripéties est particulièrement soigné

car, avant que d'aimer sa sœur, André mène, sous les yeux de celle-ci, avec une plantureuse beauté, un flirt poussé jusqu'à l'extrême. De là, le titre : *D'un Cœur à l'Autre*.

Chez Plon-Nourrit.

HENRI BRÉMOND ; *Bossuet* (8 vol. in-18 à fr. 1.50). — Il n'était point aisé de saisir et d'exprimer en une sobre monographie, complète pourtant, les manifestations de ce génie éminemment classique, ses doctrines dans leur étroite vigueur, sa philosophie de l'histoire, son lyrisme agissant. M. Henri Brémond a très bien expliqué, dans une œuvre de haute critique qui comptera parmi les meilleures de la *Bibliothèque Française*, que Bossuet vivra surtout par l'effort passionné qu'il a tenté pour s'assimiler les choses divines. Il s'est attaché à éclairer de citations probantes et de commentaires lumineux le développement continu de cette faculté maîtresse qui poussait le grand orateur de la chaire, le controversiste, l'apologiste, à faire de la révélation la substance même de sa vie. Pour guider le lecteur dans cette étude, il a distingué, dans l'évolution mentale et créatrice de son héros, trois périodes, qui correspondent assez exactement aux trois principales étapes de sa carrière : la période *oratoire*, comprenant les années de Metz et les premières années de Paris; la période *réaliste*, coïncidant avec les dix années de préceptorat royal; enfin la période, triomphalement *lyrique*, qui embrasse les années de Meaux. Par là se découvre un Bossuet nouveau.



MADAME A. DE ROCHEBRUNE : *Le Calvaire de l'Islam* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Les Turcs ont eu, dans ces derniers temps, une assez mauvaise presse pour que, de-ci de-là, une voix s'élève en vue de les défendre. Et Madame de Rochebrune, laquelle d'ailleurs, se prénomme significativement Aziza, s'est dit, non sans raison, que le meilleur moyen de prendre la défense de ses probables compatriotes, c'était de les faire mieux connaître, de les peindre avec impartialité, en montrant leurs défauts en même temps que leurs qualités. Et cela vaut mieux, en effet, que d'idéaliser ces braves Ottomans, en mal d'europanisation, comme l'ont fait d'aucuns qui auraient voulu nous faire croire, avec eux, à l'incontestable su-

priorité des mœurs, de la civilisation et de la philosophie musulmanes. L'héroïne de ce livre, je ne dis pas de ce roman car il n'a, à ce titre, aucun droit, est une américaine, Kitty Brown, qui vit seule à Brousse, en Anatolie, pénètre, grâce à son sexe, dans les harems et dans les bains de femmes. Sa qualité d'étrangère lui permet de fréquenter les milieux masculins, aussi ses notes offrent-elles un tableau très vivant et très complet de la vie intime en Turquie.

*
* *

CH. FAURE-BIGUET. *Paroles phébiscitaires* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Patriote et napoléonien, l'auteur a mis au service de sa foi une dialectique vigoureuse, une ardeur indéfectible et une science des faits sans réplique. C'est pourquoi la publication en volume de ses discours est, non seulement intéressante comme un épisode de l'histoire contemporaine, mais utile et féconde en enseignements pour les générations nouvelles, visiblement orientées vers une renaissance nationale. Ces discours, touchent aux grandes questions de l'heure actuelle. Ils exaltent le drapeau, les choses qu'il symbolise, les sentiments qu'il suggère, ils évoquent, avec le retour de l'île d'Elbe, les espérances d'un parti, ils définissent clairement l'œuvre napoléonienne de la Révolution à 1815, ils jugent en dernier appel le rôle politique et social de Napoléon III. Le recueil se clôt par un hymne vibrant à l'adresse des jeunes soldats et par un hommage aux morts. M. Frédéric Masson l'a couvert de son parrainage illustre et c'était justice de la part du consciencieux historien servant du même culte.

*
* *

JOSEPH MÉLOT : *Entre l'Olympe et le Targète* (un vol. in-18 ill. à fr. 3.50). —

La Grèce attire plus que jamais l'attention des érudits et des économistes, car si son passé prestigieux est un des éléments essentiels de notre formation intellectuelle et de notre sensibilité, son avenir suscite dès maintenant des espérances et des curiosités éveillées par les événements récents. On lira donc avec plaisir les impressions d'un voyageur du vingtième siècle sur les lieux fameux où se manifeste avec le plus d'éclat la vie grecque. Et ce sera un pèlerinage aussi attachant qu'instructif.

Chez Albin Michei.

LUCIE PAUL-MARGUERITE : *Le chemin des Ecolières* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Qu'un livre soit écrit par une femme, il ne s'ensuit pas nécessairement que le sujet en soit scabreux, mais enfin cela arrive et même plus souvent qu'il ne se devrait. Encore que notre siècle soit celui de l'émancipation et du suffragisme, il est toujours choquant, plus ou moins, de voir une romancière abandonner les œuvres de sentimentalité délicate dans lesquelles sa sensibilité plus affinée et plus clairvoyante que la nôtre lui a, jusqu'ici, permis d'exceller, pour se lancer délibérément dans l'étude des problèmes plus physiologiques que psychologiques de l'Amour. L'écrivain de race que nous avons déjà eu l'occasion de reconnaître en Madame Lucie Paul-Marguerite donne en plein dans ce genre nouveau. Sa Claire Gimel a divorcé pour incompatibilité, mais pas seulement d'humeur. Alors, sur les conseils d'une amie, précheuse de la loi nouvelle, elle prend un amant docteur en science amoureuse, qui la fait vibrer jusqu'aux cris et aux larmes, sans la satisfaire au point de vue du cœur. Une troisième expérience — sera-ce la dernière? — lui donne enfin la plénitude du bonheur. Et les enfants éventuels que deviendront-ils dans tout cela? Ce que j'en dis n'est cependant pas pour vous détourner de lire *Le Chemin des Ecolières* qui a toutes les qualités d'un beau roman.

Chez Nelson et C^{ie}.

A. ACHARD : *Récits d'un Soldat* (un vol. in-12 relié à fr. 1.25). — Les quelques lignes qui suivent, prises dans la préface de ces poignants récits, diront suffisamment ce qu'ils sont.

« Les pages qu'on va lire sont extraites d'un cahier de notes écrites par un engagé volontaire qui s'est fait soldat au premier coup de canon, et a rempli son devoir bravement. C'est ici le récit d'un soldat qui raconte simplement ce qu'il a vu, ce qu'il a fait, ce qu'il a senti, au milieu de ces armées s'écroulant dans un abîme. A ce point de vue ces souvenirs ont leur intérêt; c'est un nouveau chapitre de l'histoire de cette funeste guerre de 1870 ».

Au moment où le pays français tout entier s'unit dans un nouvel et même élan, ces pages, si tragiennes dans leur simplicité, en mettant en lumière les fautes d'hier

contribueront peut-être à éviter les erreurs possibles de demain.

★
★★

ALFRED DE VIGNY : *Servitude et Grandeur Militaires; Cinq-Mars* (un vol. in-12 rel. à fr. 1.25). — Alfred de Vigny, poète inspiré et prosateur de génie deviendra, lorsque le temps écoulé permettra mieux d'apprécier son talent, un des auteurs classiques de la langue française. Il appartenait à la Librairie Nelson de mettre ses œuvres à la portée du public en les faisant paraître dans sa coquette collection si universellement connue.

« *Servitude et Grandeur Militaires* » est une suite de récits qui nous permettent de pénétrer dans l'intimité de Napoléon I^{er} et de l'esprit militaire du temps.

« *Cinq-Mars* » le chef-d'œuvre en prose d'Alfred de Vigny est un des premiers romans historiques français. Histoire d'une conjuration sous Louis XIII, il est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en donner une analyse et de montrer comment le symbole y transparait à travers l'histoire.

Chez Eugène Figuière et C^{ie}.

HENRI GUILBEAUX : *Anthologie des Lyriques allemands contemporains* (un vol. in-8 à fr. 5.00). — On sait quelle attention éclairée et sympathique M. Henri Guilbeaux porte aux choses de l'Allemagne, spécialement à sa littérature actuelle, trop peu ou mal connue des Français. Il a consacré maints travaux et dépense beaucoup de son activité à favoriser les échanges intellectuels entre ces deux pays que trop d'intérêts égoïstes et de haine entêtée séparent.

Aujourd'hui il entreprend de révéler à ses compatriotes la richesse d'une jeune poésie lyrique qui se signale par ses caractères et sa valeur originale autant que par son abondance. M. Guilbeaux a traduit des poèmes de près de 40 lyriques allemands et, à chacun de ceux-ci, il a consacré une notice biographique pleine d'intérêt.

Il est inutile d'insister sur le prix que l'on doit attacher à pareil ouvrage que la vaste érudition seule de son auteur pouvait faire heureusement réaliser. Selon le mot d'Emile Verhaeren, préfacier enthousiaste de l'*Anthologie*, celle-ci aidera à l'aboutissement de la « grande unité européenne », nécessaire aujourd'hui, urgente demain ».

Chez Bernard Grasset.

JACQUES ESTARVIELLE : *Le Vain Sacrifice* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Contrainte d'épouser un vieillard, Claire Nanteuil a pris un amant qui lui a octroyé un fils, Georges, le héros de ce roman assez mouvementé, attachant mais compliqué. Après le divorce, Claire épouse, pour le sauver de la déconfiture, son cousin le notaire Bonneau qui a pris soin de noyer sa première femme devenue gênante. D'un gaillard de cette trempe, on ne pouvait guère attendre de bons procédés, aussi tourmenté-t-il le pauvre Georges à vous donner l'envie de chercher l'équivalent masculin de marâtre. Georges que sa mère trop faible et endoctrinée par son butor de mari, ne peut ni ne veut défendre, quitte la maison, après une scène devenue violente, et est recueilli par la belle Mme Atwood, une anglaise ainsi que son nom l'indique. Le jeune homme, privé jusque-là d'affection, s'éprend follement de sa protectrice qui ne reste d'ailleurs pas insensible à cet amour. Claire, à ce moment, voit son fils courir à sa perte, elle le sermonne en vain, puis s'en prend à Mme Atwood qu'elle convainc de la nécessité d'une rupture. Bien dolente pourtant, la triste amante s'enfuit sur son yacht. En cherchant à la rejoindre Georges se noie et l'histoire est finie!

A la Vedette Algérienne.

R.-L. DOYON : *Anatole France* (une plaq. à fr. 0.50). — Dans une conférence donnée à la salle des Beaux-Arts à Paris, M. Doyon étudia avec une conscience et une science parfaites l'atticiste, l'historien et le philosophe qu'il faut considérer chez le Maître admirable qu'est M. A. France.

L'hommage est digne de celui qui en est l'objet; c'est le plus bel éloge que j'en puisse faire.

Chez Georges Crès.

RENÉ CHOPIN : *Le Cœur en exil* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — C'est une suite de médailles, d'aquarelles, de miniatures d'un art très délicat. Certaines « peintures canadiennes » ont, notamment, un charme séduisant. Il y a beaucoup de distinction dans cet album de vers joliment imagés.

MEMENTO

❖ **AUX AMIS DE LA LITTÉRATURE.** — La deuxième conférence du cycle de cette année a été donnée par M. Henri Liebrecht. En poète il a parlé d'un poète. Il a analysé l'œuvre d'Albert Giraud; il en a montré les beautés; il a trouvé pour en expliquer les tendances et en caractériser l'inspiration des mots très justes de fervente admiration.

Le conférencier s'adressait à un auditoire très convaincu. Il n'avait évidemment pas à lui révéler l'art majestueux dont sont faits les poèmes de Giraud, depuis *Hors du siècle* jusqu'à la récente *Frise empourprée*. Mais il lui suffit d'en rappeler la majestueuse ordonnance pour mériter les plus légitimes applaudissements.

La prochaine séance sera consacrée à *Gustave Frédéric*. C'est M. Hubert Shier-net qui évoquera l'intéressante figure du célébre et, si souvent sévère, critique.

❖ **LE FUTURISME.** — M. F.-T. Marinett, l'apôtre de la neuve religion futuriste, est venu faire au théâtre de la Gaîté deux Conférences illustrées de récitations de « poèmes » futuristes. Avec une conviction chaleureuse sinon communicative, le fougueux propagandiste du chambardement poétique, syntaxique, pictural, sculptural, musical a exposé la théorie de son art révolutionnaire. Il le fait avec une facilité d'élocution, un pittoresque d'expression qui seraient capables de conquérir des adeptes à une cause moins extravagante.

Mais où l'intérêt est surtout grand, c'est dans la déclamation par l'auteur de quelques tableaux de guerre présentés selon la formule futuriste. C'est inénarrable de drôlerie, malgré le sérieux que déploie l'orateur et la peine qu'il se donne pour vociférer, gémir, faire pétarader ses métaphores.

On a beaucoup ri.

Le Futurisme n'est pas si terrible que, de loin, il en a l'air...

❖ **HOMMAGE A CAMILLE LEMONNIER.** — Le Comité constitué en vue de la réalisation de cet hommage au grand disparu s'est réuni le 26 novembre. Il a décidé qu'une moitié du produit de la souscription (elle a atteint jusqu'ici 30.000 fr.) organisée pour le journal *Le Soir* serait affectée à la

fondation d'un prix Camille Lemonnier. Il sera vraisemblablement biennal et d'un impôt de mille fr.

L'autre moitié, à laquelle viendront s'ajouter les souscriptions des Pouvoirs Publics, sera affectée à l'érection d'un monument. Celui-ci sera probablement élevé dans un endroit à choisir dans le Bois de la Cambre.

Le Comité fait appel aux artistes pour que des projets lui soient soumis quant à la forme à donner à ce monument.

❖ **LA COLLECTION JUNIOR.** — L'œuvre de vulgarisation de la littérature belge de langue française entreprise par la Librairie Moderne arrive à la fin de sa première série de publications.

Vingt-cinq volumes auront paru en mars 1914. Il n'en reste plus que six à lancer. Ils sont actuellement sous presse :

L'Impossible Liberté, par Paul André (préface d'Emile Verhaeren);

Renée Mevis, par Eug. Herdies (préface de Maur. de Waleffe);

A l'Ombre des Saules, par Abel Torcy;

Contes à Marjolaine, par G. Garnir (préface de Léopold Courouble);

La légende vermeille, par Arthur De Rudder (préface d'Arthur Daxhelet);

Les Délices du Brabant, par Sander Pieron (préface de Max Elskamp).

La première série de la COLLECTION JUNIOR, comportant 25 œuvres d'auteurs belges est en vente au prix total de 25 fr. payables 2 fr. par mois. S'adresser à la Librairie Moderne, 162, rue de Mérode à Bruxelles.

❖ **MINERVA.** — La société coopérative « Minerva » (centrale d'études rationalistes), publiera en novembre, sous le patronage de la Fédération Nationale des Sociétés de Libre-Pensée, le premier numéro de sa revue mensuelle.

« *Minerva* » fera dans ses colonnes une place aux arts et à la littérature, et ne se désintéressera d'aucune des manifestations qui concourent à l'émancipation morale ou matérielle de l'humanité; sociologie, syndicalisme, coopération, etc.

Le comité de la revue « Minerva » est composé comme suit : FRANÇOIS ANDRÉ, NICOLAS BARTHELEMY, EDOUARD DAANSON, J.

DIONGRE, MAURICE EXSTEENS, FÉLIX GUILEAUME, LÉON LEGAVRE, MARIUS RENARD, ALEXIS SLUYS.

Pour tout ce qui concerne la Rédaction, s'adresser à M. Léon Legavre, 77 avenue Alb. Giraud à Schaerbeek, et pour tout ce qui concerne l'administration, à M. G. Koenders, 6, rue Alfred Orban à Forest.

❖ THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA. — La presse d'une manière unanime a constaté le très gros succès du « *Soldat de Chocolat* ». La musique qui est du célèbre compositeur *Oscar Strauss*, est certainement la plus belle partition de cet auteur; elle est très agréable à entendre et vous laisse sous le charme. L'adaptation est de Pierre Véber, un de nos meilleurs auteurs comiques — la mise en scène somptueuse, originale et parfaitement réglée; l'interprétation au-dessus de tout éloge; M^{me} Germaine Huber, est on ne peut plus gracieuse dans le rôle de Nadina, qu'elle chante à ravir, Mme H. Gérard, charmante dans le rôle de la cousine, M.M. Casella, parfait en soldat de chocolat, George, Develdi, inimitables dans leurs rôles.

Le « *Soldat de Chocolat* » est donné en matinée à 2 h. le dimanche, avec la même distribution que le soir.

Prochainement *Véronique*, d'André Messager, la plus belle opérette du répertoire français.

On peut retenir ses places par téléphone A. 96.25.

❖ THÉÂTRE MOLIERE. — On continue à y passer en revue les succès traditionnels de l'opérette française. *Le Jour et la Nuit* est même une œuvrette où Ch. Lecocq a su se hausser jusqu'au ton du pimpant opéra-comique. Cette partition a de l'esprit, une gaieté facile en même temps que de la distinction.

L'anodine mais joyeuse aventure portugaise que l'on sait est interprétée sur la scène du Molière, avec belle humeur par Mme Cocyte une Manola enjouée et qui sait chanter; Mlle Deville, agréable à entendre, MM. Daumer, Ballini, Sanada, etc.

Et le théâtre de la rue du Bastion s'est mis plus que d'habitude en frais de coquette mise en scène.

LES CONCERTS

❖ CONCERT YSAÏE. — La plupart des œuvres inscrites au programme étaient données, à Bruxelles, en première audition. Et, d'autre part, les musiciens belges y reçurent une large hospitalité à laquelle ils ne sont guère accoutumés.

M. Fr. Rasse, par exemple, était représenté par la *Légende du Chevrier*. Sur des vers jolis de Jean Aicard M. Rasse a écrit, — a brodé plutôt, a tissé de discrètes et subtiles parures orchestrales d'un effet charmant. C'est à la fois naïf et tendre, pittoresque et délicat comme le texte lui-même. Des voix féminines accompagnent, à certains moments l'orchestre et l'effet produit est ravissant.

Les *Impressions d'Ardenne* de M. J. Jongen n'ont pas remporté moins de succès, ni la *Kermesse flamande* de M. Brusselmans. Là-bas c'est tout le savoureux pittoresque de la vie wallonne exubérante et rêveuse tour à tour, exprimés en une langue orchestrale d'une science solide et d'une originalité rare. Ici c'est, avec un métier cependant moins assuré et une inspiration moins personnelle, le tableau traditionnel des rudes joies des flandriens en goguette.

L'orchestre de M. Ysaÿe a encore exécuté avec une compréhension très attentive la symphonie n° 2 en ré de M. Théodore Dubois. L'œuvre vaut par sa clarté parfaite, le goût, la distinction dont elle témoigne. La forme en est classique, mais sans nulle froideur. Il y a de l'élan mais aussi de la grâce; il y a de la force mais aussi de l'esprit dans les variantes habilement alternées auxquelles l'auteur a soumis quelques thèmes heureusement notés.

L'accueil fait à cette symphonie a été très vif.

Le soliste du concert était M. Capet. Nous avons eu souvent à Bruxelles l'occasion d'apprécier tous ses mérites, surtout comme impeccable virtuose. Il a joué à la perfection le Concerto en ré majeur de Beethoven. Son archet se joue de toutes les difficultés techniques avec une aisance déconcertante.

❖ CONCERT JOREZ-SCHARRÈS. — C'est surtout dans l'exécution d'une série d'œuvres très peu connues encore de musiciens français actuels que résida l'intérêt de cette séance. Le très correct violoniste qu'est M. Marcel Jorez et le bon pianiste Ch. Scharrès mirent en valeur la poésie pén-

trante de cette fine aquarelle musicale que sont les *Baigneuses au soleil* de Déodat de Séverac. Curieuse aussi et d'un charme incontestable la *Cathédrale engloutie* de De Bussy. Il faut beaucoup de légèreté pour rendre tous les effets qui font le mérite de ces morceaux et de ceux de Rhené-Baton, Maur. Ravel (une délicieuse *Ondine*), Gabriel Dupont, Roger de Francmesnil (une sonate savante), etc. MM. Jorez et Scharrés en firent preuve.

Au copieux programme figuraient encore la sonate en la majeur de Brahms, les *Etudes Symphoniques* de Schumann et la *Chaconne* de Vitali.

❖ CONCERT DE LA SOCIÉTÉ PHILHARMONIQUE. — On ne sait plus quelles louanges exprimer. L'enthousiasme déchaîné lors de la première séance de Sonates exécutées par Eug. Ysaye et Raoul Pugno se renouvela l'autre soir. Aux trois chefs-d'œuvre de Beethoven succédèrent ces trois autres : les sonates de Brahms, de Lekeu, de César Franck.

On ne sait ce que l'on veut admirer le plus : de la perfection émouvante des œuvres ou de la façon triomphale dont elles sont interprétées...

❖ SÉANCE YVETTE GUILBERT. — L'exquise diseuse, qui se consacre, on le sait, à remettre en honneur les vieilles chansons françaises, les complaintes et les Noël's naïfs plus vieux encore, est revenue nous donner une audition de quelques spécimens de cet art populaire qui a bien évolué depuis des siècles qu'il a ses fervents.

Une audition, — et un spectacle. Car Mme Yvette Guibert ne se borne pas à chanter avec la fine compréhension qui fit sa fortune incessante, mais elle mime et elle danse les légendes et les rondes dont elle fait ainsi des tableaux d'une vérité saisissante ou d'un esprit et d'une gaîté sémillants.

On lui a fait de chaleureuses ovations et on la légitimement associé à son gros succès MM. Louis Fleury et Daniel Jeisler qui, sur la flûte et le piano jouèrent avec beaucoup d'agrément quelques pages curieuses de vieille musique.

❖ RÉCITAL MISCHA ELMAN. — Le jeune violoniste, à la virtuosité prodigieuse est venu recueillir à la grande Harmonie la moisson de bravos que lui assure chacune

de ses apparitions à Bruxelles. Le jeu de M. Mischa Elman a atteint la maîtrise dans la sûreté et l'éclat; le style gagne en ampleur et l'émotion n'est pas exempte de certaines des interprétations qu'il réussit. Beethoven, Goldmark, Haendel fournissaient la partie solide du programme.

❖ CONCERT ARNOLDE STEPHENSON, BILEWSKI, ROBERT SCHMITZ. — Cette séance fut un peu monotone. Ce n'est pas au talent des exécutants qu'il faut l'attribuer. La voix de Mlle Stephenson est ample et sonore; l'archet de M. Bilewski sait phraser avec une limpidité savante, sur le clavier, des motifs d'inspiration variée et d'écriture difficile.

Mais égrener pendant deux heures une vingtaine de courts morceaux, éparille l'intérêt et soutient moins l'attention. La *Sonate* de Franck pourtant ouvrait le concert. Elle fut jouée très correctement et accueillie avec sympathie. Ensuite le défilé des petites pièces de tous genres commença. Quelques-unes du reste étaient exquises.

❖ RÉCITAL RICHARD BUHLIG. — Le jeune pianiste continue à accentuer sa personnalité. C'est un mérite. Il sait interpréter les œuvres les plus riches en intentions, comme l'*Appassionata* de Beethoven et sa sonate en si bémol, du Chopin surtout, avec un sentiment profond et communicatif.

❖ RÉCITAL ILJA SCHKOLNICK. — Il y a beaucoup d'élégance dans la façon de jouer de ce violoniste. Il sait qu'il est surtout un virtuose; aussi affectionne-t-il de faire entendre du Max Bruch, du Tartini, du Paganini. Il en surmonte toutes les difficultés.

JEAN NEUFVILLES.

❖ LE RÉCITAL DE CHANT avec orchestre annoncé par Madame Wybauw-Deilleux aura lieu le 2 décembre prochain, à 8 1/2 heures du soir, en la Salle de la Grande Harmonie, sous la direction de M. François Rasse.

Le programme est des plus attrayants, il comprend des Poèmes lyriques pour la plupart peu connus de Beethoven, Schubert, Niels Gade, L. Du Bois, Rasse, Bruneau et Saint-Saëns.

Billets aux maisons Breitkopf et Härtel et Fern. Lauweryns.

❖ **RÉCITAL VICTOR BUESST.** — Pour rappel, le 3 décembre à 8 1/2 h. à la salle Patria, le récital de piano de M. Victor Buesst.

Billets chez Breitkopf et Härtel.

❖ **2^e SÉANCE YVETTE GUILBERT.** — À la grande Harmonie le 8 décembre à 8 h. 1/2 Mme Yvette Guilbert, avec quelques-unes de ses collaboratrices des « soirées d'Yvette » de la salle Gaveau à Paris, chantera et dansera de vieilles chansons de France.

Billets chez Schott.

❖ Le jeune violoniste J. Blanco-Reno, qui consacra plusieurs séances, à Bruxelles, à nous faire connaître la jeune école musicale espagnole, est mort ces jours derniers. Il n'avait que 30 ans et un bel avenir artistique s'ouvrait devant lui.

❖ M. LUCIEN FRANK a ouvert le 24 nov. au Cercle Artistique de Bruxelles une exposition de ses dernières œuvres, qui s'est close le 30. Nous en parlerons prochainement.

❖ Les dames du *Lyceum* de Bruxelles ont ouvert une exposition d'art décoratif dans leur nouveau local, 12 rue du Berger, (chaussée d'Ixelles). L'exposition qui s'est ouverte le 22 novembre restera accessible jusqu'au 7 décembre, tous les jours de 10 à 6 heures.

❖ *La Société royale belge des Aquarellistes* a ouvert son 54^e salon au Musée moderne le samedi 29 novembre. Tous les jours de 10 à 4 heures.

❖ *L'Œuvre des Artistes* organise à la bibliothèque centrale de Liège son 50^e salon, une exposition d'artistes animaliers, où figureront la plupart des artistes belges spécialisés dans ce genre. *La Société des Artistes animaliers de Paris* s'est jointe à la société belge pour une importante participation. Ouverture, le 30 novembre; clôture, le 20 décembre.

❖ Encore un *Rubens*. Il vient d'être découvert au château de Rosenberg, près de Kronach, en Bavière. C'est une scène de vendanges.

❖ Le Cercle d'Art *l'Essaim* ouvrira son exposition annuelle à Mons au nouveau musée des Beaux-Arts le 5 décembre. Fermeture le 25 décembre.

❖ *Nouvelles d'Henri De Groux.* Actuellement en Provence, il termine les bustes d'Emmanuel Signoret et d'Egard Poë, ainsi qu'une figure de Villiers-de-l'Isle-Adam, et une autre de Frédéric Mistral.

❖ Le monument destiné à la tombe de feu Emile Agniez, au cimetière de Saint-Josse-ten-Noode, vient d'être achevé par Guillaume Charlier. L'œuvre symbolise la Musique couronnant de palmes le médaillon du musicien.

❖ *Galerie Georges Giroux* : ouverture le 5 décembre, avec une série d'œuvres d'Alfred-Napoléon Delaunois. On nous promet ensuite une exposition très complète de Jakob Smits, puis de MM. Paerels, Rik Wouters, etc.

❖ *Enseignement du dessin à Paris.* L'école communale de la rue de l'Arbre sec, à Paris, sera prochainement décorée complètement, salles d'étude et couloirs, par les élèves elles-mêmes, qui établiront des projets de décoration inspirée de la fleur et peindront à l'huile les compositions acceptées.

Il paraît que c'est un essai d'application des nouveaux programmes de l'enseignement du dessin. Il est possible que cette innovation soit économique; mais nous ne voyons pas ce qu'elle pourrait avoir d'autre qui soit heureux.

❖ Le tableau *Saint Trudon*, qui figurait à l'Exposition de Gand, de *Georges-Marie Baltus* vient d'être acquis par l'État belge.

❖ Le peintre espagnol *Dario de Regoyos*, qui habita quelques années Bruxelles, vers 1880, vient de mourir à Barcelone. Il fut des fondateurs de l'Association des xx et prit part aux expositions qu'elle organisa de 1884 à 1893. Il fut ensuite au nombre des peintres de la *Libre Esthétique*. L'artiste représenta souvent des ruelles tortueuses des environs d'Irun, d'où il était originaire. C'était également un habile dessinateur à la plume. Il illustra de croquis *l'Espagne noire*, d'Emile Verhaeren. Son portrait figure au musée de Bruxelles, exécuté en grisaille par Van Rysselberghe. L'artiste y est représenté jouant de la guitare. Il jouait et chantait dans les réunions intimes des airs de Séville et de Grenade. Ce vivant souvenir est bien fait pour retracer à la mémoire un peintre qui fut lui-même une vivante image de la vie.

CAISSE CENTRALE

de Change et Fonds Publics (Société Anonyme)

Directeur : **René POELAERT**
Agent de Change

Bruxelles
Place de la Liberté, 5

Administration : Téléph. A. 746
Rédaction : » A. 6868

INFORMATIONS

Dans le monde de l'Industrie et de la Finance

❖❖ Le Baron Baeyens ayant donné sa démission d'administrateur des *Charbonnages André Dumont-sous-Asch* est remplacé par M. Joseph Kersten, Inspecteur-général des charbonnages de la Société Générale.

❖❖ La retraite du Baron Baeyens a comme autre conséquence de modifier l'administration des *Tramways Bruxellois*.

Le Baron Janssen est nommé Président du Conseil d'administration et son fils M. Albert Janssen a été promu administrateur-directeur-général.

❖❖ M. Jean Jadot a été appelé aux fonctions de Président du Conseil de la *Banque d'Anvers*.

❖❖ A la *Compagnie des Bronzes*, M. Albert Janssen remplace M. Reyntiens comme administrateur.

❖❖ M. de Brabander et le Chevalier Edmond Carton de Wiart sont nommés administrateurs de la *Banque de Huy* et MM. Cooreman et de Brabander, administrateurs de la *Banque de la Flandre Occidentale*. M. de Brabander semble, du reste, appelé à succéder au Baron Baeyens dans tous ses mandats d'administrateur de Banques.

❖❖ MM. H. Overloop, Mertens père, J. Willems et J. Richard ont été élus membres de la *Commission de la Bourse de Bruxelles* en remplacement de MM. Charles de Lantsheere, Faignot, Scheys et Van den Hoven, membres sortants et non rééligibles.

❖❖ A l'*Union Syndicale des Agents de Change*, M. Gustave Orb est nommé président ; MM. Lambeau et Moselli, vice-présidents ; M. Herman, secrétaire ; M. Marien, secrétaire-adjoint.

❖❖ La *commission des agents de change près de la Bourse d'Anvers* vient de donner sa démission collective en suite de la disposition votée par le conseil communal portant que tout agent de change ayant accepté une candidature à la commission, sera tenu d'accepter et de remplir son mandat, sous peine de se voir refuser temporairement, par décision du collège, l'accès de la corbeille.

Cette démission produit une grande sensation en Bourse.

❖❖ Le Baron Camille Buffin a été nommé administrateur de la *Compagnie du Katanga*.

❖❖ MM. Servais, Coppée, Misonne et Faignot l'ont emporté dans la lutte *Wattelaer-Francq*, sur leurs concurrents. MM. Van Cortenberg et Piérard deviennent commissaires.

❖❖ M. Serruys, directeur à la société Générale de Belgique, remplace le Comte de Smet de Naeyer à la société d'*Eclairage Electrique de St-Petersbourg*.

❖❖ Le Colonel Albert Thys a été promu Général de réserve.

ECHOS FINANCIERS

Finances belges.

Le ministre des finances vient de déposer le projet de budget pour 1914. Le montant des recettes est évalué à 807.313.524 francs et celui des dépenses à 806.754.380, soit un excédent de 559.144 fr.

En 1913, les divers budgets de l'Etat formaient un total de dépenses de 770.347.436 francs. L'augmentation en 1914 est donc de 36.406.943 francs.

Le ministre, M. Levie, prévoit sur les diverses sources de revenus de l'Etat des augmentations qui se chiffrent par 62.115.855 frs et des diminutions qui atteignent 12.456.980 francs. L'excédent des ressources nouvelles sur les diminutions est donc de 49.658.875 frs.

Les augmentations de ressources proviennent, pour la plus grande partie, des nouveaux impôts : Taxe sur les revenus ou bénéfices réalisés dans les sociétés ; 18.000.000; taxe sur les automobiles : 1.500.000; sur les cinémas : 500.000; accises : 7.307.000; enregistrement : 5.100.000; successions : 4.100.000; timbre : 3.000.000.

Mais le ministre escompte également les augmentations de recettes suivantes : chemins de fer : 4.800.000 francs; télégraphes et téléphones : 2.275.000 francs; postes : 1.670.000 francs; produit des droits de pilotage : 282.000 francs; part de l'Etat dans les bénéfices de la Banque Nationale : 6.000.000 francs ; intérêts et dividendes des actions des chemins de fer vicinaux : 500.000 francs, etc., etc.

Finances Congolaises.

Le gouvernement vient de déposer ses projets de budgets du Congo pour 1914; le budget métropolitain est fixé, en dépenses, à 1.442.925 francs, le budget ordinaire, en dépenses, à 51.936.000 frs et en recettes à 30.451.276 francs, soit un déficit de 21.484.724 francs, et le budget extraordinaire, en dépenses, à 11.139.572 francs.

Ce déficit était prévu; il est dû non seulement aux conditions générales du marché financier, mais surtout à la baisse des prix du caoutchouc et aux sacrifices que le gouvernement a dû s'imposer pour parer autant que possible à la crise qui en résulte pour notre commerce d'exportation.

Pour parer, à l'ordinaire, à l'insuffisance des voies et moyens, le gouvernement propose, comme pour l'année dernière, aux Chambres de l'autoriser à émettre des bons du Trésor à court terme, en attendant que la question de certaines recettes accidentelles ait été résolue.

Finances Viennoises.

La ville de Vienne (Autriche) emprunte 60 millions de marcs en bons du trésor $4\frac{1}{2}$ à 95.80 % remboursables en 1916.

Finances Françaises.

L'incertitude qui pesait sur les projets financiers du gouvernement a été enfin dissipée par le dépôt sur le bureau de la Chambre du projet du budget de 1914. Le dépôt de ce document était attendu avec une certaine curiosité, qui n'était pas exempte d'inquiétude. Rarement, le gouvernement, en effet, se trouva en face d'une situation aussi sérieuse. Certes le budget de 1914 n'est pas ce que l'on peut appeler un beau budget; il faut du moins lui reconnaître une qualité : il ne cherche pas à faire illusion; au contraire, avec une belle franchise, que n'ont pas toujours eue ses prédécesseurs, il est nettement, ostensiblement en déficit. Pour faire face aux dépenses envisagées, — et sans tenir compte de celles qui ne manqueront pas de surgir au cours de la discussion — il manque dès à présent le chiffre formidable de 800 millions.

Pour combler un tel déficit, il est évident qu'on ne pouvait songer à recourir uniquement à des impôts nouveaux. C'eût été risquer d'écraser le pays sous des charges que, dans l'état particulièrement difficile créé par la situation internationale, il n'était pas en mesure de supporter. Fallait-il donc recourir à un emprunt? C'est à quoi le gouvernement français s'est décidé.

Caisse Générale de Reports et de Dépôts.

Cette banque nous prie d'informer nos lecteurs de ce que ses bureaux et caisses sont transférés rue des Colonies, n° 11, avec seconde entrée rue de la Chancellerie, n° 2.

Crédit Anversois.

L'établissement de crédit créé en Suisse par cette banque et à la constitution duquel il a été fait allusion précédemment, a pour dénomination le « Crédit de la Suisse Française ». Une seconde affaire a été en même temps constituée par l'institution anversoise, sous le titre « Association Financière et Industrielle Suisse ». Ces deux sociétés ont leur siège social à Genève.

Banque d'Outremer.

Le Conseil général est convoqué pour pourvoir de nouveaux titulaires les trois mandats devenus vacants dans le conseil d'administration. Outre M. le baron Lambert, dont nous avons annoncé la nomination comme administrateur et tout ensemble comme membre du Comité permanent de direction, on cite comme candidats MM. Félicien Cattier et Goffin.

On sait l'intérêt pris par la Banque d'Outremer dans le chemin de fer qui doit joindre, à travers le territoire de la Compagnie du Mozambique, le port de Beïra au fleuve Zambèze. Le contrat en a été signé le 10 novembre à Lisbonne entre le représentant du ministère des Colonies portugaises et le délégué de l'Outremer. Le railway projeté, qui aura une longueur de 220 kilomètres, se raccordera à la ligne actuellement en construction du Central Africa Railway qui traverse le territoire de la British Central Africa; la ligne sera ultérieurement reliée à la pointe sud du lac Nyassa, et formera un réseau continu d'un millier de kilomètres qui dérivera vers le port de Beïra toutes les marchandises de la région du Nyassaland.

C'est là une entreprise à laquelle le gouvernement anglais attache une grande importance, puisqu'il a donné sa garantie d'intérêt par l'intermédiaire du Nyassaland Protectorate à la section Central Africa; la Compagnie Mozambique donne sa garantie à la section Beïra-Zambèze. L'émission aura lieu probablement en Belgique, dans le courant de janvier prochain.

Mutuelle de Tramways.

On annonce que MM. Francqui, Heinemann, Cicogna, Henri Urban et Josse Allard entrent comme administrateurs de ce Trust.

D'autre part MM. Dulait, de Creeft et Likhatschew se retirent. Ces nominations seront soumises à la ratification d'une assemblée générale extraordinaire le 10 décembre.

Tramways de Reims.

Cette société convoque ses actionnaires pour le 8 décembre prochain en assemblée extraordinaire.

Il y sera discuté notamment la question du rachat ou de la conversion des actions privilégiées en actions ordinaires et, éventuellement, la modalité de l'opération à effectuer, et la création de 2.700 actions ordinaires de 50 francs en remplacement des 270 actions privilégiées de 500 francs encore existantes.

Les intéressés auront en outre, à délibérer sur l'autorisation à donner au conseil d'administration de négocier, avec les obligataires, la prise en charge par la société des impôts nouveaux en échange de la modification du mode d'amortissement.

Compagnie des Tramways de Tours.

Cette Société a réalisé, pendant l'exercice 1912-1913, un bénéfice net de 36.340 francs, au lieu d'une perte de 44.000 francs précédemment. Ce résultat est dû tant à l'augmentation des recettes d'exploitation qu'à une très sérieuse compression des dépenses d'exploitation qui ont porté le bénéfice brut de 175.800 francs à 249.164 francs.

Les bénéfices nets qui seront affectés à l'amortissement du solde débiteur reporté, ramèneront ce compte de 56.759 francs à 20.418 fr.

Compagnie Générale des Tramways de Buenos-Ayres.

La vaste entreprise de transport en commun qu'est l'Anglo-Argentine Tramways Co Ltd, dirigée par la Compagnie Générale de Tramways de Buenos-Ayres, se développe d'année en année dans des conditions remarquables.

Le nombre de voyageurs transportés en 1912 a été de 316.260.077 contre 299.154.835 en 1911 et 276.426.524 en 1910.

Les recettes ont atteint pendant la même période 69.692.783 francs, contre 66.096.315 en 1911 et 60.793.116 en 1910. Les bénéfices se sont élevés à 27.516.051 francs, contre 26.163.836, soit une majoration de 1.352.215 francs.

Pendant le premier semestre de 1913, il a été transporté 169.254.844 voyageurs, au lieu de 154.505.507 en 1912, soit 14.749.237 ou 9.5 pour cent en plus. Les bénéfices sont montés à 14.862.294 francs au lieu de 13.549.491 francs, ou une augmentation de 1.313.573, soit 9 p. c.

La recette moyenne par voiture-kilomètre a passé de fr. 80.07 en 1910, à fr. 89.22 en 1911, à fr. 90.63 en 1912.

La consommation moyenne d'énergie électrique par voiture-kilomètre a été diminuée.

Pour l'année entière 1912, cette consommation moyenne ne s'est

élevée qu'à 688 watt-heures; elle était de 767 watt-heures pour 1911.

De notables économies ont ainsi été réalisées.

Par contre, divers autres chapitres ont subi, en 1912, une certaine majoration, entre autres celui relatif aux salaires du personnel du mouvement qui ont été augmentés.

De plus, la redevance due à la municipalité pour l'exercice 1912 est supérieure de plus de 20.000 livres sterling à celle de l'exercice précédent.

Notons encore que la hausse des frais de transport du combustible et l'utilisation d'un charbon différent du « meilleur Cardiff » ont eu un effet fâcheux sur le prix de l'énergie électrique.

Relativement aux lignes souterraines, le rapport qui a été présenté à l'assemblée générale dit que selon toutes probabilités, l'inauguration de la première ligne souterraine Plaza Once à la Plaza Mayor aura lieu le 1^{er} décembre 1913.

Les travaux ont été poursuivis avec la plus grande activité et à l'entière satisfaction des autorités.

Le prolongement de cette ligne jusqu'à Caballito (3 km. 600) est en pleine construction et tout fait prévoir qu'il pourra être ouvert à l'exploitation vers la fin de 1914.

De la sortie du tunnel à Caballito, les voitures se rendront directement jusqu'à Villa Devoto et Liniers, par les voies de surface équipées spécialement à cet effet.

La ligne n° 2 Retiro-Constitucion est à l'étude et l'on envisage la possibilité de commencer les travaux vers la seconde moitié de 1914.

Grâce à l'expérience spéciale que le personnel de l'Anglo-Argentine a acquise pendant la construction de la première ligne, les travaux du prolongement Once-Caballito et de la seconde ligne seront exécutés en régie par le bureau de construction de l'Anglo-Argentine.

Les voitures actuellement arrivées à Buenos-Ayres ont été examinées par les autorités et ont rencontré leur entière approbation, tant au point de vue de l'exécution que de l'aspect général.

Charbons Allemands.

Le Syndicat de la Ruhr vient de faire connaître ses prix de base.

Pour les coques et charbons à coke, ils sont fixés pour la période intérimaire du 1^{er} janvier au 30 septembre; mais pour les charbons, ils le sont pour la période normale du 1^{er} avril 1914 au 31 mars 1915.

La baisse ressort à 1 mk 50 pour le coke de haut-fourneau, dont le prix s'établit à 17 mk et à 1 mk pour les charbons à coke.

Pour les charbons, la baisse est de 0.50 à 1 mk.

La réduction de production pour le mois de décembre a été fixée à 15 % pour le charbon et à 45 % pour le coke.

Mélancolique est d'ailleurs le rapport du syndicat. Il constate que l'extraction journalière moyenne n'est que de 320.845 t., au lieu de 350.480 t., en janvier dernier, et que tandis qu'à cette

époque les expéditions dépassaient de 10.93 %, les quantums, pour octobre, elles leur ont été inférieures de 10.27 %.

Les expéditions de coke ont subi la plus forte réduction. Elles n'ont été que de 963.633 t. contre 1.184.570 t. en octobre 1912.

Société Minière et Métallurgique de Penarroya.

Les actionnaires se sont réunis en assemblée extraordinaire le 23 octobre. Ils ont décidé l'augmentation du capital de 1.562.500 fr., approuvé l'absorption de Marseille-l'Estaque et autorisé le conseil à augmenter de nouveau le capital jusqu'à concurrence de 1.500.000 francs.

La possession des établissements Figueroa, pour la transformation du plomb, constituait déjà pour la Société un élément d'activité industrielle et commerciale dans le midi de la France, mais le conseil a pensé qu'en raison des moyens d'action dont elle disposait, la Société pourrait développer son industrie dans cette région, en ajoutant à l'usine du Rouet des ateliers de fusion et de désargenta-tion. En outre, la Société a avantage à réaliser petit à petit les 20.000 mètres de terrains sur lesquels se trouvent les usines Figueroa situées près du Prado et qui prennent continuellement plus de valeur et à construire une autre usine sur les terrains de Marseille-l'Estaque qui s'étendent sur 70 hectares.

Aux termes des accords intervenus, la Société de Marseille-l'Estaque apporte à la Société de Penarroya tout son actif à la date du 30 juin 1913. Par contre, elle reçoit 2.500 actions nouvelles de Penarroya, coupon n° 31 attaché, c'est-à-dire ayant droit à la répartition des bénéfices de 1913, plus une somme de 10.000 fr. en espèces.

Pour mener à bien divers projets, la Société Penarroya va procéder à une augmentation de son capital. Il sera émis immédiatement 6.250 actions nouvelles de 250 fr. chacune et ultérieurement 6.000 autres actions semblables. Les 6.250 actions à émettre de suite seront offertes de préférence aux actionnaires actuels à raison d'une action nouvelle pour treize anciennes, au prix de 1.250 fr. l'une, avec droit aux bénéfices de 1913. Le capital sera ainsi porté à 22 millions 875.000 fr. et, par la remise des 2.500 actions d'apport, à 23.500.000 francs.

Katanga.

L'assemblée des actionnaires a eu lieu le 19 novembre.

Les bénéfices réalisés au cours de l'exercice clos le 28 février dernier s'élèvent à fr. 127.613.21, qui, joints au report à nouveau de fr. 4.864.56, forment un solde disponible de fr. 132.477.77.

L'an dernier la Société du Katanga n'avait pas réalisé de bénéfices; le solde créditeur de fr. 184.864.56 qu'accusaient les comptes provenait du report de l'exercice antérieur, report qui atteignait fr. 194.983.81. Ce solde avait permis de distribuer aux 6.000 actions

privilégiées leur coupon statutaire de 6 % ou 30 fr., intérêt exigeant un décaissement de 180.000 fr.

Pour l'exercice 1912-1913, le solde bénéficiaire sera reporté à nouveau et les actions privilégiées ne pourront donc pas toucher leur intérêt statutaire, intérêt qui est récupérable.

Au sujet du Katanga, ajoutons que le Comité a fait procéder, ces jours derniers, à une vente publique de parcelles de terrain à Kambove.

Le « *Journal du Katanga* » nous apprend que cette vente avait attiré de nombreux résidents d'Elisabethville, qui se sont rendus acquéreurs de diverses parcelles à des prix vraiment extraordinaires et qui n'ont pas été atteints jusqu'ici, même dans la capitale du Katanga.

On cite des achats à 32 francs le m. c. dans la brousse.

Le rapport analyse la situation des Compagnies dans lesquelles la Compagnie du Katanga a des intérêts, notamment la *Société de Recherches minières*, la *Société Industrielle et minière*, l'*Union minière* et la *Compagnie du Lomami*.

Ouenza.

Le 16 octobre a été signée, au ministère français des travaux publics, la convention définitive relative à la constitution de la nouvelle Société de l'Ouenza qui réunit dans une seule main l'exploitation de la mine et de la minière.

A la constitution de cette société participent dans de certaines proportions qu'il serait fastidieux d'énumérer, puisque là n'est pas le nœud de l'affaire, l'ancienne société concessionnaire (Muller), les Acéries de France, Pont-à Vedrin, Commentry-Fourchambault, Basse-Loire, Hersent et Cie, et le groupe Carbonnel. Ce n'est toutefois pas avant trois mois environ que pourra être obtenu le décret de transfert définitif de la concession de l'Ouenza.

LÉGISLATION

La Douma russe sera prochainement saisie d'un projet de loi réglant l'existence des syndicats et trusts. La nouvelle loi reconnaîtra formellement les unions commerciales et industrielles de tout genre à la condition d'un fonctionnement public sous le contrôle du gouvernement qui aura le droit de réprimer tout abus.

BIBLIOGRAPHIE

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire sera envoyé à la Rédaction, 30, avenue de l'hippodrome, à Bruxelles.

LE RECUEIL FINANCIER. — *Annaires des valeurs cotées à la Bourse de Bruxelles*. 21^e année, 1914. — Bruxelles, Etablissements Emile Bruylant, éditeurs. Un vol. gr. in-4^o de 1.800 pages, reliure pleine toile. — Prix ; 20 francs.

M. V. D. M.

Société du Chemin de Fer Electrique d'Oranienbaum

SOCIÉTÉ RUSSE

Cette société, dont le siège est à St-Petersbourg, a pour objet la construction et l'exploitation du

Chemin de Fer de St-Petersbourg, Péterhof et Prolongements

Capital-actions : Rbs. 3,615,900 entièrement versés

Vente par souscription publique de 25.000 obligations 5^{p.c.} Or au porteur

au capital nominal de Rbs. 187.50 = 500 Francs

Remboursables en 50 ans à partir du 1^{er} décembre 1915

Faisant partie des 28.052 obligations dont la création est autorisée par le Gouvernement Impérial.

Ces obligations rapportent un intérêt annuel de 25 francs net payable par semestre, les 1^{er} Juin et 1^{er} Décembre de chaque année

Conformément à la loi russe, elles sont gagées par une première hypothèque sur tous les biens de la société.

Le paiement des coupons et le remboursement des titres s'effectueront à tout jamais libres de tous impôts russes présents ou à venir.

Ces titres sont également nets de tous impôts français actuellement existants.

La Société a pris à sa charge le paiement de tous les impôts et taxes, dont ces titres seraient passibles en Belgique.

Cette émission d'obligations est autorisée par les Statuts de la Société approuvés par ukases de Sa Majesté l'Empereur de Russie, en date des 19 juin 1909 et 8 avril 1911.

Prix d'émission 93 % ou Fr. 465 par obligation de 500 francs
Jouissance du 1^{er} décembre 1913

Les souscriptions doivent être accompagnées d'un versement de Fr. 100 par titre, le solde sera exigible le 25 novembre.

Au taux d'émission, le placement ressort à 5.37 % net, sans compter la prime d'amortissement.

La souscription sera ouverte le Mardi 18 Novembre 1913

à Anvers : à la Banque de Reports, de Fonds Publics et de Dépôts, 48, place de Meir ;
à Bruxelles : à la Banque de Reports, de Fonds Publics et de Dépôts, 59, rue des Colonies ;
à Gand : à la Banque Centrale Gantoise, 23, place d'Armes ;
à Paris : à la Banque Russe du Commerce et de l'Industrie, 11bis, rue Scribe ;
à St-Petersbourg : à la Banque de Commerce Privée de St-Petersbourg.

On peut souscrire dès à présent par correspondance.

Les Statuts de la Société, ainsi que les bulletins de souscription sont à la disposition du public aux guichets des établissements ci-dessus.

A défaut de paiement du versement de libération à l'époque fixée, les souscripteurs seront passibles d'un intérêt de retard au taux de 6 % l'an. Les titres pourront être vendus sans mise en demeure, un mois après la date d'exigibilité, pour le compte et aux risques des retardataires.

L'admission aux Bourses de Paris, Bruxelles, Anvers et de Saint-Petersbourg sera demandée.

Partie réservée à la Belgique : 10.000 titres (nos 15.001 à 25.000)

Tous les titres sont abonnés au timbre français.

Il sera délivré des certificats provisoires, au porteur, qui seront échangés ultérieurement contre des Titres définitifs sans conformité de numéros.

Les publications légales ont été faites en France : au Bulletin des Annonces légales obligatoires à la charge des Sociétés financières le 6 octobre 1913 ;

en Belgique : aux annexes du Moniteur Belge le 15 octobre 1913 sous le n° 7002 et le 17 octobre 1913 sous le n° 7066.

Tramways et Électricité en Russie

SOCIÉTÉ ANONYME

constituée par acte passé devant M^e M. De Doncker, notaire à Bruxelles, le 21 juin 1911, publié au *Moniteur Belge* le 5 juillet 1911 (acte n^o 4533) et dont les statuts ont été modifiés par acte passé devant le dit notaire le 20 octobre 1913, publié au *Moniteur Belge* les 7 et 8 novembre 1913 (acte n^o 7698).

SIÈGE SOCIAL : 158, rue Royale, à Bruxelles.

ÉMISSION PAR SOUSCRIPTION PUBLIQUE

DE

20,000 Obligations 5 p. c. de 500 francs nominal

créées suivant décision de l'Assemblée générale extraordinaire des actionnaires du 20 octobre 1913.

La notice relative à cette émission, notice publiée conformément à l'article 82 de la loi sur les sociétés commerciales,

a été insérée aux annexes du *Moniteur Belge* du 8 novembre 1913, sous le n^o 7699.

PRIX D'ÉMISSION : 470 francs

payables } à la souscription. 50 frs, contre quittance,
à la répartition 420 frs, le 16 décembre 1913,
plus les intérêts à 5 p. c. l'an sur 500 frs, du 1^{er} novembre
jusqu'au 16 décembre 1913, soit fr. 3,20 par titre, ce qui
représente fr. 473,20 par obligation. En effectuant ce
versement, les souscripteurs recevront les titres définitifs,
coupons au 1^{er} mai 1914 et suivants attachés.

A défaut de paiement du versement de libération le 16 décembre 1913, les souscripteurs seront passibles d'un intérêt de retard au taux de 6 p. c. l'an. Les titres pourront être vendus, sans mise en demeure, un mois après cette date, soit à partir du 16 janvier 1914, pour le compte et aux risques et périls des retardataires.

Ces obligations rapportent 25 francs d'intérêt annuel, net d'impôts belges présents et futurs, payable par coupons semestriels de fr. 12,50 les 1^{er} mai et 2 novembre de chaque année et pour la 1^{re} fois le 1^{er} mai 1914.

Elles sont amortissables au pair, en soixante ans, par tirages au sort annuels, conformément au tableau d'amortissement mentionné sur le titre, le 1^{er} mai de chaque année; le 1^{er} remboursement aura lieu le 1^{er} mai 1915.

Toutefois, la Société s'est réservée la faculté de rembourser anticipativement, à partir du 1^{er} mai 1930, tout ou partie des obligations qui resteront en circulation à cette époque.

Le paiement des coupons, de même que le remboursement des obligations sorties aux tirages, s'effectueront dans les Etablissements de banque chargés de l'émission.

LA SOUSCRIPTION SERA OUVERTE LE MERCREDI 10 DÉCEMBRE 1913

de 10 heures du matin à 3 heures de relevée

A BRUXELLES : à la Banque de Bruxelles, 62, rue Royale ;

» Banque de Paris et des Pays-Bas (Succursale de Bruxelles), 29-31, rue des Colonies ;

chez MM. F. M. Philippon et Co, 44, rue de l'Industrie.

Les statuts de la Société, ainsi que des bulletins de souscription, sont à la disposition des souscripteurs aux guichets des banques ci-dessus. Dans le cas où les demandes dépasseraient le nombre des titres mis en souscription, elles seraient soumises à répartition, sans délivrance de fractions.

L'admission des titres à la cote officielle de la Bourse de Bruxelles sera demandée.

Malt Kneipp

Mélangé au

Café



AU NABAB

FABRIQUE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES

FONDÉE EN 1868

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseur de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La maison garantit tous les objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoires, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du catalogue illustré (plus de 900 modèles).

MODIES

Maison Paul Lefizelier Bruxelles

142, Rue Royale



Téléphone 117.32

La maison invite sa nombreuse clientèle élégante à venir visiter ses nouveaux salons de modes où elle pourra admirer chaque jour les dernières créations.

UNION DU CRÉDIT DE BRUXELLES

57, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères

Escompte des traites au taux de la Banque Nationale

Dépôts à vue 3 p. c.
Dépôts à deux mois . . 3 1/2 p. c.
Dépôts à un an 4 1/2 p. c.

Location de Coffres-Forts 12 francs par an.

ACCUMULATEURS TUDOR

(Société Anonyme)

CAPITAL : 1.200.000 FRANCS

Bruxelles - 79, Rue Joseph II - Bruxelles

1410 et 11.530 — Télégrammes : Tudor-Bruxelles

Banque Internationale de Bruxelles

Société Anonyme, 27, Avenue des Arts

CAPITAL : 25.000.000 DE FRANCS ENTIÈREMENT VERSÉS

Opérations de Bourse. — Reports. — Garde de titres.

Administration de portefeuille. — Avances sur titres. — Escompte.

Encaissement d'effets de commerce.

Encaissement de coupons. — Monnaies étrangères. — Chèques et lettres de crédit sur tous pays. — Compte de dépôts franco de commission.

Comptes. — Joints.

Comptes courants. — Service financier de sociétés.

Comptes de Quinzaine.

Location de coffre-forts.

Pour tous renseignements on est prié de s'adresser au siège social :

27, avenue des Arts, 27 — Téléphones : A 3870, 3901, 6739, 8056

où à la succursale

42-52, rue du Lombard, 42-52 — Téléphone : A 4776

SOCIÉTÉ TOULONNAISE DU BAZAR-CLE. — Le conseil a décidé la mise en paiement d'un acompte de dividende de 6 f. net sur les actions A de cette société, payable à partir du 15 novembre.

BISCUITS OLIBET. — L'assemblée a approuvé les comptes de 1912-1913. Les bénéfices nets s'élèvent à 458.636 francs. La différence entre les exigibilités et les disponibilités est de 964.814 francs, le montant des réserves atteint 2.344.443 francs. Le dividende a été fixé à 4 francs par action.

BOLEO. — La production de cuivre pur du mois d'octobre s'élève à 1.082 tonnes 1/2 (tonnes de 1.016 kilos). Rendement : 3-548 o/o.

FORGES DE FRANCHE-COMTÉ. —

Pour 1912-1913, les produits bruts se sont élevés à 1.222.616 fr. au lieu de 1.131.040 fr. en 1911-1912; les bénéfices nets ont atteint 751.207 fr. contre 704.824 fr. précédemment. Le conseil a proposé de maintenir le dividende à 6 fr. par action.

Spécialité de Découpage et Collage d'Echantillons d'Etoffes

Ateliers de Brochage, Satinage, Cartonnage,
Perforage et Numérotage

Pliage et mise sous bandes de circulaires et journaux

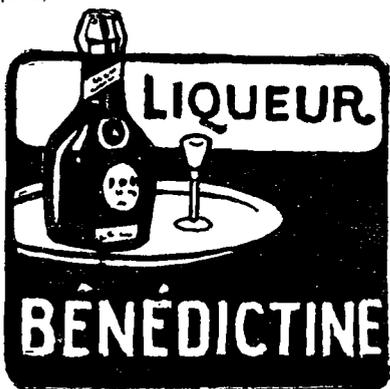
MAISON SAINTE-MARIE

Fondée en 1368

Rue Pachéco, 12, BRUXELLES

Téléphone 252

Médailles aux expositions de Bruxelles
Paris, Liège et Bordeaux
Médaille d'Or à l'exposition Universelle de
Bruxelles 1910



Compagnie Internationale de Tramways

Société Anonyme

SIÈGE SOCIAL : 23, RUE ROYALE, BRUXELLES

RECETTES D'EXPLOITATION

Octobre 1913

	Exercice cour.	Exercice précéd.	Exercice cour.	Exercice précéd.
Chemins de fer Economiques en Cata- logne (1)	21.902.07	17.307.63	202.865.47	196.190.98
Tramways de Livourne (2)	79.299.75	72.770.70	1 ^{er} mois de l'exercice	
Chemins de fer Madrid-Prado-Almo- rox (1)	45.868.39	36.120.37	510.722.23	566.029.55
Chemin de fer de Valence et Aragon (1)	42.378.60	39.094.52	303.615.23	306.358.82
Tramways Electriques de Vérone Ville	46.839.05	44.187.70	436.165.70	412.406.40

MOIS DE SEPTEMBRE 1913

Ligue-Toscana d'Electricité (1)	210.162.59	189.240.11	1.744.982.47	1.479.628.27
---	------------	------------	--------------	--------------

(1) L'exercice clôture le 31 décembre.

(2) L'exercice clôture le 30 septembre.

Bulletin de l'Institut de Sociologie Solvay

(PARC LÉOPOLD, BRUXELLES)

*Publication périodique paraissant en fascicules grand in-8°;
l'année forme un volume de 100 feuilles d'impression environ.*

Prix de l'abonnement : Belgique 15 fr. ; Etranger 20 fr. — **Prix du numéro 4 fr.**

Chaque fascicule comprend :

1° La continuation des *Archives sociologiques* publiées par EMILE WAXWEILER.

Cette publication tend à introduire un point de vue déterminé dans les études sociologiques et à constituer une science générale des phénomènes sociaux par application de ce point de vue dans les sciences sociales particulières.

2° Une *Chronique du mouvement scientifique*, qui signale et commente dans de courtes notices les nouvelles publications, les bibliographies, les entreprises de coopération scientifique, les voyages et les explorations, les institutions, sociétés et revues nouvelles, les congrès les nouvelles et informations du monde savant, etc. Outre des notices, la « Chronique » reproduit les principaux titres de livres, brochures, articles de périodiques recueillis chaque mois par le service de documentation de l'Institut dans les catalogues de la bibliothèque ;

3° Une *Chronique de l'Institut* qui rend compte notamment des réunions des groupes d'études, où sont discutées les questions à l'ordre du jour dans les différents domaines de la sociologie et de ses applications.

Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains

N'EMPLOYEZ QUE LA

Plume Réservoir Rouge & Noir

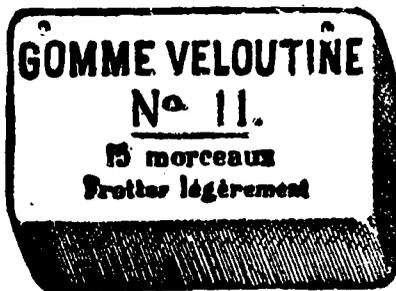
M. O. V.



Exigez cette marque de préférence à toute autre.

La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours encrée et ne coule jamais, quelle que soit la position qu'on lui donne.

Artistes, Architectes, Dessinateurs



N'EMPLOYEZ QUE LA

Gomme Veloutine

Laisse le papier intact.

Enlève toute trace de crayon.

Ecoliers et Etudiants

N'ÉCRIVEZ QUE SUR LE PAPIER FILIGRANE

L'ÉCOLIER

Pour vos registres, copies-de-lettres, etc., exiger « LES CLEFS »

comme marque et pour votre papier

à lettres d'affaires, demandez la « NATIONAL MILL ».

En vente chez les papetiers et imprimeurs du pays.

L'Expansion Belge

Revue Mensuelle Illustrée

Œuvre de Vulgarisation économique,
coloniale, scientifique, littéraire, artistique,
sportive.

Chaque Fascicule
comporte plus de 100 pages abondamment
illustrées

Prix du Numéro : 1 Franc

Abonnements :

Belgique	12 francs
Etranger	15 francs

Rue de Berlaimont, 4, Bruxelles

Sommaires des derniers numéros de la Belgique Artistique et Littéraire

1^{ER} OCTOBRE 1913

- MAURICE GAUCHEZ : *Le Comte P. De Smet de Naeyer.*
FRANZ HELLENS : *Les Chasseurs d'Illusions.*
R.-E. MÉLOT : *L'Indifférent.*
STÉPHANIE CHANDLER : *Hans Christian Andersen.*
MARIE GEVERS : *La journée d'hiver.*
AUGUSTE VIERZET : *Voyages et Villégiatures.*
ARTHUR DE RUDDER : *Sur la fin d'un écrivain illustre.*

Chroniques de la Quinzaine.

16 OCTOBRE 1913

- JEAN NÉLIS : *Défense et Illustration de la Langue Française.*
EDOUARD BRISMOUTIER : *Sur le Chemin de la Vie.*
STÉPHANIE CHANDLER : *Hans Christian Andersen.*
IWAN GILKIN : *Encore le Palais de la Paix.*
ARTHUR DE RUDDER : *Impressions d'Espagne. — Valladolid.*

Chroniques de la Quinzaine.

1^{ER} NOVEMBRE 1913

- LÉON TRICOT : *Le Sourire de Paris.*
FRITZ VAN DER LINDEN : *Questions Coloniales.*
FRANZ MAHUTTE : *Monsieur Badilon Merdenchon.*
JEAN DE BOSSCHÈRE : *Pour lire « Cressida » de Suarès.*
AUGUSTE VIERSET : *Ni Fleurs, ni Couronnes.*
ARTHUR DE RUDDER : *Spello et le Pinturricchio.*

Chroniques de la Quinzaine.

15 NOVEMBRE 1913

- SANDER PIERRON : *Considérations sur l'Architecture.*
R.-E. MÉLOT : *Convalescence.*
MARGUERITE VANDE WIELE : *Les Chatnes Victorieuses.*
MAURICE GAUCHEZ : *Edmond Glesener.*
LOUIS PIERARD : *Le Poète et le Peuple.*
MARC NEUBOIS : *La Voix sans Echo.*
IWAN GILKIN : *Le Suffrage Universel en Belgique.*
ARTHUR DE RUDDER : *Livres Anglais.*

Chroniques de la Quinzaine.



IMPRIMERIE MICHEL DESPRET
6, RUE BERTHELS, NIVELLES
TÉLÉPHONE 1

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

Revue Nationale du Mouvement Intellectuel

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 16 DE CHAQUE MOIS



HÉSITATION

Dessin de FOX.

Prix du Numéro : Belgique : 60 centimes. — Etranger : 75 centimes.

26-28, RUE DES MINIMES, BRUXELLES

LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

DIRECTEURS : **PAUL ANDRÉ & FERNAND LARCIER**

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : **R.-E. MÉLOT**

ABONNEMENTS { BELGIQUE : UN AN, 12 FRANCS; SIX MOIS, 7 FRANCS.
 { ÉTRANGER : » 15 » » 9 »

Toutes correspondances et communications doivent être adressées :

Pour la Rédaction : 93, rue Ducale, à Bruxelles. Tél. B. 5522.

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes. Tél. A. 712.

La Revue ne publie que de l'inédit.

Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

SOMMAIRE DU N° DU 16 DÉCEMBRE 1913

Auguste Vierset . . .	Gustave Vanzype	413
Cécile Candièrè . . .	Mon Philippe	433
Gaston Pulings . . .	Poème	458

A travers la Quinzaine :

Iwan Gilkin : Les Faits et les Idées, 462. — **Arthur De Rudder** : Les Peuples et la Vie, 468. — **William Speth** : Paris et les Parisiens, 473. — **Paul André** : La Prose et les Vers, 480. — **Paul André** : Le Drame et l'Opéra, 484. — **Ray Nyst** : Les Salons et les Ateliers, 493.

Bibliographie, Memento.

Illustrations de : **Fox, Lucien Frank, F. Lantoinè, R. Lutter, E. Mahaux.**

GUSTAVE VANZYPE

Un maître journaliste.

Depuis vingt-cinq ans sa silhouette massive au veston flottant et au feutre de rapin a surgi partout où il y avait des joies à dépeindre, des souffrances à signaler, des griefs à entendre, des émotions à traduire, de la beauté à exalter. Sa belle tête d'apôtre à la barbe ondoyante, au front large et haut, est apparue parmi le groupe de la presse dans les cérémonies, les assemblées, les meetings, aux séances du Parlement et de la Cour d'assises, dans la cohue des cortèges, l'animation des grandes manœuvres, le tumulte de l'émeute ou l'angoissant et morne silence des corons en grève.

Entre deux reportages, il assistait à une première de théâtre ou un vernissage de salon, visitait des ateliers d'artistes ou pérégrinait à travers les musées d'Europe, parcourait la banlieue bruxelloise, la Flandre ou la Campine, puis venait reprendre sa tâche de journaliste à tout faire.

Bloc-notes en main, il fut, près des fosses en deuil, à la remonte des cadavres et des escapés ; inventoria les charniers de Cérroux-Mousty, de Forest, de Contich ; assista aux émouvantes péripéties du sauvetage des mineurs ensevelis à Courrières et à leur réapparition dramatique ; attendit dans l'anxiété d'une nuit glaciale l'arrivée à Cuxhaven des survivants du navire-école, et vit défiler à Sofia les soldats revenant des champs de bataille de la Thrace.

Pendant un quart de siècle il a ainsi vécu les événements ; ses yeux pensifs, dont le lorgnon avive encore la douceur, ont discerné les tares, les mensonges, les compromissions ; ils ont fouillé les misères, scruté les détresses, analysé les énigmes sociales ; et s'ils ont fulguré parfois

contre tout ce qui est bas, égoïste et vil, souvent aussi la beauté d'humbles dévouements, de noblesses discrètes, d'activités altruistes les a baignés d'émotion.

Ces impressions diverses, comme ses convictions ardentes, il ne s'est point lassé de les traduire, rehaussant ainsi de philosophie réconfortante sa plus modeste « copie » de reporter. Et pour exprimer plus totalement ses ferveurs et ses indignations le journaliste, conscient de la mission de l'écrivain et de l'artiste, s'est fait conteur, romancier, dramaturge et critique.

Car, — il faut se hâter de le dire avec Georges Rency — « il n'y a pas de différence essentielle entre les romans, les contes, la critique de Vanzype et sa production dramatique. Un même esprit anime tout ce qu'il écrit, et s'il semble s'être tourné plus volontiers vers le théâtre, c'est vraisemblablement parce que cette forme d'art lui fournissait un moyen plus efficace, plus rapide aussi, de communiquer ses idées au public, de leur faire produire toute leur force d'apostolat. Romancier, conteur, critique ou dramaturge, nous le voyons toujours pareil et égal à soi-même, aussi grave, aussi noble, aussi discret et mesuré, aussi épris d'un haut idéal de vie probe, active et loyale. »

*
*
*

Certes, en ses débuts, tout écrivain trahit des hésitations, des maladresses, des outrances. Elles ont l'excuse de la jeunesse, de l'inexpérience des gens, des choses, du métier. Mais sous leurs imperfections, les premiers essais de Vanzype révèlent déjà sa personnalité future. On devine que chacun de ses efforts a été logiquement conçu, fermement réalisé. Il voit nettement son but, et n'est perplexe que sur le choix de la voie à suivre.

Pour ce choix, d'où dépendront peut-être l'unité, l'harmonie, la fécondité de son existence laborieuse, et sa haute valeur utilitaire, il ne pourra compter que sur lui-même. Nul ne le guidera dans son éducation, ses goûts, ses préférences.

Né en 1869, à Bruxelles, d'une mère Maestrichtoise et d'un père Bruxellois, d'origine Brugeoise, il est orphelin à 14 ans ; et, à peine sorti de l'école moyenne de Schaerbeek le voici seul, n'ayant pour maîtres que la nature et la vie. Si elles lui imposèrent des heures cruelles et douloureuses, il leur doit aussi ses joies les plus pures, ses enthousiasmes les plus ardents, ses plus consolants espoirs. Il a eu « cette période d'initiation émerveillée où le jeune homme s'éblouit à prendre contact avec les choses et les idées, s'habitue à les regarder avidement, à les considérer en elles-mêmes, simplement, sans commentaires étrangers, à les admirer, isolés et splendides, à s'enorgueillir de les avoir fixées et de démêler leur sens ». (1) J'imagine qu'il lit beaucoup, sans méthode, au petit bonheur, et qu'il subit — parce qu'elle imprègne l'atmosphère intellectuelle du moment — l'influence de la rénovation littéraire de 1880. Il s'enflamme pour une idée, pour une œuvre, pour un paysage.

De quels yeux avides il la contemple, cette nature brabançonne dans le terreau de laquelle sa pensée a plongé ses plus fortes racines. Le mourant décor des nuages qui lui suggéreront plus tard un des contes de « *L'Instinct* », la splendeur de la terre féconde, qu'il exaltera en tant de pages, comme critique et comme romancier, les tableaux de misère qu'il retrouvera, magnifiés, dans l'œuvre de Laermans s'incrusteront en sa mémoire avec une fidélité pieuse qu'explique peut-être son atavique amour de Flamand pour les arts plastiques.

Parfois la mémoire exagère et accentue l'impression enregistrée. Il a vu une fois les Etangs Noirs à la fin d'un jour d'hiver, dans un crépuscule gris. « Et quand je veux, dit-il, imaginer un décor inquiétant, c'est toujours à ce souvenir que je retourne. Je revois des eaux calmes, des eaux sans vie, lâchant une terre pauvre, des maisons basses dont les fenêtres sans lumière sont comme

(1) *La Révélation*, p. 13.

des yeux peureux, et des êtres passant silencieux, et las, et lourds, longeant ces eaux dans lesquelles les silhouettes se reflètent en masses sombres. Je revois une eau de drame, de suicide, une eau mauvaise, guetteuse, autour de laquelle les maisons sont des refuges sombres, les hommes se taisent comme pour se cacher, pour ne point éveiller une attention malveillante, sournoise. » Il s'agit ici d'un paysage disparu, et dans son esprit le même phénomène s'est produit que dans l'esprit de Laermans, quand le peintre de l'*Eau songeuse* a cherché à rendre une forme à ce souvenir d'enfance. Mais d'ordinaire l'image, chez Vanzype, est d'un réalisme saisissant.

Il a naguère battu la banlieue, « cette banlieue à l'aspect complexe où toutes les tristesses sont voisines de toutes les splendeurs, où les hommes ne sont plus des paysans et ne sont pas des citadins, où la campagne et la cité sont en lutte, où la vie rurale et la vie urbaine mutuellement se déséquilibrent, où les pierres envahissent la terre et la stérilisent, où les êtres souffrent de la défaite de la nature qui recule et dont la beauté sereine se dresse, à l'horizon, mélancolique, subsiste encore par endroit, tenace, crispée, en un bouquet d'arbres, en un champ, en un reste branlant de chaumière... »

Il a parcouru la campagne autour des villages et des hameaux de Koekelberg, de Ganshoren, de Jette, de Berchem, de Dilbeck : « Autour du hameau, c'est le champ et le verger, la lourdeur blonde du froment et du seigle, les feuilles drues de la betterave et du trèfle, le houblon conduisant ses feuilles et ses fleurs jaunes en une lente ascension vers le ciel, la modeste verdure charnue des vastes champs potagers, les pommiers dont les fruits font ployer les branches fatiguées de leur régulière fécondité. Des odeurs de lait et de pain se mêlent au parfum frais du houblon. Des meuglements de bêtes passent dans le vent. Et des maisons basses sortent des cris d'enfants. L'homme et la terre sont unis étroitement. Celle-ci sert celui-là. La charrue dont la large lame s'allume d'une

clarté coupante dans la pénombre de cette grange, semble résumer la vie. Rien ne peut inquiéter ces hommes dont on entend les voix placides devisant au cabaret devant le lourd breuvage fait des fruits qu'ils ont cultivés, et ces amoureux qui s'en vont, enlacés, par le chemin sinueux sous les saules, dans la paix du soir indolent. Au détour de ce chemin ils découvriront brusquement la vaste plaine, l'horizon lointain, l'infinie succession des vallons et des collines, le tumulte des arbres, la formidable palpitation de la vie sous le ciel écrasant, sous les nuages en marche. Et, même s'ils sont très las du labeur du jour, même si quelque souci les hante, ils regarderont au loin avec confiance, toute cette terre dont ils savent la générosité, qu'ils aiment pour l'effort qu'ils lui donnent et le pain qu'ils lui demandent. A leurs yeux, d'ailleurs, elle n'est point si vaste, elle n'est point si mystérieuse. Tous les sentiers conduisent à des toits rouges ou à des clochers qu'ils connaissent. Partout il y a des champs et des métairies. Au bout de tous les chemins mystérieux il y a des buts, des villages et des hameaux où règnent la paix laborieuse, la vie normale, simple.

Sur ce fond de grandeur impassible, ces paysans silencieux prendront soudain, eux aussi, une grandeur héroïque. La lourdeur de leurs lignes, la disgrâce de leurs mouvements incomplets quand ils ne se justifient pas par le travail, s'accroîtront dans le contraste du rythme pur du paysage, des gestes épiques des arbres et des nuages ; mais le regard se chargera de contemplation, un peu du grand frémissement de tout passera dans la chair bistrée des femmes, et les tons rudes et sombres des hardes salies participeront à la vaste harmonie de ce pays où toutes les couleurs voisinent et se pénètrent, de ce pays où tous les caractères se mêlent, où alternent la joie et la gravité, où la richesse féconde vient de l'effort douloureux, où la lumière et l'ombre sans cesse se livrent combat, où il y a du triomphe et de la soumission, du bonheur et de l'inquiétude, de la béatitude et du drame, du soleil et de la pluie,

et où, pour subir ces péripéties, tout doit être vigoureux, fait de matière et de couleur résistantes, solidement bâti. »

Ce paysage brabançon, « ce paysage pathétique où se mêlent la majesté de la puissance indifférente, les vastes espoirs, les rêves lointains, les grands enthousiasmes, les découragemnts et les effrois », qui dit à la fois l'impassibilité de la nature et le tenace travail des hommes, qui est « la terre tout entière, la terre formidable, la terre sur la destinée de laquelle l'homme ne peut rien, la terre qui partout est la même, subit les mêmes frissons, les mêmes joies et les mêmes angoisses sous les mêmes efforts humains, dans le même passionnant mystère », ce paysage-là, est-ce bien ainsi que le voyait Vanzype à seize ans, tel qu'il le dépeignait vingt ans plus tard dans son étude sur Eugène Laermans ?

Non sans doute ; à l'âge où il s'essaie à de fiévreuses ébauches, à d'inexperts lavis d'aquarelles, à cette époque transitoire des camaraderies d'artistes, des dissertations de cénacles, des ferveurs ingénues et des contemplations extasiées, il perçoit mieux les tons, les couleurs et les lignes, que l'âme et le symbole. Il les devine, toutefois, confusément et ne tardera pas à sentir de plus en plus la puissance d'évocation de la nature. Il comprendra qu'un paysage peut orienter nos pensées vers toutes les splendeurs troublant par la révélation de la beauté incluse en toutes choses, exalte et ennoblit la pensée humaine, épure notre sensibilité et nous dirige vers les idées générales et synthétiques.

La grandeur du rôle l'obsède ; mais les arts plastiques, qui lui permettront de susciter toutes les réflexions, lui fourniront-ils le moyen de les formuler ?

Cette question que trop de peintres, pour leur malheur, ont prétendu répondre par l'affirmative, peut-être Vanzype, au début de sa carrière, ne se l'est-il point posée aussi nettement que je me plais ici à le supposer. Peut-être l'instinct, dont il a tant de fois noté l'impérieuse volonté,

a-t-il guidé spontanément le jeune homme en qui le penseur s'équilibrait à l'artiste. Toujours est-il qu'en août 1887, à dix-huit ans, Gustave Vanzype, préférant décidément la plume au pinceau, entrait comme reporter au *Rapide*.

*
**

Pourtant, fidèle à ses premières aspirations, c'est de peinture encore qu'il s'occupera à ses moments de loisir. En 1888 il publie dans *Le Rapide* une série d'articles sur des ateliers d'artistes. A la *Nation* de Victor Arnould, il donnera, du salon de 1890, un commentaire tout débordant de ses enthousiasmes. Le critique s'affirme ainsi, avant le conteur et de dramaturge ; et quand, à *La Gazette* — où il entre en 1891 après quelques mois passés à *l'Etoile*, on lui confiera en 1896 la chronique artistique, Gustave Vanzype sera préparé à cette mission dont il a la conception la plus noble. Il a appris à débrouiller les divers modes d'expression de la sensibilité, à dégager la source et la part des influences, à noter les distinctions profondes et infinies par lesquelles se manifeste la personnalité. Il s'est initié aux procédés de facture, à toutes les ressources du métier ; et lentement, méthodiquement, par l'étude des chefs d'œuvre et le constant contact avec la nature et la vie qui resteront ses maîtres il élabore cette forte et saine doctrine esthétique à laquelle il doit le souci d'idéal, l'unité de vue, la logique puissante et la profonde conviction que l'on retrouve aussi bien dans ses magistrales monographies de peintres que dans ses romans et ses pièces.

Avec ses études sur Eugène Laermans, Franz Courtens, Vermeer de Delft, publiées toutes trois la même année, en 1908, le critique a atteint la plénitude de ses qualités de pénétration, d'analyse et de jugement. C'est là qu'on trouvera sous une forme parfaite, précise et colorée, la plus complète expression de ses opinions et de ses préférences.

Pour que l'œuvre d'art remplisse son rôle, elle doit s'adresser d'abord à nos yeux, « ce sont nos yeux qu'elle doit

émouvoir, c'est par eux qu'elle doit atteindre notre raison, nos nerfs et notre cœur. Elle doit les séduire, et on ne les séduit que par de la beauté extérieure, claire, immédiatement visible ; pour que cette beauté ensuite nous émeuve, il faut qu'entre elle et nous, entre elle et notre vie et le décor de celle-ci, nous découvriions aisément un lien, une communion. Il faut que nous sentions les êtres et les choses que l'œuvre évoque faits de la même pâte frémissante que nous-mêmes et que les choses qui nous entourent, dont nous connaissons les frissons, les saveurs et les amertumes. Il faut que nous nous retrouvions et que nous reconnaissons la terre et ses fruits. Rien ne peut émouvoir l'homme en quoi ne vit point pour lui un peu de souvenir ; il ne peut concevoir rien qui lui soit étranger ; nos rêves mêmes n'imaginent rien complètement ; ils font passer des visages connus dans des décors déjà contemplés. »

Pour faire œuvre d'art, dira-t-il encore, l'artiste a le droit, il a le devoir d'interpréter, de modifier. Quand il a devant lui un coin de terre et un coin de ciel, s'il veut prolonger l'impression, s'il veut qu'elle fasse pressentir, qu'elle embrasse toute la terre et tout le ciel, toute l'ombre et toute la lumière, toute la matière et tout l'éther, il accentuera les caractères, afin que dans ce peu de terre solide il y ait toute la force, et que, par contraste, dans cette portion de ciel il y ait toute l'atmosphère. Pour cela il transposera les tons, il accentuera les formes. Et il restera vrai parce que la vérité, dans l'œuvre d'art, est atteinte pourvu que l'on garde la fidélité dans les relations, dans les valeurs.

Ce qui lui plaît chez Courtens, c'est qu'il ne peint pas seulement l'aspect concret de la nature, mais les frissons et les drames dont ces aspects sont animés, les métamorphoses qu'ils subissent sous l'influence de ces drames et de ces frissons. Or, « il faut satisfaire le désir de contact que cette nature éveille en nous, évoquer toutes les nuances de l'émoi physique, faire passer dans le paysage ce frémissement infiniment varié qui va de la texture rugueuse d'un

tronc d'arbre à la chair tendre d'une fleur, rampe sous la terre, frissonne dans les eaux, rayonne, jusqu'au ciel, et porte aux nuages la commune vibration. Il faut que s'exprime ce pantellement universel sans lequel le paysage n'est qu'un décor. »

Et c'est par la pâte que la peinture l'évoque, par cette pâte onctueuse dont les paysagistes flamands se sont souvent servis avec excès, avec une sorte d'ivresse violente, de débauche brutale qui rendait tout également lourd, mais que les grands artistes ont dispensée avec mesure, montrant qu'on peut, par elle, chanter toutes les délicatesses et clamer toutes les puissances.

La lumière surtout, la magie de la lumière passionnée Vanzype qui ne se lasse point d'observer le rôle qu'elle joue autour des hommes et des choses, d'en analyser les clartés mouvantes, le charme troublant, les douceurs d'intimité, d'en noter les plus subtiles gradations jusqu'à éprouver, devant une toile de Courtens, « la tentation de prendre une poignée de cet air imprégné de lumière et de vapeur, pour chercher sur la paume, en ouvrant la main, la poudre humide d'or et de saphir qu'il doit y laisser. »

Parlant de la *Vue de Delft* de Vermeer, qui est une grande étude de lumière, le critique constate : « Jamais on n'a atteint à plus de vibration. Et les formes apparaissent avec vigueur, les couleurs dans l'infinie variété des tons. Il y a là une éclatante leçon. On voit là comment on peint la saine lumière et comment elle est pathétique, en enveloppant la robustesse des choses et en ne se substituant pas à elles : comment on peut fixer ses caresses et éterniser ses éblouissements sans rien diminuer de cette robustesse, en imprégnant, en argentant, en dorant la matière et la couleur dont elle est faite ; comment, au lieu de manger les formes, d'amoinrir leurs reliefs, la lumière les accentue en donnant à chaque infime parcelle une valeur la différenciant subtilement de la parcelle voisine, et comment elle crée ainsi, dans ce jeu des valeurs, des clartés et des ombres, un frisson d'activité générale

au milieu duquel la vie de la pensée prend la supériorité de la contemplation. »

Il nous montre encore que cette lumière ne caresse point de la même façon les choses et les hommes, ne joue pas auprès de ceux-ci et de celles-là le même rôle ; et en recherchant comment certains artistes l'ont compris, Vanzype est amené à faire, entre Vermeer et Rembrandt, ces deux grands peintres de la lumière, le parallèle suivant dans lequel s'affirment à merveille la méthode du critique, sa fine sensibilité, sa clarté de style et sa délicatesse d'expression :

« Si Vermeer a vraiment été son élève (à Rembrandt) il est plus grand encore pour avoir aussi complètement échappé au puissant rayonnement de ce génie, pour être sorti de cet atelier, d'où tous les disciples emportaient une indélébile empreinte, avec sa personnalité intacte et fraîche, pure de tout alliage. Peut-être est-ce chez Rembrandt qu'il fut attiré par la magie de la lumière, qu'il commença à comprendre le rôle qu'elle joue autour des hommes et des choses. Mais ce n'est point la même lumière que Rembrandt qu'il fixera.

Celle de Rembrandt est fantastique ; elle n'enveloppe pas des figures humaines : elle les auréole dans le rêve ; ce n'est pas, sauf dans certains portraits, une lumière qui caresse, vivifie, et donne plus d'éclat à la couleur, plus de frémissement à la matière ; c'est une sorte de reverbération dans laquelle les couleurs s'atténuent, se confondent, la matière fait contraste de rudesse. Entre Rembrandt et Vermeer, rien de commun par la lumière qui, chez ce dernier, apporte des fraîcheurs de plein air, des limpidités de ciel clair, une haleine de volupté, et ne touche aux couleurs que pour les faire resplendir, à la matière que pour la faire plus frissonnante, plus tendre, pour répandre dans l'atmosphère de la béatitude.

Entre Rembrandt et Vermeer, rien de commun dans l'expression. Chez l'un, c'est le mystère toujours ; chez l'autre, c'est toujours la vie claire, transparente, tangible

même quand il aborde un sujet comme celui du tableau du château de Skarmorlie : *Jésus chez Marthe et Marie*. Chez l'un, c'est la pensée furtive, rôdeuse, inquiète, et qu'il faut déchiffrer avec un peu d'angoisse : chez l'autre, ce sont les évidences simples et exaltantes.

Dans les figures de Rembrandt, le regard est presque toujours anxieux ; il se promène dans l'ombre ; souvent, il vit seul dans la lumière incertaine destinée seulement à découvrir les éléments d'une énigme. Quand Rembrandt contemple ces figures, la splendeur de leur chair, la volupté de leur vie ne lui suffit pas : il les pare du luxe fabuleux, inaccessible d'ors et de pierreries, dans des décors où rien ne rappelle la réalité proche des hommes ; elles cherchent vainement le bonheur en dehors de ce qui peut nous l'offrir ; elles cherchent dans le rayonnement de leur propre regard les vérités qui devraient les rassurer et qui ne sont pas en nous, mais autour de nous. Elles donnent généralement une impression de malaise et d'angoisse, parce qu'autour de leur regard prodigieux nous ne retrouvons rien de familier ; leur chair semble, à côté de leur pensée, grossière et pesante : les splendeurs dont elles sont parées sont du rêve comme souvent le décor qui, noyé d'ombre, confusément surgit autour d'elles ; la matière est évoquée sans joie, parce que la pensée humaine est seule dans ces œuvres, parce que, ainsi, ces hommes altiers et silencieux de Rembrandt sont des hommes qui semblent ne pouvoir agir, ni étreindre, ni goûter aux voluptés, parce qu'auprès d'eux ne vit point la terre, ne vivent point les désirs et les fécondités suscités par la matière, par ses formes et ses couleurs variées. »

Mais il n'y a pas que l'expression des formes, l'émotion de la couleur, la vibration de la lumière. « Il y a, dans la nature, autre chose encore qui participe à son langage : la matière, élément souverain, a, elle aussi, des expressions infiniment variées. Si elle paraît à certains accessoire, méprisables, c'est qu'ils ne l'ont point étudiée. Ils la voient uniforme, toujours même, rude et brutale pour

les uns, inconsistante et molle pour les autres, ou banalement caressante. Il est des peintres pour qui tout semble être de pierre, d'autres pour qui tout est de chair, d'autres encore pour qui tout est de soie. Ceux-là ne nous donnent jamais de la vie une image complète, parce que l'émoi physique n'est pas, dans leur œuvre, à la base de l'émoi de la pensée ; les valeurs de la matière n'étant pas respectées, plus rien n'est vrai. »

Il faut donc que l'artiste scrute autant la matière impassible que le regard humain et que la pulpe vivante d'où ce regard surgit.

En envisageant ainsi tout ce qui concourt à la beauté et à l'émotion d'une œuvre, et comment l'artiste doit les découvrir dans la rivalité fût-ce par l'épuration des lignes, des modifications de rythme ou une harmonisation de couleurs, Vanzype dégage cette grande vérité essentielle :

« Il y a toujours, dans la nature, et du style, et de la couleur, et de la lumière ; et tout cela enveloppe en même temps quelque chose de supérieurement émouvant : la force. Celle-ci est à la base de toute splendeur. Dans un paysage suave, il y a de la force et de la fécondité ; il y en a dans les aspects mélancoliques, il y en a dans les aspects tragiques ; il y en a toujours. C'est parce que nous avons conscience de son action permanente et de ses répercussions sur notre vie, que nous regardons le paysage avec passion, avec anxiété. Quelle que soit l'apparence dominante que lui prête l'heure, il y a toujours, en lui, toutes les émotions ; sous un ciel d'orage redoutable, la fraîcheur du vent nous apporte une joie, de la terre monte une griserie ; quand la nuit enveloppe tout d'une menace, elle ne dissipe point les parfums de l'air ; quand la plus lumineuse sérénité règne sur les choses, leurs formes deviennent plus concrètes et plus palpitantes. C'est cet accord de puissances et de délicatesses, de splendeur tendre et de fertile rudesse, de vigueur laborieuse et d'impalpable, de diaphane fragilité, qui fait la nature formidable ; c'est le mouvement perpétuel imprimé à ces choses accordées,

le mouvement du ciel, du vent, des arbres, de l'herbe, de la pluie, des parfums, qui la fait héroïque. C'est de la communion, de la simultanéité de toutes ces impressions que naît l'émotion vaste. La conscience de ce qui se passe ajouté à la beauté de ce que l'on voit. C'est parce que la nature réalise une harmonie de forces actives, diverses et pourtant disciplinées et concordantes, et non pas seulement un décor merveilleux, que sa contemplation nous retient. C'est pour cela que, sous ses caresses, l'homme a le désir d'aimer et d'agir, désir supérieur à celui de rêver. »

Le rôle de l'art n'est-il pas de grandir, de purifier la pensée et les sensations humaines en habituant les yeux à voir de la beauté dans tout ce qui s'offre aux regards? « Il y a de la beauté toujours, il y en a dans tout; tout chante et promet de la volupté, du bonheur; tout est grand, tout est émouvant, tout a de la noblesse, parce qu'à tout s'appliquent l'effort et l'espoir, et parce que, à travers le temps, par la beauté des choses contemplées, des hommes qui ne se sont point connus se reconnaissent et s'aiment dans un commun émoi... »

*
* * *

« ...L'émoi de l'inconsciente solidarité humaine » précise Gustave Vanzype dans l'un des contes de l'*Instinct*. Et déjà dans *Claire Fantin*, Pierre déclarait : « Nous sommes des gens qui accomplissent volontairement leur devoir; en cela notre rôle est très grand. Et si nous pouvons bien comprendre ce devoir, si nous pouvons, en l'accomplissant, donner tout notre effort, aller un peu au delà, si peu que ce soit, regarder un autre but, regarder plus loin, plus haut que notre seul bonheur personnel, faire un effort, si humble qu'il soit, pour les autres, pour tous ce rôle et notre vie sont aussi très nobles... En quoi le rôle de l'artiste, du penseur, est-il plus élevé que le nôtre? Nous pensons, nous aussi, et nous connaissons comme

eux les émotions profondes. Notre tâche sociale n'est pas, comme la leur, de donner à nos pensées, à nos émotions une forme, un essor, de les faire partager et apprécier par les autres. Mais nous tâchons d'en tirer de la bonté, pour ce qui nous entoure. »

★ ★

Voyons comment s'est élaborée chez l'écrivain cette conception de la beauté, de l'effort, du devoir, à laquelle doit se ramener, pour garder sa valeur morale, la mission de chacun.

Dans les contes, nouvelles et pièces du début, que nous ne considérerons qu'à titre documentaire — certain en cela d'être d'accord avec l'auteur — Gustave Vanzype se confine presque exclusivement en l'étude des misères, des bassesses, des veuleries et des cruautés de la vie.

Dans *Histoires Bourgeoises*, qui se ressentent des procédés et du vocabulaire naturalistes, c'est, avec « La Carne » la peinture d'amours de gargote, d'ivresses charnelles, la fureur sauvage du mâle trompé, la pression bestiale des pouces dans la chair du col tordu, l'éclair, au poing du meurtrier, du canif dont la lame fouille en raclant l'os dans l'orbite; puis la fuite dans la nuit, la terreur sans nom du coupable qui dans l'eau de la Seine où il va s'enfoncer, sous l'arbre auquel il va se pendre, voit chaque fois surgir devant lui, presque sur ses lèvres, la tête livide avec les deux rouges plaies des yeux vidés.

Avec « La Julie », c'est encore l'instinct de vengeance qui pousse le batelier Nicolas également amoureux de Jeannette sa femme et de « La Julie » sa péniche, qu'il confond en une même affection orgueilleuse et jalouse, à ouvrir, la nuit venue, une voie d'eau dans le plancher de la cale pour que tout s'engloutisse, le bateau, la femme, l'amant et lui-même.

Voici le cas du vieux garçon « honnête homme », exact et rangé, scrupuleux jusqu'à la méticulosité, s'éprenant

sur le tard d'une mercière peu aisée, et qui, pour ne pas laisser vendre la petite boutique à laquelle il s'est habitué et où il fait plus chaud et plus intime que dans sa chambre solitaire, paie les échéances avec l'argent de sa pupille. Quand il meurt, le déficit est comblé avec son cautionnement et le produit de la vente de ses meubles, et son chef de division peut, sur sa tombe, rendre hommage à son honnêteté et au dévouement avec lequel il avait servi de père à l'enfant qui lui fut confié.

Et voici des bourgeois insensibles et placides sacrifiant le bonheur de leur fils à des raisons de convenance, une mère immolant sa fille aux préjugés de son cerveau étroit. Voici encore l'histoire de la veuve qui fit son devoir de mère, sans cœur et sans tendresse et dont le regard froid et dur s'illumine quand sa fille, mariée malgré sa défense, passe devant ses fenêtres, affaiblie par la misère. Et quand celle-ci abandonnée, malade, sans ressources vient implorer son pardon, bras chargés d'un enfant souffreteux et malin-gre, la vieille consent, — c'est son devoir ! à soigner le marmot, le prend sans mot dire, et implacable justicière, ferme sa porte à sa fille désespérée.

Ces scènes d'une humanité égoïste soumise à ses instincts, à ses préjugés et aux conventions sociales et que l'auteur a esquissées d'un trait brutal, renforcé des tons d'une palette violente, dénoncent l'observateur attentif par quelque croquis de mœurs alerte et vivant comme « L'Enterrement de Lucie », ou s'imprègnent d'une émotion attendrie comme dans « Yette », la jeune fille qui s'est enfuie et dont les vieux parents désolés gardent sur une chaise les vêtements soigneusement pliés.

— Ce sont ceux qu'elle a quittés pour sortir, le jour où elle est partie. Ils sont prêts pour quand elle reviendra...



Ces deux qualités qui s'affirment puissamment dans les romans de Vanzype et dans ses meilleures œuvres théâtrales

se rencontrent plus fréquemment déjà dans *Romanesque* une étude d' « intellectuelle » de petite ville et de faux esthète, artificielle par endroits, mais où une sorte de sympathie apitoyée pour l'héroïne tempère les rigueurs voulues de l'ironique analyse.

Toutefois cette émotion, cette douce pitié ne se manifesteront qu'inconsciemment, par éclairs, dans les pièces que Vanzype va désormais faire représenter chaque année avec une ténacité triomphante qui reste l'un des plus remarquables exemples d'effort infatigable, de volonté obtinée que nous ait donné notre littérature. Au moment où il accuse dans *Romanesque* une texture assez lâche, où il se complait à une profusion de menues observations, peignant les êtres et les choses par petites touches pressées, il adopte au théâtre un procédé tout différent, qui subordonne le détail à la fermeté de l'ossature de l'œuvre, à la netteté, la sobriété et la vigueur du dialogue.

Est-ce une discipline qu'il s'impose par réaction contre toute tendance à des développements parasitaires? Je crois plutôt qu'il connaît les exigences contradictoires du roman et du théâtre; je crois surtout qu'il obéit à son sûr instinct d'auteur dramatique. En tous cas, s'il y a discipline, elle se décèle moins par le choix du procédé que par l'intransigeance de son application.

Dans cette période de début qui s'étend de 1893 à 1899, de *l'Enfant* à *La Souveraine*, le théâtre de Vanzype n'est qu'une suite de scénarios souvent sommaires, de maquettes où le détail est sacrifié à l'effet d'ensemble et la justesse des proportions, de « cartons » préparatoires à une œuvre définitive et dont le sujet est esquissé d'un trait sobre et net.

Ces premières tentatives, dont quelques unes sont plus que des essais et font prévoir la puissance émotive et la souplesse du métier des œuvres futures, accusent pourtant, à côté de qualités et de défauts également apparents, une originalité hardie, une audace résolue n'esquivant jamais la « scène à faire », la campant au contraire avec une

brutalité parfois maladroite ou irritante, mais qui toujours captive ou intéresse.

Le même souci qui guidait Vanzype dans ses contes unifie la tendance de ses pièces : une ardeur d'apôtre à stigmatiser toutes les turpitudes, à démasquer les hypocrisies, à souligner les tares et les iniquités sociales, à combattre les conventions et les préjugés immoraux.

Dans *l'Enfant*, c'est l'égoïsme écœurant d'un vil suborneur qui, ayant rendu mère sa belle-fille, cherche à conserver sa tranquillité de jouisseur en pantoufles, et à vivre en paix entre sa femme, sa maîtresse et l'enfant. « Est-ce que ça ne vaut pas mieux de rester en famille ! »

Dans le premier acte de *La Gêne* des détails bien observés, habilement présentés marquent d'un trait précis la détresse d'argent dans laquelle se débattent les Verdin. Quand les dernières ressources sont épuisées, la fille, lasse de lutter, décide de se lancer dans la galanterie et froidement, farouchement, en avertit son père qui la chasse. Mais à partir de ce moment, l'aisance rentre dans le ménage, Verdin retrouve un emploi lucratif, et ignorera toujours — la mère contraignant sa fille au secret — que c'est à l'influence de celle-ci qu'il doit sa chance.

C'est encore un drame de l'argent que Vanzype nous donnera avec *Le Gouffre*. Une jeune bourgeoise qui sacrifie tout au besoin de paraître accule son mari au déficit. Elle prend pour amant un riche sportsman à la bourse duquel elle a recours. Finalement, celui-ci se lasse, flairant le chantage du mari et de la femme. Le gouffre s'élargit, les créanciers tempêtent. A tout prix il faut dix mille francs que le mari lui-même demandera au sportsman. Celui-ci sourit, se fâche, rappelle tout ce qu'il a payé. Le mari comprend, s'enfuit, titubant, dans sa chambre, et se tue.

— Vous voyez bien, crie la femme à son amant, vous voyez bien qu'il ignorait tout.

Et c'est toujours l'argent qui suggère à Vanzype le sujet de *L'Echelle*, curieuse superposition de trois tableaux

montrant à des degrés divers de l'échelle sociale, les ruines causées par un krach. Nous y voyons un administrateur de la société en déconfiture se réconciliant avec sa femme, qu'il surprend en flagrant délit, mais dont la dot le tirera d'affaire et poussé à ce raccommodement par sa maîtresse qui menace de le quitter, par sa fille qui craint la gêne, par son beau-père qui redoute le scandale. Un actionnaire, commerçant, sauve du désastre ses économies en faisant banqueroute, et un employé que cette aventure a mis sur le pavé consent, pour nourrir sa famille, à accepter un louis de l'amant de sa fille. « On n'a pas les moyens d'être propres. »

La trahison conjugale, dont il nous a montré la vicieuse hypocrisie dans *l'Enfant*, le caractère vénal et pratique dans *Le Gouffre*, Vanzype va, dans *Tes Pères et Mère...* en faire ressortir les côtés tristes et douloureux.

Une jeune fille ingénue, naïve et franche, sur le point de se fiancer, surprend son père embrassant sa maîtresse. Déjà bouleversée par cette découverte, voici qu'elle apprend que son oncle Jean fut, lui aussi, trompé par sa femme; voici qu'on insinue que sa mère elle même eut jadis un amant. Dès lors, elle ne croit plus à rien, à personne, ni au bonheur, elle rompt ses fiançailles... et finit quand même par se marier, — car la pièce de Vanzype est un piège d'idée et non une pièce à thèse. Elle se marie parce que l'oncle Jean l'y engage, lui qui fut fidèle, toute sa vie, à son infidèle.

« Au milieu des tristesses qui nous entourent, des dégoûts qui nous guettent, il faut croire quand même, croire à la possibilité du bien, à la persistance de la bonté. Puisqu'il faut vivre, puisqu'il faut aimer, par conséquent, il faut garder toujours l'espoir, la volonté du bonheur. Tu dois te marier, tu dois, pour être femme, être une épouse, être une mère. »

Et pour la première fois, voici un dénouement qui n'est pas dicté par un adroit calcul, une égoïste et veule servilité aux convenances, par une soumission résignée à l'iné-

vitale, mais par le sentiment du devoir, l'obéissance aux saines lois naturelles, par le souci du bien et la croyance à la bonté.

Un rôle épisodique, celui du frère, coureur cycliste, semble n'avoir été créé que pour accentuer encore la portée significative de l'œuvre. Le jeune recordman a un programme très simple : courir pendant quelques années, gagner pas mal d'argent, lui faire faire des petits à la Bourse, et se reposer à trente ans de ses fatigues ; car il est convaincu qu'il travaille à s'éreinter aux matches et aux circuits et à jouer à la Bourse. « C'est, lui dit l'oncle Jean, un travail inutile, qui n'apporte pas sa part au travail commun, nécessaire, des hommes. Donc, ce n'est pas un travail. Tu n'auras servi à rien, tu n'auras pas fait ton devoir. »

Le devoir, tout est là !

C'est le devoir encore, le devoir impérieux de l'honnête homme, qui aux heures d'épreuve guidera l'industriel Dherquin, du *Patrimoine*, un travailleur opiniâtre qui a eu raison de tous les obstacles et dont la mère, par son courage, son énergie et sa droiture, a été le grand artisan de sa fortune. D'un premier mariage, Dherquin a trois enfants : deux garçons vivant dans le monde des courses, des demi-mondaines et des fêtards, et une délicieuse jeune fille, Jeanne, amoureuse du secrétaire de son père, un ingénieur de talent, enfant naturel qui l'aime aussi, sans vouloir l'avouer, — car il ne veut point d'un mariage riche, — et qui ne l'épousera que quand il lui aura assuré par son travail l'existence à laquelle son éducation l'a préparée. Jeanne attendra.

Sa seconde femme, Gilberte, ne songe qu'à jouir de la vie et à puiser dans le coffre-fort de son mari pour satisfaire à ses caprices, à ses besoins de luxe et aux appétits de son amant, le vicomte Mandel, gentilhomme à la côte qu'elle voudrait s'attacher à jamais en le mariant à sa belle-fille. Au moment où l'ingénieur, enrichi, se déclare, deux clans se forment : Dherquin et sa mère patronnent

les fiançailles d'inclination de Jeanne; Gilberte et ses beaux-fils appuient la candidature Mandel. Les deux garçons représentent au père qu'il ne peut donner leur sœur à un bâtard. Dherquin leur apprend — ce que la grand-mère dans une fort belle scène avait révélé à l'ingénieur — que lui aussi, en est un. Et comme il découvre que sa femme le trompe, Dherquin la chasse ainsi que ses fils, après avoir mis sa fortune en viager. Et la pièce se termine par une maîtresse scène, superbe de poésie et de tendresse, où le fils bâtard dit à sa mère : « Nous voici, à ce moment de la vie, tous deux seuls, comme au départ. »

Le Patrimoine marque l'étape décisive, bientôt franchie avec *La Souveraine*, par laquelle Vanzype s'affirme en pleine possession de son métier. Déjà on le savait homme de théâtre, possédant le sens de la scène, sachant trouver, présenter, développer et dénouer un sujet, ayant l'esprit d'observation, des idées originales, des trouvailles d'auteur dramatique. Avec *Le Patrimoine*, le talent s'élargit. L'esquisse devient tableau. La pièce a de l'étoffe, de l'ampleur. Les belles scènes abondent; et de la première manière il ne lui reste, avec les qualités, qu'un peu de brutalité de main, de sécheresse et de dureté dans le trait.

(A suivre).

AUGUSTE VIERSET.

MON PHILIPPE

Philippe, sur le feu endormi, jette du bois, des brindilles. Le feu flambe, il éclate ; il jaillit dans le vif soleil du midi qui éclaire la chambre. L'odeur de la chaleur vivante me remplit ; un peu de vie naît dans mes membres gourds. Cela ne dure qu'un moment : mes jambes ont la lourdeur du plomb, l'insensibilité souflée du liège ; sous le duvet, je tente de les soulever : la sueur m'inonde. Je gémis.

— Sois sage, Micheline... pauvre Micheline !

Je ne serai pas sage, je me plains et ma plainte grandit mon mal ; j'ai chaud, j'ai froid, je souffre, je ne souffre plus, et c'est encore une souffrance... car toutes les sensations je les ai, contrariantes, l'une se dressant sur l'autre, en bataille, me hérissant les nerfs, me les abattant, me laissant impuissante et colère, comme un enfant...

Philippe, patient, reprend sa lecture.

Ce sont des vers. La voix de Philippe n'est point faite pour lire des vers : on l'entend plutôt claironner des chansons, les poumons pleins d'air et de soleil, en course, en chasse, dans la rude campagne pour laquelle il fut taillé.

Le corps de Philippe, haut, large, dur, hâlé, n'est point fait pour le chiche fauteuil d'hôtel, pour le salon d'hôtel aux mesquines proportions : il le remplit, il en déborde ; ses jambes, ses pieds, ses bras, ses grandes mains sont partout, gênés et gênants.

La voix de Philippe engourdi chantonne, ânonne... ce n'est plus qu'un bruit vague qui meurt bientôt. Philippe s'est endormi. Il dort, de lassitude, fauché par la sournoise monotonie de la chambre d'infirme, sâoulé de routine, de calme, d'immobilité...

Philippe dort, la joue dans la paume, accoudé au fauteuil, le livre sur les genoux. Au moment d'étendre le bras, de toucher cette épaule, de réveiller, impérieuse, le dormeur, ma main se retire. Pour la première fois depuis ma claustration, l'expression de cette figure inconsciente m'arrête. Je cherche à la définir. Un malaise m'envahit... quelque chose de neuf, d'inconnu, s'est dressé devant moi...

Comme s'il se sentait épié, Philippe rouvre brusquement les yeux, des yeux d'un bleu qui m'étonne encore, si clair dans cette figure de cuivre blond. De suite ils se fixent sur moi, attentifs.

— Ris, Philippe !

— Pourquoi, mon petit : tu vas mieux ?

— Non, j'ai mal, je veux que tu ries...

Il étire et ramène d'une secousse ses grands membres vêtus de tweeds, et il vient à moi.

— Quel mal, mon petit ?

Car il y a un vocabulaire de mes maux, patiemment appris : le marteau-pilon, les aiguilles, les pinces, le déchiqueteur...

Je dis :

— Tout mon corps est gonflé à craquer... Ris, Phil, cela m'amusera.

Autour des yeux clairs, les lignes se creusent un peu, s'allongent.

— Ce n'est pas rire. Ris tout-à-fait. Ris !

Je lui tenaille la figure de mes doigts nerveux.

— Comme ça, montre des dents de chien... avec du bruit !

Il rit alors, levant les épaules, me donnant les noms qu'on donne aux enfants capricieux, mais son front ne se déplisse pas, et dans le rire même, la face entière respire une lassitude morne.

L'angoisse me vient.

— Tu ne ris pas. Tu ne veux pas rire.

Je sens venir la crise de larmes, la crise de nerfs...

— Tu ne peux donc pas rire?

C'est une découverte. Je reste atterrée.

— Philippe! Tu ne peux plus rire!

Je plonge dans les yeux bleus, d'un effort désespéré : je n'en retire rien : ils sont patients, morts. Mais autour d'eux se sont effacées les bonnes lignes imprimées par le rire, l'encadrement des yeux heureux. Et d'autres sont nées, plus dures, les lignes d'amertume qui vieillissent la bouche.

— Tu ne peux plus rire. Tu as oublié.

Je creuse et fixe cette figure de mon mari agenouillé, et de cette hypnose une autre figure s'élève, l'ancienne, ardente, enflammée, celle de l'amour, des temps où j'étais jolie. Elle vit, palpite, ruisselle, rouge de soleil, ivre des match de tennis triomphants, ivre de moi, ivre de la vie... Puis, c'est une autre, bouleversée, gonflée de chagrin, au sortir des consultations de médecins; une autre encore, émergeant des bouffées nauséuses du chloroforme, après ma première opération, penchée au dessus de mon lit, au dessus de mes souffrances, dans l'éclat premier d'apitoiement, de folle tendresse, qui lentement s'émousse, aussi bonne, moins fervente... Et maintenant, la voici : elle est patiente, morte. Philippe s'ennuie.

Ma pensée a bondi, d'image en image : devant cette révélation, elle reste éblouie, immobile.

Philippe s'ennuie! C'est quelque chose de gigantesque, de terrifiant, que seuls mes égoïstes yeux de malade perdue dans son mal, n'ont pu apercevoir...

Dans l'étau de mes mains, Philippe proteste :

— Tu me fouilles de tes petits doigts pointus... laisse-moi donc!

Il s'est dégagé. Comme il est grand! Il s'assied sur le chassis de la fenêtre, contre le paysage de chromo, au dehors : les palmiers, les fleurs artificiellement écloses, la mer bleue, le ciel bleu, un pan d'Esterel bleu, dans une brume de théâtre... Il regarde sans regarder, les pieds ballants, et baille.

Il s'ennuie. Qui l'ennuie? Et voilà, fulgurant, un jet de lumière nouveau qui vient m'aveugler. Qui l'ennuie, mon Dieu!

— Qu'as-tu, mon petit? Tu es pâle.

Qui l'ennuie?

En tableaux clairs, cruels, la vie que j'ai faite à Philippe passe devant moi. Je le vois, devenu, à ma manière, d'une adresse de femme, ses grandes mains maladroites pliées à des besognes d'infirmière. Je le vois anémié dans cet air fade que la maladie répand, son calme sommeil troublé par mon sommeil agité... J'ai permis cela : un jour a passé, puis un autre, puis un autre, l'habitude est venue ; ni lui, ni moi n'avons songé à l'en affranchir, nous l'avons gardée machinalement, paresseusement... Et voilà des mois, près de deux ans que cela dure... J'ai verrouillé Philippe dans cette prison. J'ai abusé de lui, de sa bonté, de sa pitié... de ce qu'il m'ait aimée...

— Micheline!

— Rien, je n'ai rien, je t'assure... c'est le soleil qui m'éblouit.

De ce qu'il m'ait aimée...

Le silence et les paupières fermées mettent sur les pensées comme un rideau qui les isole des regards indiscrets. Mes pensées se retrouvent, se rangent, se calment.

— Donne-moi ma glace, chéri.

Il m'a aimée. Maintenant mes cheveux sont gris. Les cheveux gris de trente ans ont une couleur de tristesse... Mes yeux ont pâli dans de grosses paupières qui semblent pochées d'eau. Autour de ma bouche, la même bouffissure. Le reste, une petite face grosse comme le poing, toute pâle, qui fut jolie...

— Reprends le miroir, chéri.

Philippe obéit.

— Te ne vas pas sortir?

— A quoi bon? dit Philippe, d'un air las.

Une subite ombre refroidit le jardin. C'est la fin du soleil. A l'ouest, de menues lignes roses bordent la mer,

l'Esterel noircissant. On entend en bas le gravier foulé et des voix gaies : les oiseaux rentrent à la volière.

Philippe est retourné à la fenêtre ; on l'interpelle.

— Comment est-elle ? Quel beau temps ! Vous n'êtes pas sorti ? Peut-on voir Madame Bryce ? Nous pouvons monter ?

Ces trois petites dames Américaines, dont les maris sont restés là-bas, à faire de l'or. Elles sont gentilles pour l'infirmière aperçue sur sa terrasse... souvent des fleurs, des bonbons, l'aumône de leur sourire, de leur babil.

— Tu veux ?

— Oui, Phil, je veux.

— Ma femme vous prie...

Le soleil est parti.

Philippe redresse sa couverture de soie, la lisse d'une main machinale et me baise tendrement, près de l'œil, sur la joue... c'est là maintenant, sa place...

— Entrez ! entrez donc ! Mais si ! toutes ! toutes !

Et de suite, c'est un envahissement : le soleil semble revenu dans leurs peaux éclatantes, leurs écharpes d'azur, le luisant de leurs cheveux touffus.

Gladys a sous le bras le griffon roux aux yeux de feu. May semble une hermine dans ses fourrures. Dolly apporte un bouquet de roses.

— Oh ! Chère, comment vous allez ? Un si beau temps ! Nous avons joué golf... radieux !

Et l'on s'installe, et l'on me sourit, et l'on sourit à Philippe, et comme Lina entre, portant le plateau du thé, on se serre autour de lui, on se prépare à jouer dînette, avec des mines gourmandes de petites filles. Comme elles sont jeunes ! Leurs regards sont légers et vifs comme des oiseaux, leurs corps s'abandonnent aux fauteuils, si souples, si libres, qu'on les dirait épinglés à peine dans leurs vêtements précieux...

— Les maris ? Oh ! très bien. Jack viendra bientôt, Eddie écrit beaucoup, Tom a envoyé son portrait.

Gladys a de souriants yeux bruns, des dents éclatantes,

un cou blanc que renfle doucement son rire de tourterelle. Elle est la plus belle... Mais non, May, tout en lait, tout en or dans sa chevelure frissonnante, demande pour ses yeux de velours, son sourire alangui, la grande part des regards... Dolly compte à peine, inachevée, les yeux clairs et vides, riant peu, parlant moins, ses membres grêles d'enfant jetés dans les coussins du fauteuil bas. Elle s'est mariée à seize ans avec un petit cousin, pour jouer. Cinq ans de mariage n'ont pas chassé encore l'ingrate adolescence.

— Ce soir? Oh! dîner au Nautique... Après, entendre Caruso, au Casino... après, le souper du grand duc...

Philippe passe les gâteaux d'un air de fatigue.

— Toi aussi, Phil, tu entendras Caruso.

— Quelle idée! dit Phil. Et il ajoute l'habituel : A quoi bon?

Mais je ne me laisse pas faire. Nous luttons. Philippe sortira.

— Ces dames t'hébergeront. N'est-ce pas?

Philippe se défend en bougonnant, puis, comme on insiste gentiment, il sourit, hausse les épaules, permet qu'on lui fasse violence. Le Nautique, l'ambiance de plaisir, ces femmes... Ah! ne plus voir dans les yeux de mon mari ce mortel ennui, plus triste qu'une tristesse...

Gladys dit avec son roucoulement :

— Monsieur Bryce remplacera Fred, mon petit flirt empêché... Vous voulez bien, chère?

Elles ont une flamme, une nonchalance, une odeur, des sourires terribles de fleurs de luxe, sur-raffinées asexuées et amORALES...

*
* *

Philippe secoue mes coussins, inspecte mon guéridon, mes livres.

— J'ai tout, mon Phil... l'automobile ronfle déjà, vite!

Philippe ronchonne encore, de bonne humeur, se penche pour baiser la petite place, au coin de mon œil.

Il est rentré d'une coulée dans son uniforme du soir, comme s'il l'avait quitté d'hier ; il sent bon l'homme du monde, rasé de près, les cheveux plaqués, les ongles faits, la fleur à la boutonnière.

Quand mes cheveux étaient blonds, ma démarche assurée, mes épaules éclatantes, je ne m'apercevais pas de tout cela, je disais : es-tu prêt ? Je me mirais vite, et on partait...

— Mon Philippe !

Les yeux bleus, si bons, sont dans les miens. Et il me semble tout d'un coup, que je ne les verrai plus, qu'il faut leur dire adieu. Je les regarde, je les retiens, je m'y cramponne : je veux m'en souvenir...

— Veux-tu que je reste ?

— Non, mon Phil, je ne veux pas que tu restes. Je ne veux plus que tu restes.

Il proteste, endossant le paletot que lui présente Lina :

— En voilà des idées... Nous verrons bien !

A Lina :

— Soignez bien Madame.

Et des indications, des détails, des recommandations.

— Mon petit... Dors vite !

Il est parti.

...En bas, dans la nuit calme du midi, l'automobile s'élanche. Son gémissement s'allonge sur la route interminable et blanche...

— Ouvre la fenêtre, Lina !

Il me semble encore, dans l'air noir, frais, brunissant, voir, illuminée, la limousine filant droit entre ses phares, et sur les coussins gris, pêle mêle avec le macfarlane de mon mari, des échappées de gaze, de satins, l'étincelle de bagues, l'envol d'éventails autour de cous nus, graciles, noués de perles...

★★

— Au golf ? Mais pourquoi pas... J'ai justement à écrire.

— Alors, mon petit, ne te fatigue pas... A tout à l'heure !

Et la recommandation habituelle, jetée à Lina :

— Soignez bien Madame !

Le gravier, en bas, crisse sous les bottes de Philippe et on l'accueille avec des rires ; des bribes de babil montent vers moi comme un vent de gaieté.

Aujourd'hui, je souffre. Un mauvais jour. Et il n'est pas là pour savoir, pour s'enquérir : les pinces, le marteau-pilon, le déchiqueteur... Pourtant, mon cœur est léger. De ne plus geindre, je souffre moins. De penser tant à lui, je pense moins à moi. Et puis, je vis un peu sa vie, un peu de moi l'accompagne partout et se réjouit au retour ; je vis dans un petit frisson de mondanités ; mon salon même est un salon d'où l'on entre et l'on sort en claquant une porte pressée, où traînent des gants, une raquette, un gibus oublié...

Les trois petites dames tourbillonnent autour de moi, vont et viennent, gravement me prenant au mot, distrayant mon mari, l'entraînant, le soudoyant.

— N'est-ce pas, chère ?

Et devant leurs yeux souriants, devant la confiance affichée des maris lointains, ne me faut-il pas renchéris, exagérer encore mon désir de leur donner Philippe ?

Gladys, gonflant son cou blanc, m'appuye.

— Cela fait plaisir à votre femme, voyons !

Et c'est le golf, les randonnées d'auto, les thés et le polo, tel acteur en vedette, la chanteuse wagnérienne, le ballet russe, le veglione, tout ce qu'on imagine pour meubler les pensées de ce peuple d'oisifs, de malades, de mélancoliques.

Philippe a regimbé d'abord, déshabitué, disant que la tête lui tournait, affirmant ses membres rompus, ses méninges fracassées par le babil de ces folles... quelles poupées, quelles perruches, quelles effrénées ! Il s'esclaffe en pensant aux maris, là-bas, artisans de ce luxe et de cette oisiveté...

Et le soir, quand le devant de chemise un peu frippé, il s'assied au bord de mon lit, je ris du pittoresque bon

enfant de ses croquis : noceurs décavés, grands ducs emprunteurs, parvenus pontifiants, aventurières et honnêtes femmes pêle-mêle, ce gâchis cosmopolite, carnavalesque, cavalcade à mes yeux...

Mais surtout, je ris de voir rire Philippe; mes forces semblent renaître avec ses forces, mon teint s'anime près de son teint rougi par le mistral, ma voix même s'affermit quand retentit la sienne, sonore, joyeuse, étouffée si longtemps, feutrée par l'atmosphère malsaine...

— Tu es bien sûre, mon petit... Tu ne t'ennuies pas?

— Regarde-moi. Ai-je l'air?

Il embrasse vite la petite place, rassuré, content, ne demandant qu'à me croire, le pauvre Phil, mourant de peur que je ne me ravise, sa bonté toujours prête à me céder, faible au devoir comme au plaisir...

Pour le rassurer, je parle, je souris, je montre un visage épanoui, je suis prolix d'axiomes : Quand tu sors, il me semble sortir aussi. Tu dois t'égayer pour me maintenir gaie... Tout un luxe de banalités qui suffit à son cœur simple.



Puis, comme passent les jours, je n'ai même plus à faire cet effort, à trouver, à apprendre mes phrases : Philippe est trop affairé, trop plein de la vie du dehors pour s'arrêter à des scrupules. Il n'a plus le temps d'avoir peur que je ne le rappelle... C'est May, c'est Gladys, c'est Dolly, c'est l'un de leurs petits flirts, messenger obéissant : on frappe, on appelle, on écrit. La roue tourne, l'engrenage prend Philippe...

N'est-ce pas juste? Faut-il être deux à pâtir de ce que mon corps ait refusé ses fonctions maternelles, qu'il soit brisé, tailladé, cloué à un sofa? Je ne veux pas me sentir au palais ce petit goût aigre de l'envie; j'en ai honte.

Qui parle, sous ma terrasse?

Le soleil rutilé aux cheveux d'or de May, son visage blanc se renverse dans l'appel :

— Vite donc ! la voiturette est prête : j'attends ma leçon !

Je n'ai de Philippe, comme toujours, qu'une vision de cache-poussière, de grosses lunettes d'auto, et le bruit de ses grands pas pressés : Soignez bien Madame !

Ils sont là, dans les rouges lacets de l'Esterel, longeant la mer indigo, serrés au volant, les mains mêlées, et le vent de la course enroule autour d'eux l'écharpe rose de May comme une banderole triomphale... Allez, allez, dans la lumière, dans le bleu, dans la joie...

— Madame pleure ?

★
★★

Comme tu as chaud ! Tu es en sueur, mon Phil...

Il me faut entendre, à travers le fracas d'eau du voisin cabinet de toilette, de tout un bruit de flacons, de brosses, de bouchonnage, l'entrecoupure des récits de prouesses, où luisent tentativement des noms agrestes, Napoule, Agay, Trayas... C'est comme un bouquet lointain que jamais je ne respirerai.

— Ah ! c'était bon !

Il étire ses muscles, les essaye, s'en satisfait. Et il tombe dans le fauteuil, d'une pesanteur d'heureuse brute fatiguée. Il reste béat, clignant au soleil, la patte d'oie riante. Il est admirable de force, de virilité, de satisfaction.

— Et toi, mon petit ?

Il me regarde tout souriant.

— Eh bien ! Mais tu as une mine superbe !

★
★★

Dolly s'achève. La grande fille grandit. Chaque jour semble la mûrir plus, chaque jour de grand soleil palpitant, comme un fruit, qui resté vert après le temps, se ratrape, gonfle, rôsit, se dore... Elle parle maintenant, elle rit, elle s'épanche. Elle a faim, éternellement, elle boit des limonades glacées, elle court, elle halète, elle a chaud. C'est presque une femme, avec ses yeux vides et curieux

d'adolescente... Philippe s'en amuse, l'appelle « la grande gosse », et ils se taquent, se poursuivent, d'un entrain, d'une fougue extraordinaire. Elle a pour moi des crises de tendresse, me jetant les bras au cou, pleine de petits mots puérils, fous. On dirait un jeune chat, que sa jeunesse affole.

Elle promène dans son sac d'or le portrait de Tom, le grand garçon resté là-bas, l'exhibe, le contemple, lui parle : Tom, naughty boy !

Et puis, il faut partir, vite, vite, et elle arrache la manche de Philippe et ils partent en courant, en courant !

★
★★

May était si belle, ce soir, qu'il m'a fallu lui demander combien d'hommes le lui avaient appris. Elle a souri fermant ses yeux de velours, pour me répondre : Tous !

Il me semble que Philippe est nerveux. Sa hâte à me quitter devient un peu fébrile, et quand il rentre fatigué, il ne se repose pas, il va, il vient, il marche, il siffle, il tambourine.

May a des yeux trop tendres : ils ne peuvent ainsi chérir tout ce qu'ils voient. Ils doivent mentir.

Si j'étais homme, est-ce que je ne me laisserais pas envelopper par ce sourire, est-ce que je ne fermerais pas mes yeux et ma volonté, est-ce que je ne dirais pas : Tout ce que tu voudras?...

★
★★

Une sensation bizarre : il me semble que si je voulais arrêter Phil, si je lui prenais le bras, si je lui disais : attends, si je criais, si je pleurais, il s'échapperait de moi, il ne regarderait pas en arrière...

★
★★

Gladys est une chose effrayante. Ce cou renflé, ces épau-

les délicates, ce corps ondoyant, n'est-ce pas là ce qui charme les hommes? Et ce rire qui est une agression, ces yeux bruns sans scrupules, cette voix qui ne connaît pas l'hésitation, qui a ordonné toujours et que l'on n'a jamais trahie, n'est-ce pas le despotisme qui plaît à leur veulerie...

On n'a jamais résisté à Gladys : son regard le dit.

L'œil de Philippe me fait peur. Sa bouche violente me fait peur. Philippe me fait peur... peur...

★
★★

Cela les fait rire, l'amour. Elles aiment compter les larmes des hommes. Ces yeux muets de souffrance, ces lèvres qui se crispent sur des mots hâchés, mordus, sont leurs bibelots de collectionneuses, numérotés au catalogue.

Je les interroge, prise de vertige.

— Et vous, de peine, jamais? Vous n'avez jamais tressailli, glissé sur ces cœurs douloureux?

— Oh! Chère, how very shocking! Que diraient nos maris?

Dolly seule reste distraite, avec de grands yeux inquiets et glauques de fillette énervée.

★
★★

Deux hommes passent sous la terrasse, un lambeau de phrase m'atteint : Vous savez, Bryce, l'homme aux petites américaines...

★
★★

Je ne peux plus arrêter Philippe! Il est parti, parti loin de moi, loin de mon cœur!

Je n'ose l'appeler, je n'ose le regarder, je n'ose lui dire : Vois! vois ce que tu me fais... Une chose dite tombe entre deux êtres, les écarte, les éloigne, reste éternellement... Et j'ai peur de moi, de ma voix, de mes yeux, de mes cris... J'ai peur de ce que je dirais...

★
★★

Et puis, voilà que malgré moi, le cri m'échappe :
— Philippe! reste donc avec moi. Vois, je te supplie!
Ne sors pas aujourd'hui... Oui, c'est un caprice : je prie,
Philippe, je prie!

Oh! que je suis folle de me mesurer avec elles, de connaître ma défaite certaine!

Elles sont là, May, Gladys, à l'attendre, en bas... J'ai tort, oh! j'ai tort! et pourtant il faut que je parle, il faut que je m'agrippe aux épaules qu'il a penchées pour le baiser du départ, le seul que je connaisse encore...

— Reste!

— Mais, mon petit... c'est absurde! N'avais-tu pas besoin de repos? La sieste!

Elles appellent, toutes deux! A laquelle répondra-t-il?

— J'ai besoin de toi, Phil, de toi!

Oh! avoir comme elles de beaux yeux de lumière, une peau vivante, des bras blancs à nouer à son cou...

— Tant que ça, mon petit! Mais bien sûr alors, que je vais rester auprès de toi!

Oh! mon Phil, mon bon, mon miséricordieux, mon tendre Phil...

— Entrez!

C'est Dolly, toute rouge, haletante, le regard brillant, vêtue de blanc, des violettes au corsage.

— Vite, vite, donc!

Phil s'est redressé.

— C'est que...

— Oh! des mots, des mots! On n'a pas le temps!

Elle a saisi la canne, le chapeau de paille, l'en coiffe prestement. Philippe rit, un peu rouge, esquisse une protestation... Comme ses yeux, à lui aussi, sont brillants tout d'un coup...

— Quelle gosse! Quelle grande gosse!

Ils se regardent en riant, d'une telle jeunesse, d'un tel éclat, que j'en suis comme éblouie...

Aussitôt une morsure me prend le cœur, s'y enfonce avant même la pensée.

Je n'ai pas à m'enquérir si Philippe la suivra... je sais.
Et le baiser d'adieu qui me tombe au hasard sur le front est un petit baiser humble, implorant, distrait et cruel...

Presque en même temps, les bras de Dolly m'entourent, ses lèvres exubérantes s'attachent à moi.

— Goodbye! Goodbye! Je vous l'enlève!

Philippe la regarde.

Il y a des femmes qui ont surpris ce regard de l'homme qu'elle aime et qui n'ont pas compris...

— Me l'enlever, Dolly! Est-ce que ce n'est pas mal?

— Oh! mal! pourquoi?

Et, tandis qu'elle rit, renversée, je découvre qu'elle est devenue femme tout à coup, la chair épanouie, le souffle palpitant, les yeux profonds, mouvants, vivants.

Philippe la regarde toujours.

C'est lui qui l'a fait naître. C'est lui qui a éveillé ces yeux puérils, cette chair endormie, lui, par sa présence, par le son de sa voix, par la puissance ignorée, révélatrice de l'amour. Le sait-elle? Connait-elle son créateur, est-elle déjà consciente de vivre?

Je souris pour étirer le masque glacé qui s'est collé sur mon visage.

— Pourquoi? Parce que c'est mon mari, Dolly, mon mari chéri...

Je suis effrayée, sous la mince croûte badine de ma voix, du cri de douleur qui la soulève. Philippe brusquement m'a regardée, percé d'un soupçon aigu : mais je souris... les hommes qui souffrent ne sourient pas; il se détourne, trompé. Et je souris à Dolly, et je vois son petit sourcil subitement se fermer et son regard se suspendre, comme doit se suspendre son cœur, le battement de son pouls. Tout son être s'arrête, s'écoute pour la première fois.

Elle ne savait pas... C'est en m'entendant affirmer ma possession, qu'elle a su que je mentais, qu'il était à elle...

Mais Dolly est femme. Aussitôt née, ses armes sont

là, toutes prêtes, comme les miennes. Elle me sourit.

— Good bye, chère Madame Bryce...

Et pâle, les cils battants, elle dit, sans regarder Philippe :

— Venez-vous?

Il lui ouvre la porte, trop occupé à envelopper d'un regard fasciné sa silhouette fuyante pour songer à me dire adieu.

★ ★

Jadis, quand j'avais du chagrins, je pleurais.

Maintenant mon chagrin reste stupide. Le silence dans la douleur est une chose terrible...

★ ★

Lina vient me regarder souffrir et quand, brûlante et grelottante, je la renvoie, elle interprète ma fièvre à sa façon : Lina m'apporte des cataplasmes.

★ ★

Dans la tourmente qui me jette d'un côté à l'autre de mon âme effarée, cherchant un gîte qui me protégerait contre le souvenir, mes yeux seuls, immobiles, voient et revoient ce regard de leur amour... Je crie grâce, je mords et lacère mes draps : mes yeux regardent et voient toujours...

Oh! que cela fait mal! que cela fait mal...

Et, sous l'obsession, les gémissements naissent, montent, arrachés un à un du cœur supplicié...

★ ★

Et puis, je ne suis plus qu'un pauvre corps qui se débat dans la souffrance. Docile servante de la secousse morale, la crise de mon mal a éclaté. Je crie. Ma pensée sombre dans ce chaos.

La morphine me prend dans son vol languissant. Je

plâne entre ses ailes ouvertes. Noyée dans sa fadeur, mes yeux révulsés devinent Philippe et sa présence m'irrite. Hypocrite sollicitude, hypocrite pitié, pensée qui pense plus loin que moi, cœur plein d'une autre. Une colère folle me secoue. Des mots grossiers montent à mes lèvres chastes, ils montent de mon instinct en révolte comme les effluves montent d'un égoût inconnu. Et je les retiens, j'étouffe, haletante, leur opprobre avec l'énergie de la fille-mère étouffant ses cris révélateurs : je ne veux pas que Philippe connaisse la laideur d'un cœur de femme jalouse.

J'appelle presque les grandes crises du mal pour oublier celles de l'âme, qui sont amères et nauséabondes...

★ ★

Philippe est-il aveugle, ou ma petite figure blême, dans sa touffe grisâtre de cheveux, ne révèle-t-elle que l'anonyme maussaderie des malades ?

C'est que le triomphe rayonnant de ses yeux éclaire tout l'alentour, met aux choses de la lumière et de la gaieté.

Il vibre de toute la joie primitive de l'homme en conquête. Positivement il répand de la vie, de la violence. Sans doute, furtivement, tout à l'heure, leurs mains se sont tenues, comme leur sourire, comme leurs yeux, comme une promesse échangée... Et tandis qu'il rentre ici par habitude et pitié, elle emporte et garde sur elle son regard, comme un vêtement délicieux, comme des bras caressants qui la couvrent, l'enroulent, la serrent. Ce regard-là c'est le meilleur de l'amour, et elle l'a eu...

★ ★

Maintenant les mots violents, les mots de rage sont rentrés dans leur oubliette : avec la tenue meilleure des organes calmés, l'âme aussi a repris son air de demoiselle. Et comme je souffre moins, goûtant une paix du corps dans les draps bien tirés, un aimant invisible attire Phi-

lippe... Il s'élançe, il reglisse au dehors. Il a la conscience en paix : il a achevé son devoir...

★★

La patience de Lina, durant ces nuits hagarde, m'a été un calmant doux, fidèle. Je me suis appuyée sur son dévouement. Il me paraît naturel, nécessaire, comme tout ce qui nous est bon dans la vie.

Elle parle, dans le couloir, à quelque collègue errante. La voix de Lina est basse, ricanante, inconnue : Oui, servir, on sait cela, c'est toujours la misère, mais les autres ont de la chance, elles sont dans de bonnes places. Elle, n'est-ce pas, sert une malade. On n'en a pas d'honneur, allez. C'est difficile, ces gens-là, fatigant, et puis, ce n'est pas propre...

Oh! non! non! Assez! fermez les portes! Aidez-moi à m'enfuir! Qu'on me bouche les oreilles! Mais pitié! pitié donc!

★★

Les bêtes malades, on les abat.

★★

On veut mourir, on est colère, on se débat, on n'est que haine et vengeance : c'est le début du désespoir. Le vrai, le plein, est calme : il accepte.

Douceur, apaisement du désespoir qui n'espère plus... détente de l'âme toute crispée vers le bonheur... infini repos d'avoir dépassé l'espérance...

★★

Dans le noir de la nuit, tous les cœurs semblent nus. On les voit, on tient dans des mains pitoyables leurs sentiments simplifiés, et doucement, en se penchant sur eux, on les comprend, on les absout.

Et voilà que les bontés de ces cœurs m'attendrissent,

allègent ma peine ; je les compte, je m'y complais... le sourire compatissant des amies, les patiences de Lina, la vie de mon Philippe courbée à mon chevet...

Alors, l'instinct qui les élance à la vie, qui les fait frissonner près de mon lit, me renier, l'instinct qui fait jouer les muscles de Philippe, qui ouvre ses yeux aux extérieures beautés, ses bras à l'amour, m'apparaît si naturel, si inévitable qu'un étonnement me prend de les avoir jugés, d'avoir eu de la haine, de la colère... Ne me donnent-ils pas le meilleur d'eux-mêmes, la part pensante, la part du cœur ? Pour avoir le reste, il me faudrait violenter, enchaîner : je n'aurais que des gestes, des grimaces. D'autres femmes, peut-être, se contentent d'une fidélité maugréante et rebelle... j'ai trop de fierté, et aussi trop d'amour ; je ne veux pas, enfermée dans un caveau, y enfermer ceux qui me seraient pitoyables, pour alléger mes affres de leurs affres innocentes !

Qu'ils vivent, mon Dieu ! qu'ils vivent !

★★

— C'est toi, mon Phil...

Dans la chambre pleine d'ombre, où rôsit seulement la veilleuse, compagne des lits d'insomnie et du consolateur missel, une silhouette de noctambule, gibus et pelisse ouverte, s'est glissée doucement...

— Viens.

J'attire à moi la figure chaude de Philippe où frémit l'inquiète violence de l'amour en attente.

De sa présence un tel souffle de force, de santé, de joie émane, que, malgré moi, je ferme les yeux, étourdie comme par une poussée de vent d'été.

— Mon Phil ! Mon chéri.

Son regard est si éclatant qu'il abat sur lui ses paupières, qu'il me le cache par honte et pitié.

Je caresse ses cheveux, et je souris à sa pauvre face troublée, d'un sourire profond qui me monte du cœur.

Et, tout à coup, Philippe me regarde, m'inspecte longuement, curieusement, comme frappé d'une chose inconnue.

Il dit :

— Mais comme tu es belle ce soir...

*
**

La chaleur m'accable. Son cortège d'odeurs de fleurs, de poussière, l'odeur même du soleil m'étourdit. Mon médecin insiste pour qu'on me porte en bas.

Le jardin de l'hôtel est comme une petite partie du monde où vivent Philippe et Dolly ; il me trouble, m'envahit de crainte ; à chaque bruissement je tressaille, croyant les entendre murmurer, les voir franchir la barrière d'entrée, entre les rangs de palmiers et les corbeilles de cynéaires violets. La peau moite, je les suis en pensée, agitée par ce frôlement de passants contre mon immobilité.

Et dans ce va et vient, dans cette liberté relâchée de la vie d'hôtel, je comprends mieux encore combien seront lâches leurs scrupules et libre leur amour.

Enfin, tout au loin, avant de les reconnaître, je les ai devinés. Leurs chapeaux de paille semblables émergent lentement des lacets verts de la route ; ils cheminent doucement, la face baissée, occupés à se donner l'un à l'autre des morceaux de leur âme. Ils s'approchent, agiles, souriants, et dans leurs vêtements anglais, de coupe presque identique, au col fleuri de violettes, ils se ressemblent, ils ont la beauté irradiée de ceux qui aiment.

Dolly aussi m'a aperçue. Son jeune sang lui monte aux joues. Et pressée tout à coup, elle se hâte vers l'hôtel... l'heure, oui l'heure la rappelle ! Philippe ne voit qu'elle ; il ne m'a pas vue. Il la suit.

— Dolly ! venez, Dolly...

Je l'ai arrêtée. Un désir, un besoin, une passion me prend de scruter ardemment, douloureusement, ce petit visage redoutable qui a séduit mon mari...

Elle vient, raidie, à petits pas. Debout, les mains serrées, elle me parle doucement, humblement ; elle est pâle ; les muscles fins de ses mâchoires s'arqueboutent, gardiens de l'extérieur calme des traits : visiblement elle domine une gêne terrible, enfantine... D'où me vient alors, insidieuse, cette impression déconcertante d'une dignité supérieure à la mienne ? C'est que Dolly porte sur elle la majesté intime, inconsciente, de la femme aimée, dont aucune humiliation ne pourra abattre la couronne d'orgueil, d'obstination et de douceur...

Philippe, de suite, s'est rapproché. Tous deux, ils me disent des choses convenables et gentilles, mais qui semblent venues de loin, traverser, pour venir jusqu'à moi, tout leur amour. Et imperceptiblement, sans qu'ils le sachent, je m'efface pour eux ; par dessus moi, ils se regardent, ils se parlent, ils ont un sourire long, perdu...

C'est l'odeur de ces mimosas qui m'écœure... Oui je veux rentrer... j'ai eu tort de venir... Il y a des efforts trop grands... trop grands... Non, ne me touchez pas, Dolly... Laisse, Philippe... Appelez Lina...



— Merci, Dolly. Je vais mieux.

Couchée, mon cœur, vidé de larmes sous mes mains serrées, s'est apaisé.

C'est une sensation merveilleuse de connaître cet apaisement, l'œuvre souveraine de notre volonté : cette volupté-là est reine de toutes les voluptés, mais elle est bâtie de tant de larmes qu'elle nous fait pitoyables à ceux qui n'ont pas eu, comme nous, la force de les verser...

Le soleil couchant inonde, enrichit la pièce. Philippe, assis à la croisée ouverte, serre et desserre des poings nerveux. L'heure est si calme, et les hommes le sont si peu...

La lassitude à nouveau me submerge... Mes yeux se ferment...

Ils m'ont encore oubliée. Elle dort, la malade, tandis

qu'ils vivent magnifiquement, furieusement : on l'oublie...

Sous mes cils mi-clos, je les vois, je ne peux pas ne pas les voir...

C'est la lumière d'or, je crois, qui les a attirés contre la croisée : les amoureux aiment ce qui est chaud et vibrant comme leur cœur. Ils ne parlent pas, d'abord, tout à la joie d'être l'un près de l'autre. Puis, doucement, comme coule une source, ils se disent des mots doux, pressés, abondants, renaissants. Leurs doigts se sont joints, leurs paumes s'écrasent, alors ils se taisent.

Philippe n'appelle pas, et pourtant Dolly a obéi. Elle lève le visage... Ses lèvres sont prêtes.

Je ne crierai pas ce cri d'instinct qui monte de mes entrailles... je le retiendrai... Et le baiser, lentement, naît, vit, meurt...

Quand ils se quittent, il me semble encore voir entre eux les longs bras noués de l'amour...

Dolly passe près de mon lit pour s'en aller doucement sur les pointes de ses petits souliers. Qu'est-ce, dans mon calme visage de dormeuse, qui l'arrête brusquement?

Elle fait signe :

— Comme elle est pâle...

Philippe vient aussitôt près d'elle et ils s'appuyent l'un à l'autre pour me regarder. Il dit :

— Ma pauvre femme.

Même pour parler de moi, ils gardent encore leur voix fondante, leur voix de cœur.

Philippe attristé, s'en retourne à la fenêtre. Ma vue lui a fait mal : il s'en cache.

Dolly reste immobile, près de mon lit ; et son regard est si appuyé que mes paupières cèdent, se lèvent. Nous nous regardons longuement, simplement, sans songer à nous parler, sans songer à détacher nos yeux. Les miens sont bien calmes, bien secs, sans colère, je n'en ai pas honte ; il me semble seulement qu'ils ont grandi, grandi, comme de grands fossés creusés par la souffrance. Et les yeux de Dolly en font lentement le tour...

Quand ils s'abaissent enfin, ils semblent se tourner vers d'intérieures pensées, tout au fond de l'âme...

Dolly reste longtemps debout près de moi, une main sur le duvet, si immobile qu'elle ne paraît pas respirer.

— A quoi pensez-vous, Dolly?

Elle ne répond pas de suite, comme si elle avait mal. Puis, elle se tourne vers moi et me regarde. Ses yeux à elle aussi, ont grandi tout d'un coup, comme élargis pour comprendre...

— A vous, dit-elle.

Quand le froid entre subitement, avec l'ombre, Dolly me prend la main : et comme d'instinct ma main froide fuit la caresse de ces lèvres amoureuses, elle l'appuie seulement doucement à son front. Puis elle va à la fenêtre, la referme.

— Il fait trop froid pour votre femme...

Un instant, elle reste devant Philippe, très grave, la bouche entr'ouverte comme dans un air raréfié, puis, le bras tendu dans l'américain shake-hands, elle creuse ses fossettes, sourit.

— Good bye.

Et légèrement, d'un geste qui repousse gaiement, elle l'empêche de l'accompagner plus loin... Sa silhouette fine disparaît, la porte se referme.

*
**

— Philippe... mon Phil... lève-toi, je t'en supplie... quitte ce fauteuil, ne regarde plus ce feu...

Et cette voix lointaine, qui vient d'un monde nouveau, inexploré, celui de la souffrance, répond, monotone :

— Laisse-moi.

Je voudrais avoir des bras, une poitrine maternelle, pour attirer la tête de mon Phil et pour le bercer. Je voudrais qu'une pudeur d'épouse ne figeât pas sur mes lèvres les mots pitoyables, les mots qui partagent, qui épousent la souffrance...

Dolly est partie hier soir. Pour moi, une touffe de roses, blanches comme des larmes très pures, pour Philippe un billet d'où est tombé, je l'ai vu, une longue spirale de cheveux blonds, coupée sans parcimonie, au gré des ciseaux, peut-être avec la joie secrète de mutiler une beauté inutile...

Dolly est partie.

Sa petite âme neuve et ardente a aspiré tout d'un coup à l'héroïsme. Elle a été jalouse de mes larmes, elle en a voulu sa part... Elle est partie.

Et les heures passent, et Philippe reste là, avec une douleur maussade d'homme fâché de souffrir, la mâchoire dure, les yeux fixés sur le feu.

Dolly me l'a laissé : je pense tristement à ce qu'elle m'en a enlevé, le meilleur de lui, son amour. Il ne me reste que sa souffrance...

★
★★

May et Gladys passent, tourbillonnent, jacassent de ce départ de leur compagne, de ce retour éperdu à son Tom, le boy-mari ; cela les énerve, leur arrache d'élégants haussements d'épaules, des phrases ambiguës appuyées d'un regard d'entente.

— Dolly a eu peur.

Et leur sourire s'arque de dédain, à l'évidence de cette faiblesse, de ce cœur féminin qui s'est laissé troubler...

★
★★

Philippe marche des heures, seul, sous le soleil de plomb, et il me revient pâle, tout blanc de poussière, avec un harrassement qui excuse à ses yeux son mutisme.

Je me sens, dans la silencieuse chambre, vibrante de lourde chaleur, si seule, si perdue, qu'il me semble chaque jour, devenir plus petite, plus infinitésimale, dans ce monde grondant, luttant, où les peines s'aèrent et se promènent, tandis que se cache, immobile, ma peine modeste et résignée.

★
★★

Je me réveille doucement... c'est comme si une main s'était posée sur mon front, et restait là, ferme, léni-fiante. Philippe est au pied de mon lit, et me regarde.

Et lentement, je me dresse, je le regarde aussi...

Un autre Philippe est là. Cette griffe colère qui mordait ses traits, s'est relâchée. Ils sont tranquilles. Les lignes gaies ou amères qui les soulignaient se sont élargies noblement. Sa figure un peu vide d'homme de sport, est devenue une figure de soldat.

— Voilà longtemps que je te regarde, Micheline. Tu as pleuré en dormant.

Il vient près de moi, s'agenouille, attire ma tête dans ses grandes mains.

— Ne pleure plus, mon petit...

Et, comme pour sceller les sources profondes de ces larmes et les tarir, il baise lentement, pieusement, mes yeux.



La pluie tombe, lave, refroidit l'air chaud et poussiéreux.

Philippe, sur le feu endormi, jette du bois, des brindilles. Le feu flambe, il jaillit. Son odeur chaude me pénètre. Pourtant j'ai froid.

— Phil!

Il vient à mon appel, se penche, m'interroge.

Mais ma bouche ne peut rien exprimer : c'est mon cœur qui est plein, et le cœur n'a pas de voix.

Il secoue mes coussins de ses douces mains d'infirmière, il lisse mes cheveux, mon front ; et voilà qu'il me parle ; ce ne sont que d'ordinaires mots de tendresse, mais sa pitié m'enveloppe, me réchauffe, sortie toute frémissante de sa propre douleur. Les larmes seules étanchent les larmes.

Il va, vient, range. Il est mon valet, ma garde-malade, mon confident. Et je regarde sa calme figure fermée et sa bouche fière, close sur son secret saignant.

Un gémissement m'a échappé.

— Tu souffres, mon petit?

Alors, le cri part, me soulage :

— C'est toi qui souffres, mon Philippe, mon chéri, mon mari!

Il tressaille, la face un moment bouleversée.

Puis, il dit simplement :

— Qu'est-ce que cela fait?

Nous restons silencieux tandis que ses traits lentement, vaillamment, se recomposent; comme il se penche pour me baiser le front, je l'attire doucement, je serre contre moi sa tête, comme une tête de petit enfant.

— Tu as raison, mon Philippe. Souffrir, vois-tu, cela n'empêche pas d'être heureux...

Il ne répond pas de suite, machinalement occupé à s'assurer que je sois bien couchée, la tête au repos.

Alors, seulement, il dit très bas, d'une voix un peu rude :

— Je sais. J'ai appris.

Son regard clair, fort, se pose sur mes yeux.

— Tu m'as appris, Micheline.

Nous nous taisons longtemps...

Et dans la chambre banale où le gris crépuscule tombe déjà, il règne une paix splendide, inaltérable, celle des cœurs grandis, qui ont aimé, qui ont souffert, qui ont accepté.

CÉCILE CANDIÈRE.

POÈME

*Jeunes gens qui passez sur le trottoir des villes
Avec un cœur vieilli, des nerfs désabusés,
N'avez-vous eu jamais que des rêves dociles,
Des espoirs asservis et des gestes usés?*

*N'avez-vous donc jamais, parmi ces jours semblables,
Réprimé la rancœur de vos devoirs pareils,
Et senti lentement combien est misérable
La pauvreté du temps dont on disait merveille?*

*Ignorez-vous votre âme en deuil et solitaire,
Qui loin de tout secours, de toute charité,
Enfermait sa bonté, devenait étrangère
Aux échos généreux de la sincérité?*

*N'avez-vous donc jamais voulu sortir des rives,
Où coule tristement le labeur quotidien,
Ressentir de la joie et en devenir ivre
Au frénétique élan de travaux surhumains?*

*N'avez-vous jamais dit aux étoiles qui brillent,
Au soleil qui reluit, aux nuages passants :
Demain m'appartiendra, car demain c'est ma vie,
Et je veux l'exhausser jusques au firmament.*

*Jeunes gens d'aujourd'hui, oublieux des beaux songes,
— Déjà si peu nombreux parmi ces jours sans foi —
Vous vivez inconscients, en moderne mensonge,
De vos aïeux d'orgueil, vos pères d'autrefois.*

*Vos traits sont fatigués, votre démarche vile,
Vos yeux sont assombris, votre bouche est amère
D'un sourire forcé, et à l'âge nubile
Vous jouez aux vieillards sadiques et sévères.*

*Vanité satisfaite et le cœur cancéreux,
Sans avoir rien appris vous croyez tout connaître,
Pour vous la volupté est un plaisir nerveux,
Et votre âme excédée a renié tout maître.*

*Regardez ce rictus à vos lèvres vulgaires
Pour mépriser l'amour, oh combien ignoré!
Savez-vous ses douleurs, ses doutes, ses mystères?
Ne parlez pas du vôtre, il est bien passager.*

*Vous l'avez fait semblable à cette vie factice
Qui alourdit vos jours comme un pesant fardeau;
Car vous aviez rêvé de recréer un vice
Et l'homme est limité dans ses biens et ses maux.*

*Même la joie est morte en sa gaité étroite,
Vous alliez la chercher en des bars ennuyeux,
Où des cœurs excédés, des insultes criardes
Déchiraient en lambeaux son rire lumineux.*

*Et, à vous voir ainsi, sans joie et sans amour,
Dans la bataille mécanisée,
J'ai pensé au retour
Du passé.*

*Je l'ai revu, tout palpitant de sa grandeur,
Plein de ses souvenirs et de pensées secrètes,
Dans la riche maison où Plantin l'imprimeur,
Divulguait le savoir en des formes parfaites.*

*Je l'ai revu rempli d'héroïsme et de gloire
Dans les Beffrois, dont les toscins sonnaient l'orgueil,
De la libre cité fière de ses pouvoirs,
Conquis au Prince, à coups de sang, à coups de deuils.*

*Les artisans entre eux se sentaient de vrais frères,
Ils sortaient de l'école où s'apprend le métier,
Le vieux métier de Flandre glorieux et prospère,
Que le monde admirait sans pouvoir l'imiter.*

*C'était la tradition du peuple et de la race
Qui les nouait entre eux par de solides liens,
Rendait le travail cher et la force vivace
Pour défendre leurs droits, leurs maisons et leurs biens.*

*Déjà sur la grand'place en cohorte s'avance
La troupe des bourgeois, des jeunes apprentis;
Ils sont la force vive et la toute-puissance
D'un temps qui veut mourir s'il ne s'est pas grandi.*

*Et c'est lui, qui marquant sa place dans l'histoire,
Par un style logique et un ordre parfait,
Domina par son art, et son faste et sa gloire
Les siècles successeurs assoiffés de progrès.*

*C'est lui que tu poursuis d'un dédain trop moderne,
Citoyen d'aujourd'hui enfermé dans tes lois,
Cherchant la vie facile et les devoirs bien ternes
En des jours sans passions, des travaux sans éclat.*

*Qu'opposes-tu vraiment à ce temps qui résiste,
A ces corps d'artisans unis et résolus,
Où pour devenir maître il fallait qu'en artiste,
L'ouvrier achevât un chef d'œuvre inconnu.*

*Leur travail fut patient et le tien est rapide;
Où dix hommes peinaient, un tissage d'acier
Achève de ruiner le travail intrépide :
L'industrie en naissant a tué le métier.*

*On combat la nature, on rapproche l'espace,
De la terre on extrait ses plus précieux trésors;
Tous veulent s'élever et gagner une place,
Et paraître quelqu'un de capable et de fort.*

*Et tandis que pour toi de grands cerveaux s'épuisent,
Prennent à l'inconnu son ombre et ses secrets;
Passant indifférent aucun savoir te grise,
Tu cherches le plaisir facile et satisfait.*

*Tu connais bien les noms de quelques découvertes,
N'es-tu pas un fervent de sports très audacieux,
Acclamant gestes fous, bras tendus, bouche ouverte,
Le vainqueur du jarret, du biceps vigoureux.*

*Que comprends-tu de la beauté de nos machines?
Tu n'en sais ni l'auteur, ni le fonctionnement,
Tu t'en sers sans émoi, sans la pensée intime,
Qu'un être comme toi a des pouvoirs géants.*

*Tu te ris des penseurs, des savants et des sages,
Méprises leur acquit sur le savoir humain,
Tu rejettes le doute et tu trouves volage
De chercher autrement que rapports et que gains.*

*Ton cerveau mécanique est pareil à l'époque,
La pensée s'embourgeoise et devient lieu commun;
Les habits, les maisons, les objets réciproques,
Sont partout ressemblants, se copiant un à un.*

*Et cependant j'aime mon temps et j'ai sa fièvre,
J'aime tous ses labeurs conquérants des futurs,
J'aime tous ses espoirs et j'attends de ses lèvres
Un précepte sincère, éblouissant et pur.*

*Il tâtonne, mais cherche, il grandit, il espère,
Demain peut démentir ce qu'a dit aujourd'hui,
L'étape prendra fin, déjà de la lumière
Illumine la route où cherchent les esprits.*

*A côté de la foule ignorante, incrédule,
Des logiciens prônent encor le genre humain,
Penseur au front têtu, artiste au cœur crédule,
Ils ont gardé la foi en l'Idéal Divin.*

*Ils rêvent de sa paix pour la grandeur du monde,
Du retour de la foi dans les cœurs ulcérés,
Des éclosions d'amour vivantes et fécondes
Et de l'ultime charité.*

GASTON PULINGS.

A travers la Quinzaine

LES FAITS ET LES IDÉES

Le Mouvement Catholique en France

L'Affaire Dreyfus, qui a remué si profondément le sentiment des français, continue à dérouler ses conséquences. Elles ne sont imprévues que pour les gens à courte vue à qui le jeu normal des actions et des réactions sentimentales est inconnu.

Avant l'Affaire, un puissant courant idéaliste et chrétien ou néo-chrétien se dessinait déjà. C'était la réaction inévitable provoquée par les excès du matérialisme et du rationalisme, de l'anticléricalisme sectaire, de la politique socialiste. L'Eglise était alors dirigée par le plus moderne des papes. Son esprit conciliant et sa politique habile forçaient toutes les sympathies. Après l'échec des aventuriers groupés autour du général Boulanger, Léon XIII avait rompu le lien traditionnel qui semblait unir au détriment de la religion, l'Eglise et le parti monarchique français; il préconisait le ralliement des catholiques à la République. De son côté, la République, par la bouche de Spuller, proclamait l'instauration d'un « esprit nouveau ».

Ce fut une heure solennelle. Entre l'Eglise et la République la paix allait-elle se faire? Le régime républicain allait-il se consolider par la capitulation de ses ennemis? L'Eglise allait-elle reprendre dans l'Etat sa place traditionnelle?

Les catholiques français, comme naguère le comte de Chambord, laissèrent passer l'occasion que leur offrait le Destin : ils refusèrent de suivre la ligne de conduite recommandée par le pape. Et soudain l'Affaire éclata. Ce n'était à l'origine qu'une simple affaire d'erreur judiciaire. La grande majorité des catholiques, excités, sans doute, par les souvenirs du Boulangisme, et, d'autre part, les anticléricaux ravis de mettre les catholiques en vilaine posture afin d'en tirer profit, parvinrent ensemble, comme s'ils travaillaient de concert, à la transformer en affaire d'Etat. Aux yeux du monde entier, les catholiques français apparurent comme des hommes inhumains, s'acharnant à maintenir une condamnation manifestement illégale en invoquant la raison d'Etat — comme aux plus mauvais jours du despotisme, — qu'il fut pratiqué par Louis XIV, par les terroristes ou par Napoléon ! Ils provoquaient à toute évidence l'indignation populaire ; et longtemps avant l'arrêt final de la Cour de Cassation, il était certain, pour tous les observateurs de sang froid, que l'Eglise de France paierait les frais de l'aventure. Même si l'issue judiciaire de l'Affaire avait été défavorable à Dreyfus, rien n'aurait pu empêcher le triomphe du mouvement anticléricale. Celui-ci au besoin, aurait eu recours à la révolution et à la guerre civile et l'on peut tenir pour certain qu'il eût été vainqueur.

Ce fut donc sans étonnement que les observateurs sans parti-pris, virent le pouvoir passer aux partis radicaux, et ceux-ci, emportés par leur passions, abuser de leur victoire et se livrer aux représailles les plus excessives. S'il s'était trouvé parmi ces radicaux un véritable homme d'Etat, il eût pu étouffer pour longtemps toute velléité, en France, d'une renaissance politico-religieuse, en imposant aux vainqueurs une habile modération. Mais les hommes d'Etat se trouvent rarement chez les radicaux et les radicaux ne leur permettraient point d'ailleurs de pratiquer une politique modérée : leur tempérament s'y refuse. Devant les violences et les maladresses des nouveaux déten-

teurs du pouvoir, il devint bientôt évident qu'une nouvelle réaction ne tarderait pas à se produire dans les esprits.

Elle s'est produite, et elle se développe avec une force et une rapidité impressionnantes.

Elle est à la fois, comme il est naturel, politique et religieuse. Son côté politique est son côté faible, car elle n'a pas trouvé jusqu'ici de véritable chef, capable de la conduire à la victoire. L'opinion publique ne se passionne pour aucun prétendant. Toutefois il est indubitable que les partis antirépublicains progressent et que l'idéal républicain pâtit singulièrement de l'identification, — que l'Affaire Dreyfus a consacrée, — de la République avec le radicalisme.

Du côté religieux, la réaction bat son plein. Le mouvement est général et intense. Il profite d'ailleurs de circonstances singulièrement favorables. A Rome, sur le trône de Léon XIII, siège un pape pieux et ardent, plus occupé de rallumer le zèle des catholiques et particulièrement du clergé universel que de négocier habilement avec les Etats. Il réalise étonnamment la devise qui lui est assignée dans la prophétie de Malachie, — *ignis ardens*, — en préparant peut-être la *Religio dépopolata*, qui, selon la même prophétie, caractérisera le règne de son successeur. Quoi qu'il en soit, Pie X apparaît aux catholiques fervents comme un Saint et un héros. La déplorable politique des radicaux français, en chassant et en spoliant les ordres religieux, a fait de ceux-ci des victimes, qui recueillent autant de sympathie que leurs persécuteurs se sont attiré de colère, d'indignation ou de mépris jusque chez les incroyants comme le docteur Gustave Le Bon. La maladroite séparation de l'Eglise et de l'Etat, réalisée non à l'amiable mais par la violence du plus fort, a donné au clergé français l'indépendance, a surexcité son zèle religieux et son ressentiment politique, a resserré ses rangs et a étouffé chez lui toute velléité de résistance aux directions romaines. Il en a fait un état-major merveilleusement discipliné qui conduit ses troupes

à l'assaut de la République avec le désir enflammé de la victoire.

La renaissance catholique en France profite aussi du vaste mouvement idéaliste et religieux qui se dessinait déjà dans toute l'Europe avant l'Affaire Dreyfus. Mouvement laïque et tout entaché de « modernisme », dira-t-on. Fort bien ! Il n'en a pas moins préparé l'état actuel des esprits. Croit-on que c'est en vain, par exemple, que la grande voix de Tolstoï a éveillé dans tous les cœurs des puissantes émotions chrétiennes et que le noble idéalisme de Maeterlinck, — le Maeterlinck de *la Sagesse et la Destinée*, a apporté des satisfactions profondes à tous ceux que lassaient ou dégoûtaient les platitudes et les brutalités du nationalisme matérialiste ? En France, ce large courant sentimental s'est précipité dans le lit régulier que lui ouvrait la renaissance catholique. Y restera-t-il ? C'est une autre affaire.

Si nous essayons de prévoir l'avenir de cette renaissance religieuse, nous devons en considérer certains éléments.

Le principal, à mon avis, est celui-ci. C'est que le mouvement n'est pas purement religieux, il est aussi politique. Aux yeux d'un grand nombre de ces « renaissants » son côté politique est même le plus important. Tel est le cas, par exemple, de M. Charles Maurras, de l'*Action française*. La religion de ces messieurs est toute utilitaire. S'ils vont à Dieu, ce n'est point par amour, c'est pour le succès de leur conception politique. Ils confondent le patriotisme et la religion. C'est peut-être très — Jeanne d'Arc. Mais dans ce système Dieu n'est plus qu'un instrument au service de la patrie. Ce christianisme civique et utilitaire me paraît avoir peu de rapports avec la doctrine de Jésus.

Sans aller aussi loin, d'autres considèrent pourtant le mouvement de réaction politique comme inséparable du mouvement religieux. Il est assez amusant de voir un pieux religieux comme le révérend dom Besse prier les

nationalistes de se faire carrément révolutionnaires. « In-
 » tellectuels au mauvais sens du mot, ils se dérobent à
 » toute action efficace. Je me demande ce que peut de-
 » venir une réaction qui n'est pas une action... La seule
 » action à laquelle ils se résignent, se déroule en dé-
 » mocratie et elle en subit les conditions. Les néces-
 » sités électorales et parlementaires déterminent son ter-
 » rain et sa méthode d'exercice. *Elle se voit condam-*
 » *née à être constitutionnelle*, ce qui revient à dire :
 » à se dérouler en un domaine préparé par l'ennemi et
 » disposé pour lui... *Pour réussir, il lui faudrait devenir*
 » *révolutionnaire!* »

J'extrais ces lignes d'un livre fort intéressant qui vient de paraître : *Les religions laïques* par le R.-P. dom Besse. L'auteur y glorifie la réaction politico-religieuse après avoir foudroyé le modernisme avec une verve et dans une langue merveilleuses.

Et je ne puis me défendre de croire que les catholiques français n'ont guère changé depuis quatre siècles. Aujourd'hui comme à l'aube de la Réforme, ils sont des Ligueurs. Ils demandent un Guise; ils sont prêts à brûler les Huguenots et autres sacrépans. Ils tiennent d'une main un crucifix et de l'autre une dague. Quand ils disent leurs patenôtres ils font de grands moulinets avec leurs épées. Mais ce sont des épées de fer blanc. Et quand l'heure arrive où il conviendrait de monter à cheval, leurs pieds, par une fâcheuse aventure restent rivés au sol. Et cela est fort heureux, tant pour la France, qui échappe par là à la guerre civile, que pour ces messieurs eux-mêmes, qui risqueraient de recevoir de fort mauvais coups. Car, en dépit des camelots du Roy et de leur camelote, la République française a encore les reins solides. A l'oublier, on s'exposerait à de terribles mécomptes.

Vraiment, ces messieurs se font des illusions singulières. Croient-ils donc que la République n'a pas, elle aussi, une tradition, et que cette tradition là, en somme, est plus fraîche et plus vigoureuse que la leur? Admettons qu'ils

s'emparent du pouvoir par surprise, par un habile coup de force. Pensent-ils éviter le sort de Charles X s'ils gouvernent selon leurs principes? Je sais bien qu'une grande force viendra à leur aide : l'assentiment de tous les propriétaires, qui ont pris peur de la démocratie et du socialisme. Mais les temps ne sont pas mûrs pour la destruction radicale du socialisme. Après une courte compression, on verrait l'explosion de la machine compressive!

Et l'Eglise, une fois de plus, paierait la casse.

Enfin le modernisme tiendrait sa revanche. Car beaucoup d'esprits sincèrement religieux s'éloigneraient d'une Eglise trop souvent absorbée dans les complots politiques.

Que l'on n'aille pas imaginer que je condamne toute union de la politique et de la religion. Il est trop évident que celle-ci ne peut manquer de réagir sur celle-là. Mais la politique des catholiques français est une politique spéciale. Elle prétend lier à la religion le régime monarchique de droit divin. Or, cela, c'est un cadavre, que nul orémus ne peut ressusciter. Chaque fois que la politique essaiera d'imposer ce cadavre à la France au nom de la religion, il s'en suivra une révolution et un recul des idées religieuses.

Léon XIII l'avait bien vu. C'est pourquoi il a tenté de dissocier les deux causes, afin de délivrer l'Eglise de France de ce corps mort. Fidèles à leur momie plus qu'au passé, les catholiques français préparent, à la faveur de la renaissance religieuse, un nouvel assaut contre la République. Ils ont peu de chance de réussir. Et s'ils réussissaient, ils seraient bientôt renversés par une réaction jacobine et socialiste dont la violence dépasserait probablement toutes les prévisions.

IWAN GILKIN.

LES PEUPLES ET LA VIE

Marins d'Espagne.

L'Espagne tourne vers la mer deux faces bien distinctes. Sa côte méditerranéenne est illuminée par le soleil du Midi. Les jardins de la Catalogne et de l'Andalousie lui font une ceinture de chênes, de palmiers et de fleurs, mais au nord, dans la Galice, dont les côtes rocheuses sont battues sans cesse par les flots de l'Atlantique, une nature plus aride et presque sauvage se déploie. Le romancier Blasco Ibanez nous a décrit la vie des marins de la Méditerranée et du peuple de Valence ; Santander et ses environs ont eu dans un autre écrivain, non moins habile ni moins inspiré, José Maria de Pereda, leur peintre et leur historien.

Maria de Pereda est très connu en Espagne où les éloges ne lui ont pas manqué. On l'a comparé à Cervantès et à Velasquez, mais les comparaisons ne prouvaient pas grand-chose en général, et en ce qui concerne notre romancier, elles ne nous donnent qu'une indication, mais celle-ci a sa valeur. En rapprochant son talent de celui du plus grand poète et du plus grand peintre de l'Espagne, on voulut dire sans doute qu'il réalisait l'expression exacte de sa race et que pour bien la comprendre il fallait lire et étudier ses œuvres. Pereda n'est pourtant qu'une partie de l'âme espagnole, mais celle-ci est nécessaire pour sa compréhension totale. Pereda, romancier galicien est le peintre de la vie maritime dans la presqu'île ibérique, des côtes septentrionales qui sont peut-être les plus caractéristiques de ce pays si peu connu encore.

Sotiliza passe pour le chef-d'œuvre de Pereda. La vie des marins y est décrite avec un réalisme saisissant. L'auteur ne se soucie guère de nous donner des descriptions littéraires plus ou moins agréables. Sa vision et son expres-

sion n'ont rien de subtil. Il décrit ce qu'il a vu, très simplement, mais avec quelle puissance ! Il lui a suffi d'assister aux drames quotidiens de la mer, à la lutte incessante des marins contre les flots en fureur, il lui a suffi de pénétrer dans l'intérieur d'une de ces misérables cabanes de pêcheurs qui s'échelonnent sur la côte pour assister à des tragédies dont les ouvriers de la mer sont les pitoyables héros. Ces hommes qui peuvent accomplir cette chose extraordinaire de guider un frêle bâtiment de bois à travers les océans orageux, de transporter ainsi jusqu'aux confins du monde les richesses et les produits les plus précieux de leur pays sont soumis à tous les vices et à toutes les faiblesses de l'humaine nature. Eux qui ont su si souvent triompher des vagues écumantes, opposer à la rage des éléments déchaînés une résistance qui s'impose à notre admiration, être les vainqueurs humbles et glorieux pourtant du terrible Océan, ils redeviennent sur la terre ferme des êtres sans courage et sans volonté. Beaucoup d'entre eux mènent une vie sans dignité. Ils s'adonnent à l'ivrognerie, battent leurs femmes, participent à de mesquines querelles de foyer ou de voisinage .

On peut les excuser pourtant, si l'on considère combien leurs existences, sont le jouet du hasard. Ce n'est pas contre les flots qu'ils livrent le combat le plus acharné. La misère est une ennemie de chaque jour ; elle s'assoit au foyer désert lorsque la mer mauvaise ne permet pas au marin de gagner ses moyens d'existence. Ce sont ces souffrances, ces luttes obscures que Pereda nous décrit avec une abondance de détails, avec une conscience d'écrivain, qui nous les font vivre sous nos yeux dans leur réalisme. Ce réalisme n'a pourtant rien qui nous choque ; il ne recherche pas ce qui peut remuer nos nerfs, ce qui créera l'impression forte, il trouve tout naturellement les éléments de l'émotion. C'est un tableau, un simple tableau, et en le regardant nous sentons passer en nous une grande pitié pour ces frères malheureux, perdus là-bas sur une côte sauvage, devant la mer hostile. Et sur tout cela, sur

toute cette douleur, sur tous ces déchets d'humanité, rejetés comme des épaves sur une plage dénudée, souffle le vent fort et vivifiant venu de l'Océan lointain, qui assainit et vivifie, qui rend à ces disgraciés du sort une nouvelle énergie pour continuer l'âpre combat.

Qu'on lise ce passage que nous traduisons de *Sotiliza*, où les rudes conditions de la vie du marin sont exprimées avec une sauvage et mâle éloquence.

« Vous êtes dans votre bateau comme une feuille sur un arbre, ni calme, ni immobile. La mer est comme une coupe de vapeur, parfois une trombe d'eau à l'horizon. Ainsi vous pouvez rester pendant un mois ! Puis soudain un coup de vent vient vous frapper au visage. C'est un vent funeste ; vous allez à la dérive, à travers la mer, et on entend un grondement qui pourrait être le bruit des vagues, se précipitant dans les profondeurs de l'Océan. Voir et entendre cela vous glace le sang dans les veines et vous fait dresser les cheveux sur la tête. Vous êtes dans une fournaise d'écume qui ballotte le bateau comme une coquille de noix. Les eaux mugissantes s'élèvent, s'élèvent sans cesse et puis tout à coup elles retombent et vous êtes ensevelis sous elles, et vous ne pouvez pas dire si c'est un rocher ou une montagne qui est tombé sur vous. Vous êtes blessés et étourdis en même temps, et quand vous ouvrez les yeux, il n'y a plus ni bateaux, ni rames, ni rive, ni ciel ni quoi que ce soit. Rien que du bruit, des coups de vent qui vous soufflètent, de l'écume qui bouillonne, et l'abandon. Vous n'avez plus de voix pour prier Dieu, car au milieu de ces clameurs assourdissantes, vous n'auriez plus d'oreilles pour entendre vos propres paroles. Une vague furieuse vous enfonce dans l'eau et une autre s'élève jusqu'à votre tête. Vous éprouvez un vertige singulier, et le meilleur nuage souhaite de perdre son habileté, tant il a hâte de terminer ce combat ».

Et cette femme qui se lamente devant le lit où son mari, un pêcheur atteint du mal des marins, agonise tristement :

« Pauvre garçon ! Pendant cinquante ans, il a lutté con-

tre la mer, contre les froids qui donnent la fièvre, contre les chaleurs qui brûlent, contre le vent, contre la pluie, contre la neige. Peu de repos, un moment de sommeil et debout avant la pointe du jour. Et alors fermer les yeux afin de ne pas voir l'image de la mer qui monte à bord en même temps que toute créature vivante, et qui toujours, toujours accompagne les malheureux pour mettre un terme à leur existence quand ils s'y attendent le moins et quand ils n'ont d'autres secours que la pitié de Dieu. Je vous assure, don Andrès, je ne sais quelle indignation me prend quand je vois des gens marchander quelques centimes pour une livre de morue, des gens qui jetteraient des louis pour des chiffons dont ils n'ont pas besoin ! S'ils savaient combien cette pêche coûte de travail ! Quels dangers, quelles sueurs ! Et pourquoi, mon bon monsieur ? Parce que le premier jour où le pêcheur restera dans son lit, sa famille n'aura rien à manger, si laborieux, si honnête qu'il soit, comme ce pauvre garçon qui n'a pas même un vice ».

Bien peu d'écrivains peut-être vous ont livré des accents émus exprimés dans un langage aussi souple et aussi vrai.

On conçoit que Pereda ait négligé un peu le côté passionnel de ses romans. Ils ne sont pas écrits pour les élégants lecteurs des villes en quête d'émotions subtiles. Ils s'adressent à ceux qui aiment la libre nature, les psychologies âpres et simplistes, l'âcre parfum qui monte des terres arides et sauvages. Car ce n'est pas à la mer que Pereda limite ses descriptions. Les monts Cantabres, les rochers de Galice qui s'élèvent en face de l'Océan Atlantique, formant une côte sinueuse avec des baies et des caps sans nombre, ont reçu souvent la visite de l'écrivain. Il a traversé ces vallées solitaires habitées par une population fermée aux bruits du monde. Après avoir entendu la grande voix de la tempête qui souffle de la mer à quelques lieues de là, il a entendu les chansons des bois ; il a vu la magnificence diaprée des prairies parsemées de fleurs, le murmure des feuilles dans les forêts. Là encore il a surpris

des drames intimes, et quels drames ! Quels personnages en sont les héros ! Quelles péripéties violentes, quelles psychologies troublantes ! Que l'on songe à ces peintures que les artistes de l'école basque envoient à nos expositions, à ces corps ployés par les durs travaux des champs, à ces visages ravagés par les brises glacées, soumis à tous les caprices de la destinée !

Mais parfois l'humeur âpre du conteur s'adoucirait. Il nous donnera l'idylle charmante qui contrastera avec ces tableaux de souffrance. Dans son beau roman de *Sotiliza*, l'héroïne est recherchée par trois jeunes garçons de son âge. Et l'occasion est offerte à l'écrivain de nous décrire les curieuses psychologies de ces jeunes gens qui semblent symboliser, dans leurs caractères si divers, les types les plus synthétiques de la race galicienne.

Penas Arribas (Altitudes rocheuses) est, comme son titre l'indique, le roman des montagnes galiciennes, toutes proches de la mer, et c'est l'océan encore qu'on entend mugir derrière ces murailles de pierre. On y retrouve la même émotion très forte, la même vigueur dans la description que dans *Sotiliza* ; un peu de rudesse peut-être, car l'art de Pereda ne recherche pas les séductions qui tentent presque tous les auteurs français.

On a pu dire de Pereda qu'il nous livrait un des secrets de l'âme espagnole, qu'il nous rendait sa fierté, ses énergies, ses révoltes. Que nous sommes éloignés, avec lui, de l'Espagne romantique des joueurs de guitare et des courses de taureaux, des manolas et des chanteuses *fiamencas* ! Le soleil brûle parfois cette Espagne du Nord, mais c'est pour lui donner l'aspect de ses pierres calcinées, non pour illuminer ses jardins et ses huertas. Cette Espagne est dure, orgueilleuse, sobre de contours ; la Galicie a souvent l'aspect sauvage de la Bretagne ; Pereda nous en décrit les lignes un peu âpres, et après avoir lu des œuvres telles que la *Puchera* et la *Fin d'une Race* on comprend l'éloge qu'adressait au romancier un des critiques les plus éminents de l'Espagne, Menendez Pelayo, mort récemment : « Nous

attendons de vous l'épopée maritime de notre peuple. Il n'y a que vous qui puissiez donner à la littérature espagnole son intense mélancolie et ses rudes beautés. »

ARTHUR DE RUDDER.

PARIS ET LES PARISIENS

La politique passionne tout le monde ; les têtes les plus lucides et les cerveaux les plus froids s'échauffent. Nous assistons à un spectacle qui se renouvelle souvent, dont aucun parisien n'ignore les péripéties, dont chacun devine la solution approximative ; pourtant, la crise récente a tenu le public en haleine, l'a secoué comme un mélodrame de M. Decourcelle et l'a ému autant que les refrains de Mayol et les romances de Mme Esther Lekain. Il fut un temps où les gouvernements tombaient comme des châteaux de cartes. Aujourd'hui, les ministères se distinguent par plus de stabilité ; certes, la combinaison Barthou s'écroule après neuf mois, mais, à sa naissance, ses amis les plus bienveillants ne lui « prêtaient » pas neuf jours de vie. C'est précisément sur une question d'emprunt que les républicains intransigeants qui veillent à l'intégrité des vrais principes démocratiques, comme les Vestales vertueuses surveillaient le feu sacré, ont renversé le gouvernement de M. Barthou. Je ne doute pas que cette chute déplaie au Président du Conseil et que ses collaborateurs pleurent leur autorité morte à jamais. Ils regrettent peut-être davantage les équipages aux cocardes tricolores ; le ministre de la marine se désole de ne plus pouvoir griffonner sa correspondance sur le bureau de Colbert. En quittant les huissiers corrects, polis, narquois et très ancien régime, les hommes d'Etat déchus verseront une larme ; dans leur retraite, pendant qu'ils pêcheront à la ligne où se lais-

seront bercer au rythme des discours de leurs éloquentes collègues les sénateurs et les députés, ils se remémoreront cet axiome essentiel du parlementarisme : les huissiers restent, mais les ministres s'en vont.

Il convient, sans doute, de placer l'intérêt de la nation au dessus du confort et plus haut que la vanité ou l'agrément du Président du Conseil. Les personnes qui répètent les opinions admises, les fervents admirateurs de la République, les fanatiques du régime s'imaginent volontiers que la France côtoie des précipices. Ainsi, chaque fois qu'un ministère quitte l'hémicycle en claquant la porte (ceci est une figure) ils proclament leur joie bruyante et nous assourdissent de leurs lamentations et de leurs craintes. Dans chaque député et dans chaque sénateur, deux êtres opposés sommeillent : un fervent patriote, qui s'est grisé à sa propre parole et qui s' imagine avoir été nommé par les électeurs de son arrondissement, comme Jeanne d'Arc fut désignée par Dieu pour sauver son Roi. Le cœur de cet apôtre saigne, quand le char de l'Etat s'embourbe dans le marécage nauséabond des intrigues et de la jalousie. Mais, d'autre part, ce député qui est aiguillonné par l'ambition, et qui, tel le plus borné de ses confrères, se croit apte à gouverner la France, se réjouit de la chute du ministère. Pendant les heures orageuses de la crise, ces candidats échafaudent des châteaux en Espagne, les politiciens les plus infimes et les plus incapables, ceux qui votent comme des machines et raisonnent comme des brutes, s'imaginent que le président de la République va les appeler, les distinguer, les bombarder ministres ; et les plus modestes espèrent qu'un de leurs amis intimes, appelé à la Présidence du Conseil leur offrira un maroquin en gage d'amitié ou de reconnaissance.

Pendant que ces messieurs imaginent des combinaisons, la rente baisse et les vieilles dames, qui dorment avec leur chien et leur bas de laine, se désolent du désarroi de la France ; elles pleurent leurs économies compromises et elles croient l'Europe ruinée, parce qu'un journal bien infor-

mé estime que la débacle à la bourse coûte à la France la somme fantastique de huit cents millions, et le journal si bien informé ne cite pas le montant des centimes ! Mais M. Caillaux affirme que la rente atteindra sous peu son cours normal. Du reste, est-il responsable si le ministère est tombé ? Il avait prié tous les ministres de bonne volonté d'adhérer à son nouveau groupement ; il exigeait d'eux l'exécution d'une condition insignifiante : il interdisait aux hommes au pouvoir de faire partie d'aucun ministère réactionnaire, en d'autres termes il les priaient de renoncer aux multiples avantages de leur charge, en échange de quoi il leur offrait sa bénédiction républicaine. Il les conviait en outre, à quelques réjouissances démocratiques : il les invitait à chambarder la loi du service de trois ans, à étrangler les vieux sénateurs qui s'obstineraient à priver le pays des bienfaits de la représentation proportionnelle, et, afin que le petit père Combes ne meure pas d'inanition, il leur demandait de bien vouloir préparer chaque jour, un plat de curé accommodé à la sauce laïque. Messieurs Barthou, Klotz, Dumont et leurs collègues ont décliné ces propositions honnêtes.

Voilà pourquoi nous avons assisté au spectacle coutumier de toutes les crises ministérielles. Dans les salles de rédaction des journaux militants, des députés qui intriguent, apportent à deux heures du matin des notes griffonnées en toute hâte. M. Caillaux ne refuserait pas son appui à un ministère de conciliation républicaine, mais personne ne lui inspire autant de confiance que lui-même. De toutes ces combinaisons, la combinaison Caillaux lui est le plus sympathique. Ainsi, l'autre soir, a-t-il eu un geste charmant et significatif. Comme il connaissait les chances de ce cher M. Ribot, auquel sa tête de pianiste mélancolique assure l'admiration des dames langoureuses et vieillissantes, il s'est rendu à la nuit tombante au domicile du candidat ministre, et là, il lui a débité des aménités ; en un langage sobre et correct, il a exalté la probité de l'honorable académicien ; il l'a félicité d'avoir atteint sans encom-

bre un âge vénérable, peut-être même a-t-il loué non sans quelque âcre jalousie, l'ordonnance de sa chevelure et les reflets argentés de sa barbe, et, de toutes ces qualités il a déduit, que lui, Caillaux, chef du parti radical unifié, ne pourrait jamais soutenir un homme aussi pondéré et aussi réactionnaire. Le lendemain dès l'aurore, M. Ribot est allé trouver M. Poincaré, son collègue de l'Académie Française ; il lui a répété les paroles flatteuses de M. Caillaux et avec infiniment de douceur a dit qu'il regrettait de ne pouvoir assumer la charge du ministère. Il a quitté l'Elysée satisfait et souriant, car M. Ribot a goûté maintes fois déjà aux plaisirs passagers du pouvoir, ses cheveux ont blanchi et il n'ignore pas la vanité des honneurs et la bêtise des hommes intelligents. Il a atteint l'âge où le sage vit dans le souvenir, commente les philosophes, cultive son jardin et soigne sa barbe...

M. Barthou, auquel son inaction obligatoire accordera des loisirs, se distraira en « cuisinant » son élection à l'Académie Française ; il passera sans heurt des combinaisons parlementaires aux intrigues des salons. Sous la Coupole, parmi ses juges, il rencontrera quelques députés et quelques sénateurs ; je doute que M. Barrès lui accorde sa voix, mais il sera vraisemblablement soutenu par son ami M. Raymond Poincaré, président de la République, et il se mesurera avec M. Bourgeois qui vient de poser sa candidature officielle.

De tout temps, les hommes politiques qui se piquent de quelque littérature, ont été lancinés par le désir de siéger dans la vénérable Maison qui est au bout du Pont des Arts. Leur ambition n'est pas ridicule, leurs combats ne sont pas toujours dénués de grandeur. Il importe peu que le candidat aux élections législatives, qui se double d'un candidat à l'Académie Française, amadoue et grise ses électeurs par des discours vides de sens, mais il est indispensable que les lieux-communs politiques et patriotiques, que les promesses en l'air, les articles de foi, les insultes et les médisances même, soient moulés en un style impeccable,

qui emprunte ses beautés à la langue de Racine ou de Bossuet, et s'inspire de Paul Hervieu de Marcel Prévost.

Je me garderai de médire de l'Académie Française ; elle nous imposa pendant quelques années des génies éphémères ; grâce à elle, des générations heureuses et fières ont cru nourrir dans leur sein un homme génial. Cette illusion les a réconfortés et les profanes ont cru vivre à une époque glorieuse. Mais, à peine l'homme de génie enterré, les nouveaux venus ont dénigré ses œuvres et attaqué sa personnalité. Cette fin d'un Immortel nous chagrinerait, si l'Académie n'assumait pas la tâche périlleuse de la remplacer. Une dernière fois, à la réception du nouvel élu, nous écouterons, recueillis et émus, l'éloge du prédécesseur. Lecteurs candides, vous pensiez honorer un dieu, mais vous n'avez encensé qu'un homme médiocre, qui trompait sa femme et dont la salle à manger était tapissée d'une imitation de gobelins du plus mauvais goût. Tout en louant votre idole, en définissant sa manière, et en citant ses œuvres capitales, le récipiendaire vous avouera qu'il n'admire pas les théories artistiques banales et factices, de l'académicien décédé. Ainsi, un demi-dieu s'effondre, et un astre nouveau émerge dans le ciel diaphane de la gloire. Etoile éternelle ou nébuleuse imprécise, peu importe : le dernier venu fera suivre son nom de la mention précieuse et magique comme un talisman : « *de l'Académie Française* ». Les vieilles filles des provinces éloignées et les vieux messieurs que Paul de Kock ne divertit plus, feuilleteront les romans de l'élu ; ils vanteront le style et loueront l'élévation des idées creuses.

La mentalité des politiciens qui siègent sous la Coupole diffère de celle des hommes de lettres, et leur nomination engendre d'autres idées et suscite d'autres commentaires. Le public s'est imaginé que des ambitions intéressées et personnelles guidaient tel député ou tel ministre. Sous-secrétaire d'Etat ou Président du Conseil, il nous semblait absorbé par le lourd fardeau du pouvoir. Comment aurions-nous soupçonné que cet homme d'action se préoccupait d'art

et de littérature? Pour s'imposer à ses futurs confrères, il fait rééditer les discours prononcés à la tribune de la Chambre pendant la mêlée d'un combat décisif; il nous rappelle qu'à cette heure, la France était en danger et que le ministère risquait de sombrer; mais quel n'est pas notre étonnement de voir ce politicien aux abois arrondir ses périodes, ciseler ses phrases, choisir des mots précieux, tandis que sous ses pas la terre tremble. Cette attitude est héroïque et infiniment séduisante. Sans la consécration de l'Académie, nous aurions ignoré ce courage gracieux et cette élégance athénienne.

Les académiciens ne sont pas aussi inutiles que certains se l'imaginent. Il est vrai que les plus vénérables s'occupent de la confection du dictionnaire, et il convient d'admirer leur patience égale à celle de la fidèle Pénélope; ils couronnent la Vertu et chaque année un Immortel célèbre les mérites de feu M. de Montyon, qui veilla à sa gloire posthume autant qu'à la vertu. Cette semaine, M. Bazin a prononcé le discours d'usage; la vertu n'a pas besoin de ces louanges toujours identiques; en commentant des sentiments honorables et nécessaires, mais dénués de toute poésie, on risque d'en écarter les personnes qui les pratiquaient d'instinct sans les apprécier. Du reste, les périodes symétriques et exsangues de M. Bazin ne nous incitent guère à acheter ses livres sages et édifiants; et ceci causera un inestimable préjudice à l'auteur d'*Une Tache d'Encre* et à ses libraires. L'honorable académicien émaille son discours de comparaisons poétiques d'une candeur toute juvénile. M. Bazin nous apprend qu'avant l'initiative de M. de Montyon, « la vertu ressemblait à un champ de camomille, plante dédaignée, qui se trouva surprise tout à coup d'être cueillie et mise sur le marché. » J'avouerai que notre surprise égale et dépasse même celle de la vertueuse camomille.

Comme l'auteur du *Blé qui lève*, M. Maurice Barrès estime que trop d'embuches guettent les jeunes filles et que la capitale leur offre de trop fréquents et de trop sug-

gestifs exemples d'amour et de dépravation. L'auteur du *Jardin de Bérénice* voudrait empêcher les amoureux de s'embrasser, de se frôler, de s'aimer, le soir, dans les allées sombres du jardin des Tuileries. Certes, tous les parisiens ne goûtent pas les plaisirs charnels sur les bancs d'un square paisible. Les métaphores de M. Maurice Barrès, qui n'ont cependant rien de licencieux, les ont néanmoins étonnés. L'illustre académicien n'affirme-t-il pas que Priape, le dieu des jardins, s'adonne à des pratiques répréhensibles dans l'ancien parc des rois de France. De jeunes et gracieuses personnes se pâment, paraît-il, dans les bras du dieu galant ; des soupirs s'exhalent et des unions éphémères s'accomplissent. M. Maurice Barrès nous décrit ce spectacle en des termes modérés et chastes. « Aux Tuileries, Priape exagère, le soir, il occupe tous les bancs ; et l'on raconte qu'en plein jour, il apparaît parfois, comme un éclair, au milieu des nourrices et des bonnes d'enfants. »

De ces lignes sobres et précises je conclus que Priape possède de quoi s'asseoir sur plusieurs bancs à la fois. Veuillez remarquer aussi que M. Maurice Barrès a vu Priape à la tombée de la nuit, par contre, il doit s'en référer au témoignage des nourrices effarouchées, pour nous certifier que le dieu des jardins hante aussi les Tuileries en plein jour ; d'où je déduis que l'auteur de *Colette Baudouche* fréquente de préférence, le soir, les endroits mal famés. « Les étrangers, écrit-il, se plaignent qu'ils ne peuvent plus voir le Pont du Gard, ni les remparts d'Aigues-Mortes. Est-ce pour les dédommager que vous leur ménagez des spectacles antiques dans le décor des feuilles mortes du jardin des Tuileries ? » Ainsi Priape ne s'échauffe pas seulement aux caressants effluves du printemps ; il pratique même pendant la morte saison de l'amour ; et je m'étonne que l'illustre académicien, qui fut indulgent aux égarements et aux erreurs de sa chère et douce Bérénice, n'apprécie pas les prouesses et n'admire pas les gestes gracieux de ce pauvre Priape.

Je ne saurais néanmoins trop conseiller aux admirateurs

de Pierre Louys et aux lecteurs de Willy de s'égarer parfois dans les jardins des Tuileries, d'errer à l'aventure dans les chemins sablés... Des ombres fugitives se glissent le long des pelouses, les bosquets gémissent, parfois un cri bref et perçant, ou les trilles d'un rire aigu dominant le murmure des aveux et le ronronnement des autos lointaines. Sans doute, convient-il d'éloigner de ce sanctuaire de l'amour les jeunes vierges et même les vieilles ; il vaut mieux écarter aussi les académiciens et les sénateurs réactionnaires. Mais que les lecteurs de M. Boylesve, qui apprécièrent la licence aimable et le ton galant de *La leçon d'Amour dans un Parc*, ne craignent pas de s'attarder aux Tuileries, quand au ciel la lueur rouge projetée par les cent mille becs de gaz et lampes électriques de Paris, est ternie par la clarté d'une pleine lune qui se lève.

Si, ensuite, dans la calme retraite du foyer familial, ils relisent les pages de *Sous l'œil des Barbares*, et *du Sang, de la Volupté et de la Mort*, ils se diront que la vie nous offre beaucoup de visions et pas mal de sujets de méditation aussi captivants et aussi précieux que la prose rythmée de M. Maurice Barrès. Sans doute envieront-ils les jeunes gens qui s'aiment dans un parc paisible ; ils se gausseront des académiciens protecteurs de notre vertu et ils admireront les parlementaires qui, dans le tumulte et dans la fièvre, veillent au salut de la France.

WILLIAM SPETH.

LA PROSE ET LES VERS

PAUL MAX : *Volcar le Terrible* (Eug. Figuière). — ED. DE KEYSER : *Saverio s'amuse* (Eug. Figuière). — MARIA BIERMÉ : *La vie d'une Princesse* (Bibliothèque littéraire). — LOUIS DELATTRE : *De la fleur à l'Abeille* (Collection Junior). — GEORGES VIRRÈS : *La Bruyère*

ardente (Collection Junior). — HENRY DOMMARTIN : *Suarrès* (Bibliothèque de l'Occident). — OCTAVE COLLET : *Etudes pour la formation d'un capital indigène au Congo* (Société d'Etudes Coloniales). — J. JOBÉ : *L'Education morale du soldat* (Vve Jobé, à Liège).

C'est un récit bien attachant que celui par lequel M. Paul Max fait revivre des épisodes dramatiques du temps lointain où nos ancêtres menaient, dans les huttes et sous l'ombrage des hautes forêts, une fruste et sauvage existence. La tribu se groupait, docile et fidèle, autour d'un chef qui acquérait son prestige par la vertu de son courage indomptable, de sa volonté tenace, de sa force invincible.

Volcar, qu'on avait surnommé le Terrible, était un de ces rudes dominateurs. C'était un géant et sa massue ou son poing nu n'avaient jamais été brandis au-dessus d'un crâne ennemi sans que la mort n'ait châtié l'adversaire assez téméraire pour oser mesurer sa vigueur à la sienne.

Mais Volcar rencontre Elda, blonde captive arrachée par lui aux flammes qui avaient ravagé les huttes d'une tribu ennemie. Et Volcar ramène chez lui la jeune femme; il connaît par elle ce que c'est que l'amour.

Or en même temps qu'Elda une autre fillette s'est approchée du chef farouche. C'est Cirzou, la coquette, la rouée qui sait déjà comment on fait souffrir les hommes en glissant en leur cœur le poison du désir et le venin de la jalousie.

Volcar, désormais, est perdu. Toute son énergie s'amollit; toute sa joie robuste l'abandonne; tout son empire sur la tribu disparaît. Il devient lâche, et faible, et douloureux.

L'amour et ses embûches ont perdu, pour la première fois, le premier des hommes qui a succombé à leurs traîtrises. Volcar, tragiquement, souffrira après avoir fait souffrir et le géant mourra, dans un lamentable trépas, sous les coups de ses rivaux, soumis hier, aujourd'hui victorieux.

Mais si ce récit, très vivant, ordonné avec une adresse attachante est, en soi-même, intéressant, il acquiert plus de prix encore si l'on veut considérer le sens symbolique que l'auteur a certainement voulu lui prêter. Les héros préhistoriques de cette histoire de mort et d'amour du temps des cavernes, sont, à des mille ans de distance, des hommes tout comme nous et leurs faiblesses, leurs lâchetés, leurs héroïsmes, leurs tendresses et leurs cruautés ont les mêmes sources que les nôtres.

Une ingénieuse philosophie se dégage de ce roman très bien fait.

Il est dommage que M. Ed. De Keyser n'ait pas apporté les mêmes soins d'exécution à celui que lui a inspiré un séjour dans les lumineux et troublants pays d'Orient. *Saverio s'amuse* nous fait voir les dessous de la vie de plaisir à Constantinople. Nous y suivons les galantes aventures de deux jeunes gens : un grec, Saverio, qui revient de Lausanne où il a fait une éducation « à l'européenne », et un ottoman, Pendelli, indigène assez naïf, pas beau, peu élégant, qui baragouine un français impayable, mais qui réussit là où se fait berner la suffisance du gandin maladroit.

M. De Keyser est un observateur très avisé. Il pourrait nous décrire avec agrément les gens et les choses qu'il a vus et qui ne manquent pas d'originalité. Mais on sent trop que son petit roman a été « bâclé ». Le style en est vraiment trop négligé.

Je suis sévère parce que je sais que l'auteur, s'il en prenait le temps, pourrait refaire son *Saverio* en l'émondant impitoyablement. Ce serait alors une petite œuvre, pittoresque et vivante, d'un intérêt assuré.



Mlle Maria Biermé a écrit un long ouvrage de pieuse documentation qui lui vaudra beaucoup de reconnaissance. Puisant avec habileté dans une foule d'archives, accueillant de nombreux souvenirs intéressants, allant à l'étranger s'instruire sur place de ce qu'elle ne pouvait qu'imparfaitement connaître ici, Mlle Biermé a pu réunir l'abondante et précieuse matière d'une biographie complète de celle qui fut « la comtesse de Flandre » : Marie de Hohenzollern, mère de notre Roi.

La femme, la mère et l'artiste digne de tous les respects et de toutes les admirations que fut cette princesse toujours vénérée dans la patrie que lui avait donnée son mariage, revivent, louées comme elles le méritent.

Il y a beaucoup d'émotion dans ce beau livre, on le conçoit, et le lecteur la partage.



Il y a près de quinze ans déjà que M. Louis Delattre faisait paraître, au *Mercur de France*, un roman : *La Loi de péché*. C'est, à vrai dire, le seul qu'ait écrit ce charmant conteur dont la production, cependant, en même temps qu'elle est une des plus jolies, est aussi une des plus abondantes de celles de nos écrivains. Mais Louis Delattre sera toujours, avant tout, un conteur, un délicieux conteur, et cette *Loi de Péché* elle-même, n'est-elle pas encore un long conte, une de ces belles histoires poétiques, touchantes,

attendries, joyeuses qu'il a, comme nul autre, le secret charmant de nous dire avec des mots adorables et des images ravissantes?

On s'en convaincra aisément, une fois de plus, en relisant ce « roman » de l'adolescence de Pierre-André Daussois, le jeune étudiant venu de la ferme de Landelies apprendre l'amour et la vie à Bruxelles, puis retournant, déçu, friand de calme et de saine solitude et de fécond labour, au pays bien-aimé de son enfance.

M. Louis Delattre l'appelle aujourd'hui, ce livre, d'un nouveau nom, plein de poésie comme le texte qu'il baptise : *De la fleur à l'abeille*. Il avait une belle place marquée dans la « Collection Junior » qui vulgarise les œuvres de nos meilleurs prosateurs.

★ ★

La Bruyère Ardente de M. Georges Virrès y avait pareillement la sienne. C'est par ce livre, à la fois hymne, bréviaire, épopée rude, poème fervent, à la gloire d'une contrée qu'il aime et qu'il a su chanter avec des accents émus, que M. Georges Virrès se signala à l'attention des lettrés. Depuis lors il a conquis une belle place dans notre petit monde littéraire; mais toujours il est resté fidèle à l'amour et à l'admiration pour sa Campine poétique et impressionnante à laquelle il dédia l'éveil de ses premières sensibilités d'artiste.

★ ★

M. Henry Dommartin consacre une étude très fouillée à un écrivain fort admiré, depuis quelques années, d'une élite, mais dont le nom n'a pas encore atteint le gros public, et ne pourrait d'ailleurs que très difficilement l'atteindre. Les drames et les poèmes de *Suarès* sont en effet d'une émotion tragique peu communicative. C'est d'un art très noble, mais peu accessible. Pourtant M. Dommartin, avec une conviction sincère et une éloquence persuasive, montre que le Maître qu'il admire est un classique pur; il « renoue, dit-il de lui, la tradition du grand siècle, qui la tenait de la Grèce et de Rome. »

L'hommage est digne de celui à qui il est dédié. Je ne crois pas pouvoir en faire, aux yeux de son auteur, un meilleur éloge.

★ ★

M. O. Collet, qui a acquis dans les milieux coloniaux, une autorité considérable par tous les travaux qu'il a publiés et qui concernent spécialement l'exploitation économique, par l'agriculture et les

plantations diverses, des terres lointaines d'Afrique ou des Indes, s'occupe aujourd'hui des moyens d'assurer la prospérité du Congo en même temps que le relèvement moral des noirs.

Au moment où notre Colonie traverse une crise intense, il est urgent d'écouter les avis des spécialistes compétents. Entre la politique d'atermoiements, d'expédients financiers et celle qui irait hardiment au but, il ne devrait y avoir aucune hésitation.

La Belgique faisant pendant quelques années généreusement crédit au Congo, on y assurerait bientôt une abondante production si on y utilisait les immenses ressources que la main d'œuvre indigène, méthodiquement exploitée, est à même d'offrir.



M. J. Jobé, qui souvent publia ici des études dont la portée n'est jamais indifférente, consacre une brochure utile à une question d'actualité : *L'Éducation morale du soldat*. Tout le monde, aujourd'hui, a le devoir de se préoccuper du sort qui attend à la caserne les jeunes gens appelés tous, sans distinction, à accomplir leur devoir patriotique. On verra dans le petit livre de M. Jobé que ce qu'on enseigne aux recrues doit fatalement agir sur le développement, en elles, des vertus civiques et morales les plus saines. Il est impossible que, rentré dans la vie civile, l'ancien soldat ne conserve pas, durant toute son existence, l'empreinte favorable de l'éducation que ses chefs lui auront donnée.

PAUL ANDRÉ.

LE DRAME ET L'OPÉRA

MONNAIE : *Pénélope*, poème lyrique en 3 actes, de M. René Fauchois, musique de M. Gabriel Fauré (1^{er} décembre).

L'Enfant Prodigue, poème symphonique en un acte, de M. Claude Debussy (9 décembre).

PARC : *Le Chevalier à la Mode*, comédie en 5 actes, de Dancourt (27 nov.).

GALERIES : *La Prise de Berg-op-Zoom*, comédie en 4 actes, de M. Sacha Guitry (4 décembre).

Véronique, à l'Alhambra (4 déc.); *L'Avare*, aux Galeries (2 déc.); *L'Oncle Curé*, au théâtre communal (29 nov.); *Un Mâle*, au Musée d'Ixelles (5 déc.).

Pénélope. — Huit chants de l'*Odyssée* sont consacrés au récit du retour d'Ulysse à Ithaque et des événements qui le marquèrent. M. René Fauchois, un jeune poète dramatique qui fit quelque bruit, récemment, grâce à des pièces et des conférences accueillies avec des faveurs diverses, par le public de l'Odéon, a condensé ces épisodes célèbres en quatre actes habilement charpentés. Il les a racontés en des vers d'un mérite très supérieur à ceux que les librettistes fournissent habituellement aux compositeurs.

Pénélope attend son époux depuis six ans. Alors que tout le monde a acquis la conviction qu'il est mort, elle seule garde un peu d'espoir. Des princes sans scrupules se sont installés au palais. Ils s'ingénient à persuader à la reine qu'elle est veuve et qu'il importe qu'elle choisisse parmi eux lequel sera son époux.

Pénélope recule toujours la fatale échéance. Mais les prétendants s'impatientent; ils se font menaçants; ils exigent.

Dans le dessein de temporiser, Pénélope a promis de prendre une décision le jour où elle aura fini de tisser un linceul qu'elle destine au père d'Ulysse. Mais par un touchant subterfuge elle retarde encore l'heure puisque, la nuit, elle défait ce que, sur le métier, ses doigts ont fait le jour.

Un des prétendants surprend sa tricherie. La bande furieuse des princes vient mettre la reine en demeure de se prononcer dès le matin qui va suivre.

Il faut consentir. Pénélope offre de départager les rivaux en donnant sa main à celui d'entre eux qui parviendra à bander l'arc formidable dont le maniement n'était, jadis, qu'un jeu pour le héros disparu...

Pénélope est femme; elle est même, en même temps que la plus touchante, la plus rusée des femmes; mais ceci on le lui pardonne parce qu'elle est aussi le rare emblème de l'inaltérable fidélité conjugale. Pénélope espère bien que personne ne tendra l'arc, et puis une nuit s'écoulera encore avant le moment du fatal concours et un mendiant mystérieux qui vient de demander asile au palais s'est approché de la reine charitable et lui a murmuré à l'oreille, quand il a eu vu son désarroi :

Ulysse reviendra peut-être cette nuit...

Or ce mendiant c'est Ulysse lui-même. Euryclée, la vieille nourrice, a eu vite fait de le reconnaître. On peut s'étonner que Pénélope n'ait pas eu la même perspicacité...

Toujours est-il qu'Ulysse travesti s'en va, dans la montagne, avertir les bergers de son retour. Le vieux bouvier Eumée se met à la tête d'un peuple de rustres qui doit venir envahir le palais au moment favorable et en chasser les intrus.

Ceci se passera lorsque, l'un après l'autre, les prétendants auront

en vain essayé de bander l'arc gigantesque. Le mendiant à son tour demandera à tenter l'épreuve. On le laissera faire en se moquant de lui. Mais sans effort apparent il tendra la corde et enverra la flèche frapper le but. Puis, devant l'assemblée épouvantée, sous les yeux de Pénélope éperdue de bonheur, il révélera son nom; les bergers massacreront les imposteurs et la foule clamera : *Ulysse est de retour!* en glorifiant Zeus tout-puissant.

Tel est poème dramatique que M. Gabriel Fauré a mis en musique. L'éminent directeur du Conservatoire de Paris débute très tard au théâtre. Jusqu'ici un cercle assez restreint d'admirateurs avait, seul, fait un accueil chaleureux à ses compositions mélodiques, toutes d'un charme, d'une grâce un peu précieuse mais toujours savamment distinguée, à des morceaux de musique de chambre et des pages orchestrales où le goût se mariait à l'étalage d'une technique impeccable.

Voici qu'une œuvre de longue haleine consacre de façon magnifique le talent d'un Maître en pleine et sûre possession du métier parfait de compositeur théâtral.

L'ordonnance de ces quatre actes est superbe. Les thèmes et leurs développements, sont plantés comme un majestueux décor; les combinaisons instrumentales y sont harmonieuses comme le sont les mariages de couleurs dans un tableau admiré. Tout y est expressif avec une douceur et une noblesse alternées.

Ce qu'a surtout réussi M. Fauré, c'est à créer une atmosphère de sérénité. Ainsi qu'une lumière d'or baigne le décor de la rive d'Ithaque où se mélancolise l'attente de Pénélope, les mélodiques ingéniosités orchestrales de cette partition attendrie et captivante enveloppent l'auditeur, lui glissent dans l'oreille, lui insinuent souvent jusqu'au cœur les sensations les plus prenantes.

Cela est surtout vrai pour la presque totalité du premier acte, traité dans une note alanguie d'un charme irrésistible et pour le deuxième qui se réduit à deux dialogues, entre Ulysse et le berger, entre Pénélope et le mendiant, d'une profondeur et, à la fois, d'une simplicité émouvantes.

On a prononcé plusieurs fois le nom de Gluck en parlant de M. Gabriel Fauré à propos de sa *Pénélope*. C'est qu'on pensait évidemment à ces pages, classiques par l'ordonnance qu'elles affectent et l'impression qu'elles produisent si elles sont hardiment modernes par la facture.

Mais parce que, précisément, on se trouve en présence d'une œuvre de tout premier ordre qui nous change et nous venge victorieusement de tant de vulgarités ou de roueries musicales dont on a gavé, à sa plus grande joie d'ailleurs, en ces dernières années,

un public au goût singulièrement pervers, on peut et on doit faire les quelques réserves qu'appelle cette *Pénélope*.

Sans partager la sévérité excessive, et pour cela injuste, de ceux qui crient à la cacophonie, à la bizarrerie voulue par pose et par incapacité même d'être simple et « chantant », on peut regretter que parfois un artiste savant et inspiré comme vient de s'affirmer M. Fauré, consente à se départir de cette limpidité harmonieuse qui donne le plus beau prestige à tant de pages émouvantes de son œuvre. Sans faire de concessions aux procédés simplistes tenus pour désuets et abolis par les novateurs, un compositeur qui n'a rien à devoir à l'excentricité et aux complications extravagantes de rythmes et de tonalités peut s'abstenir de sacrifier au dieu du désordre cher à trop de modernistes effrénés. M. Fauré n'a pas toujours évité de tomber dans ce travers ; le prélude de son œuvre est, à ce point de vue, significatif. Je n'hésite pas à dire qu'au lieu d'éclairer, d'ornier le développement orchestral, souvent si parfait, qui va suivre, il le dépare.

Un autre souhait que je ne suis pas le seul à formuler c'est de voir plus de variété donner de la richesse et du relief à une partition. Le théâtre est fait de mouvement, d'oppositions, de surprises, de contrastes. Ceci est vrai pour la musique autant que pour le texte qu'elle commente. Or le poème de M. Fauchois obéit très bien à cette loi ; la partition de M. Fauré s'y soustrait.

À côté de la langoureuse poésie dont est imprégné tout le rôle de Pénélope, à côté de la douceur, de la tendresse des épisodes dont la reine éplorée est le pivot, il y a la fougue, la brutalité, le fruste tumulte dont les prétendants sont la cause. Il y a aussi l'ampleur majestueuse des acclamations du peuple en joie succédant à l'horreur sauvage du massacre des intrus. Ce sont les moments « homériques » au sens tragique et gigantesque de l'épithète. La musique ne suit pas le poème et le souffle énorme qu'on attend ne s'exhale point.

On n'est pas transporté ; on n'entend pas crier *Gloire à Zeus !* on l'entend quasi murmurer et les gestes enthousiastes des masses chorales, au final du troisième et surtout au final du deuxième acte, sont impuissants à donner, seuls, l'impression de grandeur nécessaire.

Il n'en reste pas moins que *Pénélope* est un des plus beaux et des plus victorieux efforts lyriques tentés depuis nombre d'années. C'est un honneur, une fois de plus, pour le théâtre de la Monnaie, d'avoir présenté cette œuvre dans les conditions superbes qui lui valurent, le soir de la première, un accueil longuement enthousiaste. Puisse-t-il avoir de nombreux lendemains ! Si la pièce en est digne la façon dont elle est chantée, la façon dont

l'orchestre, sous la direction, vraiment remarquable de soins et de compréhension, de M. Corneil de Thoran, en détail toutes les difficiles beautés, devraient lui assurer une durable faveur.

Mme Croiza a composé le rôle touchant de l'héroïne avec cet art de grâce majestueuse, de noble séduction qui fait d'elle une si impressionnante tragédienne. M. Darmel n'a pas été moins adroit et sa voix prêta au superbe Ulysse des accents chaleureux. Il faut citer encore pour ce qu'ils déployèrent de conscience attentive et d'heureux souci du moindre détail de jeu et de chant, Mme Bardot, touchante Euryclée, M. Bouillez disant de sa belle voix sonore la mélodie pastrole du vieil Eumée, M. Ponzio remplissant avec tact la tâche ingrate d'être un des prétendants antipathiques.



L'Enfant Prodigue. — Cette petite œuvre a trente ans d'âge. Qui d'entre nous peut se vanter de sentir et de penser à cinquante ans comme il sentait et pensait à vingt? M. Claude Debussy a écrit *Pelléas et Mélisande* et il a mis en musique, pour que les danse et les mime Nijinski, le triomphateur des ballets susses, les grâces prestes et sveltes du jeu de tennis... Mais naguère M. Claude Dubussy, excellent élève qui devait faire honneur à l'enseignement de ses maîtres : Guiraud et Massenet, concourut pour le prix de Rome et remporta la victoire. On lui avait imposé pour sujet un poème, évidemment banal, esquissant la légende biblique du retour contrit de l'enfant parti à l'aventure.

Ce fut une Cantate selon toutes les règles sages et doctes des préceptes académiques. M. Debussy a cru devoir transporter sur la scène ce bon devoir de bon écolier.

Nous avons vu et entendu de quoi il retourne. Cette courte composition très mélodique ne fait pas un instant présager l'art abstrait et les formules révolutionnaires appelés à assurer la future célébrité de son auteur. Elle a, pour nous, aujourd'hui, uniquement un curieux intérêt rétrospectif.

Très bien chanté par Mmes Symiane et Bardot et par M. Billot, *L'Enfant prodigue*, égayé par un gracieux pas de danse, est au surplus un spectacle agréable.



Le Chevalier à la Mode. — Il est à la mode, d'abord parce qu'il s'habille avec le luxe élégant le plus neuf, parce qu'il court la ville en magnifique équipage, ensuite et surtout parce qu'il est, comme nous dirions aujourd'hui, la coqueluche des salons.

Il s'appelle le chevalier de Villefontaine. Il est évidemment des

mieux tourné de sa personne. L'esprit est son fort. La grâce et l'entrain sont ses mérites. Il est le plus joli parleur du monde et, bien entendu, il sait trusser le madrigal et improviser le quatrain galant.

Hélas ! une chose lui manque : l'argent ; une autre lui fait défaut : les scrupules...

Villefontaine vit d'expédients, au détriment des vieilles coquettes qui l'entretiennent. C'est tout simple. Il y avait de ces gens-là au XVII^e siècle comme il y en a eu en tous les temps depuis lors.

Mme Patin, veuve d'un financier qui lui a laissé beaucoup de rentes et peu de regrets, est prête à mettre sa fortune à la disposition du chevalier s'il consent à lui donner en échange ses titres et... sa jolie frimousse. Le chevalier veut bien l'argent ; mais il ne tient pas du tout à la veuve. Même jeu à l'adresse d'une baronne un peu toquée et d'une fillette qui, elle, a du moins, l'excuse de sa jeunesse et la loyauté de sa franchise.

Menant de front ces trois intrigues qu'il enchevêtre, ne désirant en terminer aucune par le mariage, Villefontaine se perd dans ses stratagèmes, ses roueries et ses mensonges.

Le Chevalier à la Mode connut, à la fin du XVII^e siècle, un de ces succès « de public » qui ne fut pas réservé à nombre des œuvres des maîtres que la postérité, depuis, traita avec une toute autre admiration.

La raison de cette vogue est facile à comprendre si l'on veut remarquer tout ce qu'il y a d'« actualité » dans ces cinq actes souvent traînants, surchargés d'incidents inutiles et un peu confus. Dancourt, qui était acteur, savait très bien ce qui convenait à la clientèle des théâtres et il flattait son goût. Il peignait les gens et les choses de son temps ; il était une sorte d'anecdotier dramatique ; il introduisait même à tout bout de champ de ces épisodes ou de ces tournures de langage, de ces « mots » qui doivent emporter le rire à l'heure où ils sont mis à la scène, mais qui perdent ce don d'amuser dès que l'oubli s'est fait sur eux ou dès que l'usage s'est perdu de les employer.

Nous avons pris néanmoins le plus grand plaisir à entendre cette comédie disparue du répertoire et qui, bien que peu d'années la séparent des *Femmes savantes*, du *Bourgeois Gentilhomme* ou du *Misanthrope*, est déjà si loin de la formule moliéresque. Avec elle naît la comédie de mœurs dont tant de spécimens typiques illustreront pendant deux siècles la scène française.

Le Chevalier à la Mode, qu'avait présenté au public des Matinées littéraires du Parc M. J.-J. Olivier, un conférencier qui récite ou qui improvise — on ne sait ? — avec une étourdissante volubilité, un ordre très méthodique et une clarté professorale, a beaucoup

amusé. Il a été joué dans un mouvement très allègre. M. Laumonier s'y est taillé un joli succès personnel pour son brio élégant. M. Richard y a été naturel et sympathique comme à son ordinaire. Mlle Yvonne Vasselín s'est agitée, enflammée, irritée, de la façon la plus plaisante, sous les atours grotesques et fastueux de la veuve incandescente. Mlle Lisette Guerral fut une malicieuse sou-brette et le charmant rôle de l'ingénue qui se laisse conter fleurette par le galant anonyme donna l'occasion d'apprécier les débuts, riches en aimables promesses, d'une jeune artiste, Mlle Marg. Nebout, apparue pour la première fois sur la scène du Parc.



La Prise de Berg-op-Zoom. — Le théâtre de M. Sacha Guitry a ce rare mérite, et surtout cette originalité de ne ressembler à aucun autre. On ne dira pas de ce joyeux fantaisiste qu'il recommence sans cesse, sous un nom nouveau, la pièce que trente autres ont faite avant lui; on ne dira pas même qu'il ferait toujours celle qu'il avait signée l'année précédente.

Ce théâtre aussi n'obéit à aucune des règles admises, ou plutôt il les embrouille toutes et l'on se demande parfois si l'on ne se trouve pas en présence d'une gageure de fumiste narquois? Mais l'instant d'après tout retombe dans l'ordre et même une pointe d'émotion jolie, un rien de douce sentimentalité fleurit dans les arabesques d'un dialogue pétillant, désordonné, capricieux, fantasque.

L'étonnant est que tout ce disparate assemblé fasse une pièce et que cette pièce on la puisse entendre, d'un bout à l'autre, sans un seul instant de lassitude ou d'énervement. Tout au plus parfois perd-on la notion de ce qui se passe; on ne sait plus où l'on va... Mais l'impression est très brève et vite on reprend pied. C'est à peu près une sensation momentanée analogue à celle que l'on éprouve dans ces couloirs en labyrinthes à surprises où l'on va s'effarer, dans les foires : il y a des trapes invisibles dans lesquelles ou trébuche, des battants auxquels on se heurte, des faces ricanantes qui vous apparaissent à un détour du chemin.

Les quatre actes de *La Prise de Berg-op-Zoom* sont une de ces marquetteries de mots imprévus, dont la drôlerie réside la plupart du temps dans cette idée cocasse qu'a eue l'auteur de les servir alors que rien ne les provoque et que personne ne les attend.

On supprimerait les trois quarts de ces réparties et toute la pièce resterait entière : il est vrai qu'elle serait beaucoup moins amusante.

On ajouterait d'autres mots à tous ceux qui égaient le dialogue

et ils y trouveraient aisément place : il est vrai que la pléthore pourrait devenir fastidieuse.

Admettons que M. Sacha Guitry possède le sens de la mesure et qu'il offre à notre réjouissance la dose exacte d'esprit, de gaité, de loufoquerie aussi et de paradoxale philosophie badine qu'elle est capable de supporter.

Rien n'est plus malaisé que de raconter une pièce comme celle-là qui tire tout son agrément non pas de l'affabulation mais de l'originale manière dont elle est traitée. Comme tout le monde d'ailleurs a vu ou verra ce qu'est *La Prise de Berg-op-Zoom*, il est inutile que j'explique qu'il ne s'agit pas du tout d'un commentaire des événements guerriers qui, au XVIII^e siècle, eurent pour théâtre une place-forte hollandaise et ses abords; chacun saura que c'est une jeune femme, tout simplement, à Paris, en l'an 1913, qui capitule, poussée dans ses derniers retranchements par l'indifférence lasse qu'elle professe pour son mari niais et coureur et par la constance d'un amoureux qui, pour être commissaire de police, ne s'en montre pas moins homme du monde très séduisant et soupirant aussi adroit qu'obstiné.

M. Sacha Guitry lui-même a joué sa pièce, selon son habitude. Il le fait avec un laisser-aller, une belle humeur insouciant qui ajoutent au plaisir d'entendre pétiller la mousse des propos joyeux celui de regarder les mines et les gestes impayables de celui qui les profère. Mme Charlotte Lysès-Guitry donne à son mari la réplique; elle est une comédienne charmante, qui a des trouvailles exquises de nuances, une façon toute personnelle de dire sur un ton langoureux des choses souvent énormes. M. Baron fils silhouette le mari dupé avec une drôlerie ahurie pleine de finesse et d'a propos. Il faudrait citer nombre encore des artistes excellents de la troupe ordinaire des Galeries; il faudrait admirer les deux petits salons délicieusement coquets et l'original décor représentant un couloir de théâtre peuplé du va-et-vient des spectateurs, des ouvreuses, des vendeurs si l'on voulait ne négliger aucune des raisons du gros succès de gaité remporté à Bruxelles comme à Paris, par la *Prise de Berg-op-Zoom*.

★
★★

L'Alhambra, qui semblait mué en temple voué à l'opérette viennoise est devenu, pour quelques soirs, infidèle à son culte. Il a repris *Véronique* et le contraste, pour les habitués, n'est pas dénué d'enseignements, d'entendre la partition si finement distinguée, si gracieusement mélodique de M. Messenger entre deux de ces débordements de valse, de rondes, de pas redoublés, et de valse

encore et de refrains cocasses, et puis de valse à nouveau dont nous gavent les musiciens des bords du beau Danube bleu.

Est-il besoin de dire qu'on a pris à écouter et à regarder *Véronique* un plaisir extrême et ravi? Non que l'interprétation avec Mlle Suzy Delsart, trop maniérée et douée d'une voix bien fluette, M. Casella qui est élégant, qui chante bien, mais manque cette fois d'entrain enjoué, M. Georges toujours drôle, Mlle Hélène Gérard qui a le diable-au-corps et lance la note avec brio, M. Camus dépayssé dans un rôle de policier peu propice à la plaisanterie, — fasse oublier celles, si brillantes, que nous eûmes naguère à Bruxelles. Mais, outre que l'œuvre se suffit à elle-même pour plaire, la façon dont elle est montée charme les yeux le mieux du monde.

Au dernier spectacle classique des Galeries, M. Siblot joua *l'Avare*, entouré de MM. Dessonnes et Croué, de Mmes Fayolle et Lifraud, pour ne citer que les artistes de la Comédie Française. L'*Harpagon* de M. Siblot rappelle celui de M. Leloir. Il n'est pas en nuances menues, en scrupules de détails anodins; il campe à larges traits le personnage, mais ceux-ci sont fixés d'un dessin sûr et précis. C'est l'*Avare* douloureux, inquiet, méprisable, presque sinistre et non le burlesque fantoche des maux de qui l'on serait plus tenté de rire que de pleurer.

Nos Cercles dramatiques persévèrent dans la voie louable où ils sont entrés; ils vulgarisent nos auteurs nationaux; ils vont interpréter leurs œuvres en province après les avoir créées ou reprises à Bruxelles. C'est de l'utile et généreuse propagande. On ne la pourrait assez encourager.

Parmi ces spectacles récents je citerai une représentation de *l'Oncle Curé* de Mme Miller, donnée par le Cercle Royal Euterpe sous le patronage du Comité du Théâtre belge et une excellente représentation du *Mâle* de Camille Lemonnier, donnée par les Amis du Progrès d'Ixelles.

A l'une et à l'autre des interprétations on fit le succès qu'elles méritaient.

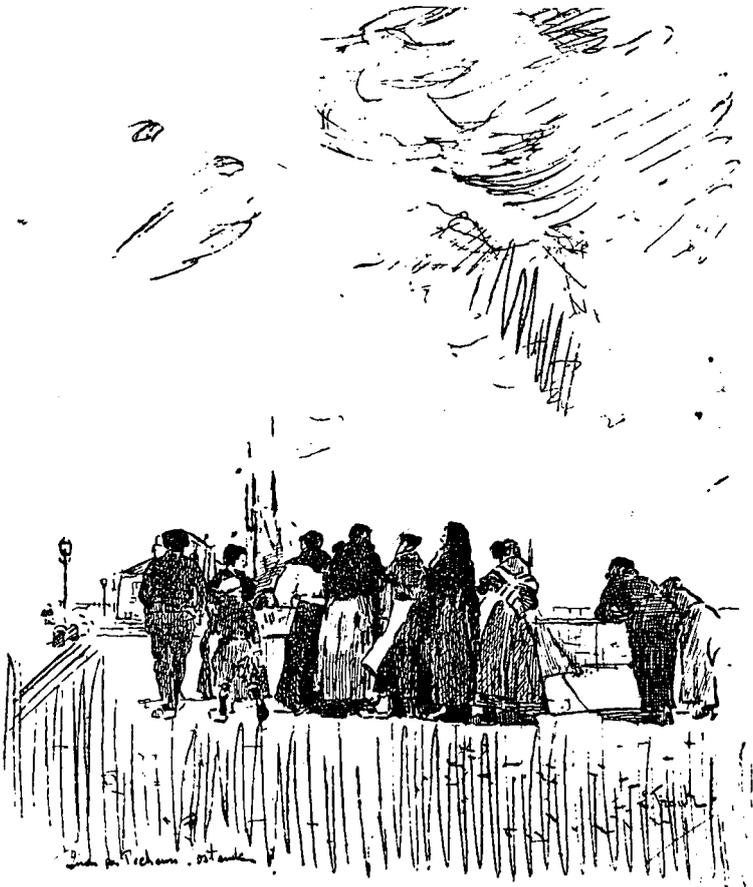
PAUL ANDRÉ.

LES SALONS ET LES ATELIERS

Lucien Frank

Cercle artistique (24-30 novembre).

Outre le sentiment et l'émotion qui sont, avec une sensibilité affinée et compliquée, les principaux alchimistes chez Lucien Frank, l'artiste a deux moyens sensibles d'idéaliser la forme : le mou-



Dessin de LUCIEN FRANK.

vement qui déplace les lignes et le brouillard qui les estompe. Frank use de ces deux moyens en virtuose, il en joue dans une série de petits tableaux, de vrais bijoux, *marché aux fleurs, coin d'étang, soir, effet de nuit*.

Frank excelle aux couleurs mourantes d'un soleil qui s'en va dans les buées qui chargent le soir l'horizon d'une grande ville. Il y met les lumières morbides qui sont comme un reflet de l'âme byzantine des cités de luxe, tels *retour du bois, boulevard botanique, avenue Louise*.

L'atmosphère est dans l'œuvre de Frank la grande magicienne. La voici dans un *nocturne* : elle enveloppe un paysage de campagne, qu'on devine seulement, mais si bien, malgré son apparente inexistence, dans la buée. C'est aussi le *retour du marché* et cet effet de nues d'aurore sur la neige, *effet de neige*.

Il y a encore à noter une certaine eau bleue dans une atmosphère si fraîche qu'elle est comme un cristal; sur l'eau une barque, guère plus; mais il est assez curieux que ce tableau se traduise pour le spectateur en musique, — qu'on entend dans le silence...

Fernand Lantoiné

Salle Æolian (20-30 novembre).

On ne saurait jouir de la peinture de ce luministe distingué sans accepter d'abord une convention d'imagerie, si j'ose ainsi dire; Lantoiné ne poursuit, en tant que l'on voie de son but, que des motifs qui lui permettent de graves, mélancoliques ou nobles assemblages de couleurs, tels *matin au bois, soir au canal*, surtout les *chevaux de St-Marc* qui sont typiques, ainsi que la plupart des autres toiles de Venise. Dans *l'Eglise saint-Marc* l'artiste ne s'est aucunement préoccupé de la vie de ces vieilles pierres qui forment la cathédrale et les portails; de tout l'édifice nous ne voyons que les aspects flottants et superficiels du mariage de ses contours avec la lumière, mais rien de sa vie ni avec l'atmosphère, ni avec l'humidité, la pluie, les vents, et surtout les hommes. Dans *la Sérénade à Venise*, de même, ce sont des bleus vert-paon opposés à des jaunes d'or : rien d'autre, un seul côté des apparences.

Ailleurs, l'artiste se montre capable de creuser une impression avec une fidélité qui n'enlève rien ni au luministe ni au coloriste, tels *Vallée de la Meuse, roches grises, la lagune morte*, œuvres à notre avis plus complètes, en ce sens qu'elles accusent de la nature un souci plus pénétrant que le seul vêtement lumineux des choses.

Il nous semble que *Brumes d'Afrique* unit dans son grand ciel verdâtre, ses eaux dorées, ses roches rouges aux ombres violettes, le prestige des diverses couleurs aimée avec succès de Lantoine, en même temps que la conscience profonde qu'il sait mettre dans un pan découpé de la nature.



A VENISE.

Dessin de F. LANTOINE.

J'allais noter avantagement certain buste par le sculpteur Thumilaire, lorsque par malheur j'appris que c'était le portrait de Mme Lantoine, qui justement se trouvait à côté...

Ah! mes amis, si je savais les moyens de pousser les jolis visages à faire grève pour l'art moderne jusqu'à résipiscence de ses crimes...!

Eug. Mahaux

Galerie d'Art (9 nov.-8 décembre).

L'artiste ne sera pas de mon avis pour convenir que les intérieurs sont dépaissants et maladroits, *musique*, « *Chez elle* », *broderie*, ainsi que les têtes de femme. Mais, maintenant, il sera de mon avis : Il



Dessin de F. LANTOINE.

en est tout autrement des paysages, l'atmosphère vibre, le ciel est chaud; il se prolonge derrière l'horizon : Mahaux est un paysagiste fastueux et naturel.

F. de Haspe; Georgette Meunier; Paul Sterpin.

Cercle artistique (1^{er}-7 décembre).

C'est un religieux adorateur de la nature. Dire de lui un paysagiste, ce n'est rien dire. La terre est pour lui un être, et de cet être il représente la face, dont les traits sont les bois profonds, les collines arrondies, les vallées serpentueuses, avec l'âme générale de la planète. Nous n'avons pas, ici, un peintre de couleurs, nous avons un homme ému devant la nature, un homme animé de l'admiration et de la ferveur sacrées. Cette *vallée rocheuse en Automne*, collines et monts roux couchés sur la planète, au bord des eaux, comme des monstres entre le fleuve et l'horizon, sous un ciel immense! Les bavards se taisent! Et les frivoles tournent le dos avec cet effroi que donne la nature solitaire et silencieuse! Et la *Lesse à Eprave*, ces bois dans la lumière sinistre d'avant l'orage pendant que roulent au ciel des montagnes de nues! C'est impressionnant.

De Mille Meunier, des fleurs, toujours bien étudiées, traitées avec cette impeccabilité à laquelle nous a habitué l'artiste.

Paul Sterpin peint de vastes horizon, comme de Haspe, mais passer de de Haspe à Sterpin c'est passer de la plénitude au vide. Ce ne sont plus ici que des effets de lumière et, de deux couches de nuages, par exemple, l'une orange, l'autre violette, vous ne sauriez dire laquelle est au-dessus, laquelle en dessous.

Le Lyceum : Art décoratif

(22 novembre-7 décembre).

Des objets, fleurs, porcelaines, cuirs, cuivres, etc, peut-être 500. Tout est beau, joli, c'est entendu. C'est une sélection. Une ressource nous restait pour ne pas donner une fastueuse énumération : rechercher quelques objets d'exécution parfaite et d'un esprit nouveau. J'ai tout examiné en détail avec sympathie, puis avec acharnement, puis avec désespoir! Dans tout cela, du travail, du soin, du goût, autant que vous en voudrez! Mais pas un objet, pas un vous entendez, pas un qui révèle l'ouvrier amoureux de son travail! Pas un objet où la passion ait mis sa chaleur, en ait trempé, flambé, brûlé la substance! Rien que de l'industrie froide, adroite et ingénieuse; du loisir de demoiselles sans entrailles. Dans cette exposition, je ne vois tout simplement qu'un magasin qui fait la concurrence aux autres.

Hélas! voilà ma réponse de butor à la si « jolie voix » en robe bleue qui m'avait demandé si je viendrais au Lyceum!

Guillaume Van Strydonck

Cercle artistique (24-30 novembre).

En cet artiste, le paysagiste me semble très supérieur au portraitiste. Les portraits me rappellent les bois de Motte et les cires de de Lalaing. Cela manque d'enjouement. Paysagiste, par contre, il a certaines qualités rares : des arbres bien espacés dans la campagne, des prairies horizontales, des horizons éloignés; il a de la perspective de ligne, ce qui est fréquent chez nos artistes; et aussi la perspective de tons, ce qui est extra rare.

Mais Van Strydonck n'est-il donc pas averti par le goût, quand il passe la mesure, avec un excès de matérialité, dans une toile comme la *vieille maison* n° 28, qui est le type de ce défaut : tout sort du cadre, ce n'est plus un tableau, c'est un jeu de construction!

L'artiste aime les vergers ensoleillés, il utilise beaucoup le soleil, c'est pourquoi je lui dirai que je trouve sa nappe de lumière pas assez raffinée, trop élémentaire pour avoir tous les charmes du vrai soleil.

René Clarot

Salle Studio (27 novembre-4 décembre).

A travers les grandes naïvetés et les maladresses du débutant, perce une volonté de bien établir les plans simplifiés d'un paysage, d'expliquer à la rétine. A côté de paysages lourds, *Clairière Auderghem*, *tour St-Rombaut*, *Eglise Humbeeck*, on aperçoit en d'autres une aptitude à la légèreté du pinceau : *accalmie sur mer*, *bassin Vergote*, *soleil sur les bateaux*.

Un artiste qui se propose de plaire au public et de le prendre pour guide doit pratiquement l'affronter le plus tôt possible... mais ceci est une autre forme du problème artistique.

Société Royale des Aquarellistes

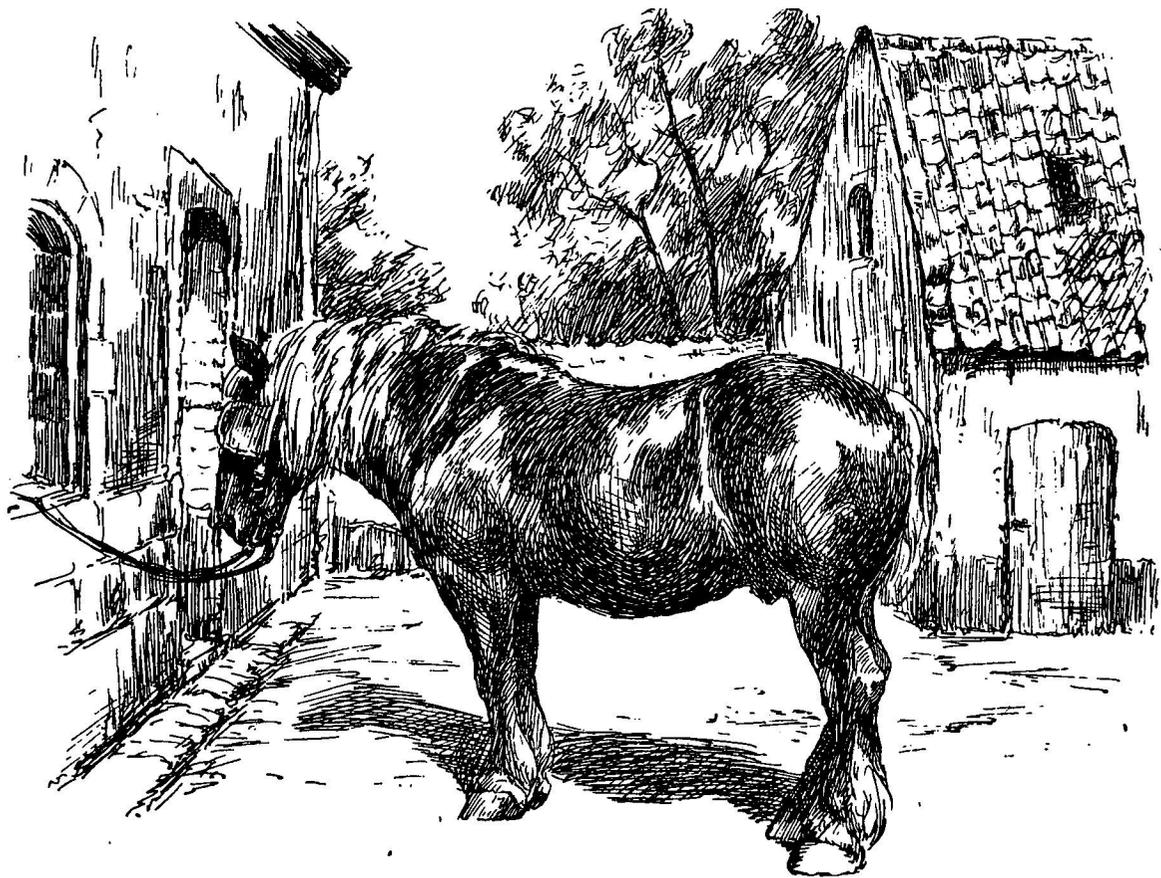
Musée moderne (29 novembre-29 décembre).

Pendant la visite royale, petit dialogue suggestif sur l'art moderne. Deux dames, immobilisées par la foule devant un tableau, le n° 49 :

— Regarde, ce poulet!

— Mais non, c'est un nègre!

Telle est la clarté de l'art moderne ; je n'invente rien. L'important, en peinture est aujourd'hui, de plaquer quelque part sur la toile ou le papier un accord, et puis marchez! L'art n'est-il pas une harmonie créée autour d'un point central, quelque soit celui-ci.



Dessin de R. LUTTER.

Il suffit d'une mouche écrasée entre deux pages de cahier, ou d'un pain à cacheter vert qui en fera forcément coller à côté un rouge. Tout l'art est-il enclos dans une pareille simplicité?

Conformes à cette formule j'ai, ici, autant d'œuvres qu'on en voudra, d'apprentis et de maîtres : Clara Montalba, Latouche, (oui), Pinot, J. Smits, Geudens, Marcette, Bartlett, Beckelbus, Baseleer, (le record de la formule), Smeers, Hagemans M., Michel, Hœterickx, Dierckx, Hannon, Fabry, Gilsoul-Hoppe, Mellery, oui, le maître Mellery lui-même.

— Mais l'art n'est-il pas une harmonie autour d'un point central, avez-vous dit?

— Oui, l'art commandé à la volonté n'est que cela. Et tout l'art, ici, est commandé à la volonté. Parfois, il y a une inspiration : *le clair de lune*, de Latouche, *les tulipes*, de Ensor, il y a Lynen le sincère, Uytterschaut, feu Van Seben, Charlet qui a une aquarelle sincère, les *courses*, et une fausse : *maternité*, il n'y a qu'à entendre ce titre pompeux!

On a tellement parlé aux gens du ton, qu'ils savent qu'il faut regarder le ton. Ce ton général qui fait déjà décor! L'expression, d'ailleurs, est toute faite :

— Quelle finesse de ton, dit quelqu'un. — Au bout d'un petit moment le compagnon de ce quelqu'un ajoute :

— C'est le Cène (Ensor).

L'autre s'approche, alors, intéressé :

— Tiens, oui, c'est la sainte cène.

Et la litanie recommence, aussi inconsciente, sur un autre thème.

Je mettrai à part quelques artistes dont le cas n'est pas encore clair à mes yeux : Khnopff, et à ses antipodes Oleffe, puis Cassiers, N.-A. Delaunois, Fabry. Je sais en tous cas déjà que leur art est fait d'infiniment plus que de la mouche et des pains à cacheter complémentaires.

C'est surtout quand je vois de nos maîtres que je m'écrie : si c'est cela l'art moderne, il n'y a pas d'art moderne. Pourquoi, d'ailleurs, y aurait-il un art *moderne*? On nous dit que la mentalité a changé! Mais il faut n'avoir rien lu de l'Histoire pour prétendre une telle chose. Croyez-vous que Léonard de Vinci, ou Thalès seraient incapables de comprendre nos sentiments et nos inventions? On avait des enfants alors comme aujourd'hui et du génie de la même façon. Je prétends que là où la nature n'est plus le principe directeur, l'étalon et le langage commun, eh bien là il n'y a plus que des clans et des modes, aussi ridicules que les chapeaux des dames. Il ne peut y avoir qu'un art complet, c'est celui des anciens : nos modernes croient avoir renouvelé la vision en créant un art partial, dont l'originalité est d'ahurir les cinq sens.

Au Hoef

Uccle, du 1^{er}-30 novembre.

« Uccle, centre d'art » dit le prospectus, avait organisé une exposition d'œuvres de nos meilleurs artistes, au dit lieu, dans l'Atelier du Sculpteur Baudrenghien et les dépendances, telles que couloirs, salle à manger et cabaret, 218, rue de Bruxelles. Si c'est comme pionniers qu'ils ont exposé là-bas, c'est fort bien. Mais, une fois de plus, je dirai combien s'associent mal la primitivité de ces installations avec les raffinements de l'art. Il faut avoir l'amour de la peinture chevillé au corps pour la savourer en cette saison dans des locaux de campagne, ouverts à tous les vents, sans feu ! Or, j'ai toujours trouvé fort exacte cette appréciation de l'un de nos peintres : « Comment voulez-vous jouir d'une œuvre d'art quand le corps souffre ! » Bien que j'aie fait à Uccle le laborieux pèlerinage, bien que j'aie pris mes notes longuement et avec conscience, au moment de les transcrire je me révolte. J'ai trop pâti, durant plus de deux heures dans cette atmosphère hostile, sans chaleur, sans beauté, sans prestige, bonne pour une exposition de tuyaux de drainage. Cependant, je vis là un brillant Roidot, un fluide Paerels, de sombres Hagemans, des impressions de R. Wouters, un frais paysage de Wagemans, un léger Van Holder, de naïfs Thévenet, des Ost si bien écrits toujours, Oleffe intime et simple, des Counhaye sculpturalement dessinés, des animaux de Gaspar, une maternité classique, de Baudrenghien.

Voici une remarque qui porte son enseignement : Toutes les natures mortes, fleurs, poissons, etc., exposées dans la salle du cabaret sont ternes à côté des objets qui décorent le cabaret, boiseries, dinanderies, grès anciens; dès qu'on songe à les comparer, ce sont les choses réelles qui l'emportent comme éclat et comme lustre sur les œuvres d'art. Il n'est, en réalité, aucune des choses voisines qui manifeste aussi peu de coquetterie que leurs naïves rivales. Je pense que c'est là une grande infériorité et qu'une œuvre est sans art quand elle ne supporte pas la comparaison à son avantage. Si l'image d'une pinte de grès perd certaines des beautés que pouvait avoir la pinte en réalité, cette image doit compenser cette perte par d'autres beautés que n'avait pas la pinte, et qui doivent inspirer à l'amateur de tableaux le désir d'acquérir le tableau plutôt que la pinte. Les lamentables résultats qu'on voit ici, sont la conséquence de cette sottise adoration moderne pour l'étincelle d'émotion, fut-elle fugitive, au mépris des qualités plus nombreuses et solides du beau métier.

RAY NYST.

Table des matières

CONTENUES DANS LE TOME XXXIII

Paul André. — <i>La Prose et les Vers</i>	137, 311, 480
» <i>Le Drame et l'Opéra</i>	144, 226, 316, 400, 484
Ed. Brismoutier. — <i>Sur le Chemin de la Vie</i>	91
Cécile Candièrè. — <i>Mon Philippe</i>	433
Gustave Casy. — <i>La Fédération des Artistes Wallons</i>	241
Stéphanie Chandler. — <i>H.-C. Andersen</i>	33, 99
J. De Bosschèrè. — <i>Pour lire Cressida de Suarès.</i>	192
Arthur De Rudder. — <i>Les Peuples et la Vie</i>	60, 120, 208, 298, 390, 468
Maurice Gauchez. — <i>Le comte P. de Smet de Naeyer.</i>	5
» <i>Edmond Glesener</i>	271
Marie Gevers. — <i>La Journée d'hiver.</i>	51
Iwan Gilkin. — <i>Les Faits et les Idées</i>	116, 293, 462
Gérard Harry. — <i>Le Revenant</i>	356
Franz Hellens. — <i>Les Chasseurs d'Illusions</i>	20
J. Jobé. — <i>Flamands et Wallons</i>	337
Franz Mahutte. — <i>M. Badilon Merdenchon.</i>	182
R.-E. Mélot. — <i>Les Journaux et les Revues.</i>	138
» <i>La Prose et les Vers</i>	222, 397
» <i>L'indifférent.</i>	31
» <i>Convalescence</i>	255
Jean Nélis. — <i>Défense et Illustration de la Langue française</i>	81
Marc Neubois. — <i>La Voix sans écho</i>	289
Ray Nyst. — <i>Les Salons et les Ateliers</i>	74, 151, 234, 323, 405, 493
Louis Piérard. — <i>Le Poète et le Peuple</i>	285
Sander Pierron. — <i>Considérations sur l'Architecture.</i>	243, 343
Gaston Pulings. — <i>Poème</i>	458
William Speth. — <i>Paris et les Parisiens</i>	66, 127, 214, 303, 473
Léon Tricot. — <i>Le Sourire de Paris</i>	159
Fritz Van der Linden. — <i>Questions coloniales</i>	176
Marg. Van de Wiele. — <i>Les Chaines victorieuses</i>	256
Emile Verhaeren. — <i>Les Parlements</i>	333
Auguste Vierset. — <i>Les Faits et les Idées</i>	55, 204, 385
» <i>Gustave Vanzype</i>	413

BIBLIOGRAPHIE

Chez Ollendorff.

FREDÉRIC MASSON : *Pour l'Empereur* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Le Napoléonisme — et non pas le Bonapartisme qui est, paraît-il, une chose tout à fait différente — est, pour M. Frédéric Masson, beaucoup plus qu'une opinion politique, une religion. Il est napoléoniste comme on est chrétien, musulman ou bouddhiste; seulement, sa Foi en l'Idole est raisonnée, étayée par une documentation historique formidable, fruit de quarante trois années de travail acharné et de recherches patientes. Sous le Petit Caporal, chaque période de sept années de service donnait un chevron, et le vénérable académicien revendique le droit de porter sept brisques de soie, sur la manche gauche de son habit vert. « Voi- » ci, dit-il, quarante trois ans, jour pour » jour, que je me suis engagé, volontaire- » ment certes, au service de l'Empereur » et que, pour la première fois, devant ces » émeutiers allégres qui criaient : Vive la » Paix! J'ai, moi, crié : Vive l'Empe- » reur! » Depuis lors il a servi l'Empe- » reur, travaillant sans repos ni trêve, à sa grandeur, avec une ardeur éternellement jeune, car Napoléon, ce diable d'homme, a le rare privilège d'inspirer, à un siècle de distance, le même enthousiasme à ceux qui le servent aujourd'hui qu'à ses grognards de Russie ou à ses « Marie Louise » de la campagne de France.



MARCEL BOULENGER : *Cours de Vie Parisienne à l'usage des étrangers* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Sous le prétexte, prétexte qui, disons-le bien vite, ne peut tromper personne, même pas ceux qui ignorent *Nos Élégances* et *l'Introduction à la Vie comme il faut*, deux livres antérieurs du même auteur, sous couleur, dis-je, d'initier, en quelques pages, les étrangers à la Vie parisienne et de leur permettre de faire immédiatement figure dans le monde, M. Marcel Boulenger satirise avec infiniment d'esprit les gens chic et les snobs. Il raille donc « les élégants », leurs vêtements, leurs manies, leurs tics, leur langage, leurs engouements — vous pensez si l'anglomanie et le tango reçoivent la part

qui leur revient — mais il y met lui même une élégance raffinée et un goût parfait. Un style souple, aisé, au tour subtil, que doit envier certes plus d'un écrivain arrivé, un ton de badinage léger sous lequel souvent se cachent de vraies idées, tout cela fait de ce *Cours de Vie Parisienne* une lecture agréable, dirais-je, si M. Marcel Boulenger ne rejetait ce mot comme essentiellement inexpressif.

Chez Calmann-Lévy.

GASTON RAGEOT : *La Voix qui s'est tue* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Attaché à la charge d'un agent de change parisien, Georges Favelin n'est ni meilleur ni pire qu'un autre jeune homme. Il devient l'amant de la femme de son patron, financier très occupé; il joue à terme et, en présence d'échéances désastreuses, il est bien forcé d'accepter que sa maîtresse le remette à flot par un prêt d'une cinquantaine de mille francs. Sur ces entrefaites, il épouse Marie-Louise Langlade, une aimable petite provinciale qui s'est donnée toute à lui et qu'il finit par aimer très sincèrement, à son tour. La dot de sa femme vient à point pour lui permettre de se libérer de la dette dont question ci-dessus. Par une fatalité, Marie-Louise assiste invisible à la restitution. Son amour s'en est allé, du coup, mais elle n'en laisse rien paraître et pendant vingt-cinq ans elle tient sa place d'épouse fidèle auprès de son mari qui, devenu agent de change, acquiert bientôt une place en vue dans la riche Compagnie. A la mort de Marie-Louise seulement, Georges Favelin comprend quelle fut la peine de la disparue.

Après quelques œuvres d'une belle tenue littéraire qui avaient déjà attiré sur lui l'attention des lettres, M. Gaston Rageot vient d'écrire là une remarquable étude psychologique qui, sans doute, le classera parmi les meilleurs écrivains de notre temps.

Chez Nelson et Cie.

COLLECTION LUTETIA (Petits volumes in-12 reliés à fr. 1.). — Nous croyons rendre service à nos lecteurs en leur signalant l'apparition de *l'Édition Lutetia*, la nouvelle collection de classiques français qui vient

de sortir des presses de la maison Nelson, dont les « Collections » universellement répandues sont si vivement appréciées du public lettré.

Publiée sous la direction littéraire de M. Emile Faguet, de l'Académie Française, l'Édition Lutetia permettra à chacun de posséder dans sa bibliothèque ces œuvres immortelles sans la connaissance desquelles il ne saurait y avoir de véritable culture. La maison Nelson a réussi à donner ces nouveaux volumes au prix de 1 fr. net seulement. Mais « noblesse oblige », et l'Édition Lutetia ne le cède en rien aux autres productions de la maison. Comme papier, comme impression, comme reliure, comme présentation générale, elle défie toute comparaison avec n'importe quelle édition similaire.

Nos lecteurs pourront d'ailleurs se rendre compte en feuilletant ces attrayants volumes chez leur libraire habituel. Chacun des classiques de l'Édition Lutetia est précédé d'une introduction originale de M. Emile Faguet. — Voici la liste des volumes actuellement en vente : Molière (œuvres complètes, 6 vol.). — Musset (Poésies, 1 vol.). — Montaigne (Essais 3 vol.). — J.-J. Rousseau (Emile 2 vol.). — Madame de Staël (Corinne, 2 vol.). — Perrault (Contes, 1 vol.). — Mme de Sévigné (Lettres choisies, 1 vol.).

Chez Plon-Nourrit.

RENÉ BAZIN : *La Douce France* (un vol. in-8 ill. à fr. 8.). — Voici un livre d'ardent patriotisme, ou plutôt un hymne à la France, à son passé, à ses coutumes, à ses traditions, aux héroïsmes qui les continuent actuellement, à ses gloires, à son sol et à la race vaillante et gaie qu'il supporte, dû à l'inspiration émue, vibrante de l'auteur des *Oberlé*, M. René Bazin. Cette superbe publication, d'une lecture facile et prenante, se rehausse d'ornements décoratifs, d'illustrations d'après des tableaux de maîtres, et de documents photographiques. C'est la démonstration, par l'image et la plus vivante des descriptions, de ce vieux-dicton : *La France est le plus beau royaume après le ciel*.

Au moment des Étrennes, nul ouvrage, par sa présentation, comme par le sujet qu'il traite ne peut mieux convenir à qui veut faire un présent agréable autant qu'utile.



SCÈNES ENFANTINES (Un album ill. à f. 6.). — Et celui-ci, de même, est le plus joli des cadeaux qu'un enfant puisse aimer recevoir. On y a réuni des airs populaires hollandais, rondes, scènes du foyer, essais de musique instinctive, berceuses d'une exquise fraîcheur et d'un sentiment élevé.

Tout cela emprunte une valeur exceptionnelle aux aquarelles dont l'album est orné. Rie Cramer a agrémenté chaque chanson d'une page jolie, tour à tour spirituelle et attendrie, toujours lumineuse et sincère.

Chez Delagrave.

JEAN NESMY : *Illustrations de H. Deluermoz* (un vol. in-8° à fr. 3.50). — Le Loup, qui donne son titre à ce volume n'en est qu'un des héros. Le renard, le coq, le cochon et beaucoup d'autres, toute la gent animale de nos forêts et de nos basses-cours, y font mille tours. Les grand'mères ont entendu conter ces histoires par les aïeules, et elles les redisent à leurs petits enfants. Ces récits anciens, probablement répandus jadis dans nos campagnes et surtout dans les régions limousines, par quelque jongleur, rappellent le Roman de Renard, auquel ils ont sans doute été empruntés.

Le bruit léger des rouets se mêlait autrefois aux voix chevrotantes des conteuses, et le sourire malicieux des grands-pères chauffant à l'âtre leurs membres nouveaux accompagnait le récit. Il leur en est demeuré une grève naïve qui fait la joie des petits, tandis que mille traits d'observations et d'innocentes satires amusent les plus grands.

Chez Albin Michel.

LÉO CLARETIE : *Sophie ou les Amants fidèles* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Sophie Arnould, la plus jolie et la plus spirituelle des filles de l'Opéra — on disait, au XVIII^e, les *dames* de la Comédie française et les *filles* de l'Opéra — Sophie Arnould donc, si elle eut, au cours de sa vie, quelques amants — il faut bien vivre — n'eut au cœur qu'un seul amour. L'heureux et volage bénéficiaire de ce sentiment si durable, fut le fameux comte de Lauraguais, grand seigneur et écrivain philosophe, arrière petit-fils du maréchal de Villars. De leur liaison, cent fois rompue et cent fois renouée, M. Léo Claretie a fait un joli

roman, bien dans la note du temps, dans lequel il a pris, avec la vérité historique, des libertés plus ou moins grandes — je n'ai pas le loisir de collationner — mais il est permis aux romanciers d'être parfois un peu brouillés avec les dates et les âges, dès l'instant qu'ils nous intéressent ou nous divertissent. *Sophie* réalise ces deux choses tout ensemble.

Chez G. Oudin.

MARE ELDER ; *Le Peuple de la Mer* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Dans l'île de Noirmoutier, un village : l'Herbaudière où trime dur toute une population de pêcheurs sardiniers, M. Marc Elder s'en fut chercher les types de son nouveau livre, auquel il a donné la forme trilogique, pour étudier plus à l'aise, sous ses aspects divers, son *Peuple de la Mer*, si proche encore de la brute, si loin de toute civilisation parce qu'il ne peut avoir d'autre préoccupation que la conquête du pain quotidien dans une lutte sans merci avec une nature ennemie. Dans *La Barque*, nous voyons l'envie pousser au crime un de ces rudes marins, jaloux de la prospérité d'un concurrent. *La femme* est un drame de l'adultère entre gardiens de phare sur un flot de la côte. Enfin *la Mer* montre l'attrance invincible exercée par le métier de marin sur tous ceux qui vivent près de la mer et par elle. L'auteur a silhouetté tous ses personnages en traits vigoureux et précis, il les a faits singulièrement vivants et s'il ne les montre plus beaux que nature, au contraire, on sent sa sympathie aller vers eux, vers leurs héroïsmes de tous les jours qui font pardonner bien des choses.

Chez Stock et C^{ie}.

OSCAR WILDE : *Derniers essais de Littérature et d'esthétique* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — M. Albert Savine a traduit ici tout ce que le poète a donné au jour le jour dans la presse de 1887 à 1890 d'impressions curieuses, de piquantes appréciations, de chroniques pleines d'humour.

Les principales de ces pages sont celles qui nous parlent de William Morris, des biographes de Keats, de M. Caro, de Walt Whitman, d'Ouida, de Swinburne, de Pater, du Kalévala ou de Chuang-Tzu. A noter aussi *Les modèles de Londres* et les confidences esthétiques des salons de Willis.



MARCELLE FERRY : *Servitude et Grandeur ecclésiastiques* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — L'auteur a mis en scène un jeune homme trahi dans son amour, et qui, las, écœuré de la vie, songe au suicide. Un mystérieux effluve de l'Infini, révèle à l'infortuné les Puissances Surnaturelles; il voit un rayon lumineux luire sur son existence désespérée.

Puis, le roman se continuant, c'est une analyse de la vie du prêtre avec ses grandeurs et ses servitudes, c'est aussi quelques pages grandioses sur la sublimité de l'Eglise, et, enfin, une délicieuse peinture de l'Estherel.

L'œuvre est captivante et sort de la banalité courante.

Chez Perrin et C^{ie}.

PAUL BONTÉ : *Méditations sur la beauté du Monde* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Un croyant regarde, se recueille, médite et prononce de graves mais souvent émouvantes paroles sur ce que lui inspirent la contemplation de la Terre, le souvenir du Christ et la conviction religieuse. Ce sont des poèmes graves, fervents dont on doit louer la forme solennelle et l'émotion, même si l'on n'en partage pas la pensée chrétienne.

Chez Eug. Figuière.

JEAN BACH-SISLEY : *Traits sur le sable* (un vol. in-8 ill. à fr. 10). — Ce sont des sonnets, — presque une centaine — d'un impressionnisme délicat, d'une perfection de forme toujours artistement ouvragée, d'une variété d'inspiration très séduisante.

Le poète nous les offre parés de dessins jolis, artistement décoratifs, de Mlle Taupenot et de MM. Combet, Dubost, Godien, Mahn, Repelin, Rogniat. C'est, en même temps qu'un recueil de belle poésie, un album d'un luxe rare.



ALEXANDRE MERCEREAU : *Gens de là et d'ailleurs* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Qu'il porte son attention sur les *Gens de la Terre*, sur les *Gens de la Ville*, sur les *Gens de Paris* (les trois grandes divisions de son recueil de nouvelles), M. Alexandre Mercereau ne voit, fichtre, pas l'humanité en beau. Ses paysans sont de sombres idiots, de répugnants fesse-mathieux que leur avarice sordide mène tout droit au crime. Sa petite ville est peuplée de

fausses dévotes, de jeunes filles au mysticisme imbécile, de bourgeois féroces et de petits vicaires qui commettent le péché avec leurs ouailles du sexe. Ses Parisiens ne sont guère plus avenants. Tous ces types pourtant sont créés et portraiturés avec tant d'art, que malgré la pénible impression produite par ces contes, on ne peut se défendre d'une vive admiration pour le beau talent de l'auteur, tout en déplorant son pessimisme et son manque de bienveillance à l'égard de ses contemporains.

★
★★

PIERRE DE LAVERNIÈRE : *La Timbale* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Peu satisfait des appointements relativement maigres qu'il touche dans une maison d'exportation, Jean Varainty a juré de sortir de sa médiocrité. Il veut occuper d'emblée un poste important, celui de secrétaire général d'un trust métallurgique qu'organise le financier Flavy-Bardin. Il ne connaît pas celui-ci et les premières démarches qu'il tente n'ont guère de succès. Alors, confiant dans son étoile, il brûle ses vaisseaux, quitte son patron, emprunte quelque argent et, les mains libres, il se met en quête des pistons indispensables. Il jette un peu de poudre aux yeux, fait marcher la presse, se rend indispensable à des tas de gens, mais ses meilleurs appuis sont deux femmes : Marcelle Rocroy, une jeune fille très nouveau jeu, honnête cependant et sympathique, qu'il finira par épouser et une Mme Charmettes, parisienne riche, distinguée dont il devient l'amant. Il est alors lancé dans le monde qui convient, il conquiert les bonnes grâces de Flavy-Bardin et peu après la situation souhaitée. Il a décroché la *Timbale* ! Le livre est bien écrit et suffisamment attachant pour faire honorable carrière.

Chez Bernard Grasset.

JULIEN OCHSÉ : *La Feuille morte* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Olivier Vandel, l'amant de la petite Yvonne Barville, est un être changeant et mou qui n'arrive, à aucun moment, à voir clair en lui, à déterminer s'il aime ou non sa maîtresse. Leur liaison d'abord joyeuse et d'apparence durable se traîne bientôt en de longues périodes de lourd ennui, coupées d'é-

treintes folles ou d'aigres disputes, aussi Yvonne, excédée, quitte-t-elle un beau jour son ami. Celui-ci essaye d'un autre amour, mais vainement car c'est Yvonne qu'il lui faut et, en présence de l'inutilité de sa vie, il se suicide. M. Julien Ochsé a minutieusement développé ce caractère d'homme faible dont la jeunesse s'est passée à rêver des existences plutôt qu'à se préparer à en réaliser une.

★
★★

EMILE BERR : *Petites Choses* (un vol. in-18 à fr. 2). — Ce sont celles qui font plaisir, celle qui vexent, celles qui flattent, ce sont les pourquoi ? les phrases qu'on entend à la campagne, au théâtre, au bal, au nouvel an, au vernissage...

Essai de micropsychologie disait de ces menues paroles, de ces traits piquants et drôles, leur auteur lui-même lorsque parut pour la première fois une série de ces propos amusants. Ces badinages ont du reste le mérite d'être l'écho de la vérité la plus fidèle.

★
★★

RAYMOND TRIPIER : *Considérations pratiques sur l'Art, les Artistes, les Musées* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — « Le titre de » ce livre, où se trouvent inscrits de vas- » tes sujets, ne se rapporte cependant qu'à » la période contemporaine. Elles ne seront » pas traitées comme aurait pu le faire » un artiste, avec des éléments techniques » provenant d'une expérience personnelle; » mais elles résultent de longues observa- » tions présentées de telle sorte que tous » ceux qui s'intéressent à la peinture et à » la sculpture comme amateurs, ainsi que » des considérations pratiques applicables à » des jeunes gens qui aspirent à entrer » dans l'une de ces carrières et même » les artistes à leur début, puissent cepen- » dant y trouver des éléments dont il leur » sera possible de tirer quelque profit ».

Cette entrée en matière en dit assez sur le but et la portée de cet ouvrage qui contient quelques idées excellentes dont jeunes et même vieux pourront tirer non pas « quelque profit » mais grand profit.

MEMENTO

❖ SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES. — Dans sa dernière séance, le Comité de la Société des Gens de Lettres, en même temps qu'il élisait sociétaire M. Louis Barthou, ancien président du Conseil, et auteur d'un *Mirabeau* récemment admiré, accordait le même titre à M. Henry Carton de Wiart, ministre de la Justice de Belgique, et auteur de la *Cité ardente* et des *Vertus bourgeoises*.

❖ ACADÉMIE ROYALE. — La classe des Beaux-Arts de l'Académie a tenu le 30 novembre sa séance annuelle. Le Roi y assistait.

M. le comte de Lalaing, directeur de la Classe, a prononcé un discours de très belle tenue dans lequel il s'est efforcé de rechercher ce qu'il y aurait à garder et à rejeter de toutes les tentatives nouvelles qui, en art, font de notre époque, une originale mais confuse époque de transition.

Après que furent proclamés les résultats des Concours de la Classe pour 1913 et des grands Concours du gouvernement, M. Léon Jongen dirigea l'exécution de la Cantate avec laquelle il remporta cette année le premier prix de Rome.

L'œuvre : *les Fiancés de Noël*, sur un poème français de M. Félix Bodson et flamand de M. Willem Gyssels, fit la meilleure impression. Mme Fassin-Vercauteren, MM. Darmel et Bouilliez en donnèrent une exécution très soignée.

❖ ENCOURAGEMENT A LA LITTÉRATURE. — La députation permanente du Brabant, au cours de sa séance tenue mercredi après-midi, a réparti de la manière suivante le crédit porté au budget pour encourager les jeunes littérateurs d'expression française ou d'expression flamande. Ce crédit est de 4.500 francs. Ont obtenu une prime de 500 francs, chacun des auteurs français suivants : MM. Edmond Glésener, de Bruxelles; Lucien Christophe, de Verviers; Jean De Bosschere, Désiré De Boeck, Paul Reider, tous de Bruxelles. De même chacun des auteurs flamands dont les noms suivent a également reçu une prime de 500 francs : MM. Alphonse Deridder, connu sous le pseudonyme de Willem Elschoot; le Dr Albert Van Driessche, qui écrit sous

le nom de Berto Van Keleederke; le Père dominicain Hilarion Thans et M. Menneckens.

La députation permanente a alloué deux primes de 250 francs chacune aux revues suivantes *De Tijd* et le *Roman Pays de Brabant*.

❖ ACCUSÉ DE RÉCEPTION. — ARTHUR DE RUDDER : *Pieter de Hooch*. — ED. DAANSON : *Mythes et Légendes*. — MAUR. DES OMBIAUX : *Petit Traité du Havane*. — MARCEL VANDERAUWEREA : *Le Tabernacle d'Amour*.

❖ LES LETTRES. — Sous ce titre vient de paraître à Paris une nouvelle revue mensuelle qui a pour secrétaire en Belgique M. Elie Baussart, 15 rue d'Assaut à Charleroi.

Nos souhaits contraternels de bon et long succès.

❖ NOS ECRIVAINS A L'ÉTRANGER. — A la Société de culture artistique de Francfort se donnait, il y a quelques jours, une conférence sur l'œuvre de notre génial compatriote Emile Verhaeren.

M. Jules Bab, un écrivain de talent, traducteur d'un recueil de poésies de Verhaeren, parla de l'homme et du poète, qui forment chez les artistes de valeur un tout harmonieux. Des fragments des œuvres de Verhaeren, dans la version allemande du conférencier, furent récités par M. Wiecke, du théâtre royal de Dresde.

❖ EXPOSITION PHILATÉLIQUE. — Le Musée du Livre organisera dans ses locaux, fin janvier prochain, une Exposition internationale de Timbres-poste modernes (neufs) qui promet d'être excessivement intéressante et instructive.

Cette nouvelle manifestation de l'activité incessante du Musée du Livre est placée sous le haut patronage de M. Henry Carton de Wiart, Ministre de la justice.

Le but des organisateurs est de démontrer l'influence considérable du choix des procédés graphiques qu'il convient d'employer pour l'impression des timbres-poste et leur présentation au point de vue artistique.

La participation sera gratuite. Les timbres exposés, autant que possible en feuillets de 100 exemplaires d'un même type, seront placés sous vitrine et assurés contre le vol et l'incendie. Ils seront restitués aux exposants après l'Exposition.

Pour tous renseignements, s'adresser au secrétaire général, 46, rue de la Madeleine, Bruxelles.

❖ LE MÉMORIAL ROGER DE LA PASTURE.

— Les Amis de l'art Wallon ont fait poser sur l'immeuble formant l'angle de la Montagne de la Cour et de la rue de l'Empereur, une plaque de pierre grise sur laquelle ces mots sont gravés en lettres d'or :

« Ici s'élevait la maison où travailla au XV^e siècle le peintre Roger de la Pasture, dit Van der Weyden, né à Tournai en 1399, mort à Bruxelles en 1463. »

C'a été l'occasion, dans la salle de la Grande Harmonie, d'une petite manifestation intime présidée par M. Jules Destrée, qu'entouraient MM. Poulet, ministre des sciences et des arts; Helleputte, ministre des travaux publics; Houtart, échevin de Tournai, et Pierens Gevaert, critique d'art

❖ THÉÂTRE BELGE. — Le Cercle Melpomène créera, le samedi 20 décembre prochain, en la Salle Patria, le drame en 5 actes et en vers de M. Victor Kinon : *L'An Mille*.

Cette représentation se donnera sous les auspices du Comité de patronage du Théâtre belge et sera honorée de la présence de MM. les ministres des Sciences et des Arts et de la Justice.

❖ EXPOSITION INTERNATIONALE DU LIVRE A LEIPZIG. — Cette exposition intéressante dont nous avons déjà parlé et qui s'ouvrira l'an prochain, comportera une section spéciale réservée au « Livre de la Femme. »

Les œuvres des femmes de lettres belges y seront les bienvenues. La secrétaire du *Lyceum*, 12 rue du Berger à Ixelles, reçoit dès à présent les adhésions des intéressées.

LES CONCERTS

❖ Mme Wybauw-Detilleux a donné à la Grande Harmonie son récital de chant annuel. Elle s'était fait seconder, cette fois, par tout un orchestre dirigé par l'excellent compositeur M. François Rasse.

Du classique, du moderne et du belge,

il y avait, au programme, de quoi satisfaire les préférences de chacun. Mme Wybauw-Detilleux, dont l'éloge n'est plus à faire, a chanté avec style et chaleur, d'une voix ample et généreuse, du Beethoven, du Schubert et une superbe page de l'*Armide* de Niels Gade. M. Bruneau d'une part et MM. Léon Dubois et Rasse — celui-ci avec un extrait plein de caractère de sa cantate de prix de Rome : *Comala* — furent mis ensuite en valeur, tantôt pour le charme, tantôt pour l'émotion, tantôt pour le pittoresque de leurs compositions dont la cantatrice fit valoir, avec une variété savante d'expression, les mérites divers.

Le petit orchestre de M. Rasse accompagna avec un soin attentif tout ce que l'artiste chanta et fit chaleureusement applaudir.

❖ M. de Bourguignon fit apprécier, au cours d'un copieux récital de piano, une technique savante qui, avec l'âge et la pratique, gagnera encore en assurance. Au cours d'un programme très copieux, un *Allegro appassionata* de Saint-Saëns et un *Menuet* de M. A. De Greef furent surtout remarquables.

❖ M. Victor Buesst, de même, est, avant tout, un virtuose. Nous avions eu déjà l'occasion d'apprécier à Bruxelles la prodigieuse sûreté, le doigté étourdissant avec lesquels le jeune artiste se joue des acrobaties accumulées dans certaines de leurs œuvres par les Scarlatti, les Liszt, les Brahms que M. Buetts affectionne d'exécuter.

Une *Romance* de Reger, tour de force pour la main gauche, fut jouée sans le moindre accroc. Dans quelques études de Chopin et, évidemment, dans l'étourdissante *Rhapsodie hongroise* n° 4 de Liszt, Monsieur Buesst fit merveille.

❖ Gros succès pour l'audition, à la salle nouvelle, du « trio de Barcelone » : M. Ricardo Vivès, pianiste, M. Joachim Marès, violoncelliste et M. Mariano Perello, violoniste, ont enlevé avec une fougue toute méridionale trois trios, de Beethoven, de Schumann et de Dvorak.

❖ Récital de piano encore, la séance donnée par Mlle Gabrielle Tambuyser. Plusieurs fois la jeune artiste s'est fait entendre en public et a donné les preuves de

progrès constants. Aujourd'hui la maîtrise du talent semble atteinte et l'exécution d'un programme très bien composé affirma les qualités les plus complètes et diverses.

❖ Récital de piano, toujours, par Mlle Lonny Epstein. Cette jeune allemande, interprète favorite des grands classiques nous a de nouveau prouvé qu'elle joint la force à la délicatesse et sait donner de l'âme à ses exécutions très expressives.

JEAN NEUFVILLES.

❖ THÉÂTRE DE LA GAITÉ. — La grande revue depuis longtemps annoncée vient de voir les feux de la rampe; somptueusement montée, *Bruxelles-Tango* a été aux nues. Théo Hannon va mettre la capitale et la province en joie pendant trois mois.

❖ THÉÂTRE MOLIÈRE. — Offenbach, Meilhac et Halévy feront toujours recette. La reprise de *Barbe-Bleue* au Molière en donne une preuve nouvelle. Jouée avec conscience et montée avec des soins suffisants l'amusante opérette se présente agréablement malgré son âge. Mme Cocyte y est une Boulotte très boulotte et supplée par de l'entrain aux défections d'une voix qui ne peut être éternelle. M. Coumont est un Barbe-Bleue amusant et M. Grégoire est drôle à entendre, Mlle Neldo agréable à regarder.

❖ THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA. — Le chef d'œuvre de M. André Messager, *Véronique*, est certainement la plus aimable et la plus charmante des opérettes du répertoire.

Aussi le public n'a pas ménagé ses applaudissements aux interprètes.

Sous peu, création de *Flup*, une œuvrette amusante dont on attend un gros succès.

❖ Le premier concert organisé par la SOCIÉTÉ NATIONALE DES COMPOSITEURS BELGES, aura lieu le 15 décembre, à 8 heures et demie, dans la salle de la Grande Harmonie. Mlle Lina Pollard, l'excellente contralto que Bruxelles appauidit mainte fois, y chantera des mélancolies de Dubois, Frémolle, Samuel. M. de Bourguignon les accompagnera avec le talent qu'on lui connaît. Au programme, une fantaisie rhapsodique d'Albert Dupuis, une sonate pour piano et violon de Léon Jadin pour les-

quelles la distinguée violoniste Mlle Alice Cholet et M. Jadin lui-même ont bien voulu promettre leur précieux concours. On entendra avec plaisir Mlle Henriette Eggermont dans des pièces pour piano de Florestan Duysburgh.

La « Société des Compositeurs Belges » ne pouvait mieux inaugurer sa neuvième année d'existence.

❖ SOCIÉTÉ PHILHARMONIQUE. — Ce sera un véritable régal artistique que l'audition annoncée par l'éminent pianiste Carl Friedberg pour le mercredi 17 décembre, à 8 1/2 heures, Salle Patria, au troisième concert d'abonnement de la Société Philharmonique.

Chacune des auditions à Bruxelles de ce maître virtuose a été l'occasion d'un triomphe et les dilettanti pourront l'applaudir, cette fois, dans un choix d'œuvres de Hændel, Beethoven, Schumann, Brahms, etc., et que feront valoir le talent hors pair du célèbre pianiste.

Location à la Maison Schott Frères.

❖ M. VICTOR RAUTER. — violoniste, annonce un récital pour le mardi 30 décembre, à 8 1/2 heures du soir, Salle de la Grande Harmonie, avec le concours de Madame Marie Everaers, pianiste.

Location à la Maison Schott Frères.

❖ Le 22 décembre, à la Scola Musicae, rue Gallait, M. Sidney Vant yn donnera un récital de piano.

Billets chez Katto, chez Breitkopf et à la Scola.

❖ Le jury du prochain *Salon triennal des Beaux-Arts* qui sera inauguré à Bruxelles en mai 1914, vient d'être constitué comme suit par le ministre des Sciences et des Arts :

Pour la peinture : MM. R. Baseleer, F. Khnopff, C. Montald, A. Rassenfosse et A. Verhaeren.

Pour la gravure et le dessin ; MM. F. Maréchal, H. Meunier et M. Van der Loo.

Pour la sculpture : MM. P. Braecke, L.-H. Devillez, P. Du Bois, Ch. Samuel et E. Vloors.

Pour l'architecture : MM. J. Brunfaut, E. Dhuicque et A. Dumont.

Pour les arts décoratifs : MM. A. Ciamberlani, G. Combaz, H. Fierens-Gevaert, V. Horta, O. Van de Voorde et Ph. Wolfers.

Le comité organisateur sera composé de M. E. Verlant, directeur général, et P. Lambotte, directeur de l'administration des Beaux-Arts, délégués du Gouvernement; E. Asselberghs, trésorier, et Jean De Mot, secrétaire général.

❖ La 5^{te} Exposition de La Société Royale belge des Aquarellistes, Musée Moderne, à Bruxelles, est ouverte jusqu'au 29 décembre.

❖ Le Club d'Amateurs Photographes de Belgique a organisé sa XI^e Exposition au Musée du Livre. Elle est ouverte jusqu'au 27 décembre de 10 à 12 et de 2 à 7 heures.

❖ A Mons, exposition du Cercle l'Es-saim, jusqu'au 25 décembre, au nouveau musée des Beaux-Arts.

❖ L'Université de Glasgow a prié M. G.-M. Baltus, notre compatriote, professeur à l'Académie de peinture de cette ville, de donner sur l'art une série de conférences, que l'artiste a ainsi distribuées, en six fois : L'art et les critiques; différentes manières de méconnaître le but de l'art. L'esprit de l'artiste : nécessité psychologique de l'art. L'idéal classique dans l'art : valeur de la tradition et de la coopération; l'art expression d'une aristocratie. Les mouvements actuels dans l'art : un épisode de l'individualisme et de la révolution. La peinture décorative moderne : défection de l'architecture. Faut-il des écoles, n'en faut-il pas, problème de l'éducation artistique.

La Belgique artistique et littéraire publiera un résumé de ces conférences, qui touchent toutes à des points fort discutés aujourd'hui.

❖ Exposition importante d'Alfred Napoleon Delaunois, Galerie Georges Giroux, à Bruxelles jusqu'au 29 décembre.

❖ La Libre Académie de Belgique (fondation Edmond Picard) a décerné son prix pour 1913 au jeune peintre et sculpteur Rick Wouters, une des plus intéressantes révélations de nos derniers salons.

❖ Les conférences organisées au Cercle artistique par la Société des Amis des Musées Royaux sont suivies par un public attentif. M. Lambotte, directeur au ministère

des Sciences et des Arts, a parlé en termes excellents d'Alfred Stevens et Eug. Smits. Situait les deux artistes à leur plan parmi les maîtres de l'école belge contemporaine, le conférencier a rompu une lance en faveur des chefs-d'œuvre « modernes ». M. Lambotte a marqué les différences entre Alfred Stevens, qui fut surtout exécutant, virtuose, et Eugène Smits, un interprète sensible et respectueux de la nature. En esquissant la carrière du premier, il a indiqué ses mérites de peintre de la femme et proclamé la valeur de son œuvre, pour l'histoire des mœurs et du costume sous le Second Empire. Quant à Smits, disparu il y a un an seulement, mais trop ignoré du public d'aujourd'hui, l'orateur nous a fait mieux connaître l'homme et mieux goûter le raffinement de son intellectualité; il a défini sa compréhension de l'art, analysé son caractère et rappelé ses amitiés.

❖ RÉORGANISATION DE L'ENSEIGNEMENT DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BRUXELLES. — M. Horta, directeur de l'Académie, dans la séance de la distribution des prix de l'Académie, a fait l'exposé de la réorganisation de l'enseignement. Le projet nouveau tend à faire de l'Académie une vaste institution d'enseignement unique qui serait, cependant, divisée en trois sections bien distinctes ; la première de ces sections serait réservée au dessin, et serait commune à tous les élèves indistinctement; la seconde serait consacrée à l'étude des branches techniques. Et, enfin, la troisième aurait pour but d'initier les élèves à l'Art proprement dit : elle comporte les cours de peinture, de sculpture et d'architecture. Le programme nouveau est basé sur un enseignement progressif par excellence.

Après avoir passé trois ans dans les classes de dessin, les élèves entreront en « technique »; les futurs peintres suivront les cours de peinture et de décoration, les sculpteurs des cours de sculpture et de décoration, et les architectes suivront les cours de stabilité de construction et d'hygiène. Bref, la connaissance du « métier » proprement dit sera indispensable à l'élève qui voudra, plus tard, se consacrer au grand Art, qui fait l'objet des cours de la troisième et dernière section. Ici, encore, les programmes sont basés sur une méthode plus stricte et une orientation plus large que celles d'autrefois.

CAISSE CENTRALE

de Change et Fonds Publics (Société Anonyme)

Directeur : René POELAERT

Agent de Change

Bruxelles

Place de la Liberté, 5

Administration : Téléph. A. 746

Rédaction : » A. 6868

INFORMATIONS

Dans le monde de l'Industrie et de la Finance.

❖❖ La *Société belge des ingénieurs et des industriels* a tenu le 30 novembre, son assemblée générale annuelle, au siège social, Hôtel Ravenstein.

La séance a été ouverte, à 11 heures, sous la présidence de M. Timmermans ; siégeaient au bureau : MM. Constantin de Burtet, vice-président ; H. Proveniers et H. de la Paulle, secrétaires ; Vandamme, trésorier ; Eckstein, bibliothécaire.

Il a été procédé aux élections de MM. Max Antoine, comme vice-président ; de la Paulle, Delleur, Greiner, Hendrix, Pommier, Vandamme, Lacomblé et Slaghmuylder, comme administrateurs ; Crahay, Dutilleux et Vormaus, comme administrateurs suppléants.

❖❖ Le Conseil d'Administration de la *Compagnie des Wagons-Lits* vient de désigner comme administrateur M. Jean Jadot, gouverneur de la Société Générale de Belgique, en remplacement du baron W. del Marmol, décédé.

❖❖ Les banquiers ont enregistré avec plaisir la nomination de M. Van de Vin, directeur à la Banque Nationale de Belgique en qualité de Président de la *Chambre de Compensation* de Bruxelles.

❖❖ Un groupement connu sous le nom de *Conseil Parlementaire du Commerce* a été constitué sous la présidence de M. le baron Descamps ; MM. Wiener et Franck, vice-présidents ; M. Baie, secrétaire permanent.

Il aura pour mission l'étude des mesures législatives con-

cernant le commerce et l'expansion économique du pays; il se mettra immédiatement en rapport avec les organismes étrangers poursuivant le même but, pour aboutir à une association internationale. Une conférence internationale pourra, espère-t-on, être tenue à Bruxelles, dans le courant du mois de juin prochain.

Le Conseil parlementaire du commerce est composé de seize membres sénateurs ou députés, savoir : MM. le Baron Descamps, Wiener, Dupret, Hanrez, Lafontaine, Dallengne, Tibbaut, Franck, Van Cauwelaert, Lemonnier, Masson, Bertrand, de Wouters d'Oplinter, Wauwermans, Vandervelde et Théodor.

MM. Corty et Van Elewyck, présidents des Chambres de commerce d'Anvers et de Bruxelles, et Hennebicq et de Formanoir, membres de la Commission de droit international privé, feront également partie du Conseil. Celui-ci pourra être complété à concurrence de quatre membres choisis parmi les notabilités de l'industrie, du commerce ou de l'économie politique.

❖❖ On annonce que M. D'Aoust, directeur du *Crédit Général de Belgique*, vient d'être désigné pour exercer, à partir du 1^{er} janvier prochain, le mandat d'administrateur-délégué de cet établissement; son successeur à la direction est M. Berger.

❖❖ La manifestation de sympathie organisée en l'honneur du lieutenant-général Donny, président de la *Société d'Etudes Coloniales*, à l'occasion du 20^e anniversaire de la fondation de ce Cercle aura lieu sous les auspices d'un comité national, constitué sous la présidence de M. Halot, sénateur, la vice-présidence de M. Cooreman, ministre d'Etat, et du général Thys.

Les membres du comité sont MM. de Ro, sénateur; Vandervelde, Franck, Thibbaut et Van Cauwelaert, députés; Canon-Legrand, Corty, Greiner, Jean de Hemptinne, le général Mols, le commandant Dubreucq, Plaë, le docteur Dryepont, Beuckers. Secrétaires : MM. Collet et Wilverth.

Cette manifestation aura très probablement lieu en janvier prochain.

❖❖ M. R. Janssen, consul de Belgique à Montevideo (Uruguay), se tiendra à la disposition des intéressés belges, au bureau officiel de renseignements commerciaux, rue des Augustins, 15, à Bruxelles, le mercredi 17 courant, de 10 à 12 heures.

ÉCHOS FINANCIERS

Finances Françaises.

Les politiciens, incorrigibles et incompétents touche-à-tout, viennent, à propos de l'émission projetée du grand emprunt, de se prononcer contre l'immunité du coupon.

Cette hérésie économique n'était, au fond, que la satisfaction d'une basse rancune contre M. Poincaré et la manifestation de sentiments antipatriotiques.

L'effet à la Bourse de Paris, a été lamentable. En une seule séance, le 3 décembre, le 3 % perpétuel a baissé de 80 centimes.

Le petit tableau ci-dessous montre le cours de ce 3 % depuis 1889 avec les chutes dont il a été l'objet des heures critiques ;

1889	82.50	1912 (1 ^e guerre Balkans) .	87.97
1890	91.69	1913 (2 ^e » juin) .	84.00
1895	101.39	1913 (Déclaration du mi-	
1897 (10 août)	105.25	nistre des finances en	
1900	100.59	faveur de l'immunité	
1904 (7 fév. Port Arthur) .	96.60	de la rente (août) .	89.25
1905	99.23	1913 (octobre)	87.07
1907 (projet Caillaux) .	93.75	1913 (26 novembre)	86.80
1910	97.82	1913 (2 décembre)	85.90
1911 (Juillet, Agadir) .	93.80	1913 (3 décembre, chute	
1912	91.92	du cabinet)	85.10

Compagnie des Chemins de Fer Andaloux.

Cette société vient d'acquérir la ligne Bobadilla-Algeciras qui appartenait à la Cie Algeciras-Gibraltar Railway.

Les Andalous créent 45.000 obligations 4 % de 500 pes. garanties par une première hypothèque sur cette ligne.

Jusqu'ici ils n'en émettent que 27.000 à un taux qui, avec la prime de remboursement, correspond à 5,05 %.

Ces obligations ont été admises à la côte officielle de la Bourse de Madrid le 11 novembre 1913.

Tramways de Catane.

Les actionnaires réunis, le 17 novembre en assemblée extraordinaire, ont approuvé la convention intervenue avec la Compagnie Générale de Chemins de fer Italiens; ils ont voté la réduction du capital proposée par le conseil et la création de 10.730 actions nouvelles d'une valeur nominale de 70 francs.

Société Franco-Belge de Matériel de Chemins de fer.

L'assemblée générale annuelle a approuvé les comptes de l'exercice écoulé, soldant par un bénéfice total de 2.174.485 fr. ; le dividende a été fixé à 50 fr. par action, payable le 1^{er} décembre.

Société Russe de Constructions Navales.

La Société russe de Constructions navales a réalisé, en 1912-13, un total d'affaires de 9.160.000 roubles contre 5.040.000 en 1911-12, son premier exercice. Le bénéfice net se monte à 376.718 roubles, auxquels s'ajoute le report de 11.443 roubles, soit au total 388.161 roubles. On s'attendait à un dividende de 10 p. c. sur le capital versé. Mais le conseil d'administration croit qu'il serait prudent de se contenter d'un dividende de 7 1/2 p. c., soit 3 roubles par action libérée de 40 roubles.

Compagnie Internationale de Tramways.

Voici le bilan et le compte de profits et pertes de l'exercice 1912-1913 qui seront présentés à l'assemblée générale ordinaire du 17 janvier 1914 à laquelle il sera proposé la répartition d'un dividende de fr. 4.50 (comme l'an dernier) aux actions de capital.

ACTIF

<i>Actif réalisable :</i>	
Caisse et banquiers	fr. 97.964.57
Portefeuille	2.384.758.74
Débiteurs divers	104.422.55
Mobilier	1.00
Dépôt de garantie de gestion	pour mémoire
	<hr/>
	fr. 2.587.146.86

PASSIF

<i>Dettes de la Société envers elle-même :</i>	
Capital social :	
13.061 actions de capital	pour mémoire
25.000 actions de dividende	id.
Fonds social	1,306.100.00
Réserve légale	37.587.80
<i>Obligations :</i>	
Obligations 4 p. c. émises	fr. 500.000.00
Obligations remboursées	149.500.00
	<hr/>
Obligations 4 p. c. en circulation	350.500.00
Obligations 5 p. c. créées	1.500.000.00
Obligations 5 p. c. à la souche.	1.000.000.00
	<hr/>
Obligations 5 p. c. en circulation	500.000.00
<i>Créanciers chirographaires :</i>	
Filiales créditrices	292.252.75
Créditeurs divers	7.277.76
Coupons à payer	25.984.00
Déposants de garantie de gestion	pour mémoire
Solde du compte de profits et pertes	67.444.55
	<hr/>
	fr. 2.587.146.86

COMPTE DE PROFITS ET PERTES

DÉBIT

Intérêts des obligations	fr. 30.544.65
Frais généraux	14.154.63
Intérêts en comptes courants	6.690.57
Amortissements divers	fr. 4.482.85
Amortissement sur portefeuille	20.000.00
	<hr/>
	24.482.85
Solde en bénéfice	67.444.55
	<hr/>
	fr. 143.317.25

CRÉDIT

Solde de l'exercice précédent	3.000.00
Dividendes, intérêts et bénéfices divers	140.317.25
	<hr/>
	fr. 143.317.25

RÉPARTITION :

Réserve légale	fr. 3.372.23
Dividende de f. 4.50 à 13.061 coupons d'actions de capital n° 13	58.774.50
Prévision fiscale	4.971.74
A reporter à nouveau	326.08
	<hr/>
	fr. 67.444.55

Nous faisons suivre ces comptes de la composition du Portefeuille :

TITRES COTÉS

7.162 actions Chemins de fer Economiques en Catalogne.	
1.790 actions Ligure-Toscana di Elettricità.	
360 actions ordinaires Tramways de Livourne.	
1.022 actions de priorité Madrid-Prado-Almorox.	
500 actions de capital Tramways Toscans.	
400 actions de dividende Tramways Toscans.	
3.124 actions privilégiées Tramways Electriques de Vérone-ville.	
Ensemble fr.	1.182.968.74

TITRES NON COTÉS

10.374 actions des Chemins de fer Valence et Aragon.	
1.197 bons de créance » » »	
1.086 obligations 500 francs revenu fixe, or Ch. de fer Valence et Aragon.	
11.280 obligations pes. 500 revenu variable »	
Ensemble : fr.	1.201.795.—
	<hr/>
	fr. 2.384.758.74

Société Métallurgique d'Estampage du Donetz.

Les dividendes afférents à l'exercice 1912-1913 sont payables, à partir du 6 décembre 1913 comme suit :

Le coupon n° 5 des actions privilégiées, par 15 francs;

Le coupon n° 5 des actions de capital, par fr. 7.50.

Le coupon n° 5 des titres de dividende est sans valeur.

A l'assemblée générale ordinaire du 19 novembre le conseil d'administration a lu, sur l'exercice 1912-13, un rapport dont nous extrayons ce qui suit :

En vue de nous rendre indépendants des autres usines pour la fourniture des fers nécessaires à notre fabrication, vous avez, en assemblée générale du 4 décembre 1911, décidé d'acquérir les usines appartenant à la société par actions des Laminoirs à Tubes et Fers d'Ekaterinoslaw, anciennement Paul Langé et C^o.

Toutefois, l'organisation de cette division « Aciéries et Laminiers » a été longue et délicate ; il en est résulté que l'exercice écoulé n'a pu guère bénéficier de l'adjonction à nos établissements de cette nouvelle branche d'exploitation.

D'un autre côté, la Société Métallurgique d'Estampage du Donetz, étant obligée de s'adresser au dehors pour s'approvisionner de charbon, a eu à pâtir de la pénurie et de la mauvaise qualité du combustible, dont les prix, au surplus, se sont élevés dans de notables proportions, et n'a pu, dès lors, bénéficier, comme les grandes usines métallurgiques, qui s'assurent elles-mêmes de leurs approvisionnements, de la situation favorable de l'industrie en Russie; la production a été ainsi retardée et le prix de revient s'en est nécessairement ressenti.

D'autre part, il s'est produit des retards, pour la plupart indépendants de nous, dans la livraison de certaines commandes et des amendes ont été appliquées, qui sont venues réduire les bénéfices de l'exploitation.

Enfin, le développement des affaires sociales a nécessité l'usage des crédits en banque et la charge d'intérêts en résultant a également contribué à amoindrir le solde bénéficiaire; aussi, en vue d'améliorer la situation financière de la société, votre conseil d'admini-

nistration a-t-il jugé utile de contracter un emprunt à court terme. Cet emprunt, qui n'apparaîtra que dans le prochain bilan, sera représenté par des bons de caisse rapportant 6 p. c. d'intérêt et remboursables au bout de 5 ans.

Pour ces diverses raisons, l'exercice qui vient de se clôturer n'a pas été aussi fructueux que nous avions le droit de l'espérer.

Depuis le mois dernier, grâce à d'incessantes démarches auprès du syndicat « Prodougol », nous sommes parvenus à assurer à la société un charbon de bonne qualité, ce qui a eu notamment pour effet d'assurer une marche plus régulière à l'aciérie.

Le compte de profits et pertes s'établit comme suit :

CRÉDIT

Le solde bénéficiaire d'exploitation s'est élevé pour l'exercice 1912-1913 à	fr. 906.670.38
Les produits divers se sont élevés à	89.836.40
	996.506.78

Nous avons imputé au crédit du compte de profits et pertes l'allocation qui nous a été attribuée en compensation de l'abandon par nous de la fabrication des tubes	293.833.33
--	------------

Report de l'exercice précédent	5.644.74
Total	fr. 1.295.484.85

DEBIT

De ce bénéfice de	fr. 1.295.484.85
-------------------	------------------

Il faut déduire pour :

Amendes	fr. 52.325.60
Amortissement de créances irrécouvrables	84.888.93
Frais et commissions de vente	66.979.36
Intérêts	115.693.39

Total	fr. 819.887.28
--------------	-----------------------

Nous avons prélevé sur le solde, en vue de constituer un fonds de prévision pour amortissement de créances douteuses

20.000.—

Nous avons, d'autre part, porté aux amortissements

423.000.—

Total	fr. 762.887.28
--------------	-----------------------

Il reste donc ainsi disponible une somme de fr. 532.597.57 que nous vous proposons de répartir comme suit :

Réserve légale	fr. 26.347.64
Prévision fiscale	48.000.—

Dividendes aux actions ;

6 p. c. ou 15 fr. par titre aux actions privilégiées	27.000 fr. 405.000
3 p. c. ou fr. 7.50 par titre aux 7.000 actions de capital	52,500
	457.500.—

Report à nouveau	749.93
------------------	--------

Total	fr. 532.597.57
	1.295.484.85

Minière et Métallurgique du Tambow.

L'assemblée générale s'est tenue le 12/25 novembre. Voici comment le Conseil s'exprime dans son rapport :

« Nous avons l'honneur de vous faire rapport sur l'exercice clôturé le 31 mai-13 juin 1913.

La situation de l'industrie métallurgique en Russie, qui s'était déjà améliorée au cours de l'exercice précédent, s'est maintenue et les prix de la fonte sont demeurés rémunérateurs. La crise qui a sévi sur le marché charbonnier n'a pas eu de contre-coup pour nos usines, l'approvisionnement en coke étant assuré par des conventions avec le syndicat « Prodougol ».

Le haut fourneau n. 1, mis à feu en décembre 1911, a continué à marcher normalement; quant au haut fourneau n. 2, il a été allumé en février 1913.

La production totale des deux hauts fourneaux a été, pour l'exercice écoulé, de 5.149.327 pouds, soit une production mensuelle moyenne par fourneau de 338.700 pouds, en tenant compte de ce que le n. 1 a été utilisé durant les douze mois de l'exercice, et le n. 2 durant les quatre derniers mois seulement .

Les ventes de fonte se sont élevés au 31 mai à pouds 13.499.540

Quant aux expéditions, elles ont été de 6.901.000

Il restait à livrer sur ces marchés au 31 mai 1913, p. 6.598.540

Au 1^{er}/14 octobre 1913, le chiffre restant à livrer sur les commandes était de 8.845.000 pouds.

Le solde bénéficiaire de l'exercice, après déduction des amortissements, s'élève à 918.074 francs et permet de distribuer 15 fr. aux 22.000 actions privilégiées et 10 fr. aux 44.000 actions de capital.

Ligure Toscana d'Electricité.

L'augmentation de capital de 11 à 22 millions décrétée il y a quelques mois se fera dans les premiers jours de janvier.

Disons que toute l'augmentation de capital a été prise ferme à 230 francs par divers groupes importants, et que 5.000 de ces titres seulement seront réservés aux porteurs actuels, soit 1 pour 10 anciens.

Ces titres ne seront libérés que dans le courant, et peut-être fin 1914, de sorte qu'ils ne viendront pas à la côte avant deux ans; ces groupes ont d'ailleurs la ferme intention de ne pas les vendre.

Ajoutons qu'actuellement la société possède 8.651 clients avec 111.000 lampes et 13.900 HP.

Pour les 10 premiers mois la production a passé de 11.727.546 kwh. à 15.967.379 kwh.

Malgré cette augmentation et la hausse du prix du charbon à 36.70, les dépenses pour ce chapitre ont été de 175.000 francs, contre 275.000 francs l'année précédente, soit une économie de 100.000 francs due à l'emploi de la force hydraulique.

Disons également qu'on s'attend à une majoration du dividende de 13 à 14 lire.

L'Industrie de la Houille en Belgique.

En 10 ans l'augmentation de la superficie n'a augmenté que de 1.25 %, en ne tenant pas compte du bassin de la Campine et le nombre de mines exploitées qui était en 1911 de 127 n'était plus en 1912 que de 126.

La production en 1912 a été de 23 millions de tonnes environ, en diminution de 0.35 % sur la campagne précédente, due à la grève générale.

Quant à la valeur du charbon extrait elle a augmenté d'une année à l'autre de 40.165.500 fr. soit 11.8 %. Elle a été, en effet, de 380.444.300 fr. en 1912 ce qui donne une valeur de fr. 16.56 à la tonne contre 14.76 en 1911.

La production s'établit comme suit : Couchant de Mons; 4.121.680 tonnes; Centre : 3.373.360; Charleroi : 8.487.280 soit pour le Hainaut 15.982.320 tonnes. La province de Namur donne 805.490 tonnes; celle de Liège ; 6.184.330 tonnes et pour le Royaume entier 22.972.140 tonnes.

Le nombre d'ouvriers occupés est de 145.670 dont 105.324 au fond. Les salaires bruts ont été de 210.570.000 en augmentation de 15.751.000 sur 1911. En définitive le salaire moyen journalier a été de fr. 4.82 au lieu de 4.50.

Il s'en faut de beaucoup que notre production nationale satisfasse notre consommation, car si nous avons exporté 5.000.000 de tonnes environ, nous en avons importé 8.132.014. Il en va de même des briquettes dont nous importons 436.908 tonnes pour une exportation de 23.351.

C'est depuis 1910 que nos besoins ont augmenté.

Quant aux charbonnages de la Campine, ils sont 10. Les travaux ne sont que d'exploration jusqu'ici.

LÉGISLATION

Un arrêté royal du 14 novembre 1913 approuve une résolution du Conseil Provincial du Brabant, établissant, à partir de 1913, au profit de la province, 50 centimes additionnels (par franc) à la taxe perçue par l'Etat sur les revenus et profits réels réalisés par les sociétés commerciales.

Si les projets de l'Echevin des finances de la ville de Bruxelles venaient à être également approuvés, la taxe totale à payer à Bruxelles par les sociétés anonymes sur les profits réels et par les administrateurs, commissaires etc. etc... seraient donc de :

4 p. c. au profit de l'Etat;

2 p. c. au profit de la province de Brabant;

2 p. c. au profit de la commune de Bruxelles.

8 p. c.

BIBLIOGRAPHIE

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire sera envoyé à la Rédaction, 30, avenue de l'Hippodrome, à Bruxelles. LE RECUEIL FINANCIER. — *Annuaire des valeurs cotées à la Bourse de Bruxelles*. 21^e année, 1914. — Bruxelles, Etablissements Emile Bruylant, éditeurs. Un vol. gr. in-4^o de 1.800 pages, reliure pleine toile. — Prix ; 20 francs.

M. V. D. M.

ÇA ET LA

THE CHINESE ENGINEERING AND COMPANY, LTD (Charbonnages de Kaïping). — Le premier exercice de la compagnie nouvelle, depuis l'accord établi avec les Charbonnages de Lanchow, a été clôturé au 30 juin 1913.

Comme on le sait, l'exploitation des Charbonnages de Kaïping et des Charbonnages de Lanchow est fusionnée en une seule, sous le nom de « Kaïlan Administration ».

Sur le produit net réalisé, on prélève, en premier lieu, l'intérêt des obligations 6 p. c. « Kaïlan Bonds », qui jouissent d'une première hypothèque sur les biens des deux charbonnages, et le montant des amortissements nécessaires pour assurer à la « Kaïlan Administration » le fonds de roulement de l'exploitation.

Le surplus, après règlement des impôts de l'Etat, se partage à raison de 60 p. c. pour la Société de Kaïping et de 40 p. c. pour la Société de Lanchow.

Ces préliminaires rappelés, voici les comptes du premiers exercice 1912-1913.

Les bénéfices bruts de la « Kaïlan Mining Administration » se sont élevées à \$ 2.934.736.53.

Après avoir prélevé les intérêts d'une année sur les « Kaïlan Bonds » 6 p. c., soit £ 72.000, pourvu à l'amortissement des « Bonds » pour un semestre jusqu'au 30 juin 1913, £ 12.000, et mis de côté pour amortissement \$ 440.210.43, ainsi que la portion de bénéfice à laquelle a droit le gouvernement provincial du Chihli, soit

\$ 11.124.90, il reste un bénéfice net de \$ 1.655.748.66, qui est divisible comme suit: 60 p. c. à la « Chinese Engineering » (Kaïping) et 40 p. c. à la « Lanchow Mining Company, Limited ».

Le montant inscrit au crédit du compte de profits et pertes de la compagnie est de £ 101.155.17.11. Ce montant est ramené par certaines dépenses qui ne doivent pas être supportées par la « Kaïlan Mining Administration », à £ 99.977.5.3. Les intérêts et autres chapitres portent le total des recettes à \$ 109.735.13.3. Après avoir déduit les dépenses d'administration et autres en Europe, le montant de l'*income tax* et la somme de £ 5.957.10 qui représente un tiers des frais de constitution, il reste un bénéfice net de \$ 85.854.8.3.

Un dividende intérimaire de 3 1/2 p. c., libre d'*income tax*, a été payé le 15 mai 1913. Le conseil d'administration déclare un nouveau dividende de 4 1/2 p. c., libre d'*income tax*, payable à partir du 8 décembre 1913. Le dividende total de l'exercice s'élève donc à 8 p. c. Le solde de \$ 5.854.8.3. serait reporté à l'exercice suivant.

Les résultats de ce premier exercice ont, en somme, été fort satisfaisants, étant donné que, durant cette période, il a fallu remonter petit à petit les prix de vente du charbon, dépréciés naguère par la concurrence que se faisaient les deux sociétés.

L'extraction de l'exercice 1912-1913 a été de 1.723.296 tonnes.

UNION DU CRÉDIT DE BRUXELLES

57, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères

Escompte des traites au taux de la Banque Nationale

Dépôts à vue	3	p. c.
Dépôts à deux mois . .	3 1/2	p. c.
Dépôts à un an	4 1/2	p. c.

Location de Coffres-Forts 12 francs par an.

L'Expansion Belge

Revue Mensuelle Illustrée

Œuvre de Vulgarisation économique,
coloniale, scientifique, littéraire, artistique,
sportive.

Chaque Fascicule
comporte plus de 100 pages abondamment
illustrées

Prix du Numéro : 1 Franc

Abonnements :

Belgique	12 francs
Etranger	15 francs

Rue de Berlaimont, 4, Bruxelles

Banque Internationale de Bruxelles

Société Anonyme, 27, Avenue des Arts

CAPITAL : 25.000.000 DE FRANCS ENTIÈREMENT VERSÉS

Opérations de Bourse. — Reports. — Garde de titres.

Administration de portefeuille. — Avances sur titres. — Escompte.

Encaissement d'effets de commerce.

Encaissement de coupons. — Monnaies étrangères. — Chèques et lettres de crédit sur tous pays. — Compte de dépôts franco de commission.

Comptes. — Joints.

Comptes courants. — Service financier de sociétés.

Comptes de Quinzaine.

Location de coffre-forts.

Pour tous renseignements on est prié de s'adresser au siège social :

27, avenue des Arts, 27 — Téléphones : A 3870, 3901, 6739, 8058

où à la succursale

42-52, rue du Lombard, 42-52 — Téléphone : A 4776

COMPAGNIE DU KASAI. — On annonce que la 6^e chambre de la Cour d'appel de Bruxelles a rendu une série d'arrêts statuant sur les actions qui avaient été intentées par la Compagnie du Kasai à l'administration du fisc.

La Cour a fait droit à cette réclamation et a ordonné la restitution de fr. 316.966.39, payés pour patente pour les exercices 1904 et 1905. En tenant compte des intérêts judiciaires et des frais dont les demandeurs ont fait les avances, on arrive à un total de 465.000 fr., chiffres ronds.

Nos bien sincères félicitations !

On ne sait encore si le fisc se pourvoira en cassation.

VIEILLE MONTAGNE. — Le *Journal Officiel* français publie l'autorisation d'amodiation de la concession des mines de la Croix-de-Pallières (Gard), consentie par la Société des mines et usines de Pallières à la Société des Mines et Fonderies de zinc de la Vieille-Montagne. Celle-ci est autorisée à réunir la concession des mines de la Croix-de-Pallières aux concessions de même nature de Saint-Laurent-le-Minier, Rousson, la Roque (Gard), Villecelle (Hérault), le Pouech (Ariège), Hamman-N'Bail, Ouarsenis et Djebel-M'Cid-Aïcha (Algérie), déjà réunies par décret du 6 septembre 1904.

NOUVELLE-MONTAGNE. — On est occupé à la construction des premières installations d'une vaste usine pour la fabrication du zinc, à Cluysen, le long du canal de Terneuzen. Ce sera une filiale de la fabrique de zinc « La Nouvelle-Montagne », d'Engis. Le premier lot a été adjugé pour 300.000 francs. Les travaux dureront environ deux ans.

SOCIÉTÉ GEOLOGIQUE ET MINIERE « LA SAMBRE BELGE ». — Cette Société demande la concession des mines de houille sous une étendue de 1.640 hectares dépendant des communes de Buvrines, Merbes-le-Château et environs.

CHARBONNAGE DU POIRIER. — Il paraît que cette société va faire commencer incessamment la construction d'un trainage mécanique destiné à relier le siège Saint-André et le siège Saint-Charles. Les voies placées sur un viaduc métallique de 2 kilomètres de longueur qui traversera la route de Charleroi au départ de Saint-André et longera la Sambre jusqu'aux installations du puits Saint-Charles, où se trouvent le triage, la fabrique d'agglomérés, le rivage.

Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains

N'EMPLOYEZ QUE LA

Plume Réservoir Rouge & Noir

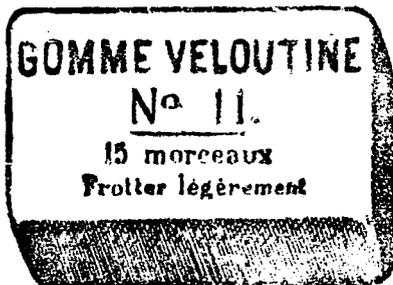
M. O. V.



Exigez cette marque de préférence à toute autre.

La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours encrée et ne coule jamais, quelle que soit la position qu'on lui donne.

Artistes, Architectes, Dessinateurs



N'EMPLOYEZ QUE LA

Gomme Veloutine

Laisse le papier intact.

Enlève toute trace de crayon.

Ecoliers et Etudiants

N'ÉCRIVEZ QUE SUR LE PAPIER FILIGRANE

L'ÉCOLIER

Pour vos registres, copies-de lettres, etc., exiger « LES CLEFS »

comme marque et pour votre papier

à lettres d'affaires, demandez la « NATIONAL MILL ».

En vente chez les papetiers et imprimeurs du pays.

SOCIÉTÉ BELGE DES EXPLOSIIFS FAVIER (Vilvorde). — Le dividende de l'exercice 1912-1913 a été fixé à 100 fr. La situation de cette compagnie est des plus florissante.

DE BEERS. — L'assemblée a eu lieu à Kimberley, le 26 novembre. Il résulte des déclarations faites par le président, que la société pourrait aisément doubler sa production, mais qu'elle préfère ménager l'avenir. La compagnie a d'ailleurs avantage à soutenir les prix, qui ont été supérieurs de 10 p. c. à ceux de l'an dernier, mais elle devra éventuellement prendre les mesures que comportera la situation dont elle est menacée par les petites compagnies qui elles, favorisent la surproduction.

Il a été vivement insisté sur l'importance qu'il y a pour les intérêts du pays et du gouvernement à prendre en considération combien il est sage et prudent d'exploiter les mines de diamant de manière qu'elles produisent la plus grande quantité de bénéfices pendant la plus longue période de temps possible.

SOCIÉTÉ NORWÉGIENNE DE L'AZOTE. — Les usines de la seconde moitié de Rjukan (140.000 HP environ) pourront vraisemblablement être mises en marche dans le courant de 1915. Comme elles n'auront exigé aucune nouvelle dépense de premier établissement pour achat de chutes, terrains ou brevets, leur exploitation aura pour effet immédiat une élévation impor-

tante du coefficient bénéficiaire de la société.

Les produits fabriqués sont en augmentation d'environ 13 %. Ils sont vendus d'avance et la société n'a aucun stock.

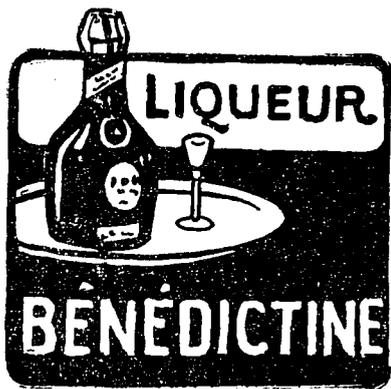
BRASSERIE DE KOEKELBERG. — Les bénéfices, en augmentation appréciable, permettent, après affectation aux amortissements d'une somme de 52.867 fr. contre 19.796 fr. l'an dernier, et l'inscription de 13.000 fr. pour la réserve spéciale, de maintenir le dividende à 100 fr. Le report à nouveau est de 14.542 fr. contre 14.455 fr.

SOCIÉTÉ FINANCIÈRE DE TRANSPORTS. — Cette société et son groupe ont souscrit l'augmentation de 20 millions de francs qui vient d'être décrétée par la Société Gaz et Electricité de Lisbonne.

La Société de Lisbonne, qui jouissait déjà du patronage de l'Eclairage et Chauffage par le Gaz, de la Banque de Bruxelles et du groupe Propser de Paris, va évidemment, sous le patronage nouveau de la Financière de Transports et des groupes qui l'entourent, subir une impulsion en rapport avec les grands développements dont elle est susceptible.

TRAMWAYS DE LIVOURNE. — Le dividende sera maintenu à 7.50 fr. comme l'année dernière, malgré un bénéfice supérieur de 25.000 francs.

Cette somme sera portée à nouveau ou fera l'objet d'un amortissement supplémentaire.



Spécialité de Découpage et Collage d'Echantillons d'Etoffes

Ateliers de Brochage, Satinage, Cartonnage,
Perforage et Numérotage

Pliage et mise sous bandes de circulaires et Journaux

MAISON SAINTE-MARIE

Fondée en 1368

Rue Pachéco, 12, BRUXELLES

Téléphone 252

Médailles aux expositions de Bruxelles
Paris, Liège et Bordeau
Médaille d'Or à l'exposition Universelle de
Bruxelles 1910

Malt Kneipp

Mélangé au

Café



AU NABAB

FABRIQUE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES

FONDÉE EN 1868

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseur de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, **BRUXELLES** — Téléphone 8332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La maison garantit tous les objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoires, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du catalogue illustré (plus de 900 modèles).

ACCUMULATEURS TUDOR

(Société Anonyme)

CAPITAL : 1.200.000 FRANCS

Bruxelles - 79, Rue Joseph II - Bruxelles

1410 et 11.530 — Télégrammes : Tudor-Bruxelles

CHEMIN DE FER DE BEIRA AU ZAMBÈZE. — La construction de ce chemin de fer a fait l'objet d'un contrat passé entre le groupe de l'Outremer et la Compagnie du Mozambique : ce contrat vient d'être approuvé par un décret du gouvernement portugais, publié au journal officiel de Lisbonne. La construction de la ligne doit commencer en février prochain, de

telle sorte que dès maintenant nos industriels cherchent à obtenir des commandes de rails, de traverses, de locomotives pour terrassements, bref tout le matériel nécessaire. C'est M. l'ingénieur Cito qui a été délégué par l'Outremer pour diriger les travaux : c'est lui, comme on sait, qui dirigea autrefois les travaux de construction d'une partie du Chemin de fer du Congo.

Bulletin de l'Institut de Sociologie Solvay

(PARC LÉOPOLD, BRUXELLES)

*Publication périodique paraissant en fascicules grand in-8°;
l'année forme un volume de 100 feuilles d'impression environ.*

Prix de l'abonnement : Belgique 15 fr. ; Etranger 20 fr. — **Prix du numéro 4 fr.**

Chaque fascicule comprend :

1° La continuation des *Archives sociologiques* publiées par EMILE WAXWEILER.

Cette publication tend à introduire un point de vue déterminé dans les études sociologiques et à constituer une science générale des phénomènes sociaux par application de ce point de vue dans les sciences sociales particulières.

2° Une *Chronique du mouvement scientifique*, qui signale et commente dans de courtes notices les nouvelles publications, les bibliographies, les entreprises de coopération scientifique, les voyages et les explorations, les institutions, sociétés et revues nouvelles, les congrès les nouvelles et informations du monde savant, etc. Outre des notices, la « Chronique » reproduit les principaux titres de livres, brochures, articles de périodiques recueillis chaque mois par le service de documentation de l'Institut dans les catalogues de la bibliothèque ;

3° Une *Chronique de l'Institut* qui rend compte notamment des réunions des groupes d'études, où sont discutées les questions à l'ordre du jour dans les différents domaines de la sociologie et de ses applications.

DELHAIZE FRÈRES & C^e LE LION



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

MODÉS

Maison Paul Lefizelier Bruxelles

142, Rue Royale



Téléphone 117.32

La maison invite sa nombreuse clientèle élégante à venir visiter ses
nouveaux salons de modes
où elle pourra admirer chaque jour les dernières créations.

Sommaires des derniers numéros de la Belgique Artistique et Littéraire

16 OCTOBRE 1913

- JEAN NÉLIS : *Défense et Illustration de la Langue Française.*
EDOUARD BRISMOUTIER : *Sur le Chemin de la Vie.*
STÉPHANIE CHANDLER : *Hans Christian Andersen.*
IWAN GILKIN : *Encore le Palais de la Paix.*
ARTHUR DE RUDDER : *Impressions d'Espagne. — Valladolid.*

Chroniques de la Quinzaine.

1^{ER} NOVEMBRE 1913

- LÉON TRICOT : *Le Sourire de Paris.*
FRITZ VAN DER LINDEN : *Questions Coloniales.*
FRANZ MAHUTTE : *Monsieur Badilon Merdenchon.*
JEAN DE BOSSCHÈRE : *Pour lire « Cressida » de Suarès.*
AUGUSTE VIERSET : *Ni Fleurs, ni Couronnes.*
ARTHUR DE RUDDER : *Spello et le Pinturricchio.*

Chroniques de la Quinzaine.

15 NOVEMBRE 1913

- SANDER PIERRON : *Considérations sur l'Architecture.*
R.-E. MÉLOT : *Convalescence.*
MARGUERITE VANDE WIELE : *Les Chaines Victorieuses.*
MAURICE GAUCHEZ : *Edmond Glesener.*
LOUIS PIERARD : *Le Poète et le Peuple.*
MARC NEUBOIS : *La Voix sans Echo.*
IWAN GILKIN : *Le Suffrage Universel en Belgique.*
ARTHUR DE RUDDER : *Livres Anglais.*

Chroniques de la Quinzaine.

1^{ER} DÉCEMBRE 1913

- EMILE VERHAEREN : *Les Parlements.*
J. JOBÉ : *Flamands et Wallons.*
SANDER PIERRON : *Considérations sur l'Architecture.*
GÉRARD HARRY : *Le Revenant.*
AUGUSTE VIERSET : *Henri Fabre et l'Institut.*
ARTHUR DE RUDDER : *Entre les deux Mondes.*

Chroniques de la Quinzaine.



IMPRIMERIE MICHEL DESPRET
6, RUE BERTHELS, NIVELLES
TÉLÉPHONE 1

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.